HAL open science

La christianisation de l'espace urbain en Angleterre du 4e au 11e siècle

Elisabeth Lorans

To cite this version:

Elisabeth Lorans. La christianisation de l'espace urbain en Angleterre du 4e au 11e siècle. Archéologie et Préhistoire. Université François Rabelais - Tours, 2005. tel-03727903

HAL Id: tel-03727903

https://hal.science/tel-03727903v1

Submitted on 19 Jul 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

HAL open science

La christianisation de l'espace urbain en Angleterre du 4e au 11e siècle

Elisabeth Lorans

▶ To cite this version:

Elisabeth Lorans. La christianisation de l'espace urbain en Angleterre du 4e au 11e siècle. Archéologie et Préhistoire. Université François Rabelais - Tours, 2005. tel-03727903

HAL Id: tel-03727903

https://hal.archives-ouvertes.fr/tel-03727903

Submitted on 19 Jul 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ELISABETH LORANS

LA CHRISTIANISATION DE L'ESPACE URBAIN EN ANGLETERRE DU 4e AU 11e SIECLE

VOLUME 1 : TEXTE

MEMOIRE DE RECHERCHE INEDIT PRESENTE POUR L'HABILITATION A DIRIGER DES RECHERCHES (21e SECTION DU CNU)

Membres du Jury
John Blair – Queen's College – Oxford
Gisella Cantino Wataghin – Université de Verceil
Henri Galinié – CNRS – Université de Tours
Bruno Judic – Université de Tours
Michel Lauwers – Université de Nice
Annie Renoux – Université du Mans

1er SEPTEMBRE 2005

UNIVERSITE FRANÇOIS RABELAIS - TOURS

ELISABETH LORANS

LA CHRISTIANISATION DE L'ESPACE URBAIN EN ANGLETERRE DU 4E AU 11E SIECLE

VOLUME 1 : TEXTE

MEMOIRE DE RECHERCHE INEDIT PRESENTE POUR
L'HABILITATION A DIRIGER DES RECHERCHES
(21E SECTION DU CNU)

Membres du Jury
John Blair – Queen's College – Oxford
Gisella Cantino Wataghin – Université de Verceil
Henri Galinié – CNRS – Université de Tours
Bruno Judic – Université de Tours
Michel Lauwers – Université de Nice
Annie Renoux – Université du Mans

SEPTEMBRE 2005

SOMMAIRE

REMERCIEMENTS.....3

AVERTISSEMENT.....4

INTRODUCTION.....5

PREMIÈRE PARTIE : LE CORPUS DES VILLES

LES VILLES DU SUD ET DE L'EST
1. Cantorbéry.....16
2. Rochester.....34
3. Winchester.....38
4. Londres.....59
5. St Albans.....77
6. Colchester.....89

LES VILLES DE L'OUEST
7. Exeter.....103
8. Bath.....113
9. Cirencester.....125
10. Gloucester.....134
11. Worcester.....155
12. Hereford.....165

LES VILLES DU NORD
13. Lincoln.....179
14. York.....192

DEUXIÈME PARTIE : SYNTHÈSE

CHAPITRE PREMIER

LES TRANSFORMATIONS DE LA TOPOGRAPHIE RELIGIEUSE ET FUNERAIRE DU 4e AU 6e SIECLE

1. LES PREMIERS LIEUX DE CULTE CHRETIENS EN MILIEU URBAIN : BILAN CRITIQUE.....214
   - Des églises précoces sans lendemain : le témoignage incertain de l'archéologie.....214
   - La confrontation entre sources textuelles et sources archéologiques.....217
   - L'argument de la continuité de l'usage funéraire : un raisonnement fragile.....222
   - La conversion d'édifices antiques en églises.....224
   - Topographie et dédicaces.....227
   - Conclusions.....227

2. LES ESPACES FUNERAIRES : DIVERSIFICATION DES PRATIQUES ET PROBLEMES D'INTERPRETATION……..…….……231
– Les nécropoles du 4e siècle à la fin du 6e siècle : problèmes d'interprétation religieuse…….……....232
– L'abandon des nécropoles antiques et les problèmes de chronologie à la fin de l'époque romaine……...….……..235
– Les sépultures isolées et en petits groupes : exclusion ou liberté ? Signes d'abandon ou de contrôle ?.....238

CONCLUSION : VERS UN NOUVEAU PAYSAGE URBAIN……242

CHAPITRE SECOND

LA FORMATION DE LA TOPOGRAPHIE CHRETIENNE (7e-11e SIECLES)

1. LES CITES D'ANGLETERRE ET LES LIMITES DU MODELE CONTINENTAL……....…..251
– Cantorbéry : nouvelle Rome ?.....251
– L'organisation topographique des *minsters*……..……256

2. LES INHUMATIONS PRIVILEGIEES : ARCHITECTURE ET CULTE DES SAINTS…….……...265
– Les inhumations épiscopales et royales et les dispositifs architecturaux des 7e-8e siècles…….…...265
– La diversification des aménagements funéraires aux 9e-10e siècles……..……...270

3. LA GENESE DU CIMETIERE CHRETIEN : LE RASSEMBLEMENT DES MORTS AUTOUR DES MINSTERS.....276
– La chronologie des fondations……..…....276
– Le statut des inhumés……..280
– La mesure du succès des cimetières de *minster*s : le maintien des autres lieux d'inhumation aux 7e-8e siècles……..……..…284
– La comparaison avec la Gaule, l'Italie du Nord et l'Irlande…….……...286

4. LA FORMATION TARDIVE DU RESEAU PAROISSIAL (10e-11e SIECLES)……...…..…300
– Le processus de fondation des églises secondaires……...…..300
– Cimetières paroissiaux contre cimetières de *minster*s……...……304

CONCLUSION.....311

CONCLUSION GENERALE.....319

TABLEAU HORS TEXTE : inventaire des sépultures isolées ou en petits groupes de l'Antiquité à la fin du 11e siècle……..…325

BIBLIOGRAPHIE…….……..329

TABLE DES FIGURES DU VOLUME 1……...……....342

REMERCIEMENTS

Je souhaiterais tout d'abord exprimer ma profonde gratitude à Henri Galinié, qui m'a accompagnée sur mon chemin d'archéologue depuis maintenant trente années et qui m'a encouragée à franchir la Manche pendant mes années de formation comme plus récemment, pour entreprendre cette enquête.

Ce travail a bénéficié de l'aide de collègues britanniques, d'abord de celle de John Blair, avec lequel j'entretiens depuis de nombreuses années de fructueux échanges et qui m'a constamment soutenue dans mon entreprise, sur le plan scientifique mais aussi sur le plan matériel, en recommandant ma candidature à une bourse de recherche auprès de la *British Academy* en 2003. Qu'il trouve ici l'expression de mes remerciements les plus sincères.

Les trois mois que j'ai alors passés à Oxford m'ont permis de collecter la documentation nécessaire à cette enquête et aussi de rencontrer un bon nombre d'archéologues qui produisent au quotidien les archives du sol et leur donnent sens. Tous m'ont accueillie de manière généreuse, me fournissant des travaux encore inédits et discutant leurs hypothèses avec moi. Parmi eux, je remercie tout particulièrement Paul Bennett (Canterbury Archaeological Trust), Martin Biddle (directeur des fouilles de Winchester et de St Albans), Michael Jones (City of Lincoln Archaeology Unit), Richard Hall et Patrick Ottaway (York Archaeological Trust), Dal Halwood et Victoria Bryant (Worcestershire County Council, Historic Environment and Archaeology Service), Richard Bryant et Carolyn Heighway (Gloucester), Lyn Blackmore et John Schofield (Museum of London), enfin Christopher Scull (English Heritage).

Si cette enquête regarde essentiellement en direction du Nord, elle a aussi, de manière encore modeste, franchi les Alpes, avec l'aide très amicale de Gisella Cantino Wataghin que je remercie vivement.

D'une manière générale, ce travail a largement bénéficié des discussions conduites au sein des séminaires de recherche organisés par le laboratoire Archéologie et Territoires (CITERES, UMR 6173), successivement dirigé par Henri Galinié et Elisabeth Zadora-Rio, et c'est donc à l'ensemble de mes collègues que je voudrais exprimer ma reconnaissance.

Last but not least, mes remerciements s'adressent aussi à Véronique Marthon qui a traité les illustrations de ces volumes et qui, avec une infinie patience, a procédé à la mise en page finale, à Corinne Rupin qui a réalisé plusieurs cartes, ainsi qu'à Lara Tremblay, pour son aide indéfectible dans le maniement du logiciel bibliographique EndNote.

AVERTISSEMENT

Après une introduction générale, ce volume réunit une série de notices et des chapitres de synthèse. La nature distincte du travail m'a conduite à adopter deux systèmes de référence : d'un côté, l'insertion des références abrégées dans le texte des notices, renvoyant à la bibliographie placée à la fin de chacune d'entre elles, de l'autre, le recours aux notes infrapaginales, qui indiquent de manière légèrement abrégée (sans l'indication de la pagination pour les articles de revues ou les contributions à des ouvrages collectifs) les références développées dans la bibliographie générale placée en fin de volume. Quand une même référence est citée plus d'une fois, les mentions ultérieures se réduisent à l'indication du nom de l'auteur et du titre de l'article ou de l'ouvrage.

Pour ne pas alourdir les notes, les références concernant des informations directement extraites des notices n'ont pas été répétées. Ainsi, seul un petit nombre d'ouvrages apparaît à la fois dans les bibliographies des notices et dans la bibliographie finale.

En outre, pour un meilleur repérage des exemples présentés dans les chapitres de synthèse, j'ai indiqué le nom des sites en caractère gras, quand un développement suffisamment long leur était consacré. Pour faciliter leur consultation, les figures des notices ont été rassemblées dans un volume distinct, alors que celles qui illustrent la deuxième partie ont été incluses dans le texte. D'une manière générale, la numérotation des figures illustrant les notices suit l'ordre d'appel dans le texte, sauf quand une série de plans de même nature, correspondant le plus souvent à l'évolution urbaine, a été réunie sous forme de planches.

Enfin, j'ai fait le choix de traduire les dédicaces à la Vierge et aux saints romains et de les présenter toutes suivant les normes françaises, sauf quand elles étaient suivies d'un qualificatif, tel que, par exemple St Mary-in-Tanner-Street.

INTRODUCTION

Cette enquête, consacrée à la christianisation de l'espace urbain en Angleterre du 4e au 11e siècle, s'inscrit dans deux champs de la recherche étroitement imbriqués et qui ont connu un important renouvellement ces dernières années : d'une part, l'étude du devenir du fait urbain pendant l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge, d'autre part celle des relations entre le monde des vivants et le monde des morts à la même période, marquée d'abord par le développement du culte des saints, placé au devant de la scène par Peter Brown, puis par la lente formation du cimetière chrétien. Les mutations de la cité antique à partir du 4e siècle ont donné lieu à une très abondante bibliographie depuis le début des années 90, dont plusieurs volumes du programme européen « *The transformation of the Roman World* », coordonné par Ian Wood, des travaux qui associent pour la plupart sources écrites et sources archéologiques[1]. De nombreuses contributions à ces publications collectives portent sur la topographie chrétienne et ses relations avec la trame antique et mettent notamment en évidence la fréquente réutilisation de monuments publics ou privés, ou de leur site, dans l'édification d'un nouveau paysage religieux, un phénomène qui a touché tous les territoires de l'Empire et pour lequel l'Angleterre ne fait pas exception.

Si la topographie chrétienne occupe une grande place dans l'analyse de la ville des 4e-10e siècles, une prédominance qui traduit la difficulté à détecter et à définir les autres formes de l'occupation du sol à cette période (*cf. infra*), la genèse du cimetière chrétien a aussi fait l'objet depuis une dizaine d'années de plusieurs enquêtes complémentaires : ici, il faut d'abord citer, dans l'ordre de parution, les travaux de Cécile Treffort sur l'époque carolingienne, ceux d'Eric Rebillard sur l'Antiquité tardive, et la toute récente synthèse de Michel Lauwers qui a restitué la genèse et la progressive sacralisation du cimetière ecclésial, en confrontant la matière issue d'une grande diversité de textes – actes de la pratique, chroniques et sources normatives – aux résultats des travaux archéologiques[2]. Ces enquêtes s'appuient sur une très importante production scientifique consacrée à la mort pendant

---

[1]. On peut notamment citer, dans l'ordre de parution : R. Hodges et B. Hobley (éd.), *The rebirth of towns in the west AD 700-1050*, Londres, The Council for British Archaeology, 1988 ; J. Rich (éd.), *The City in late Antiquity*, Londres, Routledge, 1992; N. Christie et S. T. Loseby (éd.), *Towns in transition, Urban Evolution in Late Antiquity and the Early Middle Ages*, Aldershot, Scolar Press, 1996 ; C. Lepelley (éd.), *La fin de la cité antique et le début de la cité médiévale de la fin du IIIe siècle à l'avènement de Charlemagne, Actes du colloque tenu à l'Université de Paris-X-Nanterre les 1er, 2 et 3 avril 1993*, Bari, 1996 ; G. P. Brogiolo et B. Ward-Perkins (éd.), *The idea and ideal of the town between late Antiquity and the Early Middle Ages*, La Haye, Brill, 1999 ; G. P. Brogiolo, N. Gauthier et N. Christie (éd.), *Towns and their Territories between Late Antiquity and the Early Middle Ages*, La Haye, Brill, 2000 ; T. R. Slater (éd.), *Towns in Decline AD 100-1600*, Aldershot, Ashgate, 2000; M. de Jong, F. Theuws et C. van Rhijn (éd.), *Topographies of Power in the Early Middle Ages*, La Haye, Brill, 2001.

[2]. E. Rebillard, *Religion et sépulture. L'Eglise, les vivants et les morts dans l'Antiquité tardive*, Paris, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 2003 ; C. Treffort, *L'Eglise carolingienne et la mort : christianisme, rites funéraires et pratiques commémoratives*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1996 ; M. Lauwers, *Naissance du cimetière. Lieux sacrés et terre des morts dans l'Occident médiéval*, Paris, Aubier, 2005.

l'Antiquité et le haut Moyen Âge, parmi laquelle on peut citer les travaux de Jocelyn Toynbee pour le monde romain, ceux de Paul-Albert Février, Donald Bullough, Frederick Paxton et Patrick Geary pour le monde médiéval[3].

A l'échelle du territoire étudié, l'Angleterre, ce travail a aussi largement bénéficié de la récente publication de l'ouvrage de John Blair, *The Church in Anglo-Saxon Society*, aboutissement de nombreuses années de recherche[4]. Il s'inscrit dans une tradition, fortement ancrée outre-Manche, qui associe sources écrites et sources matérielles dans une approche globale de la société et de son environnement, illustrée notamment par les travaux de Richard Morris[5]. Histoire des églises plus qu'histoire de l'Eglise, la synthèse offerte par John Blair est centrée sur la place des communautés religieuses desservant les *minsters* dans la formation de la société anglaise au niveau local, les *minsters* qui occuperont la première place dans l'analyse de la transformation du paysage religieux et funéraire entre le 7e et le 11e siècle[6].

Les nombreuses publications, synthétiques ou monographiques, consacrées tant à la ville de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge qu'aux transformations des usages en matière funéraire, en Europe occidentale, forment donc le socle sur lequel s'appuie ce travail, qui met directement en œuvre la très abondante matière fournie par trente à quarante années d'archéologie urbaine en Angleterre. C'est outre-Manche qu'est née cette discipline, dans les années 70 qui virent les premiers grands programmes de recherche élaborés à l'échelle d'une ville entière, l'entreprise lancée à Winchester par Martin Biddle dans les années 60 ayant servi de modèle à beaucoup d'autres. En effet, malgré un déséquilibre certain tant dans l'ampleur des travaux exécutés que dans l'avancement des publications – des écarts dont rendent compte les notices constituant le premier volet de ce travail – la masse documentaire disponible pour l'Angleterre est d'une extrême richesse comparée aux autres pays européens, en particulier à la France, où aucune ville ne peut concurrencer Londres, York ou encore Lincoln dans la connaissance des archives du sol.

Si les sources matérielles tiennent la première place dans cette enquête, les sources écrites sont également sollicitées mais au stade actuel de mon travail, elles le sont le plus souvent de seconde main. Seule l'œuvre magistrale de Bède, l'*Histoire ecclésiastique du peuple anglais*[7],

---

[3]. J. Toynbee, *Death and Burial in the Roman World*, Londres, Thames & Hudson, 1971 ; P.-A. Février, La mort chrétienne, *Segni e riti nella Chiesa altomedievale occidentale*, Spolète, 1987, pour ne citer que l'article le plus récent consacré à ce theme de recherche ; D. A. Bullough, Burial, Community and Belief in the Early West, *in* P. Wormald (éd.), *Ideal and Reality in Frankish and Anglo-Saxon Society. Studies presented to J. M. Wallace-Hadrill*, Oxford, Blackwell, 1983 ; F. Paxton, *Christianizing Death : The Creation of a Ritual Process in Early Medieval Europe*, Ithaca, Cornell University Press, 1990 ; P. Geary, *Living with the Dead in the Middle Ages*, Ithaca, Cornell University Press, 1994. Pour une vision d'ensemble de l'évolution des approches des historiens du Moyen Âge ayant étudié la mort depuis les travaux pionniers de Philippe Ariès, voir M. Lauwers, Mort(s), *in* J. Le Goff et J.-C. Schmitt (éd.), *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, Paris, 1999.

[4]. J. Blair, *The Church in Anglo-Saxon Society*, Oxford, Oxford University Press, 2005.

[5]. R. Morris, *Churches in the Landscape*, Londres, J. M. Dent & Sons LMT, 1989.

[6]. L'emploi du terme anglais « *minster* » est justifié au début du second chapitre.

[7]. J'ai utilisé l'édition de B. Colgrave et R.A.B. Mynors (Oxford, 1991) et la traduction française d'O. Szerwiniack, *Histoire ecclésiastique du peuple anglais. I, Conquête et conversion ; II, Miracles et missions*, Paris, Les Belles Lettres, 1999.

rédigée au début du 8e siècle, a fait l'objet de dépouillements systématiques, tandis que pour les autres sources, telles que les chartes inventoriées par Peter Sawyer[8], la *Chronique Anglo-Saxonne*, compilée au 9e siècle[9], ou encore les œuvres de Guillaume de Malmusbury[10], souvent sollicitées, je m'en suis tenue à des vérifications ponctuelles guidées par la lecture des études de nature monographique[11].

Cette enquête doit prendre en compte les conditions particulières qui furent celles de la christianisation de l'Angleterre : amorcée au 4e siècle, comme dans le reste des provinces occidentales de l'Empire romain, elle connut une période d'interruption liée aux migrations de populations germaniques, païennes, aux 5e et 6e siècles, période pendant laquelle des communautés chrétiennes ont subsisté dans l'Est du pays, bien que l'Eglise bretonne n'ait survécu de manière organisée que dans les territoires occidentaux de l'île. La première et la seconde christianisation de l'actuelle Angleterre ont fait l'objet de nombreux travaux, parmi lesquels les synthèses respectives de Charles Thomas et de Henry Mayr-Harting tiennent encore une place de choix[12]. C'est à travers les traces matérielles que nous poserons la question de la conversion des populations bretonnes puis germaniques, abordant ainsi la question générale de l'interprétation religieuse des données funéraires, une question qui fait encore l'objet de nombreux débats.

L'arrière-plan de notre réflexion ne saurait se limiter aux conditions de la conversion de populations d'origine diverse, dans la mesure où l'étude des transformations spatiales liées à la mise en place d'une nouvelle topographie religieuse et funéraire doit s'inscrire dans celle du milieu urbain dans son ensemble, pour en comprendre les interactions. On retrouve donc ici, à l'échelle de l'Angleterre, la question du devenir de la cité antique, qui tient une place essentielle dans l'analyse de la fin de la Bretagne romaine, dont il convient de rappeler brièvement les circonstances politiques et militaires telles qu'elles sont révélées par les sources écrites[13].

A partir de la fin du 4e siècle, de nombreuses ponctions furent pratiquées au sein des armées stationnées outre-Manche, soit dans le cadre de la lutte qui opposa Maxime à

---

8. *Anglo-Saxon Charters: an Annotaded List and Bibliography*, London, 1968 (Royal Historical Society Guides and Handbooks, 8).
9. *The Anglo-Saxon Chronicles*, traduction et édition par M. Swanton, Londres, Phoenix Press, 2000.
10. *De Gestis Pontificum Anglorum Libri Quinque*, éd. par N. E. S. A. Hamilton, Rolls Series, London, 1870 ; *Gesta Regum Anglorum,* éd. par R.A.B. Mynors, R.M. Thomson et M. Winterbottom (Oxford Medieval Texts Series), 1998-1999.
11. Pour cette raison, seules les références à l'oeuvre de Bède ont été systématiquement incluses dans le texte.
12. C. Thomas, *Christianity in Roman Britain to AD 500*, Londres, B.T. Batsford LTD, 1981 ; H. Mayr-Harting, *The Coming of Christianity to Anglo-Saxon England*, The Pennsylvania State University Press, 1991 (nouvelle édition). Sur la première christianisation, on peut aussi consulter D. Petts, *Christianity in Roman Britain*, Stroud, Tempus, 2003.
13. Pour une synthèse récente, en français, sur la Bretagne romaine, voir P. Galliou, *Britannia. Histoire et civilisation de la Grande-Bretagne romaine, Ier-Ve siècles apr. J.-C.*, Paris, Editions Errance, 2004, ici p. 165-170.

l'empereur légitime Gratien, sur le territoire de la Gaule, entre 383 et 388, soit, à la suite d'un usurpateur breton qui avait pris le nom de Constantin III, pour combattre les Vandales, les Alains et les Suèves qui avaient franchi le Rhin en 406 et constituaient une menace pour l'île : autant de troupes qui ne revinrent pas en Bretagne et firent défaut face aux raids saxons qui se multiplièrent au début du 5e siècle. Appelé au secours par les cités bretonnes, en 410, Honorius ne put accéder à leur demande de protection et leur conseilla de se défendre par leurs propres moyens. Les trente années qui suivirent virent une opposition entre deux partis : l'un, dominé par une aristocratie très marquée par l'hérésie pélagienne et favorable au renforcement de l'autonomie de la Bretagne, installa des fédérés saxons dans le sud de l'Angleterre mais aussi sur l'estuaire de la Humber avec mission de s'opposer à tout débarquement en force de troupes impériales ; l'autre, pro-romain et anti-pélagien, s'appuyait sur l'Eglise bretonne qui chercha secours auprès du pape Célestin (422-432) et fut conforté par le succès des missions de saint Germain d'Auxerre en 429 et en 446-447. C'est de ce même milieu aristocratique que doit provenir la « *Plainte des Bretons* », adressée par Gildas à Aetius, principal personnage de l'Empire d'Occident entre 433 et 454, un texte qui attribue les malheurs dont sont accablées les populations bretonnes au comportement tyrannique de leurs chefs.

Si les circonstances du retrait de l'autorité bretonne rencontrent une certaine unanimité auprès des historiens et des archéologues, l'interprétation générale du devenir de la Bretagne romaine aux 5e et 6e siècles est quant à elle sujet de divisions. Au risque de simplifier quelque peu les choses, il est possible d'identifier deux positions principales, voire deux camps, dans la production historique récente relative à ce que beaucoup appellent « la fin de la Bretagne romaine » et l'époque « post-romaine », un qualificatif qui indique à lui seul la difficulté à caractériser cette période autrement que par comparaison à ce qui a précédé[14] : d'un côté, les partisans de la rupture, de l'autre, ceux de la continuité. Ken Dark, l'un des plus actifs protagonistes de ce débat a rappelé, en introduction au dernier ouvrage qu'il a consacré à cette question, les principales thèses dominantes qui se sont succédé depuis les années 1970 et par rapport auxquelles il se positionne[15].

Un premier schéma privilégiait l'hypothèse d'une disparition complète des structures politiques, économiques et culturelles, à l'exception peut-être du christianisme, de la Bretagne romaine après 450, aboutissement d'un lent déclin amorcé dans les années 360 et accentué par l'arrivée de populations germaniques de plus en plus nombreuses dans les parties orientales de l'île. Dès lors, les Bretons, autrement dit les anciens citoyens romains, concentrés dans les secteurs occidentaux et septentrionaux, seraient progressivement retournés à un mode de vie

[14]. A noter, entre autres exemples de cette appellation, le titre d'un récent volume consacré à la période 400-800 : T. Charles-Edwards (éd.), *After Rome*, Oxford, Oxford University Press, 2003. Les termes de « *post roman* » ou de « *sub roman* » sont souvent utilisés dans les travaux portant sur les territoires de l'Ouest de la Bretagne, où les populations d'origine germanique ne sont pas discernables, par la culture matérielle ou les sources écrites, avant la fin du 6e siècle.

[15]. K. R. Dark, *Britain and the End of the Roman Empire*, Stroud, Tempus, 2000, p. 12-15.

celtique (hormis pour la foi chrétienne de certains). Les deux populations ainsi distinguées auraient vécu selon des modèles très proches, fondés sur l'existence de petits royaumes tribaux, jusqu'à ce que les anglo-saxons conquièrent progressivement l'Ouest et qu'émergent les grands royaumes du 7e siècle.

Face à ce schéma proposant une lente évolution aboutissant néanmoins à un net partage du territoire de l'ancienne province dans le courant du 5e siècle, une deuxième position a peu à peu gagné du terrain, jusqu'à devenir la thèse prédominante à la fin des années 80, où elle fut exprimée par des ouvrages émanant d'antiquisants comme de haut médiévistes[16]. Elle se distinguait de la précédente principalement par l'affirmation d'un effondrement rapide et brutal de l'économie de la Bretagne romaine, consommé avant c. 430 : la cessation de l'approvisionnement monétaire aurait entraîné celle de la production de céramique. A une certaine forme de continuité, était donc substituée une rupture radicale entre la Bretagne romaine et l'Angleterre anglo-saxonne, issue des luttes militaires ayant opposé les communautés germaniques, considérées comme moins nombreuses que dans le schéma précédent, et bretonnes, ainsi que de l'acculturation des populations bretonnes passées sous le contrôle de chefs anglo-saxons.

Une troisième position fut développée par l'historien de l'Antiquité et numismate Richard Reece, qui place la coupure entre les deux mondes bien en amont, au 3e ou 4e siècle. Selon lui, les villes du 4e siècle sont à peine plus que des « villages administratifs », parce que la greffe de la romanisation – et en particulier l'urbanisme – n'a pas pris en Bretagne insulaire[17]. La romanisation n'ayant été qu'une façade, l'adoption de nouveaux modes de vie à partir du 5e siècle ne suppose pas l'installation massive de migrants d'origine continentale dans la partie orientale de l'île. Ce schéma, qui réduit la durée de vie de la Bretagne romaine à trois siècles tout au plus, a été récemment remis à l'honneur par Neil Faulkner, dans une série d'études principalement fondées sur des analyses statistiques de l'activité de construction en milieu urbain[18].

Enfin, dans les années 1990, Nicholas Higham a développé une thèse retenant de nombreux aspects de la position devenue dominante dans les années 80 mais postulant le maintien chez les Bretons de certains aspects de l'administration de l'époque romaine jusque vers la fin du 5e siècle. Il affirme une nette division, à la fin du 4e siècle, entre une Bretagne de l'Est dotée d'une élite chrétienne fortement romanisée et une Bretagne de l'Ouest contrôlée par des élites païennes et non romanisées. Dans les territoires orientaux, la rébellion, au début du 5e siècle, des mercenaires anglo-saxons qui en assuraient la défense aurait abouti au

---

[16]. En particulier, S. Esmonde-Cleary, *The Ending of Roman Britain*, Londres, Batsford, 1989 et S. Bassett (éd.), *The Origins of Anglo-Saxon Kingdoms*, Leicester, 1989.

[17]. Voir notamment R. Reece, The end of the city in Roman Britain, *in* J. Rich (éd.), *The City in late Antiquity*, Londres, Routledge, 1992.

[18]. N. Faulkner, Verulamium: interpreting decline, *Archaeological Journal*, 153, 1996 ; N. Faulkner, Urban stratigraphy and Roman history, *in* N. Holbrook (éd.), *Cirencester: the Roman town defences, public buildings and shops*, Cirencester, Cotswold Archaeological Trust, 1998 ; N. Faulkner, Change and Decline in late Romano-British towns, *in* T. R. Slater (éd.), *Towns in Decline AD 100-1600*, Aldershot, Ashgate, 2000.

passage rapide de ces régions sous la domination des nouveaux venus. A l'Ouest, la royauté tribale se serait maintenue mais dans une étroite soumission aux chefs anglo-saxons dès avant la fin du 5e siècle. Les Bretons auraient donc adopté rapidement la culture anglo-saxonne, même si les souverains d'origine germanique cherchaient à conserver certains aspects de l'administration romaine[19].

Après avoir souligné les points communs qui rassemblent ces différentes thèses, notamment l'hypothèse de la fin de toute vie urbaine avant le milieu du 5e siècle et celle de la domination du paganisme en Bretagne orientale de cette date jusqu'à la fin du 6e siècle, Ken Dark développe dans son ouvrage un autre modèle, auparavant exposé pour les seuls territoires occidentaux[20]. A la thèse dominante de l'effacement quasi complet, selon une chronologie et des degrés variables, des structures et des modes de vie propres à l'Empire romain, dans la Bretagne des 5e et 6e siècles, il oppose au contraire celle du maintien d'une forte romanité qui fait de cette province éloignée un membre à part entière du monde antique alors en pleine mutation ; autrement dit, il se fait, selon ses propres termes, le chantre du concept d'Antiquité tardive, rejetant la vision antérieure d'une Bretagne coupée précocement en deux parties, l'une rendue à une culture celtique héritée de l'Âge du Fer, l'autre dominée par des anglo-saxons païens jusqu'à l'arrivée d'Augustin et de ses missionnaires.

Cette position a à son tour suscité de vives réactions chez les partisans de la rupture, tels que Neil Faulkner qui dans un récent article, au titre et au ton provocateurs, a réaffirmé la pertinence du concept de « *Dark Ages* » contre le « paradigme de l'Antiquité tardive » qui, selon lui, brouille les cartes et constitue une impasse[21]. L'affirmation de la rupture radicale, qui aujourd'hui prédomine chez les spécialistes de l'Antiquité comme du haut Moyen Âge[22], apparaît clairement dans le parti retenu pour la récente *Cambridge Urban History of Britain*, qui réduit la ville romaine à un simple héritage, abordé en quelques pages, en guise d'introduction à une histoire qui ne commence vraiment qu'avec l'implantation au 7e siècle de nouveaux sites religieux, voire de palais royaux, au sein des anciennes cités romaines[23].

Comme on le verra à la lecture des notices, il est indéniable que l'espace urbain a connu de profondes transformations à partir du 4e siècle au moins, indéniable aussi que l'occupation des cités s'est poursuivie, sous une autre forme, pendant les premiers siècles du haut Moyen

---

[19]. Voir notamment N. J. Higham, *Britain, Rome and the Anglo-Saxons*, Londres, Seaby, 1992 et N. J. Higham, *The English conquest: Gildas and Britain in the fifth century*, Manchester, Manchester University Press, 1994.

[20]. K. R. Dark, *Civitas to kingdom: British political continuity 300-800*, Leicester, Leicester University Press, 1994.

[21]. N. Faulkner, The case for the Dark Ages, *in* R. Collins et J. Gerrard (éd.), *Debating Late Antiquity in Britain AD 300-700*, Oxford, BAR, 2004.

[22]. La ligne de partage n'est pas chronologique. Des archéologues spécialistes de l'Antiquité familiers de la recherche conduite sur le continent, tels que Michael Jones (Lincoln), adhèrent au concept d'Antiquité tardive mais c'est surtout parmi les archéologues travaillant sur le haut Moyen Âge que l'hypothèse de la rupture radicale est rejetée au profit d'un processus de transformation très progressif (R. Sharpe, Martyrs and Local Saints in Late Antique Britain, *in* A. Thacker et R. Sharpe (éd.), *Local Saints and Local Churches in the Early Medieval West*, Oxford, Oxford University Press, 2002, p. 86).

[23]. D. M. Palliser, The origins of British towns, *in* D. M. Palliser (éd.), *The Cambridge History of Britain, volume I, 600-1540*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000.

Âge. Toute la difficulté réside dans la caractérisation des nouveaux usages du sol qui le plus souvent ont laissé pour toute trace des niveaux de terres noires, d'une épaisseur variable mais qui peut atteindre plus d'un mètre entre les niveaux de la ville classique et ceux de la ville médiévale. Les problèmes que pose l'interprétation de ces couches, dans lesquelles l'identification de structures, à l'œil, est quasi impossible et qui contiennent presque exclusivement du mobilier antique résiduel, seront débattus, dans les notices comme dans la synthèse, car c'est par leur meilleure compréhension que passe la perception du fait urbain en Europe occidentale au haut Moyen Âge.

Ce travail, appelé à être prolongé, s'appuie sur l'analyse détaillée de la documentation relative à quatorze villes qui, à l'exception d'Hereford, sont toutes d'origine antique et ont eu presque toutes rang de chefs-lieux, même si leur origine et leur statut diffèrent : les quatre *coloniae* de Bretagne romaine d'un côté (Colchester, Gloucester, Lincoln et York), six des principales *civitates* de l'autre (Cantorbéry, Cirencester, Exeter, Londres, St Albans et Winchester), enfin trois agglomérations de moindre rang (Bath, Rochester et Worcester) (fig. 1 et 2).

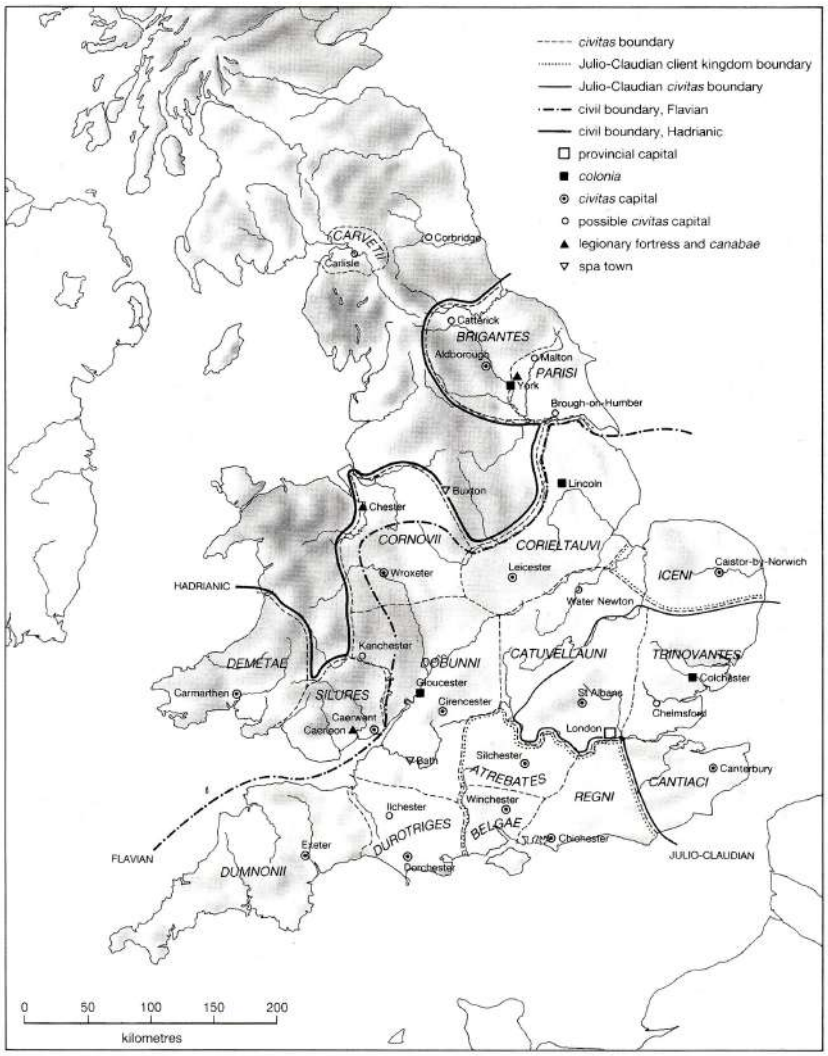


Fig. 1 : carte de la Bretagne romaine (B. Jones et D.Mattingly, *An Atlas of Roman Britain*, p. 154, fig. 5.11).

Nom	statut pendant l'Antiquité	enceinte antique	siège épiscopal
Bath	agglomération secondaire	10 ha	1090
Cantorbéry	chef-lieu de cité	52 ha	597
Cirencester	camp puis chef-lieu de cité	12 ha ; 96 ha	
Colchester	camp puis colonie	44 ha	
Exeter	camp puis chef-lieu de cité	15,4 ha ; 37 ha	1050
Gloucester	camp puis colonie	17,4 ha	
Hereford			678
Lincoln (*Lindsey*)	camp et colonie	40 ha	678
Londres	chef-lieu de cité	133 ha	604
Rochester	agglomération secondaire	9,5 ha	604
St Albans (*Verulamium*)	chef-lieu de cité	40 ha	
Winchester	chef-lieu de cité	58,2 ha	660
Worcester	agglomération secondaire	8 ha	680
York	camp et colonie	5,7 ha ; 27 ha	625

Fig. 2 : le statut des villes du corpus pendant l'Antiquité et le haut Moyen Âge.

Si l'on se tourne maintenant vers le haut Moyen Âge, c'est le statut épiscopal qui représente le dénominateur commun aux deux tiers du corpus. Seules les villes de Colchester et de Cirencester n'ont jamais eu ce rang, qui n'a été acquis par Exeter et Bath qu'à l'extrême fin de la période étudiée, à la faveur de la réorganisation ecclésiastique conduite par le nouveau pouvoir normand (fig. 3)[24].

Ce choix, principalement fondé sur la qualité de la documentation archéologique disponible, inclut donc les principales agglomérations antiques ayant perduré sur le même site, hormis St Albans qui témoigne d'un transfert entre Antiquité et haut Moyen Âge, et tous les chefs-lieux épiscopaux implantés dans d'anciennes cités romaines avant 1100, à l'exception de Leicester qui n'offre pas suffisamment de matière à l'analyse. Dans la mesure où l'objectif premier de cette enquête est de suivre les modalités de la christianisation de l'espace urbain dans la longue durée, j'ai exclu du corpus à la fois les agglomérations antiques qui n'ont pas perduré, telles que Silchester ou Wroxeter, et les fondations du haut Moyen Âge qui ont émergé tardivement, comme Norwich ou Durham, en ne retenant qu'Hereford dont la topographie religieuse est comparable à celle des anciennes cités romaines et qui semble avoir acquis le statut épiscopal dès le 7e siècle. Pour les mêmes raisons, n'apparaîtront pas ici les *wic* fondés à partir de la première moitié du 7e siècle dans la partie orientale de l'Angleterre, hormis *Lundenwic* et *Eoforwic*, indissociables des habitats d'origine antique auprès desquels ils ont été établis, soit respectivement Londres et York. Exclus du corpus, nombre de ces sites apparaîtront néanmoins dans la synthèse, à un titre ou à un autre.

[24]. La chronologie des fondation des sièges épiscopaux en Angleterre varie selon les auteurs. J'ai adopté les dates récapitulées dans S. Keynes, Episcopal Succession in Anglo-Saxon England, *in* E. B. Fryde *et al.* (éd.), *Handbook of British Chronology*, Londres, 1986.

Fig. 3 : carte de localisation des principaux sites mentionnés dans le texte. En gras, les villes du corpus.

Chacune des quatorze villes retenues a fait l'objet d'une notice répondant au même plan : appréciation de la documentation disponible ; présentation de l'évolution de l'espace urbain de l'Antiquité jusqu'à la fin du 11e siècle ; analyse des données relatives à la topographie religieuse et funéraire, pour la même période. Ces notices constituent la première partie de ce travail : elles fournissent la matière qui, dans un second temps, fait l'objet d'une réflexion synthétique dans laquelle les données relatives à la Bretagne insulaire sont comparées, dans la mesure du possible, avec celles qui ont été recueillies pour la Gaule et l'Italie du Nord. Ce faisant, toute la matière des notices ne sera pas exploitée au même titre dans la synthèse, centrée sur la formation des lieux de culte chrétiens et l'évolution des zones funéraires. Ainsi, la question des fondations de *burhs*, à la fin du 9e siècle et au début du 10e siècle en Angleterre méridionale, débattue dans plusieurs notices, n'apparaîtra dans la synthèse qu'en filigrane.

C'est donc par l'examen critique des données recueillies pour ces quatorze villes, regroupées en trois grandes régions, l'Est, l'Ouest et le Nord, qu'il convient de commencer afin de mesurer les acquis et les incertitudes et de comprendre le mode de raisonnement des archéologues dans l'adoption de certains modèles.

PREMIÈRE PARTIE

LE CORPUS DES VILLES

CANTORBERY

1. LA DOCUMENTATION

Cantorbéry a connu une importante activité archéologique au lendemain de la guerre, en raison des destructions occasionnées par des bombardements intensifs, des recherches qui se sont développées dans les années 70 et 80 et ont donné matière à une première collection publiée par *Canturbery Archaeological Trust*, fondé en 1976. Huit volumes étaient prévus dont six ont vu le jour entre 1982 et 1995 : le château, les défenses et l'enclos canonial ont été partiellement examinés ainsi que des sites d'habitat, tant *intra* qu'*extra muros*. Une seconde collection a été lancée, dont le premier volume, consacré à la fouille de la nef de la cathédrale, est sorti en 1997 (Blockley, Sparks et Tatton-Brown 1997).

A ces monographies, s'ajoute un grand nombre d'articles mettant en œuvre les données matérielles et textuelles relatives à ce chef-lieu de cité qui devint le siège du premier archevêché d'Angleterre au début du 7e siècle, la formation de l'Eglise de Cantorbéry au haut Moyen Âge ayant donné matière à une thèse (Brooks 1984).

Pour l'Antiquité le bilan proposé par J. Wacher dans sa synthèse sur les villes de la Bretagne romaine (Wacher 1975) avait été, brièvement, actualisé il y a 20 ans (Bennett 1985) ; aujourd'hui, en l'absence d'une étude détaillée exclusivement consacrée à la ville antique, on peut recourir à l'ouvrage de P. Ottaway (Ottaway 1992) et aux monographies les plus récentes, à commencer par la publication des sites de Marlowe (Blockley *et al.* 1995). Pour le haut Moyen Âge, c'est à une multitude de publications qu'il faut faire appel pour restituer la trame du développement urbain et la mise en place d'une nouvelle topographie religieuse et funéraire.

2. LE DEVELOPPEMENT URBAIN

La ville antique de *Durovernum Cantiacorum* a succédé à une occupation de la fin de l'Âge du Fer probablement centrée sur un gué traversant le fleuve Stour, la grande quantité de monnaies recueillies suggérant un site de statut royal, lieu d'échange et atelier monétaire, comparable à celui de Gosbecks à proximité de Colchester (Ottaway 1992 : 72-76).

La construction de la nouvelle agglomération commença peu après la conquête, les deux principales voies nord-ouest/sud-est et une ou plusieurs voies transversales ayant été établies vers le milieu du 1er siècle (fig. 1.1). Les autres éléments de la voirie sont plus tardifs (fin 1er-début 2e siècle), de même que les premiers édifices publics, dont le théâtre – l'un des quatre répertoriés en Bretagne romaine – est le monument le mieux reconnu et le plus spectaculaire. Il fut reconstruit sur de vastes proportions vers la fin du 2e siècle. Le *forum*, des thermes et un

temple entouré d'une vaste colonnade ont aussi été identifiés et constituent, avec le théâtre, une parure monumentale exceptionnelle pour cette province.

La construction civile prit d'abord la forme de maisons en matériaux périssables, de plan allongé, avant l'adoption de plans plus élaborés à plusieurs ailes et un usage plus important de la pierre à partir du 2e siècle.

Une zone artisanale a été identifiée au nord-ouest de la ville, avec des ateliers de poterie et de travail du métal, une activité qui prit fin dans le courant du 3e siècle (Ottaway 1992 : 103).

La ville est restée ouverte jusqu'aux années 270, où la construction d'une vaste enceinte (52 ha) a dû faire partie de la politique de défense côtière développée alors par le pouvoir impérial (*Ibid.* : 101).

L'occupation urbaine s'est poursuivie jusqu'au dernier quart du 4e siècle, mais des signes de changement sont apparus à partir de 350 environ (Blockley *et al.* 1995, vol. 1 : 17 ; Ottaway 1992 : 111-112) : moindre entretien des thermes, dont les portiques furent envahis de boutiques et la palestre utilisée par un atelier de travail de l'os, destruction du portique du temple dont l'enclos fut transformé en marché, installation d'une rangée de bâtiments en bois sous le portique d'une voie puis dans l'emprise de la rue elle-même, fermeture du passage sud de la porte sud-ouest (Riding Gate). L'interprétation de ces transformations est délicate et dépend largement de la position adoptée face à la question du devenir urbain en Bretagne au 4e siècle. S'il est certain, à Cantorbéry comme ailleurs, que la majorité des édifices publics a cessé d'être correctement entretenue à cette période, ce phénomène traduit la disparition de fonctions urbaines jusque là emblématiques mais ne signifie pas nécessairement une baisse de population et une réduction des activités de production et d'échanges. A Cantorbéry, on peut opposer la création d'un marché et de divers ateliers, notamment de travail du métal sur les sites de Marlowe, à la réduction d'une des portes de la ville, que certains interprètent comme l'indice conjoint d'une baisse du trafic et d'un plus grand souci de sécurité. De même, la découverte d'une sépulture collective implantée dans la cour du temple, attribuée sur la base de bijoux aux alentours de 400 (*cf. infra*, § 3.2.), et celle d'un trésor d'argenterie enfoui juste à l'extérieur de London Gate sont perçus comme les signes de transformations sociales importantes et d'une période troublée.

La question de la continuité de l'occupation au début du haut Moyen Âge a été abordée très tôt à Cantorbéry dans la mesure où c'est dans le Kent qu'est attestée la seule installation de fédérés répertoriée par les sources écrites et attribuée aux alentours de 430, une communauté qui s'est rapidement rebellée et prit le contrôle de la région jusqu'à Londres (Frere 1977 : 194). La présence d'une population d'origine germanique dans l'ancienne *civitas* est déduite de la découverte de céramique de type « anglo-frison » du tout début du 5esiècle et surtout de la présence d'un certain nombre de fonds de cabane creusés à travers les constructions romaines en ruine. Le débat a été fortement nourri par les fouilles de la zone de Marlowe qui ont fourni une des plus importantes séquences stratigraphiques de la ville et

notamment d'épais niveaux de terres noires dont la formation a commencé à des dates variables selon les sites, entre le deuxième quart du 4e siècle – soit un siècle avant le fond de cabane le plus ancien – et le premier quart du 5e siècle (Blockley *et al.* 1995, vol. 1 : 18). Ces données ont conduit D. Brooks, qui avait d'abord conclu à l'absence de toute continuité d'occupation dans les anciens chefs-lieux romains entre Antiquité et haut Moyen Âge (Brooks 1986), à réexaminer la question et à admettre pour Cantorbéry une interruption réduite d'environ une vingtaine d'années, une précision qu'en fait la datation archéologique du mobilier, principalement ici de la céramique de type germanique, ne peut atteindre (Brooks 1988 ; Blockley *et al.* 1995 : 19).

Si l'on ne peut établir la chronologie archéologique avec ce degré de précision et s'il convient de souligner l'absence d'indices en faveur de l'installation de mercenaires germaniques à Cantorbéry même au début du 5e siècle, le fait que cette cité soit la seule ville de Bretagne insulaire à avoir conservé le nom de la *civitas* (*Cantiaci* = *Cantwara*) plutôt que celui du territoire (*Durovernum*) peut indiquer le maintien d'une certaine identité romaine (Millett 1990 : 222-223).

La formation des terres noires fouillées sur les sites de Marlowe résulte certainement de différents processus ; en tout cas, la stratification observée en leur sein comme le fait qu'elles entourent des structures du début du haut Moyen Âge excluent les hypothèses d'un strict usage agricole ou horticole ou encore celle de remblais. Quant à la taille et au degré d'usure des tessons, ils contredisent l'hypothèse d'une accumulation de fumier dans des zones ouvertes (Blockley *et al.* 1995, vol. 1 : 19).

Dans l'état actuel des connaissances, Cantorbéry est la ville d'Angleterre d'origine romaine qui a livré le plus grand nombre de structures des 5e-7e siècles, plus de 40 dont les trois quarts observées sur les sites de Marlowe, principalement dans d'anciennes aires ouvertes au milieu desquelles les constructions avaient respecté l'alignement des murs antiques en ruine (Blockley *et al.* 1995, vol. 1 : 19-20). A l'exception de deux constructions sur poteaux appartenant à la première moitié du 7e siècle, il s'agit uniquement de structures excavées implantées à partir du milieu du 5e siècle environ. Dans la plupart des cas, la fonction de ces fonds de cabane n'a pu être déterminée : seule une activité de tissage a été identifiée dans quelques-uns d'entre eux. La nature de ces découvertes pose le problème de la fonction résidentielle qui à cette période est normalement remplie par des bâtiments sur poteaux révélés en grand nombre sur les sites ruraux. Dans ces conditions, le secteur de Marlowe pourrait représenter une zone d'activités artisanales, peut-être utilisée de manière épisodique et en relation avec le théâtre dont les murs périphériques sont demeurés en élévation jusqu'au 11e siècle (fig. 1.2). Le fait que des voies d'origine anglo-saxonne convergent dans ce qui avait été l'*orchestra* pousse K. Blockley à supposer la transformation de l'ancien édifice de spectacle en marché, alors que N. Brooks avait suggéré qu'il avait pu accueillir des assemblées royales, en référence au théâtre de Milan au début du 7e siècle et à la

structure en bois imitant un segment de théâtre antique mise au jour sur le site de la *villa* royale de Yeavering (Brooks 1984 : 24-25).

S'il est certain qu'Augustin et ses missionnaires sont arrivés en 597 dans un lieu habité, la nature de cette occupation et l'origine des habitants demeurent encore très mal connues. La rareté des sépultures à caractère nettement païen autour de la ville parle en faveur du maintien d'une population d'origine bretonne et chrétienne (Brooks 1984 : 17-20). En revanche, la tradition d'un culte rendu à un saint local du nom de Sixte encore actif à l'arrivée d'Augustin ne serait pas à associer à Cantorbéry même, comme le propose N. Brooks, mais plutôt à une autre cité du sud de l'Angleterre (Sharpe 2002 : 123-125).

L'installation d'Augustin à la cour du roi Æthelred et la conversion du souverain aboutirent à la fondation du premier évêché des royaumes anglo-saxons (*cf. infra*, § 3.3.). Siège probable d'un palais royal, Cantorbéry vit l'établissement vers 630 d'un atelier monétaire qui fut le premier à frapper la nouvelle monnaie d'argent créée par Offa en 766. A la même période, sont attestés le développement d'une production de céramique (Blockley *et al.* 1995, vol. 1 : 21) ainsi que l'existence d'un marché (*forum*) situé à Queningate, en bordure de l'enceinte, juste à l'est de la cathédrale (Brooks 1984 : 26 ; fig. 1.2).

Si un *burh* est mentionné au 8e siècle, c'est à partir du siècle suivant – et notamment dans la première moitié du 9e siècle – que les sources écrites éclairent la topographie urbaine, révélant les noms d'un certain nombre de rues dont le réseau semble avoir été largement établi à la fin du 11e siècle et attestant la présence de secteurs densément bâtis, à travers des transactions portant sur de petites parcelles vendues à des prix élevés. La densité du tissu urbain ressort aussi de l'obligation qui fut faite de séparer les constructions par une bande de terrain d'au moins deux pieds de large, indice de la probable subdivision de parcelles plus vastes (Brooks 1984 : 24 et 27). A cette période, la cinquantaine d'hectares enclos devait offrir un paysage contrasté puisque d'autres chartes font état de larges zones à usage agricole, champs cultivés et prairies, notamment dans les terrains inondables, le long du cours d'eau dont un bras traversait l'enceinte (Tatton-Brown 1984 : 7).

L'emprise du *burh* dans l'espace urbain n'a pas été déterminée : après l'avoir situé aux abords immédiats de la cathédrale, principalement en raison des noms de rue et de porte d'origine anglo-saxonne évoquant le *burh* (Burgate Street et Burgate aujourd'hui), N. Brooks a lui-même remis en cause cette proposition, textes et fouilles révélant une forte occupation également dans la partie méridionale de l'enceinte (Brooks 1977 : 495 ; Brooks 1984 : 26). Mais les travaux les plus récents montrent que seule une analyse morphologique fine, confrontée aux données textuelles et archéologiques, permet l'identification de secteurs d'habitat planifiés susceptibles de correspondre aux fondations de *burhs* des 8e-9e siècles.

Pendant la période des raids scandinaves, plusieurs incendies et pillages de la ville sont enregistrés par la *Chronique anglo-saxonne*, en 850 ou 851 et à nouveau en 994, 1009 et 1011, où la cathédrale fut incendiée (*Ibid.* : 30-31). La menace scandinave semble avoir

provoqué la fermeture provisoire de l'atelier monétaire, ou au moins une forte réduction de son activité, entre les années 890 et 920.

Au 10e siècle, les marchés se tenaient principalement dans deux rues (fig. 1.2) : l'une au sud de l'enclos monastique de Saint-Augustin (toujours appelée Longport), l'autre (High Street) récemment percée à travers le centre de la cité, entre Westgate et une nouvelle porte orientale (plus tard Newingate ou porte Saint-Georges). D'autres marchés sont attestés *extra muros*, comme le marché au bétail mentionné pour la première fois en 923 et Wincheap, juste à l'extérieur de Worthgate, au sud-ouest (Tatton-Brown 1992 : 80).

La voie quittant la ville à l'ouest fut lotie de manière précoce et la fondation d'une église dédiée à saint Dunstan à environ 400 m de l'enceinte, au carrefour de cette route avec la voie menant à Londres, témoigne du développement d'un faubourg avant le début du 11e siècle, quand le culte de l'archevêque, disparu en 988, fut introduit (*cf. infra*, § 3.6).

3. La topographie religieuse et funeraire

3.1. Les zones funéraires extérieures à l'enceinte

Plusieurs zones funéraires antiques ont été repérées à proximité des portes ou le long des voies d'accès à la ville, l'emprise de la nécropole du sud-ouest ayant été partiellement incorporée à l'enceinte au moment de sa construction au 3e siècle (fig. 1.2). Comme on le constate souvent, les nécropoles à incinération, les plus précoces, sont plus éloignées de l'enceinte que les nécropoles à inhumation, localisées surtout au sud et à l'est, le long de la voie conduisant à Sandwich. Toutefois, ces emprises funéraires sont largement restituées à partir d'un nombre réduit de découvertes le plus souvent anciennes (P. Bennett, communication personnelle), ce qui doit inciter à la prudence dans l'analyse de la topographie chrétienne et de ses relations éventuelles avec les zones funéraires d'époque romaine.

La nécropole à incinération occidentale, qui s'étendait de part et d'autre de la route de Londres, est la seule à avoir fait l'objet d'une fouille récente (Frere *et al.* 1987 : 71-73). Ce site a livré non seulement 53 incinérations d'époque romaine mais aussi un petit lot d'objets de la fin du 6e siècle ou du début du 7e siècle suggérant un usage funéraire à l'époque saxonne : de la vaisselle en verre et en céramique peut provenir d'une tombe à incinération et une inhumation masculine sans mobilier ainsi qu'une fosse (sépulture violée ?) contenant un pendant en or ont été observés.

Au sud de la cité, dans la nécropole à inhumation de Martyr's Field, un passe-courroie appartenant probablement à la fin du 5e siècle fut découvert (Canterbury Archaeological Trust, inventaire des découvertes funéraires).

On ignore donc tout, ou presque, des lieux d'inhumation de la population entre le 5e et le 7e siècle, date à laquelle a pu être fondé le cimetière attaché à l'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul (*cf. infra*, § 3.5.1.).

3.2. Une tombe familiale dans l'enceinte (c. 400)

Une tombe réunissant deux adultes (un homme et une femme), deux petites filles et un chien a été fouillée dans la cour du temple, où elle avait été creusée à travers le dernier revêtement (fig. 1.3). Seuls les bijoux portés par la femme fournissent un élément de datation, aux alentours de 400 (Ottaway 1992 : 112). Les circonstances de la mort de ce petit groupe d'individus assimilés à une famille ne sont pas connues mais leur inhumation au sein d'un des édifices publics les plus importants de la cité révèle une transformation radicale des usages sur le plan funéraire et suggère de grands bouleversements sociaux.

3.3. Le groupe épiscopal : édifices religieux et cimetière

La formation du groupe épiscopal, comme toute la topographie religieuse de Cantorbéry, a fait l'objet de très nombreuses publications auxquelles il ne sera pas fait référence de manière systématique, sauf dans le cas de débats contradictoires ou de données archéologiques très précises. Bède constitue bien sûr la source première sur la genèse de l'Eglise du premier siège archiépiscopal d'Angleterre, dont il était fort éloigné mais sur lequel il a été informé par Albinus, abbé de Saint-Augustin (c. 709-734).

3.3.1. La cathédrale dédiée au Sauveur (Christ Church)

Après l'établissement du siège épiscopal à Cantorbéry, Augustin « restaura », avec l'aide du souverain, une église fondée « dans les temps anciens par les fidèles romains », il la dédia au Sauveur et établit à proximité une résidence pour lui-même et ses successeurs (*HE*, I-33). Le vocabulaire employé par Bède (« *recuperavit ... ecclesiam quam inibi antiquo Romanorum fidelium opere factam fuisse didicerat* ») peut suggérer la réutilisation pure et simple d'un édifice hérité de la première christianisation de la Bretagne insulaire, ce qui est l'interprétation la plus largement admise.

Les fouilles conduites en 1993 dans la nef – et elle seule – de la cathédrale actuelle, en prévision de la réfection du dallage (donc sur une faible profondeur), ont livré les vestiges de trois principaux états antérieurs à la Conquête, tous trois réutilisant largement des matériaux antiques (Blockley, Sparks et Tatton-Brown 1997 : fig. 5 et fig. 1.4).

L'un des apports majeurs de cette intervention est d'avoir révélé que le premier édifice observé n'appartient pas à l'époque romaine : d'une part, son orientation ouest-est diverge de celle de la trame antique, d'autre part il a été construit à travers les couches de démolition et les niveaux de terre noire surmontant les niveaux romains, dont une voie orientée nord-

est/sud-ouest (*Ibid.* : 12-14 ; 95-100 ; 110 et fig. 7). Une datation des 4e-5e siècles étant exclue, on est, selon les archéologues, face à trois possibilités pour essayer de concilier texte et archéologie :

1) supposer l'existence d'un édifice antérieur, situé plus à l'est et dont les maçonneries découvertes constitueraient une extension occidentale (ce qui ne résout pas, me semble-t-il, le problème que pose l'orientation) ;

2) supposer que les informations dont disposait Bède étaient en partie inexactes : son informateur, *Albinus*, abbé de Saint-Augustin, voyait la cathédrale 130 ans après sa construction et le l'emploi de matériaux antiques ne pouvait qu'accentuer l'aspect romain de l'édifice, d'autant qu'à cette date toutes les constructions en pierre étaient soit des églises soit des édifices antiques plus ou moins en ruine ;

3) interpréter le terme de Bède, « *recuperare* », dans un sens juridique, c'est-à-dire réclamer un ancien bien de l'Eglise usurpé ; dans ce cas, ce n'est pas l'édifice lui-même qui aurait été récupéré et réparé mais le terrain sur lequel il était situé. Le fait que la reine Bertha et son évêque Liudhard ont dû utiliser l'église Saint-Martin, située *extra muros*, plaiderait en faveur de l'absence d'édifice en état de fonctionnement à l'intérieur de l'enceinte dans le dernier tiers du 6e siècle (*cf. infra*, § 3.4.).

Néanmoins, les auteurs de la fouille concluent que les plus anciens vestiges observés peuvent correspondre à l'édifice d'Augustin, en raison de la continuité topographique des cathédrales ultérieures, une hypothèse renforcée par le fait que les murs arasés de cette construction furent en quelque sorte enchâssés par l'église suivante selon l'usage anglo-saxon. Ils tranchent donc en faveur d'une construction nouvelle, réutilisant des matériaux antiques, comme la fouille l'a montré et conformément à une pratique attestée dans d'autres édifices religieux de la ville et ailleurs.

L'attribution au 7e siècle des murs les plus anciens conduit à une restitution fondée sur les églises de même date du Kent, en particulier Saint-Pierre-et-Saint-Paul, dont les proportions ont été reprises, et Notre-Dame de Reculver (fig. 1.5) : une église à nef unique encadrée de *porticus*, précédée d'un narthex et probablement dotée d'une abside semi-circulaire qui, en tout état de cause, se trouvait hors des limites de la fouille. Il convient de souligner le caractère fortement hypothétique de cette restitution, qui ne repose que sur quelques mètres de maçonnerie réellement observée.

Le deuxième état, une construction *ex nihilo* probablement édifiée en pieds romains, est caractérisé par un fort allongement de l'édifice vers l'ouest (il est plus que doublé pour atteindre au moins 57 m) et par la division de la nef en trois vaisseaux, la forme de l'extrémité orientale demeurant toujours inconnue (*Ibid.* : 14-18 ; 100-106 ; 110-111 ; fig. 1.5 et 1.6). La nef est coupée par une tour centrale qui a pu recevoir le choeur des moines, tandis qu'à l'ouest, une annexe de 6 m de profondeur a dû accueillir une chapelle, peut-être placée au-dessus d'une galerie. Sur le côté nord de la nef, à hauteur de la deuxième arcade, une tombe a

été incorporée aux fondations – et non pas creusée ultérieurement – mais elle avait été pillée en 1787, date de la précédente rénovation du dallage.

La céramique, résiduelle ou intrusive, n'autorisant aucune datation, ce sont surtout des comparaisons typologiques avec des édifices anglais (Brixworth, Cirencester) ou continentaux (comme Werden ou Oberzell au monastère de Reichenau) qui conduisent à une attribution aux alentours du milieu du 9e siècle.

A l'écart de l'église, au sud-est, les vestiges d'une construction carrée et enterrée sur plus d'un mètre peuvent correspondre à un mausolée destiné à des inhumations privilégiées plutôt qu'à une crypte ou à une piscine baptismale (fig. 1.5).

Le troisième état est caractérisé par des transformations importantes aux deux extrémités de l'édifice (*Ibid.* : 18-22 ; 106-107 ; 110-111 ; fig. 1.5 et 1.8) :

- la création d'un massif occidental formé d'une abside polygonale ancrée à un bras dont chaque extrémité présente une tour hexagonale ; ces tours devaient abriter des escaliers donnant accès à la fois à la partie supérieure du bras et à une chapelle surélevée installée dans l'abside. L'espace sous-jacent à la chapelle, peut-être voûté, a pu faire fonction de crypte de plain-pied, à la manière des niveaux inférieurs des massifs occidentaux carolingiens, peut-être avec son propre autel mais il n'existe aucune mention textuelle à ce sujet ;

- l'ajout, au sud-est, d'un *porticus* qui a pu servir d'espace annexe et abriter un autel supplémentaire, un dispositif qui devait avoir son pendant au nord. La question est de savoir si l'on peut identifier ces structures aux deux tours mentionnées par Eadmer, vers 1120 : la tour sud avait un autel dédié à saint Grégoire et constituait l'accès principal à l'église, tandis que la tour nord, consacrée à saint Martin, servait de lieu d'enseignement pour les novices et était insérée au cloître. Si la tour sud correspond aux fondations mises au jour, l'accès à la cathédrale aurait donc été extrêmement proche (trop proche ?) du choeur liturgique. N. Brooks, dans la restitution qu'il a proposée avant les fouilles de la nef, a décalé les tours vers l'est par rapport au centre de la nef, pour suivre la formulation d'Eadmer qui les situe « *sub medio longitudinis… aulae* » (fig. 1.8).

Le massif de façade n'a, dans l'état actuel des connaissances, aucun parallèle en Angleterre, où les absides occidentales sont elles-mêmes très rares. Ici son édification est postérieure à un niveau de terres noires qui est daté de la période 875-950/975, ce qui conduit les archéologues à évoquer une construction entre environ 950 et 1050, le sac de la ville par les Danois en 1011 ayant pu provoquer des travaux de rénovation, tout comme le transfert en 1023 du corps de saint Ælfheah (plus tard appelé Alphege), tué en martyr en 1012. Toutefois, il me semble que l'installation de la sépulture de l'archevêque dans la partie orientale et non pas occidentale de l'église rend cette dernière hypothèse plus fragile (*cf. infra*).

Les sources écrites, et notamment l'œuvre du moine Eadmer, permettent de restituer les dispositifs liturgiques du dernier édifice anglo-saxon. Sans entrer ici dans tous les détails (Brooks 1984 : 37-59), soulignons les éléments qui renvoient à la fonction funéraire de l'édifice qui accueillit la tombe ou les cénotaphes de plusieurs archevêques de Cantorbéry.

Dans l'abside orientale, surélevée de quelques marches en raison de la présence d'une crypte, l'autel majeur, dédié au Christ, était encadré au nord d'un édicule à la mémoire de saint Oda (942-958) et au sud de la sépulture de saint Ælfheah, tandis qu'au pied des marches un second édicule signalait l'emplacement sous-jacent de la tombe de saint Dunstan.

La crypte elle-même étant comparée par Eadmer à celle de Saint-Pierre de Rome, on en déduit habituellement qu'il s'agissait d'une crypte annulaire mais R. Gem a mis en garde contre une interprétation trop rapide de cette brève description d'interprétation délicate (Gem 1970 : 197). On pourrait aussi avoir affaire à un dispositif comportant une pièce centrale assez vaste, entourée d'un déambulatoire. En tout cas, l'abside présentait un autel dédié à saint Fursey. Dans l'hypothèse d'un plan annulaire, la tombe de Dunstan est localisée dans la confession accessible par le drain central, à l'imitation de la tombe du premier apôtre à Rome (**1.8**). En l'absence de toute investigation archéologique, la datation de cette crypte est affaire de conjecture : antérieure à celle de Brixworth, qu'il attribue au 8e siècle, selon H. M. Taylor (Taylor 1969 : 36-39), édifiée pour accueillir le corps de Dunstan, selon J. Crook (Crook 2002 : 224), alors que R. Gem souligne que l'on ne peut trancher entre le 9e et le 10e siècle et que la crypte a pu être reconstruite pour accueillir la tombe de Dunstan (Gem 1970 : 196-197).

Bien que Cantorbéry fasse partie des rares communautés épiscopales à avoir été réformées avant la conquête normande, le processus y fut plus hésitant qu'à Winchester : des moines bénédictins n'y sont pas attestés avant les années 1020, preuve d'un conservatisme de la communauté qui expliquerait la lenteur avec laquelle se développa le culte de saint Dunstan (Brooks 1984 : 255-256 ; Thacker 1992 : 239). La présence d'un autel matutinal manifeste le respect de la *Regularis Concordia*.

La démolition de la cathédrale anglo-saxonne, qui avait subi un incendie en 1067, fut entreprise à partir de la fin de l'année 1070 ou au début de 1071 et intervint en deux temps : la partie orientale fut détruite la première, ce qui nécessita le transfert des reliques dans l'oratoire occidental, conservé pendant le début des travaux. Cette première phase achevée, les reliques furent déposées dans le réfectoire avant la destruction de la partie occidentale et la poursuite de la construction de la nouvelle cathédrale.

Ce grand chantier fut l'œuvre de Lanfranc, ancien abbé de Saint-Etienne de Caen, où il avait lancé avant son départ la reconstruction de l'église abbatiale, avec laquelle la cathédrale romane de Cantorbéry présente de nombreuses similitudes (Fernie 2000 : 104-106). Le nouvel archevêque entreprit de réorganiser et d'agrandir l'ensemble des bâtiments monastiques et épiscopaux (Lyle 1994 : 65-69). L'extension de la communauté monastique à 150 moines nécessita la construction d'un vaste cloître au nord de l'église, dont certaines éléments subsistent encore. *Domesday Book* a enregistré que 27 maisons furent détruites pour l'édification de la nouvelle infirmerie implantée dans son propre enclos, en plein centre de la ville, ce qui nécessita de dévier le tracé d'une rue. Le palais épiscopal était attenant à l'aile occidentale du cloître et un accès direct à la cathédrale se faisait par une porte percée au

premier étage de la tour de façade nord. Des vestiges de la construction de Lanfranc ont été mis en évidence par l'étude archéologique du palais transformé à l'époque Elisabéthaine puis au 19e siècle. C'était un édifice en L à deux niveaux construit en silex et en briques romaines liés avec du mortier jaune (Thompson 1998 : 35 ; Lyle 1994 : 66).

3.3.2. L'église des Quatre-Saints-Couronnés

Bède, relatant un miracle de l'archevêque Mellite (mort en 624) dont les prières mirent fin à un incendie qui, après avoir détruit une large partie de la ville, menaçait la résidence épiscopale, mentionne l'église toute proche des Quatre-Saints-Couronnés (*HE*, II-7). Cette dédicace, qui constitue, comme celle de la cathédrale, un autre rappel de la topographie religieuse romaine, évoque une fonction martyriale et N. Brooks suppose que des reliques avaient été apportées de Rome par les missionnaires (Brooks 1984 : 34).

3.3.3. L'église Saint-Jean-Baptiste

Selon un passage du principal cartulaire de Christ Church, des environs de 1090, l'archevêque Cuthbert (740-760) décida la construction d'une église destinée à accueillir les tombes des archevêques : « *Construxit et basilicam juxta ecclesiam Christi quam in honore S. Johanni Baptiste consecravit, ubi ipse et successores sui honorifice sepeliuntur.* » (R. Twysden éd., *Historiae Anglicanae Scriptores* X, 1652, col. 2210). Ce changement dans les usages funéraires aurait été autorisé par le pape Grégoire III en 740 ou 741 (Brooks 1984 : 40, 51 et 81 ; *cf. infra*, § 3.5.). Eadmer ajoute que cet édifice était aussi destiné à servir de baptistère et de lieu de jugement. Il est possible que les fonctions remplies par cette église à la fin de l'époque anglo-saxonne aient été à tort attribuées aux intentions initiales du fondateur par ces témoignages tardifs mais la dédicace à Jean-Baptiste attestée avant 821 est en faveur d'un usage baptismal précoce. La double fonction baptismale et funéraire de la nouvelle fondation pourrait justifier son implantation immédiatement à l'est de la cathédrale, presque au contact du chevet, dans le désir de rapprocher les tombes de l'autel majeur de Christ Church (Blockley, Sparks et Tatton-Brown 1997 : fig. 1.9). En tout cas, Cuthbert fut le premier archevêque de Cantorbéry à être inhumé au sein du site épiscopal et son exemple fut suivi par tous ses successeurs, hormis Jaenberht (mort en 792), qui avait été abbé de Saint-Augustin et avait souhaité y être inhumé.

3.3.4. La fondation du cimetière épiscopal

Une tradition encore plus tardive, attestée au 16e siècle à Saint-Augustin, rapporte que Cuthbert aurait obtenu du pape non seulement l'autorisation de construire l'église Saint-Jean-Baptiste, mais aussi celle de créer, à Cantorbéry et ailleurs, des cimetières *intra muros*, introduisant ainsi en Angleterre l'usage qu'il aurait lui-même constaté à Rome quand il y serait allé pour recevoir le *pallium* (Brooks 1984 : 82-83). Cette assertion est plus que douteuse puisque aucune source du haut Moyen Âge ne corrobore un éventuel voyage de

Cuthbert en Italie. Qui plus est, la fondation de cimetières *intra muros* au milieu du 8e siècle n'aurait pas constitué une innovation, puisque l'archéologie a montré que ce phénomène remonte au dernier tiers du 7e siècle, à Winchester.

Le cimetière de Christ Church est mentionné, sous le terme de *lictum*, dans une charte de 1002 ou 1003 qui permet de le situer au sud de la cathédrale, où le cimetière des laïcs est attesté au 12e siècle (*Ibid.* : 36) et où deux interventions archéologiques ont mis au jour des fosses contenant des restes osseux provenant de sépultures perturbées par des travaux de constructions. Le premier ossuaire était implanté à un mètre de la tour sud du massif occidental de l'état 2, contre le mur gouttereau, et était postérieur à un foyer daté par archéomagnétisme de la période 900-970 (Blockley, Sparks et Tatton-Brown 1997 : 22 et fig. 14). Le second était situé sur le pourtour de la chapelle Saint-Gabriel, l'une des chapelles méridionales du chœur de l'église agrandie par Anselme entre 1096 et environ 1110, et fut utilisé au 11e siècle, avant la construction de la cathédrale de Lanfranc. Les ossements rejetés dans cette fosse, qui contenait 60 crânes, devaient donc appartenir à des sépultures de la fin de l'époque saxonne (Driver, Rady et Sparks 1990 : 92-95).

La même intervention mit au jour une dizaine de tombes probablement postérieures au début du 12e siècle et appartenant au cimetière monastique, séparé du cimetière laïc par un mur édifié au milieu du siècle (*Ibid.* : 98-101).

3.4. L'église Saint-Martin

Cette église est le deuxième édifice chrétien de Cantorbéry dont Bède attribue l'origine à l'époque romaine. C'est dans ce lieu, situé à l'est de la cité (fig. 1.2), que la reine Bertha venait prier et c'est là aussi qu'Augustin et ses missionnaires se réunirent pour célébrer la messe, prier, chanter et baptiser avant la conversion du roi Æthelberht (*HE*, I-26).

La majorité des auteurs s'accorde pour identifier cette fondation précoce à l'église de statut paroissial qui se dresse encore à quelque 650 m de l'enceinte, une identification néanmoins contestée par certains, à commencer par F. Jenkins qui examina les structures mises au jour en 1954 à l'occasion de travaux de restauration (Jenkins 1965). Ces observations n'ont révélé aucun élément attribuable de manière indubitable à la fin de l'Antiquité : les murs les plus anciens, repérés dans le chœur actuel et qui définissent un plan rectangulaire, sont construits en tuiles romaines – dont une partie est réutilisée – liées au mortier rose, des caractéristiques partagées avec les édifices du 7e siècle du *minster* de Saint-Augustin, ce qui conduit R. Gem à associer cette phase avec l'utilisation de l'édifice par la reine Bertha plutôt qu'aux 4e-5e siècles, sans toutefois complètement exclure la seconde possibilité (Gem 1997 : 93-94 et fig. 1.10).

C. Thomas a quant à lui adopté une position radicale, en identifiant l'église de Bertha non pas à Saint-Martin mais à Saint-Pancrace dont la fouille partielle a révélé un premier état également construit en briques romaines réutilisées (Thomas 1981 : 170-174). Les principaux

arguments avancés sont les dimensions plus vastes de l'édifice – qui serait donc plus approprié aux rassemblements liturgiques animés par les missionnaires romains – et surtout l'absence de sépultures de l'Antiquité tardive aux abords de Saint-Martin : une nécropole à incinération précoce a été repérée à une cinquantaine de mètres au sud de l'édifice alors que la principale nécropole à inhumations, présentant des corps orientés ouest-est, est située à 300 m à l'ouest, beaucoup plus près de l'enceinte et le long de la voie au nord de laquelle fut fondé le *minster* de Saint-Augustin qui inclut l'église Saint-Pancrace (fig. 1.2). Des fouilles exécutées en 1984-1985 immédiatement au sud de Saint-Martin ont confirmé l'absence de toute occupation antique, domestique ou funéraire, réfutant davantage l'hypothèse longtemps retenue d'une origine martyriale, selon le modèle bien attesté sur le continent (Rady 1987).

3.5. Le *minster* de Saint-Augustin

Au haut Moyen Âge, cet établissement suburbain fut composé de trois églises distinctes, plus ou moins alignées (fig. 1.2) : Saint-Pierre-et-Saint-Paul, Notre-Dame et, un peu décalée vers le nord, Saint-Pancrace. Les deux premiers édifices ayant fusionné lors de la dernière reconstruction antérieure à la Conquête, leur présentation sera commune.

3.5.1. Les églises Saint-Pierre-et-Saint-Paul et Notre-Dame

Leur fondation et leur évolution architecturale sont connues par des sources écrites, témoignages du haut Moyen Âge mais aussi récit de la démolition de l'église rédigé à la fin du 11e siècle par Goscelin de Saint-Bertin, arrivé en Angleterre en 1058, ainsi que par plusieurs campagnes de fouilles archéologiques (fig. 1.13) : celles qui furent exécutées au début du 20e siècle n'ont jamais été correctement publiées, contrairement aux travaux ultérieurs entrepris entre les années 50 et le milieu des années 80. De 1955 à 1957, des fouilles, motivées par les besoins de la restauration du site, furent conduites au niveau de la façade occidentale de la nef des 11e-12e siècles et suivies de sondages limités, à l'emplacement de l'église primitive, pour répondre à des questions particulières (Saunders 1978). De 1960 à 1978, les investigations portèrent sur la périphérie immédiate du chevet roman et du flanc sud de l'église abbatiale (Sherlock et Woods 1988). Enfin, en 1983-1984, une zone située dans la cour extérieure du monastère, au nord-ouest de l'église et des bâtiments communautaires, fut examinée à l'occasion de travaux de construction dans Christ Church College (Bennett 1986). Ce secteur ayant été incorporé à l'abbaye à la fin du 13e siècle ou au début du siècle suivant, les résultats de cette intervention ne seront pas mentionnés ici.

Bède relate la fondation du *minster* par Augustin et la construction de l'église (*ecclesia*) dédiée aux princes des apôtres, Pierre et Paul, par le souverain qui la dota de divers biens, une fondation destinée à accueillir le corps d'Augustin et de ses successeurs comme ceux des souverains du Kent (*HE*, I-33). Consacré par le successeur d'Augustin, Laurence, l'édifice, construit lui aussi en briques romaines de remploi, comportait une nef unique encadrée de

pièces annexes, qualifiées de *porticus*, au nord, au sud et à l'ouest ; l'extrémité orientale ayant été détruite par les agrandissements ultérieurs, une abside semi-circulaire, courante en Angleterre à cette période, est restituée (Gem 1997 : 95-100 ; fig. 1.11 et 1.12). Les textes permettent de localiser les inhumations privilégiées dans les annexes :

- au nord, entourant un autel dédié à Grégoire, Augustin et cinq de ses successeurs, dont les tombes furent peut-être surmontées de *ciboria* si l'on se fie au témoignage de Goscelin évoquant le démontage de colonnes et d'arcs par l'abbé Ælfmaer (1006-1022) et leur transfert dans le chœur de l'église (sans doute dans le but d'une translation des corps qui n'eut pas lieu à cette date). La tombe d'Augustin reçut plus tard un autel placé à son extrémité occidentale ainsi qu'un décor, probablement peint, représentant un Christ en Majesté encadré de deux anges (Thacker 1999 ; Thacker 2002 : 53-54) ;
- au sud, au côté de l'autel dédié à Martin, les corps d'Æthelberht, de Bertha et de l'évêque Liudhard.

On sait par Bède qu'une fois le *porticus* nord saturé de tombes, deux archevêques au moins, Théodore et Berhtwold, furent inhumés dans la nef (*HE*, II-3). Toutes ces inhumations furent transférées dans le nouveau chœur de l'église abbatiale en 1091.

C'est le fils et successeur d'Æthelberht, Eadbald, qui édifia l'église (*ecclesia*) Notre-Dame, consacrée par l'archevêque Mellite (*HE*, II-6). Cette église reçut la tombe de l'abbé Adrien, mort vers 709-710, qui avait été envoyé en Angleterre avec Théodore quelque 40 ans plus tôt, par le pape Vitalien (*HE*, V-20). Selon Goscelin, Adrien fut inhumé dans un sarcophage de marbre blanc superbement décoré et le même chroniqueur fait état de nombreuses autres tombes privilégiées : sépultures d'abbés, dont Jean et Albinus, prédécesseur et successeur d'Adrien, sépultures de souverains, à commencer par le fondateur et sa femme Emma (Gem 1997 : 105). On peut en déduire que cette fondation avait reçu d'emblée, comme l'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul, un caractère funéraire.

Il ne subsiste presque aucun vestige de cette église qui fut largement détruite par la construction d'une rotonde entreprise par l'abbé Wulfric (*cf. infra*) puis par l'édification de l'église romane dans les années 1070. C'est à cette occasion, nous dit Goscelin, que les corps de plusieurs abbés et membres de la famille royale furent transférés dans une tour occidentale du monastère et déposés devant un autel dédié à la Vierge jusqu'à l'achèvement de la nouvelle abbatiale (Saunders 1978 : 38).

Avant ce grand chantier, des transformations intervinrent à l'ouest (Gem 1997 : 108 ; fig.1.13 et 1.14). La nef fut allongée et précédée d'une nouvelle structure en deux parties : une annexe, qui pouvait porter une galerie à l'étage, prolongée par un porche plus étroit. A quelques mètres en avant, sur le même axe, fut édifiée, dans la première moitié du 11e siècle, une chapelle semi enterrée et pourvue d'une abside occidentale contre laquelle on ajouta une construction en forme de D, peut-être une petite tour destinée à recevoir des cloches. A l'origine, cet édifice ne semble pas avoir eu de fonction funéraire, bien qu'il ait été édifié dans

l'emprise du cimetière (*cf. infra*) ; il se peut qu'il corresponde à la tour occidentale citée plus haut (Saunders 1978 : 38-44 et 51 ; fig. 5). Enfin au sud-ouest de cette chapelle furent mises au jour des fondations massives interprétées comme celles d'une tour, elle aussi construite au-dessus de tombes, probablement au début du 11e siècle (*Ibid.* : 52).

Les travaux entrepris par Wulfric II, au milieu du 11e siècle, furent beaucoup plus ambitieux. Peut-être influencé par des constructions continentales qu'il avait pu voir lors de sa visite à Reims pour assister à un concile, l'abbé engagea la construction d'un édifice de liaison entre Saint-Pierre-et-Saint-Paul et Notre-Dame, sous la forme d'une rotonde dont les huit piliers en forme de coins, fondés à un niveau inférieur à celui de la nef, suggèrent le projet d'une forte élévation (Gem 1997 : 109-110 ; fig. 1.14). Cette construction, qui pouvait être destinée à recevoir l'autel majeur ou le chœur des moines, en avant du sanctuaire, demeura inachevée.

Le nouvel abbé normand, Scotland, entreprit à partir de 1072 la reconstruction intégrale de l'église abbatiale dont la fonction funéraire fut désormais remplie par une vaste crypte-halle à déambulatoire et chapelle rayonnantes, dont le plan correspondait à celui du niveau supérieur du chœur.

Un cimetière de laïcs, accueillant hommes, femmes et enfants fut associé précocement à l'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Il fut principalement fouillés dans deux secteurs : d'une part à une trentaine de mètres (90 pieds) de la façade primitive, d'autre part sur le flanc sud de l'église romane. Dans les deux zones, furent observées des inhumations en position primaire mais aussi un grand nombre d'ossements déplacés, en raison de la longue durée de l'usage funéraire et des travaux ultérieurs.

A l'ouest, le mobilier recueilli inclut de la céramique du 4e siècle et des 7e-8e siècles qui est dite associée aux sépultures les plus précoces, une formulation ambiguë qui ne permet pas de déterminer s'il s'agit ou non de dépôt funéraire (Saunders 1978 : 30-32) : il semble néanmoins que la réponse soit négative si l'on en juge par le résumé publié par H. Geake dans son étude du mobilier funéraire de la période dite de conversion (Geake 1997 : 162). Un seul objet, une perle polychrome de type saxon provient indubitablement de la fosse d'une sépulture. Au sud, deux autres objets susceptibles de provenir de sépultures ont été découverts : une boucle du 6e ou 7e siècle et un scramasaxe du 8e siècle (Sherlock et Woods 1988 : 81-82 et fig. 10). Ces quelques découvertes tranchent par rapport à l'absence quasi générale de mobilier dans les cimetières associés à un lieu de culte en Angleterre.

Dans la partie occidentale du cimetière, qui semble avoir été utilisée de la manière la plus intensive, deux fragments de murs parallèles, à dix pieds d'écart, ont été relevés au-dessus des sépultures les plus anciennes : ils sont interprétés comme les vestiges d'un mausolée en raison de leur implantation sur l'axe des églises Saint-Pierre-et-Saint-Paul et Notre-Dame, un dispositif qui évoque l'inhumation axiale de saint Swithun en avant du *Old Minster* de Winchester peu après le milieu du 9e siècle (Saunders 1978 : 41-42 ; 50-51).

3.5.2. L'église Saint-Pancrace (*cf. supra*, § 3.4.)

L'origine de cette troisième église n'est pas connue par les sources écrites mais la dédicace à Pancrace, dont le culte fut développé à Rome à l'initiative du pape Honorius Ier (625-638), suggère une éventuelle fondation à cette même période, durant laquelle l'archevêque de Cantorbéry était le dernier compagnon d'Augustin (Gem 1997 : 101-104).

Le site de l'église Saint-Pancrace fut fouillé au début du 20e siècle et à nouveau dans les années 70 (Anonyme 1976). Ces investigations ont mis en évidence deux principales phases de construction anglo-saxonnes : à une nef unique prolongée par une abside semi-circulaire flanquée de petites annexes, succéda un nouveau vaisseau de même taille flanqué de *porticus* au nord, au sud et à l'ouest. Ces deux états ont été construits en briques romaines de remploi et selon des techniques comparables à celles de l'église primitive Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Le *porticus* sud a recouvert une sépulture d'enfant contenant une monnaie (*sceat* de la série V, type 7) attribuable aux années 720-725, qui constitue donc un *terminus post quem* pour le deuxième état de l'édifice que F. Jenkins a daté du milieu du 8e siècle. Pendant son utilisation, des sépultures furent déposées dans le chœur et d'autres à l'extérieur, au sud.

3.6. Les églises paroissiales et leurs cimetières avant 1100

Au milieu du 12e siècle, Cantorbéry possédait 22 églises paroissiales, dont 18 *intra muros* et quatre à l'extérieur (fig. 1.15). Identifier les fondations les plus précoces se révèle délicat : en l'absence de données textuelles et archéologiques suffisantes, les avis sont souvent divergents, comme le montre la comparaison des travaux de N. Brooks (1984 : 33-36) et de T. Tatton-Brown (Tatton-Brown 1984, 1998). Pour le premier, quatre églises attestées au 12e siècle sont probablement antérieures à la Conquête : dans l'enceinte, Sainte-Mildred (pour des raisons architecturales), sur l'enceinte elle-même, Notre-Dame (au-dessus de Northgate) et Sainte-Croix (au-dessus de Westgate), enfin, *extra muros*, dans le faubourg occidental, Saint-Dunstan (*cf. supra*, § 2.). N. Brooks invoque le fait que les trois dernières églises sont citées dans l'acte de fondation du prieuré Grégoire en 1087, un argument d'ancienneté qui n'est guère fiable puisque ce texte semble n'avoir été rédigé qu'au 13e siècle (Tatton-Brown 1998 : 267, note 8). T. Tatton-Brown est un peu plus restrictif, en ne retenant que Sainte-Mildred et Saint-Dunstan, qui appartiendraient au milieu du 11e siècle (Tatton-Brown 1998 : 236).

En tout cas, les deux églises attestées au 9e siècle, où elles servaient de refuges à des communautés menacées par les raids danois, n'ont pas perduré : l'une, Sainte-Mildred, ne peut représenter le prédécesseur direct de l'église paroissiale du même nom, pour des raisons notamment topographiques, l'autre, Notre-Dame n'est plus jamais mentionnée après 804, quand le roi en fit don à l'abbesse de Lyminge.

Enfin, la fouille de deux anciennes églises paroissiales, Saint-Georges et St Mary-Bredin, a révélé une première construction à la fin du 11e siècle, période à laquelle le système

paroissial a été mis en place, principalement sous l'autorité de Christ Church et du monastère de Saint-Augustin qui détenaient le patronage de la majorité des églises paroissiales de la ville. Ceci n'exclut pas une origine privée pour certaines de ces églises, comme St Edmund-Ridingate et St Mary-Bredin établies à la fin du 11e siècle par un père et son fils (*Ibid.* : 238).

La répartition des cimetières paroissiaux au Moyen Âge est difficile à établir en raison des changements intervenus après la Réforme, quand les grands cimetières monastiques furent fermés, engendrant la création de cimetières auprès d'églises qui n'en avaient pas auparavant. Les fouilles apportent peu d'informations à ce sujet. D'une part, cinq inhumations en cercueil ont été observées en 1977 dans Church Lane, non loin de St Mary-upon-Northgate à laquelle elles pourraient être associées, bien que cette église n'ait pas possédé de cimetière au Moyen Âge : les auteurs de la fouille proposent d'y voir des sépultures de « la fin de l'époque saxonne ou du début de l'époque normande » (Frere, Stow et Bennett 1982 : 77-105), alors que T. Tatton-Brown les place au 12e ou 13e siècle (Tatton-Brown 1998 : 270, note 74). D'autre part, un grand nombre de tombes a été observé dans un petit terrain situé à l'ouest de St Mary-Bredin mais on ignore combien sont antérieures à la Réforme (*Ibid.* : 270, note 76). A la fin du Moyen Âge, les sept églises les plus centrales et celles qui étaient situées sur les portes ne comportaient pas de cimetière alors que cinq autres, implantées à la périphérie de l'enceinte ou *extra muros*, en étaient pourvues (fig. 1.16). L'auteur y voit la conséquence directe de la densité d'occupation du sol, ce qui constitue une explication quelque peu réductrice (*Ibid.* : 261).

BIBLIOGRAPHIE

- Anonyme 1976
Anonyme, Kent: Canterbury, St Pancras Church, *Medieval Archaeology*, 20 : 163-164.
- Bennett 1985
Bennett P., The Topography of Roman Canterbury: a brief reassesment, *Archaeologia Cantiana*, 100 : 47-56.
- Bennett 1986
Bennett P., Rescue Excavations in the Outer Court of St. Augustine's Abbey, 1983-84, *Archaeologia Cantiana*, 103 : 79-117.
- Blockley *et al.* 1995
Blockley K. *et al.*, *Excavations in the Marlowe Car Park and Surrounding Areas*, Canterbury (Archaeology of Canterbury, V).
- Blockley, Sparks et Tatton-Brown 1997
Blockley K., Sparks M. et Tatton-Brown T., *Canterbury Cathedral Nave: Archaeology, History and Architecture*, Canterbury (The Archaeology of Canterbury, n.s. 1).
- Brooks 1986
Brooks D. A., A Review of the Evidence for Continuity in British Towns in the 5th and 6th Centuries, *Oxford Journal of Archaeology*, 5- 1 : 77-102.

- Brooks 1988
Brooks D. A., The Case for Continuity in fifth-Century Canterbury re-examined, *Oxford Journal of Archaeology*, 7- 1 : 99-114.
- Brooks 1977
Brooks N., *The Ecclesiastical Topography of Early Medieval Canterbury*, *in* Barley M. W. (éd.), *European Towns: their archaeology and early History*, Londres : 487-498.
- Brooks 1984
Brooks N., *The Early History of the Church of Canterbury: Christ Church from 597 to 1066*, Londres, Leicester University Press.
- Crook 2002
Crook J., *The Enshrinement of Local Saints in Francia and England*, *in* Thacker A. et Sharpe R. (éd.), *Local Saints and Local Churches in the Early Medieval West*, Oxford, Oxford University Press : 189-224.
- Driver, Rady et Sparks 1990
Driver J. C., Rady J. et Sparks M. (éd.), *Excavations in the Cathedral Precincts, 2 Linacre Garden, "Meister Omers' and St. Gabriel's Chapel*, Maidstone, Canterbury Archaeological Trust (The Archaeology of Canterbury, IV).
- Fernie 2000
Fernie E., *The Architecture of Norman England*, Oxford, Oxford University Press.
- Frere 1977
Frere S. S., *Verulamium and Canterbury: Continuity and Discontinuity*, *in* Duval P.-M. et Frezouls E. (éd.), *Thèmes de recherches sur les villes antiques d'Occident, Actes du colloque de Strasbourg (1er-4 octobre 1971)*, Paris, Editions du CNRS : 185-195.
- Frere *et al.* 1987
Frere S. S. *et al.*, *Canterbury Excavations: intra-and extra-mural sites, 1949-55 and 1980-84*, Maidstone, Canterbury Archaeological Trust (The Archaeology of Canterbury, VIII).
- Frere, Stow et Bennett 1982
Frere S. S., Stow S. et Bennett P., *Excavations on the Roman and Medieval Defences of Canterbury*, Maidstone, Canterbury Archaeological Trust (The Archaeology of Canterbury, II).
- Geake 1997
Geake H., *The Use of Grave-Goods in Conversion-Period England*, Oxford, BAR (British Archaeological Reports. British Series, 261).
- Gem 1970
Gem R., The Anglo-Saxon Cathedral Church at Canterbury: a further Contribution, *Archaeological Journal*, 127 : 196-201.
- Gem 1997
Gem R. (éd.), *St Augustine's Abbey, Canterbury*, Londres, B.T. Batsford/English Heritage.
- Jenkins 1965
Jenkins F., St. Martin's Church at Canterbury: a Survey of the earliest structural Features, *Medieval Archaeology*, IX : 11-15.
- Lyle 1994
Lyle M., *The Book of Canterbury*, Londres, B.T. Batsford/English Heritage.
- Millett 1990
Millett M., *The romanization of Britain: an essay in archaeological interpretation*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Ottaway 1992
Ottaway P., *Archaeology in British Towns : from the emperor Claudius to the Black Death*, Londres.

- Rady 1987
Rady J., Excavations at St Martin's Hill, Canterbury, 1984-85, *Archaeologia Cantiana*, 104 : 123-218.
- Saunders 1978
Saunders A. D., Excavations in the Church of St Augustine's Abbey, Canterbury 1955-58, *Medieval Archaeology*, 22 : 25-63.
- Sharpe 2002
Sharpe R., *Martyrs and Local Saints in Late Antique Britain*, *in* Thacker A. et Sharpe R. (éd.), *Local Saints and Local Churches in the Early Medieval West*, Oxford, Oxford University Press : 75-154.
- Sherlock et Woods 1988
Sherlock D. et Woods H., *St. Augustine's Abbey: Report on Excavations, 1960-78*, Maidstone, Kent Archaeological Society (Monograph Series of the Kent Archaeological Society).
- Tatton-Brown 1984
Tatton-Brown T., *The Towns of Kent*, *in* Haslam J. (éd.), *Anglo-Saxon Towns in Southern England*, Chichester, Phillimore : 1-36.
- Tatton-Brown 1992
Tatton-Brown T., *The City and Diocese of Canterbury in St Dunstan's Time*, *in* Ramsey N., Sparks M. et Tatton-Brown T. (éd.), *St Dunstan, His Life, Times and Cult*, Woodbridge, The Boydell Press : 75-87.
- Tatton-Brown 1998
Tatton-Brown T., *Medieval Parishes and Parish Churches in Canterbury*, *in* Slater T. R. et Rosser G. (éd.), *The Church in the Medieval Town*, Aldershot, Ashgate : 236-271.
- Taylor 1969
Taylor H. M., Corridor Crypts on the Continent and in England, *North Staffordshire Journal of Field Studies*, 9 : 17-52.
- Thacker 1992
Thacker A., *Cults at Canterbury: Relics and Reform under Dunstan and his Successors*, *in* Ramsey N., Sparks M. et Tatton-Brown T. (éd.), *St Dunstan, His Life, Times and Cult*, The Boydell Press : 221-245.
- Thacker 1999
Thacker A., *In Gregory's shadow? The pre-conquest cult of St Augustine*, *in* Gameson R. (éd.), *St Augustine and the Conversion of England*, Stroud : 374-390.
- Thacker 2002
Thacker A., *The making of a local Saint*, *in* Thacker A. et Sharpe R. (éd.), *Local Saints and Local Churches in the Early Medieval West*, Oxford, Oxford University Press : 45-73.
- Thomas 1981
Thomas C., *Christianity in Roman Britain to AD 500*, Londres, B.T. Batsford LTD.
- Thompson 1998
Thompson M., *Medieval Bishops' Houses in England and Wales*, Aldershot, Ashgate.
- Wacher 1975
Wacher J., *The towns of Roman Britain*, Londres, Batsford.

ROCHESTER

1. LA DOCUMENTATION UTILISEE

La ville de Rochester n'a pas fait l'objet d'un programme intensif de fouilles archéologiques de sorte que son occupation demeure mal connue. Deux courtes synthèses sont disponibles : l'une sur l'agglomération antique, qui faisait partie des villes de rang secondaire de la Bretagne romaine (Burnham et Wacher 1990 : 76-81), l'autre sur l'occupation du haut Moyen Âge présentée avec d'autres villes du Kent dans le bilan dressé à l'échelle de l'Angleterre méridionale (Tatton-Brown 1984 : 12-16).

2. LE DEVELOPPEMENT URBAIN

L'agglomération de *Durobrivae* a été fondée sur les bords du fleuve Medway, la voie principale venant du sud-est (Watling Street puis *intra muros* High Street) débouchant sur un pont construit en une partie plus étroite du cours d'eau (fig. 2.1). Cette fondation a succédé à une occupation importante de la fin de l'Âge du Fer, pouvant correspondre au chef-lieu de l'un des quatre royaumes de cette région mentionnés par César.

L'essentiel des informations relatives à l'Antiquité se rapporte à l'enceinte, qui entourait une superficie de 9,5 ha ; un rempart associant terre et matériaux durs fut édifié à la fin du 2e siècle ou au début du 3e siècle puis revêtu d'un mur en pierre de 2 m de large pour une hauteur d'au moins 9 m. Le dispositif était complété par un fossé, hormis du côté nord-ouest où la rivière bordait l'enceinte. L'emplacement des portes et le réseau viaire (apparemment sans grille régulière) ne sont que très partiellement connus et aucun bâtiment n'a été intégralement fouillé dans la ville qui semble toutefois avoir été densément occupée pendant l'Antiquité. Son développement a pu être lié à la production de céramique attestée au nord de la ville comme en aval, dans l'estuaire, entre les années 40 et la fin du 2e siècle au moins.

L'occupation du haut Moyen Âge est très mal connue et se résume presque à la fondation en 604 du deuxième siège épiscopal d'Angleterre à l'intérieur des murs de *Hrofescaestir* (*cf. infra*, § 3.2.). La destruction de la cité par Æthelred, roi des Merciens, est enregistrée à la date de 676 par Bède (*HE*, IV-12).

La présence scandinave à proximité de Rochester est attestée à partir de 842 et le fait que la ville résista à un siège en 885 avant d'être libérée par une armée conduite par Alfred suggère que l'enceinte était alors en bon état et son espace intérieur suffisamment peuplé.

En 868, Æthelred Ier accorda à l'évêque Cuthwulf des terrains situés au nord et au nord-est de la cité, dans des secteurs marécageux où des chenaux, mentionnés dans le texte,

permettaient sans doute aux navires de s'approcher de la plage qui devait servir de marché (Tatton-Brown 1984 : fig. 2.2). Le pont romain est certainement resté en usage car non seulement il permettait la traversée du fleuve mais aussi il empêchait les navires scandinaves de remonter le cours d'eau pendant les périodes de troubles ; il a dû être restauré au 9e ou 10e siècle, en tout cas au plus tard au début du 11e siècle, si l'on en croit une source du siècle suivant qui le décrit.

A partir du début du 9e siècle, Rochester était le siège d'un atelier monétaire, trois monnayeurs étant enregistrés dans le code de lois d'Æthelstan au début du 10e siècle.

Sur cette base et, de manière implicite, sur l'analyse (succincte) du parcellaire actuel qu'il fait remonter au 10e siècle, T. Tatton-Brown affirme l'existence d'un *burh* à partir du 9e siècle. Le réseau viaire est toujours articulé sur l'axe nord-ouest/sud-est d'origine antique, coupé par un axe transversal à peu près au centre de l'enceinte. D'après une série de chartes, le tronçon nord de cette voie, appelé Broad Gate (du mot scandinave *gaet*, désignant une rue), était plus large et a pu servir de marché. Des voies secondaires peuvent être identifiées au nord-est de High Street mais T. Tatton-Brown souligne l'absence d'un tour de ville, renvoyant ainsi implicitement au modèle du *burh* anglo-saxon élaboré à partir du cas de Winchester (Biddle et Hill 1971).

La fin du 10e siècle et le début du 11e siècle virent de nouvelles incursions scandinaves et des combats dans la région de Rochester, notamment en 986 et en 999. Cela dut affecter la ville si l'on se fonde sur l'état de la cathédrale et de sa communauté au moment de la Conquête.

3. LA TOPOGRAPHIE RELIGIEUSE ET FUNERAIRE

3.1. Les espaces funéraires antiques

Plusieurs nécropoles antiques ont été repérées, la plus importante au sud, à Boley Hill, ayant surtout livré des incinérations, alors que le site de Borstal, au sud-ouest de la ville, près de la berge, contenait une majorité d'inhumations que les découvertes monétaires attribuent aux 3e-4e siècles. Deux autres nécropoles situées sur la rive opposée, à Strood, et en usage du milieu du 1er siècle jusqu'au 3e siècle au moins, devaient aussi desservir la population urbaine.

3.2. L'ensemble épiscopal

C'est en 604 que le roi du Kent Æthelberth fonda et dota pour l'évêque Juste une cathédrale dédiée à saint André (*HE*, II-3). En 1889, l'extrémité orientale d'une église, pourvue d'une abside semi-circulaire, fut mise au jour à hauteur de l'entrée de la cathédrale actuelle, des vestiges identifiés à ceux de la première fondation par comparaison avec les

plans des églises précoces de Cantorbéry (Taylor et Taylor 1965 : II, 518-519 et fig. 2.3). Sous le flanc sud de la cathédrale, d'autres maçonneries furent observées et interprétées comme celles d'une seconde église en raison de la courbure d'un des tronçons de mur. Fut ainsi émise l'hypothèse d'un groupe d'édifices mais il convient de souligner à la fois la fragilité de l'interprétation des vestiges méridionaux et le fait que les deux constructions obéissent à une orientation différente.

La fonction funéraire de la cathédrale est attestée dès le 7e siècle : Paulin, qui devint évêque de Rochester après avoir fui la Northumbrie en 633, y fut inhumé (« *in secretario* ») en 644 (*HE*, III-14), ainsi que son successeur Ithamar, mort en 653. Plus tard, Tobias (692-726) fut enterré dans un *porticus* dédié à saint Paul qu'il avait lui-même construit dans l'église Saint-André pour accueillir sa tombe (*HE*, V-23).

En 1960, des sépultures en nombre inconnu furent découvertes à l'occasion de travaux de part et d'autre du mur sud de la nef, à proximité de l'angle sud-ouest de la tour de Gundulph (Meaney 1964 : 134-135 ; Geake 1997 : 165). Du mobilier incluant une pointe de lance, de la céramique et des rivets fut aussi recueilli mais on ignore s'il était en place ou non. La brève description publiée en 1961 dans *Medieval Archaeology* qualifie ces tombes d'anglo-saxonnes et propose de les associer à l'église de Juste mais la datation est trop incertaine pour en déduire l'existence d'un cimetière de laïcs attaché à la cathédrale dès le 8e siècle, comme le fait T. Tatton-Brown (Tatton-Brown 1984 : 14).

La cathédrale édifiée par le nouvel évêque normand, Gundulf, consacré en 1076 ou 1077 par Lanfranc, se distinguait des autres constructions contemporaines par l'adoption d'un plan plus proche de la tradition anglo-saxonne que des usages en vigueur dans le duché. Seule la crypte en est aujourd'hui bien conservée (Fernie 2000 : 115-117).

3.3. Les autres fondations religieuses

Une charte de 850 mentionne une église Notre-Dame à l'extérieur de l'enceinte, à l'est, une fondation qui disparaît ensuite des sources écrites, de sorte que T. Tatton-Brown suppose qu'elle a été détruite par les scandinaves (*Ibid.* : 15). Une autre église, dédiée à Sainte-Margaret, remonte au moins au 11e siècle. Dans les deux cas, est formulée l'hypothèse d'une implantation à proximité de nécropoles utilisées pour l'une (à l'est) au 5e ou au 6e siècle, pour l'autre (au sud), au 7e siècle (?), bien que la relation de ces sites funéraires avec la ville ne soit pas établie, comme le souligne T. Tatton-Brown lui-même. Enfin, l'église Saint-Clément, située juste à l'intérieur de la porte occidentale, au nord de High Street, à proximité de la tête du pont, peut remonter à la fin de l'époque saxonne.

BIBLIOGRAPHIE

- Biddle et Hill 1971
Biddle M. et Hill D., Late Saxon planned Towns, *Antiquaries Journal*, 51 : 70-85.
- Brooks 1984
Brooks N., *The Early History of the Church of Canterbury: Christ Church from 597 to 1066*, Londres, Leicester University Press.
- Burnham et Wacher 1990
Burnham B. C. et Wacher J., *The 'small towns' of Roman Britain*, Londres, Batsford.
- Fernie 2000
Fernie E., *The Architecture of Norman England*, Oxford, Oxford University Press.
- Geake 1997
Geake H., *The Use of Grave-Goods in Conversion-Period England*, Oxford, BAR (British Archaeological Reports. British Series, 261).
- Meaney 1964
Meaney A., *A Gazetteer of Early Anglo-Saxon Burial Sites*, Londres, George Allen et Unwin.
- Tatton-Brown 1984
Tatton-Brown T., *The Towns of Kent*, *in* Haslam J. (éd.), *Anglo-Saxon Towns in Southern England*, Chichester, Phillimore : 1-36.
- Taylor et Taylor 1965
Taylor H. M. et Taylor J., *Anglo-Saxon Architecture*, Cambridge.

WINCHESTER

1. LA DOCUMENTATION DISPONIBLE

C'est à Winchester que le premier programme d'archéologie urbaine de grande ampleur fut élaboré en Angleterre, dirigé par Martin Biddle de 1961 à 1971, mais des fouilles avaient eu lieu à partir de 1949 et d'autres ont été entreprises depuis les années 70, suscitées par des projets d'aménagement urbain conduits principalement à l'extérieur de l'enceinte antique (fig. 3.1). Les recherches les plus anciennes sont encore en cours de publication sous le titre de *Winchester Excavations 1949-1960* (dont deux volumes sur les cinq prévus sont parus à ce jour) tandis qu'aucune des interventions les plus récentes, à paraître dans une autre collection, *Winchester Excavations since 1972*, n'a encore été publiée d'une manière définitive. Seul le site de Brooks, situé *intra muros*, a fait l'objet d'une publication préliminaire quelque peu substantielle (Scobie, Zant et Whinney 1991).

Les travaux menés sous la direction de M. Biddle par le *Winchester Excavation Committee* ont donné lieu à dix rapports préliminaires, le premier publié en 1962 dans *Archaeological Journal*, tous les autres dans *Antiquaries Journal*, le dernier étant paru en 1975. La publication finale prend la forme d'une collection, *Winchester Studies*, dont six volumes sont disponibles à ce jour, la plupart consacrés à l'étude des sources écrites médiévales (Barlow *et al.* 1976 ; Keene 1985 ; Rumble 2002 ; Lapidge 2003), hormis la publication de la nécropole antique de Lankhills (Clarke 1979) et celle du mobilier du Moyen Âge, à l'exception de la céramique (Biddle 1990). Enfin, de nombreux articles, fondés sur l'exploitation préliminaire des fouilles ou sur l'étude des sources écrites portent sur des points particuliers ou offrent des bilans provisoires à l'échelle de la ville (pour une liste partielle des publications liées aux fouilles de Winchester, *cf.* Biddle 1990 : 336-341). La matière est donc abondante mais aucun des grands sites fouillés *intra muros* depuis les années 60 n'a été publié à ce jour ; le volume consacré aux trois *minsters* de la ville est néanmoins annoncé pour la fin de l'année 2005.

2. LE DEVELOPPEMENT URBAIN

Winchester est située dans la vallée de l'Itchen, à 18 km au nord de Southampton fondée au 9e siècle après l'abandon de l'agglomération anglo-saxonne d'*Hamwic* (fig. 3.2).

L'occupation la plus ancienne, légèrement décalée vers l'ouest par rapport à l'agglomération antique, prend la forme d'un habitat fondé au 3e siècle avant J.-C. et qui fut partiellement enclos, sur une superficie de 16 ha, par un talus doublé d'un fossé au début du 1er siècle avant J.-C. (Qualmann 1993 : 74) (fig. 3.3). Bien qu'il ait décliné dans les décennies précédant l'invasion de la Bretagne par Claude, le site, établi au carrefour de plusieurs voies,

a pu conserver une fonction de « place centrale » dans le réseau de communication et peut-être servir de manière épisodique comme lieu d'échanges et de cérémonies religieuses. Telle est l'hypothèse formulée par certains pour expliquer la fondation de *Venta Belgarum*, ville capitale de la *civitas* des *Belgae*.

Les débuts de l'occupation romaine sont mal connus, en raison d'une fouille encore insuffisante des niveaux les plus anciens, mais il existe quelques indices en faveur d'un fort qui aurait été fondé pour contrôler les voies de circulation et un habitat de nature dispersée si l'*oppidum* était déjà abandonné (Biddle 1990 : 316). Un rempart fut édifié dès les années 70 après J.-C. (reconnu seulement au nord, au sud et à l'ouest) et l'occupation romaine semble avoir été cantonnée à des zones crayeuses avant que de gros travaux ne fussent entrepris, à la fin du siècle, pour drainer le fond de la vallée. Ces aménagements furent sans doute liés à l'établissement du principal réseau viaire de la ville, dont les revêtements les plus anciens datent des environs de 100, ainsi qu'à la construction du *forum* et de la basilique (fig. 3.4). Une autre orientation viaire a été mise en évidence sur plusieurs sites éloignés les uns des autres et à la fois *intra* et *extra muros* mais son origine comme sa relation chronologique avec le réseau principal n'ont pas encore été établies (Qualmann 1993). Un temple, probablement érigé au 2e siècle, a été identifié au nord-est de l'enceinte, sur le site de Lower Brook Street. Les fortifications furent remaniées vers la fin de ce siècle, l'ancien rempart étant enrobé par endroits d'un nouveau revêtement de terre, qui fut lui-même doublé d'un mur de pierre au début du 3e siècle. Dans cet état, l'enceinte entourait une superficie de 58 ha.

L'habitat civil reconnu présente les caractéristiques communes aux villes romano-britanniques : constructions en pans de bois avec des couvertures de tuiles et des murs peints, parfois des sols de mosaïques.

L'occupation a radicalement changé de caractère après le milieu du 4e siècle, période où les maisons fouillées furent toutes détruites, leur site étant parfois dévolu à une activité artisanale ou bien, dans un cas, à un nouvel usage domestique sous la forme d'une petite construction de deux pièces (Biddle 1990 : 317-321). Le temple fut détruit à la fin du 3e siècle ou dans le courant du 4e siècle et un petit atelier prolongé par une cour fut édifié immédiatement au sud. Cette construction, ultérieurement transformée en habitat, fut occupée jusqu'au 5e siècle (Biddle 1975 : 299-303).

Parallèlement, l'occupation, telle qu'elle est révélée par la répartition des monnaies et de la céramique, semble avoir couvert toute la superficie enclose, alors même que le tiers occidental avait jusque là été faiblement utilisé. On observe dans toutes les zones fouillées des niveaux de terres noires et de grandes quantités de résidus du travail du fer. Dans la seconde moitié du 4e siècle, l'enceinte fut garnie de bastions. Ces données manifestent l'importance des changements intervenus à partir des années 350 dans le mode d'utilisation de l'espace urbain qui ne traduit pas une phase de déclin, les nécropoles suburbaines densément utilisées

à cette période témoignant au contraire du maintien d'une forte population. M. Biddle compare ce nouveau mode d'occupation à celui d'un site à vocation artisanale et commerciale, tel qu'un *oppidum* protohistorique ou un *wic* anglo-saxon, sans exclure néanmoins une éventuelle fonction militaire et surtout administrative. Le site a pu être associé à l'*annona militaris* et surtout il apparaît comme le siège le plus probable du gynécée localisé à *Venta* par la *Notitia Dignitatum*, bien que les fouilles n'aient pas livré de traces d'artisanat textile à cette date. La fermeture d'un tel établissement au moment du départ de l'administration romaine pourrait expliquer l'abandon des nécropoles constaté à la même date (*cf. infra*, § 3.1.).

Les fouilles exécutées *intra muros* ont livré peu de traces d'occupation civile du 6e au 9e siècle. Le site de Lower Brook Street semble avoir été abandonné pendant au moins deux siècles entre c. 450 et c. 650, mais un petit nombre de tessons du 6e siècle témoigne néanmoins de la proximité d'un habitat dont les déchets ont pu être répartis sur une assez grande superficie (Biddle 1975 : 303). Les quatre tombes qui furent implantées sur le site à partir de la fin du 7e siècle devaient être associées à un habitat aristocratique proche qui fut ensuite observé dans l'emprise de la fouille : ce statut est déduit du riche mobilier d'une des tombes, de la qualité architecturale des bâtiments domestiques ultérieurs (notamment un bâtiment en pierre peut-être à deux niveaux, édifié vers 800), et du travail de l'or qui est attesté sur place (Biddle 1975 : 305-310).

C'est probablement dans le courant du 6e ou du 7e siècle que la porte sud de la ville fut condamnée par le creusement d'un fossé en V qui semble avoir été rapidement comblé. Après son abandon, un mur fut édifié sur son bord nord prolongeant le tracé de l'enceinte (Biddle 1975 : 117-118). Cette condamnation suggère qu'un autre accès a existé de ce côté, probablement à l'emplacement de King's Gate, une porte qui, placée dans le prolongement d'une voie antérieure au *forum*, pourrait donc avoir une origine antique.

En l'absence de structures d'habitat attribuables aux 6e-7e siècles, le maintien d'une occupation *intra muros* au début du haut Moyen Âge est déduit de deux séries d'indices : d'une part, la présence de lieux d'inhumation de cette période, à proximité de l'enceinte (*cf. infra*, § 3.3.), d'autre part, la fondation par le roi Cenwahl vers 648 de l'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul, érigée en siège épiscopal vers 661, lors d'un nouveau découpage diocésain qui a éliminé le siège de Dorchester-on-Thames. M. Biddle voit dans ce choix la preuve que non seulement une population importante s'était maintenue à Winchester mais aussi que la ville était demeurée un centre de pouvoir depuis le 5e siècle (entre autres références, Biddle 1973 : 237-241 ; Biddle 1990 : 321-325).

Ce modèle explicatif implique l'existence d'un palais royal bien avant sa première mention qui appartient aux années 970, date à laquelle il est dit que l'évêque Æthelwold y résidait. La présence répétée des souverains à Winchester, la tenue des assemblées du *witan*, les inhumations royales pratiquées dans les deux églises principales et la conservation sur place

du trésor royal sont autant d'indices en faveur de cette hypothèse (Barlow *et al.* 1976 : 289-294). Des textes de la fin du 11e siècle et du début du 12e siècle documentent l'échange de terrain conclu entre Guillaume le Conquérant et la communauté du *New Minster* pour l'extension du palais royal, dans l'emprise du cimetière monastique et de parcelles adjacentes, en direction du nord donc, des informations dont on peut déduire l'emplacement du palais anglo-saxon, qui devait se dresser immédiatement à l'ouest de la cathédrale (*Old Minster*), à une quarantaine de mètres de la façade primitive du 7e siècle et plus près encore du massif occidental édifié au 10e siècle (*cf. infra*, § 3.4.1.). M. Biddle suppose donc la fondation conjointe du palais et de l'église, d'abord établie comme chapelle palatiale, et souligne la continuité topographique entre l'ancien *forum* de la ville antique et le siège du pouvoir des souverains anglo-saxons.

Ainsi, adoptant le schéma proposé par Carl-Richard Brühl pour les cités de la Gaule, M. Biddle fait du maintien d'une forme d'autorité politique le passage obligé entre la ville antique et la ville du haut Moyen Âge, qui n'aurait pris corps qu'avec la fondation d'un *burh* vers la fin du 9e siècle : jusqu'à cette date, l'enceinte n'aurait abrité qu'un centre politique et ecclésiastique associant le palais royal, des résidences aristocratiques du type de celle observée sur le site de Lower Brook Street (et dont plusieurs sont déduites des sources écrites) et la cathédrale. Le postulat de cette thèse a été contesté par Barbara Yorke, qui rejette, sur la base de données archéologiques et textuelles, l'existence d'un centre de pouvoir, y compris aux 7e-8e siècles et qui, affirmant la fondation *ex nihilo* de la cathédrale, y voit l'expression des besoins de l'Eglise à cette date (Yorke 1982). La lecture qu'elle propose accorde davantage de poids au statut épiscopal de Winchester dans le développement urbain mais seulement à compter du 9e siècle, quand des changements dynastiques importants survinrent dans le Wessex. Plus récemment, J. Blair a rejeté d'une manière générale l'application du modèle de Brühl aux cités d'Angleterre. Soulignant l'absence, avant le 9e siècle, de tout indice probant, tant textuel qu'archéologique, d'une forte présence royale dans les anciennes cités romaines, il voit au contraire dans la fondation de grands établissements ecclésiastiques, dans le courant du 7e siècle, l'unique origine d'un pouvoir stable en ces lieux. Pour Winchester même, les données archéologiques lui paraissent autant compatibles avec la seule présence d'une communauté religieuse qu'avec l'hypothèse d'un palais royal (Blair 2005 : 271-275). Il est certain que les preuves archéologiques font défaut pour soutenir l'hypothèse d'un établissement royal dans les premiers siècles du haut Moyen Âge : comme le souligne M. Biddle lui-même, seule la fouille du site du palais normand pourrait apporter une réponse à cette question.

Le devenir de Winchester à la fin de l'époque saxonne bénéficie d'une source exceptionnelle, l'inventaire des rentes et des services dus au roi du temps d'Edouard le Confesseur (1042-1066), des informations qui ont survécu par leur insertion dans un inventaire dressé vers 1110 et consigné, avec un second document de même nature de 1056-

1059, dans un manuscrit du 12e siècle, le *Winton Domesday* (Barlow *et al.* 1976). Seules les principales informations de nature topographique seront ici résumées et confrontées aux données archéologiques pour restituer le développement de la ville à partir de la seconde moitié du 9e siècle.

L'élément principal consiste en l'identification d'un parcellaire régulier, distinct du parcellaire antique et constitué de quatre composantes principales (fig. 3.5) : une large artère est-ouest (High Street) - la seule à correspondre à un axe antique majeur sans doute en raison du maintien en usage de ces deux portes -, artère encadrée par deux rues parallèles (qualifiées de *back streets*), une série de rues nord-sud recoupant le tout et un tour de ville (Biddle et Hill 1971).

Les trois premiers éléments étaient en place autour de 900, au moins au sud de High Street. Cette datation repose d'une part sur la fouille partielle de trois voies dont deux, à Castle Yard, furent scellées par un rempart construit vraisemblablement dès 1067 (Biddle 1990 : 328-329), et d'autre part sur des sources textuelles révélant que la délimitation des enclos du *New Minster* et de *Nunnaminster*, fondés par les souverains du Wessex en 901-903 (*cf. infra*, § 3.5. et 3.6.), s'appuyait sur ce nouveau réseau. L'homogénéité des surfaces les plus anciennes des voies reconnues en fouille, la régularité du tracé viaire et le fait que des voies proches de l'enceinte (sur le site du château normand) soient probablement aussi anciennes que des rues centrales constituent de solides indices en faveur d'une planification, excluant la possibilité d'une mise en place progressive. Cette interprétation fut corroborée en 1979 par une analyse métrologique, qui a mis en évidence l'emploi d'un module de quatre perches dans l'établissement de la voirie (Crummy 1979).

Reste à établir la paternité de cette refonte urbaine. Dans leur publication initiale, M. Biddle et D. Hill ont comparé Winchester à d'autres agglomérations du Wessex citées dans le *Burghal Hidage*, une liste de 33 noms compilée au début du 10e siècle qui inclut la mention des services dus pour la défense, le nombre d'hommes requis étant proportionnel au périmètre de l'enceinte. De ce corpus, les auteurs retinrent six agglomérations présentant un tracé viaire comparable à celui de Winchester et qui, dans quatre cas, était assurément antérieur à la Conquête car recoupé par le château normand : trois sites d'origine romaine (Chichester, Exeter et Bath) et trois d'origine médiévale, où la fouille permettait d'attribuer les défenses à la fin de l'époque saxonne (Wareham, Wallingford et Cricklade). Ce constat a conduit à associer ces planifications à Alfred le Grand (871-899), dont le biographe Asser a évoqué la double activité de « restauration » urbaine et de construction *ex nihilo*, qui correspondrait aux deux catégories de sites identifiées par les archéologues. C'est aussi Alfred qui selon la *Chronique anglo-saxonne* a « restauré » la cité de Londres, en réparant ses murs et en la repeuplant, une entreprise qui a inclus l'attribution d'îlots à des personnages de haut rang.

Dans une publication plus récente, M. Biddle suggère indique toutefois que la création du nouveau parcellaire a pu être l'œuvre d'un des frères aînés d'Alfred, une hypothèse qui ne

repose pas sur de nouvelles datations archéologiques mais découle du devenir de l'agglomération voisine d'*Hamwic* dont les raids scandinaves de 840 et 842 auraient marqué le glas. Faire remonter la fondation du *burh* au milieu du 9e siècle permet de supposer le transfert d'une partie au moins de la population d'*Hamwic* vers l'ancienne cité et implique le maintien, à l'échelle du royaume du Wessex, des activités de production et d'échanges qu'assurait cette agglomération et qui auraient été interrompues pendant plusieurs décennies si cette opération urbaine appartenait aux années 880 (Biddle 1990 : 326-330). Cette hypothèse est étayée par quelques indications textuelles, telles que l'attribution à l'évêque Swithun de la construction, en 859, d'un pont sur l'Itchen qui coulait juste à l'extérieur de la porte orientale donnant accès au principal axe de la ville depuis la fermeture de la porte sud au 6e ou 7e siècle (*cf. supra*). Cette chronologie rendrait aussi mieux compte de la forte valeur des terrains acquis par Edouard l'Ancien en 901-903 pour édifier le *New Minster* au centre de la ville.

Toutefois, dans la logique développée par M. Biddle, la mise en place de la nouvelle voirie ne saurait être antérieure à la restauration des défenses, qui n'est attestée à Winchester que par la réfection d'une partie des fossés, à l'ouest et au nord, effectuée au temps d'Alfred.

Quelle que soit l'origine de cette planification urbaine, il semble qu'après le tracé et la construction des rues les terrains aient été découpés en parcelles suffisamment grandes pour avoir été ultérieurement subdivisées (Barlow *et al.* 1976 : 453-455). Elles ont dû recevoir tout d'abord une résidence principale et une église, édifiés par leurs propriétaires, ainsi que des constructions destinées à accueillir temporairement les habitants des environs et leur bétail en période de menaces scandinaves. Ce processus de ré-urbanisation, qui a commencé le long de High Street et des voies conduisant aux portes, s'est étiré sur plusieurs décennies et l'émergence à la fin du 10e siècle de noms de rues, dont trois renvoient aux activités professionnelles qui y étaient pratiquées, suggère que les lieux de production et d'échange étaient déjà bien établis à cette date. Le développement des faubourgs, qui semble avoir commencé à l'ouest dès le début du 10e siècle, implique une occupation *intra muros* de plus en plus intensive au cours du siècle, d'autant plus que la réforme des trois *minsters* de Winchester en 964 (*cf. infra*, § 3.7) a entraîné la construction de vastes enclos au détriment de rues entières situées dans la partie sud-est de l'enceinte (fig. 3.5).

A la veille de la Conquête, Winchester apparaît donc comme une ville densément occupée et aux activités variées, la capitale de la dynastie qui est désormais à la tête d'une Angleterre unifiée.

3. LA TOPOGRAPHIE RELIGIEUSE ET FUNERAIRE

La topographie funéraire de Winchester a fait l'objet d'un article de synthèse (Kjølbye-Biddle 1992) sur lequel cette présentation s'appuie pour l'époque romaine, d'autres publications plus détaillées étant également utilisées pour le Moyen Âge.

En 1992, seulement deux incinérations de l'Âge du Fer avaient été reconnues, toutes deux à l'intérieur de l'enclos, alors que 3500 sépultures comprises entre l'Antiquité et les environs de 1540 avaient été fouillées ou au moins enregistrées : 200 pour le début de l'Antiquité, 1100 pour la fin et autant pour l'époque anglo-saxonne comme pour le reste du Moyen Âge

3.1. Les zones funéraires antiques extérieures à l'enceinte (Kjølbye-Biddle 1992 : 211-218)

Plus de 1300 sépultures d'époque romaine ont été enregistrées, dont une grande majorité appartient au 4e siècle. Les principales zones funéraires étaient localisées à proximité des portes de la ville, les mieux étudiées étant celle du Nord et, à un moindre degré, celle de l'Est (fig. 3.6).

Les tombes romaines les plus anciennes ont été reconnues au nord, dans la nécropole de Hyde Street située entre les routes conduisant à Cirencester et Silchester. 217 tombes contenant les restes de 222 individus ont été observées, dont une majorité d'incinérations (118 crémations pour 99 inhumations réparties entre 84 immatures et 15 adultes). Ces sépultures s'échelonnent du milieu du 1er siècle à la fin du 2e siècle, époque à laquelle ce secteur fut gagné par l'occupation suburbaine. Le site présente deux phases principales correspondant à deux alignements distincts : du côté ouest, c'est la voie qui a commandé l'organisation de la nécropole alors qu'à l'est c'est un fossé orienté nord-sud.

Le site funéraire fut ensuite déplacé vers le Nord, à quelque 400 m de là, où il fut fouillé dans l'emprise de Lankhills School (Clarke 1979). 473 tombes ont été identifiées sur un terrain partagé en deux par une haie puis par un fossé, une division qui semble avoir perduré pendant toute l'utilisation funéraire du site : d'une manière générale, les sépultures attribuables, sur la base des monnaies, à la période c. 310-370 étaient à l'ouest, les plus tardives (entre c. 370-410), à l'est de cette ligne. Le faible taux de recoupement implique un marquage en surface des sépultures, d'abord organisées en lignes puis en rangées. Parmi les inhumations les plus tardives (c. 350-410), 16 présentent des caractéristiques distinctes, principalement dans la nature du mobilier déposé, qui suggèrent une origine danubienne, cinq autres tombes manifestant une influence comparable. Un autre groupe de six sépultures, attribuées à la période c. 390-410, a été interprété comme de caractère anglo-saxon, également sur la base du mobilier tel que des pointes de flèches, des couteaux ou encore des plaques-boucles en bronze.

Les sépultures les plus tardives de la zone funéraire nord ont été observées sur le site de Victoria Road, qui semble correspondre à un repli de la nécropole vers l'enceinte, juste à l'extérieur de la porte. Ce site, utilisé à partir de c.350, présente plusieurs ensembles :

- le tiers occidental, très homogène, réunit une majorité de sépultures en cercueil, orientées ouest-est et dépourvues de mobilier ; seules quelques tombes d'immatures plus tardives ont perturbé l'ordonnancement régulier de ce secteur interprété comme une zone d'inhumation de chrétiens, une question débattue dans le premier chapitre de la synthèse ;
- au centre du terrain, séparé de l'ensemble précédent par un espace vide, on trouve une plus forte densité d'inhumations correspondant à plusieurs phases (au moins trois ?), si l'on se fonde sur l'orientation et les recoupements, les contenants (cercueils ou autres) et la présence ou non de mobilier ;
- enfin, le tiers oriental correspond à des inhumations en cercueil alignées nord-sud et dotées de mobilier, auxquelles s'ajoutent les quatre incinérations mises au jour sur le site.

Toutes les nécropoles suburbaines de Winchester semblent avoir été délaissées dans le premier quart du 5e siècle, les tombes les plus tardives ayant sans doute été observées sur le site de Victoria Road dont la phase finale manifeste une rupture avec la régularité topographique antérieure.

3.2. Les sépultures isolées ou en petits groupes de l'Antiquité et du haut Moyen Âge (Kjølbye-Biddle 1992 : 211-214 ; 218-222)

Pour l'Antiquité, quatre inhumations de très jeunes enfants ont été fouillées *intra muros*, deux dans l'angle sud-est, deux autres, du 1er siècle, plus près du centre, lors du chantier des Brooks conduit en 1987-1988 (Scobie, Zant et Whinney 1991 : 14 et 64). Un petit nombre d'ossements erratiques a été également découvert, principalement sur le site de Lower Brook Street, fouillé par M. Biddle, et dans l'enclos épiscopal (Cathedral Green), des restes appartenant respectivement à huit adultes et six enfants d'un côté, six adultes et trois enfants de l'autre (fig. 3.6). Si l'inhumation de jeunes enfants au sein de l'habitat constitue un usage bien établi pendant l'Antiquité, la présence de restes d'adultes représente une entorse à la règle qui n'a pas reçu d'explication dans le cas présent, la contamination par des sépultures ultérieures étant considérée comme exclue, bien qu'un tel risque soit plus fort sur le second site, dont l'usage funéraire a perduré jusqu'à l'époque moderne, que sur le premier.

Sur le site de Lower Brook Street (fig. 3.7) on a observé quatre inhumations habillées et accompagnées, pour trois d'entre elles, de mobilier déposé, dont celle d'une femme (n° 23) contenant un collier avec des pendants en or et en grenat et un autre formé d'anneaux en

argent (Biddle 1990 : 621-626). La datation par ^{14}C de cette sépulture et d'une autre a livré des résultats compatibles avec l'attribution initiale de ce petit groupe à la fin du 7e siècle et au début du 8e siècle :

- Sépulture 23 : 1210 ± 80 BP, soit en datation calibrée la période 685-895 (à un sigma) ou 660-990 (à deux sigma) (Jordan, Haddon-Reece et Bayliss 1994 : 231, HAR-1738, qui a remplacé une datation aberrante, HAR-1102) ;
- Sépulture 25 : 1240 ± 70 BP soit en datation calibrée la période 675-885 (à un sigma) ou 650-960 (à deux sigma) (Jordan, Haddon-Reece et Bayliss 1994 : 228, HAR-1564).

Les résultats des deux analyses pratiquées sur la troisième sépulture (n° 2), en fournissant des fourchettes trop anciennes ou trop récentes, sont demeurés incompatibles avec la chronologie proposée par les archéologues (Jordan, Haddon-Reece et Bayliss 1994 : 222, HAR-1078 231, HAR-1739).

Les objets les plus précieux, les pendants en or et en grenats, sont d'inspiration méditerranéenne et appartiennent à une série de découvertes similaires faites dans le Kent et ailleurs. La fabrication de ces objets, adoptés par des femmes de haut rang, semble traduire l'influence romaine liée à la mission amorcée dans le sud de l'Angleterre à la fin du 6e siècle, de sorte que l'appartenance des défuntes au christianisme est considérée comme très probable. L'hypothèse est ici élargie aux quatre sépultures qui auraient appartenu à une famille aristocratique occupant un habitat fondé *intra muros* au 7e siècle (*cf. supra*).

Le site proche de Brooks a révélé deux sépultures peu profondes creusées dans un terrain vague et contenant les corps d'un homme jeune et d'un immature, deux tombes qui appartiennent à la fin de l'époque saxonne et qui furent ultérieurement recouvertes par des maisons en bois (Scobie, Zant et Whinney 1991 : 37 et 64-65). Leur interprétation demeure incertaine : sépultures totalement isolées ou en relation avec l'église Saint-Swithun qui se trouvait de l'autre côté de la rue (Kjølbye-Biddle 1992 : 226 et note 30) ? En l'absence de fouille aux abords de cet édifice, déjà détruit en 1452 (Keene 1985 : 708), on ne peut trancher mais cette hypothétique lien paraît très peu probable dans la mesure où Saint-Swithun ne fait pas même partie des églises attestées avant la fin du 11e siècle et où un seul cimetière paroissial *intra muros* (attaché à Saint-Paul ?) est connu avant le 15e siècle (*cf. infra*, § 3.8.).

Enfin, juste à l'extérieur de la porte sud (fig. 3.7), deux corps, dont un atteint de lèpre, ont été mis au jour dans le fossé qui condamnait l'accès, la tombe 1 ayant été soumise à deux analyses par ^{14}C (Kjølbye-Biddle 1992 : 221 et note 19) :

- HAR-294 : 1240 ± 70 BP, soit en datation calibrée 680-880 (déviation à un sigma) ;
- HAR-364 : 1290 ± 80 BP, soit en datation calibrée 660-790 (déviation à deux sigma).

Une attribution autour de 700 a été retenue par les archéologues.

3.3. Les nécropoles périphériques du début du haut Moyen Âge (Kjølbye-Biddle 1975 : 218 et fig. 3.7).

Plusieurs sites funéraires ont été identifiés à proximité de la ville. La nécropole la plus éloignée, celle de Kings Worthy située à 3 km au nord, a livré des tombes comprises entre la fin du 5e siècle et le 7e siècle. Les autres sites, implantés à quelques centaines de mètres de l'enceinte, ont été fondés soit au 6e siècle (Winnall I, au nord-est, St-Giles Hill à l'est et West Hill), soit au 7e siècle (Winnall II et la sépulture isolée de Oliver's Battery qui contenait un bol suspendu en bronze) (Biddle 1973 : 237 ; Meaney et Chadwick Hawkes 1970 : 1-4).

La relation de ces sites avec l'espace enclos demeure incertaine : rien n'assure qu'ils ont accueilli une population installée *intra muros*, bien que M. Biddle y voit l'une des preuves de la survie de la ville aux 5e-7e siècles (*cf. supra*, § 2.). Le cimetière le plus tardif, Winnall II, fondé vers la fin du 7e siècle et dont les tombes dépourvues de mobilier sont attribuées au début du 8e siècle, aurait succédé au site tout proche de Winnall I alors abandonné et aurait desservi la même communauté rurale (Meaney et Chadwick Hawkes 1970 : 6).

3.4. L'ensemble épiscopal : la cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul (ou *Old Minster*) et son cimetière

Dans l'attente de la publication finale portant sur les trois *minsters* de la ville, il est possible de résumer les abondantes informations relatives au site épiscopal à partir de divers travaux, principalement le premier volume de la collection *Winchester Studies* (Barlow *et al.* 1976 : 306-313) et une série d'articles portant sur l'église (Biddle 1986 ; Kjølbye-Biddle 1998) ou son cimetière (Kjølbye-Biddle 1975, 1992).

3.4.1. La cathédrale

La première église de Winchester, dédiée à Saint-Pierre et Saint-Paul, a été fondée par le roi Cenwalh de Wessex vers 648 et devint cathédrale vers 660. L'édifice fut construit immédiatement au sud du *forum*, à cheval sur une rue antique.

La fouille conduite de 1962 à 1969 a révélé de multiples transformations de l'édifice jusqu'à sa destruction complète – fondations comprises – en 1093-1094 pour faire place à la cathédrale normande implantée immédiatement au sud de l'église primitive et qui a donc interdit l'examen complet de son prédécesseur (fig. 3.8).

L'évolution architecturale, qui présente deux phases principales, manifeste l'importance grandissante de la fonction funéraire et martyriale de la cathédrale.

— Du milieu du 7e siècle au début du 10e siècle (fig. 3.9 et 3.10, a, b et c)

L'édifice primitif présente un plan caractéristique de l'architecture anglo-saxonne précoce, une nef unique dotée d'un chevet rectangulaire et de deux *porticus* latéraux. Le *porticus* septentrional abritait le baptistère selon un dispositif permettant une immersion totale dans l'eau vive : la piscine, de plan circulaire ou octogonal et d'une superficie d'environ 5 m^2, était percée par un puits rectangulaire (Kjølbye-Biddle 1998 : 758-760).

Jusqu'au début du 10e siècle, les ajouts ont pris la forme d'une tour, dédiée à Saint-Martin, en avant de l'église, et de chapelles latérales occidentales, le chevet rectangulaire étant remplacé par une abside semi-circulaire dans les années 750-770.

— Entre c. 970 et c. 993-994 (fig. 3.9 et 3.10, d, e et f)

L'inhumation de Swithun, évêque de 852 à 862, a déclenché une série de transformations de beaucoup plus grande ampleur que les précédentes et effectuées en l'espace d'environ 25 ans. Le saint fut d'abord inhumé devant la cathédrale, dans l'axe de l'édifice, sa tombe attirant des sépultures de haut rang (*cf. infra*). En 971, son corps fut transféré à l'intérieur de l'église et l'emplacement de sa tombe primitive devint le centre d'un édifice commémoratif à deux absides, reliant l'église à la tour Saint-Martin. En 980, une nouvelle dédicace semble marquer la fin de la reconstruction de l'église ancienne et de l'édification du massif occidental de plan carré (de 25 m de côté) qui a très vite remplacé le bâtiment initial à deux absides. Ce *Westwerk* a englobé la tour Saint-Martin qui est devenue le porche, enserré de deux tours (fig. 3.11). Le rez-de-chaussée n'était pas voûté, contrairement à un *Westwerk* carolingien tel que celui de Corvey-sur-Weser, mais il présentait une aire ouverte ; au centre, au-dessus de la tombe de saint Swithun, fut érigé un mausolée abritant le sarcophage primitif et le reliquaire d'or et d'argent dans lequel avaient été placées les principales reliques du saint ; un autre reliquaire fut probablement installé sur l'autel majeur, à l'est. La transformation de la partie occidentale de l'église manifeste la pénétration en Angleterre de formules continentales, ici celle de *Westwerk* ottoniens dont le parti cherchait à dégager l'accès occidental de l'édifice, comme à Werden ou à Saint-Pantaléon de Cologne, construit quelques années après la transformation de la cathédrale de Winchester et présentant une structure plus complexe dans laquelle massif occidental et transept étaient fusionnés.

Enfin, le réaménagement de la partie orientale de l'église fut suivi d'une nouvelle dédicace en 993-994 : le chœur fut allongé et des absidioles latérales établies de part et d'autre de l'autel majeur, ce qui reproduisit à une moindre échelle le modèle du premier édifice commémoratif (fig. 3.10, d et f). L'autel se dressait au dessus d'une crypte, correspondant au chevet antérieur, et derrière lui, l'abside fut prolongée par une seconde crypte hors œuvre. Dans son état final, l'église mesurait 76 m de long et comportait une tour de cinq étages, placée soit au-dessus de l'autel majeur, soit au niveau du massif occidental.

En juillet 1093, les reliques principales du saint furent transférées dans la nouvelle cathédrale et son mausolée fut détruit comme l'ensemble du *Old Minster* l'année suivante ;

son emplacement fut néanmoins marqué par la construction immédiate d'un édifice commémoratif plus large à l'ouest qu'à l'est, à l'image d'un sarcophage. Tout au long du Moyen Âge, jusqu'à la Réforme, une succession de chapelles gardèrent la mémoire du lieu d'inhumation primitif de saint Swithun.

Selon une source du 12e siècle peu fiable, les Annales *Wintonia*, quatre souverains de Wessex auraient été inhumés dans l'église Saint-Pierre et Saint-Paul, trois au 7e siècle (à commencer par son fondateur, Cenwalh, mort en 674), et un au début du 9e siècle (Egbert, mort en 839), tandis que deux autres sépultures royales sont mentionnées par la *Chronique anglo-saxonne* rédigée au 9e siècle : Cynewulf (757-786) et Æthelwulf (839-858) (Mauskopf Deliyannis 1995 : 119). Au 7e siècle, l'édifice a aussi accueilli le corps de Birinus, le premier évêque de Dorchester-on-Thames où il avait été initialement inhumé, un transfert témoignant de la filiation entre les deux sièges épiscopaux (*HE*, III-7).

Toutefois, la fouille n'a révélé aucune inhumation intérieure contemporaine du premier état de l'église ; les plus anciennes tombes observées dans l'édifice, au nombre de trois, datent des années 850-870, ce qui suggère une corrélation entre le début de cet usage et l'inhumation de Swithun à l'ouest de la cathédrale (Kjølbye-Biddle 1992 : 223). Deux de ces trois sépultures étaient de haut rang dont une peut-être de statut princier (Kjølbye-Biddle 1975 : 102). Les inhumations royales se poursuivirent jusqu'à Alfred et la cathédrale accueillit aussi la tombe de nombreux évêques (Biddle 1975 : 128).

Au total, 36 sépultures ont été fouillées à l'intérieur de l'église, fortement agrandie au 10e siècle : le massif occidental quadrangulaire comme les cryptes de la partie orientale ont alors constitué des lieux d'inhumations privilégiés. Au moment de la démolition du *Old Minster*, certains corps ont été récupérés, certainement ceux de souverains ou d'évêques déplacés dans la nouvelle cathédrale (Kjølbye-Biddle 1975 : 107), alors que d'autres tombes de facture soignée, en coffrages de pierre, ont été conservées à leur emplacement d'origine, autour de la première tombe de Swithun, dans l'emprise de l'ancien *Westwerk* qui avait dû accueillir des tombes royales (Biddle 1975 : 138 et 237, note 85).

3.4.2. Le cimetière extérieur (Kjølbye-Biddle 1975, 1992)

A l'exception d'une petite zone située au sud du chevet, le cimetière attaché à la cathédrale fut fouillé au nord et à l'ouest de l'édifice, l'implantation de la cathédrale normande, au sud, interdisant toute investigation dans cette direction. L'extension de l'espace funéraire demeure mal connue : après la construction en 901-903 du *New Minster*, son mur sud constitua la limite nord du cimetière mais aucune autre limite ne fut mise en évidence sur les autres côtés de façon certaine (Kjølbye-Biddle 1975 : 95).

La fouille a couvert une superficie d'environ 300 m^2, correspondant au terrain encore accessible et incluant des espaces extérieurs à l'église primitive puis incorporés au fur et à mesure des transformations architecturales de la cathédrale, de sorte qu'à partir des

agrandissements du 10e siècle la quasi totalité de la zone fouillée était interne à l'édifice (Kjølbye-Biddle 1992 : 226).

Dans l'état actuel des publications, il n'est pas possible de séparer strictement l'analyse des sépultures intérieures et extérieures. En tout, 743 tombes ont été fouillées (dont 36 implantées à l'intérieur), qui se répartissent entre 325 tombes comprises entre les années 675 et la fin du 9e siècle et 418 pour les 10e-11e siècles. Ces 743 tombes correspondent à 755 individus, en raison de quelques inhumations multiples, auxquels il faut ajouter les ossements découverts dans plusieurs ossuaires, dont un vaste charnier contenant les restes d'un millier d'individus déposés dans la tranchée de récupération de la tour nord-ouest du *Westwerk* (*Ibid.* : 227). De ce total, il faut retirer 252 tombes situées en limite de fouille ou trop perturbées pour être étudiées en détail.

La répartition des sépultures des 7e-9e siècles en dix générations, distinguant hommes, femmes et immatures, telle qu'elle a été proposée en 1975, ne peut être reprise pour suivre l'évolution du cimetière car dans ce premier article 250 tombes – et non pas 325 – étaient attribuées à cette période (Kjølbye-Biddle 1975 : 102-105). Des répartitions qui associent tombes et ossuaires indiquées dans la synthèse la plus récente, il ressort une sur-représentation masculine d'environ 20% alors que les enfants correspondraient à 38% de la population inhumée (Kjølbye-Biddle 1992 : 227).

Sur le plan spatial, les principaux constats sont les suivants pour les 7e-9e siècles (Kjølbye-Biddle 1975 : 102) :

- les inhumations ont commencé aux abords mêmes de l'église du 7e siècle, autour du chevet et à l'extrémité occidentale de la nef, côté nord (côté sud non fouillé) ;
- devant la façade occidentale, c'est l'implantation de la tombe de saint Swithun, en 862, qui a déclenché l'usage funéraire de ce secteur où étaient concentrées des sépultures de facture soignée ;
- les tombes d'enfants sont présentes dans l'ensemble des zones fouillées mais semblent avoir été plus éloignées de l'église à partir des années 750-770.

3.5. *New Minster*

Dans l'état actuel des publications, l'essentiel des informations relatives au *New Minster* est résumé d'une part dans un article présentant la ville au 10e siècle (Biddle 1975) et d'autre part dans le premier volume de la collection *Winchester Studies* (Barlow *et al.* 1976 : 313-321). La fondation du nouveau *minster* est une initiative royale encouragée par saint Grimbald, qui semble être arrivé en Angleterre vers 886-887 et avoir été temporairement installé à Winchester par Alfred, dans un *monasteriolum*, en attendant sa nomination à un évêché. Ce petit établissement peut être identifié à l'église en bois, accompagnée d'un dortoir en pierre, appartenant au *Old Minster* et située sur les terrains obtenus par le roi Edouard

l'Ancien pour la fondation de la nouvelle communauté. La transformation de cette résidence en un *minster* permanent a probablement été souhaitée par Alfred, peut-être après le refus supposé par Grimbald du siège archiépiscopal de Cantorbéry, en 889, mais la décision fut prise par Edouard entre 899 et 901. La fondation proprement dite intervint après la mort de Grimbald, survenue le 8 juillet 901, puisque l'ecclésiastique n'a souscrit aucune des trois chartes de donation concédées au nouvel établissement cette année-là.

L'enclos monastique, d'environ 1,6 ha, fut délimité sur tous les côtés, mais de manière partielle au sud, par des rues appartenant au réseau mis en place à la fin du 9e siècle et qui furent ultérieurement absorbées dans l'emprise ecclésiastique (*cf. infra*, § 3.7.). L'église fut édifiée à la périphérie sud de l'enclos, dans l'emprise du cimetière de la cathédrale et tout contre l'église primitive (fig. 3.8). La dédicace à la Sainte-Trinité, Notre-Dame et Saint-Pierre eut lieu en 903 et fut l'occasion de l'octroi d'une charte de fondation. L'église présentait un plan à trois vaisseaux et un transept saillant et était plus de deux fois plus grande que la cathédrale, ce qui suggère qu'elle a eu pour fonction première d'assurer l'encadrement pastoral de la population du nouveau *burh*, qui fut inhumée dans le cimetière qui lui était attaché comme à l'intérieur même de l'édifice.

Entre les années 979/980 et 988, une haute tour fut ajoutée aux frais du roi Æthelred, probablement à l'extrémité occidentale de l'église et peut-être en avant de la façade (fig. 3.11). L'analyse de la description qui en est faite dans le *Liber Vitae* permet de restituer une construction de six niveaux garnie de sculptures monumentales sur toute sa hauteur, le décor reflétant la dédicace de chaque étage. L'érection de cette tour d'au moins 20 m de hauteur à quelques mètres du massif occidental de la cathédrale consacré en 980 manifeste la compétition existant entre les deux communautés (Barlow *et al.* 1976 : 315).

Pendant la première moitié du 10e siècle, le lien existant entre la famille royale et le nouveau *minster* se traduisit par l'implantation des sépultures royales dans l'église : d'abord le transfert du corps d'Alfred qui reposa désormais près de celui de son épouse, Ælhswith, puis les tombes d'Edouard l'Ancien et de deux de ses fils, enfin celle d'Ædwig (en 959) avec laquelle s'arrêta cette série d'inhumations royales. Outre le tombeau-reliquaire de saint Grimbald, l'église posséda assez tôt des reliques de saint Josse (Judoc).

La fondation du *New Minster* semble avoir dès l'origine mis un terme au monopole qu'exerçait la cathédrale en matière de droits d'inhumation, les habitants ayant désormais la liberté d'élire sépulture dans le cimetière attaché au nouveau *minster*, un droit spécifiquement mentionné en 1110, quand l'établissement fut transféré à l'extérieur de l'enceinte, sur le site de Hyde (fig. 3.12). Seule l'extrémité nord-est du cimetière a été fouillée, en 1961, dans l'emprise du Wessex Hotel (fig. 3.13, c. 963-1066), livrant 109 sépultures, soit une part infime des tombes reposant dans l'église et autour (Kjølbye-Biddle 1992 : 226).

3.6. *Nunnaminster*

L'abbaye Notre-Dame, encore appelée *Nunnaminster*, est l'établissement monastique le moins bien connu de Winchester. Situé à l'est du *New Minster* (fig. 3.8), il semble avoir été fondé par l'épouse d'Alfred, Ælhswith, probablement sur un terrain lui appartenant, l'entreprise étant peut-être achevée par Edouard l'Ancien, si la dédicace de la tour à la Vierge par Plegmund, vers 908, a marqué la fin de la construction de l'église (Barlow *et al.* 1976 : 321-323).

La fouille du site, très réduite, a porté sur une partie de la nef, divisée en trois vaisseaux, et sur l'angle sud-ouest du cloître, sans rien révéler du cimetière laïc situé au nord de l'église et dont l'origine demeure donc inconnue (Kjølbye-Biddle 1992 : 226).

Du temps de saint Eadburga (mort vers 951-953), il existait une chapelle dédiée à Saint-Pierre dans le jardin du *minster* ou à proximité immédiate, qui doit correspondre à l'église paroissiale ultérieure connue sous le nom de St Peter-*Colobrochestret*.

3.7. Les transformations de la topographie religieuse et funéraire de la seconde moitié du 10e siècle et du 11e siècle dans la partie sud-est de l'enceinte (fig. 3.13, c. 963-1066)

L'évêque de Winchester Æthelwold (963-984) fut, avec le roi Edgard, le grand artisan de la réforme bénédictine, de sorte que les principes qu'elle a fait prévaloir y ont été mis en œuvre précocement et ce pour les trois grands établissements religieux de la ville. La séparation souhaitée d'une part entre l'évêque et sa communauté, d'autre part entre religieux et laïcs a conduit à une nouvelle organisation de l'espace caractérisée par la création, au détriment de rues entières, d'un vaste enclos monastique délimité par des fossés, des murs et des palissades, afin d'isoler les religieux du « tumulte des citoyens ».

La réforme de la cathédrale est intervenue peu de temps après l'élection d'Æthelwold et l'église fut sans doute le lieu de la promulgation de la *Regularis Concordia* quelques années plus tard (Barlow *et al.* 1976 : 307-308). La translation du corps de saint Swithun en 971 et les transformations architecturales qui ont suivi (*cf. supra*) participent pleinement de ce mouvement de réforme marqué par le développement du culte des évêques. Les bâtiments monastiques furent également reconstruits sous l'épiscopat d'Æthelwold.

La communauté du *New Minster* fut quant à elle réformée en 964 et placée sous la direction d'un nouvel abbé venu d'Abingdon (*Ibid.* : 315-317). Son enclos fut agrandi sur tous les côtés, sauf au sud, pour atteindre finalement une superficie de 2,5 ha. De nouveaux bâtiments conventuels furent érigés sur un plan régulier, probablement au nord de l'église à l'exception de l'ensemble claustral partiellement fouillé à l'est et susceptible de correspondre à l'infirmerie mentionnée dans la « Charte d'Or », véritable acte de « re-fondation ». Le prestige du monastère fut rehaussé par l'apport de nouvelles reliques ou leur transfert : le roi

Cnut offrit une grande croix d'or et sa veuve le « Reliquaire Grec » contenant la tête de saint Valentin ; du temps d'Edouard le Confesseur, les reliques de saint Grimald furent à nouveau déplacées.

A la fin du 10e siècle, l'enclos contenait deux cimetières : le premier, à l'ouest du monastère, dont il était séparé par la rue donnant accès au palais royal et aux deux grandes églises, était peut-être destiné aux laïcs, tandis que le second situé au nord-est de l'église pouvait correspondre, au moins partiellement, au cimetière monastique.

Plusieurs chapelles sont aussi attestées : Saint-Georges, dans le cimetière ouest ou peut-être dans le palais royal, Saint-Grégoire, à l'extrémité occidentale de l'église, Saint-Thomas au nord, enfin Saint-Maurice et Saint-Pantaléon également du côté nord.

Les bâtiments réguliers du *New Minster* furent détruits par le feu en 1065 et quelques années plus tard, en 1069-1070, Guillaume Ier étendit le palais royal vers le nord, au détriment du cimetière occidental. Dans un enclos désormais réduit à 1,4 ha, l'agrandissement du bâtiment claustral oriental fournit de nouveaux espaces domestiques à la communauté mais nécessita la démolition d'une chapelle comme la réduction du cimetière nord-est. Il est possible que le terrain situé au nord de l'église, à l'emplacement des bâtiments incendiés, ait été alors converti en aire d'inhumation pour compenser l'espace perdu à l'est.

La réduction de son enclos comme la forte humidité du site traversé par un ruisseau formant la limite avec *Nunnaminster* (une cause de multiples désagréments consignés dans les sources du 11e siècle) peuvent expliquer le déplacement du monastère dans le faubourg nord de la ville, à Hyde, vers 1110 (fig. 3.12). Les terrains libérés revinrent à l'évêque et à la cathédrale et la plus grande partie fut utilisée comme cimetière jusqu'au 19e siècle (fig. 3.13, c. 1148).

Le transfert du monastère à l'extérieur de la ville, autrement dit la fondation de Hyde Abbey à l'instigation du pouvoir royal, est intervenu alors que la construction de la nouvelle cathédrale, entamée en 1079, était certainement presque achevée. Les grandes dimensions du nouvel édifice peuvent traduire l'intention de réunir dans un même lieu les fonctions remplies jusque là par les deux églises et il est possible que la reconstruction de la cathédrale comme le déplacement de la communauté du *New Minster* aient constitué un unique projet conçu dans les années 1070 et réalisé en une quarantaine d'années.

Le *minster* féminin fut lui aussi réformé par Æthelwold vers 964 mais l'ampleur des travaux est mal connue (Barlow *et al.* 1976 : 322). D'après Guillaume de Malmusbery, l'évêque construisit le nouvel ensemble à l'emplacement du précédent, alors en mauvais état, et étendit son enclos au détriment de maisons particulières. On ignore presque tout du devenir de l'établissement jusqu'à la fin du 11e siècle ou au début du 12e siècle, où ses bâtiments furent réaménagés, l'église faisant l'objet d'une nouvelle consécration en 1108.

Enfin, la réforme bénédictine vit la construction d'un palais épiscopal à l'écart de la cathédrale, l'*aula* étant mentionnée pour la première fois vers 1000 mais en référence au temps d'Æthelwold (Barlow *et al.* 1976 : 323-324). L'enclos actuel de Wolvesey couvre environ 3,6 ha et sa limite avec l'enceinte canoniale doit correspondre à celle qui fut établie par l'évêque entre 963 et 970 pour mieux délimiter les trois monastères. Les fouilles conduites de 1963 à 1971 ont révélé sous le palais du 12e siècle des bâtiments de la fin du 10e siècle édifiés sur des terrains jusque là à usage agricole (Biddle 1975 : 326-328, avec fig. 19).

La première résidence épiscopale identifiée sous l'aile nord du palais ultérieur prend la forme d'une construction orientée est-ouest et délimitée par un fossé à l'ouest et au sud (fig. 3.13, 963-1066). L'extrémité occidentale du bâtiment contient une chapelle en pierre dotée à l'origine de deux absides confrontées dont l'une, à l'est, fut prolongée par un *porticus* rectangulaire. Il existait aussi une série de constructions en bois dont peu a survécu.

Les dernières décennies du 10e siècle virent donc une réorganisation majeure des trois ensembles monastiques présents *intra muros* : nouveaux enclos et nouveaux bâtiments communautaires devaient garantir le respect de la Règle bénédictine en protégeant moines et moniales de la vie urbaine comme des éventuels interférences de l'évêque, dans le cas de la cathédrale. Le quartier ecclésial représenta alors un bon tiers de la surface enclose, une proportion faiblement réduite après l'agrandissement du palais royal au détriment du cimetière de *New Minster* en 1069-1070.

Au début du 12e siècle, un nouveau paysage religieux dominait la cité : une cathédrale unique, édifiée entre 1079 et 1093 selon un schéma qui devait beaucoup aux modèles impériaux (Fernie 2000 : 117-121), avait remplacé les deux grandes églises monastiques qui, toutes deux placées sous le patronage royal, avaient rivalisé pendant presque deux siècles. C'est autour de cette cathédrale que la majorité des habitants de Winchester furent inhumés jusqu'au 19e siècle.

3.8. Les églises et les lieux d'inhumation non monastiques antérieurs à 1100

L'étude détaillée des paroisses de Winchester a été menée à bien par D. Keene dans la vaste enquête qu'il a consacrée à la ville médiévale (Keene 1985, vol. 1 : 106-136), mais l'essentiel des informations relatives aux fondations d'églises les plus anciennes apparaît dans le premier volume de la série *Winchester Studies* (Barlow *et al.* 1976 : 329-336).

A la fin du 13e siècle, la ville comptait 57 églises paroissiales dont la majorité devait exister au milieu du 12e siècle, bien qu'une preuve architecturale ou textuelle n'existe que pour 34 d'entre elles. Sur ce total, treize sont attestées vers la fin du 11e siècle, sept *intra muros* et six *extra muros*, en comptant une église fondée sur la porte est (fig. 3.14).

Des sources écrites, qui ne témoignent d'aucune fondation antérieure au 10e siècle, on peut déduire à cette date l'existence d'au moins quatre édifices, avec un degré de certitude

variable : l'unique acte de fondation, émanant de l'évêque entre 934 et c. 939, concerne une église suburbaine, proche de la porte ouest, correspondant probablement à St Martin-in-the-Ditch (fig. 3.15, n° 23), tandis qu'au milieu du siècle devait exister Saint-Pierre dans Colebrook Street (Keene 1985, fig. 3.15, n° 44). L'existence de l'église Saint-Jacques, située au sud-ouest de la ville, est déduite de sa mention vers 970 dans la *Regularis Concordia*, qui l'indique comme destination de la procession des moines le jour des Rameaux (fig. 3.15, n°13) ; enfin, la dédicace de la porte est à Saint-Michel enregistrée vers 994 suggère la présence à cette date d'un édifice religieux.

Dans quatre cas, pour des édifices tous situés *intra muros*, une origine pré-normande est établie par l'archéologie. D'une part, la fouille, conduite avant 1960, du site de Saint-Maurice, en limite sud de High Street (fig. 3.15, n° 35), a révélé une petite église à laquelle devait être associée l'inscription scandinave en runes découverte dans le clocher en 1970. D'autre part, dans George's Street (fig. 3.15, n° 45), plusieurs état de l'église de St Peter-in-Macellis (ou St Peter-in-the-Fleshambles) ont été mis au jour, le premier étant associé à la mention de l'édifice dans une charte d'Æthelred de 1012 (Cunliffe 1964 : 43-45 et 50-51).

Enfin, les investigations de grande ampleur exécutées sur le site de Lower Brook Street, au nord de la rue principale, ont révélé les vestiges de deux autres églises : St Mary-in-Tanner-Street et Saint-Pancrace (fig. 3.15, n° 30 et n° 41 et 3.16). Le premier état de l'église Notre-Dame, établie en front de rue, a consisté en l'adjonction d'une abside à un petit bâtiment en pierre préexistant, une transformation datée du début du 10e siècle dans le dernier rapport préliminaire (Biddle 1975 : 312-313). Cette église n'a jamais été dotée d'un cimetière propre.

Saint-Pancrace se dressait quelques dizaines de mètres en arrière de Notre-Dame, en cœur d'îlot, et sa construction a dû intervenir également au début du 10e siècle (Biddle 1975 : 318). Elle contenait une seule sépulture de la fin du haut Moyen Âge, implantée dans l'angle nord-ouest de la nef et qui a été datée par ^{14}C de 1090 ± 60 BP soit une datation calibrée de 890-1010 (déviation à un sigma) ou de 790-1030 (déviation à deux sigma) (Jordan, Haddon-Reece et Bayliss 1994 : 224, HAR-1488). Une autre inhumation antérieure à la fin du 11e siècle a été mise au jour au sud de l'église (Kjølbye-Biddle 1992 : 226).

Extra muros, dans le faubourg occidental (fig. 3.15, n° 5), seule l'église Saint-Anastase (reconstruite en 1870 sous la dédicace de Saint-Paul) a été très partiellement observée, ainsi que son cimetière fondé au-dessus de niveaux domestiques. Vers la fin du 11e siècle, l'église a été agrandie ou reconstruite, et elle a accueilli des sépultures à partir du 12e siècle (Collis 1978 : 264-270).

La chronologie, la localisation de ces églises, le plus souvent imbriquées à l'habitat, comme leurs faibles dimensions renvoient à une origine privée pour la majorité d'entre elles, fondées soit comme chapelles privées, soit pour desservir des communautés d'habitants partageant les mêmes intérêts sociaux ou économiques, des groupements désignés plus tard par le terme de guildes (Keene 1985 : 113).

Le seul cimetière paroissial fouillé *intra muros* sans lien avec l'un des trois *minsters* de la ville est celui de Staple Gardens, situé à proximité de l'enceinte, du côté ouest, mais, dans l'attente de la publication finale du site examiné dans les années 80, son interprétation est délicate. En tout, 274 sépultures ont été recensées, qui semblent s'échelonner du milieu ou de la fin du 10e siècle jusqu'au 14e siècle. Il doit s'agir, selon toute vraisemblance, du cimetière de l'église Saint-Paul qui était proche (fig. 3.15, n° 42) : attestée pour la première fois en 1256, elle fut désaffectée dans la seconde moitié du 14e siècle (lettre de M. Biddle à K. Qualmann du 23 août 1999). Si tel est le cas, il constitue dans l'état actuel des connaissances le seul cimetière attaché à une église paroissiale sise *intra muros* puisque aucun autre cimetière de ce type n'est connu par les sources écrites.

D'après un document de 1331 établissant les droits du prieuré de Saint-Swithun sur les églises du diocèse, seules trois des églises de Winchester alors mentionnées avaient leur propre cimetière, toutes trois situées *extra muros* : Saint-Jacques, Saint-Anastase et Saint-Gilles (Barlow *et al.* 1976 : 332). Toutefois le faible nombre d'églises fouillées à l'intérieur de l'enceinte invite à la prudence avant d'affirmer que les trois *minsters* ont conservé un quasi monopole des droits d'inhumation jusqu'à la fin du Moyen Âge, où l'ensevelissement à l'intérieur des églises se généralisa et où la nouvelle église Saint-Thomas fut dotée d'un cimetière ouvert dans la première moitié du 15e siècle (Kjølbye-Biddle 1992 : 233).

BIBLIOGRAPHIE

- Barlow *et al.* 1976

Barlow F. *et al.*, *Winchester in the Early Middle Ages. An Edition and Discussion of the Winton Domesday*, Oxford, Clarendon Press (Winchester Studies, 1).

- Biddle 1973

Biddle M., *Winchester: the development of an early capital*, *in* Jankuhn H., Schlesinger W. et Steur H. (éd.), *Vor-und Frühformen der europäischen Stadt im Mittelalter; Bericht über ein Symposium in Reinhausen bei Göttingen vom 18. bis 24. April 1972*, Göttingen : 229-261.

- Biddle 1975a

Biddle M., Excavations at Winchester, 1971. Tenth and final Interim Report, *Antiquaries Journal*, LV : 96-126 ; 295-337.

- Biddle 1975b

Biddle M., *Felix urbs Winthonia: Winchester in the age of the monastic reform*, *in* Parsons D. (éd.), *Tenth-Century Studies*, Londres et Chichester : 123-140.

- Biddle 1986

Biddle M., *Archaeology, architecture and the cult of saints in Anglo-Saxon England*, *in* Butler L. et Morris R. (éd.), *The Anglo-Saxon Church. Papers on history, architecture, and archaeology in honour of Dr H M Taylor*, Londres, The Council for British Archaeology : 1-31 (CBA Research Report, 60).

- Biddle 1990a

Biddle M., *The Study of Winchester: Archaeology and History in a British Town, 1961-1983*, *in* Stanley E. G. (éd.), *British Academy papers on Anglo-Saxon England*, Oxford, Oxford University Press : 299-341 et pl. hors texte.

- Biddle 1990b
Biddle M. (éd.), *Objects and Economy in Medieval Winchester*, Oxford, Clarendon Press (Winchester Studies, 7, Part II).
- Biddle et Hill 1971
Biddle M. et Hill D., Late Saxon planned Towns, *Antiquaries Journal*, 51 : 70-85.
- Blair 2005
Blair J., *The Church in Anglo-Saxon Society*, Oxford, Oxford University Press.
- Brooks 1984
Brooks N., *The Early History of the Church of Canterbury: Christ Church from 597 to 1066*, Londres, Leicester University Press.
- Clarke 1979
Clarke G., *The Roman Cemetery at Lankhills*, Oxford, Clarendon Press (Winchester Studies 3. Pre-Roman and Roman Winchester, Part II).
- Collis 1978
Collis J., *Winchester Excavations 1949-1960, vol. 2. Excavations in the suburbs and the western part of the town*, Winchester, Winchester City Council.
- Crummy 1979
Crummy P., The system of measurement used in town planning from the ninth to the thirteenth centuries, *Anglo-Saxon Studies in Archaeology and History*, 1 : 149-164.
- Cunliffe 1964
Cunliffe B., *Winchester Excavations 1949-1960, vol. 1*, Winchester, Winchester City Council.
- Fernie 2000
Fernie E., *The Architecture of Norman England*, Oxford, Oxford University Press.
- Jordan, Haddon-Reece et Bayliss 1994
Jordan D., Haddon-Reece D. et Bayliss A. (éd.), *Radiocarbon dates from samples funded by English Heritage and dated before 1981*, Londres, English Heritage.
- Keene 1985
Keene D., *Survey of Medieval Winchester (in two parts)*, Oxford, Clarendon Press (Winchester Studies, 2).
- Kjølbye-Biddle 1975
Kjølbye-Biddle B., A cathedral cemetery: problems in excavation and interpretation, *World Archaeology*, 7- n° 1 : 87-108.
- Kjølbye-Biddle 1992
Kjølbye-Biddle B., *Dispersal or Concentration: the disposal of the Winchester dead over 2000 years*, *in* Bassett S. (éd.), *Death in Towns: urban responses to the dying and the dead, 1000-1600*, Leicester, Leicester University Press : 210-247.
- Kjølbye-Biddle 1998
Kjølbye-Biddle B., *Anglo-Saxon Baptisteries of the 7th and 8th Centuries: Winchester and Repton*, *in* (éd.), *Acta XIII Congressus Internationalis Archaeologiae Christianae*, Le Vatican et Split : 757-778.
- Lapidge 2003
Lapidge M., *Cult of St Swithun*, Oxford, Oxford University Press (Winchester Studies 4, Part II).
- Mauskopf Deliyannis 1995
Mauskopf Deliyannis D., Church Burial in Anglo-Saxon England: the Prerogative of Kings, *Frümittelalterliche Studien*, 29 : 96-119.
- Meaney et Chadwick Hawkes 1970
Meaney A. et Chadwick Hawkes S., *Two Anglo-Saxon Cemeteries at Winnall, Winchester, Hampshire*, Londres (The Society for Medieval Archaeology Monograph, 4).

- Qualmann 1993
Qualmann K., *Roman Winchester*, *in* Greep S. (éd.), *Roman Towns: the Wheeler inheritance: a review of 50 years' research*, York, The Council for British Archaeology : 66-77 (CBA Research Report, 93).
- Rumble 2002
Rumble A. R., *Property and Piety in Early Medieval Winchester. Documents relating to the topography of the Anglo-Saxon and Norman City and its Minsters*, Oxford, Clarendon Press (Winchester Studies 4, Part III).
- Scobie Zant et Whinney 1991
Scobie G. D., Zant J. M. et Whinney R., *The Brooks, Winchester. A preliminary report on the excavations, 1987-88*, Winchester, Winchester Museum Service.
- Yorke 1982
Yorke B., The foundation of the Old Minster and the status of Winchester in the seventh and eighth centuries, *Proceedings of the Hampshire Field Club Archaeological Society*, 38 : 75-83.

LONDRES

1. LA DOCUMENTATION

Les publications archéologiques relatives Londres sont légions et de toutes natures. La publication de l'ouvrage intitulé *The Future of London's Past : a survey of the archaeological implications of planning and development in the nation's capital* a constitué un tournant majeur de la recherche, révélant à la fois les lacunes dans l'état des connaissances et l'ampleur de la menace que les aménagements contemporains faisaient peser sur les archives du sol de la capitale britannique (Biddle, Hudson et Heighway 1973).

Depuis cette parution, une masse considérable d'informations nouvelles a été enregistrée et une partie du trou noir que constituait le haut Moyen Âge a été comblée par la localisation du *wic* londonien (*Lundenwic*) à l'extérieur de l'enceinte, une agglomération des 7e-9e siècles qu'il convient de prendre en compte au même titre que la zone enclose pour comprendre l'évolution générale du site pendant le premier millénaire. Ceci implique une organisation des données un peu différente de celle des autres notices : ici une présentation chronologique, incluant la topographie religieuse et funéraire à chaque étape du développement urbain, a été adoptée pour ne pas rompre l'unité des ensembles topographiques qu'ont constitué la cité et l'agglomération du Strand, dont l'évolution doit être examinée de manière parallèle[1].

Pour l'Antiquité, la synthèse la plus récente consacrée à la capitale est celle de D. Perring parue en 1991 mais le débat sur la fin de l'époque romaine, qui me retient plus particulièrement ici, est principalement nourri par des articles proposant des interprétations divergentes. Le dernier ouvrage entièrement consacré à Londres pendant le haut Moyen Âge date aussi d'une quinzaine d'années (Vince 1990) mais des travaux plus récents sont disponibles, sous la forme d'articles de synthèse et de monographies portant notamment sur les fouilles conduites dans le *wic*. Enfin, un bilan général des connaissances a été récemment publié à l 'échelle de toute l'agglomération londonienne par l'équipe du Musée de Londres, dressant un inventaire systématique des découvertes et proposant de nouvelles orientations de recherches (Brigham 2000).

[1]. La topographie religieuse et funéraire de la cité entre le 7e et le 11e siècle fait néanmoins l'objet d'une unique section, compte tenu des incertitudes de datation de certaines sépultures et de la nécessité d'étudier l'ensemble épiscopal dans la longue durée.

2. LONDRES, CAPITALE DE PROVINCE ROMAINE

2.1. Le développement urbain (en l'absence d'autres indications, les informations sont issues de Perring 1991)

La fondation de *Londinium* a dû intervenir aux alentours de 50-55, après la construction des voies et des chaussées traversant les marais du secteur de Southwark et assurant donc la liaison avec la rive sud de la Tamise (fig. 4.1). Il est certain que cet habitat n'a pas succédé à un établissement de l'Âge du Fer et qu'il n'a pas eu de caractère militaire, même s'il est peu probable que la tête de pont soit restée sans défense sur la rive sud.

La première installation eut lieu sur le flanc sud de Cornhill, à l'est, puis l'occupation s'est étendue principalement vers l'ouest, au-delà de la petite vallée de la rivière Walbrook (fig. 4.2). La planification urbaine, absente à l'origine, est nette après la révolte de Boudica, à partir des années 70, quand le *forum* est établi au centre d'une trame régulière ; cette construction, tout comme l'édification probable dès cette date d'un fort dans le secteur nord-ouest, peut manifester le nouveau statut de la ville comme capitale de la province de *Britannia*, bien que Colchester ait pu garder ce rang jusque dans les années 90 (Milne 1993 : 13). Les fonctions politiques et administratives de la cité, comme l'accroissement de sa population, s'expriment dans un programme monumental sans équivalent en Bretagne insulaire : outre le *forum* agrandi vers 100, on compte un amphithéâtre, plusieurs temples et deux thermes au début du 2e siècle.

Les fouilles récentes ont aussi livré beaucoup d'informations sur l'habitat civil qui a d'abord pris la forme de maisons en pans de bois dont la densité et les reconstructions rapprochées révèlent la croissance rapide de la population vers la fin du 1er siècle. Au milieu du 2e siècle, la ville devait couvrir une superficie équivalente à celle qui fut enclose sur trois côtés, en retrait de la Tamise, vers 200, soit environ 125 ha, certains secteurs étant toutefois faiblement occupés (fig. 4.3).

La fonction commerciale de Londres est mieux perçue depuis les fouilles entreprises à partir des années 70 sur le bord du fleuve, révélant les aménagements portuaires (quais et entrepôts) comme la diversité des produits importés, principalement de Gaule et de la région rhénane, et d'abord destinés aux armées. Au-delà du 1er siècle, la Bretagne étant à même de fournir les denrées de base aux populations civiles et militaires, la part d'activité représentée par les importations diminua jusqu'à disparaître vers le milieu du 3e siècle.

M. Fulford voit le premier signe de déclin de la capitale dans l'abandon de certaines demeures à partir du 3e quart du 2e siècle. Dès lors, l'habitat civil aurait pris la forme prédominante de maisons de pierre, dont beaucoup étaient décorées de mosaïques, implantées de manière plus lâche que précédemment, des constructions à caractère monumental qui sont attestées tout au long du 3e siècle, *intra muros* comme dans le faubourg de Southwark (Fulford 1995). On aurait donc affaire à une capitale encore prospère, mais moins peuplée

vers la fin du 2e siècle et dans le courant du 3e siècle. M. Fulford adopte ici les conclusions d'une étude fondée sur l'évaluation des déchets domestiques, de la demande en approvisionnement en eau et de la nourriture consommée, qui présenteraient une nette baisse à partir des années 150 (Marsden et West 1992).

Sans entrer dans une analyse critique détaillée de cette approche quantitative, qui postule une relation proportionnelle entre le nombre d'habitants et la quantité de mobilier qu'ils ont laissée (ainsi que, de manière implicite, des pratiques alimentaires et une gestion des déchets inchangées pendant presque quatre siècles), on peut souligner d'emblée qu'elle ne prend pas en compte la conservation différentielle des niveaux antiques, dont les plus tardifs ont été davantage soumis à la destruction, d'abord par les formes d'usage du sol qui ont abouti à la formation des terres noires (*cf. infra*), ensuite par le creusement des caves médiévales.

En outre, comme M. Fulford l'admet lui-même, on a du mal à concilier une éventuelle baisse de la population avec l'érection, dans le deuxième quart du 3e siècle, du dernier tronçon de l'enceinte, sur la rive nord de la Tamise, une entreprise nécessitant des moyens humains et financiers importants.

L'article de P. Marsden et B. West constitue une réponse explicite à celui que B. Yule avait fait paraître deux ans plus tôt associant l'absence apparente des niveaux de la fin de l'Antiquité non pas à un arrêt de l'occupation au 2e ou 3e siècle ni à un arasement volontaire de la stratification mais au processus de transformation des dépôts qui a abouti aux niveaux de terres noires pouvant atteindre un mètre ou plus, à Londres comme ailleurs (Yule 1990). Après avoir passé en revue les données archéologiques disponibles sur un certain nombre de sites fouillés sur les deux rives de la Tamise, B. Yule récapitulait les deux principaux mécanismes susceptibles d'avoir engendré une telle transformation du sol : une mise en culture des terrains, qui ne peut cependant rendre compte des niveaux inférieurs des terres noires et de ceux qui sont adjacents à des maçonneries ; une évolution biologique des sédiments, mise en évidence par R. Macphail sur la base d'analyses micromorphologiques, ce qui expliquerait notamment la rareté des constructions en matériaux périssables identifiés pour cette période, les restes d'argile ayant été fortement fragmentés et finalement intégrés dans le sédiment transformé. Autrement dit, il ressort de cette étude que l'on ne peut se fonder sur la stratification subsistant sous les niveaux de terres noires pour évaluer la durée et la densité d'occupation à la fin de l'Antiquité, seuls les vestiges maçonnés ayant résisté aux transformations biologiques du sol. Cela jette un sérieux doute sur la réalité du changement topographique et architectural que souligne M. Fulford dans son article paru en 1995, qui renvoie pourtant au travail de B. Yule mais sans en débattre explicitement : des constructions denses en matériaux périssables ont-t-elle réellement cédé le pas à des maisons maçonnées désormais établies sur de plus grandes emprises, ce qui est considéré comme un indice de la réduction de la population londonienne, ou bien les traces des maisons en terre et en bois les plus tardives ont-elles été éradiquées ultérieurement ?

Le devenir de Londres pendant l'Antiquité ne peut être interprété de manière simple et univoque en terme de développement puis de déclin tant les données sont contrastées (Watson 1998) : d'un côté, abandon des aménagements portuaires vers le milieu du 3e siècle, probablement en raison d'un changement de régime de la Tamise (Brigham 1990), et démolition de portions de la basilique quelques décennies plus tard ; de l'autre, renforcement des défenses par la construction de bastions sur le flanc est dans les années c. 351-375 et par la réfection du mur le long de la Tamise, dans l'angle sud-est, vers 390, et construction après 350 d'un vaste édifice de plan basilical (*cf. infra*). Tout en soulignant l'ampleur des transformations du paysage monumental et des fonctions assurées par la capitale, B. Watson a relayé la position de B. Yule, en rejetant l'interprétation traditionnelle des terres noires comme le résultat de la création de jardins et de vergers dans un espace désormais faiblement occupé.

Ce débat fait aussi intervenir l'interprétation de l'édifice basilical partiellement mis au jour dans l'angle sud-est de l'enceinte, sur une petite colline et à l'extrémité d'une des voies est-ouest principales (fig. 4.3, n° 7) (Sankey 1998). Cette construction, dont le mur périphérique fondé sur poteaux mesurait deux mètres de large, est interprétée comme une structure à cinq vaisseaux dont l'extrémité orientale était séparée du reste du bâtiment par une paroi et qui présentait un puits en son centre (fig. 4.4). Ce plan, restitué par symétrie puisque seule une petite partie du bâtiment a été fouillé, côté nord, est rapproché de celui de l'église épiscopale Sainte-Tecla de Milan édifiée à la fin du 4e siècle et qui incluait un puits au milieu du vaisseau central, quelques mètres en avant de la séparation nord-sud. Pour D. Sankey, on pourrait donc avoir affaire à une église de statut épiscopal mais il n'exclut pas une autre fonction, celle d'un grenier impérial destiné à stocker le produit de l'annone. Dans un cas comme dans l'autre, l'édifice témoignerait du statut métropolitain de Londres à la fin du 4e siècle et des ambitions de ses constructeurs, tout comme le font les grands travaux touchant le circuit défensif déjà mentionnés. L'auteur se range donc également du côté des partisans d'une ville encore dynamique et peuplée, conformément aux données funéraires de la zone orientale, tout en proposant une baisse de la population d'un tiers environ sur la base de la taille de l'édifice basilical (s'il s'agit bien d'une église) comparée à celle des basiliques civiles antérieures, une conclusion livrée sans argumentation, ce qui la rend difficile à accepter en l'état.

2.2. La topographie funéraire antique

La publication récente des fouilles conduites entre 1983 et 1990 à l'est de la cité, où fut mise au jour une vaste nécropole à incinérations et à inhumations, offre un rapide bilan des connaissances sur les espaces funéraires entourant la ville pendant l'Antiquité (Barber et Bowsher 2000 : 2-3). Ici, comme ailleurs, l'individualisation de nécropoles est souvent difficile, d'une part à cause des conditions d'observation, d'autre part et surtout en raison même de l'usage antique qui n'exclut pas des sépultures isolées ou en petits groupes.

L'identification de nécropoles distinctes constitue donc souvent une simplification des données.

Des zones funéraires, associant en général inhumations et incinérations, ont été localisées tout autour de la ville, certaines fondations précoces ayant été ultérieurement encloses par l'enceinte érigée au 2e siècle (Perring 1991 : 14) (fig. 4.2 et 4.3). La zone orientale est celle qui a fourni le plus grand nombre de tombes : 136 incinérations et 550 inhumations, auxquelles s'ajoutent plus de 165 creusements identifiés à des sépultures perturbées ne contenant aucun reste humain (Barber et Bowsher 2000 : XIV).

La chronologie des tombes s'étire de la fin du 1er siècle au début du 5e siècle, l'essentiel des sépultures étant datée des 3e et 4e siècles, période pour laquelle aucune rétraction du site n'est constatée. Seules trois tombes, appartenant à une même zone où les inhumations étaient très denses, contenaient du mobilier dont la datation s'étend jusqu'au 5e siècle, mais il convient de garder en mémoire les modes de datation de la céramique antique qui, par convention, n'est jamais attribuée au-delà de 400 alors que la période de production, et surtout d'utilisation, a pu être plus longue ; autrement dit, les méthodes employées ne permettent pas d'assigner une date précise à la fin de l'utilisation de cette zone funéraire (Barber et Bowsher 2000 : 54-57).

Cette question est bien sûr liée à celle de l'occupation urbaine dans son entier. La pérennité du site et son degré d'utilisation au 4e siècle excluent une forte baisse démographique à cette période, un constat qui, s'il était élargi aux autres aires funéraires du nord et de l'ouest, contribuerait à expliquer l'importante activité de construction reconnue à la fin de l'époque romaine. Autrement dit, les données issues de cet espace funéraire ne soutiennent pas l'hypothèse selon laquelle Londres serait devenu un petit « centre administratif », fortement dépeuplé, à la fin du 4e siècle, malgré l'importance indéniable des transformations du paysage monumental citées plus haut (Barber et Bowsher 2000 : 306-307). Cette position s'oppose donc à l'appréciation auparavant généralement admise et résumée par D. Perring, qui, postulant une forte baisse démographique dès la seconde moitié du 2e siècle, suggérait que la taille des aires funéraires ne reflétait pas nécessairement celle de la population, et ce en invoquant des raisons diverses : d'une part, une partie de la population de Londres dans les premiers siècles aurait pu ne pas y être inhumée, certains individus repartant dans leur communauté d'origine à la fin de leur vie ; d'autre part, la pratique de l'incinération pourrait aussi fausser les données (sans doute en raison d'une plus grande vulnérabilité de la tombe ?). Enfin, pour rendre compte de la sur-représentation masculine constatée dans la zone orientale (connue en 1991 par des publications préliminaires), D. Perring proposait de voir dans la ville des 3e-4e siècles un lieu de cérémonie plus qu'un lieu de résidence : les funérailles y seraient devenues un événement social important, de sorte qu'on aurait pu, pour des raisons de prestige, y inhumer des individus ayant passé l'essentiel de leur vie à la campagne (Perring 1991 : 121-122). On voit ici le degré de spéculation atteint par certaines interprétations pour tenter de concilier des données incertaines et contradictoires.

2.3. La naissance de la topographie chrétienne

La communauté chrétienne de Londres fut représentée par son évêque, du nom de *Restitutus*, au concile d'Arles convoqué par l'empereur Constantin en 314 et fut certainement le siège d'un évêché métropolitain pendant tout le 4e siècle, l'organisation ecclésiastique de l'Angleterre devant être calquée, comme dans le reste de l'Empire, sur celle des provinces civiles (Thomas Charles 1981 : 197). Il existe très peu de traces matérielles de l'adhésion au christianisme d'une partie de la population londonienne à cette date : au bol orné d'un chrisme, trouvé à Copthall Court, recensé au début des années 80 (*Ibid.* : 89), s'ajoute maintenant, de manière hypothétique, l'édifice de plan basilical présenté plus haut et qui a pu représenter une église destinée aux rassemblements de la communauté *intra muros* (Sankey 1998) : une hypothèse à laquelle adhère M. Jones dans l'inventaire qu'il a dressé des découvertes les plus récentes de Grande-Bretagne et d'Irlande à l'occasion du XIIIe congrès d'Archéologie chrétienne (Jones 1998 : 396). Si cette identification est exacte, on a affaire au premier lieu de culte chrétien reconnu dans la capitale, où, par comparaison avec ce qui est attesté ailleurs en Bretagne et sur le continent, W. Rodwell suppose que des bâtiments antiques, religieux ou profanes, ont été convertis en églises dès le début du 4e siècle (Rodwell 1993 : 92-93).

Ceci lui apparaît probable dans le cas du site de Westminster, édifié à l'emplacement d'un bâtiment antique maçonné et où un groupe de sculptures religieuses et funéraires païennes a été retrouvé sous la crypte en 1977 : la fondation saxonne aurait alors perpétué une fondation de l'époque romaine. Une hypothèse de conversion est également formulée pour le *mithraeum* de Walbrook dont le décor païen a été détruit et la structure largement modifiée au début du 4e siècle, l'ensemble pouvant alors facilement remplir les fonctions d'une église avec un sanctuaire à l'ouest et un possible *atrium* à l'est. En raison de la proximité avec la rivière Walbrook, W. Rodwell suppose même une fonction baptismale qui rendrait compte de la présence d'une maçonnerie quadrangulaire de « date tardive » enregistrée sur la rive ouest. Enfin, le même auteur propose une origine également romaine pour l'église de St Peter-Cornhill, qu'une tradition médiévale considère comme la plus ancienne de Londres et qui fut édifiée dans l'aile nord du *forum*, sur le flanc de la basilique : le tracé des rues médiévales contournant l'angle sud-est du *forum* et conduisant à l'église à travers sa porte sud, W. Rodwell en déduit que l'édifice religieux a été construit alors que les murs périphériques du *forum* étaient encore en élévation. Toutefois, cette séquence chronologique n'en fait pas nécessairement une fondation romaine mais situerait la construction de Saint-Pierre au plus tard dans le courant du 9e siècle, période à laquelle la basilique fut certainement démolie et son emprise recouverte par Cornhill Street.

La topographie chrétienne de Londres à la fin de l'Antiquité est donc largement inconnue et les hypothèses formulées par W. Rodwell, même si elles s'inscrivent dans des phénomènes bien attestés à cette période, demandent une confirmation archéologique.

3. LONDRES DU 7E AU 9E SIECLE : UNE VILLE DOUBLE

3.1. La cité

En l'absence quasi totale de traces archéologiques attribuables aux 7e-9e siècles *intra muros* (quelques tessons de céramique en position résiduelle et quatre sépultures – *cf. infra*, § 4.2.), l'interprétation généralement admise est celle de l'abandon de la zone enclose, qui aurait néanmoins conservé un statut de centre administratif et religieux illustré par la volonté de Grégoire le Grand qu'y soit établi le premier siège épiscopal d'Angleterre et par la fondation de la cathédrale Saint-Paul en 604. Il est possible qu'une résidence royale ait existé non loin de l'enclos épiscopal, l'occupation étant ainsi concentrée dans la partie occidentale de l'enceinte, mais sa localisation traditionnelle dans l'ancien fort romain de Cripplegate est maintenant remise en cause, D. Keene ayant suggéré que le monastère de St Martin-le-Grand érigé au 11e siècle a pu en conserver le souvenir (Keene, Burns et Saint 2004 : 20). La topographie antique serait alors largement effacée, à l'exception de l'enceinte, et une bonne partie de la superficie enclose transformée en zone humide après l'abandon du système de drainage (Cowie 2001 : 195-197).

Selon l'interprétation dominante, qui est discutée dans la synthèse, on aurait donc affaire avant tout à un centre de pouvoir, occupé par des élites ecclésiastiques et peut-être laïques et leurs dépendants, et contrôlé en alternance par les souverains de Mercie et du Wessex (Keene 2000 : 188). A partir du 7e siècle, Londres est un important atelier monétaire pour toute l'Angleterre du Sud-Est, qu'il s'agisse de monnaies d'or frappées dans les années 630 ou de la nouvelle monnaie d'argent émise à la fin du siècle. Des types du début du 8e siècle peuvent être associés à Æthelbald de Mercie. Leur lieu de frappe n'est cependant pas connu avec précision : même si leur légende fait référence au nom romain de la cité (LONDINIV ou LONDENUS ou encore DE LUNDONIA), une production dans le *wic* n'est pas totalement exclue.

3.2. *Ludenwic*

3.2.1. Le développement urbain

Le site de *Ludenwic* fut localisé dans le Strand en 1984, de manière séparée, par M. Biddle et A. Vince et leur hypothèse fut confirmée dès l'année suivante par les fouilles conduites autour de Covent Garden. Depuis, plus de 40 sites ont livré des informations sur l'agglomération, son extension, son organisation spatiale et ses activités, résumées ici principalement à partir de l'article de R. Cowie (2001), mais d'autres contributions exposent les mêmes données de manière synthétique (comme Blackmore 2002) ou livrent un bilan détaillé de l'ensemble des découvertes (Cowie 1988 ; Cowie et Whytehead 1989 ; Cowie et

Harding 2000). Les fouilles en aire ouverte les plus étendues, exécutées au Royal Opera House, ont été récemment publiées (Malcolm, Bowsher et Cowie 2003).

L'origine du *wic* est encore mal connue, l'existence d'un petit habitat étant supposée sur la base de quelques découvertes d'objets, en place ou non, et d'un petit nombre de sépultures réparties en deux ensembles (fig. 4.5) : l'un situé à St Martin-in-the-Fields, près de l'extrémité occidentale du Strand (n° 15), où quelques sarcophages accompagnés de deux coupes en verre et d'une pointe de lance furent découverts lors de la reconstruction de l'église en 1722-1726 ; l'autre comprend au moins 14 inhumations dispersées à l'ouest de Drury Lane, difficilement datables. Trois d'entre elles – une à Jubilee Hall (n° 7) et deux au Royal Opera House (n° 12) – ont fait l'objet de datation par ^{14}C les plaçant dans le 7e siècle. Deux autres sont attribuées aux années 640-670 ou à la deuxième moitié du 7e siècle à partir des éléments vestimentaires qu'elles contenaient (plaque-boucle et fibule).

La nature de cette première phase demeure délicate à déterminer : fermes dispersées ou habitat nucléaire, comme à Ipswich ? L'hypothèse d'un établissement saisonnier correspondant au modèle proposé par R. Hodges pour rendre compte de la première phase des *emporia* (type A) n'est pas exclue par R. Cowie dans la mesure où un lieu d'échanges fonctionnant de manière intermittente laisserait peu de traces archéologiques.

La seconde moitié du 7e siècle correspond à une phase d'expansion contemporaine d'une première période de domination par les souverains de Mercie, qui auraient eu d'autant plus d'intérêt à développer les activités commerciales de Londres que, contrairement aux souverains du Kent, ils n'avaient pas jusque-là d'accès direct à la mer. C'est dans une charte des années 672-674 et émanant d'un sous-roi de Wulfhere qu'est mentionné pour la première fois le *portus Lundoniae* et quelques années après apparaît le nom de *Lundenwic* dans les lois de Hlothhere et d'Eadric.

Le site du Royal Opera House suggère une densification de l'habitat vers la fin du 7e siècle et au début du 8e siècle, avec l'ajout de rues et de bâtiments et une plus grande fixité des limites parcellaires. Vers le milieu du 8e siècle, *Lundenwic* avait probablement atteint son extension maximale de l'ordre de 55 à 60 ha. La construction et la réfection régulière des voies ont nécessité une très forte activité d'extraction de gravier qui implique une tâche collective contrôlée par une autorité centrale, probablement royale. Les bâtiments, situés en front de rue ou autour de cours, abritaient des fonctions résidentielles et artisanales, les déchets domestiques et industriels étant mêlés dans des fosses aux alentours.

Des sources écrites (chartes et textes de lois) révèlent le contrôle exercé par les souverains du Kent et de Mercie sur le commerce londonien au 8e siècle et les découvertes archéologiques témoignent de la diversité des produits importés, soit d'autres parties d'Angleterre, soit du continent, le commerce local et régional livrant notamment les denrées alimentaires et les matières premières nécessaires à la production artisanale, tandis que la région rhénane et la Gaule du Nord fournissaient des meules et de la céramique, également apportée en grande quantité des ateliers d'Ipswich.

L'activité artisanale de *Lundenwic*, qui n'a pas révélé de zones spécialisées, incluait le travail de l'os et de la corne, du fer et des alliages de cuivre ainsi que la production de tissu dont toute la chaîne opératoire est attestée et qui a connu une forte expansion entre le 7e siècle et le milieu du 8e siècle.

L'agglomération semble avoir décliné à partir de la fin du 8e siècle, si l'on en juge par la baisse d'activité enregistrée sur le site du Royal Opera House, et avoir été totalement abandonnée vers le milieu du siècle suivant, date à partir de laquelle les signes d'occupation s'intensifient à l'intérieur de l'enceinte. Plusieurs facteurs peuvent rendre compte de la disparition du *wic*. D'une part, il a pu subir plusieurs incendies : trois sinistres sont enregistrés dans l'*Historia Regum* entre 764 et 801 et les fouilles ont révélé la destruction par le feu de nombreux bâtiments. D'autre part, des changements dans le régime des marées ont pu compromettre le fonctionnement de l'activité portuaire, le niveau de l'eau étant monté au cours des 8e et 9e siècles. Enfin, sont invoqués les raids scandinaves attestés par la *Chronique Anglo-Saxonne* en 842 et 851, alors qu'en 871-872 une armée viking a établi son camp d'hiver à Londres (deux fossés datés du 9e siècle peuvent correspondre à cette période, qu'il s'agisse d'une protection érigée par les habitants ou des traces d'une fortification scandinave).

Selon le schéma aujourd'hui largement admis, Londres, entre le 7e siècle et le milieu du 9e siècle, aurait été constitué de deux ensembles remplissant des fonctions distinctes et complémentaires : un centre de pouvoir administratif et religieux *intra muros*, une agglomération artisanale et marchande *extra* muros. Cette organisation duale a été proposée par M. Biddle pour Winchester et *Hamwic* et étendue aux autres *emporia* (Biddle 1973 ; Biddle 1976 : 114-115), mais dans le cas de Londres il a fallu attendre les années 80-90 pour obtenir des preuves matérielles de l'établissement suburbain. Si l'importance de cet habitat est indéniable, l'interprétation générale, proposée pour d'autres villes, mérite une discussion qui sera conduite dans le chapitre second de la synthèse.

3.2.2. La topographie religieuse et funéraire (fig. 4.5)

Au 13e siècle, cinq églises desservaient le territoire correspondant à l'ancien *wic* mais leur origine demeure incertaine (Cowie et Harding 2000 : 188-189 ; Vince 1990 : 62-68). Dans le cas de St Martin-in-the-Field (n° 15), la présence de sarcophages et de mobilier du 7e siècle comme la dédicace peuvent constituer des indices d'ancienneté pour la fondation de l'église. St Andrew's-Holborn, établie aux marges du domaine de Westminster, est mentionnée comme une « vielle église en bois » dans une charte du roi Edgard de 959 dans laquelle elle est utilisée comme limite. L'ancienneté qui lui est attribuée rend probable une fondation au 9e siècle, voire plus tôt, en tout cas avant la dépopulation du *wic*. A. Vince établit un parallèle entre sa position excentrée et celle de l'église Notre-Dame de *Hamwic*, qui aurait pu être l'église principale de l'habitat.

L'église Saint-Bride (n° 13), mentionnée seulement au 12e siècle, était située non loin des murs de la cité, donc également en position périphérique par rapport à l'extension possible du

wic (Milne 1997). Sa proximité avec une nécropole romaine et la présence d'une maçonnerie antérieure à l'église médiévale avaient conduit à formuler l'hypothèse d'une fondation martyriale mais la discontinuité entre l'occupation funéraire antique et médiévale a été maintenant démontrée. La fonction funéraire est toutefois antérieure à la construction de l'église édifiée dans le courant du 11e siècle ou au début du 12e siècle puisque des restes osseux ont été découverts dans le comblement d'un puits lui-même englouti sous les fondations de l'abside, mais leur attribution à la population du *wic* n'est soutenue par aucun argument archéologique. Ces inhumations peuvent davantage correspondre à un petit groupe familial associé à une fondation privée du 10e ou du 11e siècle, la construction de l'église à abside observée en fouille pouvant traduire le nouveau statut paroissial de l'église qui desservait au milieu du 11e siècle un faubourg danois établi le long de Fleet Street.

Les trois autres églises localisées dans le Strand au Moyen Âge, St Mary-le-Strand, St Clement-Danes et Saint-Dunstan ne sont probablement pas antérieures à la fin du 10e siècle ou au 11e siècle (Vince 1990 : 63).

L'origine de Westminster reste elle-même très incertaine, en raison de la fabrication de nombreux faux au sein de l'abbaye à la fin du 11e siècle et au début du siècle suivant, ce qui rend suspect tout témoignage de cette période qui n'est pas corrélé par d'autres sources (*Ibid.* : 66). Un récit rédigé entre 1076 et 1085 attribue cette fondation à un individu anonyme du temps d'Æthelberht (mort en 616), premier souverain anglo-saxon converti par Augustin et ses missionnaires, ce qui ferait de cet établissement l'un des plus anciens d'Angleterre. D'autres documents attribuent cette fondation à Offa à la fin du 8e siècle, ce qui demeure également très incertain, malgré la découverte sur le site de quelques tessons de cette période et d'une monnaie du début du 9e siècle. En fait, l'existence du *minster* n'est pas assurée avant le milieu du 10e siècle. Dunstan, évêque de Londres entre 959 et 961, restaura alors Westminster en lui attribuant de vastes domaines dans le Middlesex, dont le territoire correspondant au *wic* et à ses abords. Il est peu probable que cette donation représente une restitution de droits anciennement détenus par l'établissement, notamment des droits de péage, puisque seul le roi en a concédé pendant la période de fonctionnement de *Ludenwic*.

4. Londres du milieu du 9e siecle a la fin du 11e siecle

4.1. Le développement urbain

Des traces d'activité ont été observées à partir du milieu du 9e siècle, notamment sur les bords de la Tamise, aux alentours de Queenhithe (à l'origine Æthelred's Hythe) (Schofield en préparation, section 3.3.), mais c'est au roi Alfred qu'est attribué le nouveau développement urbain de la cité. En effet, en 886, Londres, alors sous la domination des Vikings, passa sous le contrôle du roi du Wessex, qui a développé une politique de mise en défense et de

planification urbaine à travers la fondation ou la restauration de *burhs* dans le Wessex puis dans les territoires qui sont passés sous son autorité. A Londres, selon les termes de la *Chronique Anglo-Saxonne*, il a restauré les murs, repeuplé la cité et, lors d'une assemblée destinée à discuter de sa « restauration » (« *instauracio* »), il a attribué des îlots à des aristocrates (Biddle et Hill 1971 : 83).

Depuis la publication de cet article fondateur, le cas de Londres a fait l'objet de diverses publications présentant des vues divergentes, que S. Joly a analysées (Joly 2003) : les unes défendant la thèse d'une planification extensive, comme l'a fait T. Tatton-Brown qui attribuait au souverain une opération d'urbanisme dans toute la partie sud-est de la cité, à la tête du pont (Tatton-Brown 1986 : 25-26) ; les autres, aujourd'hui les plus nombreuses, proposant, sur la base des données archéologiques, une évolution plus lente et moins dirigée, le réseau viaire ayant été progressivement densifié par l'ajout de rues secondaires. Ainsi, A. Vince restitue deux réseaux distincts, de part et d'autre de Walbrook (Vince 1990 : 124-128 et fig. 4.6) : à l'ouest, un réseau est organisé autour de Cheapside, qui s'étire à l'est de la cathédrale Saint-Paul et à partir de laquelle plusieurs rues nord-sud rejoignent la berge de la Tamise, une trame qui a pu exister dès la fin du 9e siècle et donc correspondre au *burh* d'Alfred ; à l'est, se substituant à un premier habitat attesté par des découvertes mobilières, un nouveau réseau viaire a pu être créé dans le courant du 10e siècle, centré sur Eastcheap et une série de rues nord-sud rejoignant la Tamise. Toutefois, dans l'état actuel des connaissances, la répartition de la céramique d'époque saxonne découverte *intra muros* en faible quantité suggère que jusqu'à la fin du 10e siècle l'occupation a été concentrée au sud et à l'ouest de la cathédrale Saint-Paul (Schofield en préparation, section 3.3).

Au 10e siècle, le côté sud de l'enceinte, en mauvais état, s'effondra dans le fleuve ou fut volontairement détruit. Un nouveau quai, en bois, fut construit et une rue (Thames Street) fut fondée directement sur les ruines du mur (Vince 1990 : 129).

La première mention explicite du pont de Londres remonte au quatrième code de lois d'Æthelred, rédigé vers mil, mais la référence à Southwark, dans le *Burghal Hidage*, vers 1016, suggère fortement la réparation ou la reconstruction d'un pont par Alfred ou Edouard (Cowie et Harding 2000 : 193).

Un *burh* fut aussi probablement fondé sur la rive sud vers la fin du 9e siècle ou le début du 10e siècle, Southwark correspondant au site de *Suthringha gewoeorche* cité dans le *Burghal Hidage*. La délimitation précise du *burh* n'est pas connue mais les observations archéologiques permettent de restituer un petit habitat situé à l'emplacement du faubourg antique, sur les bords du fleuve. Cet établissement a pu constituer d'abord une place forte, reliée au *burh* de la rive nord par le pont (London Bridge), également destiné à empêcher les bateaux des Vikings à remonter la Tamise (Cowie et Harding 2000 : 191). Il est possible que cet habitat ait été desservi par un *minster* établi sur le site de St Mary-Overy, prieuré fondé en 1108 auquel on attribue traditionnellement une origine plus ancienne (Vince 1990 : 68).

4.2. La topographie religieuse et funéraire de la cité du 7e au 11e siècle

4.2.1. Les inhumations isolées ou en petit groupe

Quelques découvertes semblent correspondre à des tombes isolées sans lien connu avec une église, deux dans la cité, les autres sur le bord de la Tamise (Cowie et Harding 2000 : 190 et 201). *Intra muros*, une inhumation double, creusée dans les terres noires, a été reconnue à Rangoon Street, dans la partie orientale de l'enceinte, la datation au ^{14}C ayant fourni les fourchettes de 660-870 et de 680-945 (British Museum, 2214R et 2215R).

Sur la berge, deux tombes ont été observées à 5 m de distance à Bull Wharf, l'une déposée dans une fosse, l'autre à la surface du sol, reposant sur un lit d'écorce et de roseaux et recouverte d'écorce et de mousse. Ces tombes, insérées dans des aménagements de berge en bois, sont attribuées aux 10e-11e siècles.

La découverte la plus tardive correspond aux restes de onze corps dont huit décapités, découverts au nord de Queen Victoria Street (Cowie et Harding 2000 : 197) : le fait qu'il s'agisse d'exécutés justifie à lui seul une inhumation à l'écart de toute église à une date aussi tardive que la seconde moitié du 11e siècle. En revanche, l'hypothèse selon laquelle ces sépultures pourraient renvoyer à la bataille qui eut lieu en 1066 pour la prise de Londres par Guillaume paraît bien fragile.

4.2.2. L'enclos épiscopal

L'ancienne prééminence de Londres dans la Bretagne du 4e siècle est habituellement invoquée pour rendre compte de la volonté de Grégoire le Grand d'y établir le premier siège archiépiscopal d'Angleterre, qui finalement est revenu à Cantorbéry. Peu de sources écrites évoquent l'église épiscopale et son clergé à l'époque saxonne et les données archéologiques sont elles aussi très limitées, la fonction funéraire étant la mieux documentée par les deux types de sources. C'est au bilan dressé par J. Schofield dans le cadre de la publication de recherches récentes menées sur le site de Saint-Paul que j'emprunte l'essentiel des informations ici résumées (Schofield en préparation).

C'est en 604, alors que la région était sous le contrôle du roi des Saxons de l'Est Saeberht, qu'Augustin fonda la première cathédrale et institua Mellitus comme évêque. Après la mort de Saeberht en 616 ou 617, ses fils, païens, expulsèrent l'évêque qui s'exila en Gaule. Le christianisme fut restauré à Londres au plus tôt en 653, quand le roi Sigebert se convertit, ou seulement du temps de Wini vers 666, un nouvel évêque, Erkenwald, étant consacré en 675. Les sources écrites, peu nombreuses pour cette période, lui attribuent la réparation de l'église à grands frais et l'érigent presque au rang de fondateur de la cathédrale. Sebba (ou Sebbi), roi des Saxons de l'Est, s'y fit moine juste avant sa mort en 694 ou 695 et reçut l'habit de l'évêque Waldhere, selon Bède. La présence d'une communauté de clercs ou de moines desservant la cathédrale est confirmée par la donation à l'évêque de terres situées à Ealing par

le roi Æthelred de Mercie entre 693 et 704, « pour le développement de la vie monastique dans la cité de Londres ».

Si huit emplacements aux alentours de l'église actuelle ont livré des structures ou du mobilier de l'époque saxonne, il n'existe aucun vestige assuré de l'église pour cette période. J. Schofield insiste donc sur le fait que la restitution qu'il propose, qu'il s'agisse de l'emplacement comme de l'extension de la cathédrale, ne représente qu'une possibilité parmi d'autres (fig. 4.7). La découverte de sépultures des 8e-10e siècles sur le site D (*cf. infra*) indique la proximité de l'édifice épiscopal : si le cimetière s'étendait au nord de l'église, la cathédrale primitive aurait été sous la nef et la croisée du transept de la cathédrale romane ; si les tombes étaient à son chevet, l'église aurait été située au nord-ouest de son successeur, comme c'est le cas à Winchester.

La fonction funéraire de la cathédrale est attestée par les sources écrites à partir de la fin du 7e siècle, l'édifice ayant accueilli des tombes d'évêques et de souverains (ou de membres de la famille royale). Parmi les premiers, on peut citer Erkenwald (mort en 693), fondateur des *minsters* de Barking et de Chersey (*HE*, IV-6 ; Blair 2002 : 531), dont le culte était bien établi au sein de la communauté épiscopale au début du 8e siècle. Selon le récit d'un chanoine du 12e siècle, les restes du saint reposaient avant l'incendie de 1087 dans un coffre en bois déposé sur un socle en pierre, à l'est de l'autel majeur, mais le même auteur localise aussi la tombe à l'extérieur de l'église, de sorte que l'on peut supposer une première implantation à l'extérieur avant un transfert dans la cathédrale, comme ce fut le cas pour les restes de saint Swithun à Winchester au 10e siècle (Thacker 2004 : 115). D'autres évêques furent inhumés à Saint-Paul : Ecgwulf (8e siècle), Theodred (c. 926-951) enterré dans la crypte, ou encore l'archevêque de Canterbury Aelfhead (ou Alphege), tué par les Danois à Greenwich en 1012 et dont le corps reposa dans la cathédrale jusqu'en 1023, date à laquelle il fut transféré à Cantorbéry avec l'assentiment de Cnut.

Le premier souverain inhumé dans la cathédrale fut Sebba, mort en 694 ou 695 et dont le sarcophage de pierre s'ajusta miraculeusement à la taille du corps (*HE*, IV-11), mais comme il s'était fait moine juste avant de mourir c'est probablement à ce titre qu'il fut enterré dans l'église. Aucune tombe royale n'est ensuite attestée avant le 11e siècle, où sont mentionnées les inhumations d'Æthelred II (mort en 1016) et d'Edouard Aetheling, fils d'Edmund, qui avait été désigné pour succéder à son oncle Edouard le Confesseur mais qui mourut peu de temps après son retour en Angleterre en 1057.

Le cimetière utilisé entre la fin du 8e siècle et la fin du 10e siècle a été partiellement reconnu, le site D ayant fourni les restes de 31 individus, dont 29 adultes, un enfant et des restes trop partiels pour être déterminés. Malgré de mauvaises conditions d'observation, à l'intérieur d'une tranchée étroite, deux phases d'inhumation ont été distinguées, la première scellée par une surface de graviers, alors que les sépultures les plus tardives étaient creusées à travers des niveaux de terre noire. Le sexe n'a pu être identifié que dans sept cas mais la

présence de cinq femmes (ajoutée à celle d'un enfant) révèle le caractère laïc de cette zone funéraire. En l'absence de tout mobilier associé aux tombes, la datation est fondée sur l'analyse au ^{14}C de cinq échantillons dont les résultats s'échelonnent entre 773-883 et 894-986 (pour une déviation à 2 sigma).

A ces observations, s'ajoute la découverte ancienne de quatre fragments de dalles funéraires attribuables au 11e siècle, dont trois proviennent indubitablement du cimetière de Saint-Paul. L'élément le plus célèbre est une dalle du premier quart du 11e siècle, portant une inscription en runes et un décor animalier. Ces dalles sculptées renvoient aux pratiques funéraires en vigueur dans le *Danelaw* et leur découverte sur un site d'Angleterre méridionale, où elles sont rares, doit résulter de la présence d'individus appartenant à une élite ayant de fortes connections avec les territoires sous contrôle scandinave. D. Stocker suggère que ces hommes ont quitté le Nord pour venir à Londres après la conquête de Cnut (Schofield en préparation, section 3.3 et section 8.5, par D. Stocker).

Bien que la localisation précise de la cathédrale d'origine demeure inconnue, l'hypothèse d'un alignement remarquable d'édifices religieux a été posée à plusieurs reprises, d'abord par M. Wheeler puis, entre autres, par W. Rodwell (fig. 4.8). Six édifices, voire sept, auraient pu être associés soit respectivement, d'ouest en est, St Martin-Ludgate (n° 59, qui aurait marqué l'entrée de l'enclos épiscopal, au niveau de l'enceinte antique, mais sans lui être attachée), Saint-Grégoire (n° 43), Saint-Paul, l'église majeure, Notre-Dame (qui n'apparaît pas sur la figure), Sainte-Foi (n° 39), Saint-Augustin (n° 21), enfin, nettement plus éloignée, à l'extérieur de l'enclos, Saint-Pancrace (n° 98) (Rodwell 1993 : 96). Pour J. Schofield, cette lecture topographique est sujette à caution dans la mesure où la période de fondation de ces édifices est loin d'être établie. D'une part, la quasi totalité n'est pas attestée dans les textes avant le 11e siècle (1009 pour Saint-Grégoire, 1038 pour Saint-Pancrace), voire le 12e siècle (1138 pour Saint-Martin et c. 1148 pour Saint-Augustin) et si les dédicaces, qui font largement écho à celles des églises suburbaines de Cantorbéry, plaident effectivement en faveur d'une origine anglo-saxonne, seule la fouille pourrait en préciser la chronologie. D'autre part, il serait nécessaire d'éclaircir la relation de ces édifices avec les voies antiques (plusieurs et non pas une seule) aux abords desquelles ils se trouvent et qui ont pu déterminer leur localisation. Dans l'état actuel des connaissances, l'emprise de l'enclos épiscopal de la fin du haut Moyen Âge comme la constitution d'un éventuel groupe d'églises aux fonctions complémentaires demeurent donc hautement spéculatives.

Aucun dispositif concernant les bâtiments domestiques n'est connu avant la Conquête, les premières mentions de maisons canoniales remontant à 1101. Le palais épiscopal quant à lui devait se trouver au sud de la cathédrale, avant son transfert du côté nord-ouest au 13e siècle. D'après la *Chronique Anglo-Saxonne*, la construction d'une nouvelle cathédrale fut engagée par l'évêque Maurice (1085-1107), après un incendie qui aurait détruit l'édifice antérieur en

1087 (Fernie 2000 : 130). C'est seulement en 1140 que les reliques de saint Erkenwald y furent transférées.

4.2.3. Les autres églises et lieux d'inhumation antérieurs à 1100

Sur les 27 églises paroissiales établies de manière probable ou certaine avant 1100, une poignée seulement semble antérieure au dernier tiers du 10e siècle (Schofield 1994 : 41 ; fig. 4.8). Le cas des églises qui auraient pu constituer un alignement remarquable avec la cathédrale a déjà été discuté. Deux autres édifices ont été attribués aux 8e-9e siècles : St Alban-Wood-Street et All Hallows-Barking. La première, située à l'intérieur de l'ancien fort romain de Cripplegate (n° 11), à 300 m au nord-est de la cathédrale, a été fouillée, révélant un premier état en pierre composé de trois éléments : une tour occidentale, une nef unique et un chevet de plan carré, un ensemble que le fouilleur avait attribué aux 8e-9e siècles (Grimes 1968 : 203-209). Plus que sur les données archéologiques, cette attribution reposait sur l'hypothèse de la présence d'un palais royal au sein de Cripplegate, où l'église aurait eu pour origine une chapelle palatiale fondée par Offa de Mercie (757-796). La datation du premier état a été contestée par A. Vince qui le situe plutôt au 11e siècle, tout en adhérant à l'hypothèse d'une présence royale dans l'ancien fort (Vince 1990 : 70-71), ce qui a été maintenant remis en cause de manière plus radicale en l'absence de sources textuelles et archéologiques suffisamment solides (Milne 2001 : 127-129).

Dans le cas de All Hallows-Barking, proche de l'angle sud-est de l'enceinte (n° 1), l'attribution à l'époque saxonne moyenne repose sur la présence d'un arc incorporant des tuiles romaines (comme dans l'église de Brixworth) et auquel deux pans de murs auraient été associés. Cette datation demeure fragile et A. Vince n'exclut pas une construction au 10e ou au 11e siècle, ce secteur de la cité étant resté périphérique jusqu'à l'édification de la Tour Blanche à la fin des années 1080. En tout cas, la découverte lors des bombardements de fragments sculptés provenant de croix et d'une dalle funéraire datant du milieu du 11e siècle atteste la richesse de la communauté qui était alors attachée à cette église paroissiale (Vince 1990 : 69-70).

En revanche, la fouille a confirmé une attribution à la fin de l'époque saxonne dans le cas de Saint-Alphege (n° 12), de St Martin-Orgar (n° 61) et de St Olaf-Old-Jewry (n° 96) (Cowie et Harding 2000 : 196), de même que pour St Benet-Sherehog (n° 25), dont la fondation serait immédiatement antérieure ou postérieure à la Conquête (Thomas Christopher 2002 : 16). La majorité de ces églises est d'origine privée, fondée par de riches notables ou par des groupes d'habitants, selon l'usage prédominant en Angleterre à cette période (Brooke et Keir 1975 : 142-143).

En matière funéraire, il faut attendre le 12e siècle pour avoir des informations issues des sources écrites (Schofield 1994 : 73). Ainsi, en 1181, le registre de visites épiscopales indique que seulement six des vingt églises détenues par Saint-Paul n'avaient pas de cimetière. Au

début du 14e siècle, presque toutes les églises paroissiales de Londres possédaient une zone d'inhumation, parfois séparée de l'édifice religieux.

Peu de sépultures de la fin de l'époque saxonne ont été reconnues dans la cité. Au cimetière de laïcs attaché à la cathédrale, on peut ajouter quatre autres sites (Cowie et Harding 2000 : 197). A St Nicholas-Shambles (n° 93), un grand nombre de sépultures des 11e-12e siècles a été observé tandis qu'à St Lawrence-Jewry (n° 51) la première phase d'inhumation comprend 18 tombes dont 17 en coffrage de bois ; la datation par dendrochronologie a produit les dates de 1046 et 1066 pour deux des sépultures. A St Botolph-Aldgate (n° 28), plusieurs tombes sont contemporaines du premier état de l'église datée de l'époque saxo-normande ; enfin, à proximité, sur le site du 71-77 Leadenhall Street, a été repéré un cimetière probablement associé à une église non localisée, à l'emplacement ultérieur du prieuré de Holy Trinity-Aldgate (F) (Schofield et Lea 2005).

BIBLIOGRAPHIE

- Barber et Bowsher 2000
Barber B. et Bowsher D., *The Eastern Cemeteries of Roman London. Excavations 1983-1990*, Londres, Museum of London Archaeology Service (MoLAS Monograph, 4).
- Biddle 1973
Biddle M., *The development of the anglo-saxon town*, *in* (éd.), *Topografia Urbana e vita cittadina nell'alto medioevo in Occidente*, Spolète : 203-230 et 12 pl. (Settimane di Studio del Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo, XXI).
- Biddle 1976
Biddle M., *Towns*, *in* Wilson D. (éd.), *The Archaeology of Anglo-Saxon England*, Londres : 99-150.
- Biddle et Hill 1971
Biddle M. et Hill D., Late Saxon planned Towns, *Antiquaries Journal*, 51 : 70-85.
- Biddle Hudson et Heighway 1973
Biddle M., Hudson D. et Heighway C., *The Future of London's Past: a survey of the archaeological implications of planning and development in the nation's capital*, Londres, Rescue: a Trust for British Archaeology (Rescue Publication, 4).
- Blackmore 2002
Blackmore L., *The Origins and Growth of Lundenwick, a Mart of many Nations*, *in* Hardh B. et Larsson L. (éd.), *Central Places in the Migration and Merovingian Periods. Papers from the 52nd Sachensymposium, Lund, August 2001*, Stockholm, Almqvist & Wiksell International : 273-301.
- Blair 2002
Blair J., *A Handlist of Anglo-Saxon Saints*, *in* Thacker A. et Sharpe R. (éd.), *Local Saints and Local Churches in the Early Medieval West*, Oxford, Oxford University Press : 495-565.
- Brigham 1990
Brigham T., The Waterfront in Late Roman London, *Britannia*, 21 : 99-183.
- Brigham 2000
Brigham T. (éd.), *The Archaeology of Greater London: an assessment of archaeological evidence for human presence in the area now covered by Greater London*, Londres, Museum of London Archaeology Service.

- Brooke et Keir 1975
Brooke C. et Keir G., *London 800-1216: the Shaping of a city*, Londres.
- Cowie 1988
Cowie R., A gazetteer of Middle Saxon period sites and finds in the Strand/Westminster area, *Transactions of the London and Middlesex Archaeological Society*, 39 : 37-46.
- Cowie 2001
Cowie R., *Mercian London*, *in* Brown M. P. et Farr C. A. (éd.), *Mercia, an anglo-saxon kingdom in Europe*, Leicester, Leicester University Press : 194-209.
- Cowie et Harding 2000
Cowie R. et Harding C., *Saxon settlement and economy from the Dark Ages to Domesday*, *in* Brigham T. (éd.), *The Archaeology of Greater London: an assessment of archaeological evidence for human presence in the area now covered by Greater London*, Londres, Museum of London Archaeology Service : 171-206.
- Cowie et Whytehead 1989
Cowie R. et Whytehead R., Lundenwic: the archaeological evidence for Middle Saxon London, *Antiquity*, 63 : 706-718.
- Fernie 2000
Fernie E., *The Architecture of Norman England*, Oxford, Oxford University Press.
- Fulford 1995
Fulford M., Roman London, *London Journal*, 20- 2 : 1-8.
- Grimes 1968
Grimes W. F., *The Excavation of Roman and Medieval London*, Londres.
- Joly 2003
Joly S., *Alfred le Grand et les burhs planifiés anglo-saxons : conception et adoption d'un modèle*, *in* Gauthiez B., Zadora-Rio E. et Galinié H. (éd.), *Village et ville au Moyen Age : les dynamiques morphologiques*, Tours, Presses Universitaires François-Rabelais : 353-372 (Collection Perspectives "villes et territoires", 5).
- Jones 1998
Jones M. J., *Recent discoveries in Britain and Ireland*, *in* (éd.), *Acta XIII Congressus Internationalis Archaeologiae Christianae*, Le Vatican et Split : 395-420.
- Keene 2000
Keene D., *London from the post-roman period to 1300*, *in* Palliser D. M. (éd.), *The Cambridge History of Britain, volume I, 600-1540*, Cambridge, Cambridge University Press : 187-216.
- Keene Burns et Saint 2004
Keene D., Burns A. et Saint A. (éd.), *St Paul's: the cathedral church of London 604-2004*, Londres, Yale University Press.
- Malcolm Bowsher et Cowie 2003
Malcolm G., Bowsher D. et Cowie R., *Middle Saxon London: Excavations at the Royal Opera House 1989-99*, Londres, Museum of London Archaeology Service (Molas monograph, 15).
- Marsden et West 1992
Marsden P. et West B., Population change in Roman London, *Britannia*, 23 : 133-140.
- Milne 1993
Milne G., *The rise and fall of Roman London*, *in* Greep S. (éd.), *Roman Towns: the Wheeler inheritance: a review of 50 years' research*, York, The Council for British Archaeology : 11-15 (CBA Research Report, 93).
- Milne 1997
Milne G., *St Bride's Church, London: archaeological research 1952-60 and 1992-5*, Londres, English Heritage (English Heritage Archaeological Report, 11).

- Milne 2001
Milne G., *Excavations at medieval Cripplegate, London: archaeology after the Blitz, 1946-68*, Londres, English Heritage (Archaeological Report).
- Perring 1991
Perring D., *Roman London*, Londres.
- Rodwell 1993
Rodwell W., *The role of the church in the development of Roman and Anglo-Saxon London*, *in* Carver M. (éd.), *In Search of Cult: Archaeological Investigations in Honour of Philip Rahtz*, Woodbridge, Boydell : 91-99.
- Sankey 1998
Sankey D., *Cathedrals, granaries, and urban vitality in late Roman London*, *in* Watson B. (éd.), *Roman London: recent archaeological work, Journal of Roman Archaeology, supplementary series number 24*, Portsmouth : 78-82.
- Schofield 1994
Schofield J., Saxon and Medieval Parish Churches in the City of London: a Review, *Transactions of the London and Middlesex Archaeological Society*, 45 : 23-145.
- Schofield en préparation
Schofield J., *Archaeology of St Paul's Cathedral, I: survey and excavation up to 2004*, Londres, MoLAS (MoLAS Monograph).
- Schofield et Lea 2005
Schofield J. et Lea R., *Holy Trinity Priory Aldgate, City of London: an archaeological reconstruction and history*, Londres (MoLAS Monograph Series, 24).
- Tatton-Brown 1986
Tatton-Brown T., The Topography of Anglo-Saxon London, *Antiquity*, LX : 21-28 et 2 fig. hors texte.
- Thacker 2004
Thacker A., *The cult of saints and the liturgy*, *in* Keene D., Burns A. et Saint A. (éd.), *St Paul's: the cathedral church of London 604-2004*, Londres, Yale University Press : 113-122.
- Thomas 1981
Thomas C., *Christianity in Roman Britain to AD 500*, Londres, B.T. Batsford LTD.
- Thomas 2002
Thomas C., *The archaeology of Medieval London*, Stroud, Sutton publishing.
- Vince 1990
Vince A., *Saxon London: An Archaeological Investigation*, Londres, Seaby.
- Watson 1998
Watson B., *"Dark earth" and urban decline in late Roman London*, *in* Watson B. (éd.), *Roman London: recent archaeological work, Journal of Roman Archaeology, supplementary series number 24*, Portsmouth : 100-106.
- Yule 1990
Yule B., The "dark earth" and late Roman London, *Antiquity*, 64 : 620-628.

ST ALBANS

1. LA DOCUMENTATION

Le nom de St Albans recouvre une double réalité : celle de la ville antique de *Verulamium* et celle de l'occupation médiévale qui s'est développée hors les murs, autour du *minster* érigé en l'honneur du premier martyr connu de la Bretagne romaine. *Verulamium* et ses abords ont fait l'objet de nombreuses fouilles archéologiques, amorcées à la fin du 19e siècle (fig. 5.1). Sir Mortimer Wheeler y a travaillé au début des années 30 mais les investigations les plus importantes ont été conduites par S. Frere de 1955 à 1962 puis de nouveau dans les années 70 et 80, des recherches qui ont été largement publiées. Pour le Moyen Âge, les principales fouilles ont été menées sur le site de l'actuelle cathédrale par M. Biddle et B. Kjølbye-Biddle à partir de 1978 et elles ont fait l'objet de publications préliminaires recensées dans un article consacré aux origines de l'abbaye (Biddle et Kjølbye-Biddle 2001 : 73-74).

L'ensemble des recherches archéologiques touchant l'ancienne cité romaine et son successeur médiéval a été synthétisé dans un ouvrage inaugurant une collection, lancée sous l'égide d'English Heritage, qui a pour but de dresser le bilan des connaissances acquises sur l'évolution d'une trentaine de villes historiques et de déterminer sur cette base la politique à adopter localement en matière d'archéologie urbaine (Niblett et Thompson 2005 : VII-VIII). Cette notice s'appuie donc essentiellement sur cette publication toute récente – mais rédigée pour l'essentiel en 1999 – qui sera complétée par d'autres travaux pour éclairer les principaux points de discussion[1].

2. LE DEVELOPPEMENT URBAIN

St Albans est située à 30 km au nord-ouest de Londres, sur le rebord du plateau de Chiltern (fig. 5.2). Le déplacement, partiel, des zones occupées depuis la fin de l'Âge du Fer a facilité les investigations archéologiques qui ont restitué une évolution en quatre phases majeures entre la fin du 1er siècle avant J.-C. et la Conquête normande (fig. 5.3) :

- un habitat fondé à la fin du 1er siècle avant J.-C., pour lequel l'invasion de 43 constitue un terminus arbitraire (Niblett et Thompson 2005 : 23-40) ;
- la fondation et le développement de *Verulamium*, pendant la période romaine qui, traditionnellement, est considérée comme achevée en 410 (*Ibid.* : 41-165) ;

1. L'ouvrage inclut un catalogue des sources écrites éclairant la topographie de *Verulamium* et de St Albans (*cf.* annexe 2, p. 359-367).

- la période, qualifiée par les auteurs de « post-romaine », comprise entre cette date et la fin du 7e siècle, pendant laquelle l'occupation du site antique se poursuit sous des formes nouvelles (*Ibid.* : 166-177) ;
- enfin, l'époque saxonne, réduite ici à la période qui s'étend de la fin du 7e siècle à 1066 (*Ibid.* : 178-195).

Des traces d'occupation de la fin de l'Âge du Fer ont été enregistrées sur une vaste superficie et sous des formes variées : sites d'habitat sur le plateau, dont les bords étaient marqués par des fossés, et sites funéraires sur la pente et dans la vallée de la Ver (fig. 5.4). Cette occupation polynucléaire semble liée à des voies de communication utilisées notamment pour le transport du fer mais l'origine du site pré-romain demeure difficile à déterminer : habitat aristocratique, centre religieux ou zone de production et d'échanges ? En tout cas, à la fin du 1er siècle avant J.-C., le monnayage frappé au nom de *Ver*, *Verl* ou *Verlamo* atteste l'importance de l'*oppidum*, où résidait une élite aristocratique jouissant de produits importés dont elle contrôlait le commerce – y compris des objets de luxe retrouvés dans les tombes – et capable de mettre en œuvre de grands travaux de terrassement.

Les données de fouille les plus récentes ont battu en brèche l'hypothèse d'un fort romain et suggèrent davantage le développement d'un noyau urbain à partir de l'habitat antérieur à la conquête, comme à Silchester ou Cantorbéry.

En 61 après J.-C., au moment de la révolte de Boudicca, la ville ne couvrait qu'une petite étendue autour du secteur qui devint plus tard celui du *forum* et de la basilique (fig. 5.5). Quelques rues, des traces de bâtiments en bois mais aussi en pierre ont été enregistrées, dont deux constructions à fonction publique : des thermes, soigneusement décorés, et ce que les auteurs qualifient de « proto *forum* ». La destruction de quelques structures, réparties sur sept sites distincts, est attribuée, de manière hypothétique, à la période de troubles pendant laquelle *Verulamium* fut saccagée par les *Trinovantes* et les *Iceni*, selon Tacite.

La fin du 1er siècle et le début du 2e siècle constituent une période d'expansion de la ville (fig. 5.6) : un nouveau fossé fut creusé sur trois côtés peu après la révolte (« 1955 ditch » sur le plan) et le *forum*, avec sa basilique, dont une inscription indique l'achèvement en 79, fut établi au centre de la nouvelle zone enclose, d'environ 40 ha. Vers 100, la ville possédait un réseau de rues et d'égouts et un bon nombre de constructions publiques, dont trois temples et un marché couvert, auxquelles fut ajouté un théâtre au début du 2e siècle. L'importance de la parure monumentale attestée précocement à *Verulamium* peut résulter de son statut de municipe. Toutefois, la zone enclose ne fut jamais complètement urbanisée, mais comporta toujours de larges secteurs de jardins et de prairies, y compris après la réalisation d'une deuxième enceinte en terre (« the Fosse »), également limitée à trois côtés (fig. 5.7).

La ville fut largement détruite vers 155-160 par un incendie qui toucha le *forum*, le marché, des thermes et une zone d'ateliers et de boutiques. La reconstruction fut entreprise à un rythme variable selon les secteurs.

La production locale de céramique déclina fortement à partir de la fin du 2e siècle, supplantée par d'autres zones de production, et l'extraction du fer cessa au début du siècle suivant. Néanmoins, cette période semble avoir été prospère, marquée par la reconstruction des bâtiments publics détruits par l'incendie et par l'érection, dans le courant du 3e siècle, d'une enceinte en pierre sur quatre côtés, ce qui a nécessité l'assèchement de la zone de marais et la canalisation de la rivière (fig. 5.8). De nombreuses maisons de la fin du 2e siècle et du 3e siècle révèlent des éléments de confort et de décor importants, tels que des hypocaustes et des mosaïques.

Entretien et nouvelles constructions sont encore d'actualité au 4e siècle avec, notamment, au début du siècle, l'adjonction d'un nouveau portique au *forum*, la reconstruction monumentale du marché couvert, la restauration du théâtre et l'agrandissement du temple de l'*insula* XVI.

L'espace enclos comme sa périphérie ont livré peu de traces d'occupation du 5e au 7e siècle (fig. 5.9). Les premières décennies du 5e siècle ont encore vu des travaux de réfection, au sein de l'habitat privé comme dans l'espace public. Des constructions importantes furent édifiées à un moment où l'usage de la céramique avait presque disparu, dont un bâtiment érigé dans l'emprise du marché alors disparu. Mais on ignore jusqu'à quelle date le *forum* et la basilique furent utilisés et comment ils furent détruits : lente dégradation ou démolition volontaire ? L'entretien de plusieurs voies et de canalisations est également attesté au 5e siècle, ce qui témoigne du maintien d'une autorité. A *Verulamium*, comme ailleurs, on se heurte aux problèmes de datation des niveaux postérieurs à l'époque romaine qui ne contiennent presque aucun mobilier : très peu de céramique a été récoltée et elle est datée dans une fourchette très large comprise entre le 6e siècle et le début du 8e siècle au moins. En outre, dans la majorité des cas, les dépôts de cette période ont été observés sur de petites superficies ne permettant pas de restituer les plans des structures. Des niveaux de terre noire ont été reconnus dans deux secteurs de l'enceinte mais jamais correctement analysés.

L'évolution du site de *Verulamium*, autrement dit la genèse de St Albans, est liée au martyre d'Alban, qui aurait eu lieu sous Dioclétien, entre 296 et 305, et qui nous est connu par plusieurs sources, dont la *Vita Sancti Germani*, écrite par Constance de Lyon vers 480. Ce texte relate l'envoi en Bretagne, par le pape Célestin Ier, des évêques d'Auxerre et de Troyes, Germain et Loup, pour combattre l'hérésie pélagienne. A l'issue de leur débat avec l'épiscopat breton, les deux hommes visitèrent le lieu du martyre d'Alban, dont Bède indique de manière explicite qu'il était proche de *Verulamium* (*HE*, I-7). Le même passage de l'*Histoire ecclésiastique du peuple anglais* précise qu'une fois la paix chrétienne rétablie, une église d'une facture remarquable fut édifiée en mémoire du saint martyr et que ce lieu voit

encore aujourd'hui de nombreux miracles. Cette information suggère une certaine continuité entre le temps de la fondation de cette église et le début du 8e siècle, quand Bède écrit son œuvre mais on ignore sous quelle forme le culte du saint s'est perpétué. L'absence de mobilier de type germanique dans les tombes du haut Moyen Âge les plus précoces est interprétée, ici comme ailleurs, comme l'indice du maintien d'une population bretonne et d'une faible pénétration saxonne jusqu'à la fin du 7e siècle.

Les données relatives à l'époque saxonne sont à peine plus solides que celles de l'époque qualifiée de « post-romaine », dans la mesure où la majorité des sources écrites est d'origine tardive et où l'archéologie n'a pas encore livré assez d'informations sur les premières étapes de l'urbanisation de St Albans. Les parties les plus anciennes des *Gesta Abbatum Monasterii S Albani*, qui constituent la principale source disponible, sont l'œuvre de Matthew Paris, mort en 1259. Il nous renseigne sur deux faits : la fondation d'un *minster* par Offa à la fin du 8e siècle et l'existence d'un *burh* royal à Kingsbury. Selon la chronique des abbés, le roi Offa aurait découvert en 793 la tombe oubliée du saint et fondé une communauté de moines réguliers placés sous la règle de Benoît (Niblett et Thompson 2005 : 191) mais cette tradition n'est pas authentifiée (Crick 2001) : une interruption dans la vie monastique entre le 8e siècle et le 10e siècle paraît plus probable, correspondant à un schéma fréquemment constaté à cette période (Sharpe 2002 : 92, note 71).

Depuis la fin du 19e siècle, la fondation royale était localisée dans le secteur qui porte actuellement le nom de Kingsbury et qui se trouve au nord de Fishpool Street (fig. 5.3), mentionnée dans les sources comme la voie conduisant de l'abbaye au *burh* proche (Niblett et Thompson 2005 : 191). L'analyse récente des données archéologiques recueillies dans le secteur de Kingsbury a conduit à rejeter cette assertion puisque ces dernières attestent une occupation à l'époque romaine (nécropole et constructions) et post-romaine (cinq fonds de cabane) mais pas au-delà (*Ibid.* : 181-182). Une nouvelle localisation est maintenant proposée, *intra muros*, autour de l'ancien *forum* et de la basilique (*Ibid.* : 191-192), une hypothèse qui repose sur des observations archéologiques encore réduites (fig. 5.10). Toutefois, contrairement au secteur de Kingsbury, on y a retrouvé des tessons de céramique, des monnaies et des pesons d'époque saxonne et il semble qu'une partie des murs antiques ait été encore en élévation à cette date (*cf. infra*, § 3.6.2.).

La date de fondation du *burh* est discutée entre une attribution à Offa, à la fin du 8e siècle, ou à Edouard l'Ancien au début du 10e siècle. Le premier choix, privilégié sur la figure 5.10**,** a la préférence d'I. Thompson dans la mesure où elle a retenu l'hypothèse de la restauration du monastère par le même souverain, ce qui, on l'a vu, ne peut être admis. En tout cas, la nouvelle localisation proposée pour le *burh*, *intra muros*, doit beaucoup au modèle selon lequel les souverains anglo-saxons auraient établi des *villae regales* dans les anciennes cités romaines, en réutilisant, bien souvent, des édifices antiques comme le *forum*, des fondations

en général accompagnées de celle d'un *minster*. Selon ce schéma, le *burh* pourrait avoir été précédé d'une *villa* royale fondée au 7e siècle.

Selon les *Gesta*, les Danois auraient attaqué l'abbaye et volé les précieuses reliques du saint, vers 930, un mal réparé quelques années plus tard : cette assertion n'est pas retenue par I. Thompson, sans doute en raison de l'absence de toute autre mention de raid scandinave contre St Albans, notamment dans la *Chronique anglo-saxonne*. De plus, le récit rapporte que les Danois auraient eux-mêmes vénéré les saintes reliques emportées au Danemark, ce qui paraît hautement fantaisiste.

Après une interruption de la liste abbatiale pendant la première moitié du 10e siècle, la chronique consigne, à partir des années 950-960, un certain nombre d'interventions susceptibles de transformer la topographie et d'établir la prééminence de l'abbaye sur le territoire dont le contrôle était jusque-là partagé avec le souverain. Les *Gesta* confèrent en effet à l'abbé Wulsin un véritable rôle de fondateur d'agglomération autour de 950 : il aurait regroupé près du *minster* les populations des environs, établi et agrandi un marché et enfin construit trois églises aux différents points cardinaux nord, sud et ouest, ainsi qu'une chapelle (*cf. infra*, § 3.6.). L'implantation de ces édifices religieux semble liée à de nouveaux tracés routiers (fig. 5.10 et 5.11) : d'une part, Saint-Etienne fut établie au point où la voie venant du sud-est (Watling Street) fut détournée vers le nord-est, en direction de l'abbaye et, au-delà, de Colchester, rendant caduque l'ancienne voie venant du nord et de ce côté, à l'approche du monastère, fut fondée Saint-Pierre ; d'autre part, une liaison fut créée entre le monastère et la zone enclose *via* Fishpool Street. Aux deux extrémités de la voie qui longeait le flanc nord du *forum* furent fondées les églises Saint-Michel et Sainte-Marie-Madeleine. Ces nouveaux tracés convergeant vers le site de l'abbaye, sur Holywell Hill, étaient nécessaires au développement du marché.

Sous le règne d'Edgard, mort en 975, l'abbé aurait acquis auprès du souverain un étang proche de l'abbaye et source de conflits et l'aurait largement comblé, tandis que vers 1020 Alfric, alors chancelier du roi, aurait acheté à Æthelred Kingsbury (qualifié de « *regale municipium* ») qu'il aurait fait raser par la suite en raison des nombreuses nuisances causées par ses habitants. Seule une petite portion, située dans le secteur le plus proche de l'abbaye, aurait été conservée à la demande du roi, pour que son œuvre ne soit pas entièrement oubliée, ce qui expliquerait la survie du nom de Kingsbury jusqu'au temps de Matthew Paris (Niblett et Thompson 2005 : 192). Si l'on retient la localisation du *burh* royal *intra muros*, l'intervention abbatiale aurait mis fin à l'habitat du haut Moyen Âge créé sur les vestiges des bâtiments antiques, dont les matériaux faisaient l'objet d'une forte récupération par le monastère depuis l'invention de *Verulamium* au début du 11e siècle.

La séquence chronologique offerte par les *Gesta* n'est pas entièrement admise par I. Thompson qui situe la mise en place des nouvelles voies desservant le marché et la construction des églises au début du 11e siècle (*Ibid.* : 187), après l'acquisition du *burh* par le monastère puisque c'est là que convergeaient, autour de l'ancien *forum*, les routes antérieures,

Watling Street et la voie Colchester-Silchester : une fois ces terrains aux mains de l'abbé, il aurait eu toute latitude pour modifier les itinéraires (*Ibid.* : 193).

Il est certain que l'attribution de ces nombreux aménagements au milieu du 10e siècle, avant qu'une communauté bénédictine soit attestée à St Albans, est sujette à caution (Blair 2005 : 338). En particulier, le tracé en croix des églises établies autour du *minster* fait écho à plusieurs réalisations comparables en terre impériale, appartenant toutes au 11e siècle, à Bamberg, Paderborn ou encore Utrecht où une croix d'églises fut établie autour de la cathédrale, principalement sous l'épiscopat de Bernold (1027-1054). Cette entreprise, motivée par la volonté d'Henri III de rendre hommage à son père Conrad, mort en 1039 et dont le cœur reposait dans la cathédrale Saint-Martin, fut achevée avec la construction de l'église occidentale, due à l'empereur Henri IV, entre 1085 et 1090 (Mekking 1996).

La restitution d'une séquence chronologique conciliant les données des *Gesta*, en les avançant dans le temps, et la nouvelle localisation du *burh* royal dans le centre de la zone enclose demeure néanmoins difficile puisque cela supposerait la destruction de l'habitat peu de temps après l'érection des nouvelles églises Saint-Michel et Sainte-Marie-Madeleine. On voit mal un abbé désireux de développer l'activité autour de son monastère raser un quartier presque intégralement. Tant que la restitution de l'évolution de St Albans à la fin du haut Moyen Âge sera fondée principalement sur la chronique, tardive, du monastère, bien des interrogations ne pourront être résolues.

3. La topographie religieuse et funeraire

La topographie funéraire de l'Antiquité est bien connue puisque environ 1200 sépultures ont été identifiées à *Verulamium*, entre le 1er siècle et le début du 5e siècle, tandis que seulement deux sites du haut Moyen Âge ont été fouillés.

3.1. Les zones funéraires antiques *extra muros*

Un grand nombre de nécropoles, ayant livré presque 1200 sépultures, a été reconnu tout autour de l'enceinte, les plus précoces majoritairement situées au sud et au sud-est, les plus tardives, utilisées du début du 3e siècle jusqu'au début du 5e siècle, surtout au nord et au nord-est (fig. 5.12). Comme ailleurs, la pratique de l'inhumation, attestée dès le 1er siècle à *Verulamium*, a progressivement remplacé l'incinération dans le courant du 3e siècle.

Deux nécropoles ont fourni des sépultures du début du 5e siècle : au nord, le site de Batchwood a livré une cinquantaine de tombes creusées à travers les niveaux de démolition d'un bâtiment sur cave détruit dans la seconde moitié du 4e siècle[2]. Les tombes, dépourvues

2. Un total de 85 tombes est donné ailleurs (Biddle et Kjølbye-Biddle 2001 : 60).

de mobilier, étaient alignées nord-est/sud-ouest, comme sur le site de l'abbaye. Les repérages effectués par photographie aérienne suggèrent une nécropole beaucoup plus étendue mais, en l'absence de fouille complémentaire, on ignore s'il s'agit d'un site principalement utilisé au 5e siècle ou si les tombes reconnues correspondent aux marges d'une nécropole en usage depuis le 3e ou le 4e siècle.

Les fouilles conduites dans les années 80 et 90 au sud de l'église abbatiale d'époque normande ont mis au jour, en deux zones distinctes, l'angle nord-est d'une nécropole romaine (fig. 5.13). Dans la zone sud, les sépultures reconnues, au nombre de 23, sont datées par le mobilier (céramique, bijoux et monnaies) entre la fin du 3e ou le début du 4e siècle et le troisième quart du 4e siècle (*Ibid.* : 60 et tableau 1). Dans la zone nord, où 27 tombes ont été fouillées, le mobilier, moins abondant, appartient à la seconde moitié du 4e siècle mais 19 sépultures en étaient dépourvues, ce qui a conduit les archéologues à les attribuer au 5e siècle. Cette datation, qui ne peut être davantage précisée, repose aussi sur la comparaison avec la nécropole de Lankhills à Winchester, en prenant en compte la profondeur des fosses et la position des bras (*Ibid.* : 62), des éléments qui paraissent fragiles.

La question de l'appartenance religieuse des individus les plus tardivement inhumés est bien sûr posée, même si l'absence de mobilier et l'alignement presque ouest-est de certaines tombes ne sont pas des arguments suffisants pour identifier des sépultures de chrétiens, aux dires mêmes des archéologues (*Ibid.* : 63). Un élément est néanmoins mis en avant, la présence dans deux sépultures de deux petits rouleaux d'étain, dont un portait la trace d'une lettre écrite en cursive (*Ibid.* : 57-59 et 63). Les deux objets, retrouvés au niveau de la taille, devaient être attachés à la ceinture et sont interprétés comme des phylactères, comparables aux feuilles d'or ou d'argent roulées, portant des inscriptions païennes ou chrétiennes, trouvées en grand nombre dans les nécropoles de l'Europe méditerranéenne entre le 1er et le 7e siècle. A l'inverse, aucun des 240 rouleaux en plomb ou en alliage de plomb recensés en Grande-Bretagne n'a été découvert dans des sépultures romano-britanniques, ce qui conduit les auteurs à faire des deux objets de St Albans un possible indice d'adhésion au christianisme.

3.2. Les sépultures *intra muros*

Un tout petit nombre de tombes a été identifié *intra muros*, trois incinérations et deux inhumations, toutes antérieures à l'époque flavienne ; autrement dit, elles appartiennent à ce que les archéologues de St Albans qualifient de « période de conquête », avant la construction de l'appareil monumental (fig. 5.12**)**. Les incinérations, regroupées, étaient associées à un fossé qui a pu former un enclos. Cet ensemble est antérieur à la construction de l'*insula* XXVIII, située immédiatement à l'ouest du *forum*. Les deux inhumations étaient isolées et leur environnement n'est pas précisé.

3.3. La restitution d'églises bretonnes : des hypothèses fragiles (Niblett et Thompson 2005 : 97-98)

L'association d'Alban à *Verulamium* a conduit à l'identification de trois constructions comme d'éventuelles églises précoces mais les arguments sont très ténus. Dans le cas du temple implanté dans l'*insula* XVI, c'est le changement d'accès intervenu à la fin du 4e siècle, du nord-est vers le sud-ouest, qui a été mis en avant par certains pour proposer la conversion de l'édifice en église. Mis au jour dans l'*insula* IX à l'occasion de travaux de surveillance, dans les années 30, un grand bâtiment rectangulaire à bas-côté et doté de deux appendices de même plan à chaque extrémité a été aussi identifié à une église mais il s'agit plus probablement d'une grange dotée d'une tour de stockage du grain.

Enfin, une construction située à Verulam Hill Fields, à 80 m de London Gate, a également été interprétée comme une église. D'une longueur d'au moins 11 m pour une largeur de 8 m, pourvu d'une abside, l'édifice, mal daté, était orienté nord-ouest/sud-est, au milieu d'un enclos fossoyé qui avait reçu des incinérations et des inhumations au milieu du 1er siècle. Une vingtaine de sépultures de la fin du 2e siècle et du 3e siècle a également été fouillée à proximité de cette construction, mais leur caractère dispersé n'invite pas à les associer au bâtiment. Elles sont de toutes manières trop précoces pour interpréter l'ensemble comme une nécropole susceptible d'être liée à une église.

3.4. La nécropole des 7e-8e siècles de King Harry Lane (Niblett et Thompson 2005 : 184)

Une nécropole située au sud-ouest de la cité, le long de la voie conduisant à Silchester, a livré 39 tombes, dont le mobilier est daté entre c. 650 et le début du 8e siècle (fig. 5.12, M 157). Le fait que le nombre de tombes comparé à la durée d'utilisation du site soit traduit en une évaluation de la communauté d'habitants correspondante (soit vingt à trente personnes) suggère que la nécropole a été fouillée dans sa totalité. Toutefois, la traduction démographique des sites funéraires du haut Moyen Âge est devenue aujourd'hui irrecevable en raison de la liberté qui a longtemps prévalu dans le choix des lieux d'inhumation.

3.5. Le *minster* de Saint- Alban

L'origine du *minster*, telle qu'elle est rapportée par les *Gesta*, a déjà été évoquée (*cf. supra*, § 2.). Les fouilles entreprises par M. Biddle et B. Kjølbye-Biddle avaient pour objectif de déterminer si, comme l'avait proposé W. Levison, l'édifice de la fin du 11e siècle avait été construit sur ou à proximité immédiate de son prédécesseur anglo-saxon et si ce dernier avait lui-même succédé à une église de la fin de l'époque romaine construite au-dessus de la tombe d'Alban, dans une nécropole antique (Biddle et Kjølbye-Biddle 2001 : 45). Autrement dit, il

s'agissait de vérifier l'hypothèse d'une origine comparable à celle de nombreuses abbayes du continent, héritières de basiliques suburbaines de l'Antiquité tardive, un modèle qui aurait pu être adopté à *Verulamium*, lieu du premier martyre connu en Bretagne.

Les fouilles ont révélé la présence au sud de l'église des sépultures romano-britanniques évoquées plus haut mais aucun édifice religieux contemporain. Des fossés observés plus à l'est peuvent remonter au 5e siècle (fig. 5.13) et seuls trois objets issus des fouilles appartiennent à une période largement définie entre c. 400 et c. 900 : deux épingles et une fibule discoïdale (*Ibid.* : 65).

Une seconde phase d'inhumation a livré 34 tombes d'adultes, déposés dans des cercueils cloués ou des coffrages assemblés, dont 17 hommes et, de manière incertaine, une femme, le sexe des autres sépultures ne pouvant être déterminé (*Ibid.* : 69-72 ; fig. 5.14). La fondation de ce cimetière, qui se prolongeait vers le nord, sous l'église abbatiale, n'est pas antérieure au 10e siècle, une attribution fondée principalement sur la présence systématique d'un support placé sous la tête (oreiller ou pierre ou tuile), une pratique caractéristique de la fin de l'époque anglo-saxonne. Est également notée la présence dans les fosses de mobilier résiduel, tel que des fragments de verre à vitre, de carreaux vernissés, d'enduits peints et de céramique, dont aucun n'est antérieur à la seconde moitié du 10e siècle.

On aurait donc affaire à une portion du cimetière monastique qui fut rapidement délimité à l'ouest par la construction d'un corridor orienté nord-sud dont les fondations mesuraient entre 0,9 m et 1 m et qui atteignait au moins 38 m de long (*Ibid.* : 66-69). Des bâtiments orientés ouest-est furent ajoutés dans la partie la plus méridionale, à hauteur d'une section présentant deux portes percées du côté est. L'axe de ce long couloir est décalé de 2° ou 3° Est par rapport à celui de l'abbatiale normande et plusieurs sépultures anglo-saxonnes lui sont perpendiculaires. En l'absence de niveau d'occupation, l'attribution de cette construction au dernier tiers du 10e siècle repose sur le fait que la majorité des sépultures anglo-saxonnes lui sont postérieures et que ses niveaux de démolition contiennent du mobilier du 11e siècle de type anglo-saxon.

Cette construction se trouve directement sous l'aile occidentale du cloître médiéval et a constitué le côté oriental d'un espace enclos au nord par une ligne de poteaux et au sud par des bâtiments, un espace correspondant à celui qui desservit ensuite le logis de l'abbé et les appartements royaux. Cet aménagement antérieur à la Conquête, qui semble avoir influencé les dispositifs ultérieurs, a pu relier deux éléments du complexe ecclésiastique, à la manière des corridors attestés à Saint-Riquier par un dessin du 11e siècle (connu par une gravure de 1612) : une partie plus ancienne située au sud, peut-être le noyau du *minster* anglo-saxon et celui de son prédécesseur romano-britannique, à un nouveau pôle implanté au nord. Les éléments de construction appartenant à la seconde moitié du 10e siècle cités plus haut et qui dénotent une construction de grande qualité pourraient provenir d'une église maintenant enfouie sous la nef romane (fig. 5.14).

En conclusion, les divers éléments recueillis ont conduit M. Biddle et B. Kjølbye-Biddle à supposer que la basilique primitive, fondée au début du 5e siècle, a été édifiée plus au sud, sur la pente que domine l'église médiévale, dans une nécropole romano-britannique dont les zones fouillées constitueraient la périphérie septentrionale. En l'absence de découverte monumentale ancienne au sommet de la colline, ils considèrent donc comme validée l'hypothèse émise par W. Levison, à savoir la continuité de l'occupation religieuse et funéraire plus bas sur la pente entre le 4e et le 11e siècle (*Ibid.* : 73). Les fouilles montrent aussi que le site choisi par Paul de Caen pour construire la nouvelle église abbatiale n'était pas libre de toute construction et que l'achèvement de la nef par ses successeurs a probablement nécessité la démolition d'une église édifiée à l'extrémité d'un long couloir, une démolition qui n'a pu intervenir qu'au début du 12e siècle. C'est en 1115 que fut consacrée la nouvelle église abbatiale, qui devait beaucoup au plan de Saint-Etienne de Caen (Fernie 2000 : 111-115).

3.6. Les autres fondations religieuses antérieures à 1100 (Niblett et Thompson 2005 : 187-189)

Elles sont au nombre de cinq, dont quatre attribuées par les *Gesta* à l'abbé Wulsin, ce qui, on l'a vu, est peu probable : deux – Saint-Michel et Sainte-Marie-Madeleine – sont dans l'emprise de l'enceinte antique, encore en élévation à la fin du haut Moyen Âge, trois à l'extérieur : la chapelle Saint-Germain, qui serait la fondation la plus ancienne, et les églises Saint-Etienne et Saint-Pierre.

3.6.1. La chapelle Saint-Germain

Selon les *Gesta*, une chapelle a été fondée par Wulfa, un homme venu du Danemark et prieur du *minster*, à l'emplacement de la maison, alors en ruine, où Germain aurait résidé lors de sa visite à *Verulamium* au 5e siècle. Après la construction de l'édifice implanté sous les murs de la cité, dans une zone de marais, Wulfa s'y retira pour y vivre en ermite jusqu'à la fin de sa vie, ce qui lui valut d'être inhumé parmi les abbés. Après sa mort, l'abbé aurait édifié d'autres bâtiments avant de s'y retirer lui-même. Cette fondation est attribuée au courant du 9e siècle ou au début du siècle suivant (fig. 5.10). La construction d'époque saxonne a survécu jusqu'au 18e siècle, où elle était utilisée comme grange, et elle figure sur un plan de 1634. Son statut au Moyen Âge n'est pas indiqué.

3.6.2. L'église Saint-Michel et son cimetière

Il s'agit de la principale fondation religieuse située *intra muros*, où elle fut érigée dans l'emprise même de l'ancienne basilique, selon une orientation différente et avec des matériaux de remploi. Les murs de la nef primitive ont partiellement survécu car l'édifice fut agrandi au 12e siècle en les perçant par de grandes arcades communiquant avec les nouveaux

bas-côtés. On ignore si le chevet était de plan rectangulaire ou absidal (fig. 5.15). Le sous-sol de l'église n'a pas fait l'objet d'investigations archéologiques importantes.

Le cimetière était délimité au nord-ouest et au sud-est par une voie romaine et par les murs du *forum* qui pouvaient être encore en élévation au moment de la fondation (fig. 5.11). Les inhumations, observées à l'occasion de travaux, demeurent difficiles à dater et n'apportent donc pas d'élément sur l'origine funéraire du site.

3.6.3. L'église Saint-Etienne

Elle doit sans doute son emplacement au changement de tracé de Watling Street plus qu'à sa proximité avec l'ancienne nécropole antique (*cf. supra*, § 3.1.). La fouille conduite de 1982 à 1984 le long des murs nord et ouest, à l'extérieur, a révélé des fondations antérieures au 12e siècle dont le tracé était proche de celui de l'église Saint-Michel. Cette construction fit aussi appel à des briques romaines.

3.6.4. L'église Saint-Pierre

Il n'existe pas d'information sur le premier état de cet édifice mais la figure 5.15 a incorporé le tracé des deux autres constructions, presque identiques, à l'intérieur de la nef médiévale de Saint-Pierre où une église similaire correspondrait à l'emprise du vaisseau central ultérieur.

3.6.5. La chapelle Sainte-Marie-Madeleine

Selon Matthew Paris, le même abbé a fondé les trois églises principales et cette chapelle qui était déjà ancienne quand elle fut à nouveau consacrée par l'évêque Herbert de Norwich (1091-1119). Son implantation dans l'angle où se rejoignaient les deux sections de Watling Street suggère que des portions de voies antiques étaient encore visibles au moment de sa construction. Il est probable qu'elle comportait elle aussi des matériaux de récupération. Elle abritait un ermite en 1530 et a survécu au moins jusqu'au 17e siècle.

BIBLIOGRAPHIE

- Biddle et Kjølbye-Biddle 2001
Biddle M. et Kjølbye-Biddle B., *The Origins of St Albans Abbey: Romano-British Cemetery and Anglo-Saxon Monastery*, *in* Henig M. et Lindley P. (éd.), *Alban and St Albans; Roman and Medieval Architecture, Art and Archaeology, the BBA Conference Transactions, XXIV*, British Archaeological Association : 45-77.
- Blair 2005
Blair J., *The Church in Anglo-Saxon Society*, Oxford, Oxford University Press.
- Crick 2001
Crick J. C., *Offa, Ælfric and the refoundation of St Albans'*, *in* Henig M. et Lindley P. (éd.), *Alban and St Albans; Roman and Medieval Architecture, Art and Archaeology, the BBA Conference Transactions, XXIV*, British Archaeological Association : 78-84.

- Fernie 2000
Fernie E., *The Architecture of Norman England*, Oxford, Oxford University Press.
- Mekking 1996
Mekking A. J. J., *A cross of churches around Conrad's heart: An analysis of the function and symbolism of the Cross of Churches in Utrecht, and those of Bamberg and Paderborn*, *in* de Bièvre E. (éd.), *Utrecht, Britain and the Continent, Archaeology, Art and Architecture, the BAA Conference transactions, XVIII*, Leeds, The British Archaeological Association : 99-111.
- Niblett et Thompson 2005
Niblett R. et Thompson I., *Alban's Buried Town: An Assessment of St Alban's Archaeology up to AD 1600*, Oxford, Oxbow Books.
- Sharpe 2002
Sharpe R., *Martyrs and Local Saints in Late Antique Britain*, *in* Thacker A. et Sharpe R. (éd.), *Local Saints and Local Churches in the Early Medieval West*, Oxford, Oxford University Press : 75-154.

COLCHESTER

1. LA DOCUMENTATION

Comme la majorité des villes d'Angleterre, Colchester a fait l'objet de nombreuses fouilles de sauvetage – dont six sites majeurs – dans les années 70 et 80, période d'intense réaménagement urbain (fig. 6.1). Ces interventions ont débouché sur la publication de 12 volumes, appartenant à une même collection dirigée par P. Crummy, entre 1981 et 2001 (les numéros des volumes ne reflètent pas l'ordre de parution mais correspondent, sur le modèle de Winchester, à un projet éditorial d'ensemble.

Après un premier ouvrage consacré aux époques anglo-saxonne et normande (Crummy Philip 1981), les volumes suivants, correspondant à des monographies de fouilles ou à des études de mobilier, ont principalement porté sur la ville romaine, hormis le volume 9 qui a regroupé les données funéraires tant antiques que médiévales (Crummy Nina, Crummy et Crossan 1993) et le volume 7 consacré à la céramique dite « post-romaine » (Cotter 2001).

Le développement de la ville antique a été présenté de manière synthétique dans le volume 3 (Crummy Philip 1984 : 3-29) puis dans le volume 6 (Crummy Philip 1992 : 7-20), en guise d'introduction à la publication de cinq sites majeurs pour la connaissance du camp militaire et de la *colonia* ultérieure (Lion Walk, Balkerne Lane, Middleborough d'une part, Culver Street et Gilberd School d'autre part). La réflexion a été ensuite actualisée dans trois publications de P. Crummy, parue entre 1993 et 1999, deux articles et un ouvrage destiné au grand public (1997). C'est sur la contribution la plus récente, incluse dans les actes d'un colloque consacré aux *coloniae* de Bretagne, que se fonde la présentation générale de la ville antique.

Une synthèse des résultats accompagnée d'une évaluation du potentiel archéologique (prenant la forme d'un système d'information géographique) est actuellement en préparation sous la direction de P. Wise, dans le cadre d'un projet coordonné par English Heritage et qui touche une trentaine de villes d'Angleterre. Dans l'attente de cette parution, des informations sur les découvertes récentes, encore largement inédites, sont disponibles sur le site internet du Colchester Archaeological Trust.

2. LE DEVELOPPEMENT URBAIN

Colchester est l'une des quatre colonies de Bretagne insulaire et tire son origine, comme les autres, d'un camp de légionnaires, lui-même établi dans l'emprise d'un vaste établissement de la fin de l'âge du Fer, du nom de *Camulodunum*. Le camp, qui couvrait une superficie de 50 acres environ (20 ha), sans compter une deuxième enceinte ajoutée à l'est, fut implanté dans un secteur peu ou pas occupé jusque-là, sur la rive sud de la Colne et à quelque

6 km de son estuaire (fig. 6.2). En 49, le déplacement de la légion entraîna la transformation du camp en colonie (*Colonia Victricensis*), le nivellement des défenses permettant la réorganisation du secteur situé à l'est de la *via principalis*, où un nouveau parcellaire fut créé, incorporant un grand ensemble de bâtiments publics (le temple de Claude et peut-être un théâtre) (fig. 6.3). A l'ouest de la *via principalis*, le réseau viaire fut complété et une large partie des constructions militaires semble avoir été conservée, le quartier général du camp (*principia*) étant probablement converti en basilique et *forum* pour la nouvelle agglomération.

P. Crummy voit dans la révolte de Boudica, qui aurait engendré des destructions importantes mais pas au point que la trame urbaine soit effacée, la cause première de la construction de l'enceinte entre environ 65 et 80. Le tracé de l'enceinte reprit les limites sud et ouest du camp, pour l'essentiel, mais s'étendait davantage vers le nord et surtout vers l'est, agrandissant de 60% la superficie enclose (fig. 6.4). La construction de l'enceinte eut des conséquences topographiques importantes, comme le déplacement vers l'ouest de la *via principalis*, l'extension du réseau viaire dans les secteurs nouvellement enclos et probablement la destruction du *forum* et de la basilique pour établir un axe est-ouest continu.

Au milieu du 2e siècle, de vastes maisons avaient remplacé les constructions antérieures plus modestes, tant à l'intérieur de l'enceinte qu'à l'extérieur. Des activités agricoles et d'élevage sont attestées *intra muros* dès les années 60 ap. J.-C., si ce n'est avant, une partie de ces terrains étant ensuite gagnée par les constructions.

Le mouvement s'inversa à partir de la fin du 3e siècle, marquée par l'élargissement du fossé (vers 275), dont le prolongement coupa vers 300 l'accès à la ville du côté ouest, et par une rétraction de la surface bâtie, de part et d'autre de l'enceinte (fig. 6.4). Ce phénomène, comme ailleurs, s'est traduit par une plus grande proximité des zones funéraires à inhumations établies plus tardivement que les nécropoles à incinérations (*cf. infra*, § 3.1.).

Colchester n'échappe pas à la délicate question du devenir de l'occupation, passées les années 400. P. Crummy, cherchant à assigner, comme le font tous les archéologues britanniques, une date à la fin de la ville antique, fonde l'hypothèse de son maintien jusqu'à la deuxième décennie au moins du 5e siècle en raison de la découverte, à environ 300 m au sud de l'enceinte, d'un trésor monétaire contenant des monnaies de Constantin III (407-411). Si l'on sort de ce débat pour examiner les preuves archéologiques de l'occupation des 5e-7e siècles, force est de constater qu'elles sont essentiellement de nature funéraire, ici comme ailleurs (*cf. infra*, § 3.3.).

Intra muros, les seules constructions recensées prennent la forme de trois fonds de cabane situés dans la partie sud de l'agglomération antique et datés entre le milieu du 5e siècle et le 7e siècle. Deux furent observés sur le site de Lion Walk (Crummy Philip 1984 : 73-75, fig. 59), sur lequel la répartition de la céramique du début de l'époque saxonne suggère la présence d'autres bâtiments (Crummy Philip 1981 : 1-7). Le fond de cabane n° 2, inséré dans une ancienne maison dont il a traversé le sol de mosaïque, appartient au 5e siècle tandis que la

céramique associée au fond de cabane n° 1, qui faisait office d'atelier de tissage, date probablement du 6e ou du 7e siècle (*Ibid.* : 23). Trois fosses proches du fond de cabane n° 2 et dont une seule contenait de la céramique anglo-saxonne, peuvent appartenir à la même période. Ces deux structures et le mobilier qui les accompagne sont interprétés comme la preuve de l'installation d'une population d'origine germanique aux alentours du milieu du 5e siècle, conformément au schéma généralement admis sur la base des sources textuelles mentionnant les migrations saxonnes à cette période (*Ibid.* : 22-23).

Un troisième fond de cabane, lui aussi inséré dans des substructions antiques et probablement à fonction artisanale, fut fouillé sur le site de Culver Street, le mobilier recueilli (de la céramique, un peigne en corne et une épingle) suggérant une attribution large au 7e siècle. Sur le même site, une quatrième structure de même nature a été fouillée mais son attribution chronologique est incertaine : 6e-8e siècles ou 12e siècle ? (Crummy Philip 1992 : 118-122).

Malgré l'absence d'une nouvelle synthèse sur l'occupation du haut Moyen Âge, il semble que le schéma proposée en 1981 soit encore valable, dans son ensemble, si l'on se fie à la présentation préliminaire de découvertes récentes accessible sur le site internet du Colchester Archaeological Trust. En 1981, P. Crummy opposait, sur la base de la répartition de la céramique, les 5e-7e siècles, caractérisés par une occupation dispersée dans toute l'enceinte, aux deux siècles suivants où le mobilier apparaît concentré le long de High Street (Crummy Philip 1981 : 71). Désormais, la même distinction est formulée entre les 5e-8e siècles d'un côté et les 9e-11e siècles de l'autre, le mobilier attribuable au 9e siècle étant toutefois d'une grande rareté, d'où l'intérêt de la découverte récente d'un fragment de pot de cette période sur le site de Menzies, le long de High Street (www.catuk.org/excavations/menzies/index/htlm).

Plus que les données archéologiques, c'est l'analyse morphologique qui éclaire le devenir de Colchester à la fin de l'époque anglo-saxonne, révélant une planification urbaine en trois phases antérieures à la fin du 11e siècle (*Ibid.* : 50-51 et fig. 43 ; 71-74 et fig. 63 ; Crummy Philip 1997 : 140-141).

- une première opération a touché l'essentiel de la superficie enclose, la division parcellaire étant fondée sur un module de quatre perches, également utilisé à Winchester et Londres (Crummy Philip 1979) ;
- la deuxième a pris la forme d'un lotissement au sud de High Street, élargie pour accueillir le marché à l'est de l'église Saint-Rudwald désormais isolée au milieu de la rue (Crummy Philip 1981 : 53) ; ce lotissement était limité à l'arrière par une nouvelle rue parallèle à High Street (Culver Street) ;
- la dernière phase d'aménagement résulta de la construction du château, qui commença vers 1075 et entraîna la diversion de l'extrémité orientale de High Street

pour épouser le tracé de la nouvelle basse-cour et donc probablement la destruction des maisons situées en bordure nord de la rue.

La première phase est interprétée par P. Crummy comme la réorganisation d'un espace faiblement occupé mais non pas désert, le maintien de murs antiques comme limites de propriété, au nord de High Street, suggérant une certaine occupation des terrains. L'objectif aurait donc été de revitaliser une petite communauté probablement installée principalement le long de l'axe majeur, une opération attribuée à l'intervention du pouvoir royal comme toutes les planifications de cette nature reconnues en Angleterre méridionale. M. Biddle et D. Hill y ont vu l'intervention d'Edouard l'Ancien au début du 10e siècle, au moment où le Wessex étendit son pouvoir sur une grande partie du pays, en se fondant sur un certain nombre de places fortifiées (Biddle et Hill 1971 : 84). Contrairement à beaucoup d'archéologues qui ont rapidement adopté le modèle mis en place pour Winchester, P. Crummy a contesté l'association systématique entre l'extension du *Burghal Hidage* à de nouveaux territoires, une politique de nature strictement défensive selon lui, et la planification observée à Colchester. Sur la base des données chiffrées du *Burghal Hidage*, quatre hommes étaient requis pour chaque pole du circuit défensif, ce qui correspondrait à plus de 2000 personnes dans le cas de Colchester, un total peut-être trois fois supérieur aux capacités humaines évaluées à partir de *Domesday Book*.

Les sources écrites peuvent néanmoins plaider en faveur d'une attribution à Edouard l'Ancien, dont les troupes reprirent Colchester détenu par les Danois en 917, selon la *Chronique Anglo-Saxonne* qui ajoute que, plus tard dans l'année, le souverain s'y rendit avec l'armée des Saxons de l'Ouest et répara et restaura le *burh*, là où il avait été endommagé (Crummy Philip 1981 : 24).

Dans la synthèse publiée en 1981, P. Crummy était partisan d'attribuer à un 10e siècle bien avancé la première phase de planification qu'il avait identifiée (*Ibid.* : 72). Il se fondait principalement sur deux arguments : la très faible quantité de céramique de Thetford trouvée dans la ville, une production qui commença au 9e siècle et se poursuivit au-delà de 1100 (Crummy Philip 1997 : 139), et la création dans les années 990 d'un atelier monétaire, qui fut très actif au début de son existence, peut-être en raison des tributs à payer aux Danois (*Ibid.* : 140). En fait, la faiblesse des traces d'occupation datables du 10e siècle n'est pas incompatible avec l'hypothèse de M . Biddle et de D. Hill, puisque la planification n'implique pas le lotissement effectif des terrains de manière simultanée et rapide : le tracé des voies a pu intervenir au début du 10e siècle, une fois Colchester placée sous le contrôle du Wessex, et le développement de l'occupation nécessiter environ un siècle, la deuxième phase d'aménagement limitée au côté sud de High Street pouvant correspondre à une densification de l'habitat dans ce secteur clef où se trouvaient également plusieurs églises (*cf. infra*, § 3).

Il semble que P. Crummy se soit finalement rangé à cette interprétation puisque la séquence de développement proposée dans l'ouvrage publié en 1997 attribue la réparation des

défenses et la mise en place de nouvelles rues nord-sud à Edouard l'Ancien (fig. 6.5). L'auteur voit même dans la tenue de deux conciles royaux, en 931 et 940, l'indice d'un statut urbain, tout en admettant que la mention de Colchester comme « ville bien connue de tous », en 931, n'était pas à prendre au pied de la lettre et en rappelant que de tels rassemblements se sont tenus dans des places d'importance très variable (*Ibid.* : 140).

Ces hésitations comme le recours à des arguments parfois peu solides, révèlent bien la difficulté à évaluer la nature et l'intensité de l'occupation à Colchester à la fin du haut Moyen Âge, comme c'est le cas dans nombre de villes.

3. LA TOPOGRAPHIE RELIGIEUSE ET FUNERAIRE

3.1. Les zones funéraires antiques extérieures à l'enceinte

3.1.1. Données générales (Crummy Nina, Crummy et Crossan 1993 : 257-275)

L'extension des faubourgs au 19e siècle et au début du 20e siècle ainsi que l'extraction de sable ont conduit à l'observation d'un bon nombre de sépultures antiques, auxquelles s'ajoutent celles livrées par les fouilles récentes, principalement sur le site de Butt Road qui en a fourni plus de 700 à lui seul. Au total, plus de 1400 sépultures ont été enregistrées – dont seulement 144 au 19e siècle – et environ 2000 objets, compte non tenu des clous de cercueil. La majorité de ces découvertes est localisée, parfois de manière approximative, au sud-ouest de l'agglomération antique, ce qui reflète les zones principales d'activité depuis deux siècles plus que la topographie funéraire à l'échelle de toute l'agglomération (Crummy, Crummy, Crossan 1993 : fig. 8.2.).

L'identification faite par M. Hull en 1958 de sept nécropoles principales apparaît maintenant comme une vision trop simple et P. Crummy parle plutôt de zones funéraires, dont il a tenté de restituer l'extension et la chronologie (fig. 6.6). D'une manière générale, les sites à incinérations, les plus précoces, sont aussi les plus éloignés de l'enceinte, tandis que les zones d'inhumations en sont beaucoup plus proches :

- à l'ouest, où plus de 70 inhumations de la fin de l'époque romaine ont été récemment fouillées sur le site de l'hôpital Notre-Dame (www.catuk.org/excavations/st_marys/index.html) ;
- au sud, entre l'enceinte et le tracé supposé de la voie conduisant à Hythe, les sites de Maldon Road, Butt Road et de l'abbaye Saint-Jean, où 73 incinérations datées entre le 2e et le 4e siècle ont été fouillées en 2000 (Crossan 2001).

Cette différence de localisation résulte, ici comme ailleurs, de la rétraction urbaine amorcée à la fin du 3e siècle, où une partie des faubourgs fut abandonnée au profit de la ville *intra muros*, comme l'attestent tout particulièrement les sites de Balkerne Lane, à l'ouest, et de Middleborough, au nord-ouest (*Ibid.* : 263).

Le passage de l'incinération à l'inhumation, a pu s'opérer aux alentours de 250-275 mais les deux modes ont coexisté pendant un certain temps, qui reste difficile à évaluer, les premières inhumations ne pouvant être datées avec précision. En tout cas, l'inhumation était devenue le mode prédominant, voire unique, dans les années 250-300, comme l'attestent les trois principaux sites localisés au sud de l'enceinte mentionnés plus haut.

L'orientation des inhumations varie considérablement car elle a été déterminée par l'environnement proche, tracés de voies ou limites parcellaires. L'adoption de l'orientation ouest-est, tête à l'ouest, est associée à une plus grande organisation de l'espace funéraire, un changement bien daté (vers 320-340) seulement sur le site de Butt Road.

Si l'on se fonde sur les trois mêmes sites, on constate que plus de 90% des inhumations étaient pratiquées en cercueils de bois, l'usage de cercueils en plomb comme de sarcophages de pierre demeurant très exceptionnel. Parmi les rares sépultures dépourvues de cercueil (donc apparemment inhumées en pleine terre), on note des individus déposés sans soin dans la tombe ou dans des positions anormales (fléchis ou face contre terre) ou encore une inhumation triple pratiquée à l'extérieur de la principale zone d'inhumation de Butt Road. On relève enfin quelques cas de décapitation, associés ou non à des cercueils, dont deux à l'intérieur de l'enceinte (*cf. infra*, § 3.2.2.).

L'essentiel du mobilier funéraire recueilli provient des inhumations et consiste principalement en vaisselle, éléments vestimentaires, objets de parure et pièces de monnaie, si l'on considère là encore les trois principaux sites de cette nature, mais la fouille récente de deux nécropoles à incinération, l'une au nord (sur le site d'Asda), l'autre au sud, à Abbey Field, a fourni des informations jusque-là rares sur les dépôts associés à cette pratique funéraire (Crossan 2001 : 7).

Seuls les sites de Butt Road et de l'abbaye Saint-Jean, qui ont chacun reçu un édifice religieux, sont présentés plus en détail.

3.1.2. Le site de Butt Road : nécropole et église (3e-4e siècles) (Crummy Nina, Crummy et Crossan 1993 : 4-191)

La principale zone funéraire antique connue à ce jour est celle de Butt Road, située au sud-ouest de l'enceinte (fig. 6.6), qui fut fouillée pour l'essentiel de 1976 à 1979 et a livré plus de 700 inhumations des 3e et 4e siècles ainsi que les vestiges d'un édifice interprétable dans son état final comme une église. L'analyse topo-chronologique du site a distingué deux périodes majeures dont la première comporte trois phases.

- Période 1 :

Phase 1, 1er – 3e siècle (?) : extraction de sable et de graviers pour la construction ;

Phase 2, 3e siècle (?) – c. 270-300/320 : aménagement du site par des fossés délimitant des aires assez lâches au sein desquelles ont été pratiquées cinq incinérations et quinze inhumations sans cercueil (en pleine terre ?) ; la présence de déchets du travail du fer et de

céramique indique une activité artisanale proche mais la zone funéraire devait être surtout utilisée à des fins agricoles ou horticoles ;

Phase 3, c. 270-300/320 – 320-340 : délimitation plus stricte de parcelles, certaines correspondant à des aires familiales, associées à 44 inhumations en cercueil orientées nord-sud.

- Période 2, 320/340 – 400+ (fig. 6.7) : extension de la zone funéraire et adoption systématique de l'orientation ouest-est, tête à l'ouest, pour les 669 sépultures reconnues, dont la quasi totalité était en cercueil cloué.

Dans les années 320-340, peut-être vers 330, une construction en pierre, couverte de tuiles, fut érigée en limite occidentale du site, au-dessus d'une fosse interprétée comme une tombe, malgré l'absence d'ossement humain (*cf. infra*) (fig. 6.8). Cette sépulture, si tel est le cas, était antérieure à la construction mais demeure mal datée. Dans son premier état, le long bâtiment rectangulaire est interprété comme une salle de banquet funéraire, en raison de l'abondance des ossements d'oiseaux et de porcs retrouvés sur place. Il est possible que la tombe ainsi distinguée ait été recouverte d'une table de banquet.

Peu après, vers 335-350, fut édifiée immédiatement à l'ouest du bâtiment une structure sur poteau, dotée d'un foyer, qui a dû faire office de cuisine. Les découvertes monétaires indiquent que cette construction, qui connut plusieurs transformations, fut abandonnée quelque temps après 388 (*Ibid.* : 178).

L'ajout d'une abside semi-circulaire au bâtiment de pierre (fin 4e siècle ?) suggère qu'il fut converti en église dont la nef fut divisée en trois vaisseaux par l'insertion de poteaux, d'abord seulement dans la moitié orientale (phase 2), puis jusqu'à la façade occidentale (phase 3).

En phase 2 ou 3, deux autres fosses de plan rectangulaire furent creusées (selon un ordre indéterminé) dans la partie orientale de l'édifice, l'une sur un axe ouest-est, au milieu des poteaux, l'autre orientée nord-sud, la tête alignée sur l'axe central de l'église. Malgré l'absence de restes osseux, ces fosses sont également interprétées comme des tombes, dont l'une (EF247) a pu contenir une chambre funéraire en bois, comme l'attestent cinq trous de poteaux observés au fond de la fosse et des filets sombres conservés sur les parois ; les dimensions externes restituées (2,30 m x 0,70 m) sont comparables à celles de structures funéraires en bois préservées dans la nécropole. La fosse la plus ancienne (EF203/207), qui a livré, comme la précédente, un certain nombre de clous, a pu aussi contenir une chambre voûtée en bois compte tenu de l'empreinte de piquets ou de petits poteaux observés sur le fond.

Malgré les incertitudes qui demeurent, l'interprétation de ces trois fosses comme des tombes est la plus plausible, ce qui confère une fonction funéraire à cette église ; toutefois, les archéologues de Colchester n'y voient pas une église martyriale en raison de sa datation précoce et du fait qu'elle n'a pas attiré de nombreuses sépultures à ses abords immédiats mais est demeurée à la périphérie du site (*Ibid.* : 189). L'édifice ne fut pas détruit de manière

systématique mais laissé à l'abandon vers la fin du 4e siècle, une partie des matériaux étant récupérée.

Plus généralement, la présence d'une église comme le changement d'orientation rapidement réalisé sont interprétés comme le signe de l'existence d'une large communauté chrétienne à Colchester dans les années 320-340, ce qui conduit les archéologues à supposer l'existence, *intra muros*, d'une autre église destinée au rassemblement de la congrégation (*Ibid.* : 59 et 189). Toute cette interprétation a été mise à mal par M. Millet, qui conteste et la datation de l'édifice et sa conversion en église, un débat présenté dans le premier chapitre de la synthèse.

3.1.3. Le site de l'abbaye Saint-Jean (Crummy Philip 1981 : 41-45 ; Crummy Nina, Crummy et Crossan 1993 : 203-235)

Une série d'interventions archéologiques exécutées entre 1971 et 1985 dans l'emprise de l'ancienne abbaye Saint-Jean, située à environ 500 m à l'est de Butt Road (fig. 6.6), a conduit principalement à la fouille d'un petit site funéraire romain et d'une église de la fin du haut Moyen Âge (*cf. infra*, § 3.4.2.).

La zone funéraire antique a livré 34 inhumations, la majorité orientées globalement ouest-est, tête à l'ouest, et déposées en cercueil cloués. Un lot de quatre monnaies recueillies dans une tombe d'enfant atteste l'usage de cette nécropole dans les années 270-280 mais il demeure impossible d'établir sa durée d'existence, car le mobilier, principalement associé aux sépultures d'enfants, ne peut être daté avec précision. L'essentiel apparaît toutefois tardif et la forte proportion de tombes orientées ouest-est suggère qu'une partie d'entre elles était postérieure aux années 320-330, si l'on se fonde sur la période de généralisation de cette pratique observée sur le site de Butt Road. Sur la base de ces éléments, cette zone d'inhumation est attribuée à la fin du 3e siècle et au 4e siècle.

3.2. Les inhumations isolées ou en petit groupes

3.2.1. *Extra muros*

Le site de Balkerne Lane, localisé sur le flanc ouest de l'enceinte, qui a repris de ce côté le tracé du rempart du camp de légionnaire (fig. 6.3), a fourni une longue séquence d'occupation, jusqu'au 5e siècle au moins, incluant des restes humains aux deux extrémités de la chronologie (*cf. infra*, § 3.3.2). Les individus attribués à l'Antiquité appartiennent à deux catégories distinctes.

D'une part, des fragments de squelettes, dont quelques-uns présentaient des connexions anatomiques, ont été retrouvés dans le comblement du fossé du camp, mêlés à de nombreux déchets du travail du fer et à des ossements animaux. La nature de ce dépôt et sa localisation près de la porte suggèrent que ces restes osseux appartiennent à des individus exécutés dont

les corps auraient été exposés durablement à l'entrée de la ville, du temps de la présence de la légion (Crummy Philip 1984 : 94-98).

D'autre part, les restes d'au moins douze néo-nataux ont été mis au jour en différents points du site, dont seulement deux, voire trois, étaient *in situ*, révélant l'inhumation de très jeunes individus dans un environnement bâti (en contexte domestique). La sépulture d'un enfant plus âgé déposé dans un cercueil de plomb avait été déplacée (*Ibid.* : 143-145).

3.2.2. *Intra muros*

Les restes de plusieurs inhumations ont été découverts *intra muros* et se révèlent difficiles à dater, entre la fin de l'Antiquité et le haut Moyen Âge. Sur le site de East Hill House, à une trentaine de mètres du mur oriental de l'enceinte et sur le bord d'une rue antique, deux tombes ont été fouillées, celle d'un adulte orienté sud-nord (tête au sud) et celle d'un enfant de 18 mois, ouest-est, toutes deux présentant une décapitation *post mortem*. Le squelette de l'adulte a fait l'objet d'une analyse au ^{14}C (HAR-5986) qui a produit le résultat suivant : 1700 ± 70 BP, soit 242-415 ap. J-C. en se fondant sur la courbe publiée par M. Stuiver et B. Becker en 1986 (Crummy Philip 1992 : 377-378 et fig. 13.250). Cette datation, qui rattacherait ces inhumations à l'Antiquité malgré leur emplacement, n'empêche pas P. Crummy de supposer une éventuelle appartenance à la période saxonne, où la décapitation *post mortem* est également attestée (Crummy Philip 1997 : 129). Une sépulture découverte en 1929 non loin de East House Gardens, à Berry Field (un nom évoquant une fonction funéraire au Moyen Âge ou plus tard), est rapprochée des deux précédentes par P. Crummy, qui propose de reconnaître un même cimetière mais en l'absence de données chronologiques fiables et compte tenu du caractère dispersé des tombes, rien n'étaye l'hypothèse d'un lieu d'inhumation collectif.

Deux autres sépultures, orientées nord-sud, ont été mises au jour dans l'emprise d'une vaste grange à trois vaisseaux fouillée sur le site de Culver Street, à proximité de l'enceinte, côté sud (Crummy Philip 1992 : 112-116, fig. 3.67). Ces tombes, implantées dans le vaisseau nord du bâtiment avant sa récupération, ont été datées par des analyses au ^{14}C respectivement de la période 33-325 (HAR-5984, BP 1860 ± 80) et 262-535 (HAR-5985, BP 1630 ± 80) à une déviation standard, mais la durée d'utilisation de la grange, située entre c. 275/325 et c. 400, permet de les attribuer plutôt aux 3e-4e siècles.

3.3. La topographie funéraire du haut Moyen Âge

3.3.1. Les sépultures isolées et les petits groupes de tombes *extra muros*

- Balkerne Lane : l'un des éléments les plus tardifs observés sur le site est une inhumation d'adulte, apparemment en pleine terre, déposée dans le fossé peu après le dernier curage, ce qui conduit à l'attribuer au début de l'époque anglo-saxonne plutôt qu'à la phase finale de l'occupation antique (période 6, des environs de 300 à 400-450). Il semble que d'autres

tombes aient été anciennement découvertes près de l'hôpital Notre-Dame, adjacent au site fouillé, du côté ouest, de sorte que cette sépulture peut représenter un élément périphérique de ce groupe (Crummy Philip 1984 : 144, fig. 133).

- Middleborough : situé entre la rivière Colne et l'enceinte, à l'ouest, ce site fut occupé aux 1er et 2e siècles par des habitations et un atelier de potier, l'utilisation antique ultérieure se limitant à la présence de trois puits datés entre le milieu du 2e siècle et le 3e siècle.

Quatre inhumations d'adulte, orientées est-ouest (dont trois tête à l'est) et sans cercueil, ont été reconnues, dispersées sur le terrain (*Ibid.* : 155, 183-186 et fig. 6.9). Ces tombes ont été creusées à travers les niveaux qui recouvraient les bâtiments antiques et sont probablement antérieures à l'atelier de potier du début du Moyen Âge central puisque aucun tesson de cette période n'a été retrouvé dans leur comblement. Ces données conduisent à les attribuer au 10e ou au 11e siècle.

3.3.2. Les zones d'inhumation *extra muros* (Crummy Philip 1981 : 10-12 ; 23)

La principale zone d'inhumation du début du haut Moyen Âge reconnue à ce jour s'étendait à l'ouest de Mersea Road, au sud de l'enceinte antique (fig. 6.1, n° 45). Le mobilier recueilli, notamment des armes en fer, atteste l'utilisation de cette nécropole du 5e siècle à la fin du 7e siècle au moins.

Deux autres zones ont reçu des inhumations anglo-saxonnes (fig. 6.10, K et J). Le secteur de Guilford Road Estate, qui est incorporé à ce que M. Hull avait désigné comme la nécropole nord-est, utilisée à partir de la fin du 1er siècle, a livré des ossements humains en place ou perturbés et du mobilier attribuable à la première moitié du 5e siècle en deux points distants d'environ 75 m, d'abord à l'occasion de travaux exécutés en 1935, ensuite au moyen d'un détecteur de métaux, au début des années 70. A l'ouest, la zone funéraire qualifiée de Union Cemetery par M. Hull a produit une grande diversité de mobilier depuis l'époque pré-romaine.

3.4. Les fondations d'églises antérieures à 1100

Jusqu'au 19e siècle, Colchester possédait huit églises paroissiales *intra muros* et quatre églises suburbaines auxquels s'ajoutaient quatre autres édifices dans les limites de la centaine et du *borough* de Colchester (Rodwell 1977 : 24 ; fig. 6.11).

3.4.1. Les églises *intra muros*

- La chapelle Sainte-Hélène : une église d'origine romaine ?

Un des objectifs de l'étude systématique des églises de Colchester conduite par W. Rodwell était d'établir une possible filiation avec l'Antiquité, au moins d'un point de vue matériel, en prouvant la réutilisation de portions de bâtiments. Dans le cas de la chapelle

Sainte-Hélène, située dans Maidenburgh Street et dont la base du mur nord paraît de facture romaine, W. Rodwell émet l'hypothèse d'une fondation antique : la dédicace à la mère de Constantin, que la tradition locale associerait étroitement à la ville, est perçue comme un indice d'ancienneté et la mention de l'édifice dans la chronique de Colchester, qui en attribue la restauration à Eudo, *dapifer*, au moment où il entreprit la construction du château en 1076, prouve son existence avant la Conquête, des arguments qui demeurent toutefois fragiles (Rodwell 1977 : 37-38).

- *Les églises paroissiales*

L'origine des huit églises paroissiales de Colchester est difficile à établir avec certitude : aucune n'est documentée avant la Conquête, une seule, Saint-Pierre (North Hill), est citée dans *Domesday Survey* et une seule aussi, l'église de la Sainte-Trinité, présente un élément attribuable à l'époque anglo-saxonne, en l'occurrence ici la tour occidentale.

Malgré la faiblesse des informations, une origine anglo-saxonne est supposée pour toutes ces églises qui auraient été présentes vers la fin du 10e siècle (Crummy Philip 1997 : 141). P. Crummy considère que la position centrale de Saint-Rundwald, une dédicace traditionnellement identifiée à un enfant saint ayant vécu en Mercie au 8e siècle, la désigne de façon probable comme la première église de la ville, une fondation des 8e-9e siècles qui aurait pu être suivie par celle des quatre autres édifices alignés sur l'axe de High Street : Saint-Pierre, Saint-Nicolas, Toussaints et Saint-Jacques dans le courant du 10e siècle, peut-être dans le cadre des deux opérations de planification qui ont été repérées (*cf. supra* et fig. 6.5). En revanche, les églises de Saint-Martin et de la Sainte-Trinité sont perçues comme plus tardives du fait que leur paroisse respective ne s'étendait pas jusqu'à High Street (Crummy Philip 1981 : 74 ; Crummy Philip 1997 : 142). Ce raisonnement paraît fragile car on pourrait aussi concevoir que les églises les plus anciennes aient été davantage dispersées dans l'enceinte et que leur augmentation auprès de l'axe principal ait résulté de la densification de l'occupation à partir de la deuxième phase d'aménagement.

La difficulté à établir la chronologie des fondations paroissiales ressort clairement des interprétations divergentes proposées par P. Crummy et W. Rodwell. Ce dernier pense en effet que la situation de Saint-Rundwald la désigne au contraire comme une insertion plus tardive (bien qu'anglo-saxonne) dans une place de marché pré-existante et que son territoire paroissial fut découpé dans des paroisses plus anciennes, l'existence d'un petit cimetière séparé de l'église constituant un argument pour l'acquisition tardive des droits d'inhumation (Rodwell 1977 : 33-34). Ce genre de débat ne pourrait être tranché que par la fouille.

D'après l'inventaire dressé par W. Rodwell, toutes les églises paroissiales *intra muros* étaient pourvues d'un cimetière mais en l'absence d'investigations archéologiques leur ancienneté et leur processus de formation ne sont pas davantage connus.

- *La chapelle du château*

Des fouilles conduites dans les années 30 au sud du château ont mis au jour les vestiges d'une chapelle dont le premier état est jugé comme probablement pré-normand, le second état ayant coexisté avec le donjon. Des sépultures ont été retrouvées à proximité, y compris sous l'avant-corps du donjon ou coupées par le fossé, ainsi que dans la chapelle elle-même (Rodwell 1977 : 38). Il semble donc qu'un site religieux et funéraire ait préexisté au château normand mais son origine et son statut ne peuvent être déterminés avec précision dans l'état actuel des connaissances. On aurait ici un exemple supplémentaire de la destruction partielle (parfois totale) d'un cimetière en raison de l'aménagement d'un château après la conquête.

3.4.2. Les églises *extra muros*

- *L'église Saint-Jean : une fondation de la fin du haut Moyen Âge ?* (Crummy Philip 1981 : 27-30 ; 41-45)

L'une des fouilles conduites dans l'emprise de l'ancienne abbaye Saint-Jean, fondée en 1095, amena la découverte en 1972 d'une église située à l'est de l'édifice paroissial Saint-Gilles, implantée dans le cimetière du monastère (fig. 6.12). La construction mise au jour au-dessus d'inhumations des 3e-4e siècles (*cf. supra,* § 3.1.3.) présentait trois parties dont l'élément central, de plan presque carré, suggère la présence d'une tour centrale. Les relations chronologiques entre les trois parties demeurent incertaines : il est possible qu'elles soient contemporaines ou que la section occidentale, partiellement reconnue, ait été ajoutée à un édifice présentant une première nef en forme de tour et une abside semi-circulaire. Les maçonneries, arasées jusqu'au niveau des fondations pour l'essentiel, étaient constituées de matériaux antiques brisés et non assisés, mêlés à du sable, tout comme celles de l'église Saint-Gilles.

Cet édifice peut être identifié à une église mentionnée dans l'une des chroniques de l'abbaye compilée dans les années 1530 à partir de sources plus anciennes (Crummy Philip 1981 : 28). Selon ce témoignage, le site choisi pour la fondation du monastère comportait une petite église en bois dédiée à saint Jean l'Evangéliste, établie sur la pente nord d'une colline et appartenant à un prêtre du nom de Sigeric. L'église aurait été le théâtre d'un miracle et des voix y seraient entendues et d'étranges lumières vues.

Malgré la divergence entre le texte, qui fait état d'une construction en bois, et les données archéologiques, un second élément confère une certaine valeur à ce témoignage qui évoque aussi d'importants travaux de terrassements. Fatigué du bruit de la ville, l'abbé Hugues aurait décidé, entre environ 1104 et 1115, de transférer les ateliers et les quartiers d'habitation des moines du nord de l'église abbatiale vers le sud. Pour ce faire, il fit détruire une petite colline dominant l'édifice et fit étendre la terre au nord pour y établir le cimetière monastique. La fouille a mis en évidence le recouvrement des murs arasés de l'édifice par les mêmes matériaux que ceux qui ont été observés dans le cimetière de Saint-Gilles, coupés par les

fondations de l'église paroissiale. Toutefois, ces travaux de terrassement sont à associer à la reconstruction de l'abbaye après l'incendie qui ravagea l'essentiel de la ville en 1133 plutôt qu'à l'œuvre de l'abbé Hugues, la fouille ayant livré au nord, sous les terres rapportées, les vestiges de constructions ayant subi l'action du feu.

Il semble que la démolition de l'église primitive soit intervenue antérieurement à ces travaux et puisse être associée à la fondation du monastère à la fin du 11e siècle. La date de construction demeure incertaine : fin de l'époque anglo-saxonne ou début de l'époque normande ?

- *Les églises de statut paroissial*

Quatre églises situées *extra muros* étaient à la tête d'une paroisse au Moyen Âge central : Saint-Botolph, Saint-Gilles, Sainte-Marie-Madeleine et St Leonard-in-the-Hythe (Rodwell 1977 : 34-37).

Saint-Botolph, du nom d'un abbé d'East Anglia du 7e siècle, fut le premier prieuré de chanoines augustiniens fondé en Angleterre, entre 1093 et 1100, mais il a succédé à une église dédiée au même saint desservie par une petite communauté de prêtres. La régularisation de la communauté ne supprima pas la fonction paroissiale, qui s'exerçait sur un territoire de part et d'autre de l'enceinte. Si l'on postule que l'église primitive était localisée à l'emplacement du prieuré du 11e siècle, elle a dû être implantée dans une nécropole antique identifiée tout autour de l'établissement. Une dédicace à Botolph est souvent associée à des édifices proches des portes de villes (ici la porte sud), en raison du lien entre la personne du saint et les voyageurs. Sur cette base, W. Rodwell comme P. Crummy n'hésitent pas à supposer l'existence d'une église d'origine antique, autrement dit à postuler un processus de formation comparable à celui de nombre de basiliques suburbaines reconnues sur le continent (Crummy Philip 1981 : 74 ; Rodwell 1977 : 34-35).

Les trois autres édifices ont une origine plus tardive : Sainte-Marie-Madeleine appartenait à une léproserie fondée à la fin du 11e siècle, Saint-Gilles a pu être établi au 12e siècle pour desservir les tenanciers de l'abbaye Saint-Jean, enfin Saint-Léonard était associée à une nouvelle zone portuaire de Colchester, un faubourg qui a pu se développer au 12e siècle (Crummy Philip 1981 : 46 et fig. 40).

Les données archéologiques et textuelles témoignent donc au plus de deux fondations d'époque anglo-saxonne à proximité de la ville enclose, seule celle de Saint-Botolph étant susceptible d'une origine remontant au 7e siècle, et probablement pas plus ancienne, contrairement à l'hypothèse formulée par les archéologues de la ville. Si l'existence d'une communauté chrétienne à Colchester, au 4e siècle, peut sans doute être déduite de la construction mise au jour à Butt Road, malgré les incertitudes qui pèsent sur son interprétation, l'origine romaine de la chapelle dédiée à Sainte-Hélène demeure très hypothétique.

BIBLIOGRAPHIE

- Biddle M. et Hill 1971
Biddle M. et Hill D., Late Saxon planned Towns, *Antiquaries Journal*, 51 : 70-85.
- Cotter 2001
Cotter J., *Colchester Archaeological Report 7: Post-Roman pottery from excavations in Colchester, 1971-85*, Colchester, Colchester Archaeological Trust LTD.
- Crossan 2001
Crossan C., Roman burial ground: cremation cemetery under a sports field, *The Colchester Archaeologist*, 14 : 5-7.
- Crummy N., Crummy P. et Crossan 1993
Crummy N., Crummy P. et Crossan C., *Colchester Archaeological Report 9: Excavations of Roman and later cemeteries, churches and monastic sites in Colchester, 1971-88*, Colchester, Colchester Archaeological Trust LTD.
- Crummy 1979
Crummy P., The system of measurement used in town planning from the ninth to the thirteenth centuries, *Anglo-Saxon Studies in Archaeology and History*, 1 : 149-164.
- Crummy 1981
Crummy P., *Colchester Archaeological Report 1: Aspects of Anglo-Saxon and Norman Colchester*, Londres, The Council for British Archaeology (CBA Research Report, 39).
- Crummy 1984
Crummy P. (éd.), *Colchester Archaeological Report 3: Excavations at Lion Walk, Balkerne Lane, and Middleborough, Colchester, Essex*, Colchester, Colchester Archaeological Trust.
- Crummy 1992
Crummy P., *Colchester Archaeological Report 6: Excavations at Culver Street, the Gilberd Scholl, and other sites in Colchester 1971-85*, Colchester, Colchester Archaeological Trust LTD.
- Crummy 1997
Crummy P., *City of Victory: the story of the Colchester - Britain's first Roman town*, Colchester, Colchester Archaeological Trust.
- Rodwell 1977
Rodwell W., *Churches in a Historic Town*, *in* Rodwell W. et Rodwell K. (éd.), *Historic Churches - A Wasting Asset*, Londres, The Council for British Archaeology : 24-41.

EXETER

1. LA DOCUMENTATION

Les fouilles archéologiques conduites dans les années 70 ont donné lieu à des publications partielles. Un bilan sur la ville antique (Bidwell 1980) a été précédé par l'étude détaillée du principal site fouillé à cette date, celui du *forum* et de la basilique transformé en lieu d'inhumation pendant l'Antiquité tardive et sur lequel fut édifié un *minster* probablement à la fin du 7e siècle (Bidwell 1979 ; Henderson et Bidwell 1982).

Aucune synthèse n'a été consacrée à l'évolution urbaine pendant le haut Moyen Âge depuis l'article paru en 1984 dans le recueil concernant les villes du Sud de l'Angleterre (Allan, Henderson et Higham 1984). Trois des quatre volumes que compte la collection intitulée *Exeter Archaeological Reports* concernent le mobilier antique, médiéval et moderne et sont donc d'un faible intérêt pour nous.

2. LE DEVELOPPEMENT URBAIN

Vers 55-60 un camp de légionnaires fut établi sur un site d'éperon d'environ 15 ha dominant le point de passage le plus bas sur la rivière Exe dont la ville tira plus tard son nom (fig. 7.1). Quelques années après le départ de la légion vers 75, la ville *d'Isca Dumnoniorum* fut fondée à l'intérieur des défenses de l'ancienne forteresse dont le réseau viaire dut être largement conservé. La construction des édifices publics, incluant la basilique, le *forum* et les bains, commença vers 80. Vers la fin du 2e siècle, l'ancien rempart en terre fut remplacé par une enceinte en pierre enserrant 37 ha dont seuls les îlots centraux semblent avoir connu une occupation intensive.

La basilique fut agrandie vers le milieu du 4e siècle et, après ces travaux, les sols furent refaits au moins une fois. Entre la transformation de la basilique et sa destruction, le fossé bordant la voie sur le côté sud-est de l'édifice fut recreusé et son dernier comblement fut recouvert par un revêtement de graviers (Bidwell 1979 : 104-110).

Basilique et *forum* restèrent en usage au moins jusqu'à la fin du 4e siècle mais furent démolis dans la première moitié du 5e siècle (*Ibid.* : 110-114) : la présence de quatre tombes alignées et perpendiculaires au mur sud-ouest de la basilique – trois dans l'emprise intérieure (n° 485, 486 et 278), la quatrième, presque intégralement détruite et donc sans numéro de sépulture, sur le flanc extérieur du bâtiment – fournit un *terminus ante quem* des environs de 450 pour le démantèlement de l'édifice (*Ibid.* : fig. 32). Une date un peu plus précoce est suggérée par la présence d'une fosse d'extraction perçant le sol de la curie et qui a dû être creusée après la

destruction du bâtiment. Une série de fosses est attribuée à la période qui suivit le nivellement du site jusqu'à sa transformation en cimetière, vers le milieu du 5e siècle (*cf. infra*).

A l'exception du *forum*, il est difficile de déterminer la date à laquelle les bâtiments antiques ont été abandonnés en raison de la mauvaise conservation des niveaux tardifs : à Exeter comme ailleurs, quand ils ont été épargnés par les caves d'époque moderne, les dépôts superposés aux niveaux de démolition antiques prennent la forme de couches sombres, les fameuses terres noires, contenant exclusivement du mobilier romain en position résiduelle (Allan, Henderson et Higham 1984 : 386).

L'occupation du haut Moyen Âge demeure largement inconnue. On ignore tout de l'environnement dans lequel fut fondé un *minster*, vers la fin du 7e siècle (*cf. infra*, § 3.2.). Quand Exeter est occupée par l'armée danoise en 877, le lieu est qualifié de « *faesten* » dans la *Chronique Anglo-Saxonne* avant d'y être dénommé « *burh* » en 893 (*Ibid.* : 396). Sur la base de cette terminologie, J. Allan propose, à la suite de M. Biddle et de D. Hill, de voir dans Exeter l'une des villes du Wessex fortifiées par le roi Alfred entre environ 880 et 892 (Biddle et Hill 1971). C'est également à la fin du 9e siècle qu'un atelier monétaire fut établi à Exeter (Allan, Henderson et Higham 1984 : 392).

Toutefois, les fouilles n'ont livré à ce jour aucune trace d'occupation antérieure au 10e siècle, voire au 11e siècle, et en l'absence d'étude morphologique susceptible de confirmer la régularité du réseau viaire, la mention d'Exeter dans le *Burghal Hidage* semble avoir été déterminante dans l'identification d'une planification alfrédienne (Joly 2003 : 359).

La notation du *Burghal Hidage* soulève d'ailleurs un problème d'interprétation : les 734 *hides* assignés à la défense de la place ne correspondent qu'à la moitié environ du périmètre de l'enceinte antique, un décalage qui a suscité deux explications : selon D. Hill, les défenses du *burh* auraient pu se limiter à une partie de l'enceinte romaine, alors que I. Burrow a suggéré en 1977 que seuls les tronçons sud et est, qui ne dominaient pas de fortes pentes naturelles, auraient été pris en compte dans la liste, hypothèse qui reçut la préférence de J. Allan (Allan, Henderson et Higham 1984 : 396).

L'essentiel des éléments conservés de l'enceinte présente un appareil médiéval ou moderne, qui a recouvert le noyau de la construction antique. Si aucun vestige ne peut être attribué à la fin du haut Moyen Âge, J. Allan accorde toutefois crédit à l'assertion de Guillaume de Malmesbury relative à la construction d'un mur en blocs quadrangulaires par le roi Æthelstan (925-939) (*Ibid.* : 392).

Asser, dans sa *Vie du roi Alfred*, écrit que le souverain lui avait « donné Exeter, avec tout le diocèse qui en relevait en territoire saxon et en Cornouaille », une indication interprétée par Finberg comme la donation des revenus du *minster* à Asser pendant qu'il était évêque auxiliaire de l'évêque de Sherborne pour le Devon et la Cornouaille. Selon D. Whitelock, il est également possible qu'Asser ait été nommé évêque d'un éphémère diocèse de l'ouest du Wessex qui aurait été à nouveau fondu dans le territoire de l'évêché de Sherborne, quand

Asser accéda à ce siège épiscopal. A la mort d'Asser en 909, le diocèse fut divisé en trois parties de manière durable et c'est le *minster* de Crediton, et non celui d'Exeter, qui devint le siège de l'Eglise du Devon et de la Cornouaille (*Ibid.* : 392). On ignore les motifs de ce choix fait au détriment d'un site d'origine antique mais dont le statut urbain reste mal connu au début du 10e siècle. Ce transfert fut néanmoins de courte durée puisque Exeter reçut le statut épiscopal en 1050 (*cf. infra*, § 3.2.1.).

De la répartition prédominante des églises le long des quatre voies principales et dans la partie nord de la cité est déduite une occupation plus importante de ces secteurs au 11e siècle (fig. 7.2).

3. La topographie religieuse et funeraire

3.1. Les sites funéraires romano-britanniques

La topographie funéraire antique demeure mal connue : deux incinérations du 1er siècle ont été identifiées au sud du camp de légionnaire (Bidwell 1979 : 14) et une nécropole du Haut-Empire localisée à environ 280 m de East Gate, à l'emplacement de l'église de Sainte-Sidwell (*cf. infra*, § 3.4.).

3.2. Le *minster* Notre-Dame-et-Saint-Pierre puis la cathédrale Saint-Pierre et l'église paroissiale Notre-Dame

3.2.1. Données textuelles (Henderson et Bidwell 1982 : 145-148 ; 159)

Un *minster* devait exister à Exeter à la fin du 7e siècle, vers 680, puisque, selon Willibald, Boniface y commença son éducation. Il s'agissait probablement d'une fondation récente, intervenue à la suite de l'installation dans la région des Saxons de l'Ouest, mais aucun texte précoce n'en témoigne.

Au 11e siècle, des chartes rédigées sous l'épiscopat de Leofric (1050-1072) et un document connu sous le titre de *Discours sur les reliques* témoignent d'une forte tradition selon laquelle le *minster* avait été établi par Athelstan (925-939), ce qui suggère que le souverain avait refondé et doté l'établissement. Il s'agissait vraisemblablement d'une communauté de clercs séculiers qui, selon Florence de Worcester, écrivant au début du 12e siècle, aurait été remplacée par une colonie de moines par le roi Edgar en 968. Il est probable que ce changement fut l'œuvre de l'abbé Sideman, associé au mouvement de réforme, qui fut le tuteur du fils d'Edgard, Edouard, et devint ensuite évêque de Crediton. Le *minster* a probablement souffert du raid danois de 1003, qui, selon la *Chronique Anglo-Saxonne*, vit la destruction du *burh*.

En 1050, Leofric, évêque de Crediton et St Germans, déplaça le siège épiscopal à Exeter, dans l'ancien *minster* où il installa un chapitre de chanoines soumis à la Règle de Chrodegang. A cette date, en raison des difficultés du début du siècle, il ne devait plus exister une véritable communauté régulière mais seulement un nombre réduit de clercs attachés à l'église. A son arrivée, Leofric ne trouva que quelques vêtements et livres liturgiques et un seul des vingt-six domaines octroyés par le roi Edgar était encore aux mains de l'établissement. Toutefois, l'absence de grands travaux sous son épiscopat suggère que les bâtiments étaient encore utilisables. A sa mort, en 1072, Leofric fut inhumé dans la crypte de la cathédrale.

En 1112 ou 1114, fut entreprise la construction d'une nouvelle cathédrale par le troisième évêque d'Exeter, Warelwast (1107-1137). Le chevet était probablement terminé en 1133 quand les restes de Leofric et de son successeur Osbern furent transférés de l'ancienne église dans la nouvelle, dont la consécration mit sans doute un terme à l'utilisation de la première comme cathédrale.

La dédicace de l'église monastique n'est pas connue avant le début du 11e siècle, où il est question de Notre-Dame et de Saint-Pierre dans la *Donation d'Athelstan* ainsi que dans une liste de reliques compilée vers 1030-1050 et ensuite reliée avec le Missel de Leofric. F. Barlow a suggéré que le *minster* ait été d'abord dédié à saint Pierre et que la dédicace à la Vierge ait été ajoutée après l'introduction des moines en 968, cette dédicace étant particulièrement à l'honneur pendant la réforme monastique, comme l'atteste son adoption, au détriment de Saint-Pierre, à Worcester et Malmesbury (Barlow 1979 : 213, note 6).

Une autre hypothèse peut être avancée pour expliquer cette double dédicace : l'existence d'une église double dès l'époque anglo-saxonne, l'une dédiée à la Vierge, l'autre à l'un des princes des apôtres, selon un schéma identifié ailleurs et qui perdura jusqu'aux reconstructions de l'époque romane (Blair 1992 : 250-255).

La première mention à Saint-Pierre seul apparaît dans la « charte de fondation » de la cathédrale, datée de 1050, ainsi que dans le testament de Leofric, mais la dédicace intervint probablement le 2 juillet 1033, au moment du transfert des reliques épiscopales. Après 1050, le *minster* fut plus couramment désigné sous le titre de Notre-Dame, conservé par l'église paroissiale qui prit sa succession.

3.2.2. Données archéologiques

Jusqu'à une date récente, les chercheurs localisaient l'église primitive à l'est de la cathédrale devant laquelle se dressait, à quelque 25 m, une église victorienne (Henderson et Bidwell 1982 : 148). Après sa démolition en 1970, les fouilles conduites sur une superficie de 1300 m², dans l'emprise de l'édifice et à ses abords immédiats, mirent au jour une longue séquence d'occupation (fig. 7.3) : aux bains contemporains du camp de légionnaires succédèrent la basilique et le *forum* puis un usage funéraire et religieux. Sous les sépultures médiévales et modernes, trois phases d'inhumation antérieures à l'église romane ont été

distinguées. Aucune donnée anthropologique n'est fournie dans cette publication préliminaire, que n'a pas suivie, à ma connaissance, de publication définitive.

- *Phase 1 : 5e -7e siècle* (Bidwell 1979 : 110-114 ; Henderson et Bidwell 1982 : 150-152)

Six tombes, apparemment en pleine terre et dépourvues de tout mobilier, ont été observées, dans un espace de 28 m par 17 (fig. 7.4, A) : l'une implantée dans le *forum*, quatre autres, alignées, dans la basilique et la galerie adjacente, une dernière dans la rue située à l'est. Pour l'archéologue qui les a fouillées, il ne fait pas de doute que ces quelques sépultures témoignent d'un cimetière plus vaste qui devait présenter des rangées régulières repérées par des marques de surface. Les trois tombes situées dans la nef de la basilique, les mieux conservées de toutes, doivent leur préservation au fait qu'elles ont été creusées à travers un sol de béton alors que des ossements humains découverts dans la tranchée de récupération du mur sud-ouest du même bâtiment, scellée par des sépultures de la phase 2, confirme la destruction de squelettes supplémentaires.

Etablies après la démolition de la basilique, ces tombes étaient toutes orientées nord-ouest/sud-est, suivant la trame antique, ce à quoi le fouilleur propose deux explications non exclusives :

- ou bien le cimetière était délimité sur un ou plusieurs côtés par des bâtiments ou des rues antiques encore en usage ;
- ou bien les tombes étaient alignées sur une église ou un mausolée, peut-être installé dans un édifice antique.

En fait, l'auteur lui-même offre une réponse partielle à la question puisque la récupération du mur sud-ouest de la basilique est intervenue après la première phase d'inhumation, ce qui prouve que l'intégralité des murs n'avait pas été arasée au moment où les premières tombes furent implantées. En revanche, la rue orientale devait avoir perdu sa fonction pour qu'une tombe y fût creusée.

La chronologie de cette première phase repose principalement sur la datation par ^{14}C de deux des trois sépultures fouillées dans la basilique : O.B. 278 (O. B. pour « *ordinary burial* », soit « sépulture ordinaire » par opposition aux tombes à charbon de bois) et O.B. 486 respectivement datées de 420 ± 70 et 490 ± 80 (HAR-1614 et 1613).

L'hypothèse d'un espace funéraire chrétien est privilégiée par P. Bidwell et C. Henderson, qui suggèrent le transfert de cet espace public par les autorités urbaines à la communauté chrétienne d'Exeter. Ils y voient un argument supplémentaire en faveur d'une extension du cimetière primitif dans toute l'enceinte du *forum*, ceci étant un minimum puisqu'au sud-est les inhumations ont empiété sur l'ancienne voie. Ils restituent ainsi un cimetière d'environ 80 m de côté (fig. 7.5), dont la création expliquerait le tracé incurvé de High Street, décalé par rapport à l'axe joignant les portes est et ouest (Allan, Henderson et Higham 1984 : 394).

- *Phase 2 : 7e -10e siècle (?)* (Henderson et Bidwell 1982 : 152-156)

Sur la base principale de l'orientation des sépultures, en raison de la rareté des relations stratigraphiques entre les tombes, deux autres phases d'inhumation réunissant un total de 107 sépultures ont été distinguées avant la construction de la cathédrale normande.

La deuxième phase rassemble 53 sépultures, dont 34 inhumations dites ordinaires et 19 tombes à charbon de bois. En outre, la présence de clous en fer et/ou de pattes métalliques révèle l'usage de cercueils dans 14 cas dont 11 comportaient aussi du charbon de bois. Le seul objet datable est une bague en or à facettes, attribuée au 9e siècle sur la base de comparaisons typologiques (Graham-Campbell 1982).

La relation chronologique entre les phases que les fouilleurs qualifient de cimetières II et III n'est pas établie : interruption des inhumations pendant une période indéterminée ou continuité dans l'utilisation funéraire du site, la nouvelle orientation des sépultures de la phase 2 pouvant résulter de la construction d'une église ? Bien qu'aucun vestige d'édifice cultuel ne soit associé à ces tombes et qu'aucune sépulture fouillée ne soit attribuable à une date aussi haute, les archéologues reconnaissent dans cette phase une partie du cimetière monastique qui aurait été fondé à la fin du 7e siècle : l'orientation dominante de la phase 2 (93,32°) correspondrait à une église orientée est-ouest que les auteurs localiseraient plutôt sous l'église saxonne ultérieure ou immédiatement au sud, en raison de la plus forte concentration des sépultures dans cette partie du site, par opposition au secteur nord.

- *Phase 3 : 10e (?)-12e siècle* (Henderson et Bidwell 1982 : 156-158)

35 sépultures ont été assignées à cette troisième phase, difficile à distinguer du cimetière ultérieur dans la mesure où les tombes le plus tardives partagent le même alignement (fig. 7.4, C). Ont été retenues comme antérieures au cimetière paroissial de St Mary-Major : 1) toutes les sépultures à charbon de bois ; 2) les sépultures « ordinaires » coupées par des sépultures à charbon de bois, par un mur de l'église ou par la fosse d'un moule à cloche du 12e siècle ; 3) les sépultures « ordinaires » implantées au sud de l'église, un terrain peu susceptible d'avoir été incorporé au cimetière postérieur dans la mesure où il appartenait dès les environs de 1200 aux « *Kalendar brethren* » et devint ensuite le site du collège construit en 1387.

Ce total de 35, qui n'est qu'un strict minimum, réunit 12 sépultures « ordinaires » et 23 sépultures à charbon de bois dont 7 comportaient aussi un cercueil (contre 3 pour la première catégorie). La séparation entre les phases 2 et 3 est attribuée, sans certitude, au début du 10e siècle (*cf. infra*).

- *L'église monastique Notre-Dame-et-Saint-Pierre* (Henderson et Bidwell 1982 : 159-163)

Cette troisième phase d'inhumation est associée à une église orientée nord-est/sud-ouest dont les fondations maçonnées de trois éléments principaux ont subsisté : une abside semi-circulaire à l'est, la base d'une éventuelle tour hors œuvre et un *porticus* au nord (fig. 7.4, C). Aucun niveau de sol et aucune couche de construction n'ont survécu à l'intérieur de l'église.

Les données archéologiques révèlent au moins trois phases, l'abside et le *porticus* constituant des ajouts qui ont chacun connu deux états successifs (indiqués comme *secondary* et *tertiary* sur le plan). Dans son état final, l'église aurait atteint 34,20 m de long pour une nef large de 7,80 m. Le *porticus* nord, large de 5 m, a été remplacé par une autre construction profonde de 6,20 m (*porticus* ou bas-côté compartimenté), la largeur totale de l'édifice atteignant alors 15,20 m. La façade occidentale était peut-être flanquée par une tour de 3,60 m de côté distante de 2 m du mur nord. Enfin, à l'est, l'abside était ceinte d'une terrasse taillée sur la pente sur une superficie minimale de 18,50 m par 6,80 m. Dotée d'un épais sol de mortier, cette zone a pu représenter une cour ou une structure partiellement ou complètement couverte. Trois sépultures à charbon de bois ont été fouillées dans l'emprise du *porticus* mais aucune information stratigraphique ne permet de déterminer s'il s'agissait à l'origine d'inhumations extérieures ou intérieures.

La taille de l'édifice, sa localisation à proximité de la cathédrale romane comme la présence de sépultures anciennes désignent ces vestiges comme ceux de l'église du *minster* Notre-Dame-et-Saint-Pierre. La fouille n'a livré aucun élément de datation pour la construction initiale et les transformations ultérieures. La consécration de la cathédrale romane en 1133 procure un *terminus ante quem* mais il est probable qu'aucun agrandissement ne fut entrepris dans l'édifice primitif une fois lancé le nouveau chantier, peut-être dès le début de l'épiscopat de Warewalst en 1107. En l'absence de datation archéologique, C. Henderson et P. Bidwell proposent d'attribuer cette église au règne d'Æthelstan (925-939), époque considérée comme la plus probable pour la reconstruction de l'édifice monastique (*cf. supra*). On peut ajouter à cette hypothèse une association éventuelle entre les phases d'agrandissement et la réforme monastique de la fin du 10e siècle.

- *L'église paroissiale Notre-Dame* (Henderson et Bidwell 1982 : 164-168)

La construction de l'église victorienne ne laissa en place qu'une partie des fondations du chœur et de la tour occidentale mais un plan dressé en 1850 montre que la nef médiévale correspondait exactement à la partie occidentale de l'église saxonne (fig. 7.4, D). Cela suggère que la nef primitive fut partiellement conservée et intégrée au nouvel édifice ; une construction *de novo* au 12e siècle aurait certainement suivi le même alignement strictement ouest-est que celui de la cathédrale (fig. 7.2). A l'est, la zone en terrasse a été utilisée comme aire de travail, probablement pour la construction de la partie occidentale de la cathédrale qui a pu commencer peu après 1133 mais s'étirer sur une longue période. A l'issue de ces travaux, l'abside de l'église primitive fut récupérée, ce qui eut lieu avant la fin du 12e siècle. L'église romane fut dotée d'une tour occidentale qu'un dessin du 19e siècle permet d'attribuer aux années 1150-1200.

3.3. La chapelle Saint-Edouard (Henderson et Bidwell 1982 : 168-169)

3.3.1. Données textuelles

Elle apparaît pour la première fois, comme la moitié des églises d'Exeter, dans une liste établie en 1214 et un texte de 1286 atteste sa proximité avec l'église cathédrale : « *Capella Sancti Edwardi Regis in Cimeterio Beati Petri Exonie juxta monasterium beati Petri* ».

Cette dédicace, peu commune, peut renvoyer ou bien à l'enfant roi, assassiné en 978, ou bien à Edouard le Confesseur. Les auteurs s'accordent pour voir dans cette fondation l'une des 29 églises existant à Exeter au temps de Guillaume Ier, ce qui exclut une dédicace à Edouard le Confesseur, canonisé seulement en 1161. Surtout, plusieurs éléments témoignent d'une relation étroite entre le *minster* d'Exeter et la famille d'Edouard le Martyr. C'est le roi Edgar, père d'Edouard, qui réforma l'établissement en 968 en le confiant à l'abbé Sideman, tuteur de son fils (*cf. supra*, § 3.2.1.) ; l'enfant fut assassiné par les gardes d'Æthelred, fils d'Edgar et de sa deuxième épouse Alfthryth, dont le père était inhumé dans le cimetière monastique : on peut ainsi supposer qu'une chapelle commémorative fut érigée à l'initiative d'Alfthryth, en signe d'expiation. Une fondation de la fin du 10e siècle est renforcée par l'inclusion du nom du saint dans une liste de reliques que le roi Æthelstan aurait données au *minster*, liste dressée au début du 11e siècle.

Un auteur du début du 20e siècle, F. Rose-Troup, qui a étudié les églises disparues de la ville, a proposé d'identifier cet édifice à une chapelle funéraire attestée en 1322-1323 dans le cimetière de la cathédrale et connue plus tard sous le nom de « *Charnel Chapel* ».

3.3.2. Données archéologiques

La fouille a mis partiellement au jour une chapelle mesurant au moins 6,50 m par 12 et dotée d'une crypte d'environ 3 m de profondeur dans laquelle une grande masse d'ossements humains a été observée sur 1 m de hauteur (fig. 7.4, D). Les fondations de cette chapelle avaient recoupé quatre coffrages en pierre alignés sur la cathédrale dont le cimetière a livré des tombes similaires datables entre la fin du 12e siècle et celle du 14e siècle au moins. Bien que l'édifice dégagé ne soit pas d'origine saxonne, C. Henderson et P. Bidwell conservent l'hypothèse de F. Rose-Troup et concluent, avec réserve, que la chapelle dédiée à Saint-Edouard a dû être démolie au début du 14e siècle et remplacée par la chapelle funéraire mentionnée pour la première fois en 1322-1323.

3.4. Sainte-Sidwell (Allan, Henderson et Higham 1984 : 397)

L'église est située près d'une des principales voies d'accès à la ville, à environ 280 m de la porte orientale, dans une zone occupée par une nécropole du Haut-Empire (fig. 7.2). En l'absence de toute *Vita*, la tradition locale voit dans la sainte une martyre qui serait morte sur le site même de l'église vers 740, ce qui correspond au schéma bien connu de la

transformation d'un mausolée de l'Antiquité tardive en sanctuaire consacré au culte d'un saint. Le lieu est cité dans une liste compilée pendant la première moitié du 11e siècle, après 1013, et énumérant les principaux lieux d'inhumation des saints, ce qui prouve que le culte de sainte Sidwell était alors bien développé et suggère l'existence à cette date d'une église et d'un tombeau-reliquaire.

3.5. Eglises paroissiales et droits d'inhumation

Vingt-neuf églises sont attestées du temps de Guillaume le Conquérant *intra* et *extra muros*, dont la majorité a dû être fondée au 10e ou 11e siècle comme petites églises privées (*Ibid.* : 166). Après un probable démembrement du territoire de Saint-Pierre à la fin de l'époque saxonne, les limites paroissiales ont sans doute été rationalisées et fixées par l'évêque Simon d'Apulée en 1222 (fig. 7.2). Seize paroisses d'origine médiévale ont été restituées, le territoire de l'église Notre-Dame correspondant sans doute à ce qui restait de l'étendue primitive de la paroisse du *minster*. Il semble que Saint-Pierre ait détenu le monopole des droits d'inhumation dans la ville d'Exeter où les églises paroissiales ne possédaient pas de cimetière aux 9e-12e siècles (Henderson et Bidwell 1982 : 159).

BIBLIOGRAPHIE

- Allan Henderson et Higham 1984
Allan J., Henderson C. et Higham R., *Saxon Exeter*, *in* Haslam J. (éd.), *Anglo-Saxon Towns in Southern England*, Chichester, Phillimore : 385-414.
- Barlow 1979
Barlow F., *The English Church 1000-1066: a history of the later Anglo-Saxon Church*, Londres.
- Biddle et Hill 1971
Biddle M. et Hill D., Late Saxon planned Towns, *Antiquaries Journal*, 51 : 70-85.
- Bidwell 1979
Bidwell P. T., *The Legionary Bath-House and Basilica and Forum at Exeter*, Exeter, Exeter City Council (Exeter Archaeological Reports, 1).
- Bidwell 1980
Bidwell P. T., *Roman Exeter: Fortress and Town*, Exeter, Exeter City Council/Museums Service.
- Blair 1992
Blair J., *Anglo-Saxon minsters: a topographical review*, *in* Blair J. et Sharpe R. (éd.), *Pastoral Care before the Parish*, Leicester, Leicester University Press : 226-266.
- Graham-Campbell 1982
Graham-Campbell J., A middle Saxon gold finger ring from the Cathedral Close, Exeter, *Antiquaries Journal*, 62 : 366-367.
- Henderson et Bidwell 1982
Henderson C. et Bidwell P. T., *The saxon minster at Exeter*, *in* Pearce S. (éd.), *The early church in Western Britain and Ireland*, Oxford : 145-175.

- Joly 2003
Joly S., *Alfred le Grand et les burhs planifiés anglo-saxons : conception et adoption d'un modèle*, *in* Gauthiez B., Zadora-Rio E. et Galinié H. (éd.), *Village et ville au Moyen Age : les dynamiques morphologiques*, Tours, Presses Universitaires François-Rabelais : 353-372 (Collection Perspectives "villes et territoires", 5).

BATH

1. LA DOCUMENTATION

De toutes les villes d'origine antique qui n'ont pas rempli la fonction de capitale régionale, Bath est certainement la plus célèbre et celle qui a suscité les investigations archéologiques les plus précoces. Cette célébrité tient à sa qualité de ville thermale dont les aménagements monumentaux ont durablement mobilisé l'attention des chercheurs depuis le 18e siècle.

Hormis la publication séparée du temple de *Sulis Minerva* (Cunliffe et Davenport 1985), les résultats des fouilles entreprises depuis le milieu du 20e siècle ont fait l'objet de trois volumes correspondant à la chronologie des interventions archéologiques : de 1950 à 1975 (Cunliffe 1979) ; de 1976 à 1985 et de 1984 à 1989 (Davenport 1991, 1999). S'y ajoutent des articles et ouvrages de portée monographique ou synthétique portant sur l'Antiquité ou sur le Moyen Âge et principalement dus aux deux mêmes chercheurs. L'ouvrage le plus récent, *Medieval Bath Uncovered* (Davenport 2002), a rétabli un certain équilibre dans l'étude de cette ville, dont l'histoire était dominée par son passé antique ou géorgien.

2. LE DEVELOPPEMENT URBAIN

Le site de la ville de Bath occupe une boucle de la rivière Avon, dont il contrôle la traversée sur un axe routier nord-sud, la vallée assurant elle-même la communication entre le sud des Costwolds et la Severn (Cunliffe 1979).

L'origine de la ville antique, du nom d'*Aquae Sulis*, pendant longtemps associée à la seule présence des sources chaudes, élément vital du développement urbain, a pu résulter d'un processus plus complexe que P. Davenport a exposé dans ses grandes lignes dans un article récent (Davenport 2000).

Si aucune trace de fort n'a été enregistrée, la nature du mobilier romain le plus ancien (monnaies, sigillée, *Terra Nigra* et quelques pièces d'équipement personnel) parle en faveur d'une présence militaire immédiatement après la conquête. Une garnison aurait pu contrôler le nœud routier existant au point de traversée de la rivière Avon, au nord du futur site urbain (fig. 8.1).

A partir du milieu du 1er siècle ap. J.-C., un habitat s'est étendu au carrefour des grandes voies de circulation menant à Cirencester et à Londres et en direction du sud, le long de la rivière (fig. 8.2). L'extension vers les sources chaudes a dû suivre la construction, dans les années 60, de l'ensemble monumental des thermes et du temple dédiés à *Sulis Minerva*, probablement achevé sous Vespasien (69-79) (fig. 8.3 et 8.4). La liaison entre le noyau

primitif et le pôle monumental, peut-être déjà enclos par un rempart de terre, a pu exister vers la fin du 1er siècle. A ce stade, l'habitat peut être considéré comme un *vicus*.

A partir du milieu du 2e siècle, de nouveaux édifices publics (bains et temples supplémentaires, peut-être un théâtre) ont été construits aux abords immédiats du sanctuaire, qui occupait le centre de l'espace enclos d'une superficie de 10 ha (fig. 8.3). La découverte de nombreux sols en mosaïque dans la partie nord-ouest de l'enceinte suggère la présence de riches maisons privées et donc un changement dans le mode d'utilisation de ce secteur, qui associait désormais fonctions publiques et fonctions résidentielles.

Les fouilles conduites le long de London Street et de Walcot Street ont révélé une occupation à la fois domestique et artisanale entre la voie et la rivière ainsi qu'un certain nombre de sépultures, incinérations et inhumations, situées en bordure ou au sein même des zones habitées (fig. 8.5).

Aussi bien *intra muros*, dans le centre civique, qu'à l'extérieur, l'occupation est assurée jusqu'à la fin du 4e siècle, voire le début du 5e siècle, non sans transformations importantes attestées à partir du milieu du 4e siècle (fig. 8.6). A proximité des bains, une maison fut convertie en atelier de forgeron et un autre bâtiment vit la fabrication de vaisselle en étain, tandis qu'à l'ouest de l'enceinte du temple s'installait un autre forgeron (Davenport 2002 : 13-14). Dans l'enclos sacré lui-même, furent construites de grandes demeures dotées de sols en mosaïque et de systèmes de chauffage par hypocauste, ce qui suggère la désaffection du culte païen, tout comme la destruction du principal autel extérieur dans les années 380-390, à un moment où la nouvelle foi chrétienne prenait son essor et était déclarée religion officielle de l'Empire.

Le démantèlement des édifices publics apparaît aussi à travers la récupération de nombreux fragments sculptés, d'inscriptions et de pierres tombales réutilisés dans des pavements ou dans la construction de l'enceinte de 3 m d'épaisseur et de 5 à 6 m de haut qui doubla le rempart primitif et dont le tracé a été largement conservé par le mur médiéval.

A partir de la fin du 4e siècle, des constructions en bois apparaissent en divers lieux *intra muros* : d'une part, dans l'emprise de l'ancien sanctuaire, d'autre part dans la partie ouest de l'enceinte, sur le site de Citizen House, où une série de bâtiments, parfois dotés de fondations en pierre, est attestée jusque dans la seconde moitié du 5e siècle (*Ibid* : 21). La démolition du centre religieux, notamment pour récupérer les pièces métalliques, serait intervenue plus tard, peut-être au 6e ou au 7e siècle (Burnham et Wacher 1990 : 175).

A Bath, comme ailleurs, des niveaux de terres noires ont été fouillés en divers points de la ville, principalement au sud des bains, dans Swallow Street, et à l'ouest, à Bath Street et Citizen House (fig. 8.7). Davantage chargés en matériaux variés (inclusions de charbons de bois et de mortier, ossements animaux) dans l'emprise des bâtiments antiques, ils prenaient la forme de sédiments plus fins à l'extérieur, correspondant à une lente accumulation, voire à une mise en culture. En tout cas, ils ne sont plus considérés par les archéologues comme un

signe d'abandon, d'autant moins que des dépôts similaires, chargés en ossements animaux, ont été observés entre les différents niveaux de sols de l'enceinte du temple (Davenport 2002 : 22). La formation de ces niveaux de terres noires, associés à des traces d'activités, s'est poursuivie pendant le haut Moyen Âge mais la quasi absence de mobilier en rend la datation très difficile.

Au début du 5e siècle, voire plus tard, dans le secteur occupé en bordure de l'Avon, deux inhumations d'adultes furent creusées à travers la surface d'une voie secondaire qui avait été volontairement surélevée d'1,50 m entre environ 325 et 400 (Davenport 2000 : 24). Cette voie était probablement hors d'usage au moment du dépôt des inhumations implantées contre le mur d'une maison transformée en atelier. Les tombes n'étaient cependant pas alignées sur le mur mais s'en démarquaient de quelques degrés pour être strictement orientées ouest-est. Cet indice, ajouté à l'absence de tout mobilier, a conduit P. Davenport à proposer d'y voir des tombes chrétiennes. Quoi qu'il en fût, la zone de Walcot devint un village, doté d'une église dédiée à Saint-Swithun, et ne fut à nouveau absorbé par Bath qu'au 18e siècle.

S'il est difficile de restituer le paysage de l'ancienne cité enclose vers la fin du 6e siècle, le fait que Bath, comme Gloucester et Cirencester, ait été prise par les saxons Cuthwine et Ceawlin en 577, après la bataille de Dyrham (environ 8 miles au nord de Bath), suggère l'existence jusque-là d'une entité politique bretonne qui avait pu succéder à la cité des *Dobunnorum*, basée auparavant à Cirencester. Les environs de 577 marquent donc le passage de l'autorité bretonne à l'autorité saxonne pour Bath qui, vers 626, représentait le noyau du petit royaume de Hwicce, sous contrôle de la Mercie qui l'absorba complètement avant la fin du 6e siècle (Davenport 2002 : 26-28).

Vers 700, l'occupation apparaît concentrée dans la partie sud de l'enceinte, sous deux formes distinctes (fig. 8.8). Du côté est, se trouve sans doute l'établissement féminin fondé par le roi Osric de Hwicce vers 675 (cf. *infra*, § 3.1.), localisé de manière hypothétique à l'emplacement du *minster* postérieur, au-dessus d'une solide plate-forme maçonnée qui a été repérée sous l'église médiévale. Immédiatement au sud, les bains étaient en ruines, hormis, peut-être, la partie occidentale (*cf. infra*). Un mur mal daté mais antérieur à la fin de l'époque anglo-saxonne et observé sur 20 m de long au sud des bains peut représenter un tronçon d'enclos monastique parallèle au principal axe ouest-est de la ville.

Du côté ouest, la principale zone où les niveaux de terres noires ont été repérés pouvait constituer un habitat laïc, contenant les deux autres sources, placé sous l'autorité de l'établissement monastique qui aurait eu le statut d'église-mère (Davenport 2002 : 32-35). Ce secteur correspond à un quartier dénommé *Binbury* selon des sources plus tardives mais renvoyant à un état ancien, un nom qui s'efface à partir de 1250. Ce toponyme, le seul connu pour un quartier de Bath au Moyen Âge, dérive probablement du vieil anglais « *Binnaburh* », signifiant « à l'intérieur de l'espace fortifié », ce qui, selon P. Davenport, révèle son antériorité par rapport à l'entreprise de re-fondation conduite sous l'autorité du roi Alfred à la

fin du 9e siècle, où l'ensemble de l'espace enclos aurait fait l'objet d'une planification urbaine (*cf. infra*) (*Ibid.* : 49).

Malgré la démolition partielle des bâtiments, les bains sont restés en usage au haut Moyen Âge, ce que le nom de l'agglomération *Hat Bathu*, signifiant « *hot baths* » (bains chauds), qui apparaît dans une charte de 675, suggère à lui seul. Bède en fait état au début du 8e siècle, précisant que les sources fournissent des bains chauds convenant à tous les âges et aux deux sexes, accueillis dans des lieux séparés.

C'est sans doute à la même période que fut rédigé un poème intitulé *La Ruine*, conservé dans le *Livre d'Exeter* et qui constitue la plus ancienne description de vestiges identifiés à ceux de l'établissement romain :

« Merveilleuse est la maçonnerie brisée par les Parques… les bâtiments élevés par les géants s'effritent… les toits se sont effondrés… les tours sont en ruine… Aussi les cours intérieures demeurent-elles désertes, tandis que la structure du dôme avec ses arches rouges perd ses tuiles. On trouvait là des cours de pierre, et un jet d'eau chaude jaillissant en flux bouillonnants. Le mur enveloppait dans son sein lumineux tout l'espace contenant les flots d'eau chaude des bains. » (cité en français dans Cunliffe 2002 : 58).

Tout en insistant sur le caractère désolé du paysage monumental, ce poème établit le maintien des constructions antiques à l'intérieur de l'enceinte, ce que la fouille a confirmé sur le site du sanctuaire dont l'enclos de 15 m par 24 subsistait sur plusieurs mètres de hauteur (Cunliffe 1984 : 349-350 ; Cunliffe et Davenport 1985, vol. 1 : 76-78).

Nennius, dans le courant du 9e siècle, chante aussi les louanges des bains, chauds ou froids, un choix qui, s'il a bien existé à cette date, impliquerait des aménagements importants puisque seules des sources chaudes existent au cœur de Bath et dans les environs.

Malgré ces témoignages, la localisation des pièces thermales alors en usage reste délicate : la partie ouest de l'ensemble antique, adjacente à la principale source chaude (plus tard désignée sous le nom de « Bain du roi »), constitue une possibilité (fig. 8.8), mais il apparaît plus probable que les bains étaient pris à cette date dans le réservoir lui-même, là où la source canalisée se déversait, comme ce fut le cas plus tard au Moyen Âge (Davenport 2002 : 36-37).

Hormis le principal axe ouest-est conduisant à deux des trois portes de l'enceinte, le tracé des voies n'est guère connu, mais la place du marché, correspondant à High Street, située entre le *minster* et la porte nord, était assurément en usage vers la fin du 9e siècle et a pu l'être au siècle précédent (*Ibid.* : 37).

Le devenir de Bath au 9e siècle, au moment des attaques danoises, n'est guère connu, hormis par son insertion dans la liste du *Burghal Hidage*, qui traduit l'intégration de la ville dans le royaume du Wessex après son appartenance à la Mercie depuis le règne d'Osric (*Ibid.* : 41). Le périmètre des défenses que l'on peut déduire à partir du nombre de *hides* alloués est très proche du tracé de l'enceinte tel qu'on peut le restituer au moment de sa

démolition au 18e siècle (1375 yards, soit 1257,6 m, contre 1250 yards, soit 1243,3 m). La nature d'éventuels travaux de remise en défense du temps d'Alfred n'est pas connue : des fouilles limitées en plusieurs points de la ville suggèrent l'érection d'une palissade en bordure de l'ancien fossé romain, qui n'aurait sans doute pas été curé sur tout son tracé mais aurait peut-être été remplacé par endroits par un fossé de petite taille qui fut comblé au 12e siècle.

L'inclusion de Bath dans le *Burghal Hidage* a conduit M. Biddle et D. Hill puis les archéologues travaillant localement à identifier un réseau viaire, régulier, qui aurait correspondu à l'action planificatrice d'Alfred, ici comme dans les autres *burhs* du Wessex (Biddle et Hill 1971). Cette hypothèse n'est en rien confirmée par l'archéologie : un seul tronçon de voie attribué à l'époque saxonne, mais dont l'origine n'est pas précisément datée, a été identifié à la fouille, dans le prolongement nord de Bilbury Lane, un tronçon qui n'a pas perduré au Moyen Âge.

Quoi qu'il en soit, l'identification d'un réseau planifié repose avant tout sur une analyse morphologique, que P. Davenport a esquissée dans son dernier ouvrage de synthèse (Davenport 2002 : 42-47). Fondée sur les plans anciens de la ville, antérieurs aux grands bouleversements de l'époque contemporaine, la restitution proposée repose sur l'identification de la voie reliant les portes ouest et est comme étant la ligne de base du tracé et sur l'utilisation de perches (équivalent à 16,5 pieds) comme unités de mesure (fig. 8.9). L'auteur restitue ainsi une rue périphérique – le tour de ville – de 2 perches de large et des îlots nord implantés à angle droit par rapport à l'axe de base et correspondant à des multiples de l'unité de mesure, 8 ou 12 perches, la place du marché, de forme trapézoïdale, étant insérée entre deux îlots dans le prolongement de la porte nord. Au sud de la voie principale est-ouest, large de 2 perches elle aussi, la régularité des îlots restitués est moins grande qu'au nord, et encore plus hypothétique, en raison de la présence de l'abbaye, d'un cimetière, des sources et peut-être aussi dès cette période de plusieurs églises qui auraient fait obstacle à un tracé orthogonal, sans oublier l'habitat qui pouvait exister dans la zone ouest. Si elle reste prudente, la restitution offerte par P. Davenport, pour être sérieusement évaluée, devrait faire l'objet d'une analyse beaucoup plus détaillée fondée sur un rendu graphique autrement plus précis que le plan publié en 2002, qui ne permet pas la confrontation avec la voirie pré-industrielle servant de base à l'étude.

Enfin, Bath, ville royale et donc administrée par des délégués royaux, était aussi siège de centaine, ce qui implique des fonctions administratives, judiciaires et fiscales à l'échelle de cette subdivision du *shire*. A partir du règne d'Edouard l'Ancien (899-925) et jusqu'au début du 12e siècle, Bath fut le siège d'un atelier monétaire oeuvrant pour le Wessex puis pour toute l'Angleterre, l'un des ateliers secondaires qui renforçaient la production des grands centres qu'étaient Winchester, Canterbury et Londres (*Ibid.* : 48 et 50).

Hormis quelques sites funéraires (*cf. infra*), les données archéologiques relatives aux derniers siècles du haut Moyen Âge sont peu nombreuses : aucune structure à fonction résidentielle ou artisanale n'a été reconnue, l'activité humaine étant principalement

perceptible à travers l'accumulation des déchets (*Ibid.* : 55), mais il convient de rappeler la difficulté de fouille et d'interprétation des niveaux de terres noires qui peuvent inclure des traces de structures très peu lisibles.

A partir du début du 10e siècle, est de nouveau attestée une production locale de céramique, presque entièrement absente de la Bretagne de l'Ouest après le 5e siècle. La production la plus ancienne est identique au type E de Cheddar (« *Cheddar fabric E* ») et provient des mêmes fours que ceux qui ont alimenté la résidence royale pendant les règnes d'Alfred et d'Edouard. Les tessons retrouvés proviennent pour l'essentiel de pots à cuire.

3. LA TOPOGRAPHIE RELIGIEUSE ET FUNERAIRE

Au Moyen Âge, hormis le *minster* dédié à Saint-Pierre et des chapelles privées, quatre églises paroissiales ont existé *intra muros*, qui peuvent tirer leur origine de fondations privées remontant aux 9e-11e siècles, mais aucune d'entre elles n'est bien datée ni par les textes ni par les données archéologiques, qui sont de nature exclusivement funéraire.

3.1. Saint-Pierre

3.1.1. Les données textuelles

D'après une copie du 12e siècle contenue dans le cartulaire de Bath (Cambridge, Corpus Christi College), le roi Osric de Hwicce accorda en 675 de la terre (100 *hides*) à une communauté de vierges, une dotation considérée comme l'acte de fondation du *minster*. La première abbesse, Berta, était certainement d'origine franque, de même que l'évêque du Wessex, Leuthere, signataire de la charte aux côtés de l'archevêque Théodore, et dont Bède nous apprend qu'il était le neveu d'Agilbert qui l'avait précédé à la tête de l'évêché des Saxons de l'Ouest entre 649/650 et 664. Il est probable que le *minster* a abrité à l'origine une communauté mixte, comme c'était le cas à Gloucester, établi par le même souverain, et dans de nombreuses maisons fondées sous influence franque. On peut supposer que Berta et plus tard Folcburg, autre dignitaire mentionné en 681, soient venues de l'un des monastères francs de la région parisienne, tels que Chelles ou Jouarre.

La mention suivante, de 808, concerne une donation consentie par le roi des Saxons de l'Ouest, Cynewulf, et confirmée par Offa, aux « *fratribus in monasterio Sancti Petri* » en 757-758, ce qui implique une communauté désormais uniquement masculine, un changement attesté à Gloucester à la même date.

Comme beaucoup de fondations précoces, celle de Bath est passée aux mains de l'évêque de Worcester, auquel le roi Offa de Mercie la réclama, avec de nombreux autres biens, lors d'un synode tenu en 781. Les revendications d'Offa, qui avait battu Cynewulf en 779, manifestent la volonté du souverain de renforcer son contrôle sur la zone frontière entre la

Mercie et le Wessex, en récupérant notamment le domaine de 30 *hides* que l'Eglise de Worcester avait auparavant obtenu de Cynewulf, au sud de la rivière Avon, donc du côté du Wessex, avec son propre consentement. Cette transaction transforma le *minster* de Bath en établissement royal, un statut qu'il conserva quand il passa de nouveau sous l'autorité du Wessex au 10e siècle et reçut alors de nombreuses donations.

D'après Guillaume de Malmesbury, Offa entreprit de reconstruire l'établissement, où lui-même puis son fils résidèrent à plusieurs reprises, mais ce témoignage n'est pas corroboré par d'autres sources. En 957, l'ensemble est dit « merveilleusement construit » dans une charte du roi Edwy (Manco 1998 : 37 et 44).

Sous l'influence de Dunstan, la communauté de Bath commença à suivre la Règle bénédictine, probablement dès le temps d'Aescwig (vers 965-970), puis sous la direction de saint Alphege, nommé abbé par Dunstan en 975, avant de devenir évêque de Winchester en 984 (Davenport 2000 : 61). On peut supposer que la réforme entraîna des transformations topographiques et architecturales, simplement suggérées par Guillaume de Malmesbury rapportant qu'Edgar, ravi par la taille du lieu, l'agrandit « à sa manière » (Manco 1998 : 44).

Selon la *Chronique anglo-saxonne*, Bath accueillit en 973 le couronnement du roi Edgard par l'archevêque de Cantorbéry Dunstan et celui de York, Oswald, une cérémonie qui servit de modèle aux couronnements ultérieurs. Le choix de Bath traduit certainement l'importance accordée à la ville comme zone frontière, entretenant des liens étroits avec la Mercie comme avec le Wessex, un choix judicieux compte tenu de l'unification toute récente des deux royaumes et qui pouvait traduire l'intention des souverains de créer une seconde capitale à la limite occidentale du Wessex, faisant contrepoids à Winchester (Cunliffe 1984 : 352).

Après la Conquête, la nouvelle organisation diocésaine de l'Angleterre, fondée sur le modèle continental, conduisit à l'abandon des sièges épiscopaux implantés en milieu rural ou dans de modestes agglomérations, comme c'était le cas pour le Somerset depuis la création du siège de Wells en 909. Vers la fin de 1088, Jean de Tours (encore nommé Jean de Villula) fut ordonné évêque de Wells et demanda aussitôt le transfert du siège, qui intervint en 1091, date à laquelle il reçut du roi l'intégralité de la ville de Bath dont les thermes constituaient un attrait de poids pour ce prélat féru de médecine. L'évêque reçut la charge d'abbé mais la direction effective de la communauté échut au prieur. L'abbaye devint donc une cathédrale monastique et le resta jusqu'à la Dissolution.

3.1.2. Les données archéologiques antérieures à la reconstruction normande

Les bâtiments monastiques du haut Moyen Âge ne sont pas connus et leur localisation même est incertaine ; néanmoins sa proximité avec l'établissement ultérieur est probable, si l'on se fie à la tradition transmise par les érudits du 16e siècle, tels Leland et Camden, comme au principe de continuité topographique communément attesté par l'archéologie sur les sites ecclésiastiques (*cf. infra*).

Cette continuité est assurée sur le plan funéraire, puisque la présence de sépultures du haut Moyen Âge a été enregistrée sur le site dès 1755, au moment de la démolition de la maison de l'abbé qui occupait l'emplacement de l'aile occidentale du cloître médiéval, au sud de l'église abbatiale. A cette date, a été vu un certain nombre de tombes coupant à travers les vestiges de la partie orientale des bains antiques et dont l'une a livré un dépôt monétaire datant du milieu du 10e siècle. Ce même secteur a livré vers la fin du 19e siècle un fragment de croix des 10e-11e siècles et un disque en plomb (Cunliffe 1979 : pl. V et VII) qui devait être fixé sur un cercueil et dont l'inscription attestait l'inhumation d'une religieuse. L'écriture étant postérieure aux 7e-8e siècles, mais mal datée (10e siècle ?), cette inscription doit renvoyer au transfert d'un corps de son lieu originel d'inhumation dans le cimetière monastique (*Ibid* : 90 ; Cunliffe 1984 : 353). Enfin, une sépulture sur lit de charbon de bois fut fouillée en 1968 à l'est des découvertes de 1755.

Des fouilles conduites en 1993, toujours au sud de l'église, ont révélé 31 tombes antérieures à la reconstruction normande amorcée en 1091, dont 18 ont été fouillées (Bell 1996 : 15 ; Davenport 2002 : 51). Les sept rangées de sépultures observées alors dans l'emprise du cloître étaient parallèles à l'abbatiale médiévale, ce qui suggère que l'église antérieure avait une orientation identique. En outre, comme les observations archéologiques excluent la possibilité d'une implantation de l'édifice du haut Moyen Âge plus au sud et que le tracé initial de Cheap Street entre les portes est et ouest interdit un fort décalage vers le nord, il est probable que l'église la plus ancienne est à chercher sous le monument conservé.

L'alignement régulier des sépultures fouillées en 1993 suggère aussi la présence de marques de signalisation en surface, telles que des pierres sculptées dont deux fragments ont été retrouvés en remploi dans des tombes plus tardives. Fragment de stèle pour l'une, de couvercle pour l'autre, ces pierres offraient un décor proche de celui des manuscrits de l'Ecole de Winchester de la seconde moitié du 10e siècle (*Ibid.* : 52-53, fig. 17 ; Cunliffe 1979 : pl. V-VI).

Tous les individus étaient des adultes décédés entre 17 et 45 ans, voire plus tard. Sur un total de 33 individus, si on inclut les restes osseux erratiques attribuables à la même période, quatre seulement pouvaient être fermement identifiés à des femmes. L'analyse ostéologique a révélé une bonne nutrition, se traduisant notamment par de hautes statures, que P. Davenport associe au recrutement de la communauté monastique parmi les familles privilégiées.

Ce site, comme beaucoup d'autres de la fin du haut Moyen Âge, a livré des sépultures déposées sur un lit de charbon de bois, ici au nombre de 8, correspondant à 40% des inhumations observées. Cette forte proportion sur un petit échantillon (une vingtaine de squelette en place) suggère que l'on avait affaire à un secteur privilégié du cimetière, dans lequel étaient aussi enterrées des femmes identifiables à des bienfaitrices de l'abbaye, une organisation de l'espace corroborée par les données ultérieures qui désignent cette zone comme le secteur le plus important du cimetière après 1100.

La datation des premières phases du cimetière est fondée sur le dépôt monétaire et la pierre tombale déjà mentionnés ainsi que sur l'analyse par ^{14}C de trois des sépultures sur lit de charbon de bois, qui a livré une attribution aux 9e-10e siècles.

Un second cimetière, probablement laïc, existait au plus tard au 11e siècle devant la façade occidentale de l'église, sans doute associé à une chapelle funéraire dédiée à la Vierge (*cf. infra*, § 3.2).

3.1.3. L'agrandissement de l'enclos et la reconstruction normande

Jean de Tours, le nouvel évêque d'origine normande (1091-1122), agrandit et réorganisa l'enclos monastique, représentant désormais plus de 26 % de la superficie de la cité (fig. 8.10). Cela entraîna la modification du réseau viaire : au sud-ouest, la rue nord-sud qui rejoignait Ham Gate fut supprimée, son tracé formant la limite entre le secteur monastique et l'enclos épiscopal au sens strict, conformément aux recommandations prônées par la Réforme bénédictine du 10e siècle. Cet axe fut remplacé par Stall Street, le long de laquelle furent d'abord établis des étals avant la construction de maisons. Au nord-est, le prolongement de Cheap Street, qui donnait accès à la porte orientale, fut déporté vers le nord où fut percée une nouvelle porte, tout comme au sud.

A l'intérieur de cette vaste enceinte, le prélat entreprit la construction d'une nouvelle cathédrale, d'un cloître et d'un palais épiscopal. La principale source chaude, bientôt désignée sous le nom de « Bain du Roi », fut incorporée à l'enclos, dans un nouveau bâtiment réutilisant les vestiges romains, et continua à être visitée par de nombreux malades venant de toute l'Angleterre, tandis que deux autres bains, plus tard qualifiés de « Bain de l'Abbé » et de « Bain du Prieur », étaient sans doute réservés à la hiérarchie ecclésiastique (Cunliffe 2002 : 62-65). Furent aussi incluses dans l'enceinte les églises St Mary-de-Stalls et Saint-Jacques.

Au début du 12e siècle, Guillaume de Malmesbury relève la construction d'un « grand mur » et en 1122, à la mort de Jean de Tours, le chantier de l'église a atteint les « voûtes les plus basses ». Cette vaste entreprise fut achevée pour l'essentiel pendant le long épiscopat de Robert de Lewes (1136-1166).

3.2. St Mary-de-Stalls

Cette église occupait au Moyen Âge une parcelle située au centre de la ville enclose, bordée au nord par Cheap Street et à l'ouest par Stall Street (fig. 8.10, SMS). Délaissé au profit de l'abbaye en 1606, l'édifice disparut peu après, faute d'entretien. Son emplacement précis n'est pas connu mais, construit dans l'emprise du sanctuaire antique, il semble en avoir repris l'alignement (Manco 1998 : 32). Sa première mention date des alentours de 1190, où l'on a affaire à une chapelle implantée dans le cimetière laïc du *minster* (Manco 1993 : 80) ; celui-ci conserva longtemps le monopole des droits d'inhumation, accordés à l'église

St Mary-de-Stalls seulement après 1350, alors même qu'elle était la principale église paroissiale de la ville.

C'est sur la base des découvertes funéraires que les chercheurs attribuent la fondation de cette église à la fin de l'époque anglo-saxonne. En effet, des sépultures ont été reconnues à plusieurs reprises entre l'emplacement de l'église et King's Bath : deux tombes fouillées en 1969 (Cunliffe 1979 : 91 et fig. 36, tranchées 5-7) et une cinquantaine en 1980, dont onze sépultures, des deux sexes et de tous les âges, furent dégagées sous des couches de construction datant des environs de 1100, attestant la présence d'un cimetière laïc au 11e siècle. Les autres appartenaient à la période des 12e-16e siècles (Cunliffe et Davenport 1985 : 78 ; Davenport 2002 : 65-66). Toutefois, au 11e siècle, en supposant même l'existence de la chapelle St Mary, l'espace funéraire devait être sous l'autorité de l'abbaye, bien que P. Davenport l'associe à la future église paroissiale dans la légende de son plan (fig. 8.10, SMS et SMC). En réalité, pour les périodes les plus anciennes, et jusqu'à l'obtention des droits d'inhumation par St Mary-de-Stalls au milieu du 14e siècle, la distinction entre les deux institutions, *minster* et église paroissiale, n'a pas lieu d'être sur le plan funéraire.

3.3. Saint-Jacques

L'église Saint-Jacques était située au sud-ouest du *minster* et fut incluse dans l'enclos épiscopal constitué à la fin du 11e siècle, les évêques acceptant les incursions des paroissiens jusqu'en 1279, date à laquelle un nouvel édifice paroissial fut érigé au sud, contre l'enceinte (fig. 8.10, SJ 1 et SJ2). La nef de l'église fut alors convertie en chapelle épiscopale, un édifice qui disparut après la Dissolution mais dont l'emplacement et celui du cimetière adjacent peuvent être déduits à partir de l'analyse des limites parcellaires sur les plans modernes (Davenport 2002 : 66).

En l'absence de toute information archéologique ou textuelle remontant au haut Moyen Âge, J. Manco a émis l'hypothèse que cette église avait été fondée par Alfred ou Edouard l'Ancien pour les habitants du *burh* (Manco 1998 : 43) : une hypothèse qui, outre le rôle d'urbaniste et de bâtisseur conféré au souverain, repose là encore principalement sur des découvertes de nature funéraire.

Les fouilles de taille réduite conduites en 1981 et 1982 dans l'emprise du Crystal Palace Public House et dans la cave adjacente (2, Abbey Street) ont mis au jour des vestiges antiques et, au-dessus, les restes de 16 sépultures en place (4 d'un côté, 12 de l'autre), auxquelles s'ajoutaient de nombreux ossements erratiques (Davenport 1991 : 104-115). Ces inhumations apparemment en pleine terre, si l'on en juge par l'absence d'information sur les contenants, sont mal datées, leur niveau de creusement initial ayant été détruit par les constructions ultérieures. Les auteurs, tout en insistant sur la difficulté à interpréter un ensemble aussi petit, évoquent un alignement des tombes correspondant à l'époque saxonne plus qu'à celui de la cathédrale normande, et sont donc enclins à reconnaître un cimetière associé à Saint-Jacques

qui aurait été abandonné au plus tard en 1279 et probablement plus tôt ; l'argument, laissé implicite, réside sans doute dans la difficulté à concevoir le maintien de la fonction funéraire après l'insertion de l'église dans l'enceinte du palais épiscopal à la fin du 11e siècle (Manco 1999 : 324-325).

Si elle est possible, l'attribution des tombes fouillées à la fin de l'époque anglo-saxonne – et non plus tard – demeure une hypothèse, de même que celle de l'église Saint-Jacques qui en découlait, implicitement.

3.4. St Mary-within-Norhtgate et Saint-Michel (Davenport 2002 : 65 ; fig. 8.10, SMN et SML)

Ces deux églises disparues au cours de la Réforme étaient localisées *intra muros*, la première sur le bord de High Street, faisant office de place du marché, et à proximité immédiate de la porte nord ; sa tour, en retrait de 10 m par rapport à l'enceinte, a pu faire partie des défenses, à l'image de celle de l'église Saint-Michel à Oxford. La seconde était située non loin de la porte occidentale, au sud de Westgate Street. Ces deux édifices, qui restèrent de taille réduite (environ 20 m de long au plus), desservirent deux petites paroisses internes à l'enceinte à la fin du Moyen Âge sans jamais détenir de droits d'inhumation, ce qui suggère une origine privée, comme chapelles desservant quelques habitations, attribuée à la fin du 10e siècle ou au début du 11e siècle.

Hormis le *minster* de Saint-Pierre, dont l'emplacement ancien demeure incertain, l'origine des églises de Bath n'est donc pas très assurée, qu'il s'agisse de chronologie ou de statut. Bien qu'une fondation privée, bien attestée en de nombreuses villes à la fin du haut Moyen Âge, soit l'hypothèse la plus probable, l'existence de groupes d'églises, elle aussi fréquente, a conduit P. Davenport à formuler une telle proposition pour Saint-Pierre, St Mary-de-Stall et Saint-Michel dont il relève la proximité de l'alignement. Dans ce cas, la fondation monastique d'origine aurait occupé une large partie de l'espace enclos et non pas seulement la zone orientale (Davenport 2002 : 48). Cette suggestion demeure néanmoins très fragile, puisque l'orientation des édifices a pu varier à la faveur des reconstructions successives. A l'inverse, J. Manco voit dans l'absence de cimetière, hormis à St Mary-de-Stalls, l'indice d'une origine comme chapelle privée à la fin de l'époque saxonne ou même après la conquête normande (Manco 1998 : 43).

BIBLIOGRAPHIE

- Bell 1996
Bell R., Bath Abbey: some new perspectives, *Bath History*, 6 : 7-24.
- Biddle et Hill 1971
Biddle M. et Hill D., Late Saxon planned Towns, *Antiquaries Journal*, 51 : 70-85.
- Burnham et Wacher 1990
Burnham B. C. et Wacher J., *The 'small towns' of Roman Britain*, Londres, Batsford.
- Cunliffe 1979
Cunliffe B. (éd.), *Excavations in Bath, 1950-1975*, Bristol, Committee for Rescue Archaeology in Avon, Gloucestershire and Somerset (Excavation Report n° 1).
- Cunliffe 1984
Cunliffe B., *Saxon Bath*, *in* Haslam J. (éd.), *Anglo-Saxon Towns in Southern England*, Chichester, Phillimore : 345-358.
- Cunliffe 2002
Cunliffe B., Bath et ses bains au Moyen Age, *Médiévales*, 43 : 55-70.
- Cunliffe et Davenport 1985
Cunliffe B. et Davenport P., *The Temple of Sulis Minerva at Bath*, Oxford (Oxford University Comittee for Archaeology Monograph, 7).
- Davenport 1991
Davenport P. (éd.), *Archaeology in Bath 1976-85*, Oxford (Oxford University Archaeological Committee Monograph, 28).
- Davenport 1999
Davenport P. (éd.), *Archaeology in Bath: Excavations 1984-1989*, Oxford, Archaeopress (British Archaeological Reports. British Series, 284).
- Davenport 2000
Davenport P., Aquae Sulis. The origins and development of a Roman town, *Bath History*, 8 : 7-26.
- Davenport 2002
Davenport P., *Medieval Bath Uncovered*, Stroud, Tempus.
- Fernie 2000
Fernie E., *The Architecture of Norman England*, Oxford, Oxford University Press.
- Manco 1993
Manco J., The Buildings of Bath Priory, *Proceedings of the Somerset Archaeology and Natural History*, 137 : 75-109.
- Manco 1998
Manco J., Saxon Bath: the legacy of Rome and the Saxon rebirth, *Bath History*, 7 : 27-54.
- Manco 1999
Manco J., The Bishop's Close at Bath reassessed, *Archaeological Journal*, 155 : 323-325.
- Sims-Williams 1974
Sims-Williams P., Continental influence at Bath monastery in the seventh century, *Anglo-Saxon England*, 4 : 1-10.

CIRENCESTER

1. LA DOCUMENTATION

La ville de Cirencester, implantée au cœur des Cotswolds, sur les bords de la rivière Churn, a bénéficié d'un programme de recherches archéologiques qui a débouché sur la publication de cinq volumes thématiques entre 1982 et 1998 :

- le premier consacré à la première occupation romaine, antérieure à la fondation de la ville (Wacher et McWhirr 1982) ;
- le deuxième aux nécropoles romano-britanniques (McWhirr, Viner et Wells 1982) ;
- le troisième à un bilan diachronique du développement urbain accompagné d'une évaluation du potentiel archéologique (Darvill et Gerrard 1994) ;
- le quatrième au site du monastère d'origine anglo-saxonne fouillé au milieu des années 60 (Wilkinson et McWhirr 1998) ;
- le dernier, à ce jour, aux défenses, aux bâtiments publics et aux boutiques de la ville romaine (Holbrook 1998).

Ces ouvrages, qui associent études monographiques et synthèses, permettent donc une restitution assez précise du développement urbain.

2. LE DEVELOPPEMENT URBAIN

Malgré un déséquilibre au profit de la partie méridionale de l'enceinte, de nombreuses opérations archéologiques éclairent les origines et le développement de la ville antique de *Corinium Dobunnorum*, capitale d'une vaste cité correspondant aux territoires actuels des comtés de Gloucestershire, Avon, West Oxfordshire, North Wiltshire, Worcestershire et Herefordshire (fig.1). A l'intérieur de ce territoire, la *colonia* de Gloucester devait être gérée par ses propres autorités.

L'occupation a d'abord pris la forme d'un camp d'environ 12 ha établi, immédiatement après la conquête, dans ce qui est devenu plus tard la partie méridionale de la ville. Ce fort fut doublé d'un autre établissement au début des années 60 puis un habitat civil, qualifié de *vicus* par J. Wacher, fut fondé au nord-ouest du second fort, en respectant son alignement (fig. 9.1 ; Wacher 1975 : 30-32 ; 294).

Le fort a dû être évacué, avec d'autres de la même région, vers la fin des années 70. La fondation de la ville, avec la mise en place de la voirie et la construction des principaux bâtiments publiques, fut réalisée pendant trois à quatre décennies de part et d'autre de l'année 100 (Darvill et Gerrard 1994 : 60).

La trame viaire apparaît moins régulière qu'on ne le pensait auparavant et son orientation a varié au cours des siècles : une nouvelle restitution, tenant davantage compte des incertitudes, a été proposée depuis la synthèse publiée par J. Wacher (fig. 9.2). Les plus grands édifices publics repérés *intra muros* sont le *forum* et la basilique adjacente, implantés au centre de l'agglomération, tandis qu'un vaste amphithéâtre fut édifié, probablement dans le courant du 2e siècle, à la sortie occidentale de la ville (*Ibid.* : 61 et 79).

L'enceinte fut construite vers la fin du 2e siècle et fut l'objet de transformations et de réparations pendant deux siècles : une première structure en terre fut rehaussée et doublée d'un mur en pierre et les tours intérieures furent délaissées au profit de tours extérieures. A l'est, son tracé fut déterminé par celui de la rivière Churn, canalisée à une date précoce pour la détourner du centre de la ville (*Ibid.* : 65-71 ; Wacher 1975 : 301-302).

Les cadres de la vie domestique et commerciale sont bien connus à Cirencester, dont les maisons sont notamment réputées pour la qualité des sols de mosaïques et des enduits peints mis au jour par les fouilles et qui remontent, pour les plus anciens, au 2e siècle (Darvill et Gerrard 1994 : 63-65 ; Wacher 1975 : 301-303).

Corinium devint peut-être la capitale de *Britannia Prima* au 4e siècle, un point qui fait objet de débats. Si tel fut le cas, aucun bâtiment nouveau, ni civil ni religieux, susceptible d'être associé à ce changement de statut n'a été découvert (Darvill et Gerrard 1994 : 74).

Les données archéologiques attribuables à la fin de l'époque romaine sont, comme ailleurs, contrastées. Pour le 4e siècle, sont attestées des constructions neuves, comme les deux maisons adjacentes mises au jour à Beeches Road, près du tracé oriental de l'enceinte, dans les îlots numérotés X et XII (fig. 9.2, n° 54419), mais aussi des altérations qui révèlent de probables changements fonctionnels. Par exemple, la colonnade extérieure de la basilique fut détruite et la voie située à l'arrière du monument fut condamnée par une série de constructions à sa jonction avec Ermin Street. Ces travaux, qui engendrèrent un nouvel espace ouvert, empiétant sur l'ancienne rue, impliquent certainement une volonté politique, de même peut-être que le projet de construction d'un bâtiment de grande ampleur dans l'îlot adjacent, une entreprise qui tourna court (*Ibid.* : 75).

L'enceinte fut entretenue jusqu'à la fin du 4e ou au début du 5e siècle, de même que le *forum* fut gardé en état, mais sans réparation importante, jusqu'à cette date (Wacher 1975 : 312-313).

Sur de nombreux sites d'habitat domestique, les niveaux de démolition antiques sont immédiatement sous-jacents aux terres noires, de sorte que leur datation est délicate. Sur le site de Querns Lane, l'effondrement de la toiture a pu être daté aux alentours de 340-350, sur la base de découvertes monétaires, tandis que d'autres habitations témoignent d'un usage continu jusqu'au début du 5e siècle. Une telle information fait défaut pour les bâtiments publics et on ignore également jusqu'à quand, dans le courant du 4e siècle, la voirie fut entretenue (Darvill et Gerrard 1994 : 76). Seuls quelques axes antiques ont perduré dans la

trame actuelle, comme le *decumanus maximus* perpétué par l'axe de London Road, Lewis Lane et Querns Lane (*Ibid.* : 77).

Sur la base de l'épaisseur des dépôts archéologiques entre le dessus des niveaux antiques et la surface actuelle, Neil Holbrook conclut à une plus forte occupation au nord du *decumanus* qu'au sud, à partir de l'Antiquité tardive (*Ibid.* : 76). C'est dans cette partie de l'enceinte romaine que fut construite une grande église funéraire à la fin du 8e siècle ou dans la première moitié du 9e siècle (*cf. infra*, § 3.4.).

A Cirencester, comme ailleurs, la compréhension des transformations de l'espace urbain pendant une bonne partie du haut Moyen Âge exige la fouille et l'étude des terres noires selon des modalités spécifiques. Au moment où il rédigeait un bilan des connaissances sur cette période (*Ibid.* : 87-97), C. Gerrard était conscient du potentiel attaché à ces niveaux, auparavant interprétés comme de simples couches d'abandon, mais qui à cette date étaient encore très mal datés : plus épais au nord de Lewis Lane (fig. 9.4), ces dépôts, résultant de processus de formation distincts, peuvent être médiévaux, voire plus tardifs encore (*Ibid.* : 92-93). Néanmoins, leur accumulation au-dessus des structures romaines témoigne pour l'auteur d'un effacement quasi général de la ville antique dont seuls les principaux axes conduisant vers l'extérieur et les défenses auraient subsisté pendant le haut Moyen Âge (*Ibid.* : 91).

Peu d'éléments archéologiques se rapportent à l'occupation après le milieu du 5e siècle : les seules structures attribuables à cette période ont été observées *extra muros*, sur le site de l'amphithéâtre qui a peut-être été fortifié mais les découvertes des années 60, qui incluaient une série de fosses (alors interprétées comme des trous de poteaux) associées à des sols empierrés, attendent encore une publication détaillée (*Ibid.* : 87). *Intra muros*, quelques objets du début du haut Moyen Âge ont été découverts, tels que des épingles, boucles, fibules, ou perles, certains provenant d'Irlande, d'autres peut-être de Gaule. Bien qu'ils ne soient associés à aucune structure, ces objets sont interprétés par C. Gerrard comme des indices du travail du bronze et du tissage, sur place, mais ils témoigneraient aussi d'une activité d'échanges : Cirencester serait resté un lieu de passage et de commerce après la disparition du cadre urbain (*Ibid.* : 90).

Les sources écrites ne sont d'aucun secours pour cette période bien que Cirencester apparaisse à deux reprises dans la *Chronique Anglo-Saxonne* compilée au 9e siècle et sujette à caution sur bien des points : 1) en 577, les rois Bretons de Gloucester, Cirencester et Bath furent tués à Dyrham et leurs « villes » capturées par les saxons Cuthwine et Ceawlin (Wacher 1975 : 314) ; 2) une autre bataille, remportée par Penda contre les Saxons de l'Ouest, aurait eu lieu à Cirencester en 628 (Darvill et Gerrard 1994 : 94). Ces mentions ne permettent en rien d'appréhender la réalité matérielle de l'habitat.

La période des 7e-9e siècles n'est guère mieux renseignée que la précédente (Darvill et Gerrard 1994 : 87-97). La seule structure bien identifiée à la fouille est une église funéraire

qui devait avoir dès l'origine le statut de *minster* attesté dans *Domesday Book* (*cf. infra*, § 3.4.).

L'implantation de l'église dans la partie nord-est de la ville antique explique probablement la concentration de l'occupation du haut Moyen Âge dans la moitié nord de l'enceinte, sur une superficie inférieure de plus de la moitié à celle de la cité romaine (fig. 9.3). En se fondant sur l'exemple de Gloucester, auquel on pourrait ajouter celui d'Hereford, C. Gerrard suppose que des secteurs de l'espace enclos ont connu un usage agricole aux 9e et 10e siècles, ce qui rendrait compte de la formation d'une partie des terres noires, et que les zones occupées l'ont été en alternance.

Le rôle structurant du site ecclésiastique apparaît dans l'alignement de Dyer Street, Castle Street, Park Street, Black Jack Street et d'autres voies, qui convergent vers l'église, en coupant les anciens axes antiques (fig. 9.4), un constat qui ne permet pas néanmoins de dater précisément la mise en place de ce réseau viaire, qui peut, me semble-t-il, appartenir au 11e ou 12e siècle.

En l'absence de données archéologiques suffisantes, l'interprétation de cette période de l'histoire de Cirencester repose essentiellement sur des comparaisons, à commencer avec Winchester bien que la référence au modèle élaboré par Martin Biddle ne soit pas explicite. La survie de l'agglomération serait due à des fonctions administratives au début du haut Moyen Âge, puis à celles d'un centre ecclésiastique majeur qui aurait engendré une activité commerciale croissante et l'augmentation de la population. Toutefois, l'implantation du cadre urbain médiéval pourrait être postérieure, pour l'essentiel, au milieu du 10e siècle. A cette époque, Cirencester était certainement le siège d'une *villa* royale : elle est citée à quatre reprises, entre 935 et 1020, dans des chartes et dans la *Chronique Anglo-Saxonne* comme lieu de résidence royale et de rassemblement du *Witan* (Wilkinson et McWhirr 1998 : 14).

3. La topographie religieuse et funeraire

3.1. Les espaces funéraires antiques

Trois nécropoles ont été localisées aux abords de la ville, toutes le long de voies principales (fig. 9.2 et 9.5). La plus importante et la mieux connue est celle de l'ouest, où des tombes furent repérées depuis le 18e siècle et qui fut partiellement fouillée entre 1969 et 1976. Un minimum de 453 sépultures a été enregistré sous la forme d'inhumations, à l'exception de trois incinérations (McWhirr, Viner et Wells 1982 : 97-100), et l'extension du site fut reconnue sur environ 120 m, d'ouest en est, par 60 m, du nord au sud (*Ibid.* : 106). La majorité des tombes était orientée nord-sud, mais les quatre orientations, si l'on considère la position de la tête, étaient représentées (*Ibid.* : 100-102). L'analyse des relations entre les

sépultures a fait apparaître que l'orientation du corps ne traduisait pas d'évolution chronologique (*Ibid.* : 106).

Cette nécropole a été créée au début du 4e siècle et a pu demeurer en fonction jusqu'au début du 5e siècle. Cette fourchette est fondée principalement sur les monnaies livrées par les tombes et dont la plupart appartiennent à la période 310-360, la monnaie la plus tardive (395-406) suggérant l'utilisation du site au-delà de la fin du 4e siècle (*Ibid.* : 105). Cinq sarcophage sont interprétés comme des sépultures de haut rang, sans doute en raison de la rareté de ce type de contenant en Bretagne insulaire (*Ibid.* : 88-92).

Une deuxième nécropole a été localisée sur la berge orientale de la rivière Churn immédiatement au sud de *Verulamium* Gate, où 14 tombes ont été relevées, et une troisième, au sud, à l'extérieur de Silchester Gate, qui a livré des incinérations précoces (Darvill et Gerrard 1994 : 82-83). Deux autres sites, les Tar Barrows, à 600 m au nord-est de *Verulamium* Gate, et Grismond's Tower, à 90 m de l'enceinte, vers l'ouest, peuvent avoir aussi accueilli des sépultures d'époque romaine (Darvill et Gerrard 1994 : fig. 26).

3.2. Les inhumations *intra muros* de l'Antiquité tardive (McWhirr, Viner et Wells 1982 : 206-207)

Sept découvertes de nature funéraire ont été enregistrées à l'intérieur de l'enceinte romaine mais la consultation de l'inventaire donné sous forme de microfiches pousse à ne retenir que cinq cas, les deux autres présentant trop d'incertitudes (McWhirr, Viner et Wells 1982 : 206, fig. 9.5). La sépulture d'un jeune enfant (n° 5003), inhumé dans la cour d'une maison (sur le site de Beeches Town House), correspond aux usages antiques. En revanche, les autres tombes retrouvées *intra muros*, en particulier les adultes (n° 5001 et 5006) enterrés dans le fossé bordant le *cardo maximus* (Ermin Street), à proximité du *forum*, attestent les changements intervenus dans le mode d'occupation de l'espace à la fin de l'époque romaine. J. Wacher a suggéré un éventuel lien entre ces inhumations et les épidémies des 5e et 6e siècles, notamment celle que les sources anciennes ont enregistrée autour de 443, une date qui conviendrait bien à l'interprétation générale d'un abandon de la ville antique vers le milieu du 5e siècle (Wacher 1975 : 313). Toutefois, l'évolution de la recherche a révélé la généralisation de ces tombes isolées ou en petit groupe à l'intérieur des enceintes romaines et dont des changements sociaux rendent mieux compte que ne le feraient des explications de nature sanitaire.

3.3. Les inhumations sur des sites périphériques

Au nord-ouest de la ville, le site de Barton Farm (fig. 9.5, n° 54420) a livré neuf inhumations implantées dans l'un des bâtiments résidentiels d'une ancienne *villa* ; l'extension du site funéraire est indéterminée mais les tombes ont été datées du 6e siècle (peut-être avant

550) à partir du mobilier découvert, deux *umbos* de bouclier et un pot en céramique décoré, considérés comme des objets de caractère germanique révélant la présence d'une population païenne (Darvill et Gerrard 1994 : 88). Ce petit site, s'il illustre une fois de plus la réutilisation fréquente de bâtiments antiques à des fins funéraires, ne peut être associé de manière indubitable à la poursuite de l'occupation *intra muros*.

Certains auteurs ont proposé que les églises Sainte-Cécile et Saint-Laurent tirent leur origine de fondations funéraires de l'Antiquité tardive, ce qui contribuerait aussi à expliquer le déplacement de l'occupation dans la partie nord de la ville pendant le haut Moyen Âge (fig. 9.3), mais il n'existe aucun fondement archéologique à cette hypothèse (*Ibid.* : 93).

3.4. Le site de l'abbaye Notre-Dame

3.4.1. Evolution topographique (Bryant et Heighway *in* Wilkinson et McWhirr 1998 : 7-13)

Au milieu des années 60, plusieurs fouilles furent entreprises sur le site de l'ancien monastère de chanoines augustiniens, dans la partie nord-est de l'ancienne enceinte romaine (fig. 9.4 et 9.6, J). Fondé par Henri Ier, cet établissement canonial avait reçu les possessions d'un *minster* plus ancien, probablement d'origine royale (*cf. infra*).

La fouille révéla une occupation domestique antique, suivie par l'établissement d'un fossé puis par la construction d'une vaste église funéraire à la fin du 8e siècle ou dans la première moitié du 9e siècle, si l'on suit les propositions de R. Gem (*cf. infra*, § 3.4.3.) (fig. 9.6, A, B et C). A cette date, une partie de la voirie antique subsistait, notamment le tronçon nord d'Ermin Street, et l'établissement religieux a pu occuper l'espace correspondant à peu près aux deux îlots numérotés XXV et XXVI, sans atteindre, semble-t-il, le carrefour où fut plus tard établie la place du marché. Cet emplacement avait peut-être un intérêt pour les autorités civiles qui n'auraient alloué qu'un secteur périphérique aux religieux, comme ce fut le cas à Gloucester, où le *minster* fut fondé dans l'angle nord-ouest de l'enceinte.

A l'époque moderne, l'enclos monastique se trouvait à l'extérieur des limites du *borough* et même de celles de la centaine, ce qui pouvait perpétuer une division entre les terrains monastiques et séculiers remontant à l'époque anglo-saxonne, une hypothèse renforcée par le fait que l'église paroissiale ultérieure était située au sud de cette limite (fig. 9.6, F).

L'église primitive subsista pour l'essentiel jusqu'au 12e siècle, malgré des transformations apportées du côté ouest fin 11e ou début 12e, époque à laquelle appartiennent aussi quelques inhumations fouillées au chevet ainsi que des traces d'occupation domestiques au nord de l'église (fig. 9.6, D).

La construction de la nouvelle église canoniale fut sans doute entreprise à partir de 1130, au chevet de l'édifice précédent conservé au début des travaux (fig. 9.6, E). L'abbatiale fut dédicacée en 1176 et reçut le corps d'un bienfaiteur au milieu de la nef. Une concentration de tombes du 13e siècle, situées en avant de la façade occidentale, inclut des enfants, suggérant

que la limite entre cimetière monastique et cimetière paroissial a pu fluctuer, peut-être parce que la communauté canoniale détenait l'église Saint-Jean-Baptiste. Les parties les plus anciennes de cet édifice, attesté pour la première fois entre 1182 et 1195, appartiennent au début du 12e siècle (fig. 9.6, F). Après la Dissolution, l'église et les bâtiments claustraux furent démolis, seuls le logis abbatial et quelques bâtiments étant conservés (fig. 9.6, H et I).

3.4.2. Les données textuelles des 11e-12e siècles (Evans *in* Wilkinson et McWhirr 1998 : 14-18)

Il n'existe aucune information fiable relative à la fondation de l'église anglo-saxonne de Cirencester. La première mention apparaît dans *Domesday Book*, où elle est citée comme un bénéfice de la Couronne, ce qui suggère qu'il s'agissait d'un *minster* d'origine ancienne avec des connexions royales. En 1086, elle possédait deux *hides*, ce qui était relativement modeste, mais suffisant pour satisfaire les besoins d'un groupe de prêtres, s'il en existait un à cette date. Guillaume augmenta cette dotation par des terres et le tiers des revenus du droit de marché de la ville. Dans les années 1130, quand le monastère de chanoines augustiniens fut fondé, les clercs séculiers qui desservaient l'église reçurent une compensation.

3.4.3. Le premier état de l'église : restitution et interprétation (Gem *in* Wilkinson et McWhirr 1998 : 32-38)

L'interprétation des données de fouille, publiées de manière préliminaire par D. Brown en 1976 et qui demanderaient un nouvel examen détaillé, pose plusieurs difficultés principalement dues au fort degré d'arasement des murs, qui rend délicate l'identification des ouvertures, et à l'inaccessibilité d'une zone cruciale, à savoir la jonction entre nef et chœur (Wilkinson et McWhirr 1998 : 26, fig. 14).

L'édifice restitué présente les caractéristiques suivantes (fig. 9.7 et 9.8) : une nef d'environ 35 m de longueur bordée de bas-côtés divisés en tronçons d'environ 10,50 m, correspondant chacun à trois travées du vaisseau central. Comme entre la nef et les bas-côtés, des arcs auraient établi une communication entre les sections des bas-côtés qui n'auraient donc pas pris la forme plus courante d'espaces latéraux fermés, qualifiés par les sources anglo-saxonnes de *porticus*. A l'ouest, l'édifice se terminait par un narthex saillant sur la façade et probablement doté d'un ou plusieurs étages susceptibles d'accueillir une chapelle et une galerie dominant la nef. A l'est, R. Gem propose de restituer une abside de 5,80 m de profondeur sous laquelle s'étendait une crypte annulaire qu'aurait prolongée une construction hors œuvre prenant la forme d'une deuxième abside de 5,50 m de longueur. La faible superficie fouillée de ce côté ne permet pas de déterminer de manière certaine l'agencement de la crypte. Le couloir annulaire est bien attesté sur le pourtour intérieur de l'abside mais son prolongement vers l'église haute n'est pas connu, pas plus que la présence d'une *confessio* centrale, qui a pu prendre deux formes (fig. 9.7, B et C). Les deux cryptes, dont les relations ne sont pas entièrement claires, semblent avoir été semi enterrées.

Sur la base de comparaisons architecturales avec des édifices anglais (Brixworth, Wareham et Wing) et surtout continentaux, tels que Werden, reconstruit entre 840 et 875, R. Gem propose d'attribuer cette construction, l'une des plus grandes églises anglo-saxonnes connues à ce jour, à la première moitié du 9e siècle.

Malgré les incertitudes du plan, la fonction funéraire ou au moins commémorative de l'église est indubitable. R. Gem pense que l'abside hors œuvre ait pu recevoir le corps de personnages importants désireux d'être inhumés à proximité des reliques qu'aurait contenues la crypte annulaire. Ceci pourrait expliquer la présence d'une tombe ayant livré les restes d'au moins trois individus (trois adultes de sexe masculin), qui fut implantée sur l'axe de l'église du 12e siècle à travers les fondations de l'abside principale antérieure, à son point de jonction avec la crypte hors œuvre : il peut s'agir de la ré-inhumation de corps prélevés dans l'église ancienne et déposés à un emplacement privilégié du nouvel édifice, aussi près que possible de leur lieu primitif de repos, une hypothèse à laquelle souscrit également C. Heigway (*cf. infra*).

Les fondations observées à l'ouest de l'église primitive peuvent correspondre à une nouvelle structure d'entrée, une sorte de galilée qui aurait pu être édifiée à la fin du 11e siècle ou au début du 12e siècle, une hypothèse formulée avec beaucoup de réserves par R. Bryant (Wilkinson et McWhirr 1998 : 39-42).

3.4.4. Les sépultures (Heighway *et al. in* Wilkinson et McWhirr 1998 : 163-167)

La publication finale de la fouille a remis en cause une partie des conclusions préliminaires publiées par D. Brown en 1976, notamment pour l'attribution chronologique des tombes, qui demeure toutefois incertaine. Celle-ci repose sur les relations stratigraphiques, sur la typologie des contenants et sur l'orientation. Au moins 60 individus ont été répertoriés, auxquels s'ajoutent de nombreux ossements en position secondaire.

Aucune sépulture ne peut être associée au premier état de l'église anglo-saxonne, ce qui peut résulter de l'arrêt de la fouille avant le niveau du sol naturel dans la majorité des secteurs. Les sépultures les plus anciennes, au nombre de 10, sont assignées au 11e siècle et étaient localisées au chevet de l'église (fig. 9.6, D) ; 21 autres peuvent appartenir aux 11e-12e siècles.

3.5. Les églises paroissiales (Darvill et Gerrard 1994 : 111)

Trois églises paroissiales ont existé au Moyen Âge (fig. 9.3). La plus importante, dédiée à Saint-Jean-Baptiste, se dressait immédiatement au sud de l'abbaye. Des éléments architecturaux appartenant à l'époque normande suggèrent qu'elle a été construite après la démolition du *minster* anglo-saxon. On ignore tout de la fondation des deux autres églises, Sainte-Cécile, qui perdit le statut paroissial avant le milieu du 13e siècle, et Saint-Laurence, pour lesquelles l'hypothèse d'une origine martyriale, mentionnée plus haut, ne repose sur aucune donnée solide.

BIBLIOGRAPHIE

- Darvill et Gerrard 1994
Darvill T. et Gerrard C., *Cirencester: town and landscape, an urban archaeological assessment*, Cirencester, Cotswold Archaeological Trust Ltd (Cirencester Excavations, III).
- Holbrook 1998
Holbrook N. (éd.), *Roman Town Defences, Public Buildings and Shops*, Cotswold Archaeological Trust (Cirencester Excavations, V).
- McWhirr Viner et Wells 1982
McWhirr A., Viner L. et Wells C., *Romano-British cemeteries at Cirencester*, Cirencester, Cirencester Excavation Committee (Cirencester Excavations, II).
- Wacher 1975
Wacher J., *The towns of Roman Britain*, Londres, Batsford.
- Wacher et McWhirr 1982
Wacher J. et McWhirr A., *Early Roman Occupation at Cirencester*, Cirencester, Cirencester Excavation Committee (Cirencester Excavations, I).
- Wilkinson et McWhirr 1998
Wilkinson D. J. et McWhirr A. D., *Cirencester Anglo-Saxon Church and Medieval Abbey. Excavations directed by J. S. Wacher (1964), A. D. McWhirr (1965) and P. D. C. Brown (1965-6)*, Cirencester, Cotswold Archaeological Trust Ltd (Cirencester Excavations, IV).

GLOUCESTER

1. LA DOCUMENTATION

Gloucester a fait l'objet de fouilles importantes à la fin des années 60 et dans les années 70, travaux dont la publication s'est échelonnée sur une longue période et a pris la forme de monographies comme d'articles. La ville romaine a été surtout étudiée par H. Hurst, qui a partiellement fouillé le site de Kingsholm ainsi qu'une partie du système défensif antique et médiéval et proposé des synthèses sur la *colonia* (Hurst 1985, 1986, 1999a, 1999b).

Deux sites majeurs éclairent la topographie religieuse et funéraire de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge : St Mary-de-Lode et Saint-Oswald, publiés conjointement par C. Heighway et R. Bryant en 1999 et 2003.

C. Heighway avait proposé en 1984 deux synthèses sur Gloucester à l'époque anglo-saxonne, une réflexion actualisée tout récemment à la lumière des nouveaux questionnements et des fouilles récentes, qui ont fait l'objet de rapports préliminaires publiés dans la revue régionale *Glevensis*, en particulier par M. Atkin et A. Garrod (Heighway 2003).

Enfin, une étude fondée sur les sources écrites et l'analyse morphologique a dégagé les principales phases du développement urbain au Moyen Âge en mettant l'accent sur la topographie religieuse, une publication qui a associé les villes de Gloucester et Worcester (Baker et Holt 2004).

2. LE DEVELOPPEMENT URBAIN

Gloucester est située à la limite de l'Angleterre et du Pays de Galles, sur les bords de la Severn, l'un des cours d'eau les plus importants des Midlands de l'Ouest (fig. 10.1). Le site de Gloucester représentait jusqu'à l'époque moderne le point de passage le plus bas de ce fleuve soumis à la marée. A l'époque romaine, et pour une durée inconnue, un bras de la rivière, connu plus tard sous le nom de *Old Severn*, coulait à environ 200 m à l'ouest de la ville (fig. 10.2). Une autre rivière, appelée plus tard la Twyver, contournait la ville au nord mais son cours antique est difficile à restituer en raison de multiples travaux de détournement canalisation pendant le Moyen Âge.

Le site de la *colonia*, maintenant le centre de Gloucester, semble avoir connu une première occupation civile contemporaine d'une implantation militaire à Kingsholm, à 1 km au nord, avant la construction d'un camp de légionnaires dans la seconde moitié des années 60, sur un terrain dominant un point de passage aisé de la Severn, en raison même de sa division en trois bras (Hurst 1999b ; fig. 10.2). Cette première forteresse, dotée d'un rempart en terre garni de portes et de tours en bois et contenant des bâtiments en matériaux périssables, fut remplacée

vers 86-87 par un camp de plan régulier dont les constructions étaient partiellement en pierre, une enceinte en pierres sèches ayant doublé le rempart primitif. Le statut de cet établissement fait l'objet d'un débat : construction destinée aux vétérans, comme le pense M. Hassall, ou camp de légionnaires jusqu'à la fondation de la colonie, comme le propose désormais H. Hurst.

La fondation de la *colonia*, du nom de *Nerva Glevensium*, est intervenue entre environ 80 et 110 et dans tous les cas les bâtiments anciens ont été progressivement démolis et remplacés par de nouvelles constructions civiles, seul le plan de la voirie étant conservé pour l'essentiel. La zone urbanisée s'étendait au 2e siècle sur environ 50 ha, débordant largement de l'enceinte (d'une superficie d'environ 17,4 ha) vers le nord et vers l'ouest, et à un moindre degré au sud, mais l'implantation des nécropoles délimitait un territoire d'environ 150 ha (fig. 10.3). La berge de la Severn fut repoussée à plusieurs reprises, un quai bordé d'un mur étant aménagé au 2e ou 3e siècle (fig. 10.5). Selon C. Heighway, ce mur, qui subsista jusqu'au 12e siècle, pouvait avoir une valeur défensive, une hypothèse rejetée par H. Hurst (Hurst 1986 : 130). Au 2e siècle, un fossé entourait une partie du faubourg nord.

Au cours du 2e siècle, la colonie fut dotée de l'appareil monumental et des aménagements publics conformes à son rang : le *forum* fut implanté au carrefour des deux voies principales et de grands bâtiments publics à portiques furent édifiés à proximité ; la colonnade repérée le long de Wesgate Street peut correspondre au principal temple de la ville (Hurst 1999a ; fig. 10.6). Le réseau d'égouts a été aussi partiellement observé. Des maisons dotées de mosaïques ont été repérées dans l'enceinte comme à l'extérieur. Enfin, le rempart d'origine fut remplacé par un mur et des portes en pierre et il fut rehaussé et garni de tours supplémentaires à la fin du même siècle. Au siècle suivant, il fut entièrement reconstruit.

L'occupation intensive attestée aux débuts de la colonie ne semble pas avoir duré au-delà du milieu du 2e siècle : à partir de cette date, un nombre plus restreint de constructions de taille plus grande fut édifié, suggérant que la richesse était davantage concentrée.

Une réfection des défenses intervint pendant la première moitié du 4e siècle : de part et d'autre de chaque porte, un tronçon de 40 m de long fut restauré et des tours extérieures furent ajoutées. La pérennité du *forum* dans ses fonctions d'origine n'a sans doute pas duré au-delà du milieu du 4e siècle. Les bâtiments furent détruits avant la fin du siècle et la surface du *forum* fut privée de son pavement. Après c. 390, un nouveau revêtement réutilisant des matériaux antiques fut mis en place dans l'emprise du *forum* et des bâtiments adjacents en englobant l'ancienne *via principalis*, qui fut déportée vers le nord. Des observations archéologiques menées le long de Westgate Street suggèrent que cette extension concerna toute la surface comprise entre l'ancien *forum* et la porte de ville, engendrant ainsi la formation d'un long espace ouvert (qualifié par C. Heighway de « Westgate space » ; Heighway 2003 : 5). Les motifs de ce changement ne sont pas connus (besoin d'espace pour

rassembler plus de troupes ou pour parquer du bétail ? place de marché ?), mais la fouille a prouvé le bon entretien de cette aire ouverte jusqu'au haut Moyen Âge (*cf. infra*).

La réorganisation du secteur du *forum* fut accompagnée de l'abandon de la voie conduisant à la porte ouest (manifesté par le creusement de fosses) et du réalignement de l'accès en fonction d'une rangée de colonnes d'environ 32 m de long, conservée le long de l'ancien front de rue (fig. 10.6). La conservation de cette colonnade, qui aurait pu être détruite comme les édifices de l'ancien *forum* l'avaient été, est interprétée en termes symboliques, le caractère monumental pouvant présenter une certaine valeur aux yeux des (nouvelles ?) autorités (Baker et Holt 2004 : 32).

Dans le reste de l'enceinte, l'archéologie n'a pas révélé d'autres opérations de démantèlement comparables à celle du secteur du *forum* mais plutôt de nouveaux modes d'occupation, manifestés par des constructions en matériaux périssables et par l'accumulation de sols en terre battue et de foyers dans des maisons antérieures, ainsi qu'un abandon progressif en faveur d'un usage agricole. On en déduit le maintien à cette période de certains éléments du paysage antique, dont le tracé de plusieurs voies commandées ou non par les portes de l'enceinte, longtemps conservées (*Ibid.* : 32-34).

L'extension de la zone funéraire de Kingsholm vers le sud, la création de la nécropole de Saint-Oswald et la construction d'un mausolée dans les ruines d'un bâtiment public, à St Mary-de-Lode, témoignent de la rétraction de l'habitat au cours des 4e et 5e siècles (fig. 10.4). L'inhumation d'un guerrier sur le site de Kingsholm, au début du 5e siècle peut suggérer une présence militaire, représentée aussi par un certain type de boucles de ceinture décorées d'un dauphin, mais ceci demeure hypothétique.

La production de céramique cessa à une date indéterminée, que l'on place traditionnellement au début du 5e siècle, ce qui contribue à rendre la datation des niveaux du haut Moyen Âge très difficile.

La reconnaissance de l'occupation pendant le haut Moyen Âge se heurte aux mêmes difficultés qu'ailleurs, accentuées par l'absence de publication finale pour les sites de cette période, hormis ceux de Saint-Oswald et de St Mary-de-Lode qui nous renseignent essentiellement sur la topographie religieuse et funéraire à la périphérie de l'agglomération mais pas sur l'extension de l'habitat. La *Chronique Anglo-Saxonne*, compilée au 9e siècle, relate qu'en 577 les rois Bretons de Gloucester, Cirencester et Bath furent tués à Dyrham et leurs « villes » capturées par les saxons Cuthwine et Ceawlin, ce qui est interprété comme l'indice du maintien de fonctions administratives et politiques dans ces trois lieux.

Fait largement partagé, l'enceinte antique subsista pendant toute cette période, à l'exception du côté ouest, et il en fut de même de la colonnade déjà citée et qui formait la limite nord de l'espace quadrangulaire présenté plus haut (« Westgate space »), correspondant aujourd'hui au côté nord de Westgate Street. C'est au nord de ce secteur, dans l'angle de

l'enceinte, que fut probablement établi le premier *minster* de Gloucester fondé vers 679, à l'écart donc du centre public de la ville antique qu'était le *forum* (*cf. infra*, § 3.2.).

L'effacement quasi complet du réseau viaire antique parle en faveur d'une grande transformation de l'espace urbain : des principaux axes, seules ont perduré les voies desservant les portes nord et est mais quelques rues secondaires sont devenues des limites de grandes parcelles (Heighway 1984b : 362). L'exemple le plus net est celui de l'enclos du *minster* Saint-Pierre, dont l'angle sud correspond au carrefour de deux petites voies antiques, ultérieurement incorporées à l'enclos et remplacées par de simples chemins (*Ibid.* : 364). Il est possible qu'un bon nombre de grandes parcelles désignées sous le nom de « *hagae* » aux 8e-9e siècles aient eu pour limite des rues ou plus encore des murs d'origine antique, voire qu'elles aient perpétué les parcelles aérées de la fin de l'Antiquité.

La présence durable de certaines structures antiques, les unes encore en bon état, les autres en ruines, pourrait justifier l'assertion de l'*Historia Brittonum*, rédigée en 829-830 pour les rois de Gwynedd dans le nord du Pays de Galles et qui qualifiait Gloucester de « *magnem urbem* ». Bien que cette appréciation s'inscrive dans un récit de fondation légendaire, elle peut renvoyer à une réalité contemporaine de l'auteur.

A Gloucester, comme ailleurs, la fouille a révélé des niveaux de terres noires entre les couches antiques et celles des 10e-11e siècles, atteignant jusqu'à 2 m d'épaisseur. Tout en acceptant comme la plus probable l'hypothèse d'une origine agricole, C. Heighway a souligné, dès 1984, le caractère hétérogène de ces niveaux. Dans le centre de la ville, à l'emplacement de l'ancien *forum*, ils présentaient une consistance plus plastique, associée à de la matière organique, avec peu de céramique mais beaucoup d'ossements et d'objets en bois. Des traces de constructions ou de barrières en clayonnage ont aussi été préservées. Sur le site de Westgate Street, on a pu établir que la formation de ce type de dépôt résultait du pacage d'animaux et d'activités artisanales, incluant le travail du cuir (*Ibid.* : 365). L'utilisation d'objets en bois, chevillés plutôt que cloués, semble avoir prédominé et peu de céramique importée a été recueillie, un constat toujours d'actualité pour l'époque anglo-saxonne moyenne, 20 ans après la rédaction de cette première synthèse (C. Heighway, communication personnelle). De toutes ces données, C. Heighway a déduit une économie essentiellement agricole et locale (qualifiée de « provinciale »), fondée sur une population réduite exploitant des terrains agricoles à la fois *intra* et *extra muros*. La datation de ces niveaux, qui repose sur des analyses au ^{14}C et secondairement sur la céramique, s'étend de la fin du 7e siècle au 10e siècle (les terres noires de la zone du *forum* étant attribuées au 9e siècle), ce qui suggère une possible rotation des secteurs occupés. L'installation de l'armée danoise à Gloucester, en 877, est aussi interprétée comme l'indice de la présence de nombreux espaces vides à l'intérieur des remparts.

A partir de la fin du 9e siècle, les données textuelles et archéologiques sont plus nombreuses. A cette date, Gloucester relève du royaume de Mercie, dirigé depuis 883 par Æthelred qui reconnut la souveraineté du roi des Saxons de l'Ouest, Alfred, dont il épousa la fille, Æthelflaed. Plusieurs éléments manifestent l'importance qu'eut Gloucester à cette période (fig. 10.7). D'une part, le couple de souverains fonda un nouveau *minster* au nord-ouest de la ville (*cf. infra*, § 3.3). D'autre part, furent aussi établis un atelier monétaire frappant à l'effigie d'Alfred et très certainement un palais royal : les traces de bâtiments en bois, appartenant probablement à une grande salle, observées sur le site de Kingsholm, au nord de la ville, peuvent être identifiées à l'*aula regis* citée dans la *Vita Edwardi* et qui resta en usage jusqu'au 13e siècle. Il est probable qu'un lien a existé dès l'origine entre la nouvelle fondation monastique, ultérieurement connue sous le nom de Saint-Oswald, et la résidence royale : plus tard dans le Moyen Âge, les chanoines desservaient une chapelle implantée dans le palais (Heighway et Bryant 1999 : 8-9).

Pour l'année 914, la *Chronique Anglo-Saxonne* fait état des hommes de Hereford, de Gloucester et des *burhs* les plus proches qui se sont opposés à un raid danois dans l'estuaire de la Severn, une assertion sur laquelle historiens et archéologues se fondent pour voir dans Gloucester l'un des lieux de la région dont les défenses auraient été récemment restaurées. Bien qu'une fortification contemporaine de celle de Worcester, réalisée entre 884 et 901, soit probable, elle n'a pas été à ce jour confirmée par l'archéologie.

La restitution du tracé des défenses, et donc celle de l'extension du *burh*, est aussi liée à l'analyse de la voirie. Le réseau viaire attesté par les documents planimétriques les plus anciens et encore partiellement conservé comporte, dans la partie orientale de l'enceinte antique, une série de rues perpendiculaires à l'axe principal nord-sud et qui s'étirent jusqu'au mur (Heighway 1984a : fig. 3). Cette disposition a conduit M. Biddle et D. Hill à identifier une opération de planification urbaine comparable à celle qu'ils avaient décelée à Winchester et dans d'autres *burhs* du Wessex, placés sous l'autorité d'Alfred, d'où une attribution chronologique au début du 10e siècle : Æthelflaed, fille d'Alfred et souveraine de Mercie, aurait refondé Gloucester, selon un modèle développé par son père (Biddle et Hill 1971). Tout en se ralliant à cette théorie très attractive, C. Heighway a souligné l'absence de preuve textuelle comme archéologique (Heighway 1984a : 40-42). Aucune rue de Gloucester n'est citée avant les environs de 1200 et les fouilles ont livré peu de données ; seule St Aldate-Street, le long du segment nord-est de l'enceinte, pourrait appartenir au 10e siècle, en raison de la découverte de deux tessons de cette date sous le premier revêtement. L'existence de cette rue à cette période renforcerait la fonction militaire de l'agglomération, puisque la présence d'un tour de ville est l'un des critères retenus dans la définition des *burhs*. En revanche, le deuxième revêtement de St Mary-Lane, plus au sud, n'est pas antérieure au 12e siècle. Pour essayer de concilier observations archéologiques et interprétation historique,

C. Heighway suggère que les rues latérales ont pu exister dès le 10e siècle mais sans être empierrées, Westgate Street, la rue principale, ne l'ayant pas été avant le 11e siècle.

L'analyse morphologique et métrologique conduite plus récemment par N. Baker et R. Holt maintient l'identification d'un aménagement urbain fondé sur le réseau viaire antique dans la moitié orientale de l'enceinte (soit sur une superficie d'environ 7 ha) et a identifié l'emploi d'un module de quatre perches (ou de ses multiples) dans l'implantation des voies secondaires, un module détecté à Winchester, Colchester et Londres par P. Crummy (Baker et Holt 2004 : 65-70 et fig. 3.12 ; 347-350 et fig. 10.8). L'absence de tour de ville distingue néanmoins Gloucester du modèle élaboré à partir du cas de Winchester.

Dans la moitié occidentale de l'enceinte, la seule trace morphologique laissée par une éventuelle opération urbaine consiste en la présence d'une allée (correspondant à King's Edward Street au 19e siècle) séparant au sud l'enclos du *minster* Saint-Pierre de l'arrière des parcelles établies le long de Westgate Street et qui aurait donc rempli des fonctions de service, conformément au modèle élaboré par M. Biddle et D. Hill (Baker et Holt 2004 : 46-48 et 356). La création de ce lotissement, évalué à une superficie d'environ 1,2 ha, a dû intervenir après la démolition du mur occidental de l'enceinte, effectuée au plus tard au 10e siècle, si l'on se fonde sur la datation archéologique d'un des revêtements de Berkeley Street, qui en a perpétué le tracé au sud de Westgate Street, tandis qu'au nord rien dans le parcellaire n'a conservé l'alignement du mur antique. Cette démolition, comme l'extension contemporaine de l'enclos du *minster* Saint-Pierre (*cf. infra*), aurait exigé une autorisation royale, ce qui conduit N. Baker et R. Holt à supposer une opération d'urbanisme conjointement menée par le roi et l'évêque dans le but d'augmenter les revenus de la Couronne et ce peut-être au moment de la transformation du *minster* en établissement bénédictin en 1022, sous l'épiscopat de Wulfstan Ier (*Ibid.* : 356).

Au-delà de l'enceinte, la voie, Westgate Street, se prolongeait sur environ 300 m jusqu'au bras de la Severn (dont 40 à 50 m gagnés sur la rivière depuis l'Antiquité) et ses abords semblent avoir été largement lotis à la fin du 10e siècle. Le seul indice d'une éventuelle planification réside dans la profondeur équivalente des parcelles de part et d'autre de la voie (*Ibid.* : 357).

3. La topographie religieuse et funeraire

3.1. La topographie funéraire des 1er-5e siècles

Plusieurs nécropoles sont attestées à l'extérieur de la ville, à proximité des portes et le long des principales voies d'accès (fig. 10.9). Dans trois cas, l'usage funéraire des terrains succéda à une autre fonction. Sur le site de Saint-Oswald, après l'abandon de la tuilerie dans le courant

du 3e siècle, une nécropole fut fondée et utilisée au moins jusqu'au milieu du 4e siècle (*cf. infra*, § 3.3.1.).

Sur le site de Kingsholm Close, la fouille conduite par H. Hurst en 1972 révéla une séquence d'un grand intérêt : l'occupation militaire du terrain, ici sous la forme d'un atelier, fut suivie par une mise en culture au 2e siècle, ou plus tard. L'utilisation funéraire commença dans le courant du 4e siècle. Un mausolée en pierre de 6 m de long fut mis au jour (Hurst 1985 : 15-17) ; il contenait à l'origine un sarcophage qui fut enlevé pour l'inhumation, autour de 400, d'un adulte de sexe masculin que ses accessoires de ceinture désignent peut-être comme un soldat de haut rang, probablement d'origine germanique (*Ibid.* : 6). Sept autres inhumations, toutes dépourvues de mobilier, à l'exception d'une serrure en fer, furent fouillées à proximité du mausolée qu'elles ont pu précéder sur le site. En tout cas, leur orientation globalement nord-sud ne correspondait pas à celle de la tombe du mausolée, orientée ouest-est. La découverte d'autres inhumations, en général sans mobilier, dans tout le secteur de Kingsholm, montre que cette zone devint la plus grande nécropole de Gloucester à la fin de l'époque romaine.

Parmi les sépultures fouillées près de la porte orientale, des inhumations appartenaient aussi à l'extrême fin du 4e siècle, voire au début du 5e siècle (Wacher 1975 : 151). A l'extérieur de la porte sud, un petit terrain a livré une incinération contenue dans une urne pouvant dater du 2e siècle ainsi que des inhumations appartenant à deux phases, qui ont pu débuter dans le courant du 3e ou du 4e siècle, si l'on se fonde sur le mobilier : deux, voire trois, sépultures nord-sud, ont été suivies, après une possible interruption de l'utilisation funéraire du site, par six ou sept inhumations orientées nord-est/sud-ouest. Dans les deux phases, plusieurs tombes présentent les traces de cercueils, sous la forme de clous. Une série de fossés a pu délimiter des enclos individuels (Bateman et William 2002).

C. Heighway insiste sur le fait les sites de deux nécropoles antiques remplirent une fonction importante vers la fin de l'époque anglo-saxonne : un nouveau *minster* fut fondé sur le site de Saint-Oswald et un palais royal établi à Kingsholm. L'hypothèse que le site de la nécropole de Wotton Pitch, qui occupait une colline proche d'un carrefour au nord-est de la ville soit devenu le lieu de rassemblement des hommes de la centaine n'est fondée que sur la découverte d'une pierre sculptée du 10e siècle, qui peut avoir été déplacée (Heighway 1984a : 36).

3.2. Le *minster* Saint-Pierre (actuelle cathédrale)

Selon la principale chronique médiévale du *minster*, un établissement dédié à Saint-Pierre fut fondé à Gloucester vers 679 par Osric, prince de Hwicce, qui avait reçu de son souverain, le roi Æthelred de Mercie (674-704), une dotation de 300 *tributarii* dans ce but (Heighway et Bryant 1999 : 33-34). Osric avait auparavant fondé un *minster* à Bath en 675 et, comme cette maison, celle de Gloucester fut un établissement double dont le nom des trois premières

abbesses nous est parvenu. Il conserva ce statut jusqu'au décès de l'abbesse Eafe, vers 757, date à partir de laquelle il abrita probablement un chapitre de chanoines séculiers (Heighway 1984b : 366).

Une série de donations est enregistrée durant les 8e et 9e siècles jusqu'au règne de Burgred de Mercie (852-874), qui délivra en 862 une charte de confirmation générale des privilèges de l'établissement. Après cette date, l'histoire du *minster* demeure dans l'ombre jusqu'au début du 11e siècle, date à laquelle on devait avoir affaire à une communauté réformée placée sous la Règle bénédictine (probablement avant 1022).

Cette trame généralement admise pour la fondation et les premiers siècles d'existence de Saint-Pierre de Gloucester n'est pas assurée dans la mesure où la charte dite de fondation et les listes de donations antérieures à 862, ont été rédigées au 9e siècle, selon H. Finberg, constituant un prologue à la charte de confirmation de Burgred (Baker et Holt 2004 : 16). Cette tradition révèle dont avant tout ce que la communauté croyait de ses origines ou voulait en faire savoir à cette date. On ne peut exclure non plus une composition encore plus tardive, postérieure à la Conquête.

La chronique médiévale du *minster* rapporte que Osric et sa sœur Cyneburh, première abbesse des lieux, reposaient côte à côte devant l'autel dédié à Sainte-Pétronille et qu'à sa mort Eafe aurait été inhumée au même emplacement. Malgré les incertitudes résultant d'une rédaction tardive, qui apparaît notamment à travers la dédicace de l'autel qui peut être ici un ajout postérieur à la Conquête, ceci suggère que des tombes précoces et leurs inscriptions ont constitué un élément remarquable de l'agencement de l'église, probablement jusqu'à sa reconstruction à la fin du 11e siècle (*Ibid.* : 18).

La qualité des informations augmente à partir du milieu du 11e siècle, où la *Chronique Anglo-Saxonne* enregistre à la date de 1058 que l'évêque Ealdred consacra le *minster* à la Gloire de Dieu et de Saint-Pierre, ce qui implique une restauration, si ce n'est une reconstruction, de l'église (Heighway et Bryant 1999 : 33 et 42). Cette entreprise traduit la place qu'avait alors acquise Gloucester comme l'un des principaux centres de cérémonies royales de tout le royaume d'Angleterre. Le souverain se rendait en procession au *minster* depuis le palais de Kingsholm (Bryant et Heighway 2003 : 5) : la place essentielle que jouait l'église monastique dans ce cérémonial jusqu'à la fin du 11e siècle interdit de localiser l'édifice contemporain d'Ealdred sous la partie orientale de l'église actuelle, édifiée à partir de 1089 et dédicacée en 1100 (Heighway et Bryant 1999 : 4 ; Fernie 2000 : 157-160).

La localisation initiale du *minster* est matière à conjecture, en raison du débordement de l'enclos abbatial à l'extérieur de l'enceinte antique (fig. 10.7). Toutefois, il est habituellement admis que l'établissement fut construit dans l'angle nord-ouest du rempart et que l'extension de son enclos, au détriment de terrains relevant de Saint-Oswald, intervint à partir de la fin du 11e siècle (*Ibid.* : 19). L'agrandissement vers le nord est bien attesté, vers 1100 et en 1218 (fig. 10.10), mais pour le côté ouest il n'existe aucune source écrite permettant de suivre les étapes de transformation. La découverte d'un cimetière du 11e siècle au-delà de l'enceinte,

sous l'aile occidentale du cloître du 12e siècle, suggère que cette partie de l'enclos connaissait déjà une utilisation ecclésiastique à cette date, les tombes étant certainement associées à une église (fig. 10.7). Sur la base principale des données archéologiques recueillies sur le site de St Mary-de-Lode , il est même proposé qu'un enclos ait existé à l'ouest dès le 7e siècle (*cf. infra*, § 3.5.).

3.3. Le site de Saint-Oswald

Ce site s'étend au nord-ouest de la ville médiévale, sur les bords de la rivière Severn (fig. 10.7). Il fit l'objet de plusieurs campagnes de fouilles, la première conduite en 1967 par D. Mynard, les autres de 1975 à 1978 et en 1983, dirigées par C. Heighway et R. Bryant.

3.3.1. Occupation antérieure à la fondation du *minster* (Heighway et Bryant 1999 : 51-54)

Les niveaux antiques ont été observés sur une superficie très réduite. L'occupation la plus ancienne remonte à la fin du 1er siècle où les structures observées peuvent correspondre à une tuilerie mieux attestée à partir du 2e siècle.

Dans le courant du 3e siècle, ce lieu de production fut abandonné et le terrain transformé en nécropole avant la fin du siècle. L'utilisation funéraire ultérieure a fortement perturbé les sépultures les plus anciennes, dont beaucoup ont dû être détruites. Seules 16 tombes d'époque romaine ont été repérées, en raison de leur orientation particulière. Il est possible que le fossé (F317), observé le long de la voie antique au sud du terrain et qui forma une limite jusqu'au 13e siècle, ait bordé la nécropole.

La céramique suggère une faible utilisation du site après le milieu du 4e siècle mais à l'inverse la pauvreté du mobilier funéraire peut correspondre à des tombes des 4e et 5e siècles, ce mode d'utilisation du terrain n'impliquant pas la présence d'une grande quantité de céramique domestique.

La présence de deux orientations dominantes, nord-ouest/sud-ouest et nord-sud, dont la chronologie relative ne peut être établie avec certitude, incite les auteurs à distinguer deux phases de sépultures. Il est possible que le bâtiment 3, identifié par une rangée de trous de poteaux et un foyer, et dont l'orientation est proche de celle du premier groupe de tombes, ait été contemporain de l'utilisation de la nécropole.

Dans la plupart des secteurs, les niveaux de destruction de la tuilerie étaient recouverts de niveaux de texture fine, gris sombre, dont on ne peut déterminer s'ils sont entièrement postérieurs aux inhumations. On ne peut exclure que certaines tombes aient été creusées à travers ces dépôts dont la surface devint le niveau auquel fut construite la première église à la fin du 9e siècle. L'utilisation funéraire aurait donc pu se poursuivre du 5e au 9e siècle.

3.3.2. Le *minster* anglo-saxon et son cimetière

- *Fondation, dédicaces et reliques* (Heighway et Bryant 1999 : 33-36)

Deux sources évoquent la fondation d'un nouveau *minster* à Gloucester : d'une part les œuvres de Guillaume de Malmesbury, d'autre part l'analyse rédigée au début du 14e siècle d'une charte du roi Æthelstan accordée en 925 ou 926. L'historien du 12e siècle évoque l'église de Gloucester dans les *Gesta Regum* et, de manière plus détaillée, dans les *Gesta Pontificum,* où il assigne cette fondation au règne d'Alfred (871-899) et plus précisément à sa fille Æthelflaed et à son mari Æthelred, souverain des Merciens de 883 environ jusqu'à sa mort en 911. En 1301, le prieur de Saint-Oswald, engagé dans un procès devant le roi Edouard Ier, cite comme preuve une charte du roi Æthelstan (924-939) en faveur de sa maison. La charte, qui attribue la fondation à Æthelred, précise qu'Æthelstan a agi par piété familiale à l'égard de son éducateur Æthelred, et a promu les souhaits de son propre père, le roi Edouard l'Ancien (899-924). La mention d'Edouard, frère d'Æthelflaed, renvoie peut-être à son implication dans la fondation ou les premières années de la nouvelle communauté. Les deux sources disponibles, quoique tardives, sont donc concordantes. Les précisions fournies par Guillaume de Malmesbury permettent de resserrer la datation entre le milieu des années 880, quand Æthelred épousa Æthelflaed, et la mort d'Alfred. Le statut de l'établissement n'est pas bien clair à cette date mais la charte d'Æthelstan faisant état de clercs, il est improbable que l'on ait eu affaire à un monastère au sens strict.

La dédicace originelle de l'église est à saint Pierre, soit la même que celle du premier *minster* de Gloucester (*cf. supra*), ce qui a entraîné une série de confusions chez les historiens. Cette dédicace apparaît dans plusieurs textes, à commencer par l'*Historiola de Primordiis Episcopatus Somersetensis*, chronique attribuée à l'évêque de Wells Giso (1061-1088). Il y relate comment son prédécesseur sur le siège épiscopal, Duduc (1033-1061), reçut le *monasterium* Saint-Pierre de Gloucester, qualifié ailleurs dans le texte de *monasterium Oswaldi*. Guillaume de Malmesbury, quant à lui, indique dans les *Gesta Regum* qu'Æthelflaed fut inhumée dans le *monasterium* Saint-Pierre de Gloucester qu'elle avait fondé avec son mari et dans lequel elle avait transféré les reliques d'Oswald. Dans les *Gesta Pontificum*, le chroniqueur ne mentionne pas la dédicace primitive mais évoque les *canonici* de Saint-Oswald et l'église du même nom.

Les précisions données par ces sources des 11e et 12e siècles permettent d'identifier correctement l'église à laquelle la *Chronique Anglo-Saxonne* fait référence en 918 : cette entrée stipule qu'Æthelflaed fut enterrée dans le *porticus* oriental de l'église Saint-Pierre, dans laquelle on peut donc reconnaître le nouveau *minster* et non pas l'ancien. Selon la *Chronique* d'Æthelweard, rédigée à la fin du 10e siècle, Æthelred, décédé en 911, a aussi été inhumé à Gloucester (*cf. infra*).

La dédicace à Saint-Oswald fut certainement ajoutée au moment du transfert de ses reliques en 909 ou après, tout comme la dédicace primitive du *Old Minster* de Winchester fut

étendue à Saint-Swithun au début du 10e siècle. Il semble qu'à partir du début du 11e siècle, l'établissement, qui était aussi désigné sous l'appellation de « *monasterium novum* », fût connu sous la seule dédicace de Saint-Oswald, attestée pour la première fois en 1022 (Baker et Holt 2004 : 22).

Oswald, roi de Northumbrie et martyr, fut tué par le souverain païen Penda de Mercie à la bataille de Maserfield en 642. Après sa mort, sa tête et ses bras furent coupés et posés sur des piquets. L'année suivante, son chef fut apporté à Lindisfarne et ses mains et ses bras à Bamburgh (*HE*, III-6 et 12). Dès lors, il fut honoré comme saint et des miracles furent enregistrés sur le lieu de son martyre (Baker et Holt 2004 : 11). D'autres reliques, probablement le reste du corps, furent apportées à Bardney (Lincolnshire) à la fin du 7e siècle par la propre nièce d'Oswald, Osthryth, épouse d'Æthelred de Mercie (674-704) qui se retira lui-même dans cet établissement dont il devint l'abbé. Son épouse et lui y furent inhumés. Ainsi, la tombe d'Oswald devint un centre de dévotion pour la dynastie de Mercie – elle fut enrichie d'argent, d'or et de pierres précieuses par Offa (757-796) – et resta sous son contrôle jusqu'aux invasions scandinaves de la fin du 9e siècle.

En 909, les restes du saint honoré à Bardney furent transférés dans la nouvelle fondation religieuse de Gloucester, à la suite d'un raid victorieux de l'armée d'Edouard contre les Danois qui contrôlaient cette partie du territoire. En témoignent la lecture conjointe de deux sources contemporaines, le texte principal de la *Chronique Anglo-Saxonne* et le *Registre de Mercie*, ainsi que les œuvres plus tardives de Guillaume de Malmesbury. Le caractère politique de ce transfert a été souligné par plusieurs travaux récents (Thacker 1985 ; Rollason 1989 : 154). En effet, cette translation renouvelait à la fois la protection de la Mercie à l'endroit des reliques d'Oswald et celle que le saint procurait à ce royaume, tout en conférant du prestige à la nouvelle place forte qu'était Gloucester et en légitimant la nouvelle dynastie incarnée par Æthelred et Æthelflaed (Heighway et Bryant 1999 : 11).

- *Le devenir de Saint-Oswald aux 10e-12e siècles* (Heighway et Bryant 1999 : 37-39)

L'histoire de Saint-Oswald à la fin du 10e siècle et au début du 11e siècle est peu éclairée par les textes de cette période (quasi inexistants) et les sources postérieures à la Conquête : sont toutefois évoqués les nombreux miracles du saint ainsi que les grandes possessions de cette communauté qui, ajoutées à la riche ornementation de l'église, justifiaient le qualificatif courant de « *monasterium aureum* » attesté dans la *Vie de saint Mildburg*, probablement rédigée à la fin du 11e siècle.

Les témoignages disponibles, peu nombreux et ambigus, ne permettent pas de déterminer si le nouveau *minster* fut réformé mais cela semble improbable. Le maintien d'un statut séculier contribuerait à expliquer son déclin au-delà du premier tiers du 11e siècle, malgré la présence des reliques royales les plus prestigieuses de l'Angleterre anglo-saxonne. Ce déclin est imputé par Guillaume aux Danois, ce qui peut renvoyer à plusieurs périodes : aux invasions contemporaines du règne d'Æthelred II (978-1016), mais aussi aux règnes de Cnut

(1016-1035) et de ses fils, Harold Ier (1035-1040) et Harthacnut (1040-1042). Cette assertion, qui semble impliquer une destruction physique, n'est cependant étayée par aucune source mentionnant des actions militaires danoises dans la région de Gloucester à cette période. M. Hare est donc tenté d'y voir un *topos* et suggère d'autres causes possibles, telles que le désintérêt des successeurs d'Æthelstan pour l'établissement ainsi que la contestation de l'authenticité des reliques qui, il est vrai, n'apparaît que dans l'oeuvre plus tardive de Guillaume de Malmesbury. Le développement du culte du bras droit d'Oswald au monastère réformé de Peterborough, bien attesté au temps de l'abbé Leofric (1052-1066), pourrait résulter de la désaffection du culte auparavant rendu à Gloucester.

Saint-Oswald de Gloucester fut donné par le roi, probablement Cnut, à Duduc avant qu'il ne devienne évêque de Wells, quand il était un clerc royal, ce qui est établi en 1033. Cette donation démontre à elle seule que la prospérité de l'établissement appartenait au passé à cette date et que s'il avait jamais connu un statut monastique strict, il l'avait alors perdu. D'après Giso, successeur de Duduc, l'évêque céda la dotation qu'il avait reçue au siège épiscopal de Wells, sous le règne d'Edouard le Confesseur (1042-1066), ce qui ne correspondait pas à la pratique générale, puisque les dotations royales au profit de clercs retournaient habituellement à la Couronne à la mort des bénéficiaires. Toutefois, la même source, l'autobiographie attribuée à Giso, indique qu'après la mort de Duduc en 1061 l'évêché de Wells fut spolié de ses terres par le comte Harold et que le nouveau *minster* de Gloucester fut concédé à Stigand, archevêque de Cantorbéry. Stigand ayant été déposé en 1070, ce bénéfice dut revenir à la Couronne. Les terres de Saint-Oswald étant aux mains de l'archevêque d'York au moment de la compilation du *Domesday Book*, en 1086, on peut supposer que Guillaume le Conquérant les avait accordées au nouvel archevêque Thomas de Bayeux, nommé en 1070, afin d'augmenter la dotation de ce siège insuffisamment pourvu depuis longtemps.

L'entrée de la collégiale dans les possessions de l'archevêché d'York entraîna la translation de reliques entre 1109 et 1114, probablement en 1113, un transfert qui témoigne de la dévotion grandissante envers le saint royal en Angleterre du Nord au début du 12e siècle : cette ferveur avait été réactivée par la découverte du chef d'Oswald avec le corps de saint Cuthbert, au moment de la translation de ce dernier dans la nouvelle cathédrale de Durham en 1104 (Heighway et Bryant 1999 : 17).

Dans ses *Gesta Pontificum* achevés en 1125, Guillaume de Malmesbury attribue à l'archevêque Thurstan (1114-1140) la rénovation du tombeau et l'agrandissement de l'église, des travaux qui peuvent correspondre aux transformations attestées archéologiquement (*cf. infra*). Enfin, en 1152-53, l'archevêque Henri Murdac refonda l'établissement comme prieuré de chanoines augustiniens.

- *L'église et ses transformations antérieures au milieu du 11e siècle* (Heighway et Bryant 1999 : 54-67)

Avant la Conquête, l'église présente cinq états principaux dont les deux premiers correspondent à la construction de l'ensemble, les trois derniers à des transformations architecturales sans implication sur la fonction de l'édifice et qui ne seront donc pas présentés.

Le premier édifice est composé d'une nef unique accolée de trois *porticus* quadrangulaires à l'est, au nord et au sud et d'une abside occidentale (fig. 10.11 et 10.12, A). Les seuls éléments à fournir une indication chronologique pour cette construction, sous la forme d'un *terminus post quem*, sont les croix sculptées réutilisées dans les murs et attribuées sur des critères stylistiques aux 8e-9e siècles. Mais les auteurs accordent plus de poids au raisonnement fondé sur la succession des sépultures amorcée par l'érection de l'église : distinguant sept phases, qualifiées comme à Winchester de générations, antérieures à la construction du bras nord du transept aux environs de 1120, et considérant que chacune correspond à une trentaine d'années, ils en déduisent que les premières inhumations associées à l'église pourraient dater des environs de 910. Trois datations par ^{14}C de sépultures précoces pointent vers le 10e siècle et les couvercles de tombes de la période III suggèrent aussi que la fondation est intervenue au début du 10e siècle ou avant. Les données archéologiques sont donc compatibles avec la chronologie fournie par Guillaume de Malmesbury, à savoir les dernières années du 9e siècle (*cf. supra*).

Le deuxième état est caractérisé par l'ajout au chevet de l'église d'une construction quadrangulaire semi enterrée (bâtiment A), qui devait être voûtée au niveau bas et comporter un étage (fig. 10.11 et 10.12, B). La récupération très poussée de la construction au 18e siècle rend sa position dans la stratigraphie incertaine ; elle pourrait même être antérieure à l'église mais plusieurs indices suggèrent l'inverse, en particulier l'absence de sépultures extérieures associées au bâtiment A, qui en aurait certainement attiré s'il avait représenté pendant quelque temps un mausolée isolé. Les données archéologiques n'autorisent pas une datation plus précise qu'entre le début du 10e siècle et le milieu du 11e siècle mais la translation des reliques d'Oswald et l'inhumation d'Æthelred en 911 et d'Æthelflaed en 918 fournissent probablement le contexte favorable à l'édification d'une crypte hors œuvre : celle-ci a pu accueillir et les corps des souverains et les précieuses reliques (*cf. infra*). Cette période vit aussi la construction dans la nef, à la hauteur des murs occidentaux des *porticus* nord et sud, d'un mur en pierre qui avait peut-être pour but de soutenir une tour en bois.

- *La fonction funéraire : tombes de fondateurs et cimetière paroissial* (Heighway et Bryant 1999 : 11-12 ; 194-207)

Les fondateurs du *minster* ont été inhumés à Gloucester, et plus précisément, dans le cas d'Æthelflaed, dans le *porticus* oriental de l'église Saint-Pierre qu'elle avait établie (*cf. supra*).

Plutôt qu'au chœur habituellement désigné de cette manière, le *porticus* oriental doit ici correspondre à la crypte semi enterrée ajoutée à l'est et probablement construite sur le même plan que celle de Repton, elle aussi mausolée de la dynastie de Mercie. Elle a pu recevoir la dépouille du roi Æthelbald, mort en 757, et a de façon certaine accueilli les corps de Wiglaf (840) et de son petit-fils, le roi martyr saint Wigstan (849). Il est donc probable qu'Æthelred et Æthelflaed ont été inhumés dans la crypte hors œuvre de Saint-Oswald. En tout cas, la présence sur le site de sépultures de haut statut est attestée par plusieurs pierres tombales très décorées du début du 10e siècle, susceptibles de correspondre à des tombes de souverains et à celles de leurs proches.

Au début du 12e siècle, l'auteur des *Gesta Pontificum* relate la découverte des corps des fondateurs dans le *porticus* sud pendant les travaux d'agrandissement entrepris par l'archevêque Thurstan (1114-1140), mais les données archéologiques suggèrent une possible erreur de la part du chroniqueur : la fouille a révélé sous le bras nord du transept, juste à l'est du *porticus* nord, une structure maçonnée rectangulaire qui doit correspondre à une tombe double, de toute évidence violée au moment de la construction du transept au début du 12e siècle. Cette découverte peut être la source de l'assertion de Guillaume (Heighway et Bryant 1999 : 17).

Le cimetière, qui regroupe des adultes des deux sexes et des enfants, a accueilli les habitants de la paroisse de grande taille et essentiellement rurale que détenait Saint-Oswald (*Ibid.* : 199 ; *cf.* fig. 10.13). Outre les 16 sépultures d'époque romaine déjà signalées, le site a livré 159 individus attribués à la période c. 900-c. 1120, le *terminus* de c. 1120 étant fourni par la construction du bras nord du transept. Pour cette période, qui sera seule détaillée ici, le cimetière s'étendait à la fois au nord et au sud de l'église, de part et d'autre des *porticus* (fig. 10.14). Une tombe (B464) sous-jacente au *porticus* nord a été datée par ^{14}C entre 680 et 990 (date calibrée à deux sigma) ; elle suggère la présence d'un espace funéraire du haut Moyen Âge plus ancien, sans doute au nord de la zone fouillée, ce que les bases de croix des 8e-9e siècles réutilisées dans les murs corroborent.

Aucune tombe des 10e-11e siècles n'a été mise au jour dans l'église, où les sépultures les plus anciennes appartiennent au 12e ou 13e siècle : ceci confirme le caractère exceptionnel que revêtait l'inhumation des fondateurs dans l'édifice de culte au début du 10e siècle (*cf. supra*).

Le site a livré 34 sépultures présentant un lit de charbon de bois, dont 31 appartiennent à la première grande phase du cimetière, toutes situées à proximité immédiate de l'église (fig. 10.15). Cet usage concernait des adultes, hommes ou femmes, à l'exception d'un seul enfant. La plus forte proportion de tombes de ce type dans la partie nord du cimetière (42 % contre 21 % au sud) fait dire à C. Heighway que cette zone a joui d'un statut plus élevé.

3.4. Le site de St Mary-de-Lode (Bryant et Heighway 2003)

L'église St Mary-de-Lode, qui subsiste encore dans son état du début du 19e siècle, se dresse dans la partie occidentale de la ville, face à l'entrée principale de l'abbaye Saint-Pierre, aujourd'hui la cathédrale (fig. 10.7). Pendant l'Antiquité, cette zone appartenait au faubourg occidental qui s'étendait entre l'enceinte et la Severn, alors distante d'environ 200 m de l'enceinte.

A la faveur de la pose d'un nouveau sol, l'intérieur de l'église fut partiellement fouillé en 1978-1979 (fig. 10.16), sous la direction de R. Bryant qui a tout récemment produit la publication finale de cette intervention. L'analyse archéologique a révélé quinze périodes échelonnées du 1er au 20e siècle, dont les sept premières seront résumées.

3.4.1. Périodes 1 et 2 : un bâtiment public antique

La fouille n'a atteint les niveaux romains que dans trois secteurs et a révélé deux bâtiments successifs, le plus ancien étant représenté par des matériaux de construction, parmi lesquels des fragments d'enduit peint de bonne qualité, associés à de la céramique de la fin du 1er et du début du 2e siècle.

Le second bâtiment, édifié sur ces couches de démolition, comptait au moins cinq pièces disposées sur trois côtés d'un espace central (appelée « room A »). Les salles périphériques étaient garnies de sols de mosaïque et, dans un cas, d'un hypocauste alors que deux d'entre elles au moins, ainsi que la zone centrale, étaient décorées d'enduit peint plusieurs fois renouvelé. Enfin, dans la pièce A, fut découvert le fragment d'une colonne qui devait atteindre une hauteur comprise entre 7,50 et 9,50 m. Tous ces éléments conduisent à identifier un bâtiment public, peut-être des bains. Les indices de datation (céramique contenue dans les niveaux sous-jacents et mosaïques) permettent d'attribuer la construction de l'édifice à la première moitié du 2e siècle ; en revanche, sa date de destruction, par incendie, est indéterminée. Le site a pu connaître une période d'abandon avant le nivellement entrepris dans la période 3.

3.4.2. Période 3 : un mausolée de l'Antiquité tardive ?

Une structure rectangulaire en bois sur solin fut implantée dans l'emprise du bâtiment romain, alors en ruine, en respectant son alignement ; encore visibles au début des travaux, les murs antiques furent ensevelis, au moins dans l'emprise de la fouille, au cours du nivellement général du site qui précéda l'érection de la construction en bois (fig. 10.17). A l'intérieur de celle-ci, trois fosses de sépultures parallèles aux parois, soit strictement ouest-est, furent mises au jour : deux (F239 et F240) avaient été vidées de leur contenu ; la troisième (B16), tronquée à l'est, contenait les restes partiels d'un squelette dont le crâne était absent. Aucune trace de sectionnement n'étant observable sur les vertèbres, on ne doit pas conclure à une décapitation rituelle, telle qu'elle fut pratiquée à la fin de l'Antiquité, mais à l'enlèvement délibéré du

crâne, après la décomposition du corps, probablement au moment où les deux autres tombes furent vidées de leur contenu et remblayées. Le prélèvement partiel ou complet des restes osseux fit disparaître le niveau originel de creusement des fosses, ce qui rend impossible la détermination de la relation chronologique entre le bâtiment et les tombes. Toutefois, la disposition régulière des fosses dans l'emprise restituée du bâtiment plaide en faveur d'une construction préalable aux inhumations, auquel cas on aurait affaire à un mausolée.

Les éléments de datation appartenant à la fin du 4e et au début du 5e siècle, cette période est retenue comme étant la plus probable pour l'édification de cette structure, bien que l'absence de mobilier plus tardif (des 6e-7e siècles) ne soit pas significative. Une construction ultérieure ne peut être complètement exclue.

3.4.3. Périodes 4 à 7 : églises et inhumations (8e/9e-11e siècles) (fig. 10.18)

- Période 4 : une première église en bois

Un deuxième bâtiment en bois, plus grand que le précédent et précédé d'une zone pavée à l'ouest, fut érigé à une période indéterminée entre le 6e et le 9e siècle. Toutefois, les techniques de constructions, similaires à celles des périodes ultérieures (en particulier la période 6), suggèrent une attribution aux 8e-9e siècles. Quatre tombes lui sont associées, implantées à l'ouest et au sud (B.14, 15 et 18 ; F43). La taille, le plan et l'orientation de l'édifice, son implantation comme la présence de sépultures permettent d'identifier une église qui fut plusieurs fois agrandie dans les périodes ultérieures.

- Période 5 : une deuxième église en bois ?

Cette période regroupe des éléments ayant pu appartenir à trois bâtiments distincts, la structure principale étant une large surface fortement brûlée qui devait être associée à des élévations en pans de bois peu fondées dont toute trace a disparu. Au sud, une profonde tranchée de récupération (F41) peut correspondre à un bâtiment attenant, tandis qu'au nord-ouest des fondations maçonnées (F222) ont pu appartenir à une troisième construction, peut-être une tour hors oeuvre en avant de la façade occidentale. Ces trois éléments, réunis en raison de leur position stratigraphique, ont pu coexister au cours des 9e-10e siècles, la destruction de la structure centrale étant intervenue à la fin du 9e ou au 10e siècle. Cette datation repose sur un fragment de croix sculptée et sur l'analyse par ^{14}C d'une planche ou d'une poutre carbonisée. Aucune sépulture n'est associée à cette phase.

- Période 6 : une troisième église en bois sur solin ?

Pour cette période, plusieurs niveaux de sol intérieurs et le tracé des murs ouest et sud ont été reconnus, la taille des tranchées de récupération suggérant une construction à pans de bois sur solin plutôt qu'une élévation intégrale en pierre. Pendant l'utilisation de cet édifice, une tranchée nord-sud (F201) fut creusée 5 m en arrière de la façade occidentale, suggérant

l'installation d'une barrière à travers la nef. A l'extérieur, au contact immédiat de la façade, huit sépultures furent observées. En l'absence d'éléments de datation, la durée d'utilisation de cet état de l'église est évaluée par R. Bryant à partir de la superposition des sépultures qui correspondrait à cinq générations ; une génération étant estimée à trente ans, l'édifice aurait pu demeurer en fonction pendant 150 ans, probablement au cours des 10e et 11e siècles.

- *Période 7 : ajout d'un porche occidental et installation de fonts baptismaux*

Le mur occidental de l'église fut recoupé par des fondations maçonnées (F197) associées à des niveaux de sols en mortier, scellant les inhumations de la période 6. On peut ainsi identifier une structure occidentale qui devait être aussi élevée que la nef : un porche, dont l'étage pouvait accueillir une chapelle ou une galerie, plutôt qu'une haute tour dont le mur occidental primitif n'aurait pu soutenir le poids. Quelque temps après la démolition de la barrière, une maçonnerie circulaire fut implantée au centre de la nef, à 4 m en arrière du mur ouest ; d'un diamètre intérieur d'1,30 m, cette structure, qui subsista jusqu'au 17e siècle, peut être interprétée comme la base de fonts baptismaux.

Le mobilier céramique contenu dans les niveaux de sol de part et d'autre du mur de façade permet d'attribuer ces travaux à la fin du 11e siècle.

3.4.4. Synthèse

Au-delà de la fin du 11e siècle, huit autres périodes furent identifiées jusqu'à l'époque contemporaine, l'église médiévale ayant connu plusieurs phases d'agrandissement du 12e au 14e siècle. Pour les périodes les plus anciennes, le site de St Mary-de-Lode permet de poser nombre de questions relatives à la mise en place de la topographie chrétienne à partir du 5e siècle.

Ce site livre un exemple de l'installation d'une structure funéraire dans un ancien bâtiment romain, témoignant ainsi des changements survenus dans l'utilisation de l'espace suburbain : abandon d'un édifice luxueux, de statut public, qui pouvait correspondre à des bains, et probable privatisation du terrain pour la construction d'un mausolée à caractère familial. Comme le souligne R. Bryant, rien ne permet de supposer que l'édifice funéraire ait été chrétien ; toutefois, l'enlèvement, partiel ou complet, des trois corps inhumés à l'intérieur suggère leur transfert dans un autre lieu et donc le souci de maintenir la commémoration, si ce n'est la vénération, de ces défunts. En l'absence de fouilles plus étendues aux abords de l'église, on ignore tout de l'environnement du mausolée (édifice funéraire isolé au milieu de bâtiments antiques ruinés ou non ?) et de l'usage des terrains avant la construction de la première église attribuée aux 8e-9e siècles.

En effet, malgré la difficulté d'établir des datations fiables, il est certain qu'un hiatus a existé entre les périodes 3 et 4, une interruption qui n'a cependant pas effacé le souvenir de l'alignement des structures, maintenu depuis la construction funéraire primitive. On doit en

déduire la proximité d'autres bâtiments, peut-être d'origine romaine, présentant la même orientation que celle du mausolée.

La fouille a révélé l'origine anglo-saxonne de l'église St Mary, mentionnée pour la première fis pendant l'abbatiat de Gilbert Foliot (1140-1147), qui attribua l'édifice et les églises qui en dépendaient au sacristain de l'abbaye. Elle a aussi mis en évidence la détention précoce de droits d'inhumation. Ces données, associées à l'étendue de la paroisse, suggèrent que St Mary-de-Lode a pu avoir une origine encore plus ancienne, antérieure à la fondation du *minster* Saint-Pierre (*cf. infra*, § 3.5).

3.5. Les relations entre les trois sites ecclésiastiques les plus anciens

La proximité géographique, les origines, les dédicaces et le statut des trois sites étudiés requièrent une analyse conjointe.

Malgré l'absence de vestiges attribuables sans conteste au 7e siècle, dans l'emprise limitée de la fouille, les données archéologiques permettent de supposer que le site de St Mary-de-Lode a reçu un statut ecclésiastique pendant l'Antiquité tardive ou au début du haut Moyen Âge, soit avant la fondation vers 679 du *minster* dédié à Saint-Pierre. Cela a conduit John Blair à proposer que le second ait pu être implanté – et dédié – en fonction de l'existence d'une église d'origine bretonne (Blair 1992 : 242). La position respective des deux édifices soulève néanmoins une difficulté, si l'on admet que le premier établissement a été établi *intra muros*. Voir dans ces deux fondations un groupe d'églises, tels qu'on en compte un grand nombre au haut Moyen Âge, tant en Angleterre que sur le continent, nécessite que les terrains situés à l'ouest de l'enceinte et incorporant le site de St Mary-de-Lode aient déjà été inclus au 7e siècle dans un enclos agrandissant de ce côté l'enceinte antique. Cette hypothèse est retenue par C. Heighway qui pense que l'enclos monastique primitif s'étendait au-delà du mur ouest, encore en bon état, le terrain extérieur pouvant être délimité par une palissade ou par un talus doublé d'un fossé (Heighway 2003 : 6). R. Bryant va plus loin en proposant que la fondation des environs de 679 ait été établie *extra muros* à l'emplacement du cloître actuel, en alignement avec St Mary-de-Lode, une troisième église ayant pu exister *intra muros* (Bryant et Heighway 2003 : 171).

Sur la base des données archéologiques, topographiques et textuelles, S. Bassett a proposé de voir dans St Mary-de-Lode le successeur de l'église mère de Gloucester, d'origine bretonne, une église primitive dont l'emplacement à proximité du point de passage de la rivière trouve un parallèle à Worcester et Wroxeter (Bassett 1992 : 26-29). Ce statut expliquerait aussi l'extension de la paroisse de St Mary-de-Lode dont fut soustraite celle de Saint-Oswald, la première englobant dès lors toutes les terres royales qui n'avaient pas été assignées au nouveau *minster* (fig. 10.13). Les limites des deux paroisses révèlent qu'elles devaient globalement correspondre à l'origine à deux domaines, celui du roi pour Saint-

Oswald, celui de l'abbaye Saint-Pierre pour St Mary-de-Lode (Heighway et Bryant 1999 : 16).

3.6. L'origine des églises paroissiales de Gloucester (Baker et Holt 2004 : 97-126, pour l'analyse individuelle des églises et 219-238 pour la synthèse)

Sur les onze églises paroissiales qui devaient exister vers 1100 – en excluant les deux *minsters* les plus anciens – seule St Mary-de-Lode peut remonter au début du haut Moyen Âge, les autres étant au plus tôt associées à la fondation du *burh* aux alentours de 900 (Saint-Michel, implanté au carrefour des deux voies principales de la zone orientale, et Saint-Kyneburg, à proximité immédiate de la porte sud) ou, dans la plupart des cas, à son développement dans le courant du 10e siècle (fig. 10.19 et 10.20). En tout état de cause, le processus de fondation des églises paroissiales était certainement achevé vers 1100, comme on le constate dans la majorité des villes d'Angleterre.

En revanche, N. Baker et R. Holt distinguent Gloucester, comme Worcester, du schéma prédominant en Angleterre où la grande majorité des églises paroissiales est d'origine privée et non pas institutionnelle. Dans le cas de Gloucester, est mise en avant l'intervention du pouvoir royal ou de son représentant local pour cinq à sept des onze églises paroissiales. Parmi les églises antérieures à la Conquête, l'hypothèse repose principalement voire exclusivement sur des données de nature topographique : l'intégration de Saint-Kyneburg aux défenses et la localisation de Saint-Michel qui en fait un élément probable de la fondation du *burh*, des arguments qui demeurent fragiles, me semble-t-il. Les quatre cas postérieurs à la Conquête, liés au lignage du *sheriff* Roger de Pistres, sont en revanche plus assurés. Enfin, C. Heighway fonde sur l'origine institutionnelle, supposée ou avérée, d'une partie des églises secondaires de la ville l'hypothèse d'un éventuel remploi des matériaux provenant de la démolition partielle du rempart, à partir du milieu du 10e siècle (Heighway 2003 : 11), alors que d'autres attribuent la destruction de l'enceinte à la fin du 10e siècle seulement (Baker et Holt 2004 : 122).

Jusque dans les années 1130, le premier *minster*, Saint-Pierre, a détenu le monopole des droits d'inhumation sur les habitants de l'enceinte, enterrés ou bien dans son propre cimetière ou bien dans celui de St Mary-de-Lode (Barrow 1992 : 84-86). Ce monopole fut contesté par les chanoines de Llanthony qui, après avoir trouvé refuge à Gloucester, reçurent deux églises : St Mary-de-Crypt et Saint-Owen, qui, située juste à l'extérieur de l'enceinte, avait son propre cimetière (fig. 10.21). Après une série de conflits, les chanoines obtinrent en 1197 le droit d'inhumer les paroissiens de St Mary-de-Crypt, probablement auprès de Saint-Owen, ainsi que les habitants du château qui le souhaitaient. Les églises situées *intra muros* n'ont obtenu les droits d'inhumation que tardivement, entre le milieu du 14e siècle (pour Saint-Michel) et le début du 16e siècle (Toussaints, Sainte-Trinité et St Mary-de-Grace, où une prospection radar a révélé la présence éventuelle de squelettes dans l'église).

BIBLIOGRAPHIE

- Baker et Holt 2004
Baker N. et Holt R., *Urban growth and the medieval church: Gloucester and Worcester*, Aldershot, Ashgate.
- Barrow 1992
Barrow J., Urban cemetery location in the high Middle Ages, *in* Bassett S. (éd.), *Death in Towns: urban responses to the dying and the dead, 1000-1600*, Leicester, Leicester University Press : 78-100.
- Bassett 1992
Bassett S., Church and diocese in the West Midlands: the transition from British to Anglo-Saxon control, *in* Blair J. et Sharpe R. (éd.), *Pastoral Care before the Parish*, Leicester, Leicester University Press : 13-40.
- Bateman et William 2002
Bateman C. et William J., The South Gate Cemetery of Roman Gloucester, *Glevensis*, 35 : 25-28.
- Biddle et Hill 1971
Biddle M. et Hill D., Late Saxon planned Towns, *Antiquaries Journal*, 51 : 70-85.
- Blair 1992
Blair J., Anglo-Saxon minsters: a topographical review, *in* Blair J. et Sharpe R. (éd.), *Pastoral Care before the Parish*, Leicester, Leicester University Press: 226-266.
- Bryant et Heighway 2003
Bryant R. et Heighway C., Excavations at St Mary de Lode Church, Gloucester 1978-1979, *Transactions of the Bristol and Gloucestershire Archaeological Society*, 121 : 97-178.
- Fernie 2000
Fernie E., *The Architecture of Norman England*, Oxford, Oxford University Press.
- Heighway 1984a
Heighway C., Anglo-Saxon Gloucester to A. D. 1000, *in* Faull M. (éd.), *Studies in Late Anglo-Saxon Settlement*, Oxford, Oxford University Department for External Studies : 35-53.
- Heighway 1984b
Heighway C., Saxon Gloucester, *in* Haslam J. (éd.), *Anglo-Saxon Towns in Southern England*, Chichester, Phillimore : 359-383.
- Heighway 2003
Heighway C., Christian continuity and the early medieval topography of Gloucester, *Glevensis*, 36 : 3-12.
- Heighway et Bryant 1999
Heighway C. et Bryant R., *The Golden Minster: the anglo-saxon minster and later medieval priory of St Oswald at Gloucester*, York, The Council for British Archaeology (CBA Research Report, 117).
- Hurst 1985
Hurst H. R., *Kingsholm* (Gloucester Archaeological Report).
- Hurst 1986
Hurst H. R., *Gloucester: The Roman and later defences*, Cambridge.
- Hurst 1999a
Hurst H. R., Civic Space at Glevum, *in* Hurst H. R. (éd.), *The Coloniae of Roman Britain: new studies and a review: papers of the conference held at Gloucester on 5-6 July, 1997*, Portsmouth, Rhode Island : 152-160 (Journal of Roman Archaeology Supplementary Series, 36).

- Hurst 1999b
Hurst H. R., Topography and Identity in Glevum colonia, *in* Hurst H. R. (éd.), *The Coloniae of Roman Britain: new studies and a review: papers of the conference held at Gloucester on 5-6 July, 1997*, Portsmouth, Rhode Island : 113-135 (Journal of Roman Archaeology Supplementary Series, 36).
- Rollason 1989
Rollason D., *Saints and Relics in Anglo-Saxon England*, Oxford.
- Thacker 1985
Thacker A., Kings, saints and monasteries in pre-viking Mercia, *Midland History*, 10 : 1-25.
- Wacher 1975
Wacher J., *The towns of Roman Britain*, Londres, Batsford.

WORCESTER

1. LA DOCUMENTATION

Les investigations archéologiques conduites à Worcester, portant sur l'occupation antique et médiévale, ont fait l'objet de trois publications majeures :

- un premier volume, paru en 1980, porte sur la ville médiévale, regroupant études documentaires et résultats de fouilles de manière thématique ; inventoriant l'ensemble des découvertes archéologiques antérieures, cet ouvrage propose également une évaluation du potentiel archéologique urbain (Carver 1980) ;
- un deuxième volume est consacré à l'occupation romaine du secteur de Sidbury, situé à l'est de la cathédrale médiévale et sur lequel les observations se sont succédé de 1959 à 1989, les données médiévales, qui n'étaient pas antérieures aux 9e-11e siècles ayant été publiées en 1980 (Darlington et Evans 1992) ;
- un troisième volume livre les résultats de la principale fouille conduite de 1988 à 1991 dans la partie nord de la ville médiévale, à Deansway, qui a livré une séquence continue de l'époque romaine à la fin du Moyen Âge (Dalwood et Edwards 2004). Cet ouvrage offre en première partie un bilan chronologique de l'évolution du site de Worcester en référence aux questions majeures de la recherche actuelle, en particulier, pour mon propos, celle de la nature de l'occupation pendant l'Antiquité tardive et le début du haut Moyen Âge, une question abordée auparavant dans plusieurs articles (Baker *et al.* 1992 ; Dalwood 1992).

Enfin, approfondissant des études antérieures parues sous forme d'articles séparés et de contributions au volume dirigé par M. Carver, N. Baker et R. Holt ont publié récemment une synthèse portant sur les interactions entre la topographie religieuse et le développement urbain, dans un ouvrage qui associe dans une même démarche les villes de Worcester et de Gloucester (Baker et Holt 2004).

2. LE DEVELOPPEMENT URBAIN (en l'absence d'autres mentions, les informations sont extraites de Dalwood et Edwards 2004 : 9-23 et 36-61, sections qui suivent une trame chronologique, à l'échelle de la ville puis du site de Deansway)

Worcester est située sur une terrasse de sables et de graviers dominant la rive est de la Severn (fig. 10.1). La rive opposée et les terrains situés au nord-ouest de la ville ancienne (une zone désignée sous le nom de Pitchcroft), soumis aux inondations, n'ont pas connu une occupation importante (fig. 11.1). L'étroite plaine alluviale à l'est de l'habitat fut drainée par

un cours d'eau appelé Frog Brook qui fut partiellement détourné pour alimenter le fossé de la ville au Moyen Âge.

L'origine de l'occupation romaine n'est pas clairement établie puisque l'existence même d'un fort romain, pour lequel deux localisations ont été proposées (au sud de la cathédrale puis au nord, dans le secteur de High Street, fig. 11.**2**), demeure incertaine. La découverte de pièces d'équipement militaire, principal indice en faveur de cette hypothèse, ne suffit pas à prouver la création d'un camp.

Le redéploiement des garnisons implantées dans la vallée de la Severn, vers la fin du 1er siècle, a entraîné le développement d'un réseau urbain : la ville antique de Worcester, qui peut correspondre au lieu dénommé *Vertis* dans la liste de Ravenne, appartenait à la cité des *Dobunni*, dont le chef-lieu était Cirencester et qui incluait la *colonia* de Gloucester.

L'occupation antique est désormais évaluée à une cinquantaine d'hectares, dont seule l'extrémité méridionale (8 ha) a été enclose à une période mal déterminée – entre le 2e et le 4e siècle – par un rempart en terre greffé sur les bords de la Severn (fig. 11.3). Le tracé des routes d'accès et leur prolongement au sein de l'habitat n'a été que très partiellement reconnu : deux voies au nord et une au sud-est ; une quatrième voie qui aurait été associée au point de passage de la Severn, connu sous la forme d'un gué et d'un pont au Moyen Âge, est supposée par certains auteurs mais rien ne prouve l'existence d'un franchissement en ce lieu pendant l'Antiquité.

La fouille de Deansway, au nord de l'enceinte, a révélé l'établissement de trois voies parallèles, d'orientation est-ouest, au 2e siècle, premier indice d'aménagement observé à Worcester (fig. 11.3). L'occupation domestique a été identifiée sous la forme de constructions en terre et en bois mais aussi en matériaux attestant la romanisation du mode de vie : tuiles, briques, fragments d'hypocauste, verre à vitre, enduit peint et éléments décoratifs en pierre, le plus souvent retrouvés en remblais, en particulier sur le site de Sidbury (fig. 11.4).

Le travail du fer apparaît comme la principale activité artisanale du 2e au 4e siècle, attestée par la découverte de fours mais aussi de grandes quantités de scories notamment utilisées pour le revêtement des rues. La fouille de Deansway a aussi révélé l'importance, à partir du 2e siècle, de l'élevage pratiqué au sein même de l'habitat et à ses abords immédiats dans les plaines inondables de la Severn. Les observations pratiquées à Worcester peuvent abonder le modèle proposé par M. Millet pour rendre compte du développement des petites agglomérations antiques : les réquisitions en nature auraient contribué à décentraliser la production à l'intérieur des cités et donc à stimuler l'activité économique des villes de taille moyenne sous l'impulsion des élites locales, en particulier dans les secteurs périphériques.

Les deux principaux sites ayant livré des structures antiques, Sidbury et Deansway (fig. 11.4), corroborent le schéma traditionnellement admis d'une rétraction urbaine importante à la fin de l'époque romaine : sur le premier, l'occupation a cessé, apparemment de manière durable, au début du 4e siècle, avant les alentours de 320 (Darlington et Evans 1992 : 99), tandis que sur le second une utilisation funéraire (*cf. infra*, § 3.1.) et agricole a succédé aux

zones d'habitat et de production artisanale à partir de la fin du 3e siècle ou du début du 4e siècle. A l'échelle de toute la ville antique, la production artisanale avait cessé au milieu du 4e siècle et pour la fin du siècle seules quelques petites zones d'occupation ont été identifiées.

En raison de la création d'un siège épiscopal en 680 (*cf. infra*, § 3.2.), la majorité des auteurs suppose le maintien d'un habitat de quelque importance du 5e au 7e siècle, période pendant laquelle l'ancienne cité des *Dobunni* serait devenue une entité politique bretonne qui aurait fourni son assise territoriale au royaume de Hwicce dont les limites seraient à leur tour devenues celles du diocèse de Worcester. L'absence de sépultures contenant du mobilier de type anglo-saxon à l'ouest de la Severn est interprétée par certains comme l'indice d'une autorité bretonne, et donc d'une population essentiellement chrétienne, dans cette zone occidentale de la Bretagne, jusqu'au début du 7e siècle.

L'un des tenants de cette thèse, S. Bassett, fonde son raisonnement sur plusieurs arguments : la présence probable d'un gué et celle de l'enceinte, la topographie religieuse – il attribue une origine bretonne à l'église Sainte-Hélène implantée à l'intérieur de l'enceinte (*cf. infra*, § 3.3.1.) – enfin, le maintien d'une activité agricole importante attestée, selon lui, par la présence d'un vaste parcellaire d'origine protohistorique ou romaine au nord-est de l'agglomération, qui s'étendait jusqu'à Droitwich située à environ 10 km de Worcester : caractéristiques topographiques et forte activité rurale auraient permis à l'agglomération de se maintenir comme un centre administratif et un lieu d'échanges (Basset 1989 : 241-243).

Toutefois, ces arguments demeurent pour partie des hypothèses et l'archéologie ne fournit presque aucune information sur le devenir de l'agglomération du 5e au 7e siècle. Sur le site de Deansway, l'analyse micro-morphologique des terres noires, qui contenaient une grande quantité de matériel antique, a permis d'identifier le parcage d'animaux à l'intérieur d'enclos probablement délimités par des haies et des fossés, puis la transformation de cette zone en pâturage jusqu'à la fin du 9e siècle ou au début du 10e siècle.

Comme pour un grand nombre de villes du sud de l'Angleterre, il faut attendre la fin du 9e siècle pour obtenir de nouvelles informations relatives au statut et à la topographie de l'habitat, dans le cadre de la fondation d'un *burh*. En effet, entre 889 et 899, une charte confirmée par Alfred est accordée par le comte de Mercie, Æthelred, et sa femme Æthelflaed, fille d'Alfred, à l'Eglise de Worcester, à la demande de l'évêque Waerferth. Ce texte ordonne la fondation d'un *burh* « pour la protection de toute la population » et concède à l'évêque la moitié des revenus perçus sur le marché comme sur les rues, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la fortification : désormais évêque et comte détiennent ensemble la seigneurie de la ville (Carver 1980 : 53 ; Baker et Holt 1996 : 130-136). Sous cette apparente générosité, se dissimule un changement notable, la perte par l'évêque de Worcester du contrôle intégral de la cité dont il était l'unique seigneur depuis la fondation de l'église épiscopale.

La fouille de Deansway, qui mit au jour un tronçon du rempart et du fossé, et une analyse morphologique ont permis de localiser le *burh* au nord de l'enclos épiscopal (*cf. infra*), de part et d'autre du rempart romain (fig. 11.5), ce qui renforce l'hypothèse selon laquelle l'enceinte primitive aurait gardé le statut ecclésiastique qui était le sien : l'habitat laïc aurait été confiné à la nouvelle extension, de taille très modeste comparée aux *burhs* du Wessex ou de la Mercie, dont celui de Gloucester, puisqu'elle ne couvrait que 17 acres (6,9 ha).

L'analyse morphologique de cette zone révèle deux secteurs distincts dont le processus de formation a pu être partiellement restitué. D'une part, le terrain situé à l'ouest, sur les bords de la rivière, formait au début du 10e siècle une unique propriété, qui fut alors concédée à Æthelred et Æthelflaed pour la durée de leur vie par l'évêque Werfrith. Cette concession accordée en 904 qualifie le terrain de « *haga* » et en donne les dimensions correspondant à une superficie d'environ 3 acres (1,2 ha) (Carver 1980 : 39-40 ; transcription et traduction : 49 ; Baker et Holt 2004 : 133 ; 176-177). Sa localisation en bordure de la Severn conduit à supposer une fonction essentiellement commerciale avant un lotissement ultérieur (fig. 11.6). Le fait que les souverains de Mercie ont pu obtenir une telle concession, correspondant à une forte proportion du *burh* et à l'essentiel de sa berge, prouve leur détermination à tirer avantage de leurs nouveaux droits sur la cité mais on ignore s'ils ont eu les moyens de le faire et quand ce terrain est retourné dans le patrimoine épiscopal de Worcester (*Ibid.* : 133-134).

D'autre part, la partie orientale fit l'objet d'une planification urbaine donnant naissance à un parcellaire laniéré perpendiculaire à la rue principale (High Street) (fig. 11.7), une opération d'abord perçue comme contemporaine de la fondation du *burh* dont elle aurait adopté la limite orientale : dans cette perspective, the Shambles auraient rempli à la fois les fonctions de voie de service, en arrière de High Street, et de tour de ville, des fonctions assurées par des voies distinctes dans le modèle du *burh* alfrédien développé par M. Biddle à Winchester. Cette interprétation a été battue en brèche par la découverte d'un tronçon de fossé orienté nord-sud et intercalé entre High Street et the Shambles, qui, par comparaison avec les observations faites au nord sur le site de Deansway, peut être interprété de manière fiable comme le fossé du *burh*. Les voies est-ouest et les limites de parcelles appartenant à cette unité de plan coupant le tracé du fossé, il en résulte que l'opération de planification est postérieure à l'abandon de la structure défensive et donc à la fondation du *burh*, ce qui confère à celle-ci un caractère plus militaire qu'urbain (*Ibid.* : 172-173 et 366-367).

Cette opération urbaine n'est pas la seule détectée par l'analyse morphologique qui a mis en évidence un processus comparable de part et d'autre du rempart antique : son démantèlement a permis la création d'un parcellaire, fondé sur la nouvelle voie représentée par Lich Street, devenue la limite nord de l'enclos épiscopal que High Street ne traversait plus désormais (*Ibid.* : 160-162 et 180-183).

N. Baker et R. Holt proposent d'associer ces aménagements urbains, qui ont exigé la destruction d'une bonne partie des enceintes antérieures, aux années 960-980 et à l'épiscopat d'Oswald, une période de réforme pour la communauté religieuse et donc de réorganisation

de son cadre de vie, toutes ces transformations du paysage urbain étant économiquement liées (*Ibid.* : 367) (*cf. infra*, § 3.2.).

La réalité matérielle du *burh* a été principalement reconnue sur le site de Deansway où, de la fin du 9e siècle à la fin du 11e siècle, la fouille a révélé l'implantation de bâtiments domestiques, de cours, de latrines et de fosses le long d'une rue située à l'ouest, connue sous le nom de Birdport au Moyen Âge. En revanche, l'occupation est demeurée très faible plus au nord, à proximité du rempart, où le terrain est resté une zone ouverte jusqu'à la fin du 11e siècle. Des activités artisanales liées aux besoins de la vie quotidienne, telles que le travail du métal, la production de chaux et la tannerie, sont attestées dans ce quartier. Aucun objet de luxe n'a été retrouvé, qui aurait pu être associé au caractère aristocratique d'une partie de l'habitat. En effet, ici encore, le modèle de Winchester pèse de tout son poids dans la restitution de Worcester au 10e siècle : un enclos épiscopal avec toute la communauté ecclésiastique que cela implique (*cf. infra*, § 3.2.), des résidences aristocratiques déduites des mentions de « *haga* » et une population de service installée le long de l'ancien axe antique que représentait High Street (Carver 1980 : 3).

3. La topographie religieuse et funeraire

3.1. Les espaces funéraires antiques

Le site de Deansway a livré un petit nombre de sépultures antiques (Dalwood et Edwards 2004 : 48-52) : d'une part une incinération datée des environs de 250, qui fut recouverte par un important bâtiment probablement à usage domestique, représente une sépulture isolée au milieu d'une zone alors à fonction résidentielle et artisanale ; d'autre part, une fois cet usage abandonné, la partie nord du terrain est devenue un lieu d'inhumation, réunissant 14 individus, tandis que deux tombes isolées ont été enregistrées, l'une à l'ouest, l'autre au sud (fig. 11.4). La petite nécropole peut être attribuée au 4e siècle sur la base des relations stratigraphiques, du mobilier funéraire et de datations au ^{14}C et la même période est proposée pour les deux autres tombes, bien que les analyses autorisent une large fourchette entre le 3e et le 5e siècle, voire plus tard.

La majorité des inhumations étaient orientées nord-sud, le corps déposé en *decubitus* dorsal. Trois des individus avaient été décapités, les têtes placées au pied de la tombe, et au moins neuf tombes contenaient des clous de chaussures.

Il semble que les tombes ont été implantées dans une zone principalement utilisée pour le parcage des animaux et que les deux fonctions, funéraire et agricole, ont coexisté au moins jusqu'au milieu du 4e siècle (*cf. supra*, § 2.).

Il est possible qu'une autre zone funéraire ait existé pendant l'Antiquité au sud de l'agglomération, dans le secteur plus tard absorbé par le château normand et à ses abords immédiats (Carver 1980 : fig. 4, sites 12.1. et 23.3.) : cette hypothèse est fondée sur la présence de zones rubéfiées (site 12.1) et sur des découvertes mobilières, en particulier de la vaisselle découverte intacte, suggérant la présence d'incinérations (Carver 1980 : 23 et notices du catalogue p. 298 et 303).

3.2. La cathédrale Saint-Pierre et l'évolution de l'enclos épiscopal jusque vers 1100

3.2.1. Les églises du 10e siècle : Saint-Pierre, Notre-Dame et Saint-Michel (?)

La première église de Worcester, Saint-Pierre, est attestée dans les années 690 mais on ignore tout de ses dispositifs architecturaux puisque l'édifice fut détruit lors des grands travaux entrepris par Wulfstan II à partir de 1084 (Baker et Holt 2004 : 155). Elle aurait été agrandie dans les années 1030 et la *Vita Wulfstani* cite ses 18 autels ce qui implique un nombre de clercs important (Barrow 1996 : 89-90).

Probablement en 966, Oswald entreprit la construction, dans le cimetière de Saint-Pierre, de l'église Notre-Dame, qui fut achevée en 1083, et il y installa des moines bénédictins avant 977. C'est dans cette église qu'il fut inhumé en 992, ses restes étant déposés dans un reliquaire une dizaine d'années plus tard, en 1002-1003 (Baker et Holt 2004 : 155).

Deux séries d'informations suggèrent une mise en place très progressive de la réforme : premièrement, la coexistence de mentions de clercs et de moines dans les actes de la pratique jusqu'au milieu du 11e siècle (la désignation habituelle des membres de la communauté se faisant par leur grade ecclésiastique du début du 9e siècle jusqu'en 1058) ; deuxièmement, la prédominance au 10e siècle dans les collections de la cathédrale de manuscrits liturgiques, qui révèlent l'importance première attachée à la pastorale, des copies de vies de saints et de la règle de saint Benoît n'apparaissant qu'au siècle suivant, ce qui incite J. Barrow a attribué la pleine réalisation de la réforme bénédictine à l'évêque Wulfstan II (1062-1095) plutôt qu'à Oswald.

Ce dernier avait néanmoins amorcé le mouvement et on doit sans doute lui attribuer la réorganisation de l'enclos épiscopal. Après l'arasement du rempart nord et la création d'un lotissement à son emplacement, une nouvelle limite fut donnée à l'enclos, excluant les églises Sainte-Hélène et Saint-Alban, qui desservaient désormais ce nouveau quartier d'habitation (*cf. infra*, § 3.3.1.). La réduction de l'enclos est allée de pair avec des attributions fonctionnelles mieux définies, liturgiques et funéraires, et traduit une volonté de séparation nette entre l'espace religieux et la ville.

En se fondant sur la triple invocation à Notre-Dame, Saint-Pierre et Saint-Michel qui apparaît dans les actes de la pratique en 966 et se poursuit jusque dans les années 980, J. Barrow émet l'hypothèse qu'Oswald aurait également fait construire un édifice dédié à Saint-Michel. Cette fondation, dont la dédicace suggère une fonction funéraire, serait à

l'origine de l'église paroissiale de St Michael-in-Bedwardine, située dans la partie nord de l'enclos épiscopal et attestée pour la première fois en 1268, date à laquelle elle remplissait aussi les fonctions de chapelle funéraire pour la cathédrale (fig. 11.8). Une autre hypothèse a été formulée sur l'origine de cet édifice, qui aurait pu correspondre à une partie de l'ancienne cathédrale Saint-Pierre, qui n'aurait pas été intégralement détruite à la fin du 11e siècle et aurait fait l'objet d'une reconstruction ultérieure (Carver 1980 : 120).

C'est Wulfstan II qui entreprit la construction d'une nouvelle cathédrale en 1084, mais Guillaume de Malmesbury rapporte comment l'évêque regrettait la démolition des édifices antérieurs, « œuvres de saints », qui ne savaient pas construire des édifices grandioses mais savaient les offrir à Dieu (Fernie 2000 : 153-157).

3.2.2. La fonction funéraire du site épiscopal

La datation des sépultures les plus anciennes reconnues aux abords de la cathédrale est incertaine. En effet, deux inhumations ouest-est, sans mobilier, furent fouillées en 1973 dans le réfectoire (fig. 11.9, site 14.9), dont l'une fit l'objet de deux datations par ^{14}C aboutissant aux résultats suivants : BP1414 ± 107 = 536 (429-643), pour l'échantillon A, et BP 1365 ± 102 = 585 (483-687) pour l'échantillon B. Ces datations avaient conduit les archéologues à attribuer la tombe 1, et partant la tombe 2, à une époque antérieure à la fondation du siège épiscopal, autrement dit à la période dite bretonne (Barker *et al.* 1974). Toutefois, l'utilisation de la nouvelle courbe calibrée publiée en 1986 aboutit à d'autres fourchettes : 549-680 pour l'échantillon A, 602-(731, 764) pour l'échantillon B, avec une déviation d'un sigma, de sorte que cette sépulture peut être plus tardive et postérieure à la construction de la cathédrale aux alentours de 680 (Bassett 1989 : 244 et note 107).

L'incertitude qui pèse sur la datation de ces deux sépultures, comme le caractère limité de l'intervention archéologique, ne permet pas de trancher sur leur statut : inhumations isolées ou tombes associées à un édifice religieux ? Dans le second cas, s'agissait-il de la cathédrale ou de l'église Sainte-Hélène (*cf. infra*, § 3.3.1.) ?

Les autres sépultures observées, plus tardives, peuvent être associées à l'église épiscopale avec plus de certitude (Carver 1980 : 120) :

- une pierre tombale portant une croix peut correspondre à la tombe d'un couple d'aristocrates du 8e siècle ;

- un sondage (site 14/8) et une tranchée (site 14/7) implantés au sud-est du cloître, à proximité des deux sépultures évoquées plus haut, a livré en 1970-1971 deux séries d'inhumations (36 en tout) dont les corps, déposés sur le dos, mains croisées sur la poitrine, n'étaient accompagnés par aucun mobilier (fig. 11.9). La présence de nombreux clous suggère l'emploi de cercueils. Ces tombes, toutes antérieures à la construction du réfectoire dans le courant du 12e siècle, appartiennent probablement à la fin de l'époque anglo-saxonne (Carver 1980 : 127-133 et 136-137). Aucune hypothèse n'est formulée quant au statut des individus qui, apparemment, n'ont pas fait l'objet d'étude anthropologique ;

- plus au sud, la construction du château à motte et de ses deux basses-cours, entreprise peu après la Conquête et achevée avant 1069 par les nouvelles autorités normandes, a amputé le cimetière monastique traversé par le fossé extérieur (fig. 11.10). Ceci nous est rapporté par William de Malmesbury dans le *De Gestis Pontificum* et par l'enquête et la restauration des lieux qui s'ensuivit en 1217 (Carver 1980 : 54-55 ; Baker et Holt 2004 : 158-159).

La cathédrale de Worcester a détenu le monopole des droits d'inhumations jusqu'à la Réforme, à l'exception de l'église Toussaints dont le cimetière est attesté en 1405 (Barrow 1992 : 86 et fig. 11.8 ; Baker, Holt 2004 : 242-243). Une très petite partie du cimetière laïc de la cathédrale a été fouillée, dans l'angle nord-ouest, révélant une forte densité de tombes d'adultes et d'enfants (Baker et Holt 2004 : 156).

3.3. Les églises paroissiales

3.3.1. Les fondations précoces

Trois églises, mentionnées au plus tôt dans la seconde moitié du 11e siècle, ont pu être établies avant la fondation du *burh*, toutes trois situées dans la partie nord de l'enceinte antique : Sainte-Hélène, Saint-Alban et Sainte-Margaret, qui n'a pas survécu au-delà du Moyen Âge (fig. 11.8).

- *Sainte-Hélène* (Baker et Holt 2004 : 197-200 ; Bassett 1989 : 243-244)

Cette église se situait à la limite nord de l'enceinte antique, à l'intérieur, et sur le bord ouest du principal axe nord-sud (plus tard High Street) et un certain nombre d'arguments a été développé en faveur d'une origine très ancienne, antérieure à celle de la cathédrale, voire bretonne, une hypothèse principalement fondée sur des données topographiques : d'abord, la vaste superficie de la paroisse primitive de cette église qui s'étendait autour de Worcester et qui fut partagée en une douzaine de territoires au 12e siècle ; ensuite, la proximité avec l'une des portes de l'enceinte, un argument qui paraît faible. Si Sainte-Hélène représente la première fondation religieuse de Worcester, sa position périphérique pose la question de l'occupation qui était alors celle du cœur de l'enceinte, une question sans réponse dans l'état actuel des connaissances.

- *Saint-Alban et Sainte-Margaret* (Baker et Holt 2004 : 200-203 ; Bassett 1989 : 244-245)

Ces deux églises sont mentionnées pour la première fois, comme une possession d'Evesham Abbey, entre 1059 et 1077 et Saint-Alban apparaît aussi dans le règlement d'un conflit qui l'a opposé à Sainte-Hélène. Ce différend, portant sur le statut et les droits respectifs des deux églises, fut réglé lors d'un concile tenu en 1092 mais consigné vers le milieu du 12e siècle. En outre, la chronique d'Evesham Abbey, rédigée au 13e siècle et généralement considérée comme peu fiable, présente Saint-Alban et Sainte-Margaret comme des donations accordées au *minster* en 721 par le roi de Mercie Æthelbald.

Saint-Alban se dresse à quelque 70 m à l'ouest de Sainte-Hélène et sur le même alignement (fig. 11.8), deux facteurs qui conduisent S. Bassett à supposer une relation de dépendance entre les deux fondations, Saint-Alban ayant pu constituer une chapelle relevant de Sainte-Hélène.

L'église Sainte-Margaret, qui jouissait aussi du statut paroissial au 12e siècle, le perdit avant 1240, au profit de la paroisse Saint-Alban et il est probable qu'elle fut alors détruite. Sa localisation hypothétique à proximité de Saint-Alban est déduite d'indices textuels et topographiques.

L'origine ancienne de ces églises demeurant très incertaine, il est impossible de formuler la moindre hypothèse sur les liens liturgiques qu'elles auraient entretenus avec la cathédrale Saint-Pierre avant la création de l'enclos épiscopal attribué à l'épiscopat d'Oswald et celle, concomitante, d'un nouveau quartier d'habitation auquel elles ont été alors intégrées.

3.3.2. Les fondations plus tardives

Des huit autres églises paroissiales de Worcester au Moyen Âge, cinq sont considérées comme antérieures aux alentours de 1050 et peuvent correspondre à deux phases distinctes de développement urbain (fig. 11.11 et 11.7) :

1) la première qui a suivi la fondation du *burh* et qui aurait vu l'érection de deux églises dans la nouvelle enceinte, toutes deux à l'ouest, entre c. 890-950 : l'église Toussaints qui a pu être établie à l'origine du *buhr*, comme église de porte (Baker et Holt 2004 : 206), et à proximité de laquelle se tenait le marché, et l'église Saint-André, qui fut édifiée dans le terrain (qualifié de « *haga* ») qui avait été concédé par l'évêque aux souverains de Mercie en 904 (Baker et Holt 2004 : 203-204) ;

2) la seconde, entre c. 950 et 1050, qui correspond au réaménagement du *burh*, après la destruction de ses défenses, et de celui de l'angle nord-est de l'enceinte antique, a vu la fondation de quatre édifices : d'une part, Saint-Swithun qui malgré une première mention au 12e siècle apparaît topographiquement lié à l'opération de planification urbaine réalisée à l'est de High Street (*Ibid.* : 210-211) ; d'autre part, deux églises établies à l'extérieur des anciennes défenses : Saint-Martin, attestée au 11e siècle et elle aussi associée à un marché, et St Peter-the-Great citée pour la première fois en 969 (*Ibid.* : 211-213).

D'une manière générale, N. Baket et R. Holt retirent de l'analyse des églises paroissiales de Worcester – comme de celle de Gloucester – un schéma très distinct du modèle dominant en Angleterre, où les fondations d'origine privée l'ont nettement emporté sur les fondations institutionnelles (*Ibid.* : 221-223). Pour Worcester, ils insistent sur l'origine épiscopale, probable ou certaine, de quatre ou cinq églises sur les onze, une thèse fondée davantage sur des arguments topographiques, comme la localisation de Saint-André dans le terrain désigné

par le terme de « *haga* » en 904 ou celle de Toussaints dans le *burh* adjacent, que sur des informations textuelles directes.

BIBLIOGRAPHIE

- Baker N. *et al.* 1992
Baker N. *et al.*, From Roman to medieval Worcester: development and planning in the Anglo-Saxon city, *Antiquity*, 66 : 65-74.
- Baker et Holt 1996
Baker N. et Holt R., The city of Worcester in the tenth century, *in* Brooks N. et Cubitt C. (éd.), *St Oswald of Worcester- Life and Influence*, Londres, Leicester University Press : 129-146.
- Baker et Holt 2004
Baker N. et Holt R., *Urban growth and the medieval church: Gloucester and Worcester*, Aldershot, Ashgate.
- Barker P. A. *et al.* 1974
Barker P. A. *et al.*, Two burials under the refectory of Worcester Cathedral, *Medieval Archaeology*, 18 : 146-151.
- Barrow 1996
Barrow J., The Community of Worcester, 961-c. 1100, *in* Brooks N. et Cubitt C. (éd.), *St Oswald of Worcester - Life and Influence*, Londres, Leicester University Press : 84-99.
- Bassett 1989
Bassett S., Churches in Worcester before and after the conversion period of the Anglo-Saxons, *The Antiquaries Journal*, LXIX : 225-256 et pl.
- Carver 1980
Carver M. (éd.), *Medieval Worcester. An Archaeological Framework. Reports, surveys, texts and essays*, Worcester (Transactions of Worcestershire Archaeological Society, 3rd ser., 7).
- Dalwood 1992
Dalwood H., Continuity and change in the urban fabric of Worcester, England, *Medieval Europe 1992, vol. 1, urbanism*, York : 69-74.
- Dalwood et Edwards 2004
Dalwood H. et Edwards R. (éd.), *Excavations at Deansway, Worcester, 1988-89: Romano-British small town to late medieval city*, York, The Council for British Archaeology (CBA Research Report, 139).
- Darlington et Evans 1992
Darlington J. et Evans J., Roman Sidbury, Worcester: Excavations 1959-1989, *Transactions of the Worcestershire Archaelogical Society, Third series*, 13 : 5-104.
- Fernie 2000
Fernie E., *The Architecture of Norman England*, Oxford, Oxford University Press.

HEREFORD

1. LA DOCUMENTATION

Quatre ouvrages principaux, publiés entre 1980 et 2002, rendent compte des résultats des fouilles conduites dans la ville, en associant monographies et synthèses et en incluant l'étude des sources écrites susceptibles d'éclairer le développement urbain, soit, dans l'ordre de publication :

- le site de Castle Green, qui révéla une partie des bâtiments et du cimetière de l'ancien *minster* de Saint-Guthlac (Shoesmith 1980) ;
- les fouilles conduites sur le tracé des défenses ou à proximité immédiate (Shoesmith 1982) ;
- le mobilier issu de toutes les opérations archéologiques (Shoesmith 1985) ;
- les fouilles conduites entre 1976 et 1990 ; ce volume offre en introduction un résumé des principales étapes du développement urbain, fondé sur les acquis antérieurs, et synthétise en conclusion les apports des fouilles récentes à la connaissance de la ville (Thomas et Boucher 2002).

2. LE DEVELOPPEMENT URBAIN

La ville d'Hereford occupe une position clef, à proximité de la frontière entre l'Angleterre et le Pays de Galles et sur un point de passage de la Wye (fig. 10.1). Dans l'état actuel des connaissances, aucune occupation romaine n'est attestée sur la terrasse de graviers qui domine la rivière : du mobilier de cette période a été retrouvé mais en faible quantité et pour l'essentiel dans des contextes médiévaux ou modernes (Thomas et Boucher 2002 : 183). Les premiers siècles du haut Moyen Âge sont également faiblement documentés, qu'il s'agisse de sources écrites ou de données archéologiques. Hormis le site de Saint-Guthlac, qui fournirait les traces d'occupation les plus anciennes, avec la présence d'un cimetière à partir de la fin du 7e ou du début du 8e siècle (*cf. infra*, § 3.2.), l'essentiel des informations porte sur l'évolution du système défensif et la mise en place de la voirie, dont est déduite une chronologie du développement urbain. Le déséquilibre des données résulte de l'implantation des zones fouillées, concentrées au nord de l'agglomération du haut Moyen Âge (fig. 12.1. et 12.2) : la rareté des investigations autour de la cathédrale et plus au sud laisse dans l'ombre le secteur qui a pu être le premier noyau de l'habitat.

Six phases majeures peuvent être proposées pour rendre compte du développement d'Hereford entre le début du 8e siècle et la fin du 12e siècle (Thomas et Boucher 2002 : 8-10 et 183-196).

Au début du 8e siècle, un premier habitat ouvert a pu exister autour d'un carrefour dont l'axe nord-sud, proche de l'actuelle Broad Street, aurait prolongé un passage à gué sur la Wye, probablement situé au niveau du site du palais épiscopal et non pas à l'emplacement du pont médiéval (*Ibid.* : 186) (fig. 12.3, A). Cette première étape du modèle proposé par R. Shoesmith a été partiellement infirmée par des fouilles ultérieures qui ont révélé l'origine plus tardive de la voie ouest-est (les actuelles King Street et Castle Street) : le tronçon occidental au moins (King Street) n'est pas antérieur au début du 10e siècle, au plus tôt (*Ibid.* : 183). La création plus tardive de cet axe peut résulter de la présence à l'ouest d'une zone humide (King's Ditch) qui, tout en offrant une certaine protection à l'habitat alors ouvert, a dû faire obstacle à son développement dans cette direction.

Le site, dépourvu d'enceinte, était défendu naturellement du côté sud par la rivière et surtout par le rebord abrupt de la terrasse dont le tracé a pu être précisé par des recherches récentes (*Ibid.* : 184-185). A l'ouest, une dénivellation de plus de 3,50 m subsiste encore. On peut en déduire que la résidence épiscopale, reconstruite au 12e siècle, a respecté une structure plus ancienne, ce qui expliquerait l'orientation divergente de l'édifice par rapport à la cathédrale. A l'ouest, une zone humide engendrée par un ruisseau aligné sur King's Ditch fournissait aussi une certaine protection.

Au début du 8e siècle, la présence d'un site religieux et funéraire est attestée à Castle Green, à 300 m au sud-est de la cathédrale médiévale, mais l'existence de cette dernière à cette date est plus incertaine. On ne peut de manière certaine associer le développement de l'habitat à la fondation d'un siège épiscopal vers la fin du 7e siècle (*cf. infra*, § 3.1.).

Pour la fin du 8e siècle, une voie nord-sud associée à des bâtiments en bois, le tout scellé par les premières défenses a été reconnue à proximité de Berrington Street (autrefois Plowlane), à l'ouest (fig. 12.1). Une construction au moins a aussi été identifiée en bordure de cette même rue, ce qui, combiné à une analyse succincte du plan de la ville, avait suggéré la mise en place d'un réseau de voies parallèles au nord du principal axe ouest-est formé par King Street et Castle Street (fig. 12.3, B). L'habitat, à cette période, était encore ouvert, à moins qu'un fossé observé à Victoria Street n'ait correspondu à une première ligne de défense.

Le premier rempart d'Hereford, en gravier et argile, fut construit vers le milieu du 9e siècle ; il mesurait 2 m de hauteur et devait être surmonté d'une palissade. Il fut observé seulement au nord et à l'ouest de l'agglomération (fig. 12.3, C). La restitution du tracé complet, qui adopte au nord et à l'est, le tracé de King's Ditch, laisse la zone de Saint-Guthlac à l'extérieur. Des maisons furent construites sur le côté ouest de Berrington Street, l'arrière des terrains, tourné vers les défenses, étant cultivé. A la fin du 9e siècle, un deuxième état des défenses, constitué d'un rempart de terre et bois, a inclus le site de Saint-Guthlac (fig. 12.3,

D). Le changement d'orientation des rues renforce l'hypothèse d'une extension ultérieure de l'enceinte vers l'est. A ce stade, 21 ha étaient enclos (*Ibid.* : 192). L'enceinte fut renforcée au début du 10e siècle par la construction d'un mur en avant du rempart de terre et de bois et une voie fut établie autour du tracé intérieur dans une légère dépression (fig. 12.3, E). A Berrington Street, les maisons construites au début du siècle sont restées en usage jusque vers l'an mil.

Malgré l'absence de mention explicite dans les sources écrites, Hereford fait partie des agglomérations dont le plan a été jugé régulier et donc révélateur de la fondation d'un *burh* dont les propositions de datation ont varié, entre le 8e ou 9e siècle (Biddle 1973 : 218 ; Shoesmith 1982 : 91 qui propose d'y voir une fondation d'Offa qui a régné entre 757 et 796) et le début du 10e siècle, date à laquelle plusieurs villes présentant des similitudes étaient sous le contrôle des souverains des Saxons de l'Ouest (Biddle et Hill 1971 : 84). La datation la plus précoce a été quelque peu remise en cause par deux observations archéologiques qui semblent repousser l'émergence des voies dans la zone ancienne de marais située du côté ouest vers la fin du 10e siècle au moins. D'une part, une fouille conduite sous King Street a mis au jour un chemin de rondins que l'analyse au ^{14}C a daté entre 990 et 1155 ; d'autre part, une attribution quasi identique (975-1160) a été donnée à de la tourbe récoltée un peu plus au nord dans Aubrey Street. Si une seule date ne permet pas d'être catégorique dans la détermination chronologique de l'origine de King Street, il n'existe en tout cas pas de preuve archéologique d'une création précoce (*Ibid.* : 183). Sans avoir connaissance de ces résultats au moment où il a rédigé son article, S. Joly a souligné le caractère relatif de la régularité de la voirie et repoussé la fondation éventuelle d'un *burh* au 9e siècle, voire au 10e siècle (Joly 2003 : 359). L'ébauche d'analyse morphologique proposée en conclusion du dernier volume paru maintient l'hypothèse d'une planification précoce mais sur une superficie plus limitée : elle serait révélée par l'organisation parcellaire des zones situées immédiatement au nord et à l'est de l'enclos épiscopal (Thomas et Boucher 2002 : 193-194 ; fig. 12.4 et 12.5). L'existence de grands espaces ayant livré très peu de traces d'occupation dans la partie sud-ouest de l'enceinte de la fin de l'époque saxonne peut correspondre à des besoins en zones de pâturage mais suggère aussi une faible pression démographique à cette période (*Ibid.* : 186-187).

Dans la dernière phase de développement mise en évidence, à partir de la fin du 10e siècle, les défenses furent peu entretenues, peut-être en raison du traité de paix signé avec les Gallois en 973. Ceci dura jusqu'à la fin du 12e siècle, malgré quelques travaux effectués dans la seconde moitié du 11e siècle, peut-être à la suite de l'attaque de la ville en 1056 (*Ibid.* : 184). Cette période vit l'extension de l'agglomération à l'extérieur de l'enceinte : la nouvelle place du marché fut établie par le comte normand d'Hereford, Guillaume Fitz Osbern, au nord-ouest, et les terrains adjacents à la place et aux voies d'accès à la ville furent lotis (fig. 12.3, F et 12.4). Le château fut édifié en deux étapes, au milieu et à la fin du 11e siècle, dans la partie

sud-est de l'enceinte, la collégiale Saint-Guthlac étant incluse dans la basse-cour, jusqu'à son transfert dans le faubourg de Bye Street vers 1140 (*cf. infra*, § 3.2.2.). Une nouvelle cathédrale fut mise en chantier au début du 12e siècle, pour remplacer celle qu'Æthelstan avait édifiée au début du 11e siècle, et plusieurs églises paroissiales furent construites, pour la plupart après la Conquête (Toussaints, Saint-Pierre, Saint-Nicolas) (*Ibid.* : 186 et 190). Leur territoire semble résulter du démantèlement de la paroisse primitive Saint-Jean établie dans l'église épiscopale (fig. 12.4) (*Ibid.* : 186).

La voie King Street a pu être établie au 11e siècle, de même que Bridge Street et le pont situé dans son prolongement. L'alignement similaire des parcelles sur environ 175 m de long de part et d'autre du pont, le long de Bridge Street et de St Martin's Street, suggère une mise en place simultanée, postérieure à la Conquête, bien que l'église Saint-Martin, d'une origine antérieure, ait probablement engendré le développement d'un premier noyau d'habitat (*Ibid.* : 192). La paroisse Saint-Martin, d'une superficie de 7 ha, fut enclose par un talus et un fossé probablement à la fin du 12e siècle, au moment où de nouvelles défenses furent établies au nord de la Wye, enserrant 17 ha supplémentaires (fig. 12.3, G).

C'est à partir du 11e siècle qu'une occupation est attestée sur les bords de la rivière, sous la forme principale d'activités industrielles associées au feu (*Ibid.* : 185).

3. La topographie religieuse et funeraire

Hereford comptait au haut Moyen Âge deux *minsters*, la cathédrale et Saint-Guthlac, dont les origines doivent être analysées de manière conjointe. On ne dispose d'aucune information archéologique sur le site de la cathédrale tandis que celui de Saint-Guthlac a été partiellement fouillé.

3.1. La cathédrale Notre-Dame-et-Saint-Æthelberht : l'apport des sources écrites

3.1.1. Localisation du siège primitif

Les auteurs s'accordent sur la fondation d'un diocèse pour le royaume des *Magonsaetan* par l'archevêque Théodore avant 680 (probablement en 678) mais rien ne prouve de manière indubitable qu'Hereford en ait été le siège dès l'origine. F. Stenton considérait que tel était le cas depuis au moins le milieu du 8e siècle, une déduction fondée sur la première mention du siège épiscopal d'Hereford en 803. A cette date, est enregistrée au concile de la province de Cantorbéry la présence de Wulfheard « *Herefordensis ecclesiae episcopus* », accompagné d'un abbé et de plusieurs prêtres et diacres. En outre, les actes de ce concile ont consigné la possession de longue date par l'Eglise d'Hereford de plusieurs *minsters*.

La présence d'un évêque à Hereford dans la première moitié du 8e siècle repose aussi sur un passage des *Gesta Pontificum* de Guillaume de Malmesbury rédigés vers 1125. Il y donne

le texte d'une inscription qu'il affirme avoir vue sur une croix à Hereford. Il s'agit d'une composition de l'évêque Cuthbert (736-740), le futur archevêque de Cantorbéry, qui affirme avoir construit une chapelle funéraire pour six personnes : trois de ces prédécesseurs, le *regulus* Milfrith (l'un des fils de Merewahl, le premier roi connu des *Magonsaetan*) et sa femme, enfin un personnage non identifié du nom d'Oselmi. Les implications topographiques de cette assertion seront considérées plus loin (*cf. infra,* § 3.2.4.).

La localisation initiale du siège épiscopal à Hereford a été discutée par P. Sims-Williams sans toutefois atteindre une plus grande certitude (Sims-Williams 1990 : 90-91). Finalement, pour M. Gelling, la meilleure raison de supposer que l'évêque ait été établi à Hereford dès la fondation du diocèse réside dans l'absence d'argument susceptible de justifier un déplacement du siège épiscopal s'il avait été fondé dans un lieu plus adéquat au sein du royaume des *Magonsaetan*. Puisqu'il existait à Hereford, au milieu du 8e siècle, une église détenant des *minsters* depuis longtemps, le plus simple est de supposer qu'il s'agissait de la cathédrale (Gelling 1992 : 159-160).

3.1.2. Dédicace et reliques

La cathédrale d'Hereford était primitivement dédiée à la Vierge. Dans le testament de Wulfgeat de Donington qui peut dater des environs de 975, la cathédrale est désignée sous le titre de Saint-Æthelberht, du nom du roi d'East Anglia dont la *Chronique Anglo-Saxonne* rapporte qu'il fut décapité en 794 sur ordre du roi Offa.

D'après une liste de saints du début du 11e siècle, le corps du souverain repose au siège épiscopal d'Hereford mais une tradition déjà ancienne au 13e siècle associait le tombeau originel du souverain à un puits portant son nom, au nord du site de Saint-Guthlac (*cf. infra*, § 3.2.4.). Des *vitae* ultérieures au 11e siècle situent le meurtre à la *villa* royale de *Suttun*, ce que F. Stenton a admis comme authentique, identifiant le lieu avec Sutton Walls, à quatre miles au nord d'Hereford (Stenton 1971 : 210). Æthelberht y aurait rendu visite à Offa qui, en signe d'expiation, aurait agi ultérieurement en bienfaiteur de la cathédrale.

3.1.3. Architecture

En l'absence d'investigations archéologiques, on ignore tout des dispositifs topographiques et architecturaux de l'ensemble épiscopal avant les grands travaux du 12e siècle. La construction d'une nouvelle cathédrale fut entreprise par Reynhelm, évêque de 1107 à 1115, et achevée par Robert de Béthune avant 1148 (Fernie 2000 : 168-169). Un nouveau palais épiscopal fut également édifié à la fin du 12e siècle, une construction en bois cherchant à imiter la pierre : la grande salle à bas-côtés a été conservée lors des transformations de l'époque moderne (Blair 1987).

3.2. Le *minster* de Saint-Guthlac

3.2.1. Origine, dédicace et reliques : l'apport des textes (Shoesmith 1980 : 1-6)

Il n'existe pas de charte de fondation pour le *minster* de Saint-Guthlac qui est cité pour la première fois dans le testament de Wulfgeat évoqué plus haut, et apparaît à nouveau dans un acte du début du 11e siècle. Les deux sources attestent l'importance de l'établissement. Dans la première, Saint-Guthlac, qui reçoit la même somme que la cathédrale, semble avoir la préséance sur un bon nombre de *minsters* cités à sa suite ; dans le second, l'achat d'un domaine par un laïc doit être reconnu par les deux communautés de Saint-Æthelberht et de Saint-Guthlac, qui apparaissent sur un pied d'égalité, cet acte indiquant en outre le statut canonial de l'établissement.

En raison de la dédicace à Guthlac, il a été proposé de voir dans Æthelbald de Mercie, qui devint roi en 716, le fondateur le plus probable du *minster*. Le souverain était un compagnon du saint et, après sa mort vers 715, il enrichit son tombeau à Crowland (dans les Midlands de l'Est). La *Vie de saint Guthlac* rédigée par Félix vers 740 relate les débuts d'un conflit entre Anglais et Bretons sur les zones frontières pendant le règne de Coenred de Mercie (705-709), un conflit poursuivi par Æthelbald. Les combats se déroulant dans les Marches méridionales, Hereford représentait un choix adéquat pour la fondation, ou refondation, royale d'un *minster*, à la limite de territoires nouvellement conquis sur les Gallois.

Dans le diocèse voisin de Worcester, Æthelbald fonda ou refonda plusieurs églises dont Saint-Pierre de Worcester, les *minsters* de Gloucester et d'Evesham, et les *minsters* de Bredon et Daylesford. Malgré la présence de reliques du saint en d'autres lieux de la Bretagne de l'Ouest, l'église d'Hereford semble avoir détenu son corps. Cette information est livrée par une source plus tardive relatant l'incendie accidentel du château qui, sous le règne d'Edouard Ier, détruisit le reliquaire en bois du saint.

En dépit du rôle indubitable qu'eut l'établissement d'Hereford dans le développement du culte de Guthlac, D. Whitehead pense que l'église est de loin antérieure à la mort du saint et à l'apport de ses reliques, et ce pour plusieurs raisons. D'une part, une dédicace originelle à saint Guthlac contraste avec celle des autres *minsters* précoces des Midlands de l'Ouest, des établissements presque tous consacrés à la Vierge ou à saint Pierre. A ce titre, le fait que le monastère installé au 12e siècle sur un nouveau site, dans le faubourg de Bye Street (*cf. infra*, § 3.2.2.), ait été dédié aux saints Pierre, Paul et Guthlac peut constituer un indice en faveur d'une dédicace originelle à Saint-Pierre. On ne peut toutefois exclure que cette dédicace soit un ajout du 12e siècle résultant des liens existant alors avec l'église Saint-Pierre d'Hereford ou l'abbaye de Gloucester consacrée au même apôtre. D'autre part, il semble peu probable qu'un culte à saint Guthlac a pu se développer si tôt à Hereford, alors qu'au moment de la rédaction de sa *Vita*, il n'existait pas encore de *minster*, mais seulement un ermitage, sur le lieu même de son tombeau, à Crowland. Plus encore, un transfert des reliques à Hereford ne peut être envisagé aussi peu de temps après l'embellissement de sa tombe par le roi Æthelbald. A la

suite de B. Colgrave, D. Whitehead propose d'associer le développement du culte de Guthlac dans l'Ouest à la destruction de Crowland intervenue, selon Orderic Vital, en 870, ce qui aurait entraîné la dispersion de ses reliques et un regain d'intérêt pour sa vie[1].

Ainsi, une dédicace à Pierre paraît plus plausible à Hereford, au début du 8e siècle, qu'une consécration à un saint encore peu connu des Midlands de l'Est. Dans une telle hypothèse, les dédicaces des deux *minsters* de la ville offriraient l'association, souvent constatée au début de l'époque anglo-saxonne, de la Vierge et de saint Pierre. La relation chronologique entre les deux établissements religieux sera analysée plus loin, à la lumière des information livrées par la fouille du site de Castle Green.

3.2.2. Le devenir de l'établissement aux 11e-12e siècles (Shoesmith 1980 : 4-5)

St Guthlac ne fut pas touché par la réforme monastique du 10e siècle et au moment de la Conquête il était encore desservi par des chanoines et non par des moines. Son affaiblissement transparaît dans *Domesday Book*, où la majorité de son patrimoine est aux mains de laïcs.

En 1101, l'établissement fut donné par Hughes de Lacy à Saint-Pierre de Gloucester et quelque temps après trois églises récentes d'Hereford lui furent rattachées : Saint-Pierre, fondée sur la nouvelle place du marché, Saint-Owen, située dans le faubourg oriental de la ville et finalement la chapelle Saint-Martin, localisée dans le château (*cf. infra*, § 3.3.).

Vers le milieu du 11e siècle, les Gallois attaquèrent plusieurs fois Hereford et sa région. Ralph, comte d'Hereford à partir de 1046, ne semble pas avoir restauré les fortifications urbaines mais a sans doute fondé le château dans l'enceinte ecclésiastique de Saint-Guthlac (fig. 12.1), selon un procédé qui sera largement pratiqué par les autorités normandes. En 1055, la ville et le château furent saccagés par les Gallois ; la reconstruction du château fut sans doute l'œuvre de Guillaume Fitz Osbern, qui fut nommé à la tête du comté immédiatement après la Conquête.

L'établissement de Saint-Guthlac survécut à ces épisodes jusqu'à sa refondation, sous une forme monastique, dans le faubourg de Bye Street, par l'évêque Robert de Béthune vers la fin de son épiscopat (1131-1148). Ce transfert mettait sans doute un terme à des relations difficiles entre la communauté et les autorités laïques : les dernières attaques de l'année 1140 avaient violé l'espace funéraire et saccagé de nombreuses tombes, selon le témoignage des *Gesta Stephani* qui évoquent des monceaux de cadavres formant un rempart en avant du château, des corps provenant certainement du cimetière de Saint-Guthlac. On suppose que l'église collégiale et les bâtiments communautaires furent alors abandonnés, une question qui sera à nouveau soulevée à la lumière des informations archéologiques.

---

[1]. M. Hare, dans l'analyse des sources écrites anglo-saxonnes relatives à Saint-Oswald de Gloucester, suggère que le transfert des reliques de saint Guthlac est intervenu, comme celui des reliques d'Oswald, autre saint mercien, en 909, lors d'une attaque des troupes d'Edouard contre l'Armée du Nord dans ce territoire (Heighway et Bryant 1999 : 36).

3.2.3. Les données archéologiques

Celles-ci résultent d'observations anciennes et de fouilles conduites à Castle Green en 1960 et 1973 (fig. 12.6). Les résultats de la première intervention ont été réexaminés dans la publication finale, dont les interprétations font aussi appel aux empreintes de diverses constructions observées dans le terrain engazonné (fig. 12.7). La petite superficie fouillée, l'absence de mobilier datable associé aux constructions comme aux sépultures et celle de corrélations systématiques entre bâtiments et tombes rendent l'élaboration de la chronologie particulièrement difficile.

Une observation liminaire concerne l'orientation des bâtiments enfouis : dans la partie nord du terrain, ils sont parallèles à la rivière, tandis qu'au sud ils sont globalement ouest-est. La première orientation correspond à celle d'une légère dépression qui traverse toute la basse-cour du nord au sud à hauteur de l'entrée du château ; si l'on accepte d'y reconnaître un chemin contemporain de l'usage militaire du site, on peut associer les bâtiments les plus au nord à la période castrale. Le second groupe de bâtiments, dont plusieurs états ont été fouillés, appartient selon toute vraisemblance à l'établissement religieux qui a précédé le château. Au milieu du 18e siècle, la motte fut arasée et la basse-cour transformée en jardin public, ce qui porta fortement atteinte aux niveaux antérieurs.

Par souci de clarté, les résultats des deux campagnes de fouilles relatifs à l'occupation religieuse et funéraire seront présentés séparément, en commençant par la plus récente sur laquelle est fondée la chronologie, avant de proposer, à la suite de R. Shoesmith, un possible canevas général et une interprétation fonctionnelle.

- *Les fouilles de 1973* (Shoesmith 1980 : 8-17 pour l'analyse et 48-56 pour la synthèse)

Elles prirent la forme de trois tranchées et d'une zone ouverte (« *area* 2 » sur les plans), implantées dans la partie sud du terrain, à proximité de la berge (fig. 12.6). L'occupation antérieure à l'érection du château a été subdivisée en trois périodes :

- Période 1a : l'essentiel des informations provient de la zone 2 qui a révélé l'angle d'un bâtiment (A), dont l'intérieur n'a pas été intégralement fouillé ; la corrélation des vestiges avec les micro-reliefs suggèrent un plan rectangulaire de 8 m par 20. Trois groupes de sépultures antérieurs à l'édifice ou contemporains de la construction, soit 12 tombes en tout, ont été distingués.

- Période 1b : le bâtiment primitif fut reconstruit – le mur ouest, ou au moins son alignement, étant réutilisé – et si l'on associe les vestiges dégagés avec les traces observées au sol, l'édifice B aurait mesuré environ 7 m par 20 (fig. 12.7).

- Période 1c : en l'absence de relation stratigraphique, aucune sépulture ne peut être associée de manière indubitable à la période d'utilisation du bâtiment B, de sorte que toutes les tombes postérieures à la période 1a ont été regroupées dans la période 1c. Il semble toutefois que l'alignement du mur occidental soit devenu la limite orientale du cimetière, dont 49 sépultures ont été fouillées, réparties en quatre groupes en fonction des modes

d'inhumation (sépultures en pleine terre ordinaires ou dépôt sur lit de charbon de bois), de la profondeur de la tombe ou des relations stratigraphiques

- *Les fouilles de 1960* (Shoesmith 1980 : 45-48, pour un résumé des résultats et 48-56 pour la synthèse)

Les premières investigations, dans la partie nord du site, portèrent sur une superficie de 18 m² répartis entre une tranchée de 9,10 m par 1 m et un carré de 3 m de côté (fig. 12.6), et implantés dans l'emprise d'une construction interprétée comme une église à partir des micro-reliefs repérés dans l'herbe (fig. 12.7). Le réexamen de cette opération a permis de corréler les données avec celles de l'intervention de 1973 et a abouti à définir deux phases majeures recoupant les périodes définies à partir de la seconde campagne de fouille.

- Périodes 1a, 1b et début 1c : une plate-forme surélevée d'environ 1 m a supporté une construction en bois de 5 m de large dont des trous de poteaux ont été mis au jour. A ce bâtiment étaient associées 10 sépultures, toutes des adultes de sexe masculin, appartenant aux groupes 1, 2, 4 et 5.

- Fin de la période 1c : la construction en bois fut remplacée par un édifice en pierre légèrement plus grand, clairement identifiable comme une église, dont une partie du mur nord du chœur et sa jonction avec la nef furent dégagés. Treize sépultures, subdivisées en trois groupes (7, 8 et 9), étaient associées à l'édifice, toutes des tombes de néo-nataux ou de jeunes enfants, à l'exception de deux d'entre elles.

Il n'existe aucun élément de datation direct pour la construction du bâtiment en bois ni pour celle de l'édifice en pierre qui lui a succédé ou pour sa démolition ; un seul tesson, du milieu du 10e siècle ou plus tardif, fut retrouvé dans la sépulture 18. Les propositions chronologiques sont donc fondées sur la typologie des tombes, par comparaison avec celles qui fouillées en 1973, ainsi que sur les caractéristiques architecturales de l'édifice en pierre.

3.2.4. Interprétation et datation (Shoesmith 1980 : 48-56)

- *Les constructions et leur identification*

Il n'est pas possible de reprendre ici l'intégralité de la démonstration, qui s'appuie principalement sur les résultats de sept datations au ^{14}C effectuées sur des inhumations fouillées en 1973 (*cf.* tableau 6, p. 39) et sur la définition des groupes de sépultures dans laquelle interviennent les relations stratigraphiques qui peuvent exister entre les tombes ou entre elles et les constructions. Les propositions formulées par R. Shoesmith conduisent à distinguer deux grandes périodes fondées sur l'évolution des bâtiments.

1) une église en bois et une chapelle funéraire ?

Le bâtiment en bois identifié en 1960 peut être interprété comme une église en raison de sa position surélevée, destinée à le mettre en valeur, de sa proximité avec des sépultures précoces et de son remplacement par un édifice dont le statut religieux ne fait pas de doute. Sa

construction, qui ne peut être postérieure au 9e siècle, a pu précéder les premières inhumations. Il a accueilli un nombre réduit de tombes.

Le bâtiment A, situé à environ 50 m au sud-est de la plate-forme, était en fonction dans le courant du 9e siècle ou au plus tard au début du 10e siècle. Il a pu lui aussi précéder les premières sépultures (groupe 1) trouvées à ses abords immédiats, avant d'en abriter lui-même. La présence des sépultures du groupe 2 à l'intérieur du bâtiment le désignent comme une église ou plus vraisemblablement comme une chapelle funéraire ou un *porticus* flanquant le côté méridional d'une église.

Le bâtiment B représente la reconstruction du bâtiment A et a pu lui aussi constituer ou non un édifice à part entière. Sa démolition est probablement intervenue avant 1100.

2) la reconstruction de l'église nord en pierre

Cet édifice semble avoir succédé sans solution de continuité à son prédécesseur en bois. La nef, large de 5,90 m, a pu atteindre une longueur de 8,20 m alors que le choeur mesurait 3,50 m sur 5,20 m et se terminait probablement par une abside semi-circulaire à l'est (fig. 12.7). Les dimensions, le plan – en particulier la forme du chevet – comme le caractère massif des fondations suggèrent une attribution vers la fin du 11e siècle ou au début du 12e siècle. Cette construction correspond probablement à un bâtiment figurant sur un plan de 1610, date à laquelle l'église aurait été en ruines.

Si les datations proposées sont retenues, cela signifie que deux églises ou chapelles ont coexisté sur le site pendant plusieurs siècles. La zone nord fut utilisée pour l'inhumation d'adultes de sexe masculin jusqu'à la fin du 11e siècle ou au début du 12e siècle ; à une exception près (la tombe qui constitue le groupe 9 ; *cf. infra*), toutes ces sépultures pourraient être antérieures au remplacement de l'église de bois par l'édifice de pierre. On peut donc identifier ces défunts à des membres de la communauté religieuse et la première église à la collégiale Saint-Guthlac.

L'édifice de pierre serait alors l'église Saint-Martin, localisée dans le château par plusieurs chartes du 12e siècle. Elle apparaît pour la première fois dans les textes aux environs de 1150, date à laquelle elle est donnée, sans aucune justification, par le comte d'Hereford à l'évêque. Dans la mesure où elle n'est pas citée dans la charte de 1101-1102 qui confirme la donation de Saint-Guthlac, Saint-Pierre et Saint-Owen à l'abbaye de Gloucester, D. Whitehead suppose que sa construction est postérieure à cette date.

En mettant en parallèle données textuelles et données archéologiques, R. Shoesmith propose l'alternative suivante : ou bien la démolition de l'église en bois intervint après le transfert de la communauté canoniale vers son nouveau site suburbain et une nouvelle chapelle fut alors édifiée pour les besoins de la garnison, ou bien la reconstruction en pierre précéda de quelque temps le déplacement intervenu vers 1143, après lequel l'édifice aurait changé de dédicace en changeant de fonction. La seconde possibilité est plus conforme à la datation archéologique proposée pour l'édifice de pierre (fin 11e-début 12e siècle, sur la base de comparaisons architecturales), mais la première est plus vraisemblable : on voit mal une

communauté en perte de vitesse depuis la Conquête construire une nouvelle église sur un site désormais intégré au château.

Le relevé des micro-reliefs a aussi mis en évidence, entre les deux zones principales de fouilles, un ensemble complexe composé de petites pièces, qui se poursuit probablement vers le nord et qui peut être interprété comme un bâtiment à vocation résidentiel pour la communauté religieuse mais, en l'absence de fouille, aucune datation ne peut être avancée (fig. 12.7).

- *L'utilisation funéraire* (*cf.* tableau 9, p. 49)

La fondation du cimetière ne peut être précisément datée mais seulement estimée à partir de la datation au ^{14}C de la sépulture 85, l'une des plus anciennes tombes fouillées. La datation corrigée fournit une fourchette entre 520 et 800 (95% de probabilité) et une antériorité à 730 avec une probabilité de 84%. Si l'on accepte que cette sépulture représente l'une des plus précoces du site, alors le cimetière a pu être établi dans le courant du 7e siècle, ce qui repousserait aussi à cette période la construction des édifices les plus anciens, l'église en bois et le bâtiment A.

La majorité des sépultures (période 1c) sont postérieures à la première moitié du 10e siècle et les datations radiocarbones révèlent une utilisation continue du site jusqu'au milieu du 12e siècle au moins (*cf.* tableau 6, p. 39). On a déjà évoqué le probable statut religieux des adultes de sexe masculin inhumés autour du premier état de l'église nord. Au sud, à proximité des bâtiments A puis B, 62 sépultures *in situ* et 21 lots d'ossements déplacés ont été fouillés en 1973, révélant la présence d'adultes des deux sexes et d'enfants (*cf.* tableau 7, p. 40-41).

Dans l'emprise des deux principales zones de fouilles, les sépultures les plus récentes (groupes 7 et 8, à l'exception de l'adulte formant à lui seul le groupe 9) sont celles de néo-nataux ou de très jeunes enfants, au nombre total de 24 : 11 reconnues en 1960 à l'extérieur mais à proximité immédiate de la nef et du chœur de l'église en pierre, 13 fouillées en 1973. La disparition à l'époque moderne des niveaux d'occupation de la phase castrale rend la datation des dernières sépultures difficile mais R. Shoesmith suggère qu'il puisse d'agir d'enfants non baptisés qui auraient été inhumés après l'obtention du monopole des droits d'inhumation par la cathédrale, un monopole maintenu jusqu'en 1791 au détriment des églises paroissiales situées *intra muros*, comme à proximité de l'enceinte, et dont aucune ne possédait de cimetière. La date d'acquisition de ce monopole n'est pas attestée par les textes mais peut être évaluée à partir des données archéologiques recueillies sur le site de Castle Green : le cimetière de Saint-Guthlac a dû réunir les membres de la communauté religieuse et les habitants de la ville au moins jusqu'à la fin du 11e siècle, avant le développement du cimetière épiscopal au 12e siècle. Au-delà, le site n'aurait reçu que des tombes d'enfants non baptisés, peut-être après 1398 : à cette date, le roi autorisa le doyen et le chapitre à clore le cimetière et à fermer l'enclos la nuit pour éviter les inhumations clandestines d'enfants non baptisés et le vagabondage des animaux qui perturbaient les tombes. Dans la mesure où ces sépultures de

très jeunes ont été retrouvées non seulement autour de l'église nord mais aussi au sud, il semble probable que les vestiges du bâtiment B étaient encore visibles et ont constitué un pôle d'attraction.

Les découvertes anciennes de sépultures, rapportées dès le 16e siècle, permettent de restituer l'extension minimale du cimetière – dont la bordure méridionale a été détruite par l'érosion de la berge – soit 6000 m² (fig. 12.6). Si l'on accorde crédit à la tradition, déjà ancienne au 13e siècle, selon laquelle le puits de saint Æthelberht, situé juste à l'extérieur de l'enceinte castrale, au nord, représente le lieu d'inhumation primitif du saint, le cimetière aurait été beaucoup plus vaste.

Malgré la faible superficie fouillée, la densité des inhumations atteste l'importance de cet espace funéraire. L'augmentation progressive du nombre de tombes entre le 7e et le 12e siècle est interprétée, avec prudence, par R. Shoesmith comme un indice de la croissance de la population, mais les découvertes récentes ayant révélé, d'une manière générale, la multiplicité des lieux d'inhumation pendant tout le haut Moyen Âge, cet argument n'est pas recevable.

Aucune clôture n'a été mise en évidence mais un éventuel fossé ou talus a pu aisément disparaître lors de l'aménagement du château. Il est possible toutefois que la limite sud-est du cimetière ait été incorporée au tracé de la deuxième enceinte, édifiée fin 9e ou début 10e. En dépit de quelques variations, la persistance générale observée dans l'orientation des corps, notamment entre certaines tombes des groupes 3, 4 et 5, suggère un marquage en surface, ne serait-ce que par le tertre funéraire qui devait perdurer quelque temps après l'inhumation.

Conclusion : Saint-Guthlac, une fondation martyriale du 7e siècle ou plus ancienne ?

Le site de Saint-Guthlac peut représenter l'établissement religieux le plus ancien qui, à partir d'un *martyrium*, aurait engendré le premier cimetière régulier de la ville, peut-être dès le 7e siècle. Accordant crédit aux propos de Guillaume de Malmesbury concernant l'action de Cuthbert, D. Whitehead envisage deux possibilités (Shoesmith 1980 : 3-4) : ou bien Cuthbert a déplacé six tombes anciennes du site de Castle Green vers une nouvelle église proche de la cathédrale actuelle, ou bien l'édifice primitif de Castle Green a été reconstruit et agrandi, peut-être par l'adjonction d'un *porticus* dans lequel les évêques et les membres de la dynastie locale auraient été réinhumés. Le premier volet de l'alternative fait écho aux réalisations ultérieures de Cuthbert qui mit fin à l'inhumation *extra muros* des archevêques de Cantorbéry au profit de l'église Saint-Jean-Baptiste édifiée au chevet de la cathédrale.

Selon l'auteur, l'établissement de Saint-Guthlac, peut-être dédié à saint Pierre à l'origine et laissé à l'extérieur de la première enceinte, aurait joué un rôle comparable à celui des basiliques funéraires établies à l'extérieur des villes d'origine romaine, sur le continent mais aussi en Angleterre. Toutefois, si l'intervention de Cuthbert a pris la forme d'un transfert des tombes épiscopales et princières vers un nouveau site, le cimetière aurait perdu sa fonction de lieu d'inhumation privilégié entre 736 et 740.

Enfin, dernière hypothèse à considérer, celle d'une éventuelle origine bretonne : l'attribution des édifices et des sépultures les plus anciens au 7e siècle conduit en effet D. Whitehead à supposer une continuité avec un sanctuaire martyrial de l'Eglise bretonne.

3.3. Les églises paroissiales

A l'exception de l'église Saint-Martin établie sur la rive sud de la Wye, les autres églises paroissiales semblent postérieures à la Conquête : trois furent construites *intra muros* (Saint-Pierre, établie sur la nouvelle place du marché), Toussaints et Saint-Nicolas, au détriment de la paroisse de la cathédrale, une, Saint-Owen, fut établie dans le faubourg oriental de la ville. Aucune n'avait de cimetière propre au 12e siècle (fig. 12.8).

BIBLIOGRAPHIE

- Biddle 1973
Biddle M., The development of the anglo-saxon town, *Topografia Urbana e vita cittadina nell'alto medioevo in Occidente*, Spolète : 203-230 et 12 pl. (Settimane di Studio del Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo, XXI).
- Biddle et Hill 1971
Biddle M. et Hill D., Late Saxon planned Towns, *Antiquaries Journal*, 51 : 70-85.
- Blair 1987
Blair J., The Twelfth-Century Bishop's Palace at Hereford, *Medieval Archaeology*, 31 : 59-72.
- Fernie 2000
Fernie E., *The Architecture of Norman England*, Oxford, Oxford University Press.
- Gelling 1992
Gelling M., *The West Midlands in the Early Middle Ages*, Leicester, Leicester University Press.
- Joly 2003
Joly S., Alfred le Grand et les *burhs* planifiés anglo-saxons : conception et adoption d'un modèle, *in* Gauthiez B., Zadora-Rio E. et Galinié H. (éd.), *Village et ville au Moyen Age : les dynamiques morphologiques*, Tours, Presses Universitaires François-Rabelais : 353-372 (Collection Perspectives "villes et territoires", 5).
- Shoesmith 1980
Shoesmith R., *Hereford City Excavations Volume 1, Excavations at Castle Green*, Londres, The Council for British Archaeology (CBA Research Report, 36).
- Shoesmith 1982
Shoesmith R., *Hereford City Excavations Volume 2, Excavations on and close to the defences*, Londres, The Council for British Archaeology (CBA Research Report, 46).
- Shoesmith 1985
Shoesmith R., *Hereford City Excavations Volume 3, The finds*, Londres, The Council for British Archaeology (CBA Research Report, 56).
- Sims-Williams 1990
Sims-Williams P., *Religion and Literature in Western England, 600-800*, Cambridge.
- Stenton 1971
Stenton F. M., *Anglo-Saxon England*, Oxford, Clarendon Press.

- Thomas et Boucher 2002
Thomas A. et Boucher A. (éd.), *Hereford City Excavations Volume 4: 1976-1990 - Further sites and evolving interpretations*, Hereford, Logaston Press and Hereford City and County Archaeological Trust Ltd.

LINCOLN

1. LA DOCUMENTATION DISPONIBLE

La ville de Lincoln a fait l'objet de nombreuses investigations d'abord orientées vers le passé antique de la ville avant l'émergence d'une véritable archéologie urbaine marquée par la création en 1970 d'une structure d'intervention et de recherche transformée deux ans plus tard en Lincoln Archaeological Trust, dont les objectifs étaient largement inspirés par le Winchester Research Unit en fonctionnement depuis le début des années 60.

De 1972 à 1987, 67 grands sites furent fouillés sur le territoire de la ville et une dizaine d'interventions supplémentaires eut lieu depuis, sans compter de très nombreuses observations ponctuelles (fig. 13.1). La majorité des fouilles des années 70 et 80 a été publiée dans deux collections successives : *The Archaeology of Lincoln Series*, éditée par le Council for British Archaeology (16 volumes de 1977 à 1988, principalement consacrés au mobilier), et *The Lincoln Archaeological Studies Series*, produite par Oxbow Books (dix volumes prévus dont quatre parus entre 1993 et 2003).

Dans le cadre d'un programme national placé sous les hospices d'English Heritage, a été publié en 2003 un ouvrage qui offre à la fois un bilan des connaissances historiques et une évaluation du potentiel archéologique de Lincoln, un travail de synthèse fondé sur la constitution d'une base de données informatique couplée à un système d'information géographique (Jones, Stocker et Vince 2003). La présentation du développement urbain est largement fondée sur cette publication, le recours aux travaux monographiques étant réservé à l'analyse de la topographie religieuse et funéraire.

2. LE DEVELOPPEMENT URBAIN

Lincoln est située dans la partie nord-est des Midlands, à la jonction de la rivière Till (dont le dernier segment est aujourd'hui canalisé) et du fleuve Witham, qui présente à cet emplacement un coude en direction de l'est où il se jette dans la mer du Nord (fig. 13.2). A la confluence des deux cours d'eau, qualifiée de Brayford Pool, se trouvaient plusieurs îles en aval desquelles se situait le point de traversée du fleuve à l'époque protohistorique, dans le prolongement d'un axe de circulation important. La nature de l'occupation dans l'emprise ultérieure du site de Lincoln, à l'Âge du Fer, demeure incertaine.

La première forme d'habitat reconnue est un camp de légionnaire établi sous le règne de Néron au sommet du plateau dominant la confluence, une implantation qui a pu succéder à un fort plus ancien sur la rive sud (fig. 13.3). A l'intérieur du camp, qui couvrait une superficie

d'environ 17 ha, peu d'éléments ont été reconnus, hormis le quartier général et la *via principalis* qui courait selon un axe nord-sud. Deux phases de construction ont été distinguées, la seconde pouvant correspondre à l'arrivée d'une nouvelle légion. Une occupation contemporaine du camp semble avoir existé à l'extérieur, au nord et à l'est.

Le départ de l'armée, vers 78 ap. J.-C., fut suivi dans un délai d'une décennie, sous le règne de Domitien (81-96), de la fondation d'une colonie, *Colonia Domitiana Lindensium*. L'emprise de l'ancienne forteresse, dont les portes et la majorité des voies furent maintenues, devint la ville haute, le *forum*, bordé au nord par la basilique, étant établi à l'emplacement de l'ancien quartier général (fig. 13.4). Un seul autre bâtiment public a été identifié – des thermes situés dans la partie nord-est de l'enceinte – mais des vestiges monumentaux, tels que des colonnades, indiquent la présence d'autres grandes constructions le long des deux voies principales. Les fortifications furent reconstruites au début du 2e siècle, un mur en pierre étant construit en avant du premier rempart, dont le revêtement de bois fut alors détruit, et un nouveau fossé fut creusé. Une quarantaine de tours fut ajoutée sur la face interne du mur ultérieurement. Bien que l'habitat civil soit assez mal connu, il semble que les maisons les plus anciennes aient été construites en pans de bois, alors que celles des 3e-4e siècles, plus grandes, aient été édifiées en pierre et décorées d'enduit peint.

A partir du milieu du 2e siècle, le terrain en pente situé entre la ville haute et le fleuve fut aménagé et progressivement loti, à partir d'un axe principal nord-sud (Ermin Street), le long duquel les monuments publics furent concentrés, au moins dans son tronçon méridional (fig. 13.5). La partie basse de la ville fut enclose dans le courant du 3e siècle, une opération qui a nécessité la démolition de secteurs résidentiels à l'ouest et à l'est. L'architecture civile manifeste la même évolution que dans la ville haute, une monumentalisation croissante qui peut résulter du statut de capitale provinciale, acquis par la colonie au 4e siècle, entraînant l'installation d'officiers de l'administration impériale.

Une occupation suburbaine est attestée tout autour de la ville haute dès le 2e siècle, caractérisée par une forte activité commerciale et artisanale le long des rues adjacentes à l'enceinte, les zones les plus éloignées étant surtout dévolues à un usage funéraire (*cf. infra*, § 3.1). Ce schéma vaut aussi pour les faubourgs qui se développèrent à proximité de la ville basse, dont le mieux connu à ce jour est celui de la rive sud aménagé sur des terrains marécageux.

L'un des investissements les plus importants du 4e siècle a résidé dans la restauration des défenses incluant l'exhaussement de l'enceinte, par endroits entièrement reconstruite, et le creusement d'un unique fossé ainsi que le percement d'au moins une nouvelle porte (fig. 13.6). Cette entreprise, amorcée à la fin du 3e siècle, se poursuivait encore dans le secteur bas de la ville après le milieu du 4e siècle : la rénovation de l'enceinte, symbole d'autorité, peut être associée au nouveau statut de capitale acquis par la ville, qui devint aussi le siège d'un évêché avant la tenue du concile d'Arles en 314 auquel participa l'évêque Adelphius.

Le maintien en usage des bâtiments publics et l'entretien de la voirie sont attestés au moins jusqu'aux années 350, le plus souvent jusqu'à la fin du siècle. La *forum* a vu la construction de deux églises successives susceptibles d'appartenir à cette période, ce qui pose la question de l'arrêt du fonctionnement des institutions civiques de la ville (*cf. infra*, § 3.3.).

De vastes demeures privées sont encore occupées comme telles aussi bien dans la ville haute que dans la ville basse dans le courant du 4e siècle où certaines furent agrandies, les constructions les plus tardives faisant peut-être de nouveau appel au pan de bois.

L'analyse quantitative des monnaies perdues a fait apparaître un pic aux alentours des années 360-370, puis une baisse brutale qui peut révéler une forte contraction de l'économie monétaire à partir des années 375. Seule la moitié des sites occupés vers le milieu du 4e siècle le furent au-delà des années 370-380, montrant une dispersion à travers l'ensemble de la ville, les marges des faubourgs ayant été désertées auparavant.

Des niveaux de terres noires ont été reconnus à Lincoln, principalement en bas de pente et dans le faubourg méridional, une partie d'entre eux correspondant à des remblais destinés à consolider les aménagements de berge ou à niveler les terrains avant la construction de bâtiments en matériaux périssables. Ces niveaux représentent la dernière phase d'occupation de la ville antique, encore densément peuplée si l'on se fonde sur la grande quantité de déchets de boucherie découverte dans ces couches sur le site de Flaxengate. Ils traduisent aussi l'adoption d'autres modes de vie, notamment de nouvelles pratiques architecturales et une gestion différente des déchets.

Si l'on exclut les structures religieuses et funéraires, elles-mêmes de datation délicate (*cf. infra*, § 3.3.), les traces archéologiques appartenant aux 5e-8e siècles se réduisent à une poignée de tessons, d'origine régionale ou importée, découverts dans des niveaux postérieurs, que ce soit dans la ville haute ou basse ou à la périphérie de l'enceinte. La répartition respective du mobilier des 5e-6e siècles et des 7e-8e siècles révèle des différences dont l'interprétation demeure très difficile en raison des faibles quantités recueillies et du caractère résiduel des tessons. A la céramique ne s'ajoutent que de très rares objets, principalement des éléments vestimentaires (boucle, épingle, fibules), dont la datation s'étire entre le 7e et le 9e siècle, eux aussi découverts dans des contextes plus tardifs.

En l'absence de toute structure d'habitat ou de production, se pose donc, à Lincoln, comme dans la majorité des villes d'Angleterre, la question du maintien de l'occupation au-delà du début du 5e siècle, les niveaux stratifiés les plus anciens, postérieurs à l'Antiquité, appartenant à la fin du 9e siècle. Faut-il accepter, comme le proposent A. Vince et D. Stocker, de voir dans Lincoln un centre ecclésiastique et un lieu de pouvoir, pendant l'essentiel du haut Moyen Âge ou bien cette interprétation, qui prévaut pour d'autres villes à la même période, résulte-t-elle avant tout de notre incapacité à identifier les usages du sol autres que funéraires et religieux ? La question sera débattue dans les chapitres de la synthèse.

Sur le plan politique, la fin du 9e siècle est marquée par l'arrivée de l'armée Viking en 874-874 et la division du royaume de Mercie en deux, une entité anglo-saxonne qui fut rapidement absorbée par le royaume du Wessex et une entité danoise qui semble avoir une structure décentralisée, sans souverain, la *Chronique Anglo-Saxonne* renvoyant aux armées de différentes villes. Dans cette nouvelle configuration politique, le fleuve Witham pouvait constituer la limite entre les territoires respectivement contrôlés par l'armée de Lincoln et celle de Kesteven, le faubourg de Wigford étant donc séparé du reste de la ville.

Après une alternance de périodes de paix et de conflit qui dura jusqu'en 954, les royaumes scandinaves de Northumbrie et d'East Anglia passèrent sous le contrôle des souverains anglais, un changement qui fut suivi d'une réorganisation administrative incluant, notamment, la création des comtés. Dans ce nouveau découpage, Lincoln occupait désormais une position plus centrale qu'auparavant.

A partir de la fin du 9e siècle, la zone enclose comme sa périphérie montrent les signes d'une nouvelle occupation, d'ampleur variable. Le réseau des voies de la période anglo-scandinave doit assez peu au tracé antique, à l'exception des axes majeurs, ce qui est attesté pour Ermine Street, dans la ville basse, et seulement supposé pour les voies conduisant aux quatre portes de la ville haute (Jones, Stocker et Vince 2003 : 192-193 avec fig. 13.7 et 199-201 avec fig. 13.8). Les premières traces d'occupation ont été observées dans la partie méridionale de la ville basse, sur les sites de Flaxengate et Hungate, autour des années 890 (Perring 1981). En revanche, jusqu'à la fin du 10e siècle, très peu de traces d'activités ont été reconnues dans la ville haute, à l'exception des sites religieux et funéraire : celui de St Paul-in-the-Bail, où se dressait alors la troisième chapelle observée au centre de l'ancien *forum* (*cf. infra*, § 3.3.2.), et probablement trois autres églises, ce qui conduit à voir dans cette zone une enclave ecclésiastique et aristocratique (*cf. infra*, § 3.3.4.).

La topographie de ce secteur fut radicalement transformée par la construction du château, entreprise en 1068, et par celle de la cathédrale qui résulta du transfert du siège épiscopal de Dorchester-on-Thames à Lincoln décidé en 1072 (fig. 13.9). Deux portes furent reconstruites et une nouvelle voie fut probablement établie entre la porte est et le château à motte situé au sud-ouest, ce qui suggère, avec d'autres indices, que l'intégralité de la ville haute fit office de site castral, dont la défense était partagée entre l'évêque, le comte et le shérif, avant l'édification d'une basse-cour au début du 12e siècle.

Dans le courant du 11e siècle, l'occupation de la ville basse gagna du terrain vers le nord, avec l'implantation de nouvelles voies le long desquelles plusieurs marchés sont attestés (fig. 13.10). Le fait qu'ils aient fonctionné aux mêmes emplacements jusqu'au 16e siècle suggère que la topographie de la ville basse n'a pas connu de grands changements entre le milieu du 11e siècle et le début de l'époque moderne (Jones, Stocker et Vince 2003 : 205-207).

Le développement des faubourgs autour de l'enceinte eut lieu entre le 10e et le 12e siècle, les plus anciens, établis avant la Conquête, étant les faubourgs orientaux de la ville haute

(Eastgate) comme de la ville basse (Butwerk, où était localisée une zone de production de céramique au 10e siècle).

Le faubourg le plus important fut celui de Wigford qui s'étendait au sud du fleuve le long d'Ermine Street sur plus d'1,5 km (fig. 13.16). Sa formation a pu se faire en deux temps : la partie nord montre des traces d'occupation (surtout sous la forme de tessons de céramique) à partir de la fin du 9e siècle ou du début du 10e siècle, tandis qu'au sud d'un fossé (Great Gowt) coupant le faubourg en deux l'extension de l'habitat doit être liée à la création d'un marché dans le courant du 11e siècle (Jones, Stocker et Vince 2003 : 242-247).

Dans l'état actuel des connaissances, une nette distinction caractérise les modes d'occupation de la ville haute d'un côté, et ceux de la ville basse et des faubourgs de l'autre aux 10e-11e siècles : dans la première seraient concentrées les fonctions politiques et administratives, tant civiles que religieuses, la fondation presque simultanée du château et de la cathédrale (avec son enclos canonial) renforçant un état de fait peut-être ancien (bien que les preuves manquent pour le 9e siècle) ; dans les seconds, l'habitat domestique voisinerait avec les activités de production (céramique, textile) et d'échange, les berges du fleuve Witham et Brayford Pool ayant connu des aménagements de type portuaire importants avant le 12e siècle.

3. La topographie religieuse et funeraire

3.1 Les zones funéraires antiques extérieures à l'enceinte

En l'absence de publications détaillées de nécropoles antiques, résultant du caractère ancien de la majorité des découvertes, seules des informations très générales peuvent être ici résumées (Jones, Stocker et Vince 2003 : 108-114).

L'expansion de la ville et l'exploitation de carrières ont en effet entraîné à partir du 18e siècle la mise au jour de nombreuses sépultures romaines, réparties tout autour de l'enceinte et le long des principales voies d'accès, en particulier au nord et à l'est (fig. 13.11). Une majorité d'incinérations a été recensée, mais la plupart des nécropoles ont livré des inhumations plus tardives, le changement de pratique étant intervenu dans le courant du 3e siècle. Plusieurs sites ont révélé des tombes de néo-nataux inhumés à l'écart des nécropoles, en contexte d'habitat, en particulier dans le faubourg méridional où 14 individus ont été dénombrés.

La démolition de tombes et de temples païens dans la seconde moitié du 4e siècle est attestée par l'emploi de blocs sculptés et d'épitaphes dans le rempart mais ceci ne suffit pas à affirmer le déclin général des anciennes croyances à cette période. En tout cas, parmi les

inhumations du 4e siècle, aucun élément ne peut être interprété comme l'indice de l'adhésion du défunt au christianisme.

3.2. Les petits groupes de sépultures de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge

Parmi les sites récemment fouillés, deux ont livré des petits groupes de sépultures. D'une part, sur le site de St Mark's-station-East, implanté dans le faubourg méridional, deux tombes d'adulte orientées nord-sud ont été observées, l'une coupant l'autre et la seconde contenant les restes de deux individus (Steane *et al.* 2001: 295). Ces inhumations, scellées par une couche contenant de la céramique du 4e siècle, sont attribuées à la fin de l'époque romaine.

D'autre part, sur le site de Silver Street, dans la ville basse, les restes d'au moins cinq individus ont été mis au jour dans la partie nord-est du terrain, sous la forme de fosses d'inhumation creusées à travers les niveaux de démolition de bâtiments romains, la découverte d'ossements erratiques suggérant la présence de tombes supplémentaires (Colyer et Jones 1979 : 88 ; Jones, Stocker et Vince 2003 : 154-156 avec la fig. 8.17). Aucun mobilier n'était associé à ces sépultures scellées par des niveaux de la fin du 9e siècle ou du début du 10e siècle et une analyse par ^{14}C d'un des squelettes a fourni la datation non calibrée de 780 ± 90 (HAR-863). Ces différents éléments conduisent à une attribution large comprise entre le 5e et le 8e siècle, la position fléchie des membres inférieurs d'un des corps, souvent observée au 7e siècle, étant considérée comme un indice supplémentaire en faveur d'une datation vers le milieu de cette période.

L'interprétation de ce petit groupe est délicate dans la mesure où il était situé à une cinquantaine de mètres à l'est de l'église de St Peter-at-Arches, réputée d'origine ancienne (*cf. infra*, § 3.) et dont le cimetière aurait pu s'étendre jusque-là dans une phase initiale. Cette hypothèse a la faveur d'A. Vince mais compte tenu des incertitudes chronologiques qui pèsent tant sur les sépultures que sur les églises jumelles de Saint-Pierre, je retiendrai plutôt l'interprétation inverse.

3. 3. Les lieux de culte et les espaces funéraires associés de la fin de l'époque romaine et du haut Moyen Âge

Devenue capitale de la Bretagne seconde dans le cadre de la réforme de Dioclétien, Lincoln fut le siège d'un des trois centres épiscopaux de l'île représentés lors du concile d'Arles en 314.

3.3.1. Le site de Flaxengate : église ou basilique civile ?

Dans la ville basse, le site de Flaxengate (n° 24) a livré l'extrémité orientale d'une construction à abside orientée ouest-est dont la qualité architecturale est déduite de la présence d'un chapiteau toscan, de tesselles de mosaïques, de revêtements de marbre importé

et de verre à vitre (fig. 13.12). Interprété par C. Thomas comme une église, ce bâtiment à bas-côté ou portique peut aussi représenter une salle de réunion ou d'audience pour le gouverneur, après l'élévation de Lincoln au rang de capitale provinciale. Le fait que des fouilles ultérieures exécutées sur les terrains adjacents, au sud et à l'ouest, n'aient pas révélé le prolongement attendu de la construction basilicale jette le doute sur l'ampleur réelle du bâtiment dont la qualité architecturale exclut toutefois qu'il puisse s'agir d'une grange (Thomas 1981 : 168-169 ; Jones, Stocker et Vince 2003 : 89 et 129).

3.3.2. Les églises de St Paul-in-the-Bail : indice de la première ou de la deuxième christianisation de l'Angleterre ?

La fouille du site de l'église médiévale de St Paul-in-the-Bail, dont le statut paroissial est attesté vers 1200, a mis au jour au centre de l'ancien *forum* les vestiges de trois constructions et un certain nombre de sépultures dont la chronologie relative comme la datation soulèvent de nombreuses difficultés. Dans l'attente de la publication finale prévue dans le volume consacré à la ville haute (Steane à paraître), la présentation de ces données, d'une grande importance à l'échelle de Lincoln comme de toute l'Angleterre, doit s'appuyer sur l'analyse la plus détaillée offerte à ce jour (Jones 1994) et sur des travaux présentant des interprétations divergentes ou des bilans critiques.

Trois constructions se sont succédé à peu près au même emplacement (fig. 13.13 et 13.14) :

- un premier bâtiment quadrangulaire, en bois, orienté ouest-est dont seule l'extrémité orientale a été reconnue sur une longueur de 6 m et une largeur équivalente, elle aussi partielle en raison de l'implantation du bâtiment 2 ;
- un deuxième bâtiment rectangulaire, de même orientation et pourvu d'une abside semi-circulaire à l'est ; large de 8 m, il a été observé sur une longueur de 15 m. En l'absence de tout fragment de mortier dans le comblement, cette structure, conservée sous la forme d'une tranchée continue creusée à travers le revêtement du *forum*, était probablement en bois. Cinq trous de poteaux marquaient l'entrée de l'abside ;
- un troisième bâtiment rectangulaire, en pierre, légèrement désaxé par rapport aux précédents, au centre duquel se trouvait une fosse de sépulture qui a livré très peu d'ossements mais un bol à suspendre en bronze du 7e siècle (fig. 13.14, tombe A).

Indépendamment de la présence de sépultures dont la datation doit être discutée, le plan absidal du deuxième bâtiment (avec la restitution d'une barrière de chancel entre la nef et le chœur) et son implantation au centre du *forum* le désignent comme une église, une interprétation qui rejaillit sur la première construction en raison de la continuité d'implantation, de l'orientation partagée et de la similitude architecturale, malgré l'absence d'abside : une série de trous de poteaux sépare aussi l'extrémité orientale du reste de l'édifice, suggérant la présence d'un petit chevet plat. Les deux bâtiments pouvaient se prolonger

jusqu'au portique occidental du *forum*, qui aurait été encore en élévation, et dans ce cas atteindre une longueur respective de 15 et 25 m environ.

La datation de ces édifices est particulièrement difficile à définir car elle repose presque entièrement sur les analyses par ^{14}C d'une partie des inhumations environnantes. Une monnaie d'Arcadius (388-392), trouvée dans le dernier revêtement du *forum*, dans l'emprise de la seconde église, fournit toutefois un *terminus post quem* mais sur la base de leur plan ces édifices peuvent aussi bien appartenir à la fin de l'Antiquité qu'au début du haut Moyen Âge.

La datation en laboratoire a fourni pour deux sépultures postérieures à la démolition de l'église à abside les fourchettes de 450-770 (n° 29) et de 420-690 (n° 30), pour une déviation à 2 sigma (fig. 13.14). Des fourchettes comparables ont été fournies pour d'autres tombes situées dans la nef (mais postérieures à sa démolition ?) et à l'est de l'église (respectivement n° 21 et n° 16), le tout suggérant que l'édifice était détruit vers la fin du 8e siècle au plus tard (Jones 1994 : 331-333). Il ressort de ces données que l'église a pu être construite entre le 4e et le 7e siècle, sans qu'il soit possible de préciser davantage, une incertitude qui pèse très lourd dans l'interprétation générale du site.

Deux thèses principales s'opposent : ou bien on a affaire, comme le pense M. Jones, à une fondation de la fin du 4e siècle ou bien il s'agit d'une construction du 7e siècle, hypothèse privilégiée par P. Sauwer et A. Vince. Dans les deux cas, le plan comme la dédicace à Saint-Paul (attestée, rappelons-le, pour l'église médiévale mais pas avant) sont d'un faible secours même si les auteurs font chacun parler la seconde en faveur de leur hypothèse.

Deux arguments principaux sont avancés par M. Jones pour privilégier une datation haute : l'existence assurée d'un siège épiscopal à Lincoln au début du 4e siècle et la présence d'une fosse orientée nord-sud, implantée juste en avant du chancel de la deuxième église et contenant des ossements susceptibles de correspondre, selon lui, à un dépôt de reliques au moment de la fondation, une hypothèse qui est discutée dans le premier chapitre de la synthèse (fig. 13.14, n° 34). Leur datation par ^{14}C a fourni une date moyenne calibrée de 441 (HAR-4177). Les données chronologiques n'excluent donc pas de dater la construction de l'édifice à abside de la fin du 4e siècle et sa destruction au 6e siècle mais elles ne permettent pas d'être affirmatif (Jones, Stocker et Vince 2003 : 129).

Les tenants de la datation basse de la deuxième église font valoir d'autres arguments (Jones, Stocker et Vince 2003 : 149-151 ; Sawyer 1998 : 226-230) :

- une attribution au début du 7e siècle correspondrait mieux à une construction en bois, sous forme de planches enfoncées dans une tranchée, comme cela semble être le cas (mais M. Jones est moins affirmatif sur ce point qu'A. Vince) ;
- la présence d'une sépulture privilégiée à l'emplacement de l'autel antérieur rend peu probable un trop long délai entre la démolition de l'église absidiale, à laquelle est attribuée une durée de vie de l'ordre d'un siècle, et l'érection de la chapelle ou du mausolée qui devait contenir cette tombe, elle-même pourtant difficile à dater.

En effet, malgré la présence d'un grand bol en bronze du 7e siècle, cette inhumation privilégiée est attribuée au 9e siècle sur la base d'une série d'objets, notamment des éléments vestimentaires de haute qualité, découverts dans des contextes plus tardifs. Dans cette hypothèse, la troisième église, en pierre, lui serait postérieure, puisque les archéologues privilégient désormais une attribution à la fin du 10e siècle, alors que dans son article initial M. Jones penchait pour les 8e-9e siècles (Jones 1994 : 333 et 340 ; Jones, Stocker et Vince 2003 : 151 et 249). On suppose donc que l'édifice de pierre aurait remplacé une construction antérieure en bois au centre de laquelle aurait été creusée cette tombe ou du moins que l'emplacement de cette dernière aurait été clairement marqué durant tout le 10e siècle. La position de la tombe comme la récupération ultérieure des ossements suggèrent que l'on a affaire à la sépulture d'un ecclésiastique important, bien que les grands bols à suspendre en bronze soient habituellement associés à des sépultures isolées de tout édifice religieux et interprétées comme étant païennes.

D'une attribution au 7e siècle de la construction à abside découle la question de son identification avec l'église fondée par l'évêque Paulin, un « remarquable édifice de pierre » dont le toit était en ruine au moment où Bède consigna son témoignage, dans les années 730 (*HE*, II-16). Pour concilier données archéologiques et texte, P. Sawyer suppose que l'informateur probable de Bède, l'évêque Cyneberht, a pu être trompé par des murs enduits de plâtre et donc confondus avec de la pierre, une hypothèse à laquelle A. Vince n'adhère pas, insistant sur l'importance symbolique d'une construction en pierre au 7e siècle où de nombreux éléments de maçonnerie antique étaient encore disponibles dans la ville haute. Convaincu que la première église édifiée par Paulin devait être en pierre, il rejette donc sa localisation sur le site de St Paul-in-the-Bail (Sawyer 1998 : 229-230 ; Jones, Stocker et Vince 2003 : 150-151).

Les deux auteurs divergent aussi sur l'interprétation du premier édifice : P. Sawyer propose d'y voir une construction rapidement érigée à l'occasion du baptême de Blaecca et de ses proches par Paulin, en 628, ou peu après, remplacée ensuite par une église plus vaste, comme ce fut le cas à York où l'église de bois dans laquelle Edwin fut baptisé disparut rapidement au profit d'un édifice de pierre. En revanche, A. Vince maintient pour le petit édifice rectangulaire une attribution antérieure à la mission de Paulin, sans trancher entre la fin de l'époque romaine et les deux siècles qui ont suivi pendant lesquels une communauté bretonne, et donc supposée chrétienne, aurait pu se maintenir dans la région de Lincoln.

3.3.3. L'identification du site épiscopal

Quelle que soit la datation exacte des vestiges archéologiques observés sur le site de St Paul-in-the-Bail, leur découverte pose la question du statut de ces églises, autrement dit celle de l'identification du site épiscopal de Lincoln antérieurement à la construction de la cathédrale romane sur le site actuel. Quatre possibilités ont été discutées et sont résumées par M. Jones et A. Vince (Jones, Stocker et Vince 2003 : 137-138 et 144-145).

En raison de la continuité topographique fréquemment observée en matière d'implantation religieuse, le premier candidat à examiner est le site de l'église Notre-Dame qui a dû être engloutie sous la cathédrale médiévale. En l'absence d'investigation archéologique, seul son statut de *minster*, qui se traduisait par la collecte d'une redevance (« *Mary Corn* ») pourrait suggérer une certaine prééminence mais cette taxe étant perçue à l'échelle du comté et non de l'évêché elle est probablement postérieure à la création du premier vers l'an 1000.

Si l'on retient la datation haute proposée par M. Jones, le *forum* a pu accueillir l'ensemble épiscopal, associant la première église en bois (au moins) à une seconde église installée dans la basilique civile convertie en lieu de culte, le puits observé à l'est des édifices religieux pouvant faire office de baptistère (fig. 13.13). Cette hypothèse est fondée sur le modèle dominant attesté sur le continent mais qui, à ce jour, n'a pas été mis en évidence en Bretagne insulaire. La deuxième église de ce site, l'édifice à abside, constitue une autre possibilité privilégiée, on l'a vu, par P. Sawyer.

Un troisième candidat au statut épiscopal est le site des églises St Peter-at-Arches et -at-Pleas, qui partageaient un même cimetière dans la ville basse au Moyen Âge et qui ont pu constituer un unique ensemble monastique placé sous l'autorité de l'évêque de Lindsey au 9e siècle (Gem 1993) (fig. 13.15). Toutefois, malgré la proximité d'une fontaine romaine qui aurait pu remplir les fonctions de baptistère, il n'existe aucune preuve archéologique ou textuelle de la présence d'une église au haut Moyen Âge. On ne saurait la déduire de celle de quelques tombes observées à une cinquantaine de mètres de là et datées par ^{14}C entre le 5e et le 8e siècle (*cf. supra*, § 3.2.), de sorte que l'hypothèse d'une église double conforme au schéma continental paraît là encore bien hasardeuse (Jones 2004 : 109-110).

Une dernière hypothèse a été formulée par S. Bassett qui a proposé, sur la base d'indices toponymiques, de localiser l'ensemble épiscopal primitif à l'extérieur de l'enceinte, au sud du fleuve Witham, à l'emplacement de St Mary-le-Wigford (Bassett 1989). Cette proposition est fondée sur l'identification de ce quartier avec le *wic* de Lincoln, ce que les résultats d'une douzaine de fouilles ont infirmé, conduisant A. Vince à rejeter cette quatrième possibilité.

Dans l'état actuel des connaissances, la localisation de la cathédrale avant la fin du 11e siècle reste donc une question ouverte. Le fait que le siège épiscopal de Lindsey ait été basé à Lincoln au début du 8e siècle, au temps de l'évêque Cynebehrt (c. 720-734), n'est même pas assuré, bien que cela soit généralement admis comme l'hypothèse la plus probable.

En tout cas, l'installation des autorités normandes entraîna comme dans les autres sièges épiscopaux l'édification d'une nouvelle cathédrale, entreprise par Remigius, ancien moine de Fécamp. De l'édifice consacré à la Vierge en 1093, ne subsiste que la partie occidentale dans un état remanié (Fernie 2000 : 108-111).

3.3.4. Les autres lieux de culte et espaces funéraires antérieurs à la fin du 11e siècle

Sur les 47 églises paroissiales que comptait Lincoln au Moyen Âge central (fig. 13.16), la majorité a dû être établie entre la fin du 9e siècle et le milieu du 12e siècle, la fouille de trois

sites révélant la nette antériorité des fondations par rapport aux premières mentions textuelles mais aussi, dans un cas, celle de l'usage funéraire (Jones, Stocker et Vince 2003 : 249).

- *La ville haute* (Jones, Stocker et Vince 2003 : 196-199 ; 249 ; 253)

Avant la Conquête, quatre églises ont pu exister (fig. 13.8) : sur le site de St Paul-in-the-Bail, la petite construction en pierre à nef unique et sans chevet est maintenant attribuée à la fin du 10e siècle (*cf. supra*, § 3.3.2.). La modestie de cet édifice incite A. Vince à lui conférer un statut de chapelle privée dépendant d'une autre église, peut-être Toussaints. Celle-ci était un établissement important en 1066, détenteur de terres à l'extérieur de la Cité et auquel était associé un vaste cimetière qui s'étendait à l'origine de Bailgate jusqu'à la porte est, une information fondée sur des sources textuelles comme sur des observations archéologiques récentes mais d'ampleur limitée. Saint-Clément peut représenter une chapelle privée comme une fondation paroissiale du début du 11e siècle, si l'on se fonde sur la faveur de cette dédicace parmi les élites scandinaves établies en Angleterre après l'accession au trône de Cnut. Enfin, sur la base de la découverte faite au 19e siècle de deux pierres tombales sculptées (un couvercle et un élément de signalisation verticale), datées entre le milieu du 10e siècle et le milieu du 11e siècle, on localise le cimetière de l'église Notre-Dame (le *minster* de Lincoln) à l'ouest de l'édifice, ultérieurement englouti sous la cathédrale normande (Everson et Stocker 1999 : 194-196 et planches).

- *La ville basse* (Jones, Stocker et Vince 2003 : 204)

L'habitat du 10e siècle détecté autour des nouvelles voies de Flaxengate et Silver Street et du tracé antique pérennisé par High Street a pu être desservi par plusieurs édifices religieux (fig. 13.17) : les églises jumelles de Saint-Pierre, celles de Saint-Laurent et de Saint-Martin, peut-être enfin celles de Toussaints et de la Trinité. Il convient de souligner que ces hypothèses, formulées par A. Vince, ne reposent sur aucune donnée archéologique touchant les églises elles-mêmes mais sur leur proximité avec l'habitat le plus ancien reconnu dans la ville basse et, dans le cas des églises dédiées à Pierre, sur la découverte de quelques sépultures à une cinquantaine de mètres de là et qui sont considérées comme un indice d'ancienneté pour cette double fondation (*cf. supra*, § 3.2.).

Huit autres églises ont pu être fondées au cours du 11e siècle, accompagnant la création de nouvelles voies et l'extension de l'habitat dans la partie nord de la ville basse, toutes pourvues d'un cimetière (fig. 13.10). Ceci est établi par la fouille dans le seul cas de St Peter-Stanhaket, une église en pierre du milieu du 11e siècle qui correspond à la première utilisation religieuse du site auparavant dévolu à un usage domestique. Le cimetière qui entourait l'église a été partiellement fouillé du côté ouest (Jones, Stocker et Vince 2003 : 249 et fig. 9.74).

- *Les faubourgs*

Tous les faubourgs étaient desservis par de nombreuses églises paroissiales (13 dans le seul faubourg de Wigford), qui détenaient également les droits d'inhumation. La fouille du site de Saint-Marc a révélé l'établissement d'un cimetière vers le milieu du 10e siècle, si l'on se fie à quatre datations par ^{14}C (fig. 13.18). La publication initiale avait associé les premières phases d'inhumation à une petite construction en bois interprétée comme une église mais un nouvel examen des données stratigraphiques a conduit à attribuer cette structure à la fin de l'époque romaine ou au début du haut Moyen Âge et donc à postuler l'existence d'un cimetière sans lieu de culte pendant plusieurs décennies, voire un siècle (publication initiale dans Gilmour, Dawes et Stocker 1986 ; réexamen des données dans Steane *et al.* 2001 : 219-286 ; résumé dans Jones, Stocker et Vince 2003 : 249). En effet, une soixantaine de tombes au moins a précédé la construction de la première église en pierre, un petit bâtiment à nef unique et chevet rectangulaire édifié dans la première moitié du 11e siècle. Sur ce total, une vingtaine a pu être signalée par des éléments de surface, si l'on attribue à ce cimetière les dalles ou les stèles en pierre sculptées les plus anciennes qui ont été découvertes sur le site, pour la plupart utilisées dans les états successifs de l'église.

BIBLIOGRAPHIE

- Bassett 1989
Bassett S., Lincoln and the Anglo-Saxon see of Lindsey, *Anglo-Saxon England*, 18 : 1-32.
- Colyer et Jones 1979
Colyer C. et Jones M. J., Excavations at Lincoln, second interim report: excavation in the lower town 1972-8, *Antiquaries Journal*, 59 : 50-91.
- Everson et Stocker 1999
Everson P. et Stocker D., *The Corpus of Anglo-Saxon stone Sculpture, Vol. V, Lincolnshire*, Oxford.
- Fernie 2000
Fernie E., *The Architecture of Norman England*, Oxford, Oxford University Press.
- Gem 1993
Gem R., The Episcopal Churches of Lindsey in the Early 9th Century, *in* Vince A. (éd.), *Pre-Viking Lindsey*, Lincoln : 123-127 (Lincoln Archaeological Studies, 1).
- Gilmour Dawes et Stocker 1986
Gilmour B., Dawes J. et Stocker D., *St Mark's churchyard and cemetery*, Lincoln (The Archaeology of Lincoln).
- Jones 1994
Jones M. J., St Paul in the Bail, Lincoln: Britain in Europe?, *in* Painter K. (éd.), *Churches built in Ancient Times, Recent Studies in Early Christian Archaeology*, Londres : 325-347 (Occasional Papers from the Society of Antiquaries of London).
- Jones 2004
Jones M. J., Archaeology of the Early Church in Britain: some current research, *in* Balmelle C., Chevalier P. et Ripoll G. (éd.), *Monuments et témoignages de l'Antiquité tardive.*

Découvertes et interprétations nouvelles. Studiola infimae antiquitatis ad honorem Noël Duval, Turnhout, Brepols : 103-111 (Bibliothèque de l'Antiquité tardive, 5).
- Jones Stocker D. Vince 2003
Jones M. J., Stocker D. et Vince A., *The City by the Pool: Assessing the archaeology of the city of Lincoln*, Oxford, Oxbow Books (Lincoln Archaeological Studies, 10).
- Perring 1981
Perring D., *Early medieval occupation at Flaxengate, Lincoln*, Lincoln, The Council for British Archaeology (The Archaeology of Lincoln, IX-1).
- Sawyer 1998
Sawyer P., *Anglo-Saxon Lincolnshire*, Lincoln.
- Steane à paraître
Steane K., *The Archaeology of the Upper City and Adjacent Suburbs*, Oxford, Oxbow Books (Lincoln Archaeological Studies, 3).
- Steane *et al.* 2001
Steane K. *et al.* (éd.), *The Archaeology of Wigford and the Brayford Pool*, Oxford, Oxbow Books (Lincoln Archaeological Studies, 2).
- Thomas 1981
Thomas C., *Christianity in Roman Britain to AD 500*, Londres, B.T. Batsford LTD.

YORK

1. LA DOCUMENTATION

Comme dans la majorité des villes historiques d'Angleterre, la collecte des données archéologiques a d'abord pris la forme d'observations ponctuelles effectuées au hasard des travaux, avant la réalisation de fouilles systématiques qui débutèrent dans les années 1920 sous l'autorité du York Excavation Committee remplacé en 1972 par le York Archaeological Trust, au moment où l'archéologie de sauvetage connut une forte expansion en raison du réaménagement des centres historiques et de leur périphérie. En outre, la présence d'un département d'archéologie très actif à l'Université a entraîné l'engagement de certains chercheurs universitaires dans l'archéologie locale, en premier lieu celui de M. Carver.

Les travaux conduits par le Trust sont publiés dans une collection, *The Archaeology of York*, organisée en 20 volumes, subdivisés chacun en un nombre variable de fascicules publiés au fur et à mesure de l'avancement des travaux. A ce jour, une soixantaine de titres est disponible, correspondant à des monographies de fouilles, des études de mobilier ou des synthèses par période, l'inventaire des sources écrites disponibles, antérieures à 1100, constituant le premier volume de la collection, une analyse néanmoins reprise au fil des publications.

A cette collection, il faut bien sûr ajouter de nombreux travaux d'origine diverse, principalement des articles consacrés à un point particulier de l'histoire du développement de la ville, mais aussi des ouvrages, à commencer par la synthèse, récemment actualisée, que P. Ottaway a consacrée à York du 1er au 5e siècle et sur laquelle s'appuie la présentation du développement urbain pendant l'Antiquité (Ottaway 2004).

2. LE DEVELOPPEMENT URBAIN

Le site choisi pour implanter le camp de la 9ème légion, d'une superficie de 20 ha, dominait la confluence des cours d'eau Foss et Ouse, ce fleuve procurant un accès à la mer, à quelque 60 km de là, à travers l'estuaire de l'Humber. Aucun habitat permanent de l'Âge du Fer n'est attesté sur ce plateau légèrement surélevé auquel les cours d'eau fournissaient une défense sur deux côtés.

York partage avec Colchester, Gloucester et Lincoln un processus de développement marqué par deux étapes majeures : d'abord la fondation d'un camp de légionnaires intervenue vers 71 ap. J.-C., ensuite celle d'un habitat civil qui reçut le statut de colonie avant 237, probablement quand York devint la capitale de la Bretagne inférieure, sous le règne de Caracalla (211-217) (fig. 14.1).

A partir des observations archéologiques, la topographie du camp peut être largement restituée compte tenu du caractère standardisé de ces établissements militaires (fig. 14.2). Les angles du camp correspondant aux points cardinaux, les orientations dominantes des voies et des constructions étaient nord-est/sud-ouest et nord-ouest/sud-est, des orientations qui ont durablement marqué l'organisation de l'espace. Au centre du dispositif, on trouve le quartier général (*principia*) composé de plusieurs ailes avec, au nord-est, la basilique civile qui fut partiellement fouillée dans l'emprise de la cathédrale (*cf. infra*). Outre les baraquements des soldats, les autres constructions identifiées incluent une partie de la demeure de l'officier en chef (*praetorium*) et des thermes situés dans l'angle sud-est.

Les premières défenses étaient constituées d'un fossé et d'un rempart, ponctué de tours en bois, percé de quatre portes et surmonté d'un chemin de ronde protégé par une palissade. Le remplacement de ce dispositif en terre et bois par des constructions maçonnées commença au début du 2e siècle mais dura au moins un siècle.

Le développement de l'habitat civil s'opéra en deux temps, d'abord sur la rive nord-est du fleuve Ouse, à partir de la fin du 1er siècle, puis sur la rive sud-ouest, vers le milieu du 2e siècle. Le terme de *colonia* est habituellement réservé à ce second territoire, à l'exclusion des autres parties de l'agglomération, en raison de la découverte dans ce secteur de l'épitaphe d'un décurion de la colonie mais il est possible que l'ensemble de l'habitat extérieur au camp ait reçu ce statut. L'enceinte médiévale a sans doute repris le tracé des défenses antiques qui ont été peu reconnues à ce jour et sont mal datées, leur construction pouvant résulter de l'érection de l'agglomération au rang de colonie.

L'occupation extérieure à la forteresse s'intensifia à partir de la fin du 2e siècle, avec le tracé de nouvelles voies et la construction de bâtiments en pierre, habitations privées et édifices publics tels que des temples et des thermes, mais la localisation du *forum* demeure inconnue. La fin du 3e siècle et le début du 4e siècle sont marqués par la construction de plusieurs vastes résidences ornées de mosaïques de qualité.

Dans le camp, les années 350-380 ont vu un certain nombre de transformations : la basilique a été réaménagée, avec la création de partitions et l'installation probable de nouvelles statues, un épisode dont l'interprétation est abordée plus loin (*cf. infra*, § 3.4.) ; le revêtement de plusieurs voies – dont la *via principalis* – a été refait et le fossé probablement recreusé une dernière fois. A partir de la fin du 4e siècle ou du début du 5e siècle, la nature de l'occupation semble avoir fortement changé, les transformations les plus radicales touchant le quartier général où un atelier de travail du métal a été mis en évidence sous la forme de foyers et d'importants dépôts d'ossements animaux, provenant peut-être d'une boucherie proche, découverts au-dessus des sols en terre cuite de la basilique.

Dans l'habitat civil, on constate une évolution différente à partir du milieu du 4e siècle où l'occupation a cessé dans les zones extérieures à l'enceinte restituée autour de la *colonia* alors qu'elle s'est poursuivie à l'intérieur jusqu'au début du 5e siècle.

Dans la colonie comme dans le camp de légionnaires, les niveaux de démolition de la fin de l'Antiquité ont été recouverts par une épaisseur variable de terres noires.

A la fin de l'époque romaine, York avait un statut unique en Bretagne : site de l'une des principales bases militaires et d'une *colonia* ayant rang de capitale provinciale, elle était aussi depuis le début du 4e siècle un siège épiscopal, la participation de son évêque au concile d'Arles en 314 témoignant de l'existence d'une communauté importante, malgré l'absence d'indices archéologiques indubitables (Rollason, Gore et Fellows-Jensen 1998 : 44) (*cf. infra*, § 3.4.).

Dans l'état actuel des publications, deux ouvrages principaux fournissent une vision d'ensemble du devenir de York du 5e au 11e siècle : d'une part, un bilan portant sur l'époque dite angle, entre le 5e siècle et la capture de la ville par la Grande Armée viking en 866-867 (Tweddle, Moulden et Logan 1999), d'autre part un volume consacré à l'époque ultérieure, dite anglo-scandinave, qui prit fin avec la prise de contrôle définitive de la ville par Guillaume le Conquérant en 1069-1070 (Hall 2004c). L'essentiel des données, dont l'interprétation n'est pas sans poser des difficultés, surtout avant le 10e siècle, sera donc résumé à partir de ces travaux, complétés par des publications à caractère monographique quand nécessaire.

L'évolution topographique de l'ancienne forteresse montre le maintien de certains éléments, en premier lieu celui de l'enceinte elle-même et des principales voies intérieures conduisant aux portes (Tweddle, Moulden et Logan 1999 : 151-155 ; fig. 14.3, A). Les rues secondaires ont disparu mais de nouvelles voies ont été tracées en diagonale dans les sections ouest et est du camp, en ignorant les parties nord et sud, ce qui implique des empêchements de nature topographique ou juridique ou les deux à la fois (*Ibid.* : 158-161, fig. 14.3, B). Le statut ultérieur de ces terrains, aux mains de l'Eglise, suggère une propriété royale au 6e siècle, une détention qui a pu concerner l'ensemble de la forteresse (*cf. infra*). La création de voies secondaires aboutit au percement de brèches dans l'enceinte (fig. 14.3, C et D).

L'occupation domestique de la période angle pouvait être évaluée en 1999 à partir de 22 sites fouillés dans l'emprise de la ville médiévale et de la répartition de découvertes mobilières lors de travaux (*Ibid.* : 189-212 ; fig. 14.4). Pour les 5e-6e siècles, les indices d'occupation sont ténus, une seule structure d'habitat ayant été reconnue, sur la rive sud, sous la forme d'un bâtiment en bois implanté sur des niveaux contenant des monnaies de la fin de l'époque romaine, d'où une possible attribution au 5e siècle.

Le devenir du quartier général du camp, partiellement fouillé dans l'emprise du bras sud du transept de la cathédrale, est objet de débat (Phillips et Heywood 1995 : 177-205). Les responsables de l'intervention, D. Phillips et B. Heywood, affirment une certaine continuité d'usage entre le 5e siècle et la création d'un cimetière au début du 9e siècle : l'ancienne

basilique serait restée hors d'eau et les pièces adjacentes (au nord) auraient abrité, après le milieu du 7e siècle, des activités métallurgiques dont témoignent plusieurs foyers (Phillips et Heywood 1995 : 33-34 et 65-67). En revanche, M. Carver penche pour l'abandon et la destruction du bâtiment au 6e siècle, qui aurait été transformé en marché au siècle précédent.

A partir du 7e siècle, la documentation textuelle éclaire le devenir de York où elle atteste une présence ecclésiastique et peut-être royale, qui a connu des périodes d'interruption jusqu'au 9e siècle (Tweddle, Moulden et Logan 1999 : 121-140). Le premier lien entre la ville et la dynastie angle réside dans le baptême du roi Edwin relaté par Bède ; il eut lieu en 627 « dans l'église de l'apôtre saint Pierre qu'Edwin avait construite en bois à la hâte pendant qu'il était catéchumène » et qu'il rebâtit ensuite en pierre, une entreprise achevée par son successeur Oswald (*HE*, II-14). La dédicace de la cathédrale ultérieure étant la même, on peut en déduire que cette première fondation était à l'intérieur de l'ancienne forteresse, à proximité immédiate du *minster* médiéval, et qu'elle devint l'église de l'évêque Paulin quand le souverain fonda un siège épiscopal à York, probablement peu de temps après son baptême. La seule autre source précoce qui suggère une présence royale à York à cette période est une *Vie de Grégoire le Grand* rédigée par un moine anonyme de Whitby au début du 8e siècle, dans laquelle Edwin et son évêque Paulin sont décrits comme se déplaçant de la grande salle (*aula*) vers l'église (*ecclesia*). La localisation de l'épisode à York n'est pas certaine mais elle est admise par certains historiens qui identifient l'église citée à Saint-Pierre et donc localisent la salle royale à proximité, les deux édifices ayant pu se dresser de part et d'autre d'une place si l'on traduit ainsi l'expression « *platea populi* » (Rollason, Gore et Fellows-Jensen 1998 : 127-129). Cette disposition pourrait correspondre à celle de l'ancien quartier général du camp : la basilique aurait pu être convertie en grande salle royale et une église édifiée dans la cour ou sur l'un des côtés (Hall 1991). Cette interprétation ne fait cependant pas l'unanimité : J. Blair, récusant l'association de cet épisode avec York, insiste au contraire sur la faiblesse de la présence royale en ce lieu au début du 7e siècle (Blair 2005 : 69, note 233).

Le contrôle royal d'une partie au moins du territoire enclos sur la rive nord ressort néanmoins plus tard de la donation d'un grand terrain à la communauté de Saint-Cuthbert faite en 685, ou après, par le roi Ecgfrith, si l'on en croit une source du 11e siècle (Rollason, Gore et Fellows-Jensen 1998 : 140-141). Soulignant la proximité de plusieurs églises relevant de cette communauté installée à Durham vers la fin du 10e siècle, D. Tweddle a proposé d'identifier ce terrain avec le quart sud-est du camp (Tweddle, Moulden et Logan 1999 : 159-161).

Il est possible qu'Edwin entreprit la restauration de l'enceinte, dont le tronçon sud-ouest a montré plusieurs phases de réparation avant la construction d'un nouveau talus englobant le mur et son rempart au début du 9e siècle (*Ibid.* : 190). La création des voies orientées en diagonale, qui implique la disparition d'une large partie du tissu bâti antérieur, pourrait remonter aux 7e-8e siècles mais il n'existe pas d'élément de datation fiable pour ces aménagements ; les indices recueillis, notamment lors de l'observation de tranchées d'égouts

à travers Goodramgate, plaident plutôt en faveur d'une datation plus tardive, probablement postérieure à la Conquête si l'on se fie au revêtement le plus ancien qui a été repéré (P. Ottaway, communication personnelle).

A l'extérieur de l'espace enclos au Moyen Âge, deux centres d'activité ont été identifiés : l'un au nord-ouest, dans ce qui devint plus tard Earlsburgh, où une concentration de structures et de découvertes ponctuelles a été observée ; l'autre, beaucoup plus assuré, à l'est de la confluence, où ont été fouillées plusieurs grandes maisons en bois associées à de nombreuses fosses et implantées au sein de parcelles bien délimitées (fig. 14.4, n° 91). La chronologie du site de Fishergate, occupé entre environ 700 et 860, comme la nature des activités et du mobilier recensés ont conduit à identifier cet habitat avec l'agglomération marchande dont l'existence ressort du nom même d'*Eoforwic* donné à York à cette période. L'activité d'échange est attestée par la présence de meules en lave, de verre et de céramique importés et la production artisanale, très diversifiée, par la fabrication de peignes en os et en corne, le travail du fer et d'autres métaux, du bois, du cuir, des peaux ou encore par le tissage. L'étendue de cet habitat demeure inconnue mais on suppose qu'il a pu s'étirer tout au long de la rivière Foss, sur une superficie comprise entre 25 et 65 ha, qui serait comparable à celle des autres habitats de même nature, *Hamwic*, *Lundenwic* et Ipswich, les mieux connus de tous les *wics* actuellement (Kemp 1996).

Au 9e siècle, outre les traces d'occupation enregistrées près de la cathédrale (*cf. infra*, § 3.4.) et dans l'emprise possible du *wic*, dont l'activité était en déclin, on note une autre concentration de mobilier dans le secteur de Coppergate, au sud-est de l'enceinte romaine qui a pu être alors percée par une nouvelle porte située dans l'angle même du fort (Feasegate) (fig. 14.3, C). Un habitat a pu être implanté dans ce secteur, peut-être associé à l'église de St Peter-the-Little.

Si l'on suit l'analyse de D. Tweddle, l'image de York aux 8e-9e siècles est donc celle d'un habitat polynucléaire peu densément occupé : l'ancien fort et probablement aussi le centre de l'ancienne *colonia* rempliraient des fonctions royales et/ou ecclésiastiques (avec sur la rive sud du fleuve Ouse l'établissement possible d'un grand *minster* ; *cf. infra*, § 3.5.3.), tandis que les activités artisanales et l'occupation domestique seraient concentrées le long de la rivière Foss. On reconnaît ici le modèle proposé pour Londres, depuis la fouille du *wic* implanté dans le Strand, à quelques centaines de mètres en aval de l'enceinte antique. Ce schéma, qui sera discuté dans le second chapitre de la synthèse, ne fait pas l'unanimité sur le plan chronologique. R. Hall souligne que l'évolution présentée dans le bilan publié en 1999 est fondée sur l'attribution de la datation la plus haute possible à tous les éléments topographiques considérés, en premier lieu les nouvelles voies situées *intra muros*, comme au mobilier dispersé considéré de type angle, dont la production et plus encore l'utilisation ont pu se poursuivre bien au-delà du milieu du 9e siècle : une lecture plus restrictive des données le conduit à récuser toute trace d'activité à l'intérieur de l'ancien camp, hormis l'occupation

religieuse et funéraire jusqu'à la fin du haut Moyen Âge (Hall 2004a : 285-287 ; Hall 2004b : 489).

La conquête de la ville par la Grande Armée viking en 866-867 inaugura une nouvelle ère politique pendant laquelle York devint la capitale du royaume scandinave instauré après le traité conclu en 878 entre Alfred le Grand et le chef danois Guthrum, royaume plus tard désigné sous le nom de *Danelaw*.

Les données archéologiques des 10e-11e siècles manifestent un net contraste entre d'une part l'ancienne forteresse romaine, où peu de traces d'occupation ont été reconnues, et d'autre part le territoire de 35 ha qui la sépare des deux cours d'eau et celui de l'ancienne *colonia* correspondant à 27 ha. Aux abords de la cathédrale, non localisée, seul un usage funéraire est bien attesté à cette période (*cf. infra*, § 3.4.), alors que des quartiers où se mêlent habitat civil et activités artisanales ont été mis au jour en différents points de la ville médiévale, en particulier au sud-est du camp, dans le secteur de Coppergate, et au-delà du fleuve Ouse, aux abords de Micklegate. A quelque distance du fleuve, sur la hauteur de Bishophill, bien qu'aucune trace d'occupation domestique n'ait été observée, la présence de plusieurs églises associées à un nombre exceptionnellement élevé de dalles funéraires a conduit D. Stocker à supposer l'aménagement d'une zone destinée aux marchands d'origine scandinave (Stocker 2000).

Bien que la majorité des noms de rues ne soit pas attestée avant les 12e-13e siècles, leur formation à partir de mots scandinaves indiquant des activités spécifiques suggère que le réseau viaire a été largement établi à une période où la langue scandinave était encore en usage à York et des artisans de cette origine en activité (Fellows-Jensen 2004). Cette ancienneté a été confirmée par l'archéologie dans un certain nombre de cas, en montrant la création d'un parcellaire laniéré perpendiculaire à la voirie, aux alentours de 900-930 sur le site de Coppergate, une organisation qui a durablement marqué la topographie urbaine.

Une grande diversité d'activités artisanales a également été révélée à l'échelle de toute la ville mais aussi sur le seul site de Coppergate, le plus important fouillé à ce jour pour cette période, ce qui exclut l'existence de secteurs strictement spécialisés dans une seule production, malgré la prédominance d'une activité pendant une ou deux générations en un même lieu (Mainman et Rogers 2004). La majorité des matières premières devait avoir une origine locale ou régionale, mais certaines productions impliquent des relations commerciales avec des régions éloignées, par exemple pour l'importation de la soie et de l'ambre. Certains échanges avec la Scandinavie prolongent des relations plus anciennes alors que d'autres peuvent traduire de nouveaux liens dus à la situation politique de la ville sous domination scandinave (Hall 2000).

Dans l'état actuel des connaissances, et malgré le faible nombre de sites fouillés sur une grande superficie, il semble que les 10e-11e siècles aient vu la mise en place de la trame urbaine médiévale, hormis dans l'ancienne forteresse où il n'existe presque aucun signe

d'urbanisation avant la conquête normande (Hall 2004a : 289). Celle-ci a entraîné des transformations topographiques dues à la construction de grands édifices, comme le château, la nouvelle cathédrale ou encore l'hôpital Saint-Léonard. C'est aussi à cette période que l'essentiel du réseau paroissial fut constitué.

3. LA TOPOGRAPHIE RELIGIEUSE ET FUNERAIRE

3.1. Les espaces funéraires antiques

La majorité des nécropoles entourant York fut mise au jour au 19e siècle ce qui implique une collecte limitée de l'information archéologique. Comme ailleurs, les premiers sites funéraires, associés à la pratique de l'incinération, ont été installés le long des principales voies d'accès, de part et d'autre du fleuve Ouse (fig. 14.1). L'inhumation prit progressivement le pas à partir de la fin du 2e siècle et de vastes nécropoles furent alors en usage, telles que celle de Trentholme Drive dont la fouille partielle a livré 342 sépultures comprises entre le milieu du 2e siècle et le début du 4e siècle.

Bien qu'il soit difficile de déterminer la durée d'utilisation des sites funéraires, il semble que certains aient été abandonnés vers la fin du 3e siècle au profit d'une implantation plus proche du camp ou de l'habitat civil. Par exemple, les sites de Marygate et de Coppergate (fig. 14.1, n° 10), respectivement distants de 200 et 175 m de la forteresse, ont livré l'un trois inhumations de la fin du 3e siècle, l'autre six tombes appartenant probablement à la seconde moitié du 4e siècle.

De nouvelles pratiques émergent au début du 4e siècle, avec notamment la disparition du mobilier funéraire qui ne peut, pas plus que l'orientation ouest-est, être considérée comme un indice de christianisation. De tels changements ont été constatés sur le site de Blossom Street où un mausolée du 3e siècle a été volontairement démantelé au début du 4e siècle et son emplacement recouvert par de nouvelles inhumations orientées à 90° par rapport aux précédentes.

Aux nécropoles organisées, il faut ajouter des petits groupes de tombes et des sépultures isolées implantées dans des terrains vacants aux abords de la ville ou aux marges mêmes de l'habitat. La rétraction de la zone habitée s'est traduite, ici aussi, par la formation de petits ensembles funéraires à l'emplacement de bâtiments antiques antérieurs, comme cela a été observé sur le site de Coppergate vers la fin du 4e siècle : une demi douzaine d'inhumations en cercueils, associées à une incinération, y a été reconnue. Une seule inhumation a été identifiée à l'intérieur du fort, une sépulture d'enfant déposée dans l'habitation rénovée d'un des centurions à la fin du 4e siècle, ce qui correspond à un usage courant pendant l'Antiquité (Phillips et Heywood 1995 : 185).

3.2. Les lieux d'inhumation du haut Moyen Âge dissociés d'un lieu de culte

L'occupation dite angle, entre la fin de l'époque romaine et l'installation des scandinaves, est surtout révélée par deux nécropoles à incinérations (The Mount et Heworth) et une nécropole à inhumations (Lamel Hill/Belle Vue House), découvertes au 19e siècle, auxquelles s'ajoutent quelques indices en faveur de sites supplémentaires, sous la forme principale de mobilier (urnes, bol en bronze à suspendre etc.) (Tweddle, Moulden et Logan 1999 : 167-177 ; fig. 14.5).

Les deux premières nécropoles ont été fondées dans la seconde moitié du 5e siècle et ont perduré au 6e siècle alors que la troisième est d'une origine plus tardive. Dans ce dernier cas, deux secteurs d'inhumation ont été fouillés, l'un dans les années 1840, l'autre en 1983, à une trentaine de mètres à l'ouest du précédent (*Ibid.* : fig. 41). La première fouille a révélé la présence de 20 à 30 squelettes, orientés ouest-est, à l'emplacement d'un *tumulus* romain abritant une incinération centrale. La seconde opération a livré 39 individus, dont 9 au moins avaient été décapités ou mutilés. On a probablement affaire à une même nécropole utilisée au 7e siècle ou au début du 8e siècle, une attribution chronologique qui repose sur la rareté du mobilier, la datation des quelques objets recueillis et l'utilisation de coffres en bois, le tout correspondant à des usages constatés sur un certain nombre de cimetières chrétiens entre le 7e et le 9e siècle, dont celui qui a été fouillé sur le site de York Minster (*cf. infra*, § 3. 4.). Cela ne suffit pas néanmoins à établir le caractère exclusivement chrétien de cet espace funéraire.

La question de la relation existant entre ces sites funéraires, attestés ou supposés, et York est délicate. Ont-ils desservi une population urbaine, rurale ou les deux ? Leur présence à la périphérie de la ville révèle un certain degré d'activité à York et dans les environs mais ne permet aucune hypothèse sur le degré d'occupation du fort et de l'ancienne *colonia*.

A ces trois nécropoles, on peut ajouter un petit groupe de sépultures mises au jour sur le site de Coppergate dans l'emprise d'installations artisanales (fours et fosses), peut-être liées au travail du verre et implantées vers le milieu du 9e siècle. L'une des fosses contenait un squelette sur lequel adhéraient des fragments de textile (Tweddle 1992 : 858) et les ossements d'autres individus ont été découverts dispersés dans des niveaux contemporains. Une première analyse proposée peu après la fouille de ce site, qui a fortement contribué à la célébrité archéologique de York, suggérait trois explications possibles à un phénomène alors considéré comme une anomalie (Hall 1984 : 45-47) :

1) l'église Toussaints, proche, existait déjà et on avait affaire à des inhumations périphériques du cimetière ;

2) ces tombes étaient celles de victimes de combats, inhumées près de leur lieu de mort ; dans ce cas, trois batailles ayant opposé Angles et Scandinaves, en 866 (prise de la ville par les Vikings), en 867 (contre-attaque des Angles) et une dernière révolte en 872 pouvaient rendre compte de ces sépultures apparemment peu soignées ;

3) les individus identifiés pouvaient être des Scandinaves qui n'avaient pas encore adopté l'usage chrétien de l'inhumation dans un cimetière urbain

A ces trois possibilités, R. Hall objectait lui-même plusieurs constats : le caractère peu organisé des tombes va à l'encontre de la première comme de la troisième hypothèse (puisque cimetières chrétiens comme nécropoles scandinaves montrent un certain degré d'organisation) et la deuxième est contredite, ou du moins affaiblie, par le fait que les squelettes ne portaient aucune trace de mort violente. Depuis la publication de ces premières interprétations, de petits ensembles funéraires de la fin du haut Moyen Âge, à l'écart de tout lieu de culte, ont été mis au jour en de nombreuses villes et ce phénomène n'est plus expliqué en terme d'exclusion religieuse ou ethnique ni nécessairement perçu comme un indice de crise. D'autres espaces funéraires ont pu précéder la construction d'un édifice religieux de fonction paroissiale (*cf. infra*, § 3.5.).

3.3. Un cas incertain : 1-9 Micklegate

Trois inhumations ont été mises au jour sur le site d'un bâtiment antique, probablement des thermes, abandonné à la fin du 4e siècle. Ces sépultures, dont l'une contenait deux couteaux, respectent l'alignement d'une construction sur poteaux elle-même implantée au-dessus de l'emprise de l'édifice antique (les trous de poteaux étant creusés avec soin sur le sommet de deux des murs). L'attribution de ces tombes aux 8e-9e siècles conduit les archéologues à supposer qu'il s'agit de chrétiens et partant à identifier la structure en bois à une église, peut-être le précurseur de l'église proche de St John-Micklegate (Ottaway 2004 : 151).

3.4. L'ensemble épiscopal : groupe d'églises et cimetière

York fait partie des trois sièges épiscopaux de Bretagne dûment attestés au début du 4e siècle par la participation de leurs évêques au concile d'Arles en 314, mais aucune hypothèse n'a été formulée concernant la localisation de la première cathédrale. Dans la mesure où de nombreux édifices publics, en particulier des basiliques civiles, ont été transformés en église à la fin de l'époque romaine, on pourrait envisager une telle possibilité dans le cas de York. La fouille partielle de cet édifice a montré les transformations qui eurent lieu vers la fin du 4e siècle et a notamment révélé la présence, dans la partie sud-est de la nef, presque à hauteur des dernières colonnes, d'un squelette masculin incomplet et désarticulé dont le crâne portait des traces de blessures *ante mortem* suffisamment graves pour avoir causé la mort de l'individu. Ce dépôt fut scellé par un nouveau sol mis en place concluant une campagne de travaux qui avait modifié l'organisation de l'espace intérieur en créant de nouveaux cloisonnements (Phillips et Heywood 1995 : 57-61, avec la fig. 8, et p. 63 ; fig. 14.6).

M. Carver souligne dans la synthèse que cela suggère une nouvelle fonction rituelle de l'édifice mais sans aller plus loin (*Ibid.* : 185). Bien qu'il puisse paraître tentant de proposer la conversion de la basilique en lieu de culte chrétien en identifiant les restes osseux à un dépôt de fondation, cette hypothèse n'est guère acceptable à une date aussi haute, où l'Eglise interdisait le déplacement et la fragmentation des corps saints. Ainsi, pour l'heure, le seul élément qui puisse révéler la proximité d'un édifice chrétien est une tuile gravée d'un chrisme découverte en 1968 sous l'extrémité orientale de la nef de l'actuelle cathédrale, c'est-à-dire immédiatement au nord de l'ancien quartier général (Thomas 1981 : 107).

Les origines de la cathédrale Saint-Pierre, que l'on identifie à l'église fondée par le roi Edwin juste avant son baptême célébré en 627, ont déjà été évoquées (*cf. supra*, § 3.2.), mais il convient de récapituler les données textuelles, topographiques et archéologiques relatives à tout le quartier épiscopal entre le début du 7e siècle et la construction de la cathédrale normande en 1071, des données qui ont fait l'objet de nombreuses interprétations, parfois contradictoires. Des sources écrites les plus anciennes, on peut extraire une série d'informations de natures différentes, en premier lieu quelques rares données sur l'état du bâtiment et son architecture (Tweddle, Moulden et Logan 1999 : 180-181) :

- l'église de pierre, qui remplaça le premier édifice en bois, fut achevée par le successeur d'Edwin, Oswald (*HE*, II-14) ;
- après une période de faible entretien, voire d'abandon, peut-être due au regain du paganisme après la mort d'Edwin, des réparations et des embellissement furent entrepris par Wilfrid, nommé évêque d'York en 669 ;
- en 741, l'église subit un incendie.

A York, comme dans d'autres cathédrales, une fonction funéraire est attestée à partir du 7e siècle pour des souverains, des membres de la famille royale ou encore de grands ecclésiastiques (Mauskopf Deliyannis 1995 : 117-118 ; Rollason, Gore et Fellows-Jensen 1998 : 135-136 et146-148). Le chef d'Edwin fut déposé en 633 dans la chapelle dédiée au pape Grégoire et deux de ses enfants morts en bas âge avaient dû être inhumés dans la cathédrale auparavant (*HE*, II-20 et II-14). La même hypothèse est formulée pour les rois Ælfwine (mort en 679) et Eadberht (qui régna de 737 à 758 et mourut dix ans après son abdication), inhumé dans la même chapelle (*porticus*) que son frère l'archevêque Egbert, ainsi que pour Osbald (mort en 799). Dans le cas de l'archevêque Eanbald Ier, disparu en 796, le texte permet d'être affirmatif. Certains souverains d'origine scandinave, tel Guthred (roi de Northumbrie entre 880/885 et 895), perpétuèrent cette pratique, qui était toutefois demeurée limitée du temps des rois angles (Hall 2001 : 51 ; Tweddle, Moulden et Logan 1999 : 132).

Enfin, les textes éclairent le statut de la cathédrale, devenue siège archiépiscopal de manière définitive en 735, et l'organisation de la communauté à laquelle, selon Alcuin, le successeur de Wilfrid, Bosa (678/679-706), imposa un mode de vie monastique ou quasi-

monastique (Rollason, Gore et Fellows-Jensen 1998 : 153-155). A la fin de la période considérée, York Minster apparaît comme l'une des rares cathédrales d'Angleterre où la *vita communis*, fondée sur la Règle de Chrodegang, avait été introduite vers le milieu du 11e siècle par des évêques d'origine lotharigienne, ou élevés dans cette partie de l'empire, tels qu'Ealdred de York (1061-1069), une réforme qui ne fut pas sans conséquence sur l'organisation de l'espace ecclésiastique (Barrow 1994 : 33).

Le principal débat relatif à la cathédrale pré-normande porte sur sa localisation, et partant sur la restitution de l'ensemble épiscopal au haut Moyen Âge, le travail de C. Norton ayant bousculé les hypothèses antérieures, un débat dont les grandes lignes seront résumées.

Les fouilles conduites dans l'emprise du bras sud du transept de la cathédrale et juste à l'extérieur n'ayant pas mis au jour la cathédrale du 7e siècle sous l'église médiévale, la majorité des auteurs s'accorde pour la situer dans la cour de l'ancien quartier général, au sud donc (Phillips et Heywood 1995 : 75-92 ; 191-193). Cette hypothèse est fondée sur la présence de sépultures confinées dans les limites de l'ancienne basilique, dont un mur était encore en élévation à l'extrémité sud-est et qui aurait déterminé l'orientation nord-est/sud-ouest des tombes (fig. 14.7 et 14.8). Cette phase d'inhumations, qui a rassemblé 109 tombes, en incluant quelques cas incertains, a été amorcée au 9e siècle (une datation fondée sur la céramique des niveaux sous-jacents et sur des monnaies contenues dans les tombes elles-mêmes, qui ont aussi livré de la céramique anglo-scandinave) et elle était scellée par un niveau de cour établi après l'achèvement de la cathédrale de Thomas de Bayeux vers 1100. En outre, cinq sépultures sur lit de charbon de bois ont été soumises à des analyses au ^{14}C, qui ont confirmé la fourchette chronologique fondée sur les données mobilières. L'identification des restes osseux, correspondant à 67 individus, a clairement montré la présence d'adultes des deux sexes et celle d'enfants.

Ces sépultures ne représentent probablement pas le cimetière le plus ancien de ce secteur. Dix-sept stèles découvertes en remploi dans des niveaux plus tardifs peuvent être datées de la fin du 7e siècle et du 8e siècle, ce qui implique la proximité d'un espace funéraire d'époque angle, le déplacement de ces blocs sculptés sur une grande distance étant considéré comme peu probable (*Ibid.* : 193 et 433-444). La datation de ces stèles comme leur lieu de découverte conduisent à les associer avec la première église fondée dans l'ancien fort, l'hypothèse d'un lieu d'inhumation dissocié d'un édifice religieux paraissant ici peu probable. Dans ce cas, la cathédrale aurait été accompagnée d'un cimetière à partir de la fin du 7e siècle.

Outre l'église épiscopale qui, localisée dans l'ancien quartier général, constituerait un exemple supplémentaire d'édifice chrétien implanté au centre de constructions antiques importantes, la topographie religieuse anglo-saxonne aurait pu inclure trois autres édifices proches qui respectent les alignements antiques nord-ouest/sud-est ou nord-est/sud-ouest (fig. 14.9) : dans l'emprise du fort, St Michael-le-Belfrey et St John-del-Pyke, à l'extérieur, vers l'est, Bedern Chapel, l'hypothèse paraissant plus solide pour la première de ces églises,

implantée sur l'aile sud-ouest du quartier général (Tweddle, Moulden et Logan 1999 : 181-183 et fig. 45).

En procédant à une analyse topographique régressive, C. Norton a proposé en 1998 un tout autre schéma. La base du raisonnement, dont on ne peut reprendre tous les détails, tient dans l'affirmation première, fondée sur des sources textuelles et planimétriques, d'une grande continuité dans l'implantation du palais épiscopal et des maisons canoniales (qui auraient succédé aux bâtiments communautaires antérieurs) entre la fin du haut Moyen Âge et l'époque normande. C'est ainsi qu'émerge un espace quadrangulaire de 2 acres (0,8 ha), entouré par les bâtiments résidentiels du Moyen Âge central (palais et maisons) sur trois côtés et que le site de la nouvelle cathédrale romane, construite sur le quatrième côté, aurait respecté (fig.14.9).

La pérennité de ce tracé conduit C. Norton à y voir l'enclos épiscopal primitif au centre duquel se serait dressée la cathédrale Saint-Pierre, à laquelle trois autres églises auraient été progressivement adjointes, un processus éclairé par des mentions textuelles quelque peu fragiles, toutes empruntées à Alcuin pour les plus anciennes. Tout d'abord, Alcuin relate la vision d'un jeune homme qui priait « *Christi genetricis in aula* », un événement dont l'auteur a été témoin dans son enfance : C. Norton y voit la preuve d'une église dédiée à la Vierge fondée avant le milieu du 8e siècle et sur la base d'indices textuels et architecturaux relatifs à une chapelle portant la même dédicace au 12e siècle, il la localise dans l'angle sud-est de l'enclos. Ce faisant, il restitue un tandem ecclésial associant une dédicace à l'un des princes des apôtres et une dédicace à la Vierge, comme il en existe d'autres exemples en Angleterre au haut Moyen Âge.

Ensuite, serait intervenue la construction de la célèbre église *Alma Sophia*, qui fut consacrée par l'archevêque Aelberht quelques jours avant sa mort, en 780. Les quelques lignes d'Alcuin, seul témoignage textuel relatif à cette fondation à laquelle il a participé, suggère une église de grande taille, puisqu'elle contenait trente autels et de nombreuses galeries, la mention de « solides colonnes supportant des arcs courbes » étant traditionnellement interprétée comme l'indice d'un plan centré. La localisation de cet édifice a fait l'objet de nombreux débats, certains historiens faisant de cette église le remplaçant de la cathédrale primitive, des discussions qui semblaient avoir été closes par la démonstration de R. Morris en faveur d'un établissement bien distinct du *minster* et implanté au centre de l'ancienne *colonia* (*cf. infra*, § 3.5.3.). C. Norton, au contraire, associe *Alma Sophia* à l'ensemble épiscopal ; il la situe à l'emplacement de la salle capitulaire du 13e siècle dont le plan en rotonde aurait perpétué un édifice antérieur de même forme (référence est aussi faite ici à l'église circulaire dédiée à *Agia Sophia* qui était en cours de construction à Bénévent dans les années 750). L'existence d'une église plus ancienne expliquerait l'orientation divergente de la salle capitulaire par rapport à celle du *minster*.

Enfin, l'ensemble aurait été complété par la construction d'un clocher séparé, dont la première attestation pourrait remonter à une lettre d'Alcuin de 801 adressée à l'archevêque

Eanbald et accompagnant plusieurs dons, incluant celui de cent livres de plomb destinées à la couverture d'une construction désignée sous l'expression « *domuncula cloccarum* » (Rollason, Gore et Fellows-Jensen 1998 : 162-163). Ce terme pourrait renvoyer à une structure indépendante, un beffroi, plutôt qu'à un clocher incorporé à une église (ce que propose aussi la traduction offerte par D. Rollason) et C. Norton avance un certain nombre d'arguments pour le situer à l'emplacement de l'église St Michael-le-Belfrey, qui en tirerait son qualificatif.

C'est donc principalement au nord, et non pas au sud, de l'actuelle cathédrale que cet auteur restitue le groupe épiscopal primitif, dont l'enclos et les églises qu'il contenaient auraient néanmoins déterminé l'orientation des sépultures fouillées dans l'emprise de l'ancienne basilique ; celles-ci, distantes de l'édifice épiscopal, représenteraient un cimetière laïc fondé en raison de la croissance de la population de York à partir du 9e siècle. L'orientation de l'enclos, toujours prégnant dans le paysage urbain au 11e siècle, aurait aussi influencé celle d'un bon nombre d'églises paroissiales de York.

Des propositions de C. Norton, toutes ne peuvent être retenues compte tenu du caractère très ténu des informations textuelles et de la fragilité des déductions successives. Il paraît notamment peu probable que l'enclos restitué ait déterminé l'orientation des sépultures mises au jour à une cinquantaine de mètres au sud. Leur implantation a plus sûrement été commandée par les vestiges encore en élévation de la basilique civile. Quant à la localisation d'*Alma Sophia* au sein du groupe épiscopal, elle semble encore plus fragile. La chaîne d'hypothèses sur laquelle elle s'appuie ne peut emporter l'adhésion face à l'analyse étayée des sources conduite par R. Morris (Morris 1986 ; *cf. infra*, § 3.5.3). Si la restitution d'un espace quadrangulaire délimité par le palais épiscopal, dont ne subsiste plus aujourd'hui que l'ancienne chapelle du 13e siècle, et les bâtiments canoniaux du Moyen Âge central paraît fondée, son ancienneté, qui repose principalement sur la divergence d'orientation avec la cathédrale romane, reste à établir. Faut-il y voir un élément premier, et même fondateur, de la topographie religieuse anglo-saxonne ou peut-il résulter de l'introduction d'une vie commune régulière aux alentours du milieu du 11e siècle : un changement qui aurait entraîné, comme dans d'autres lieux, la formation d'un enclos canonial, à proximité de la cathédrale (*cf. supra*) ? Seules des fouilles extensives pourraient apporter la réponse aux multiples questions que soulève la topographie religieuse précoce de ce secteur de la ville.

Que l'église primitive ait été située au nord ou au sud de l'actuelle cathédrale, la construction entreprise par le nouvel archevêque normand l'aurait épargnée afin d'en poursuivre l'utilisation pendant la durée du chantier, comme ce fut le cas à Winchester, par exemple. Malgré les nombreuses reconstructions ultérieures, le plan de l'église romane, achevée vers 1100, est bien connu et se distingue des schémas anglo-normands habituels, notamment par l'absence de bas-côtés (Fernie 2000 : 122-124).

3.5. Eglises paroissiales et cimetières antérieurs à 1100

A la fin du Moyen Âge, York comptait quatre monastères et autant de prieurés ainsi que 44 églises paroissiales. *Domesday Book* cite neuf institutions ecclésiastiques : la cathédrale, le prieuré de la Sainte-Trinité, Micklegate, six églises paroissiales dénommées (Sainte-Croix, Saint-Cuthbert, Toussaints, Saint-André, Saint-Martin et Notre-Dame) et une septième qui ne l'est pas. L'existence de plusieurs églises portant la même dédicace rend délicate l'identification de ces fondations supposées antérieures à la Conquête dans plusieurs cas et les données architecturales ne permettent pas toujours de trancher (Tweddle, Moulden et Logan 1999 : 177). Inversement, l'origine d'autres sites religieux mentionnés parfois seulement après la Conquête est éclairée, avec plus ou moins de précision, par des découvertes archéologiques, principalement de nature funéraire (fig. 14.10).

3.5.1. Dans l'emprise de l'ancien fort

A Swinegate, un cimetière probablement associé à l'ancienne église Saint-Benet citée pour la première fois en 1154 et apparemment fermée autour de 1300, a été fouillé en 1990 (Hall 2002). Sur un total de 44 sépultures, pratiquées en cercueils chevillés, 23 ont fait l'objet d'une analyse dendrochronologique qui a révélé l'abatage des bois à l'époque anglo-scandinave, l'un des échantillons ayant été plus précisément daté de la période 975-1001 (Hall 2004a : 289).

3.5.2. Sur la rive nord-est du fleuve Ouse

- *St Mary-Castlegate*

Des bases et des chapiteaux pouvant remonter au 7e siècle ont été retrouvés dans les fondations de l'arc triomphal de l'église, construite peu avant la Conquête : leur présence suggère celle d'un édifice religieux important qui pourrait correspondre à l'*aula* dédiée à Notre-Dame citée par Alcuin (*cf. supra*) (Moulden et Tweddle 1986 : 11 ; Wenham *et al.* 1987 : 147-165).

- *All Saints, Pavement*

Des fouilles conduites dans la partie occidentale du bas-côté sud de cette église, située au carrefour de Coppergate et de High Ousegate, ont mis partiellement au jour les fondations de pierre d'un petit édifice à nef unique et chevet rectangulaire dont la construction peut remonter au début du 10e siècle : c'est à cette période que fut créée la rue Coppergate et qu'est attribuée une dalle funéraire découverte en 1963 (Hall 2004a : 288).

- *St Helen-on-the-Walls*

La datation de la première église, qui a pris la forme d'un petit bâtiment rectangulaire, n'est pas très assurée car elle ne repose que sur quelques tessons dont l'assemblage renvoie à une fourchette comprise entre la fin du 9e siècle et celle du 10e siècle. La fondation de l'église est à l'origine de la fonction funéraire mais une seule tombe, située à l'extérieur, côté est, peut être associée de manière certaine au premier état de l'édifice (Magilton 1980 : 16-18). L'utilisation funéraire s'est s'intensifiée après l'agrandissement de l'église dans le courant du 12e siècle et a perduré jusqu'au milieu du 16e siècle (Dawes et Magilton 1980 : 17-18).

- *Château de York*

En 1992, un cimetière a été fouillé dans l'emprise du château, où il avait été scellé par le rempart de la basse-cour. Il devait être associé à une église qui fut détruite pour la construction d'un donjon (Clifford Tower) par Guillaume le Conquérant, comme ce fut le cas dans plusieurs villes après la Conquête (Hall 2002, 2004a : 288).

- *Fishergate, Saint-André*

Sur le site de Fishergate, sur la rive orientale de la rivière Foss, une série de fosses et de structures attestant une occupation de la fin du 10e siècle ou du début du 11e siècle a été recouverte par une soixantaine d'inhumations entourant pour la plupart l'emprise d'un sol en argile considéré comme l'indice d'une construction en bois susceptible de correspondre à une première église. Parmi un ensemble de onze tombes établies à l'est de l'église, huit squelettes portaient des traces de blessures coupantes interprétées par les archéologues comme indicatives d'une mort violente, peut-être lors d'un même combat, la disposition régulière des fosses, en deux rangées, suggérant des inhumations simultanées. Ce cimetière est identifié à celui de l'église Saint-André mentionnée par *Domesday Book* et qui a pu être reconstruite en pierre sur un terrain adjacent dans la seconde moitié du 11e siècle (Stroud et Kemp 1993 : 127 et 131).

3.5.3. Sur la rive sud-ouest du fleuve Ouse

C'est dans l'emprise de l'ancienne colonie, où cinq églises paroissiales ont des origines antérieures à la Conquête, que les observations les plus nombreuses ont été effectuées, notamment sur les sites des deux églises dédiées à la Vierge. Un premier bilan de l'occupation de cette partie de la ville médiévale au haut Moyen Âge a été publié en 1986, dans lequel on trouve un catalogue des sites fouillés et des découvertes mobilières ponctuelles (Moulden et Tweddle 1986 : 24-36) ; en l'absence de travaux plus récents, cet ouvrage servira de référence première.

- *St Mary-Bishophill-Junior*

Des fouilles entreprises au nord de l'église dans les années 60 ont livré quatre sépultures, dont deux contenant du mobilier attribuable au 10e siècle, y compris un penny de Saint-Pierre appartenant à une série habituellement attribuée aux années 905-915 (Wenham *et al.* 1987 : 75-83). Deux autres tombes et les restes d'une troisième ont été observées à quelques mètres au nord (Florence Row), mais on ne peut affirmer leur contemporanéité avec le premier groupe : leur association à un même ensemble est fondée sur le fait qu'elles étaient toutes déposées à l'intérieur d'un ancien bâtiment romain. Ces inhumations présentaient une orientation ouest-est distincte de celle de l'église du 11e siècle, elle-même parallèle à la trame antique, un constat qui a suscité trois explications possibles : ou bien ces tombes étaient en relation avec une église proche mais non reconnue ou bien leur orientation a été déterminée par une autre structure religieuse, un peu plus distante, telle l'église de la Trinité ; ou enfin, il pourrait s'agir d'un petit groupe isolé.

Sur la base du mobilier des sépultures 1 et 4, considéré comme typiquement scandinave, les archéologues ont déduit l'origine ethnique des individus inhumés qui seraient les descendants des immigrants installés dans le Yorkshire à partir de 876 : une interprétation qui ne serait sans doute plus retenue aujourd'hui sous cette forme, l'adoption de pratiques funéraires pouvant traduire des choix culturels plus qu'une origine géographique stricte. Cette assimilation entre mobilier et appartenance ethnique conduit les auteurs à souligner le processus d'assimilation en cours à York aux 10e-11e siècles, puisque les nouveaux venus auraient été inhumés dans un environnement chrétien. Ceci repose sur la découverte de cinq fragments de croix sculptées, presque tous réutilisés dans la maçonnerie de l'église et qui peuvent remonter aux 8e-9e siècles (Tweddle, Moulden et Logan 1999 : 244-245 ; Wenham *et al.* 1987 : 118-122).

Dans l'état actuel des connaissances, l'usage funéraire du site est antérieur à la première église identifiée mais en l'absence de fouilles étendues cette relation chronologique ne peut être affirmée. Si une église a été fondée aux 8e-9e siècles, comme peuvent le suggérer les fragments de croix sculptées découverts sur place, elle a pu faire partie d'un important ensemble ecclésiastique probablement implanté au sommet de la colline (*cf. infra*).

- *St Mary-Bishophill-Senior*

Ce site a fait l'objet de plusieurs campagnes de fouilles dont les principaux résultats sont résumés dans le bilan de l'occupation anglo-scandinave de cette partie de la ville dressé il y a une vingtaine d'années (Moulden et Tweddle 1986 : 10-11 ; 53-55), seule l'opération conduite en 1964 ayant été publiée en détail (Ramm 1976).

Ce secteur résidentiel de l'ancienne *colonia* a été abandonné au 5e siècle et bien qu'une partie des constructions antiques soit restée visible, aucune autre occupation n'est attestée avant l'usage funéraire du terrain qui a pu commencer au 10e siècle. Trois sépultures perturbées, qui auraient été déposées à l'intérieur d'un enclos maçonné, ont été reconnues par

H. Ramm (1976 : fig. 5) et deux autres par M. Carver (Moulden et Tweddle 1986 : 54-55) : l'une, qui a recoupé un drain détruit au début du 4e siècle, a pu être inhumée à n'importe quelle date au-delà tandis que la seconde présentait un lit de charbon de bois, un usage fréquemment constaté aux 9e-10e siècles et généralement considéré comme un indice de haut rang. La découverte d'un élément de parure en argent, d'influence scandinave et attribué au début du 10e siècle, serait aussi l'indice de la richesse vestimentaire de certains défunts (Hall 1998). Vingt-deux fragments de sculptures lapidaires (croix, stèles ou couvercles), principalement datés du 10e siècle, sur des critères stylistiques, ont été découverts lors de la démolition de l'église.

Ces différents indices suggèrent donc la fondation au 10e siècle d'un cimetière qui, suppose-t-on, était associé à une église antérieure à l'édifice mis au jour par la fouille, une petite construction à nef unique et chevet plat attribuée à la fin du 11e siècle (Ramm 1976 : 46-47). La fondation primitive aurait pu être d'origine épiscopale et destinée à desservir le domaine de l'archevêque dans ce secteur ou bien représenter un élément incorporé à un ensemble ecclésiastique établi précocement sur la colline (Wenham *et al.* 1987 : 89) (*cf. infra*).

- *Prieuré de la Sainte-Trinité*

L'analyse des sources écrites entreprise par R. Morris autour de la question d'*Alma Sophia* l'a conduit à proposer le site de ce prieuré comme le successeur de l'église dédiée en 780 (Morris 1986). L'auteur a d'abord démontré l'existence de deux établissements majeurs à York, tous deux placés sous le patronage de l'archevêque mais bien distincts, la cathédrale Saint-Pierre d'un côté et un *minster* de l'autre ; cette dualité attestée par des sources antérieures à l'époque scandinave trouve écho dans *Domesday Book*, où les deux communautés majeures de la ville sont la cathédrale et le *minster* de la Sainte-Trinité. La deuxième étape du raisonnement porte sur la proximité, sur le plan théologique, des dédicaces à la Sainte-Trinité ou au Christ (première dénomination du prieuré) avec la notion de sagesse, comme l'exprime Alcuin lui-même. Ces éléments aboutissent à faire du *minster* dédié à la Trinité le successeur de la fondation de 780 et donc à placer le deuxième pôle religieux de la ville au cœur de l'ancienne colonie, où il aurait pu occuper le site du *forum*, selon un dispositif symétrique, en quelque sorte, à celui de la cathédrale implantée dans le quartier général du fort romain.

Cette interprétation, qui avait emporté l'adhésion des chercheurs avant les travaux de C. Norton et semble l'avoir conservée (Blair 2005 : 126, note 219), n'est étayée par aucune découverte archéologique sur le site même du prieuré, à l'exception de la découverte de deux sculptures qui semblent anglo-scandinaves (Moulden et Tweddle 1986 : 11). Mais, des données disponibles à l'échelle de tout le quartier, émerge l'hypothèse d'un groupe d'églises qui auraient pu environner la fondation de 780 : aux deux édifices dédiés à la Vierge examinés plus haut, pourrait s'ajouter Saint-Grégoire dont le cimetière a livré des sépultures

alignées nord-est/sud-ouest, donc sur l'axe de la voie d'origine antique conduisant au pont (Micklegate Bar), une orientation qu'aurait pu reprendre une église ancienne sur le site de Saint-Grégoire ou de la Sainte-Trinité même (Tweddle, Moulden et Logan 1999 : 185). L'église voisine de St Martin-with-Gregory présente aussi dans sa maçonnerie trois fragments de sculptures funéraires qui semblent antérieurs à la Conquête (Moulden et Tweddle 1986 : 11). Ces indices, il faut en convenir, demeurent ténus, et à ce jour l'hypothèse d'un grand ensemble ecclésiastique fondé au sud du fleuve Ouse, sur Bishophill, à partir de la fin du 8e siècle demande encore une confirmation archéologique par la mise au jour des églises elles-mêmes.

- *Clementhorpe*

Hors les murs de ce quartier, il existe des informations textuelles et archéologiques en faveur de la fondation d'une église sur le site du monastère féminin de Clementhorpe avant la Conquête (*Ibid.* : 57- 61).

BIBLIOGRAPHIE

- Barrow 1994

Barrow J., English cathedral communities and reform in the late tenth and eleventh centuries, *in* Rollason D., Harvey M. et Prestwich M. (éd.), *Anglo-Norman Durham 1093-1193*, Woodbridge, Boydell : 25-39.

- Blair 2005

Blair J., *The Church in Anglo-Saxon Society*, Oxford, Oxford University Press.

- Dawes et Magilton 1980

Dawes J. et Magilton J. R., *The Cemetery of St Helen-on-the-Walls, Aldwark*, York, The Council for British Archaeology (The Archaeology of York. The medieval cemeteries, 12/1).

- Fellows-Jensen 2004

Fellows-Jensen G., The Anglo-Scandinavian Street-Names of York, *in* Hall R. A. (éd.), *Aspects of Anglo-Scandinavian York*, York, The Council for British Archaeology : 357-371 (The Archaeology of York. Anglo-Scandinavian York, 8/4).

- Fernie 2000

Fernie E., *The Architecture of Norman England*, Oxford, Oxford University Press.

- Hall 1984

Hall R. A., *The excavation at York, The Viking dig*, Londres.

- Hall 1991

Hall R. A., Sources for Pre-Conquest York, *in* Wood I. et Lund N. (éd.), *People and Places in Northern Europe, 500-1600. Essays in honour of Peter Hayes Sawyer*, Woodbridge, Boydell Press : 83-94.

- Hall 1998

Hall R. A., A Silver Appliqué from St Mary Bishophill Senior, York, *Yorkshire Archaeological Journal*, 70 : 61-66.

- Hall 2000

Hall R. A., Anglo-Scandinavian Attitudes: Archaeological Ambiguities in Late Ninth-to Mid-Eleventh-Century York, *in* Hadley D. M. et Richards J. D. (éd.), *Cultures in Contact:*

Scandinavian Settlement in England in the Ninth and Tenth Centuries, Turnhout, Brepols : 311-324.
- Hall 2001
Hall R. A., Anglo-Saxon and Viking-Age York, *in* Nuttgens P. (éd.), *The History of York*, Pickering/Blackthorn Press : 39-67.
- Hall 2002
Hall R. A., God, the Vikings and St Benet, *Yorkshire Archaeology Today*, 2- January : 10.
- Hall2004a
Hall R. A., Jorvik: A Viking-Age City, *in* Hines J., Lane A. et Redknap M. (éd.), *Land, Sea and Home*, Leeds, Maney Publishing : 283-295 (The Society for Medieval Archaeology, Monograph 20).
- Hall 2004b
Hall R. A., The Topography of Anglo-Scandinavian York, *in* Hall R. A. (éd.), *Aspects of Anglo-Scandinavian York*, York, The Council for British Archaeology : 488-497 (The Archaeology of York. Anglo-Scandinavian York, 8/4).
- Hall 2004c
Hall R. A. (éd.), *Aspects of Anglo-Scandinavian York*, York, The Council for British Archaeology (The Archaeology of York. Anglo-Scandinavian York, 8/4).
- Kemp 1996
Kemp R. L., *Anglian Settlement at 46-54 Fishergate, York*, York, The Council for British Archaeology (The Archaeology of York. Anglian York, 7/1).
- Magilton 1980
Magilton J. R., *The Church of St Helen-on-the-Walls, Aldwark*, York, The Council for British Archaeology (The Archaeology of York. The Medieval Walled City north east of the Ouse, 10/1).
- Mainman et Rogers 2004
Mainman A. et Rogers N., Craft and Economy in Anglo-Scandinavian York, *in* Hall R. A. (éd.), *Aspects of Anglo-Scandinavian York*, York, The Council for British Archaeology : 459-487 (The Archaeology of York. Anglo-Scandinavian York, 8/4).
- Mauskopf Deliyannis 1995
Mauskopf Deliyannis D., Church Burial in Anglo-Saxon England: the Prerogative of Kings, *Frümittelalterliche Studien*, 29 : 96-119.
- Morris 1986
Morris R., Alcuin, York and the alma sophia, *in* Butler L. et Morris R. (éd.), *The Anglo-Saxon Church. Papers on history, architecture, and archaeology in honour of Dr H M Taylor*, Londres, The Council for British Archaeology : 80-89 (CBA Research Report, 60).
- Moulden et Tweddle 1986
Moulden J. et Tweddle D., *Anglo-Scandinavian Settlement South-West of the Ouse*, Londres (The Archaeology of York. Anglo-Scandinavian York, 8/1).
- Ottaway 2004
Ottaway P., *Roman York*, Stroud, Tempus.
- Phillips et Heywood 1995
Phillips D. et Heywood B., *Excavations at York Minster Volume I From Roman fortress to Norman cathedral. Part 1 The site*, Londres, Royal Commission on the Historical Monuments of England.
- Ramm 1976
Ramm H. G., The church of St Mary, Bishophill Senior, York: Excavations, 1964, *Yorkshire Archaeological Journal*, 48 : 35-68.

- Rollason Gore et Fellows-Jensen 1998
Rollason D., Gore D. et Fellows-Jensen G., *Sources for York History to AD 1100*, York, The Council for British Archaeology (The Archaeology of York, 1).
- Stocker 2000
Stocker D. A., Monuments and merchants: irregularities in the distribution of stone sculpture in Lincolnshire and Yorkshire in the tenth century, *in* Hadley D. M. et Richards J. D. (éd.), *Cultures in Contact: Scandinavian Settlement in England in the Ninth and Tenth Centuries*, Turnhout, Brepols : 179-212.
- Stroud et Kemp 1993
Stroud G. et Kemp R. L., *Cemeteries of the Church and Priory of St Andrew, Fishergate*, York, The Council for British Archaeology (The Archaeology of York. The Medieval Cemeteries, 12/2).
- Thomas 1981
Thomas C., *Christianity in Roman Britain to AD 500*, Londres, B.T. Batsford LTD.
- Tweddle 1992
Tweddle D., *The Anglian Helmet from 16-22 Coppergate*, York, The Council for British Archaeology (The Archaeology of York. The Small Finds,17/8).
- Tweddle 1999
Tweddle D., Moulden J. et Logan E., *Anglian York: A Survey of the Evidence*, York, The Council for British Archaeology (The Archaeology of York. Anglian York, 7/2).
- Wenham *et al.* 1987
Wenham L. P. *et al.*, *St Mary Bishophill Junior and St Mary Castlegate*, Londres, (The Archaeology of York. Anglo-Scandinavian York, 8/2).

DEUXIÈME PARTIE

SYNTHÈSE

CHAPITRE PREMIER

LES TRANSFORMATIONS DE LA TOPOGRAPHIE RELIGIEUSE ET FUNERAIRE DU 4e AU 6e SIECLE

Le principe essentiel qui commande la topographie funéraire dans le monde romain, celui de la séparation des espaces respectivement dévolus aux vivants et aux défunts, est bien connu et de multiples travaux ont analysé ces usages dans les différentes provinces de l'Empire, tant en milieu urbain qu'en milieu rural. La Bretagne romaine ne faisant pas exception, la présentation des données antérieures au 4e siècle sera limitée à quelques observations de portée générale ou méthodologique, utiles à la poursuite de l'analyse.

Il est maintenant bien établi que la christianisation n'a pas bouleversé les usages du monde antique en matière funéraire et que l'organisation du paysage religieux qui a progressivement émergé a été commandée par cette séparation de l'espace, particulièrement perceptible dans les villes de statut épiscopal : au cœur de la zone habitée, désormais réduite, ont été édifiées les constructions destinées à la liturgie eucharistique et baptismale, autrement dit le groupe épiscopal, tandis qu'à la périphérie, dans l'emprise de nécropoles pré-existantes, étaient bâties des églises à vocation funéraire : là était célébré, sur le lieu de leur martyre ou de leur tombeau, le culte des saints, dont l'importance dans la formation de la communauté ecclésiale a été démontrée par de multiples travaux, au premier rang desquels figurent ceux de Peter Brown[1].

Ce schéma topographique a été clairement démontré par l'entreprise collective et de longue haleine, maintenant en voie d'achèvement, que constitue *La topographie chrétienne des Cités de la Gaule des origines au milieu du VIIIe siècle*, pour citer le titre complet d'une collection qui ne compte pas moins de treize volumes aujourd'hui. Si tous les territoires de l'ancien Empire romain ne bénéficient pas d'une enquête systématique de même ampleur, les travaux consacrés à la genèse du paysage chrétien et à ses premiers monuments sont légions, comme l'a montré le bilan bibliographique dressé par Claire Sotinel en 2000, qui met en évidence les lignes de force de la recherche actuelle en la matière[2].

Si les travaux portant sur la Bretagne romaine occupent une faible place dans cette abondante bibliographie, comparé aux régions plus méridionales de l'Empire, les données susceptibles d'éclairer la genèse de la topographie chrétienne méritent d'être examinées en

---

[1]. P. Brown, *Le culte des saints. Son essor et sa fonction dans la chrétienté latine*, Paris, Cerf, 1984. La traduction de ce culte sur le plan funéraire a été particulièrement étudiée par Yvette Duval (Y. Duval, *Auprès des saints, corps et âmes. L'inhumation "ad sanctos" dans la chrétienté d'Orient et d'Occident du IIIe au VIIe siècle*, Paris, Etudes augustiniennes, 1988).

[2]. C. Sotinel, Lieux de culte et sanctuaires dans le christianisme ancien : enquête bibliographique, *in* A. Vauchez (éd.), *Lieux sacrés, lieux de culte, sanctuaires. Approches terminologiques, méthodologiques, historiques et monographiques*, Rome, Ecole française de Rome, 2000.

regard du modèle continental défini à gros traits. Ainsi, je dresserai d'abord un bilan critique des connaissances relatives aux lieux de culte d'origine romaine dans les cités de Bretagne avant d'aborder l'évolution des sites funéraires. Enfin, en conclusion, ces changements seront appréciés au sein de la question plus générale qui leur donne sens, à savoir l'évolution de la ville pendant l'Antiquité tardive, ici définie entre la fin du 4e siècle et le 6e siècle, une question qui ne se pose pas moins pour la Bretagne que pour le reste de l'Empire.

1. Les premiers lieux de culte chretiens en milieu urbain : bilan critique

L'identification des lieux de culte primitifs, en Bretagne romaine, se heurte à une double difficulté : la détermination de la fonction des édifices, quand il s'agit de sites fouillés, et leur datation. Non seulement peu de vestiges révélés par l'archéologie échappent au doute mais encore la majorité des hypothèses repose sur des données ultérieures, de nature textuelle, topographique, voire architecturale dont il convient d'évaluer la solidité.

– Des églises précoces sans lendemain : le témoignage incertain de l'archéologie

D'une part, la nature même de l'édifice est souvent incertaine car, en l'absence de traits discriminants, tels que des traces du mobilier liturgique ou des décors, le plan basilical peut renvoyer à d'autres fonctions. Les vestiges mis au jour dans la ville basse de **Lincoln**, sur le site de Flaxengate fouillé dans des conditions difficiles, correspondent sans nul doute à un vaste bâtiment à abside orientale – peut-être flanqué d'un portique au nord – dont le sol de mortier comme les fragments de marbre importé et d'enduits découverts dans les niveaux de démolition attestent la qualité architecturale (fig. 13.12). Si ses caractéristiques comme son appartenance au 4e siècle autorisent une interprétation religieuse, elles n'excluent pas celle d'une salle de réunion et d'audience pour le gouverneur, après l'élévation de Lincoln au rang de capitale provinciale. Dans le cas de **Londres**, les structures observées sur le site de Colchester House, malgré leur caractère très partiel, comme à Lincoln, fondent néanmoins la restitution, par symétrie, d'un plan basilical à cinq vaisseaux dont l'extrémité orientale était séparée du reste du bâtiment par une paroi et qui présentait un puits en son centre (fig. 4.4). Ce plan est rapproché par les auteurs de la fouille de celui de l'église Sainte-Tecla de Milan, l'un des édifices du groupe épiscopal, érigé à la fin du 4e siècle et qui incluait aussi un puits au milieu du vaisseau central, quelques mètres en avant de la séparation nord-sud. Tout en privilégiant une interprétation religieuse, qui ferait de cette construction la première église épiscopale de Londres, David Sankey n'exclut pas une autre fonction compatible avec le plan et les dimensions de l'édifice : celle d'un grenier impérial destiné à stocker le produit de l'annone. Dans un cas comme dans l'autre, l'édifice témoignerait du statut métropolitain de Londres à la fin du 4e siècle et des ambitions de ses constructeurs.

L'interprétation fonctionnelle est encore plus délicate quand s'ajoutent des difficultés de datation, comme l'illustre l'exemple de **Silchester**, une découverte qui remonte à la fin du 19e siècle et dont les conditions de fouille initiales, malgré de nouvelles investigations en 1961, rendent l'interprétation délicate (fig. 4). Edifié non loin du *forum*, ce bâtiment tripartite de petites dimensions, présentant une abside à l'ouest et une sorte de narthex à l'est, peut correspondre à une église, mais son attribution, probable mais non pas certaine, à la fin du 3e siècle ou au début du 4e siècle, jette le doute. Charles Thomas l'a toutefois identifié sans réserve comme un lieu de culte chrétien et a reconnu dans la structure maçonnée rectangulaire, placée sur le même axe et intégrant une petite fosse d'évacuation, un baptistère (*cf. infra*)[3]. L'interprétation religieuse a aussi la faveur de David Petts, en raison de la présence de l'abside, qu'il compare à l'abside occidentale de Saint-Séverin de Cologne édifiée au début du 4e siècle, et de l'élargissement des bas-côtés en forme de transept[4].

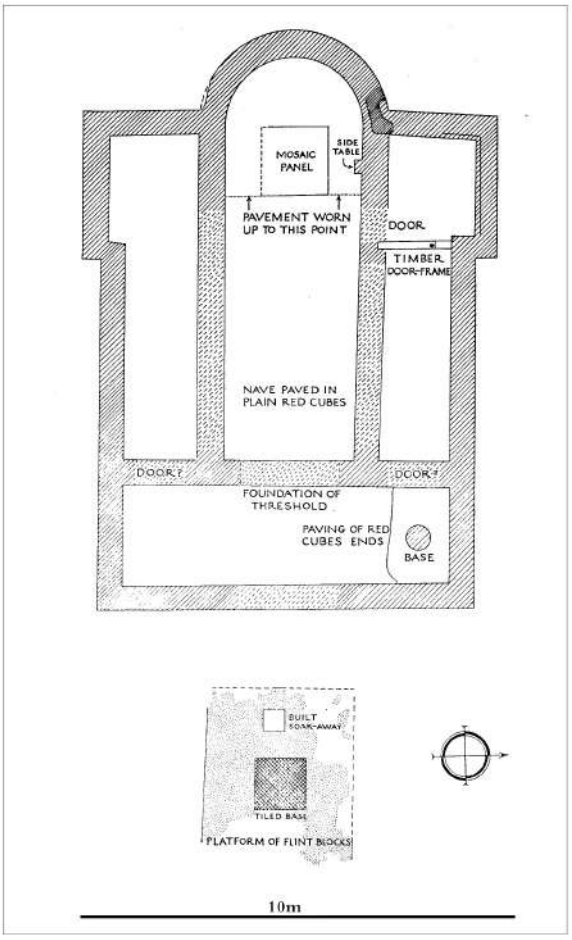


Fig. 4 : plan de l'église de Silchester (D. Petts, *Christianity in Roman Britain*, p. 58, fig. 13)

[3]. C. Thomas, *Christianity in Roman Britain to AD 500*, Londres, B.T. Batsford LTD, 1981, p. 169 et 214-216.

[4]. D. Petts, *Christianity in Roman Britain*, Stroud, Tempus, 2003, p. 57-60. Pour Saint-Séverin de Cologne, l'auteur, qui n'indique pas que dans ce premier état on a affaire à un mausolée et non pas à une église, reprend la première attribution au début du 4e siècle (des années 320) qui a été prudemment élargie à l'ensemble du 4e siècle (N. Gauthier et H. Hellenkemper, Cologne, *in* N. Gauthier, R. de La Haye et H. Hellenkemper (éd.), *Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIIIe siècle. XII, Province ecclésiastique de Cologne : Germania secunda*, Paris, De Boccard, 2002, p. 60).

La présence de sépultures à l'intérieur et/ou autour d'un bâtiment est souvent considéré comme l'indice le plus sûr de sa fonction religieuse en l'absence d'indice architectural déterminant, la présence d'une abside n'étant pas suffisante. C'est le cas qu'offre le site de Butt Road, situé à quelques centaines de mètres au sud-ouest de l'enceinte de **Colchester**. A la périphérie occidentale de cette nécropole, qui a livré plus de 700 sépultures des 3e et 4e siècles, fut érigé un bâtiment rectangulaire en pierre, couvert de tuiles, au-dessus d'une fosse pré-existante qui avait présenté une superstructure en bois (fig. 6.8). Les caractéristiques de cette fosse, comme sa position axiale au sein de l'édifice, ont conduit à l'interpréter comme une tombe, malgré l'absence d'ossements humains. La séquence chronologique restituée par les archéologues fait de l'abside semi-circulaire un ajout de même que les poteaux séparant la nef en trois vaisseaux et qui auraient été insérés en deux temps, d'abord à l'est (phase 2) puis à l'ouest (phase 3). En phase 2 ou 3, deux autres fosses de plan rectangulaire furent creusées (selon un ordre indéterminé) dans la partie orientale de l'édifice, l'une sur un axe ouest-est, au milieu des poteaux, l'autre orientée nord-sud, la « tête » alignée sur l'axe central de l'église. Malgré l'absence de restes osseux, ces fosses, qui présentent aussi des traces de structures en bois susceptibles de correspondre à des chambres voûtées, sont également interprétées comme des tombes.

Les auteurs de la fouille ont conclu de ces données deux fonctions successives. Dans un premier temps, l'édifice aurait été une salle de banquet funéraire, une interprétation fondée sur la présence de nombreux ossements d'oiseaux et de porcs et sur celle d'une construction adjacente sur poteaux, dotée d'un foyer, qui aurait fait office de cuisine pour la préparation des repas. Dans un second temps, le bâtiment aurait été transformé en église, avec l'ajout de l'abside et la division de la nef, une église funéraire compte tenu de sa localisation et de la présence de deux inhumations privilégiées, mais qui n'a pas rassemblé autour d'elle un grand nombre de tombes, ce qui exclurait le développement d'un culte martyrial. Cette interprétation n'a pas emporté l'adhésion de tous, en raison notamment des incertitudes chronologiques qui restent en suspens. Les archéologues ont attribué la construction initiale aux années 320-340, sur la base de découvertes monétaires dont la relation stratigraphique avec le bâtiment ne serait pas assurée d'après Martin Millet : pour lui, la construction remonterait à la fin du 3e siècle et aurait conservé une fonction de salle de banquet, en association aux rites païens, tout au long de son utilisation[5].

Si l'on suivait les arguments de Martin Millett, ce qui nécessiterait le ré-examen complet de l'ensemble des données, c'est toute l'interprétation générale avancée par les archéologues de Colchester qui s'effondrerait : la conversion de cette construction en église est pour eux l'un des signes de la christianisation relativement précoce d'une partie de la population, dont témoigneraient aussi certains changements dans les pratiques funéraires, principalement

[5]. M. Millett, *The romanization of Britain: an essay in archaeological interpretation*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990, cité par Petts, *Christianity in Roman Britain*, p. 66-67. A noter toutefois que la critique de Martin Millett ne pouvait s'appuyer sur la publication finale du site, parue en 1993.

l'adoption systématique de l'orientation ouest-est des tombes – toutes des inhumations – à partir des années 320-340 (*cf. infra*).

Ces quelques exemples sont ceux de sites antiques dont le caractère chrétien, pour autant qu'il soit avéré, n'a pas été pérennisé au haut Moyen Âge[6]. Plus nombreux sont les cas où l'identification de lieux de culte précoces est déduite d'un ensemble d'indices qui le plus souvent associent la localisation du site, les témoignages textuels – en général tardifs et parfois limités à la seule dédicace – et, de manière plus rare, des données matérielles fiables. C'est pourquoi, en cherchant à restituer la genèse de la topographie chrétienne des Cités de Bretagne, je m'attacherai d'abord à évaluer la validité des raisonnements, qui sont de même nature quelle que soit la situation de l'édifice dans l'espace urbain, une distinction qui interviendra plus tard dans l'analyse.

– La confrontation entre sources textuelles et sources archéologiques

St Albans s'impose pour commencer puisqu'il s'agit du seul exemple dûment attesté par des sources écrites des 5e et 6e siècles d'un lieu de culte encore en usage au haut Moyen Âge. Sans entrer dans tous les détails de la lecture complexe des témoignages textuels disponibles, dont Richard Sharpe a récemment dressé le bilan dans un article d'une grande richesse[7], rappelons les principales données. La dévotion à Alban, dont la date du martyre ne peut être déterminée avec précision, était déjà importante en 429 quand Germain d'Auxerre se rendit en Bretagne où il visita le lieu du martyre et entreprit un échange de reliques. Mais ce premier témoignage n'évoque pas de lieu précis ; Gildas, dans le *De excidio Britanniae* rédigé vers 530, si l'on s'en tient à la chronologie la plus généralement admise, est le premier à associer ce culte à *Verulamium*, regrettant que ce sanctuaire et d'autres qu'il ne nomme pas soient devenus inaccessibles en raison de la séparation existant entre « barbares » et bretons. Enfin, les propos de Bède fondent l'hypothèse de la continuité du culte, sans doute dans une enclave restée longtemps sous contrôle breton, jusqu'au début du 8e siècle : il évoque la fondation d'une basilique après l'instauration de la paix de l'Eglise et les miracles nombreux dont elle a été et est encore le lieu.

Cette série de témoignages, ajoutée à l'existence d'un monastère fondé à l'extérieur de la ville antique à la fin du haut Moyen Âge – probablement au 10e siècle plutôt qu'au 8e siècle du temps d'Offa, comme le revendique une chronique dont les parties les plus anciennes ne remontent qu'à la première moitié du 13e siècle – a conduit Wilhelm Levison à supposer que le monastère était l'héritier d'une basilique martyriale érigée au-dessus du tombeau d'Alban, dans une nécropole suburbaine : ainsi l'évolution de *Verulamium*/Saint Albans témoignerait

[6]. Trois constructions antiques fouillées à *Verulamium*/St Albans (une dans l'enceinte et deux à l'extérieur) ont été interprétées dans le passé comme d'éventuelles églises, dont un temple, *intra muros*, qui aurait été converti en sanctuaire chrétien, mais cette identification n'est plus retenue aujourd'hui (*cf.* notice).

[7]. R. Sharpe, Martyrs and Local Saints in Late Antique Britain, *in* A. Thacker et R. Sharpe (éd.), *Local Saints and Local Churches in the Early Medieval West*, Oxford, Oxford University Press, 2002, en particulier p. 82-84, 92 et 112-118.

doublement de l'adoption du modèle continental avec d'abord la fondation d'une église sur le lieu supposé du martyre ou du tombeau du saint et ensuite le déplacement de l'agglomération du site antique autour du monastère plus tardif.

Les fouilles entreprises par Martin Biddle et Birthe Kjølbye-Biddle aux abords de l'actuelle cathédrale de St Albans, un édifice de la fin du 11e siècle, avaient pour objectif de vérifier la validité de l'hypothèse de continuité entre Antiquité tardive et Moyen Âge, formulée par Wilhelm Levison. Si la fouille conduite au sud de l'église a bien révélé des sépultures appartenant pour la plupart au 4e siècle mais pour certaines, dépourvues de mobilier, peut-être au 5e siècle (*cf. infra*), elle n'a révélé aucun édifice funéraire ou religieux attribuable à la fin de l'Antiquité ou au début du haut Moyen Âge (fig.5.13). Les vestiges maçonnés les plus anciens prennent la forme d'un long couloir nord-sud, qui appartiendrait au dernier tiers du 10e siècle et aurait pu aboutir à une église ultérieurement engloutie sous l'abbatiale romane (fig. 5.14). Ces résultats ont poussé Martin Biddle et Birthe Kjølbye-Biddle à poser la question de la continuité à l'échelle de toute la colline dominée par l'église édifiée par Paul de Caen : les sépultures antiques observées représenteraient l'angle nord-est d'une nécropole implantée sur la pente et c'est donc plus au sud qu'il faudrait chercher les constructions les plus anciennes, antérieures au déplacement partiel dont témoignerait le couloir desservant différentes parties du monastère refondé au 10e siècle : un raisonnement qui valide, selon eux, l'hypothèse de Wilhelm Levison.

Comme le cas précédent, les données relatives à **Cantorbéry** permettent de confronter les sources archéologiques aux sources écrites, mais cette fois uniquement à l'œuvre de Bède si l'on s'en tient aux textes du haut Moyen Âge. Bède fait état de deux églises d'origine romaine qu'Augustin et ses missionnaires auraient utilisées : la première, située à l'est de la Cité et dédiée à Saint-Martin, était fréquentée par la reine Bertha, l'épouse franque et chrétienne du roi Æthelberht, et c'est là que les envoyés de Rome se réunissaient « pour chanter des psaumes, prier, dire la messe, prêcher et baptiser » avant la conversion du souverain. La seconde, au contraire, aurait été « restaurée » avec l'aide d'Æthelberht après la fondation du siège épiscopal et dédiée au Saint-Sauveur. Dans les deux cas, la persistance d'édifices antiques jusqu'au 7e siècle n'a pas été corroborée par l'archéologie.

Les observations conduites dans les années 50 à l'occasion de la restauration de l'église **Saint-Martin**, de statut paroissial au Moyen Âge, ont partiellement révélé un édifice de plan rectangulaire maçonné avec des briques romaines, pour partie en remploi, selon des techniques également attestées dans l'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul fondée au début du 7e siècle (fig. 1.10). En outre, si une nécropole à incinérations précoce a été repérée à une cinquantaine de mètres au sud du site, aucune inhumation susceptible d'appartenir au 4e siècle n'a été identifiée à proximité de l'édifice, ce qui fragilise davantage encore l'hypothèse d'une

fondation martyriale[8]. Tout en réfutant une origine antique, la majorité des chercheurs reconnaissent toutefois dans cette église celle que fréquentèrent Bertha et les missionnaires, en arguant que l'informateur de Bède, l'abbé de Saint-Augustin, avait été trompé par les techniques de construction comparables à celles des édifices romains (*cf. infra*).

Fait exception au consensus Charles Thomas qui, malgré la continuité de la dédicace à Martin, propose d'identifier l'église de Bertha et des missionnaires à l'église Saint-Pancrace, qui fit partie du *minster* de Saint-Augustin. La démonstration de Charles Thomas en faveur d'une origine antique de Saint-Pancrace s'appuie sur plusieurs éléments. D'une part la fouille du site, conduite en deux temps, au début du siècle puis dans les années 70, a révélé deux principales phases de construction : la première consiste en une nef unique prolongée par une abside semi-circulaire flanquée de petites annexes (fig. 1.5) ; construite en briques romaines de remploi, elle semble fondée directement au-dessus de niveaux contenant de la céramique du 3e siècle. D'autre part, Charles Thomas invoque une tradition, attestée dans une chronique rédigée par un moine de Saint-Augustin à la fin du 14e siècle, selon laquelle Saint-Pancrace aurait été avant l'arrivée des missionnaires un temple païen utilisé par le souverain ; après la conversion d'Æthelberht, Augustin aurait été autorisé à détruire l'idole vénérée dans ce lieu et à le consacrer au jeune martyr Pancrace, autrement dit à convertir un sanctuaire païen en église, selon les instructions de Grégoire le Grand récemment étudiées par Bruno Judic[9]. Enfin, derniers arguments avancés, la plus grande taille de cet édifice comparé à Saint-Martin plaiderait en sa faveur comme lieu de rassemblement des missionnaires et sa proximité avec la principale nécropole à inhumations reconnue le long de la voie conduisant à la Cité en ferait aussi un candidat plus probable pour une origine romaine. Ce raisonnement est loin d'être sans faille, à commencer par l'attribution de la phase 1 à l'Antiquité, que peu d'archéologues retiennent aujourd'hui, en raison notamment des similitudes dans les techniques de construction que présentent les églises de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, de Saint-Martin et de Saint-Pancrace[10]. Il semble donc que Saint-Pancrace, pas plus que Saint-Martin, ne puisse être attribuée de manière indubitable à la première christianisation de la Bretagne.

Le dossier de la cathédrale Saint-Sauveur n'est pas lui non plus exempt de difficultés. Grâce à des fouilles récentes, mais limitées en profondeur et réduites à l'actuelle nef, de nouvelles données étoffent le dossier des origines de **Christ Church**. Ici, les vestiges les plus

---

8. La transformation d'un *martyrium* romain en église est néanmoins encore évoquée, sur la base d'une publication de 1980 de Tim Tatton-Brown, dans T. Bell, Churches on Roman Buildings: Christian Associations and Roman Masonry in Anglo-Saxon England, *Medieval Archaeology*, 42, 1998, p. 12-13.

9. B. Judic, Le corbeau et la sauterelle. L'application des instructions de Grégoire le Grand pour la transformation des temples païens en églises. Etudes de cas, *in* L. Mary et M. Sot (éd.), *Impies et païens entre Antiquité et Moyen Âge*, Paris, 2002.

10. Parmi les études récentes que j'ai consultées, une seule maintient une datation romaine (D. Watts, *Christians and Pagans in Roman Britain*, Londres et New York, Routledge, 1991, p. 111), tandis que le 7e siècle est largement accepté (voir notamment E. Cambridge, The Architecture of the Augustinian Mission, *in* R. Gameson (éd.), *St Augustine and the Conversion of England*, Stroud, 1999, p. 211-216, et R. Gem (éd.), *St Augustine's Abbey, Canterbury*, Londres, B.T. Batsford/English Heritage, 1997, p. 101-104). Voir aussi l'analyse de Saint-Martin et de Saint-Pancrace et la réfutation de l'hypothèse de Charles Thomas, sur d'autres bases, dans R. Morris, *Churches in the Landscape*, Londres, J. M. Dent & Sons LMT, 1989, p. 20-25.

anciens, qui réutilisent aussi des matériaux antiques, sont clairement postérieurs aux niveaux de démolition antiques et aux couches de terres noires qui les recouvrent et présentent une orientation discordante avec la trame antique. Face à ce constat, qui exclut une datation des 4e-5e siècles, les archéologues ont tenté de réconcilier textes et archéologie en formulant trois possibilités :

1) supposer l'existence d'un édifice antérieur, situé plus à l'est (donc hors des limites de la fouille) et dont les maçonneries découvertes constitueraient une extension occidentale, ce qui ne résout pas, me semble-t-il, le problème que pose l'orientation et donc ne permet pas de postuler l'existence d'une construction plus ancienne à proximité ;
2) conclure, comme dans le cas de l'église Saint-Martin, que l'informateur de Bède, Albinus, qui voyait la cathédrale 130 ans après sa construction, a été trompé par l'emploi de matériaux antiques ;
3) interpréter le terme de Bède, « *recuperare* », dans un sens juridique, c'est-à-dire réclamer un ancien bien de l'Eglise usurpé ; dans ce cas, ce n'est pas l'édifice lui-même qui aurait été « récupéré » et réparé mais le terrain sur lequel il était situé. Le fait que la reine Bertha et son évêque Liudhard ont dû utiliser l'église Saint-Martin, située *extra muros*, plaiderait en faveur de l'absence d'édifice en état de fonctionnement à l'intérieur de l'enceinte dans le dernier tiers du 6e siècle.

S'ils rejettent l'origine romaine, les auteurs de la fouille reconnaissent dans ces vestiges très ténus, que seule la continuité fonctionnelle du site à partir de cette date incite à identifier à ceux d'une église, l'édifice contemporain d'Augustin (fig. 1.5).

Ainsi, à Cantorbéry, l'existence même de lieux de culte remontant à la première christianisation de l'île est loin d'être assurée, malgré le témoignage de Bède, dont il faut rappeler le caractère tardif, bien qu'il soit fondé sur un informateur local. A une époque où la majorité des constructions, y compris les églises, étaient en bois, un édifice en matériaux non périssables pouvait aisément être perçu comme d'origine romaine, d'autant plus que beaucoup de constructions antiques subsistaient à l'état de ruine, comme l'atteste la réutilisation fréquente de sites romains pour fonder des églises au 7e siècle et au-delà, en milieu urbain comme en milieu rural.

Le site de St Paul-in-the-Bail à **Lincoln** est à la fois le plus intéressant et le plus délicat à traiter en raison des incertitudes de datation qui entachent toute la séquence chronologique[11]. Des fouilles conduites à l'emplacement de cette ancienne église paroissiale située dans la ville haute ont mis au jour, au centre du *forum*, les vestiges de trois édifices associés à un certain nombre de sépultures, situées pour quelques-unes à l'intérieur, pour la majorité à l'extérieur des constructions (fig. 13.13 et 13.14). Nous intéressent ici les deux premières, de plan rectangulaire et de même orientation ouest-est, dont la datation repose presque entièrement

[11]. Dans l'attente de la publication finale du site, qui devrait voir le jour cette année, il n'est pas possible d'avoir une vision précise de l'ensemble des données et donc des problèmes d'interprétation qu'elles soulèvent.

sur les analyses par ^{14}C d'une partie des inhumations environnantes. Une monnaie de l'empereur Arcadius (388-392), trouvée dans le dernier revêtement du *forum*, dans l'emprise du deuxième édifice, fournit toutefois un *terminus post quem* mais sur la base de leur plan ces édifices peuvent aussi bien appartenir à la fin de l'Antiquité qu'au début du haut Moyen Âge. La présence d'une abside séparée du reste du bâtiment par une rangée de poteaux évoquant une barrière de chancel, celle des sépultures et le statut religieux du site au Moyen Âge fondent l'interprétation du deuxième édifice comme une église, ce qui rejaillit sur le premier dont l'extrémité orientale présente aussi une série de trous de poteaux suggérant la présence d'un petit chevet plat.

Les datations fournies par les analyses au ^{14}C des ossements indiquent une probable démolition de l'édifice absidal avant la fin du 8e siècle, ce qui, combiné avec la découverte monétaire, a conduit les archéologues à attribuer sa construction aux 4e-7e siècles, une fourchette qui laisse une large place aux spéculations. En résumé, les archéologues spécialistes de l'Antiquité privilégient une attribution haute, tandis que les historiens médiévistes voudraient rattacher cette église à l'action de l'évêque Paulin au début du 7e siècle. Deux arguments principaux sont avancés par Michael Jones en faveur de la première hypothèse : l'existence assurée d'un siège épiscopal à Lincoln au début du 4e siècle et la présence d'une fosse orientée nord-sud, implantée juste en avant du chancel, à l'emplacement présumé de l'autel, et contenant des ossements susceptibles selon lui de correspondre à un dépôt de reliques au moment de la fondation. Le second argument ne peut être retenu sans réserve car si le dépôt de reliques dans les églises, y compris *intra muros*, est bien attesté à partir de la fin du 4e siècle, par exemple à Rouen (*cf. infra*), il ne prend pas alors la forme de restes corporels. D'une manière générale, à cette date, la règle d'intangibilité des corps saints prévaut, interdisant et leur transfert et leur fragmentation[12]. Si des exceptions sont connues dès cette période – l'un des premiers exemples étant l'élévation par saint Martin du corps de saint Gatien transféré d'une nécropole suburbaine dans une basilique – il est hautement improbable qu'une telle translation, impliquant en outre une fragmentation, ait pu avoir lieu dans une église intérieure à l'enceinte. En revanche, la localisation de l'édifice dans le *forum*, dont le portique occidental a pu être incorporé au dispositif d'entrée des deux premières constructions, parle en faveur d'un statut épiscopal, dans la mesure où elle implique le transfert aux autorités religieuses de l'élément central de la vie politique de la Cité. Un tel changement est attesté en d'autres lieux, par exemple à Aix-en-Provence où il n'a pu cependant intervenir que vers la fin du 5e siècle[13].

En revanche, les partisans d'une datation basse font valoir d'une part qu'une attribution au début du 7e siècle conviendrait mieux à une construction en bois de cette nature (des planches

---

[12]. N. Herrmann-Mascard, *Les reliques des saints. Formation coutumière d'un droit*, Paris, 1975, p. 32-41.

[13]. J. Guyon, Aix-en-Provence, *in* N. Gauthier et J.-C. Picard (éd.), *Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIIIe siècle. Provinces ecclésiastiques d'Aix et d'Embrun (Narbonensis secunda et Alpes Maritimae)*, Paris, De Boccard, 1986, p. 24.

enfoncées dans une tranchée, selon Alan Vince qui est beaucoup plus affirmatif à ce sujet que ne l'est Michael Jones), d'autre part qu'une longue interruption de l'usage religieux du site entre la deuxième et la troisième construction est exclue, dans la mesure où une sépulture privilégiée a été implantée à l'emplacement de l'autel de l'édifice absidal dans la construction qui l'a suivi (fig. 13.14, tombe A). Cette sépulture étant attribuée au 9e siècle – mais sur des bases très fragiles –, il en résulte que l'église à abside ne saurait appartenir à la fin de l'Antiquité et doit donc témoigner de la seconde christianisation de l'Angleterre.

Les incertitudes qui pèsent sur le deuxième édifice valent aussi pour le premier qui ne dispose pas d'éléments de datation propres et auquel on ne peut associer aucune sépulture de manière certaine : seule est établie son antériorité par rapport à l'église absidale mais la durée qui a séparé ces deux constructions ne peut nullement être déterminée. Son attribution chronologique dépend donc exclusivement de l'interprétation de l'édifice suivant et de la séquence, brève ou longue, privilégiée par les uns ou par les autres. Si le deuxième édifice remonte à la fin du 4e siècle, le premier ne peut lui être antérieur que de quelques décennies, un schéma choisi par David Petts qui attribue la construction primitive à la seconde moitié du 4e siècle[14]. A l'inverse, si l'édifice absidal remonte seulement au début du 7e siècle, on est placé devant l'alternative suivante : ou bien la première construction appartient à la fin de l'époque romaine ou au début du haut Moyen Âge et a donc longtemps perduré (telle est la position d'Alan Vince) ou bien elle est aussi à associer à l'installation de Paulin à Lincoln, comme le suppose Peter Sawyer, qui y voit une construction rapidement érigée à l'occasion du baptême de Blaecca et de ses proches, en 628, ou peu après.

Les incertitudes chronologiques sont telles qu'il est impossible de trancher entre les deux volets de l'alternative sans poser un acte de foi, ce qui rend donc fragile le recours à ce site, pourtant d'un grand intérêt. C'est donc toujours de manière hypothétique qu'il sera cité à l'avenir.

– L'argument de la continuité de l'usage funéraire : un raisonnement fragile

Ces quelques exemples concernent des vestiges archéologiques difficiles à analyser en raison de leur caractère fragmentaire et des problèmes de datation mais dans un plus grand nombre de cas une origine antique est assignée à une église médiévale principalement à partir de sa localisation dans un secteur funéraire, une interprétation d'autant plus fragile que l'étendue des nécropoles antiques est peu assurée : en l'absence de fouilles récentes conduites sur des superficies importantes, telles que celle du site de Butt Road, à Colchester, le contour de ces zones est le plus souvent restitué à partir de découvertes ponctuelles et anciennes et demeure donc très incertain (*cf. infra*). Parmi de nombreux exemples de ce type de raisonnement, on peut citer les églises paroissiales dédiées à Saint-Dunstan et au Saint-Sépulchre, à Cantorbéry, ou encore celle de Saint-Botolph (du nom d'un abbé d'East Anglia

[14]. Petts, *Christianity in Roman Britain*, p. 61.

du 7e siècle), à Colchester. Dans les deux cas, la proximité des constructions médiévales avec des zones funéraires antiques, à la chronologie plus ou moins assurée, est le seul argument mis en avant.

De nombreuses fouilles ont pourtant démontré une discontinuité de l'occupation funéraire entre Antiquité et Moyen Âge. Tel est le cas du site de l'église Sainte-Bride, à Londres, dont la proximité avec une nécropole romaine et la présence d'une maçonnerie antérieure à l'édifice médiéval avaient conduit à postuler une origine martyriale, une hypothèse qui n'est plus retenue depuis que la rupture entre l'occupation funéraire antique et médiévale a été démontrée.

A **Gloucester**, sur le site de l'église St Mary-de-Lode, la fouille a révélé une séquence chronologique complexe avec la construction, probablement à la fin du 4e siècle ou au début du 5e siècle, d'un mausolée rectangulaire en bois établi dans l'emprise d'un bâtiment romain de qualité (probablement des thermes) alors en ruines, puis, au même emplacement, entre le 6e et le 9e siècle, l'érection d'une église, qui reçut également des sépultures (fig. 10.18). Peut-on reconnaître dans cette succession une possible filiation entre un mausolée et une église funéraire précoce, telle qu'on l'observe sur nombre de sites continentaux ?

Il convient d'abord de s'interroger sur l'interprétation religieuse de la première structure. Son caractère funéraire est déduit de la présence de trois fosses rectangulaires, orientées est-ouest mais dont une seule contenait les restes partiels d'un squelette, dont le crâne était absent. Aucune trace de sectionnement n'étant observable sur les vertèbres, on ne doit pas conclure à une décapitation rituelle, telle qu'elle fut pratiquée à la fin de l'Antiquité, mais à l'enlèvement délibéré du crâne, après la décomposition du corps, probablement au moment où les deux autres tombes furent vidées de leur contenu et remblayées. La récupération des ossements, constatée aussi pour les fosses occupant le centre de l'église de Butt Road, à Colchester ne prouve pas à elle seule le caractère chrétien du mausolée mais implique des pratiques commémoratives compatibles avec la foi chrétienne, l'existence d'un culte ayant pu justifié le déplacement des restes osseux avant la démolition du bâtiment.

Ensuite, reste à établir la forte probabilité d'une église bretonne, le chaînon manquant entre le mausolée et la première église attestée par l'archéologie, dont la construction n'est probablement pas antérieure au 8e ou 9e siècle si l'on se fonde sur les similitudes des techniques de construction qu'elle présente avec les édifices ultérieurs. Des arguments d'ordre principalement topographique ont été avancés en faveur de cette hypothèse : la localisation de St Mary-de-Lode près du point de traversée de la rivière et la grande extension de la paroisse médiévale sont privilégiées par Steven Bassett, tandis que John Blair insiste sur sa proximité avec le *minster* fondé, très certainement *intra muros*, vers 679 et dont la dédicace à Saint-

Pierre aurait été déterminée par l'existence d'une église plus ancienne dédiée à la Vierge, selon une association fréquente dans les groupes d'églises du haut Moyen Âge[15].

Si l'hypothèse de la continuité est moins périlleuse dans les secteurs occidentaux de la Bretagne que dans les territoires orientaux passés les premiers sous le contrôle des populations d'origine germanique, restituer un modèle de développement fondé sur la construction d'une *memoria* remplacée ensuite par une basilique funéraire elle-même plus tard intégrée à l'infrastructure paroissiale n'en demeure pas moins une hypothèse fragile en l'absence d'investigation archéologique étendue[16]. Rappelons que le site même de St Albans, correspondant au seul culte bien localisé dont le maintien soit attesté par des sources écrites des 5e et 6e siècles, ne démontre l'adoption du schéma martyrial que si l'on postule un déplacement de la pente vers le sommet de la colline entre l'édifice primitif, qui reste à découvrir, et la fin de l'époque anglo-saxonne.

– La conversion d'édifices antiques en églises

Un autre fil conducteur développé pour asseoir l'origine ancienne d'une église repose sur la réutilisation par les premières communautés chrétiennes d'édifices antérieurs, bâtiments publics ou lieux de culte, un phénomène qui a fait l'objet de nombreux travaux récents tant de la part des historiens que des archéologues, antiquisants comme haut médiévistes, des enquêtes qui s'inscrivent plus largement dans la restitution du paysage urbain tardo-antique[17].

Au sein du corpus rassemblé, l'hypothèse de la conversion de temples païens en églises a été proposée par Warwick Rodwell, farouche partisan de la continuité en matière de topographie religieuse, pour deux sites de **Londres**, siège épiscopal dûment attesté en 314. Le premier, *extra muros*, correspond à l'emplacement de l'abbaye de Westminster, où les vestiges d'un vaste bâtiment antique ont été mis au jour ainsi qu'un groupe de sculptures religieuses et funéraires païennes, découvert en 1977 sous la crypte et interprété comme un dépôt rituel du 4e siècle. Quant au second, *intra muros*, il s'agit du *mithraeum* de Walbrook, dont le décor païen a été détruit et la structure largement modifiée au début du 4e siècle : l'édifice, avec un sanctuaire à l'ouest (où une base d'autel dite tardive a été enregistrée dans l'abside) et un possible *atrium* à l'est, aurait pu aisément remplir dès lors les fonctions d'une église et même, propose Warwick Rodwell, celles d'une église baptismale compte tenu de la

---

[15]. J. Blair, Anglo-Saxon minsters: a topographical review, *in* J. Blair et R. Sharpe (éd.), *Pastoral Care before the Parish*, Leicester, Leicester University Press, 1992, p. 242. Dans sa récente synthèse, John Blair se montre toutefois plus réservé, compte tenu des incertitudes de datation, et n'exclut pas que le premier édifice à fonction funéraire (période 3) représente une église édifiée comme annexe au *minster* de la fin du 7e siècle (J. Blair, *The Church in Anglo-Saxon Society*, Oxford, Oxford University Press, 2005, p. 31, note 90).

[16]. L'hypothèse est néanmoins parfois formulée sans aucune donné matérielles ni indice textuel du haut Moyen Âge, comme pour les églises médiévales dédiées à Sainte-Cécile et à Saint-Laurent, situées à la périphérie nord de Cirencester, une origine funéraire antique pouvant contribuer à expliquer le déplacement de l'occupation dans cette partie de l'enceinte pendant le haut Moyen Âge.

[17]. Claire Sotinel, dans l'article cité à la note 2, souligne le développement de tels travaux et en cite un certain nombre (p. 79).

proximité avec la rivière Walbrook, hypothèse qui rendrait compte de la présence d'une maçonnerie quadrangulaire, elle aussi qualifiée de tardive, enregistrée sur la rive ouest[18].

De telles interprétations, pour être validées, demanderaient le ré-examen complet, s'il est possible, de la documentation archéologique, au regard des recherches récentes qui ont mis en évidence la complexité des processus de « désacralisation des espaces et des objets religieux païens » pour reprendre le titre d'un copieux article de Béatrice Caseau, qui offre à partir de l'étude de nombreux exemples un cadre de réflexion général, complété depuis par une analyse de portée méthodologique proposée par Claire Sotinel[19]. Sans reprendre ici l'intégralité de ces démonstrations, rappelons seulement la difficulté à interpréter les observations matérielles, en particulier l'enfouissement de statues qui peut traduire la volonté de mettre à l'abri des objets rituels, avec l'espoir de pouvoir les récupérer ultérieurement, comme celle d'éliminer les traces matérielles de cultes, privés ou publics, désormais rejetés par une partie de la population[20]. Choisir entre les deux termes de cette alternative se révèle le plus souvent délicat, tout comme l'est l'interprétation de changements architecturaux discrets, tels que, par exemple, le remplacement au 5e siècle d'un placage de marbre par un enduit dans les niches du laraire d'une riche *domus* d'Ostie construite au siècle précédent : ce changement témoigne-t-il d'une continuité d'usage ou au contraire d'un arrêt des cultes païens mais sans destruction ? Une question impossible à résoudre, comme le conclut Claire Sotinel qui, après avoir évoqué l'ambiguïté de la plupart des transformations matérielles, développe la thèse d'une « disparition conceptuelle » des lieux païens, par « une entreprise d'appropriation chrétienne » : ce type d'analyse ne peut s'appuyer que sur les sources littéraires, qui font largement défaut pour la Bretagne à cette période, même si la relecture des textes conduite notamment par Richard Sharpe fonde l'hypothèse d'une Eglise bretonne encore active aux 5e et 6e siècles (*cf. infra*).

Un autre cas de figure que présente la transformation d'édifices antérieurs en églises, celui de la réutilisation de bâtiments du *forum*, et en particulier de la basilique, apparaît également dans la documentation d'outre-Manche. A deux reprises, c'est la confrontation de la topographie médiévale avec le tracé des vestiges antiques qui a conduit Warwick Rodwell à

---

[18]. Dans le grand sanctuaire des eaux de Bath, l'autel extérieur principal a été détruit dans les années 380-390 mais le temple n'a probablement pas été converti en église dans la mesure où de grandes demeures dotées de sols en mosaïque et de systèmes de chauffage par hypocauste furent édifiées dans l'enclos sacré lui-même à la même période. A signaler toutefois que la réfection du sol du portique adjacent au réservoir, qui a pu intervenir au 5e ou 6e siècle, mit en oeuvre des blocs récupérés dans le sanctuaire, dont un représentant une Diane chasseresse placé face contre terre, un constat dans lequel Barry Cunliffe voit le désir de mettre hors de vue des éléments appartenant à l'iconographie païenne (B. Cunliffe, *Roman Bath*, Londres, 1995, p. 115-117).

[19]. B. Caseau, La désacralisation des espaces et des objets religieux païens durant l'Antiquité tardive, *in* M. Kaplan (éd.), *Le sacré et son inscription dans l'espace à Byzance et en Occident : études comparées*, Paris, Publications de la Sorbonne, 18, 2001 ; C. Sotinel, La disparition des lieux de culte païens en Occident. Enjeux et méthodes, *in* M. Narcy et E. Rebillard (éd.), *Hellénisme et christianisme*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2004.

[20]. Sur le sort des statues, voir Caseau, La désacralisation des espaces et des objets religieux païens durant l'Antiquité tardive, p. 107-121. L'auteur évoque (p. 112) le cas du *mithraeum* de Londres comme exemple de mise à l'abri d'objets religieux peu de temps avant la destruction du sanctuaire, proposant donc, à la suite de Dorothy Watts, une autre lecture que celle de Warwick Rodwell.

supposer une continuité remontant à l'Antiquité. A **Londres**, l'église de Saint-Pierre de Cornhill, qu'une tradition médiévale considère comme la plus ancienne de la ville, fut édifiée dans l'aile nord du *forum*, sur le flanc de la basilique : le tracé des rues médiévales contournant l'angle sud-est du *forum* et conduisant à l'église à travers sa porte sud, on en déduit que l'édifice religieux a été construit alors que les murs périphériques du *forum* étaient encore en élévation. Toutefois, cette séquence chronologique n'en fait pas nécessairement une fondation romaine mais situerait la construction de Saint-Pierre au plus tard dans le courant du 9e siècle, période à laquelle la basilique fut certainement démolie et son emprise recouverte par Cornhill Street. Pour ***Verulamium*/St Albans**, Warwick Rodwell insiste sur la continuité observée entre le tracé de la basilique et les limites du cimetière de l'église Saint-Michel, principale fondation religieuse médiévale située dans l'ancienne cité (fig. 5.11). Ce constat suggère en effet une longue pérennité des structures antiques, dont témoignent d'autres exemples, mais ne suffit pas à prouver la transformation de la basilique en lieu de culte chrétien, d'autant moins que l'église médiévale présente une orientation différente de celle des constructions antiques.

Un autre cas mérite d'être examiné, celui de **York**, où la fouille du bras sud du transept de la cathédrale a livré une séquence stratigraphique d'un grand intérêt, de la fondation du camp de légionnaires, au 1er siècle, jusqu'à la construction de l'édifice roman, et au-delà. J'aurai l'occasion d'évoquer à plusieurs reprises ces travaux qui ont mis au jour une partie du quartier général et notamment de la basilique civile qui formait le côté nord-est de la cour centrale. La fouille a mis en évidence une série de transformations intervenues dans la seconde moitié du 4e siècle, où la division interne de l'espace, amorcée au début du 4e siècle, a été accentuée et des socles en pierre, susceptibles de correspondre à des autels, ajoutés du côté ouest (fig. 14.6). Sachant que York est l'un des trois sièges épiscopaux de Bretagne bien attestés par l'envoi d'un évêque au concile d'Arles en 314, on peut s'interroger sur une éventuelle conversion de la basilique civile en église. Toutefois, un autre élément doit être pris en considération. Dans la partie sud-est de la nef, presque à hauteur des dernières colonnes, a été mis au jour un squelette masculin incomplet et désarticulé dont le crâne portait des traces de blessures *ante mortem* suffisamment graves pour avoir causé la mort de l'individu, un dépôt qui fut scellé par un nouveau sol mis en place vers la fin du 4e siècle. Martin Carver souligne dans le chapitre de synthèse de la publication que ces différentes transformations suggèrent une nouvelle fonction rituelle de l'édifice mais sans aller plus loin. Si l'on s'en tient aux prescriptions officielles de l'Eglise concernant l'intégrité des corps saints, évoquées plus haut, on ne peut voir dans ces restes désarticulés ceux d'un personnage vénéré, voire d'un martyr mort pour sa foi, mais il faut admettre qu'aucune autre explication n'est mieux à même de rendre compte de ce dépôt.

Si l'implantation d'églises du haut Moyen Âge au sein de constructions antiques est bien attestée en Angleterre, en milieu rural comme en milieu urbain, les indices favorables à une véritable conversion, dès le 4e siècle, d'édifices pré-existants, à caractère religieux on non, sont ténus.

– Topographie et dédicaces

Enfin, en l'absence de données archéologiques, la reconnaissance de l'ancienneté probable d'une église peut faire appel à des éléments topographiques, déjà évoqués, combinés à une dédicace dont l'ancienneté est supposée. Un tel raisonnement a été notamment suivi dans l'analyse de Sainte-Hélène de **Worcester**, située *intra muros*, à la limite nord de l'enceinte antique et sur le bord ouest du principal axe nord-sud de l'agglomération (fig. 11.3). Dans ce cas, la double hypothèse d'une origine bretonne et d'un statut épiscopal repose d'abord sur la vaste superficie de la paroisse primitive de cette église qui s'étendait autour de Worcester et qui fut partagée en une douzaine de territoires au 12e siècle, ensuite, sur l'emplacement même de l'édifice qui suggère une construction associée à l'une des portes de l'enceinte. La même attribution chronologique a été étendue à l'église Saint-Alban, qui se dresse à quelque 70 m à l'ouest de Sainte-Hélène et sur le même alignement, ce qui a conduit Steven Bassett à proposer une relation de dépendance entre les deux fondations, dont l'origine des dédicaces n'est malheureusement pas connue[21]. A Worcester, comme à Gloucester, l'hypothèse de continuité entre la fin de l'époque romaine et le haut Moyen Âge est avant tout fondée sur le postulat du maintien de l'Eglise bretonne dans l'ouest de la Bretagne passée plus tardivement sous le contrôle des populations anglo-saxonnes. Mais en l'absence de preuves matérielles, on doit se garder, là encore, de passer de l'hypothèse à l'affirmation[22]. La même prudence est de rigueur dans l'interprétation du site de Saint-Guthlac, à **Hereford**, où l'attribution au 7e siècle des édifices et des sépultures les plus anciens a conduit les archéologues à supposer une continuité avec un sanctuaire martyrial de l'Eglise bretonne.

– Conclusions

Ce bilan a d'abord voulu mettre en évidence les présupposés et les modes de raisonnement qui prévalent dans la restitution des premières fondations chrétiennes afin d'en poser les limites, qui existent quel que soit le terrain d'étude choisi mais qui sont ici particulièrement fortes. Tentons néanmoins quelques conclusions.

L'extrême rareté des édifices chrétiens situés en milieu urbain que l'on peut assigner avec certitude à la fin de l'époque romaine saute aux yeux, quand on consulte l'inventaire publié en

---

[21]. L'analyse de Steven Bassett a aussi porté, dans un autre article que celui qu'il a consacré aux églises de Worcester, sur les fondations religieuses de trois autres villes des Midlands de l'Ouest, St Mary de Lode à Gloucester (examinée plus haut), Saint-Michel à Lichfield et Saint-André à Wroxeter pour lesquelles il propose aussi une origine bretonne (S. Bassett, Church and diocese in the West Midlands: the transition from British to Anglo-Saxon control, *in* J. Blair et R. Sharpe (éd.), *Pastoral Care before the Parish*, Leicester, Leicester University Press, 1992). Voir aussi Sharpe, Martyrs and Local Saints in Late Antique Britain, p. 92.

[22]. Blair, *The Church in Anglo-Saxon Society*, p. 31.

1981 par Charles Thomas ou celui élaboré par Dorothy Watts dix ans plus tard[23]. Depuis ces parutions, seules la découverte déjà signalée de Londres et celle d'un édifice également de plan basilical à Wroxeter, situé *intra muros*, constituent de possibles candidats à une fonction chrétienne, ainsi que l'a souligné Michael Jones[24].

La faiblesse quantitative et qualitative du corpus ne permet que des conclusions négatives, en quelque sorte. Pour qui a en tête les schémas bien attestés sur le continent, celui de la construction d'une basilique au-dessus ou à côté d'un mausolée ou d'un *martyrium*, en milieu suburbain, et celui du groupe épiscopal associant une église au moins, souvent plusieurs, à un édifice réservé au baptême, dans l'habitat, force est de constater que les indices de tels ensembles sont quasi inexistants en Bretagne insulaire. Alors que les groupes d'églises furent fréquents, surtout en milieu monastique, à partir du 7e siècle, comme nous le verrons ultérieurement, aucun dispositif de cette nature n'est bien attesté pour l'époque paléochrétienne.

Néanmoins, Michael Jones a proposé la restitution d'un tel ensemble à Lincoln, d'une part sur le site de St Paul-in-the-Bail, en associant l'édifice absidal mis au jour par la fouille à une seconde église qui aurait été installée dans l'ancienne basilique civile, sur le côté nord (fig. 13.13), d'autre part sur le site des églises médiévales de St Peter-at-Arches et St Peter-at-Pleas, qui partageaient au Moyen Âge central un même cimetière dans la Ville basse (fig. 13.15)[25]. Les éléments archéologiques les plus anciens se réduisent à la présence d'une fontaine romaine, perçue comme un baptistère potentiel, et à celle de quelques tombes observées à une cinquantaine de mètres de là et datées par ^{14}C entre le 5e et le 8e siècle. En l'absence de preuve archéologique ou textuelle de l'existence d'une église au haut Moyen Âge, l'hypothèse d'édifices encore plus anciens paraît très hasardeuse. Sans doute faut-il y voir surtout la preuve de l'adhésion de Michael Jones au concept d'Antiquité tardive et à l'affirmation de sa pleine validité pour la Bretagne romaine, liée à sa longue fréquentation des archéologues spécialistes de la Gaule.

Dans l'état actuel des connaissances, la fonction baptismale ne se traduit par aucun édifice spécifique mais est associée, avec un degré de fiabilité variable, à différents types de structures, dont peu auraient été édifiées dans ce but. A la brève liste de cinq sites proposée par Charles Thomas[26], David Petts ajoute, par comparaison avec la structure observée à Silchester, évoquée plus haut, le site de Butt Road, à Colchester : selon lui, la fondation carrée

---

[23]. Thomas, *Christianity in Roman Britain to AD 500*, , p. 166-180, pour le milieu urbain ; Watts, *Christians and Pagans in Roman Britain*, p. 99-145.

[24]. M. J. Jones, Recent discoveries in Britain and Ireland, *Acta XIII Congressus Internationalis Archaeologiae Christianae*, Le Vatican et Split, 1998, p. 396 ; M. J. Jones, Archaeology of the Early Church in Britain: some current research, *in* C. Balmelle, P. Chevalier et G. Ripoll (éd.), *Monuments et témoignages de l'Antiquité tardive. Découvertes et interprétations nouvelles. Studiola infimae antiquitatis ad honorem Noël Duval*, Turnhout, Brepols, 2004, p. 104.

[25]. Sur les groupes d'églises les plus précoces mais tous postérieurs à 600, voir M. J. Jones, Early church group in the British Isles, *Antiquité tardive*, 4, 1996 ; sur l'hypothèse d'un groupe d'églises à Lincoln, voir Jones, Archaeology of the Early Church in Britain: some current research, p. 109-110.

[26]. Thomas, *Christianity in Roman Britain to AD 500*, p. 213-220, si l'on s'en tient aux constructions.

constituée de plusieurs couches de tuiles et située devant la façade de l'église ne serait pas un foyer mais serait associée à des fonctions baptismales, une hypothèse d'une grande fragilité, compte tenu de la nature des vestiges comme de la localisation du site[27].

La possible utilisation de fontaines ou de puits est aussi évoquée, comme on l'a vu pour le site des églises Saint-Pierre à Lincoln ; une hypothèse comparable est formulée pour St Paul-in-the-Bail, où un puits était implanté dans l'axe des églises, à l'est, alors que l'édifice basilical de Colchester House, à Londres, en contenait un, placé juste en face de l'abside.

Si l'ancienne province de Bretagne offre bien peu d'exemples de constructions associables à la fonction baptismale, elle se distingue du reste de l'empire par la découverte d'une vingtaine de cuves portables en plomb, de forme circulaire, et dont le diamètre varie de 0,46 m à 0,97 m[28]. Leur interprétation comme objet liturgique est principalement fondée sur leur décor, qui comporte souvent des chrismes, mais leurs faibles dimensions, excluant l'immersion d'un adulte, rend leur fonction incertaine : ont-ils servi au lavement des mains et du visage avant l'entrée dans l'église, au rite pré-baptismal du lavement des pieds ou au sacrement de baptême lui-même, ce qui, comme le suggère Charles Thomas, impliquerait un baptême par effusion et non pas par immersion, une pratique qui s'appliquerait aussi à certaines structures maçonnées de petite taille[29] ?

Il ressort de ce bilan que, malgré l'existence d'une archéologie urbaine très active, en particulier dans les années 1970 et 1980 où les centres historiques comme leur périphérie ont connu de nombreux réaménagements, les traces matérielles de l'Eglise y sont très ténues et souvent incertaines. En particulier, les découvertes susceptibles d'être rattachées au baptême y sont très rares : les structures fixes les moins douteuses et toutes les cuves portables proviennent de sites ruraux, *villae*, forts ou sanctuaires païens convertis en sanctuaires chrétiens. Echec du christianisme ou effacement ultérieur des structures ? La première interprétation a été avancée par William Frend sur la base de plusieurs arguments auxquels l'auteur assigne un poids variable[30]. Tout d'abord la Bretagne, contrairement aux autres provinces de l'empire, aurait connu, en particulier sous le règne de Valentinien Ier (364-375), une nette résurgence du paganisme romano-celtique, marquée par la fondation de nouveaux sanctuaires ou la fréquentation renouvelée de sanctuaires plus anciens ; ce phénomène aurait parfois débouché sur une opposition directe au christianisme, traduite par la destruction de cuves liturgiques, tels que les deux exemplaires très endommagés découverts dans un puits dans la petite agglomération d'Ashton. Mais c'est surtout à l'attaque concertée de la province

---

[27]. Petts, *Christianity in Roman Britain*, p. 93.
[28]. *Ibid.*, p. 96-99.
[29]. Thomas, *Christianity in Roman Britain to AD 500*, p. 220-227. Pour l'auteur, le caractère portatif des cuves, si elles étaient bien utilisées pour baptiser, contribuerait à garantir le contrôle épiscopal de ce sacrement davantage que la prolifération d'installations pérennes.
[30]. W. H. C. Frend, Pagans, Christians, and "the Barbarian Conspiracy" of A.D. 367 in Roman Britain, *Britannia*, 23, 1992 ; W. H. C. Frend, The failure of Christianity in Roman Britain: some recent evidence, *Acta XIII Congressus Internationalis Archaeologiae Christianae*, Le Vatican et Split, 1998.

par différents groupes de « Barbares », telle qu'Ammien Marcellin l'a rapportée, entre 367 et 369, que l'auteur attribue le coup d'arrêt donné au développement du christianisme, en raison de l'importance des destructions opérées non seulement dans les régions avoisinant le mur d'Hadrien mais aussi dans le Sud et l'Est de la Bretagne, c'est-à-dire des régions déjà christianisées susceptibles de fournir le personnel ecclésiastique nécessaire au développement de l'Eglise. A des facteurs d'ordre religieux et culturel, incluant aussi un fort décalage entre les élites latinisées et le reste de la population parlant breton, William Frend ajoute donc le poids d'un épisode propre à la Bretagne et qui rendrait compte d'une évolution distincte de celle du reste de l'empire.

Contre cette vision minimaliste, qui fait de l'Eglise bretonne de la fin du 4e siècle une institution moribonde, malgré des liens attestés avec l'Eglise de Gaule à travers le concile de c. 396 auquel participa l'évêque de Rouen, Victrice, se dressent d'autres voix. Le ré-examen des sources écrites éclairant le devenir de l'Eglise de Bretagne aux 4e-6e siècles, couplé à l'étude de certains toponymes, a conduit Richard Sharpe à conclure à l'existence de cultes voués à des saints locaux en divers lieux de Bretagne romaine, dont seul celui d'Alban peut être localisé : son caractère exceptionnel tiendrait à sa continuité et non pas à la rareté de telles pratiques qui auraient été ultérieurement effacées par l'installation de populations païennes[31].

La vénération d'un certain Sixte, probablement un martyr breton, dans un lieu indéterminé de Bretagne méridionale, qui est attestée vers 601, illustre cette survivance mais la correspondance échangée à ce sujet entre Augustin et Grégoire le Grand est révélatrice de la situation des communautés chrétiennes dans l'Est de la Bretagne à cette période. Supposant que les Bretons vénéraient de fausses reliques du pape et martyr Sixte II (mort en 258), Augustin demanda à Grégoire de lui envoyer des reliques authentiques de Rome. Le pape accéda à son désir en lui enjoignant de ne pas les ensevelir avec des restes de caractère douteux et même de condamner le lieu jusque-là vénéré, autrement dit de supprimer un culte rendu à un saint dont, nous dit-on, aucun des anciens ne connaissait le récit de sa Passion et dont le tombeau n'était pas le lieu de miracles. Ce récit indique la survivance d'une vénération populaire mais sans doute pas celle d'un culte organisé par un clergé lettré, dont rien ne témoigne dans cette partie de l'île. En outre, comme le souligne John Blair, cet épisode, qui révèle l'intransigeance du pape, peut en lui-même expliquer l'effacement quasi complet des traces de culte chrétien ayant pu subsister en Bretagne orientale aux 5e et 6e siècles. D'une manière plus générale, l'auteur conclut le bilan de l'héritage romain en Bretagne entre c. 550 et 650 en soulignant le contraste entre l'Ouest et l'Est : d'un côté, un christianisme d'origine romaine renouvelé, fondé sur l'existence d'un milieu ecclésiastique

[31]. Sharpe, Martyrs and Local Saints in Late Antique Britain, en particulier les p. 85-102 consacrées aux « problèmes de discontinuité » ; sur Sixte, p. 123-125.

complexe associant moines, évêques et prêtres, de l'autre, une simple survie fantomatique, ce qui explique le faible rôle tenu par les Bretons dans la genèse de l'Eglise anglaise[32].

2. LES ESPACES FUNERAIRES : DIVERSIFICATION DES PRATIQUES ET PROBLEMES D'INTERPRETATION

En milieu urbain, la séparation des vivants et des morts qui prévaut pendant l'Antiquité s'est traduite par la formation d'espaces funéraires à l'écart de l'habitat, à l'extérieur de l'enceinte quand elle existait, souvent le long des principales voies d'accès à la ville. Cet usage prédominant fournit ainsi un indice de l'extension maximale (supposée ou réelle) du territoire urbanisé, à la périphérie duquel sont implantées les tombes, réunies en des ensembles de dimensions très variables.

La description de la topographie funéraire antique sous la forme de nécropoles distinctes cernant l'espace urbain est souvent une simplification commode qui ne rend pas compte d'une réalité plus complexe[33]. Ceci s'explique en partie par le caractère souvent ancien des découvertes archéologiques de cette nature, effectuées à l'occasion des grands travaux d'aménagement que connurent le 19e siècle et le début du 20e siècle, en particulier l'extension de faubourgs gagnés sur des terrains inoccupés depuis longtemps. Fondée sur des découvertes fortuites au sein desquelles les incinérations, par la seule présence d'une urne, ont souvent bénéficié de plus d'attention que des inhumations en pleine terre, la restitution de zones funéraires distinctes peut donc être très fragile, comme je l'ai déjà souligné.

Ainsi, peu de villes de mon corpus – et de l'ancienne Bretagne toute entière – bénéficient de données solides à même de permettre l'étude fine de l'évolution des pratiques funéraires antiques. Ici, la réflexion s'appuie sur quelques grands sites fouillés dans la seconde moitié du 20e siècle, tels que les nécropoles de Winchester (Lankhills), de Colchester (surtout Butt Road), de Cirencester (nécropole occidentale), de Londres (nécropole orientale) ou encore de York (Trentholme Drive), qui ont toutes livré plusieurs centaines d'individus.

Les travaux les plus récents, conduits en milieu urbain comme en milieu rural, ont notamment permis d'affiner la chronologie du passage de l'incinération à l'inhumation : apparue d'abord près des villes principales et des camps de légionnaires à partir du milieu du 2e siècle, l'inhumation est devenue la pratique dominante en Bretagne vers le milieu du 3e siècle, même si l'incinération s'est poursuivie jusqu'au 4e siècle[34]. Ce changement d'usage se traduit sur le plan spatial par un éloignement de l'enceinte plus grand pour les sites où domine

[32]. Blair, *The Church in Anglo-Saxon Society*, p. 10-34 (sur Sixte, p. 24).

[33]. Par souci de clarté, j'emploierai le terme de nécropole pour désigner les espaces funéraires les plus précoces, majoritairement éloignés de l'habitat, et celui de cimetière pour renvoyer aux sites funéraires associés à un édifice religieux de statut paroissial, épiscopal ou monastique. L'anglais ne connaît pas l'usage du terme de nécropole mais oppose « *cemetery* », qui n'a pas de connotation chrétienne, à « *churchyard* ».

[34]. R. Philpott, *Burial Practices in Roman Britain: A survey of grave treatment and furnishing A.D. 43 - 410*, Oxford, Tempus Reparatum, 1991, p. 57-59.

l'incinération, les plus précoces, alors que les nécropoles à inhumations, fondées plus tardivement, une fois que le processus de rétraction de l'habitat avait commencé, sont le plus souvent aux abords mêmes du rempart, non loin des portes d'accès. Toutefois, un bon nombre de nécropoles présente les deux pratiques.

Dans la perspective qui est la mienne, il convient de dégager les principaux changements d'ordre topographique qui affectent les espaces funéraires, à l'échelle de la ville mais aussi des sites eux-mêmes, et de s'interroger sur leur éventuelle signification religieuse.

– Les nécropoles du 4e siècle à la fin du 6e siècle : problèmes d'interprétation religieuse

L'analyse des sites funéraires aux 4e et 5e siècles accorde une place importante, parfois même prépondérante, à l'interprétation religieuse, autrement dit à la possibilité, ou non, de percevoir l'émergence de la foi chrétienne, ou *a contrario* le maintien du paganisme, dans les usages funéraires.

En Bretagne romaine, comme ailleurs, le 4e siècle est marqué par la généralisation, d'abord en milieu suburbain, de nécropoles caractérisées par une disposition en rangées régulières, une orientation ouest-est des tombes et des inhumations dépourvues pour la plupart de mobilier, si l'on s'en tient aux traits principaux[35]. Ce nouveau faciès funéraire, qualifié de « *managed cemeteries* » par Charles Thomas (*cf. infra*), a fait et fait encore l'objet de nombreux débats et, sans entrer dans l'examen détaillé de cette question, il convient de résumer les positions dominantes, qui varient de la prudence au rejet ou au contraire à l'acceptation d'une lecture religieuse des pratiques funéraires à la fin de l'époque romaine[36].

Au moment où Charles Thomas a livré sa synthèse, en 1981, peu de grands sites funéraires de cette période avaient été publiés et dans le court chapitre consacré au monde des morts, l'auteur a adopté une attitude réservée, acceptant le caractère chrétien de certaines tombes fouillées dans les nécropoles de Lankhills, à Winchester, et de Poundbury, près de Dorchester (Dorset) : dans les deux cas, l'argument principal des archéologues consistait en la présence de zones délimitées par des fossés, considérées comme des concessions familiales, abritant des inhumations implantées de manière régulière. Sur le second site, le contraste de tels secteurs avec les tombes environnantes était accentué par la présence de mausolées à l'intérieur de l'enclos tandis qu'à l'extérieur les sépultures n'étaient pas toutes orientées et

---

[35]. *Ibid.*, p. 226- 228 ; L. Tranoy, La mort en Gaule romaine, *in* E. Crubézy *et al.* (éd.), *Archéologie funéraire*, Paris, Editions Errance, 2000, p. 119.

[36]. L'analyse détaillée des critères mis en oeuvre par les archéologues pour asseoir le caractère chrétien ou païen d'une tombe et partant d'un site funéraire ou d'un de ses secteurs dépasserait les objectifs de cette enquête, centrée sur les transformations topographiques à l'échelle de la ville mais cette question cruciale demeure en arrière-plan. Les interprétations religieuses, sociales et démographiques des sépultures en Europe du Nord-Ouest, de l'Antiquité tardive à l'époque moderne, font l'objet d'une thèse préparée par Véronique Marthon sous la direction d'Elisabeth Zadora-Rio (CITERES, UMR 6173, Tours).

contenaient pour certaines des restes d'animaux, interprétés comme des offrandes alimentaires[37].

En 1991, sont parues simultanément les synthèses de Robert Philpott et de Dorothy Watts, respectivement consacrées aux pratiques funéraires de la Bretagne romaine et à la question de la christianisation de cette même province. Le premier a nettement rejeté tout lien entre une possible influence de l'Eglise et l'apparition de la « nécropole ordonnée » qui selon lui traduirait plutôt un contrôle croissant de l'administration impériale, soucieuse d'une meilleure gestion des espaces funéraires suburbains. Quant à la disparition du mobilier funéraire, elle constitue la phase finale d'une évolution qui accorda une place plus importante, comme marqueur social, au type de contenant qu'aux objets déposés dans la tombe. Robert Philpott réfute même l'identification chrétienne, largement admise jusque-là, des concessions familiales de Poundbury, l'utilisation de mausolées en pierre, de sarcophages ou de cercueils en plomb, ayant pour lui une valeur sociale et non pas religieuse[38].

A l'inverse, Dorothy Watts, maintenant le postulat d'une interprétation religieuse des pratiques funéraires, a cherché à évaluer le degré de christianisation des populations inhumées dans 29 nécropoles de Bretagne romaine à partir d'une série de critères regroupés en trois catégories principales[39] :

1) ceux qui seraient associés à la foi en la résurrection des corps : l'ordonnancement des tombes pour éviter les recoupements ; la position des corps allongés sur le dos et orientés, tête à l'ouest ; l'absence de sépultures décapitées et, à un moindre degré, l'inhumation sur un lit de plâtre, censé préserver le corps ;

2) la présence de tombes de néo-nataux et de jeunes enfants, inhumés avec soin, ce qui résulterait de la doctrine chrétienne affirmant la valeur de toute vie humaine, à l'opposé de la pratique de l'infanticide et des inhumations précaires des enfants chez les Romains ;

3) l'absence ou la rareté de certains types de mobilier funéraire tels que la vaisselle, susceptible de recevoir des aliments, les restes d'animaux sacrifiés, les pièces de monnaie correspondant à l'obole à Charon.

Sans analyser en détail chacun de ces critères, soulignons les apports récents de la recherche concernant la corrélation entre inhumation et croyance en la résurrection des corps. Eric Rebillard a démontré que ce lien était établi par les détracteurs des chrétiens qui, pour les ridiculiser, leur prêtaient la croyance que la crémation, ou toute autre forme de destruction du corps, pouvait suffire à empêcher la résurrection, mais que jamais cet argument n'apparaît chez les chrétiens eux-mêmes[40]. Ces derniers au contraire soulignent que la résurrection des

---

[37]. Thomas, *Christianity in Roman Britain to AD 500*, p. 237-238.

[38]. Philpott, *Burial Practices in Roman Britain: A survey of grave treatment and furnishing A.D. 43 - 410*, p. 227- 228.

[39]. Watts, *Christians and Pagans in Roman Britain*, Le classement proposé place les sites de Winchester (Lankhills) et de Dorchester (Poundbury) en tête. L'auteur a ensuite appliqué ces mêmes critères au site de Butt Road à Colchester, dont la publication est parue en 1993.

[40]. E. Rebillard, *Religion et sépulture. L'Eglise, les vivants et les morts dans l'Antiquité tardive*, Paris, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 2003, p. 98-101.

corps ne dépend nullement de leur intégrité physique ni du rite funéraire qui leur est appliqué. En conclusion de l'analyse des sources témoignant de ce débat entre la fin du 2e siècle et le milieu du 3e siècle, Eric Rebillard réaffirme combien il est vain de chercher à expliquer le changement des pratiques funéraires par les croyances religieuses.

Enfin, dans la synthèse la plus récente sur la christianisation de la Bretagne romaine, mais qui n'a pas l'ampleur du travail de Charles Thomas, David Petts revient sur ces mêmes questions et d'une certaine manière, associe des éléments appartenant aux deux interprétations précédemment citées dans un unique argument[41]. Constatant que la généralisation de la « nécropole ordonnée » est postérieure à la circulaire de Milan, même si ses différentes caractéristiques sont apparues dès le 3e siècle, l'auteur attribue à l'Eglise – et non pas à l'administration impériale – la volonté de contrôler l'organisation des lieux d'inhumation dans le but de réduire les pratiques funéraires ostentatoires des élites et d'unifier ainsi les communautés : selon cette hypothèse, les secteurs particuliers de Lankhills et de Poundbury, faiblement étendus, montreraient les limites du pouvoir de l'Eglise à une date précoce. Celle-ci aurait privilégié l'inhumation ouest-est dépourvue de mobilier non pas pour des raisons spirituelles mais pour développer son autorité et son prestige à travers l'uniformisation des pratiques funéraires.

La thèse avancée par David Petts ignore les travaux récents qui ont démontré combien le souci de fonder et de contrôler un espace funéraire communautaire était étranger à l'Eglise des premiers siècles et l'est longtemps resté. Et là encore c'est aux études d'Eric Rebillard qu'il faut renvoyer désormais. L'auteur a battu en brèche l'hypothèse de l'émergence précoce du cimetière chrétien en montrant les limites de l'intervention de l'Eglise en matière funéraire : fournir une sépulture aux pauvres ou aux étrangers, par devoir de piété, ou empêcher des abus, comme l'inhumation de catéchumènes dans une église, mais pour autant la mort demeure, pour l'essentiel, du ressort familial et le restera jusqu'à l'époque carolingienne comme Cécile Treffort l'a montré[42].

D'une manière générale, il semble que l'interprétation religieuse des données funéraires, et notamment la possibilité de distinguer tombes païennes et tombes chrétiennes, reçoive l'acceptation – parfois prudente – d'une majorité de chercheurs outre-Manche[43], alors même

---

[41]. Petts, *Christianity in Roman Britain*, en particulier p. 145-149.

[42]. E. Rebillard, Koimhthrion et coemeterium : tombe, tombe sainte, nécropole, *Mélanges de l'Ecole française de Rome*, 105-2, 1993 ; E. Rebillard, Eglise et sépulture dans l'Antiquité tardive (Occident latin, 3e-6e siècles), *Annales HSS*, 54-5, 1999, Rebillard, *Religion et sépulture. L'Eglise, les vivants et les morts dans l'Antiquité tardive*, en particulier le chapitre 5 ; C. Treffort, *L'Eglise carolingienne et la mort : christianisme, rites funéraires et pratiques commémoratives*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1996.

[43]. Aux travaux de synthèse cités, on pourrait ajouter de nombreuses études monographiques, utilisées dans les notices, ou des articles de portée générale, tels que ceux de Lucas Quensel-von-Kalben qui a notamment appliqué les critères définis par Dorothy Watts à huit nécropoles, dont les sites de Winchester, Cirencester et Colchester, et a déduit d'une analyse statistique la pertinence – à ses yeux – des oppositions entre sites ruraux et sites urbains et groupes chrétiens et groupes païens pour rendre compte de la structure des nécropoles à la fin de l'époque romaine en Bretagne insulaire (L. Quensel-von-Kalben, Putting Late Roman burial practice (from Britain) in context, *in* J. Pearce, M. Millet et M. Struck (éd.), *Burial, Society and Context in the Roman World*, Oxford, Oxbow Books, 2000 ; L. Quensel-von-Kalben, The British Church and the Emergence of Anglo-Saxon

que la documentation archéologique est dépourvue des éléments les plus fiables que représentent les épitaphes ou encore le décor des sarcophages – s'il ne se limite pas à quelques motifs géométriques dont les simples croix font partie – des éléments qui, avec de grandes variations régionales, sont largement répandues dans le reste de l'Empire. En Bretagne romaine, les épitaphes chrétiennes – ou supposées telles – se comptent en effet sur les doigts de la main : sur les 18 inscriptions assignées au 4e siècle, dont la grande majorité provient du Nord et de l'Ouest de l'île, huit présentent des formules susceptibles d'indiquer le caractère chrétien de leur commanditaire et témoignent de pratiques commémoratives comparables à celles qui avaient cours dans le reste de l'Empire[44]. Quant aux sarcophages de pierre, peu nombreux, ils sont dépourvus de décor. Enfin, on a vu que le rapprochement de tombes avec une église, qui garantit qu'une partie au moins de la population inhumée avait adhéré à la nouvelle foi, se réduisait aux cas incertains de Colchester et de Lincoln.

– L'abandon des nécropoles antiques et les problèmes de chronologie à la fin de l'époque romaine

Dans la mesure où, à l'exception probable du site de St Albans, aucune nécropole suburbaine n'a été pérennisée par une fondation religieuse durable, la datation des sépultures les plus tardives, autrement dit celle de l'abandon des espaces funéraires d'origine antique, constitue un enjeu majeur dans l'appréhension du devenir des cités à partir de la fin du 4e siècle. On se heurte ici à la difficulté que présente la datation de sépultures majoritairement dépourvues de mobilier mais aussi aux présupposés qui fondent l'étude de la céramique en usage à cette période. Sans entrer dans les détails d'une question fortement débattue entre les tenants de la rupture et ceux de la continuité, selon les termes du débat présenté en introduction, il convient de souligner le caractère conventionnel de la majorité des datations, qui postulent un arrêt brutal de la production de la céramique, résultant de l'effondrement de l'économie monétaire engendré par la fin de l'approvisionnement en monnayage impérial neuf au début du 5e siècle, une position qui est celle des partisans de la rupture[45]. On peut opposer plusieurs objections à ce mode de raisonnement : d'une part, il convient de distinguer

---

Kingdom, *The making of Kingdom; Papers from the 47th Sachensymposium York, September 1996*, Oxford, Oxford University Committee for Archaeology, 1999).

[44]. Contrairement à la thèse jusque-là prédominante qui voyait dans ces inscriptions le résultat de contacts avec la Gaule à partir des années 420-440, Mark Handley leur attribue une origine locale et les date de la fin du 4e siècle, insistant ainsi sur l'insertion de la Bretagne dans l'Empire qui vit le développement de l'épigraphie chrétienne à partir des environs de 350 (M. A. Handley, The origins of Christian commemoration in late antique Britain, *Early Medieval Europe*, 10-2, 2001). Parmi les villes du corpus, Colchester, Londres et York ont respectivement livré une, deux et quatre inscriptions.

[45]. Voir entre autres publications, S. Esmonde-Cleary, *The Ending of Roman Britain*, Londres, Batsford, 1989, p. 154 ; R. Reece, The end of the city in Roman Britain, *in* J. Rich (éd.), *The City in late Antiquity*, Londres, Routledge, 1992, p. 139 ; N. Faulkner, *The Decline and Fall of Roman Britain*, Stroud, Tempus, 2001, p. 147-148. Ken Dark au contraire distingue l'arrêt de l'approvisionnement en monnaies impériales, effectif au début du 5e siècle, de celui de la circulation monétaire qu'il prolonge au moins jusque dans les années 460 dans l'Est de la Bretagne et au-delà dans l'Ouest : K. R. Dark, *Britain and the End of the Roman Empire*, Stroud, Tempus, 2000, p. 54-55.

période de production et période d'utilisation et rappeler qu'une céramique, comme tout autre objet, peut être déposée dans une tombe bien longtemps après avoir été fabriquée ; d'autre part, le postulat lui-même de l'arrêt brutal de la production de céramique est aujourd'hui contesté, une production locale à diffusion limitée ayant succédé à la production de masse encore attestée à la fin du 4e siècle et donc susceptible d'avoir été en usage pendant plus de la première moitié du 5e siècle[46]. Si l'on accepte les conclusions de travaux tels que ceux de James Gerrard, qui, à partir de séquences stratigraphiques importantes observées notamment à Dorchester (Dorset), a démontré la présence d'une des formes de la céramique connue sous le nom de « *South-East Dorset Black Burnished ware* » dans des dépôts attribuables à la première moitié du 5e siècle, et non pas seulement à ses toutes premières années[47], c'est le postulat d'une culture matérielle invisible, dès le retrait de l'autorité romaine de Bretagne, qui s'effondre. Et partant la datation systématique de la fin de l'utilisation des nécropoles autour de 400, parce que la céramique contenue dans les tombes est considérée comme nécessairement antérieure au début du 5e siècle, ce qui conduit à repousser aux toutes premières décennies de ce siècle les tombes dépourvues de mobilier, quand elles existent, un double raisonnement largement répandu et rarement dénoncé[48].

S'il est très difficile de cerner précisément la fin du fonctionnement d'une nécropole, percevoir la période à partir de laquelle un espace funéraire a commencé à s'effacer du paysage urbain est encore plus délicat puisque cela supposerait de connaître jusqu'à quand les tombes ont été le lieu de commémorations familiales. Notre expérience contemporaine nous montre, à elle seule, combien l'entretien des tombes peut varier au sein d'un même cimetière, de sorte que ce qui vaut pour un secteur, pour une sépulture, ne vaut pas pour l'autre. Il est probable que de grandes nécropoles ordonnées, telles que celle de Butt Road à Colchester ou de Lankhills à Winchester, ou du moins certains de leurs secteurs, étaient encore des éléments marquants du paysage quand de nouvelles nécropoles, en général qualifiées d'anglo-saxonnes, ont été établies aux abords des anciennes cités comme en milieu rural.

L'identification de ces sites comme étant révélateurs d'une présence germanique est fondée sur le recours à l'incinération ou sur le dépôt de mobilier de type germanique ou scandinave dans les inhumations, dont on déduit le caractère païen des sépultures, mais cette interprétation soulève des difficultés d'ordre chronologique et culturel. D'une part, la datation de la céramique de type germanique étant fondée sur la chronologie des migrations telle qu'elle est connue par les sources écrites, cela entraîne un fort risque de raisonnement circulaire quand on cherche à restituer l'avancée des populations « barbares », en l'occurrence celle des « anglo-saxons » sur le sol breton, à partir de la localisation des nécropoles

[46]. Dark, *Britain and the End of the Roman Empire*, p. 55-56 et 103.
[47]. J. Gerrard, How late is late? Pottery and the fifth century in southwest Britain, *in* R. Collins et J. Gerrard (éd.), *Debating Late Antiquity in Britain AD 300-700*, Oxford, BAR, 2004.
[48]. Les conséquences sur la datation des sépultures de la chronologie traditionnelle, qui fait des années 400-410 une rupture radicale, sont soulignées dans la publication des nécropoles orientales de Londres : B. Barber et D. Bowsher, *The Eastern Cemeteries of Roman London. Excavations 1983-1990*, Londres, Museum of London Archaeology Service, 2000, p. 54-57.

présentant un tel matériel[49]. D'autre part et surtout, pour le propos qui est le mien, c'est l'interprétation ethnique et donc religieuse de ces données qui est elle-même aujourd'hui remise en cause : au postulat de l'identification ethnique du mobilier, dont découlait l'hypothèse de migrations de masse, est aujourd'hui opposé par beaucoup de chercheurs un autre modèle privilégiant le caractère construit de l'identité résultant de processus d'acculturation n'exigeant pas le déplacement d'une population nombreuse mais seulement l'influence d'une élite[50]. Telle est notamment la position, pour la période qui me retient ici, de Ken Dark, qui souligne que pas plus que l'orientation nord-sud, la présence de mobilier funéraire n'est une preuve de paganisme, comme l'attestent les pratiques continentales, en particulier dans le monde franc, où la conversion des élites n'a pas mis rapidement fin aux inhumations habillées, y compris dans les églises[51].

L'adhésion de Ken Dark à une position maintenant largement admise par les archéologues s'inscrit dans une tentative plus large de réhabilitation du degré de christianisme en Bretagne orientale aux 5e et 6e siècles, dans la perspective qui est la sienne d'asseoir la continuité entre Antiquité et haut Moyen Âge[52]. Toutefois, si l'on admet que la présence de mobilier funéraire n'est pas synonyme de paganisme, on ne peut, par définition, faire de son absence un indice d'adhésion à la foi chrétienne. Force est de conclure, comme le fait Ken Dark, à la quasi invisibilité archéologique du christianisme, en l'absence d'inscriptions, d'objets spécifiques[53] ou d'association avec un édifice religieux, toutes choses dont on a déjà vu la rareté. Pendant les 5e et 6e siècles, seul le paganisme est détectable à travers des pratiques extrêmes, telles que l'incinération, la décapitation *post mortem* ou encore le sacrifice d'animaux ou d'humains.

---

[49]. Millett, *The romanization of Britain: an essay in archaeological interpretation*, p. 219-220.

[50]. Sur ce débat, voir notamment H. Hamerow, Migration Theory and the Anglo-Saxon "Identity Crisis", *in* J. Chapman et H. Hamerow (éd.), *Migrations and Invasions in Archaeological Explanation*, Oxford, BAR, 1997 et B. Ward-Perkins, Why did the Anglo-Saxons not Become More British?, *English Historical Review*, 115, 2000. La question de l'interprétation ethnique et religieuse des pratiques funéraires est aussi au centre de l'ouvrage collectif issu d'un colloque tenu en 1999 dans le but de dresser un bilan sur les lieux d'inhumation en Angleterre et au Pays de Galles entre 400 et 1200 : S. Lucy et A. Reynolds (éd.), *Burial in Early Medieval England and Wales*, Londres, The Society for Medieval Archaeology, 2002. Voir mon compte rendu dans *Archéologie médiévale*, 34, 2004, p. 312-315.

[51]. Dark, *Britain and the End of the Roman Empire*, p. 75-85. L'auteur rappelle notamment la proposition de Richard Hodges suggérant que l'adoption par les Bretons de l'inhumation accompagnée d'objets pouvait traduire une certaine émulation entre eux et les Francs, ce qui impliquerait une grande proximité entre les pratiques continentales et insulaires (R. Hodges, *The Anglo-Saxon Achievement*, Londres, Duckworth, 1989, p. 30).

[52]. A ce titre, Ken Dark réfute la validité du témoignage de Bède, en raison de ses affinités avec la mission romaine, pour évaluer l'importance des communautés chrétiennes ayant subsisté en Bretagne orientale où rien, selon lui, n'interdit de penser qu'une partie de la population, d'origine bretonne comme germanique, a pu se convertir avant le 7e siècle. Sur ce point, voir Blair, *The Church in Anglo-Saxon Society*, p. 33, qui n'exclut pas la conversion de nouveaux arrivants par les autochtones mais seulement à l'échelle de petites communautés.

[53]. Voir l'exemple des deux petits rouleaux d'étain découverts dans des tombes de la nécropole fouillée aux abords de l'église abbatiale de St Albans : interprétés comme des phylactères, ils représentent selon M. Biddle de possibles indices de l'adhésion des défunts à la foi chrétienne.

– Les sépultures isolées et en petits groupes : exclusion ou liberté ? Signes d'abandon ou de contrôle ?

A côté des nécropoles d'origine antique comme des fondations ultérieures des 5e-6e siècles, la documentation révèle aussi des tombes isolées ou en petits groupes, correspondant à des cas de figure si variés, sur le plan topographique, chronologique et social que tout essai de nomenclature est déjà interprétation, selon l'élément privilégié. C'est pourquoi j'ai choisi de récapituler les informations de cette nature rencontrées dans les analyses monographiques dans un tableau classé par ordre alphabétique qui sera appelé dans ce chapitre comme dans le suivant[54] (tableau hors texte).

Si l'on tente de synthétiser la diversité qu'il met en évidence, on peut opposer les inhumations qui semblent contemporaines d'un autre usage du terrain, occupation domestique (à Winchester, n° 23 et à York, n° 30) ou fonction de stockage (à Colchester, n° 14), à celles qui ont conquis des secteurs délaissés, comme à Colchester (Balkerne Lane, n° 8), à York (Coppergate, n° 32) et à Lincoln (St Mark's station East, n° 17) ou dont la fonction a dû radicalement changer, comme en témoigne la tombe familiale implantée au centre de la cour du temple de Cantorbéry (n° 2). A l'échelle de la ville, on peut opposer l'intérieur de l'enceinte aux zones extérieures. Dans un autre registre, on peut aussi distinguer les inhumations de très jeunes individus de celles d'adultes, ou encore opposer mort naturelle et mort violente. A ces catégories définies de manière large, on pourrait ajouter un grand nombre de critères portant sur le traitement des corps (position, traces de rites *post mortem*) et sur le mobilier, porté ou déposé, qui les accompagne, autant d'informations qui permettent d'affiner l'analyse.

L'un des obstacles majeurs à surmonter pour comprendre de telles traces archéologiques porte sur la datation de ces tombes, d'autant plus difficile quand elles appartiennent à la phase finale de l'occupation d'un site ou ont été pratiquées après une longue période d'abandon, sur des sites faiblement stratifiés. Ce manque est loin d'être compensé par le recours aux datations par ^{14}C qui livrent des fourchettes très larges, de l'ordre de deux siècles dans les exemples recensés.

Malgré les incertitudes de datation qu'il convient de garder en mémoire, le récapitulatif de ce type de découvertes archéologiques révèle la présence de tombes d'adultes à l'intérieur des enceintes à la fin de l'époque romaine, alors que dans les siècles antérieurs la quasi totalité des sépultures situées *intra muros* étaient celles de très jeunes enfants[55]. A l'exception des découvertes faites sur le site de Culver Street, à Colchester (n° 14), où deux tombes d'adultes

---

[54]. Pour en rendre la lecture plus aisée, j'ai indiqué en gras les numéros correspondant aux découvertes faites *intra muros*.

[55]. Ce n'est pas le lieu de reprendre ici toutes les interprétations susceptibles de rendre compte de la fréquence des inhumations de jeunes enfants hors des nécropoles dans le monde romain et en particulier en association avec des bâtiments domestiques. Pour la Bretagne insulaire, voir Philpott, *Burial Practices in Roman Britain: A survey of grave treatment and furnishing A.D. 43 - 410*, p. 232-233 et S. Esmonde-Cleary, Putting the dead in their place: burial location in Roman Britain, *in* J. Pearce, M. Millet et M. Struck (éd.), *Burial, Society and Context in the Roman World*, Oxford, Oxbow Books, 2000, p. 135-136.

implantées dans une grange peuvent être datées de manière fiable des 3e-4e siècles, ce phénomène est en général attribué par les archéologues au 5e siècle, même dans le cas où du mobilier du 4e siècle a été découvert dans les niveaux contenant les corps, comme à Cirencester (*cf. infra*). Souvent néanmoins, le caractère ancien et/ou ponctuel de la découverte interdit autre chose qu'une attribution générale à l'Antiquité, qui pourrait très bien se révéler inexacte, maintenant que la poursuite de ce type d'inhumation isolée tout au long du haut Moyen Âge a été prouvée.

A Cantorbéry (n° 2), c'est une tombe réunissant un homme, une femme, deux petites filles et un chien qui a été creusée dans la cour du temple, à travers le dernier revêtement, aux alentours de 400 si l'on se fonde sur les bijoux portés par la femme. Rien n'éclaire les circonstances de la mort de ce petit groupe d'individus assimilés à une famille. A Cirencester, les sépultures d'au moins quatre adultes dispersés dans la ville ont été fouillées (n° 3, 4, 5 et 7), dont deux corps découverts près du *forum*, dans le fossé du *cardo maximus*, où ils auraient été déposés vers la fin du 5e siècle (fig. 9.5)[56]. Enfin, à Exeter (n° 15), c'est dans l'emprise même du *forum* que six inhumations ont été reconnues (fig. 7.4, A), également attribuées au 5e siècle et que, malgré la fondation ultérieure d'un *minster* à cet emplacement, rien ne permet d'associer à un édifice religieux aussi précoce, comme cela a été proposé par comparaison avec le site de St Paul-in-the-Bail à Lincoln.

Comment expliquer l'apparition de ces inhumations isolées ou en petits groupes, *extra muros* comme *intra muros* ? A propos des découvertes de Cirencester, John Wacher a suggéré, dans la synthèse qu'il a consacrée aux villes de Bretagne romaine, un éventuel lien entre les inhumations dispersées dans l'habitat et les épidémies attestées au 5e ou 6e siècle, notamment celle que les sources anciennes ont enregistrée autour de 443, une date qui, selon l'auteur, conviendrait bien à l'interprétation générale d'un abandon de la ville antique vers le milieu du 5e siècle[57]. Depuis cette parution qui remonte à 1975, la recherche historique a pris quelque distance avec les explications de nature sanitaire, et plus largement de type catastrophiste : d'une part, la multiplication des découvertes de sépultures isolées ou en petits groupes a banalisé ce phénomène, qui n'est plus désormais réservé à la sphère de l'exceptionnel et du dramatique, d'autre part, on mesure mieux la distance qui sépare sources écrites et sources archéologiques, particulièrement forte dans ce domaine. Là où les textes évoquent des centaines voire des milliers de morts dues à des épidémies foudroyantes, l'archéologie ne livre que fort peu de tombes susceptibles de correspondre à des inhumations de masse pratiquées à la hâte. Quant à associer des découvertes funéraires anonymes à un événement particulier, connu par les sources écrites, c'est là une démarche périlleuse à

[56]. Pour Cirencester, l'inventaire publié en 1982 fait état de sept sépultures trouvées *intra muros* (n° 5000 à 5006), dont une représentée par une inscription découverte sur le site de l'abbaye, dans une tranchée de récupération de l'église du haut Moyen Âge creusée lors des travaux du 12e siècle (n° 5005). Cette inscription ne présentant que quelques lettres, son caractère funéraire est déduit de leur espacement. Ce cas et un autre également douteux n'ont pas été retenus (A. McWhirr, L. Viner et C. Wells, *Romano-British cemeteries at Cirencester*, Cirencester, Cirencester Excavation Committee, 1982, p. 206 et microfiche n° 5).

[57]. J. Wacher, *The towns of Roman Britain*, Londres, Batsford, 1975, p. 313.

laquelle a renoncé la majorité des chercheurs en l'absence d'une étroite corrélation entre deux séries documentaires, l'une archéologique, l'autre textuelle, toutes deux bien datées.

A côté des explications impliquant une épidémie ou une mort violente, qui devraient être abandonnées en l'absence d'éléments matériels indubitables[58], on rencontre des arguments opposant la norme à l'exclusion. Selon David Petts, qui propose de voir la marque de l'Eglise dans la généralisation des « nécropoles ordonnées » – les « *managed cemeteries* » de Charles Thomas – et de l'inhumation ouest-est au 4e siècle, les petits groupes de sépultures inhumées dans des espaces délaissés correspondraient à des individus refusant de se plier à ces nouvelles règles, du moins aux plus pauvres d'entre eux, les familles les plus aisées ayant la possibilité de se faire enterrer dans leurs domaines ruraux. Plus encore, la multiplication à cette période de pratiques inhabituelles, telles que la décapitation, l'inhumation face contre terre, ou encore le dépôt de très jeunes enfants en des lieux insolites – comme des silos ou des séchoirs à grains – traduirait le rejet catégorique des pratiques que l'Eglise aurait cherché à imposer : la normalisation en cours des usages funéraires entraînerait donc des réactions radicales de la part d'une partie de la population qui s'exclurait elle-même des espaces funéraires collectifs[59]. On a déjà souligné combien les travaux récents, en particulier ceux d'Eric Rebillard, ont montré le faible engagement de l'Eglise dans la gestion des espaces funéraires comme dans le contrôle des rites qui accompagnent l'ensevelissement pendant l'Antiquité tardive : difficile donc de voir dans ces tombes isolées des signes d'exclusion ou de contestation de nature strictement religieuse. La prolifération, dans le courant du 4e siècle, de sépultures inhumées à l'écart des grandes nécropoles peut s'expliquer autant par le caractère individuel ou familial des choix liés au traitement des défunts, celui du lieu d'inhumation comme celui des pratiques funéraires (contenants, position, mobilier etc.), que par une réaction à une norme qui serait imposée par une autorité supérieure, ce que les textes démentent en ce qui concerne l'Eglise.

La diversification des lieux d'inhumation et notamment l'apparition de tombes en plus grand nombre dans les enceintes est un phénomène commun à tout l'Empire romain et qui a fait l'objet ces dernières années de très nombreux travaux passés en revue par Gisella Cantino Wataghin dans le cadre du programme de recherche européen sur les transformations du

---

[58]. Si la mort violente, provoquée par des coups ou par la décapitation, peut être identifiée par les traces laissées sur le squelette, la détection de la peste exige des analyses de l'ADN (E. Crubézy, L'étude des sépultures ou du monde des morts au monde des vivants, *in* E. Crubézy *et al.* (éd.), *Archéologie funéraire*, Paris, Editions Errance, 2000, p. 47-49). C'est surtout la structure démographique d'un ensemble funéraire qui permet aux anthropologues d'avancer l'hypothèse d'une épidémie.

[59]. Petts, *Christianity in Roman Britain*, p. 149. On retrouve ici le raisonnement développé par Martin Carver pour rendre compte des pratiques funéraires mises en évidence sur le site de Sutton Hoo, sous la forme de deux tombes-bateaux, d'incinérations et d'inhumations sous *tumuli* comportant un mobilier d'une grande richesse et associées à des sacrifices de chevaux et même d'hommes. C'est en réaction à ce qui aurait été perçu comme une menace, la double influence de l'Eglise en formation et du pouvoir franc qui s'étendait sur le Kent, que la famille princière d'East Anglia et son entourage aurait adopté des usages exprimant avec force leurs croyances païennes et leurs liens avec la sphère scandinave (M. Carver, *Sutton Hoo: Burial Ground of Kings?*, Londres, British Museum Press, 1998 et, pour la publication finale récemment parue, M. Carver, *Sutton Hoo: A Seventh-Century Princely Burial Ground and its Context*, Londres, British Museum Press, 2005).

monde antique[60]. Pour être pleinement compris, il demande à être étudié selon une chronologie longue et en prenant en compte les tombes découvertes en contexte ecclésiastique, dans une église ou à ses abords immédiats, ainsi que les cimetières, afin d'évaluer ce que représente chaque cas de figure. Les données rassemblées pour la Bretagne, où seul le site de St Paul-in-the-Bail a pu réunir une église et quelques tombes à partir de la fin du 4e siècle, si l'on retient la chronologie haute, ne permettent pas cette approche globale dès les 5e-6e siècles mais la repoussent à plus tard, après la fondation des *minsters* dans les anciens chefs-lieux de cités, à partir du 7e siècle.

Pour l'heure, soulignons néanmoins les similitudes qui existent entre les exemples attestés en Bretagne insulaire et ceux qui ont été identifiés dans d'autres parties de l'Empire et qui portent notamment sur l'installation de tombes dans l'emprise d'anciens bâtiments publics de première importance. Traduisent-ils l'abandon complet de ces zones ou au contraire leur contrôle par une autorité supérieure qui leur aurait assigné un nouveau statut de lieu d'inhumation ? La question a été posée en ces termes tout particulièrement à Rome, où les premières inhumations *intra muros* apparaissent au 5e siècle – certains y voient la conséquence de la guerre gothique qui aurait rendu le *suburbium* inaccessible – et se multiplient aux 6e et 7e siècles, sous la triple forme de tombes associées à une église, de petits groupes isolés et de cimetières. Pour les uns, l'apparition de tombes sans lien avec un édifice religieux et implantées dans des espaces de première importance, liés au pouvoir central, tels que la colline du Palatin ou le *forum*, traduit d'abord l'incapacité des autorités à entretenir et à maintenir dans leurs fonctions initiales l'ensemble des bâtiments publics, d'où l'abandon de certains d'entre eux[61]. Pour les autres, l'inhumation dans des espaces ou des bâtiments publics, souvent encore délimités par des murs, constitue non pas un phénomène spontané, révélateur de l'affaiblissement de l'autorité centrale, mais résulte au contraire du contrôle de l'Eglise sur ces terrains. Le fait que les tombes isolées soient placées à la périphérie des îlot ou sur le bord des voies, sans entraver le passage, témoignerait du caractère organisé et contrôlé de ces implantations[62].

---

[60]. G. Cantino Wataghin, The ideology of urban burials, *in* G. P. Brogiolo et B. Ward-Perkins (éd.), *The idea and ideal of the town between late Antiquity and the Early Middle Ages*, La Haye, Brill, 1999. Depuis cette parution, on peut signaler celle d'un article consacré à ce phénomène en Afrique romaine : A. Leone, L'inhumazinoe in "spazio urbano" a Cartagine tra V e VII secolo D.C., *Antiquité tardive*, 10, 2002.

[61]. A. Augenti, Continuity and Discontinuity of a Seat of Power: the Palatine Hill from the Fifth to the Tenth Century, *in* J. Smith (éd.), *Early Medieval Rome and the Christian West, Essays in Honour of Donald A. Bullough*, La Haye, Brill, 2000. Sur le Palatin, voir aussi M. Royo, Le Palatin entre le IIe et le VIe siècle apr. J.-C. : évolution topographique, *Revue archéologique*, 1/2001, 2001. L'auteur y suit l'interprétation proposée par Andrea Augenti pour les sépultures isolées du 6e siècle en soulignant que leur dispersion parmi les constructions impériales sur les marges de la colline semble attester un resserrement du tissu bâti, amorcé à la fin du 4e siècle et accentué au siècle suivant (p. 42-45).

[62]. G. Maetzke, From *Necropolis* to *Coemeterium*: the Problem of Burials "*in Urbe*", *in* S. Tabaczynski (éd.), *Theory and Practice of Archaeological Research. Volume III. Dialogue with the data: The Archaeology of Complex Societies and its Context in the '90s*, Varsovie, Institute of Archaeology and Ethnology Committee of pre-and protohistoric Sciences Polish Academy of Sciences, 1998 ; R. Meneghini et R. Santangeli Valenzani, Intra-mural burials at Rome between the fifth and seventh centuries AD, *in* J. Pearce, M. Millet et M. Struck (éd.), *Burial, Society and Context in the Roman World*, Oxford, Oxbow Books, 2000. Cette analyse est fondée

La corrélation faite entre les premières tombes *intra muros* et la guerre gothique – autrement dit le recours à un épisode ponctuel pour expliquer un phénomène général également attesté en dehors de toute crise de cette nature – comme l'adoption d'une interprétation juridique insistant sur la rupture avec la loi romaine que représentent les tombes situées *intra muros* ont été contestées par Gisella Cantino Wataghin[63]. Quelle que soit l'importance du changement que l'installation de tombes *intra muros*, souvent au milieu d'anciens édifices publics, représente, ce phénomène doit être corrélé à la formation d'un nouveau paysage, où la monumentalité en pierre a cédé le pas à d'autres formes architecturales et où la diversité semble l'emporter sur la norme.

CONCLUSION : VERS UN NOUVEAU PAYSAGE URBAIN

En quoi l'analyse des premiers lieux de culte chrétiens et des sites funéraires en usage entre le 4e et le 6e siècle nous renseigne t'elle sur les transformations de l'espace urbain à cette période ?

Tout d'abord, il faut convenir que la topographie religieuse se laisse à peine discerner : parmi les édifices identifiés à des églises du 4e siècle par des fouilles souvent partielles, aucun n'échappe au doute et les fondations précoces déduites par la méthode régressive des sources écrites et topographiques demeurent incertaines. S'il est difficile de suivre l'argument principal de William Frend, qui voit dans la « conspiration barbare » des années 367-369 et dans les destructions que les combats avec les forces romaines auraient provoquées la cause première du coup d'arrêt donné au développement de l'Eglise bretonne, dont on sait qu'elle existait encore sous une forme hiérarchisée au 5e siècle, force est de constater que les lieux où les croyants se rassemblaient pour recevoir le baptême, partager l'eucharistie et prier demeurent pour l'essentiel invisibles, en milieu urbain peut-être encore plus qu'en milieu rural, du moins aux yeux d'un chercheur continental à l'affût d'un groupe épiscopal. En admettant que les édifices reconnus par l'archéologie étaient bien des églises, aucun n'a perduré dans cette fonction, à l'exception de la construction de St Paul-in-the-Bail, si l'on accepte la datation haute proposée pour les deux premiers états. Soulignons en outre que les incertitudes chronologiques pèsent autant sur la période de destruction que de construction, un problème qui n'est pas propre, bien sûr, aux édifices de culte mais touche la grande majorité des constructions romaines les plus tardives en milieu urbain, en raison de la nature ultérieure de l'occupation (*cf. infra*).

Restituer un paysage chrétien se révèle donc impossible. Tout au plus peut-on formuler quelques remarques d'ordre topographique. Par exemple, à Londres, si l'édifice basilical du

---

sur l'inventaire de 74 sites, dont quatre seulement ont livré des tombes datables du 5e siècle contre 35 sites attribués aux 6e et 7e siècles. Cette question est reprise dans le second chapitre.

[63]. Cantino Wataghin, The ideology of urban burials, p. 148-150.

site de Colchester House représente la cathédrale de la fin du 4e siècle, son implantation témoignerait du déplacement du centre de la Cité vers l'Est, après la destruction partielle de la basilique vers la fin du 3e siècle (fig. 4.3.). C'est du même côté, le secteur de l'actuelle Tour de Londres, que sont attestées les principales interventions portant sur l'enceinte, avec l'ajout de bastions dans les années 350-375 et la réfection de l'angle sud-est dans les années 390. Ce double constat pousse Ken Dark à comparer Londres aux villes du Centre et du Nord de l'Italie, où Brian Ward-Perkins a mis en évidence la concentration des investissements publics sur les enceintes et les lieux de culte chrétiens à la fin de l'Antiquité, une comparaison que l'auteur étend dans une certaine mesure aux trois autres capitales de province à cette date : Lincoln, York et Cirencester[64]. A Lincoln, si l'édifice basilical de Flaxengate est bien une église et si la construction de St Paul-in-the-Bail remonte à cette période, chaque section enclose, la ville haute comme la ville basse, aurait été dotée d'un lieu de culte à la fin du 4e siècle.

En revanche, il est certain qu'à l'exception de l'équipement chrétien, les chefs-lieux de Bretagne offrent un paysage comparable à celui de nombre de villes du monde romain entre la fin du 4e siècle et la fin du 6e siècle : une enceinte plus ou moins entretenue mais suffisamment prégnante pour être à l'origine du nom saxon de beaucoup de ces cités[65] ; le maintien en général des voies principales conduisant aux portes, parfois de voies secondaires ; des bâtiments publics dans un état variable (les uns arasés ou en ruine, les autres encore en élévation mais dévolus à de nouvelles fonctions, telles les activités métallurgiques attestées dans la basilique de York ou la possible transformation en marché du théâtre de Cantorbéry) ; enfin, une occupation domestique et artisanale dont les traces sont à chercher dans les niveaux de terres noires accumulés au-dessus des couches de destruction des bâtiments en pierre les plus tardifs.

L'interprétation de ces niveaux, maintenant reconnus dans beaucoup de villes d'origine antique, en Europe du Nord-Ouest comme dans le monde méditerranéen, est au cœur du débat concernant le devenir de la ville pendant l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge. Toutefois, les différentes traditions de recherche n'ont pas accordé le même sens et posé les mêmes questions aux terres noires depuis les années 80, comme l'a montré Henri Galinié dans plusieurs articles récents qui présentent un bilan historiographique et dressent l'état de la question aujourd'hui[66]. Tout d'abord, l'archéologie britannique, la première à avoir pris en

---

[64]. Dark, *Britain and the End of the Roman Empire*, p. 50-53 ; B. Ward-Perkins, *From Classical Antiquity to the Middle Ages: Urban Public Building in Northern and Central Italy, AD 300-850*, Oxford, Oxford University Press, 1984.

[65]. L'élément « *caester* » , du latin « *castrum* », qui apparaît dans les noms de Cirencester, Gloucester ou encore Worcester, renvoie clairement aux enceintes de pierre d'origine antique (Blair, *The Church in Anglo-Saxon Society*, p. 247).

[66]. H. Galinié, L'entre-deux : les terres noires des cités, *in* B. Beaujard (éd.), *La naissance de la ville chrétienne*, Tours, Maison des Sciences de l'Homme, 2002 ; H. Galinié, L'expression terres noires, un concept d'attente, *in* L. Verslype (éd.), *Terres noires/Dark Earth. Actes du colloque de 2001 de Louvain-la-Neuve*, Louvain-la-Neuve,

compte ce phénomène, ne l'a fait que de manière partielle, en limitant l'emploi de l'expression « *dark earths* » aux niveaux mal stratifiés, ou supposés tels, attribués à la période des 4e-6e siècles et donc en réduisant les problèmes posés par ces couches à la question de la fin de la ville antique. En Italie, où le terme fut exporté dans son sens large par des archéologues britanniques travaillant dans le Nord de la péninsule, le débat fut lancé vers 1985 autour de trois questions corrélées : la continuité du réseau viaire, celle de l'architecture domestique et la mise en culture. En France et en Belgique, bien que des niveaux de cette nature aient été soigneusement fouillés dans quelques villes dès les années 80, le terme de terres noires ne leur a été appliqué qu'après 1995, période à laquelle ils étaient encore considérés par la majorité des archéologues comme sans intérêt. Malgré ces différences, l'interprétation dominante, pour les cités, était celle de l'abandon quasi complet ou de la ruralisation.

Depuis ces premières conclusions, la complexité des processus à l'œuvre dans la formation des terres noires a été mise en évidence à partir d'analyses micro-morphologiques dont Richard Macphail a été l'un des principaux instigateurs[67]. Si l'apport de remblais est parfois évoqué, comme à Lincoln où une partie des terres noires correspondrait à des travaux de nivellement, une formation lente, liée au pacage des animaux (Gloucester, Worcester) ou à l'évolution, une fois enfouis, des matériaux périssables (bois et terre) utilisés dans l'architecture de manière prédominante, est maintenant prouvée. De même, un autre rapport aux déchets, qui ne sont plus évacués mais jetés ou enfouis à proximité des habitations, peut avoir sa part dans la formation de ces niveaux.

Autrement dit, l'interprétation des terres noires comme des couches agricoles ou des niveaux d'abandon résulte des limites de nos méthodes de fouilles, des contraintes économiques qui pèsent sur l'archéologie de sauvetage et, plus encore, de nos présupposés historiques qui associent « à la fin de la ville classique la mise entre parenthèses de la ville », selon les termes d'Henri Galinié[68]. Ce dernier souligne qu'il faut aborder l'étude du fait urbain au haut Moyen Âge sans *a priori*, en rappelant que l'existence, ou le maintien, d'une ville n'est pas nécessairement liée à la satisfaction de tous les caractères urbains de manière continue et que l'expression des caractères sociaux peut changer de façon si profonde qu'ils en deviennent très difficiles à identifier et à expliquer.

Les nouvelles approches développées pour l'analyse des terres noires, fondées sur d'autres méthodes de fouilles et d'enregistrement couplées à des analyses micro-morphologiques, comme cela a été pratiqué sur le site de Saint-Julien de Tours examiné entre 2000 et 2004, renforcent le fossé existant entre la perception de la ville des 5e-6e siècles que fournissent les

---

sous presse. Voir aussi R. I. Macphail, H. Galinié et F. Verhaeghe, A future for Dark Earth?, *Antiquity*, 77-Number 296, June 2003, 2003.

[67]. R. I. Macphail, The reworking of urban stratigraphy by human and natural processes, *in* A. R. Hall et H. K. Kenward (éd.), *Urban-rural connexions: perspectives from environmental archaeology*, Oxford, Oxbow Books, 1994.

[68]. Galinié, L'expression terres noires, un concept d'attente, sous presse.

sources écrites – des cités entièrement dévolues aux élites, principalement ecclésiastiques – et celle que peut fournir l'archéologie qui, à côté des églises et des morts, peut aussi, si elle s'en donne les moyens, faire apparaître les vivants anonymes. Ce contraste, exprimé pour la Gaule par Nancy Gauthier et Henri Galinié dans le cadre du colloque commémorant le quatorzième centenaire de la mort de Grégoire de Tours[69], n'a pas la même dimension en Bretagne insulaire à cette période, dans la mesure où nul pouvoir, ni laïc ni ecclésiastique, n'est alors attesté *intra muros* par des sources écrites quasi inexistantes. Pour autant, on ne peut faire des enceintes de simples coquilles vides, si l'on admet que les niveaux de terres noires reconnus dans nombre de cas traduisent des formes d'occupation variées, y compris un usage domestique et artisanal reconnu sur quelques sites de manière indubitable[70].

Des villes romaines ayant perduré, Cantorbéry est de loin celle qui a fourni le plus grand nombre de structures en terre et en bois attribuables aux 5e-6e siècles, plus d'une quarantaine implantées pour la plupart sur les secteurs II et III du site de Marlowe, où elles avaient respecté l'alignement des murs des thermes, hors d'usage depuis le milieu du 4e siècle. Mais le fait qu'il ne s'agisse que de fonds de cabane, c'est-à-dire de structures annexes, notamment des ateliers de tissage, laisse sans réponse la question de l'habitation. Dans la totalité des villes du corpus, les maisons manquent, passé le milieu du 5e siècle – mais gardons en mémoire les problèmes de datation déjà soulevés – et de même l'équipement domestique se réduit à quelques dizaines de tessons tout au plus, et souvent moins, et à de très rares objets usuels. Toutefois, l'exemple de Wroxeter, magistralement fouillé par Philip Barker, est là pour témoigner de manière moins allusive du maintien durable de l'occupation – sous une forme organisée impliquant une autorité – et même de la monumentalité de certains bâtiments de bois (fig. 5)[71]. Un total de 33 constructions, en usage au moins jusqu'à la fin du 6e siècle, a été observé dans l'emprise de l'ancienne basilique des thermes et leur mise en évidence dans un site ultérieurement abandonné suggère que des traces similaires ont été détruites ailleurs par la poursuite de l'occupation, les bâtiments sur poteaux plantés, qui constituent la norme à cette période pour les habitations, étant plus exposés à la destruction complète que les structures excavées, dont le fond au moins peut subsister.

---

[69]. N. Gauthier, Le paysage urbain en Gaule au VIe siècle, *in* N. Gauthier et H. Galinié (éd.), *Grégoire de Tours et l'espace gaulois, Actes du congrès international (Tours, 3-5 novembre 1994)*, Tours, FERAC, 1997 ; H. Galinié, Tours de Grégoire, Tours des archives du sol, *in* N. Gauthier et H. Galinié (éd.), *Grégoire de Tours et l'espace gaulois, Actes du congrès international (Tours, 3-5 novembre 1994)*, Tours, FERAC, 1997.

[70]. Voir en particulier les notices de Bath, Cantorbéry, Gloucester, Londres, York, Winchester, Worcester et York.

[71]. P. Barker *et al.*, *The Baths Basilica Wroxeter, Excavations 1966-90*, Londres, English Heritage, 1997; R. White et P. Barker, *Wroxeter, the Life and Death of a roman City*, Stroud, Tempus, 1998, p. 118-136 ; R. White, Wroxeter and the Transformation of the late-Roman urbanism, *in* T. R. Slater (éd.), *Towns in Decline AD 100-1600*, Aldershot, Ashgate, 2000. Cette fouille a révélé l'extrême difficulté à dater les niveaux postérieurs au 4e siècle, dans la mesure où plus de 99% du mobilier, réunissant 3400 monnaies et 250 000 tessons de céramique, était redéposé. L'estimation de la durée d'occupation est donc principalement fondée sur le nombre de phases, des repères chronologiques étant fournis en très petit nombre par quelques objets et par des datations en laboratoire. On a bien ici la preuve de la quasi invisibilité de l'usage du sol aux 5e et 6e siècles, que seules des fouilles très fines suivies d'une analyse stratigraphique approfondie peuvent révéler.

Pourquoi donc faire de Wroxeter l'exception qui confirme la règle et non pas le témoin de nouvelles pratiques sociales traduites dans l'architecture et largement répandues, en particulier dans les villes de l'Ouest de la Bretagne passées plus tardivement sous le contrôle de populations germaniques ? On trouve dans cette région d'autres témoignages en faveur d'une certaine organisation de l'espace impliquant l'existence de communautés administrées, comme à Gloucester, par exemple, aux abords de l'ancien *forum* : une esplanade, dont le revêtement utilisait des matériaux de remploi, y fut aménagée à l'extrême fin du 4e siècle sur une large superficie, en englobant l'emprise de l'ancienne *via principalis*, alors déportée vers le Nord. De ce côté, l'esplanade fut délimitée par une rangée de colonnes d'une trentaine de mètres de long qui se dressait auparavant en front de rue. Au-delà de son caractère fonctionnel, comme lieu de rassemblement (pour des troupes ou encore pour des animaux, suppose Carolyn Heighway) ou comme place de marché, cet espace créé au centre de l'enceinte, à l'emplacement de l'ancien *forum* et des constructions adjacentes, a pu avoir aussi une importance symbolique, contribuant à sa pérennité jusqu'au 7e siècle.

Fig. 5 : restitution des bâtiments de Wroxeter (R. White et P. Barker, *Wroxeter, the Life and Death of a roman City*, p. 128, fig. 63).

Les changements des modes de vie, qui conduisent à une culture matérielle quasi invisible dans le courant du 5e siècle accentuent le poids des données funéraires qui sont de loin les mieux perceptibles à cette période. C'est donc de la présence de tombes dispersées dans l'enceinte et, plus encore, de celle des nécropoles environnantes, qu'est déduite en général la poursuite d'une forme d'occupation, difficile à évaluer et à qualifier. S'ajoute aussi à cet argument la création, dans le courant du 7e siècle, d'une église épiscopale, qui fonde le

modèle de la continuité, de nature politique et administrative, développé pour Winchester par Martin Biddle et largement adopté outre-Manche, comme on le verra dans le second chapitre. L'apparition de tombes d'adultes, isolées ou en petits groupes, dans l'enceinte, à partir du 5e siècle, témoigne des changements qui affectent l'ensemble de l'espace urbain à cette période et ne peut être considérée comme un signe de rapprochement entre le monde des vivants et le monde des morts, encore moins d'une intégration. Cette étape passera par le rassemblement des défunts autour de l'église qui a suivi en Angleterre un processus particulier, qu'il convient maintenant d'étudier.

CHAPITRE SECOND

LA FORMATION DE LA TOPOGRAPHIE CHRETIENNE (7e-11e SIECLES)

L'envoi en mission d'Augustin et de ses compagnons, arrivés à Cantorbéry en 597, marque un tournant dans l'histoire chrétienne de l'Angleterre. Seule la conversion des élites anglo-saxonnes rendit possible l'organisation d'une Eglise hiérarchisée et la fondation de nouveaux édifices chrétiens, toutes choses qui avaient disparu des territoires orientaux de la Bretagne, même si, on l'a vu, le culte de plusieurs saints locaux avait subsisté ailleurs qu'à St Albans. Les instructions données par Grégoire le Grand à Augustin pour l'organisation de la nouvelle Eglise sont bien connues et ne seront rappelées ici que brièvement : la création de deux provinces, respectivement basées à Londres et à York, et divisées chacune en douze diocèses, une organisation dans laquelle la plupart des historiens s'accordent pour reconnaître l'influence du cadre administratif de la Bretagne romaine du 3e siècle[1]. Le schéma envisagé par le pape resta largement théorique puisque seulement quinze sièges épiscopaux furent fondés entre l'arrivée d'Augustin en 597 et la mort de Théodore de Tharse, en 690, véritable organisateur du réseau épiscopal des territoires anglo-saxons dont il divisa les grands diocèses primitifs (fig. 6).

Sur ce total de quinze sièges, dix furent établis dans des sites d'origine romaine, six chefs-lieux de cités (Cantorbéry, Londres, York, Lincoln, Winchester et Leicester), trois agglomérations secondaires (Dorchester-on-Thames, siège supprimé vers 660 au profit de Winchester, Rochester et Worcester) et probablement un ancien fort du littoral (*Dommoc*)[2]. Les cinq autres sièges, Lindisfarne, Hexham, Hereford, North Elmham et Lichfield, n'avaient pas d'antécédent romain. D'une manière générale, cette organisation ecclésiastique était fondée sur les royaumes et non pas sur les territoires des anciennes cités, ce qui peut expliquer des anomalies, telle la très petite taille des diocèses voisins de Cantorbéry (597) et de Rochester (604), signe possible de la fusion récente de deux royaumes à l'origine du Kent[3].

---

[1]. *HE*, I-29 ; sur l'interprétation des instructions de Grégoire le Grand, voir notamment C. Stancliffe, The British Church and the Mission of Augustine, *in* R. Gameson (éd.), *St Augustine and the Conversion of England*, Stroud, 1999, p. 115 et N. Brooks, Canterbury, Rome and the construction of English Identity, *in* J. Smith (éd.), *Early Medieval Rome and the Christian West, Essays in Honour of Donald A. Bullough*, La Haye, Brill, 2000, p. 225.

[2]. Le décompte des sièges épiscopaux de cette période varie selon les auteurs, en raison de l'incertitude des dates de fondation de quelques-uns. Je reprends ici les données fournies par J. Blair, *The Church in Anglo-Saxon Society*, Oxford, Oxford University Press, 2005. Une liste plus large est proposée par S. Bassett, Churches in Worcester before and after the conversion period of the Anglo-Saxons, *The Antiquaries Journal*, LXIX, 1989, p. 225-230, où il est aussi question du projet de Grégoire.

[3]. M. Lapidge *et al.* (éd.), *The Blackwell Encyclopedia of Anglo-Saxon England*, Oxford, Blackwell, 1999, p. 396.

Fig. 6 : carte des sièges épiscopaux à la fin du 7e siècle

Néanmoins, le fait que la première vague de fondations ait été exclusivement associée à des sites antiques traduit indéniablement le poids du modèle continental dans l'action des missionnaires comme la revendication d'un passé prestigieux, une attitude qui n'est pas limitée aux sièges épiscopaux. Parmi les nombreux travaux récents consacrés à la réutilisation des sites antiques dans la topographie religieuse et funéraire du haut Moyen Âge, aussi bien en Angleterre que sur le continent, beaucoup insistent sur la signification symbolique de tels choix, au-delà des avantages matériels que pouvait représenter la présence d'une enceinte ou celle, par exemple, d'installations thermales susceptibles d'être utilisées pour les rites baptismaux. Ainsi, étudiant la fondation d'établissements monastiques à l'intérieur d'anciens forts romains du littoral saxon, Stéphane Lebecq conclut à une reconnaissance de l'autorité du passé sous de multiples formes : un passé, mythique et romain, pour partie révolu, mais aussi « un passé toujours vivant » qui ancrait l'action missionnaire dans la Rome chrétienne et pontificale[4].

Malgré l'origine principalement continentale des fondateurs de la nouvelle Eglise, le modèle épiscopal souhaité par Grégoire le Grand ne vit jamais le jour : non seulement l'ancienne Bretagne ne fut pas divisée en 26 diocèses mais surtout une autre organisation ecclésiastique fut mise en place, fondée sur la dissémination de communautés religieuses désignées dans les sources par le latin « *monasterium* » et son dérivé vieil anglais « *mynster* », qui a donné le terme moderne de « *minster* ». Ces établissements, fondés en grand nombre entre environ 670 et 740, rassemblaient, selon des combinaisons très variables, des hommes et/ou des femmes de statuts divers, moines, moniales mais aussi prêtres, des individus placés sous la direction d'un abbé ou d'une abbesse et qui partageaient de manière plus ou moins poussée des formes communes de dévotion et de liturgie. En outre, qu'ils aient abrité ou non un siège épiscopal, ces ensembles ecclésiastiques ont longtemps assuré ou contrôlé l'encadrement pastoral des laïcs. La diversité des statuts et des missions de ces communautés justifie qu'on les désigne aujourd'hui par le terme de « *minster* » et non pas de « *monastery* » qui, comme le français « monastère », renvoie à une observance religieuse plus stricte. Pour cette raison, j'ai choisi de conserver le terme anglais tout au long de cette analyse, réservant celui de monastère à la fin de la période étudiée, après l'adoption de la règle bénédictine par de nombreuses communautés, épiscopales ou monastiques[5].

J'emprunte définition et remarques de vocabulaire à l'introduction de l'ouvrage de John Blair, qui a conclu de longues années de recherches sur ce que l'on peut appeler les églises

---

[4]. S. Lebecq, *Monasterium constructum in castro quod lingua Anglorum Cnobheresburg vocatur* (Bède, *HEGA*, III 19). De l'attraction exercée par les fortifications romaines sur les fondations monastiques dans l'Angleterre du très haut Moyen Âge, *in* J.-M. Sansterre (éd.), *L'autorité du passé dans les sociétés médiévales*, Bruxelles-Rome, Institut Historique Belge de Rome, 2004 ; voir aussi Blair, *The Church in Anglo-Saxon Society*, p. 188-190.

[5]. La diversité des organisations et des modes de vie vaut aussi pour les communautés religieuses du continent avant la réforme carolingienne qui a nettement distingué le statut monastique du statut canonial ; auparavant, il est souvent difficile de cerner la composante monastique des communautés. Voir notamment sur les communautés de clercs desservant les basiliques suburbaines, H. Noizet, Les basiliques martyriales au VIe et au début du VIIe siècle, *Revue d'Histoire de l'Eglise de France*, 87, 2001.

locales et leur rôle dans la formation de la société anglaise[6]. Cette toute récente synthèse constitue désormais le point d'appui de toute recherche portant sur la formation des espaces religieux et funéraires en Angleterre comme le révèleront les nombreux renvois que j'y ferai. Fondements de l'organisation ecclésiastique de l'Angleterre, avant même que ce terme renvoie à un territoire politiquement unifié, les *minsters* seront au cœur de mon analyse, même si ma perspective, centrée sur les villes qui ont formé, de manière plus ou moins précoce, l'armature épiscopale de l'Angleterre avant 1100, accentue une distinction qui n'était pas aussi tranchée au haut Moyen Âge entre les *minsters* épiscopaux et les autres, entre les grands établissements ruraux et ceux qui ont été établis à l'intérieur des enceintes antiques : une réalité particulière qui demandera de sortir parfois du cadre initial de l'enquête.

On verra ainsi dans une première section jusqu'à quel point la revendication du passé et du modèle romain s'est traduite dans la topographie religieuse des cités d'Angleterre, avant d'examiner la double fonction funéraire des *minsters*, mausolées épiscopaux et royaux autour desquels les défunts ont été progressivement rassemblés. Changement majeur dans les usages funéraires, la naissance du cimetière chrétien en Angleterre sera confrontée à ce que l'on connaît pour la Gaule, l'Italie du Nord et l'Irlande afin de mesurer les ressemblances mais aussi les spécificités de chaque situation. Enfin, on étudiera l'émergence aux 10e et 11e siècles des églises secondaires et la formation des cimetières paroissiaux, évaluant ainsi la solidité du monopole que les premiers établissements ecclésiastiques avaient établi en matière funéraire.

1. Les cites d'Angleterre et les limites du modele continental

L'origine continentale de la majorité des premiers missionnaires comme le passé romain de la Bretagne insulaire invitent à comparer la topographie religieuse et funéraire anglo-saxonne avec celle des cités d'Italie ou de Gaule, mise en place à partir du 4e siècle et qui a prévalu jusqu'à la fin du haut Moyen Âge. Dans les pages qui suivent, le terme de cité désignera de manière indifférenciée de réels chefs-lieux antiques (*civitas*) ou des agglomérations de moindre rang, sachant que la majorité des villes étudiées sont devenues des sièges épiscopaux dans le courant du 7e siècle (fig. 2).

– Cantorbéry : nouvelle Rome ?

Bède relate l'activité constructrice qui suivit la conversion du roi du Kent Æthelberht : si, comme on l'a vu dans la première partie, il est peu probable que les missionnaires ont

[6]. Blair, *The Church in Anglo-Saxon Society*, p. 2-5. Sur le sens de "*minster*" et sur le débat autour de leurs fonctions qui a marqué les années 90, voir notamment : S. Foot, Anglo-Saxon minsters: a review of terminology, *in* J. Blair et R. Sharpe (éd.), *Pastoral Care before the Parish*, Leicester, Leicester University Press, 1992 ; E. Cambridge et D. Rollason, Debate: The pastoral organization of the Anglo-Saxon Church: a review of the "Minster Hypothesis", *Early Medieval Europe*, 4-1, 1995 ; J. Blair, Debate: Ecclesiastical organization and pastoral care in Anglo-Saxon England, *Early Medieval Europe*, 4-2, 1995.

restauré, au sens matériel du terme, des églises d'origine romaine, en revanche le nouvel évêque de Cantorbéry a fondé *extra muros*, à l'est de la cité, près d'une nécropole à inhumation longeant la voie conduisant à Sandwich, un *monasterium* dans lequel le souverain érigea, à sa demande, une église (*ecclesia*) dédiée aux apôtres Pierre et Paul et qu'il dota de biens. La destination funéraire de l'édifice remonte à l'origine de la fondation : les corps d'Augustin et de ses successeurs sur le siège épiscopal mais aussi ceux des souverains du Kent pourront y reposer.

A cette première église, furent ajoutées deux autres constructions. Le fils d'Æthelberht, Eadbald, édifia l'église (*ecclesia*) Notre-Dame, consacrée par l'archevêque Mellite ; elle reçut le corps de l'abbé Adrien, mort vers 709-710, qui avait été envoyé en Angleterre avec Théodore quelque 40 ans plus tôt, par le pape Vitalien. En revanche, l'origine de la troisième église n'est pas connue par les sources écrites mais sa dédicace à Pancrace, dont le culte fut développé à Rome sur l'initiative du pape Honorius Ier (625-638), suggère une éventuelle fondation à cette même période, durant laquelle l'archevêque de Cantorbéry, du même nom que le pape, était le dernier compagnon d'Augustin (*cf. infra*, note 8).

Fut ainsi constitué, probablement en moins d'un demi-siècle, un ensemble ecclésiastique regroupant trois églises à la file l'une de l'autre, sur un axe ouest-est (fig. 7). La fouille, bien que partielle, a confirmé leur fonction funéraire, du moins pour la première et la troisième, puisque l'état primitif de l'église Notre-Dame a été effacé par les travaux entrepris au milieu du 11e siècle. Soulignons toutefois que Bède désigne toujours les deux édifices dont il parle – il ne dit rien de Saint-Pancrace – par le terme d'*ecclesia* : on ne retrouve pas ici la distinction constatée dans la langue des auteurs gaulois des 5e et 6e siècles, poètes, historiens et hagiographes, où progressivement « *ecclesia* » s'est appliqué aux constructions épiscopales, *intra muros*, et « *basilica* » aux fondations martyriales et funéraires, *extra muros*[7].

A l'intérieur de l'enceinte, dans l'angle sud-est, fut construite *de novo*, mais avec des matériaux antiques récupérés, comme on l'a vu précédemment, une église épiscopale dédiée au Sauveur, à proximité de laquelle se dressait un autre lieu de culte édifié avant la mort de l'archevêque Mellite (soit avant 624) et consacré aux Quatre-Saints-Couronnés, toujours selon le témoignage de Bède.

Comme de nombreux chercheurs l'ont déjà souligné, Augustin et ses successeurs immédiats, tous membres des missions romaines[8], ont non seulement reproduit à Cantorbéry le modèle continental auquel ils étaient accoutumés mais ont plus particulièrement imité la topographie romaine[9] : une fondation funéraire, à l'extérieur, dédiée aux princes des apôtres,

---

[7]. *Naissance des arts chrétiens*, Paris, Ministère de la Culture et Imprimerie Nationale, 1992, p. 50-51.

[8]. Succédèrent à Augustin Laurent, Mellite, qui avait été placé à la tête de la seconde mission envoyée par Grégoire le Grand en 601, Juste et Honorius. Ce n'est qu'en 653 qu'un anglais accéda pour la première fois au siège épiscopal en prenant le nom de Deusdedit, en l'honneur d'un des successeurs de Grégoire, affirmant ainsi son allégeance à Rome (Brooks, Canterbury, Rome and the construction of English Identity, p. 226).

[9]. Outre l'article cité à la note précédente, voir, entre autres références, N. Brooks, Canterbury and Rome: the Limits and Myth of Romanitas, *Roma fra Oriente e Occidente, actes du colloque de Spolète 2001*, Spolète, 2002 ; A. Thacker, In Search of Saints: The English Church and the Cult of Roman Apostles and Martyrs in the

et dans laquelle les évêques de Cantorbéry devaient être inhumés, à la manière des papes enterrés dans la basilique Saint-Pierre ; une église cathédrale consacrée au Sauveur, comme celle du Latran, *intra muros*. Les dédicaces des deux fondations du début du 7e siècle évoquent tout autant la topographie romaine : Saint-Pancrace, une basilique proche de Saint-Pierre, auprès de laquelle Grégoire avait installé une communauté de moines et dont l'église fut reconstruite par Honorius Ier, alors qu'une église consacrée aux Quatre-Saints-Couronnés avait été édifiée à la fin du 5e siècle *intra muros*, sur le mont Caelius, près du monastère de Grégoire, ce qui conduit Nicholas Brooks à supposer que des reliques de ces quatre martyrs avaient été apportées dans le Kent par les missionnaires. Dans les deux cas, on a donc affaire à des cultes favorisés par Grégoire et par son successeur, Honorius, également impliqué dans les affaires insulaires.

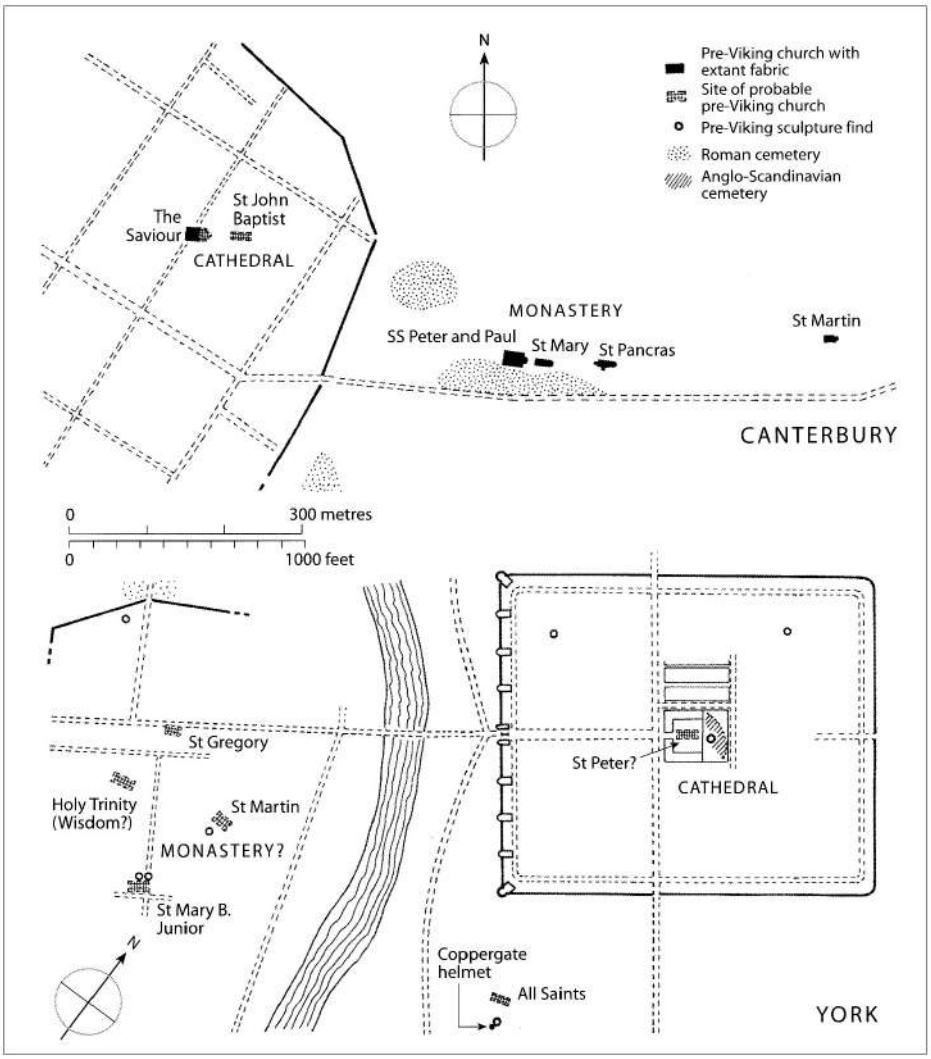


Fig. 7 : la topographie religieuse de Cantorbéry et York ; restitution de groupes d'églises aux 7e et 8e siècles (J. Blair, *The Church in Anglo-Saxon Society*, p. 67, fig. 9).

Seventh and Eighth Centuries, *in* J. Smith (éd.), *Early Medieval Rome and the Christian West, Essays in Honour of Donald A. Bullough*, La Haye, Brill, 2000, p. 257- 258 ; A. Thacker, The making of a local Saint, *in* A. Thacker et R. Sharpe (éd.), *Local Saints and Local Churches in the Early Medieval West*, Oxford, Oxford University Press, 2002, p. 52-54.

Enfin, l'inhumation d'Augustin et de cinq de ses successeurs dans le *porticus* nord de l'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul, dédié à Grégoire, est aussi à l'image de l'inhumation de plusieurs papes des 6e et 7e siècles à l'intérieur du *secretarium* ou dans l'un des *porticus* de la basilique Saint-Pierre, une localisation dans des espaces proches de l'entrée de l'église qui faisait des pontifes les gardiens des lieux[10]. L'imitation a pu aller jusqu'à l'érection de *ciboria* au-dessus des tombes scellées par du mortier, si la mention de colonnes et d'arcs surmontant les sépultures et démontés par l'abbé Ælfmaer au début du 11e siècle renvoie à ce type de structure, ce qui, de l'aveu même d'Alan Thacker qui en émet l'hypothèse, n'est guère compatible avec l'exiguïté du lieu rapidement saturé. L'ensemble de ce dispositif permet de voir dans les tombes d'Augustin et de ses successeurs des inhumations privilégiées mais non pas des tombes-reliquaires destinées à la vénération populaire (*cf. infra*).

Au début du 7e siècle, l'ensemble épiscopal de Cantorbéry regroupait donc la cathédrale elle-même, dévolue à la liturgie eucharistique et l'église des Quatre-Saints-Couronnés qui devait remplir une fonction martyriale, attestée dans des groupes épiscopaux depuis l'Antiquité. Par exemple, à Trèves, le chevet de l'église nord fut transformé à la fin du 4e siècle probablement pour abriter les reliques de la Tunique du Christ, et à Rouen l'évêque Victrice déposa de nombreuses reliques au moment de la consécration, en 396, de la seconde église, plus tard connue sous la dédicace à Saint-Etienne[11]. Aux deux édifices, s'ajoutait la résidence épiscopale, peut-être implantée au sud de l'église majeure. L'addition attribuée à l'archevêque Cuthbert (740-760) a pu renforcer les similitudes de ce dispositif avec le modèle continental de l'Antiquité tardive. En effet, un passage du principal cartulaire de Christ Church, des environs de 1090, rapporte que Cuthbert a fait construire immédiatement à l'est de la cathédrale une église dédiée à Saint-Jean-Baptiste et destinée à recevoir les corps des archevêques de Cantorbéry, un changement d'usage qu'aurait autorisé le pape Grégoire III[12]. Le témoignage d'Eadmer, rédigé dans les années 1120, ajoute que cette église était aussi destinée à servir de baptistère et de lieu de jugement. Malgré le caractère tardif de ces traditions, consignées à une période où Christ Church et le monastère de Saint-Augustin se disputaient les droits d'inhumation dans la ville, la mention de la dédicace à Jean-Baptiste,

---

[10]. A. Thacker, In Gregory's shadow? The pre-conquest cult of St Augustine, *in* R. Gameson (éd.), *St Augustine and the Conversion of England*, Stroud, 1999. L'auteur s'appuie sur les travaux de Jean-Charles Picard, en particulier J.-C. Picard, Etude sur l'emplacement des tombes des papes du IIe au Xe siècle, *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire. Ecole française de Rome*, 81, 1969.

[11]. N. Gauthier, Trèves, *in* N. Gauthier et J.-C. Picard (éd.), *Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIIIe siècle. I, Province ecclésiastique de Trèves (Belgica Prima)*, Paris, De Boccard, 1986, p. 24 ; N. Gauthier, Rouen, *in* N. Gauthier (éd.), *Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIIIe siècle. IX, Province ecclésiastique de Rouen (Lugdunensis secunda)*, Paris, De Boccard, 1996, p. 30. Pour une approche synthétique des fonctions des églises doubles, voir *Naissance des arts chrétiens*, p. 55-61 ; analyses plus détaillées dans *Les églises doubles et les familles d'églises*, Brepols, 1996.

[12]. Selon le témoignage de Guillaume de Malmesbury, dans un passage des *Gesta Pontificum*, rédigés vers 1125, Cuthbert, évêque d'Hereford avant d'être appelé au siège archiépiscopal, y aurait élevé une chapelle funéraire pour déposer les corps de trois de ses prédécesseurs, d'un couple de la dynastie locale et d'une sixième personne non identifiée. Toutefois, il n'est pas certain qu'il s'agisse du transfert près de la cathédrale de sépultures jusque-là associées au *minster* de Saint-Guthlac situé à la périphérie de l'habitat et qui semble à l'origine du premier site funéraire d'Hereford, au 7e siècle, à une époque où l'agglomération n'était pas encore enclose.

antérieure à 821, suggère une fonction baptismale précoce[13]. Si tel est bien le cas, on a ici affaire à l'unique référence, pour l'Angleterre, à un édifice séparé à usage baptismal construit à une période à laquelle cette pratique n'avait plus cours sur le continent, même si les baptistères paléochrétiens y étaient toujours en service et bien entretenus[14] : une manière, peut-être volontairement archaïsante, de rappeler l'origine et la prééminence du siège de Cantorbéry, par la revendication symbolique d'un monopole épiscopal déjà éteint dans l'Eglise romaine[15].

L'association dans un même édifice des deux fonctions, baptismale et funéraire, renvoie à la conception paulinienne du baptême comme inhumation avec le Christ, une association également manifeste dans un certain nombre de baptistères continentaux dotés de reliques, qui y ont attiré les sépultures des fidèles, une pratique qui fut toutefois interdite en Gaule lors du concile d'Auxerre de la fin du 6e siècle[16]. La proximité de cette nouvelle fondation avec la cathédrale, conforme aux modèles continentaux, pouvait faciliter le déroulement de la liturgie mais rapprochait aussi les tombes des archevêques de l'autel dédié au Christ (fig. 1.9).

Topographie, dédicaces, et liturgie ont fait de Cantorbéry pendant de longs siècles une cité épiscopale bâtie sur le modèle continental, et plus précisément sur le modèle romain, la revendication prolongée de cette *romanitas* constituant un élément majeur dans la formation de l'identité anglaise, selon Nicholas Brooks. Toutefois, l'organisation bipartite qui oppose les édifices épiscopaux, consacrés à la liturgie des vivants, aux édifices suburbains, destinés au culte des saints, n'a jamais été pleinement à l'œuvre dans la capitale du Kent. Si l'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul a bien été fondée à proximité d'une nécropole à inhumation d'origine antique, la pérennité de l'usage funéraire jusqu'au début du 7e siècle demeure hypothétique et il est impossible de préciser, dans l'état actuel des découvertes archéologiques, à partir de quand les défunts ont été rassemblées autour de l'église pour former le principal cimetière de Cantorbéry. Mais surtout, on ne peut assimiler les tombes d'Augustin et de ses successeurs à celles de martyrs ou de saints confesseurs et, partant, les sépultures extérieures les plus anciennes à des inhumations *ad sanctos*. Alan Thacker a bien

---

[13]. L'analyse de la fondation de Saint-Jean-Baptiste ne précise pas la nature et le contexte de cette première mention (N. Brooks, *The Early History of the Church of Canterbury: Christ Church from 597 to 1066*, Londres, Leicester University Press, 1984, p. 40, 51 et 81).

[14]. Le baptistère de Genève est transformé aux 6e-7e siècles, la réduction de la taille de la cuve suggérant le passage d'une immersion totale à une aspersion, mais cette période voit aussi la construction d'une seconde cuve dans une pièce attenante, ce qui témoigne de l'importance que tenait encore l'administration du baptême au sein des missions du clergé épiscopal. En revanche, la démolition de l'édifice aux 9e-10e siècles, pour permettre l'agrandissement de la cathédrale centrale, témoigne du transfert de cette fonction aux églises paroissiales, telle que l'église de la Madeleine où l'installation de fonts baptismaux au centre de la nef du troisième état montre clairement le changement de fonction entre les édifices funéraires antérieurs et la reconstruction du 9e siècle (C. Bonnet, L'inhumation privilégiée du IVe au VIIe siècle en Suisse occidentale, *in* Y. Duval et J.-C. Picard (éd.), *L'inhumation privilégiée du IVe au VIIIe siècle en Occident. Actes du colloque tenu à Créteil, 16-18 mars 1984*, Paris, De Boccard, 1986, p. 66-67 ; C. Bonnet, *Les premiers édifices chrétiens de la Madeleine à Genève*, Genève, 1977, p. 114-124).

[15]. Blair, *The Church in Anglo-Saxon Society*, p. 69.

[16]. *Naissance des Arts chrétiens*, p. 87 ; B. Effros, Beyond cemetery walls: early medieval funerary topography and Christian salvation, *Early Medieval Europe*, 6-1, 1997, p. 15.

montré le caractère tardif du culte rendu à Augustin, qui ne fut promu qu'à partir des années 730-740 mais plus encore au moment de la réforme monastique, à la fin du 10e siècle et au début du 11e siècle, sa tombe et celles de ses compagnons n'étant associées aux liturgies commémoratives qu'après leur transfert dans la nouvelle église normande[17]. En bref, on a affaire à Cantorbéry à une identité romaine construite beaucoup plus qu'héritée, ce qui, on le verra, se manifestera plus tard encore dans le haut Moyen Âge.

– L'organisation topographique des *minsters*

Malgré cette réserve, il n'en reste pas moins vrai que l'organisation spatiale de Cantorbéry est restée unique. Ailleurs, les évêques bâtisseurs du 7e siècle ont certes établi leur siège à l'intérieur des enceintes mais la fondation épiscopale ne fut pas doublée d'une fondation suburbaine contemporaine. Un parallèle est parfois établi entre Cantorbéry et York, où un ensemble monastique, polynucléaire, a pu exister sur la rive occidentale de la Ouse, face à l'ancienne forteresse, peut-être centré sur l'église *Alma Sophia* consacrée en 780 ; mais cette bipolarité, si elle peut traduire une imitation de Cantorbéry, n'est pas antérieure à la fin du 8e siècle (fig. 7)[18]. A Gloucester, le premier *minster* a été établi vers 679, probablement *intra muros*, bien que l'extension de l'enclos épiscopal au-delà de l'enceinte antique, attestée à partir de la fin du 11e siècle, jette le doute sur l'implantation initiale, mais la fondation de Saint-Oswald *extra muros*, peut-être au sein d'une nécropole pré-existante[19], appartient quant à elle à la fin du 9e siècle. C'est là que furent déposés en 909 les restes du roi-martyr, mais aussi les corps des fondateurs, Æthelflaed et Æthelred de Mercie : une fonction martyriale et funéraire qui s'est traduite par des dispositifs architecturaux d'une grande originalité (*cf. infra*). Quant au seul lieu de culte martyrial d'origine bretonne bien localisé, St Albans, il ne vit pas la fondation d'un *minster intra muros*, qui aurait créé une topographie bipartite. Finalement, c'est à Hereford, seule fondation sans passé antique, que l'on retrouve un tandem composé de la cathédrale Notre-Dame(-et-Saint-Æthelberht) et du *minster* de Saint-Guthlac, à fonction funéraire, que la première enceinte, érigée vers le milieu du 9e siècle, a laissé à l'extérieur mais la chronologie respective de ces deux établissements est incertaine et il est difficile de faire valoir ici le modèle romain compte tenu de la modestie de l'agglomération dans les premiers siècles du haut Moyen Âge (fig. 12.3, A à C).

A l'échelle maintenant des ensembles ecclésiastiques situés *intra muros*, à caractère épiscopal ou non, on constate, ou l'on suppose, dans plusieurs cas la réutilisation d'édifices

---

[17]. La faiblesse du culte rendu à Augustin, qui commençait juste à se développer dans les années 730-740, a pu favoriser l'adoption d'un nouveau lieu d'inhumation pour les archevêques sous l'épiscopat de Cuthbert.

[18]. Blair, *The Church in Anglo-Saxon Society*, p. 66-68, note 225.

[19]. La poursuite de l'usage funéraire n'est pas assurée depuis les 3e-4e siècles mais la présence sous le mur du *porticus* nord d'une tombe datée par radiocarbone entre 680 et 990 comme celle de bases de croix des 8e-9e siècles réutilisées dans la construction suggèrent l'existence d'un lieu d'inhumation du haut Moyen Âge antérieur à la fondation de l'église.

antiques, une pratique courante déjà signalée[20]. Ainsi, à Lincoln, c'est au centre du *forum* qu'est fondée l'église, dont le successeur médiéval fut consacré à Saint-Paul, mais on a déjà vu les difficultés de datation de toute la séquence stratigraphique. Il est possible que le portique occidental ait été intégré au dispositif d'entrée de l'édifice, ce qui impliquerait une longue conservation du bâtiment si l'église à abside appartient au début du 7e siècle et non pas à la fin du 4e siècle : son implantation au centre même de la cour signifie une prégnance encore forte de l'ensemble antique au moment de sa construction (fig. 13.13). A York, où les fouilles conduites dans le bras sud du transept de l'actuelle cathédrale n'ont pas révélé le premier *minster*, la majorité des chercheurs suppose son implantation dans la cour de l'ancien quartier général du camp de légionnaires, à proximité immédiate des sépultures des 9e-11e siècles qui ont été reconnues dans l'emprise de la basilique civile (fig. 7) (*cf. infra*). Enfin, à Bath, c'est à côté du sanctuaire des eaux, dont la source resta en activité pendant tout le haut Moyen Âge, que fut édifié le *minster* dédié à Saint-Pierre, tandis qu'à Leicester, l'église Saint-Nicolas, construite dans l'ancienne palestre, a pu succéder à la cathédrale anglo-saxonne (fig. 8)[21].

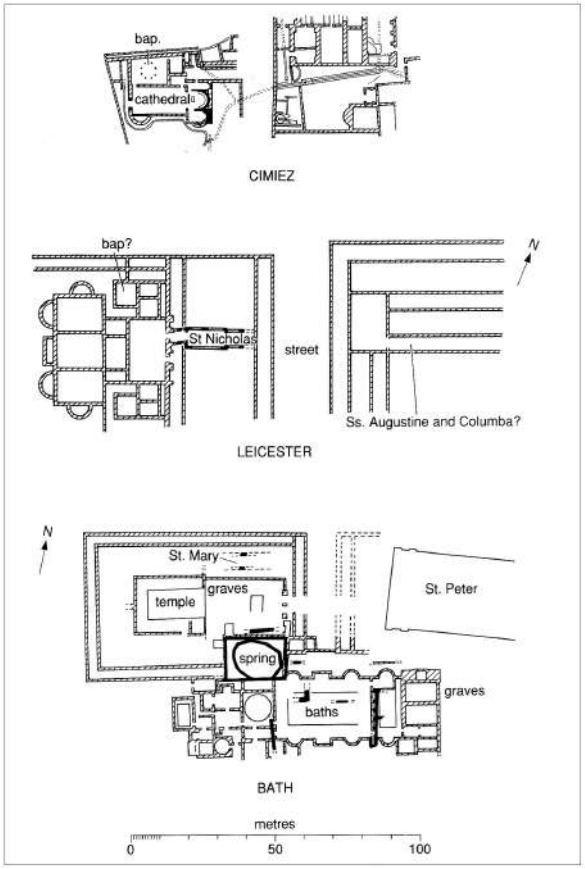


Fig. 8 : groupes d'églises du haut Moyen Âge implantées en relation avec d'anciennes installations thermales (J. Blair, Anglo-Saxon minsters: a topographical review, p. 243, fig. 10.5)

[20]. Chacun des cas est présenté dans les notices mais pour une vision d'ensemble on peut consulter en particulier J. Blair, Anglo-Saxon minsters: a topographical review, *in* J. Blair et R. Sharpe (éd.), *Pastoral Care before the Parish*, Leicester, Leicester University Press, 1992, p. 235-246 et T. Bell, Churches on Roman Buildings: Christian Associations and Roman Masonry in Anglo-Saxon England, *Medieval Archaeology*, 42, 1998.
[21]. R. N. Bailey, *The Early Christian Church in Leicester and its Region*, University of Leicester, 1980, p. 10-11.

Un autre trait caractéristique de la topographie religieuse du haut Moyen Âge, la constitution de groupes d'églises, a aussi été mis en évidence dans les anciennes cités romaines comme dans les grands *minsters* ruraux[22]. Si l'on exclut les réalisations les plus tardives, telles que les deux nouveaux *minsters* édifiés aux abords immédiats de la cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul de Winchester au début du 10e siècle et l'église Saint-André construite à côté de la cathédrale de Worcester à partir de 966, on peut d'abord évoquer, parmi les *minsters* épiscopaux, le cas de Lichfield où deux édifices sont attestés : l'église Notre-Dame, dans laquelle Chad avait fondé le siège épiscopal en 669, et l'église Saint-Pierre ultérieurement construite vers 700. C'est cette seconde construction qui prit le pas sur le tandem épiscopal, si l'on en juge d'après la dédicace de la cathédrale médiévale[23]. Une hypothèse similaire est proposée à partir de découvertes archéologiques à Exeter et à Rochester, où les vestiges d'une église ont été observés en avant de l'édifice médiéval (fig. 9). La mention d'une double dédicace à la Vierge et à Saint-Pierre attestée à Exeter au début du 11e siècle, alliée à la découverte de ces vestiges, accrédite l'existence primitive de deux églises.

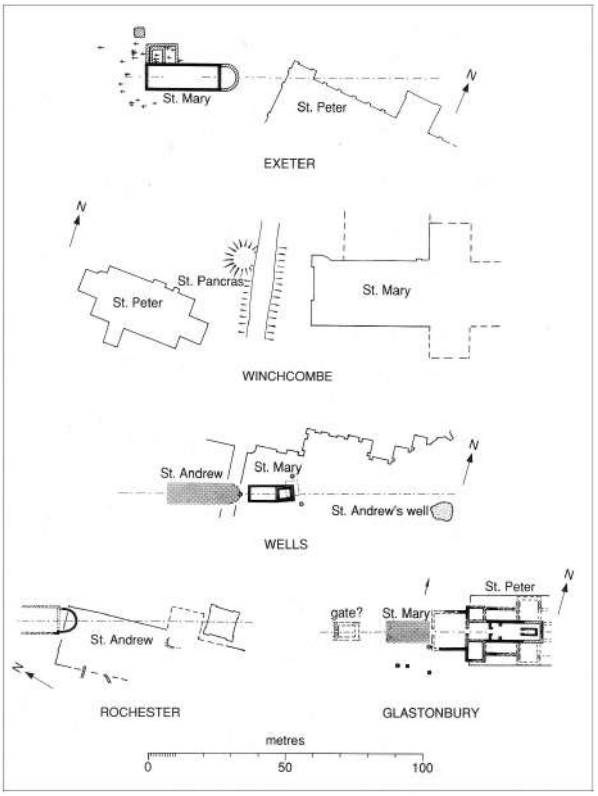


Fig. 9 : groupes d'églises du haut Moyen Âge en position axiale (J. Blair, Anglo-Saxon minsters: a topographical review, p. 254, fig. 10.10).

[22]. Sur ce point aussi, Blair, Anglo-Saxon minsters: a topographical review, p. 246-258.
[23]. *HE*, IV-3 ; J. Gould, Lichfield - ecclesiastical origins, *in* M. Carver (éd.), *In Search of Cult: Archaeological Investigations in Honour of Philip Rahtz*, Woodbridge, Boydell, 1993 ; Lapidge *et al.* (éd.), *The Blackwell Encyclopedia of Anglo-Saxon England*, p. 94 et p. 286-287.

En revanche, à **York**, la restitution de la topographie de l'ensemble épiscopal primitif est plus incertaine et a récemment fait l'objet d'un débat provoqué par les nouvelles propositions de Christopher Norton. L'hypothèse habituellement admise, pour les raisons citées plus haut, localise l'église Saint-Pierre dans la cour du quartier général (fig. 7) ; à l'édifice principal auraient pu être adjoints dans le courant du haut Moyen Âge trois autres édifices proches qui respectent les alignements antiques : dans l'emprise du fort, St Michael-le-Belfrey et St John-del-Pyke, à l'extérieur, vers l'est, Bedern Chapel, l'hypothèse paraissant plus solide pour la première de ces églises, implantée sur l'aile sud-ouest du quartier général (fig. 14.9). Christopher Norton, au terme d'une longue démonstration fondée sur des données topographiques et textuelles appartenant pour l'essentiel au Moyen Âge central, restitue un enclos quadrangulaire au nord de l'actuelle cathédrale, à l'opposé donc de l'emplacement de la basilique romaine. Il y situe non seulement l'église Saint-Pierre attestée par Bède mais aussi une église dédiée à la Vierge, restituant ainsi une association de dédicaces fréquemment rencontrée dans les fondations précoces, Pierre ou Paul et la Vierge (*cf. infra*). Serait ensuite intervenue la construction de la célèbre église *Alma Sophia*, qui fut consacrée par l'archevêque Aelberht quelques jours avant sa mort, en 780, et dont la mention qu'en fait Alcuin, qui a participé à sa fondation, représente le seul témoignage textuel. Ce faisant, Christopher Norton rompt le consensus établi par l'étude que Richard Morris a consacrée à cette question et qui localise le monastère, comme on l'a vu plus haut, sur la rive gauche de la Ouse. Enfin, l'ensemble aurait été complété par l'érection d'un clocher séparé, peut-être dès 801, que l'auteur situe à l'emplacement de St Michael-le-Belfrey, qui en tirerait son nom. C'est donc principalement au nord et non pas au sud de l'actuelle cathédrale que Christopher Norton localise le *minster* anglo-saxon, voyant dans la salle capitulaire, de plan centré, le successeur d'*Alma Sophia*, une hypothèse qui n'a pas emporté l'adhésion[24].

Le cas de York révèle bien le caractère hasardeux des restitutions de groupes d'églises sur la base de sources textuelles laconiques, de mentions de dédicaces tardives et en l'absence de tout élément matériel, hormis l'orientation spécifique de certains édifices religieux. Les mêmes incertitudes pèsent sur la restitution, souvent invoquée, d'un long alignement d'églises de part et d'autre de Saint-Paul à Londres (fig. 4.8) ; là encore, en l'absence de toute découverte archéologique, y compris pour la cathédrale saxonne elle-même, l'hypothèse associe la topographie des églises médiévales aux dédicaces, dont plusieurs correspondent à celles des édifices de Cantorbéry (outre Paul, Martin, Notre-Dame et Pancrace) ou renvoient à des cultes anciens, comme celui rendu à Grégoire : des indices que l'on ne peut néanmoins transformer en preuve, la relation des églises avec un ou plusieurs axes réputés antiques étant également incertaine.

Seules des fouilles très étendues, dans l'emprise des églises actuelles et à leurs abords, à la manière de ce que Charles Bonnet a réalisé à Genève, sont susceptibles d'éclairer les origines

[24]. Blair, *The Church in Anglo-Saxon Society*, p. 126, note 219.

et la chronologie d'ensembles aussi complexes que les groupes épiscopaux. En Angleterre, les fonctions, supposées complémentaires, de ces édifices demeurent inconnues, à l'exception de Cantorbéry. A Lichfield, la translation à l'intérieur de l'église Saint-Pierre du corps du premier évêque Chad, d'abord inhumé près de l'église Notre-Dame, suggère que l'édifice construit en second a pris le pas sur la fondation primitive mais peut-on supposer une nette distinction entre fonction funéraire et fonction eucharistique ? En tout cas, rien ne laisse supposer, dans les cas examinés, une fonction baptismale prédominante : une dédicace au Baptiste n'est jamais attestée au 7e siècle en Angleterre et les quelques mentions plus tardives ne sont pas associées à un édifice épiscopal, hormis à Cantorbéry[25].

Si l'administration du baptême n'apparaît pas comme un monopole épiscopal, passées les premières vagues de conversion de masse par les évêques missionnaires, il semble que les prêtres qui l'administraient aient toujours été membres de *minsters*, de statut épiscopal ou non, avant le transfert tardif de cette mission aux prêtres de paroisse[26]. Toutefois, cette fonction baptismale est très rarement détectée par l'archéologie dans les églises d'origine ancienne, dont peu, il est vrai, ont fait l'objet de fouilles étendues. Deux cas seulement ont été jusqu'à présent identifiés, à **Winchester** et à Repton, le premier certain, le second douteux[27]. Dans le *porticus* nord du *Old Minster*, a été mis au jour un bassin, de plan circulaire ou octogonal, d'environ 5 m^2 et creusé d'un puits rectangulaire dont les parois étaient revêtues de grandes tuiles plates romaines et de dalles posées verticalement, des matériaux utilisés ailleurs dans le premier état de l'église et lui seul (fig. 10). Ceci indique une construction d'origine ou un ajout rapide, vers 660, quand le *minster* acquit le statut épiscopal, si l'on accepte l'hypothèse de Martin Biddle selon laquelle l'église, fondée vers le milieu du siècle, l'aurait été en relation avec un palais royal avant de devenir le siège de l'évêque (*cf. infra*). Le baptistère, qui fit l'objet d'une réfection vers la fin du 10e siècle – le sol du *porticus* fut rehaussé et un nouveau revêtement argileux, imperméable, fut posé dans le fond du bassin – a dû rester en usage jusqu'à la démolition intégrale de l'église à la fin du 11e siècle. A **Repton**, la présence d'une canalisation connectée à la crypte du 8e siècle, aujourd'hui conservée sous le chœur de l'église dédiée à Saint-Wystan, fonde l'hypothèse d'une double fonction, baptismale et funéraire, pour cette construction enterrée qui aurait été édifiée vers 740 au chevet de l'église primitive érigée vers 675 (fig. 11). Tout en admettant que ce drain ait pu être construit ultérieurement pour réduire l'humidité de la crypte, Birthe Kjølbye-Biddle souligne que la construction d'un mausolée enterré en un lieu humide paraît peu probable et insiste surtout sur la contemporanéité de cette réalisation avec l'église Saint-Jean Baptiste de Cantorbéry et sur la possible association des fonctions baptismales et funéraires à Repton dès 757, quand le roi Æthelbald y fut enterré, ce qui accentuerait le parallèle avec le dispositif du

[25]. S. Foot, "By water in the Spirit": the administration of baptism in early Anglo-Saxon England, *in* J. Blair et R. Sharpe (éd.), *Pastoral Care before the Parish*, Leicester, Leicester University Press, 1992, p. 181.
[26]. *Ibid*., p. 185.
[27]. B. Kjølbye-Biddle, Anglo-Saxon Baptisteries of the 7th and 8th Centuries: Winchester and Repton, *Acta XIII Congressus Internationalis Archaeologiae Christianae*, Le Vatican et Split, 1998.

premier siège archiépiscopal d'Angleterre. Cette interprétation ne manque pas de cohérence mais elle doit plus au modèle de Cantorbéry qu'aux preuves matérielles, la crypte elle-même n'ayant pu être fouillée. On ne peut donc y voir ni un second cas avéré de baptistère séparé ni même une trace certaine de la fonction baptismale des *minsters*.

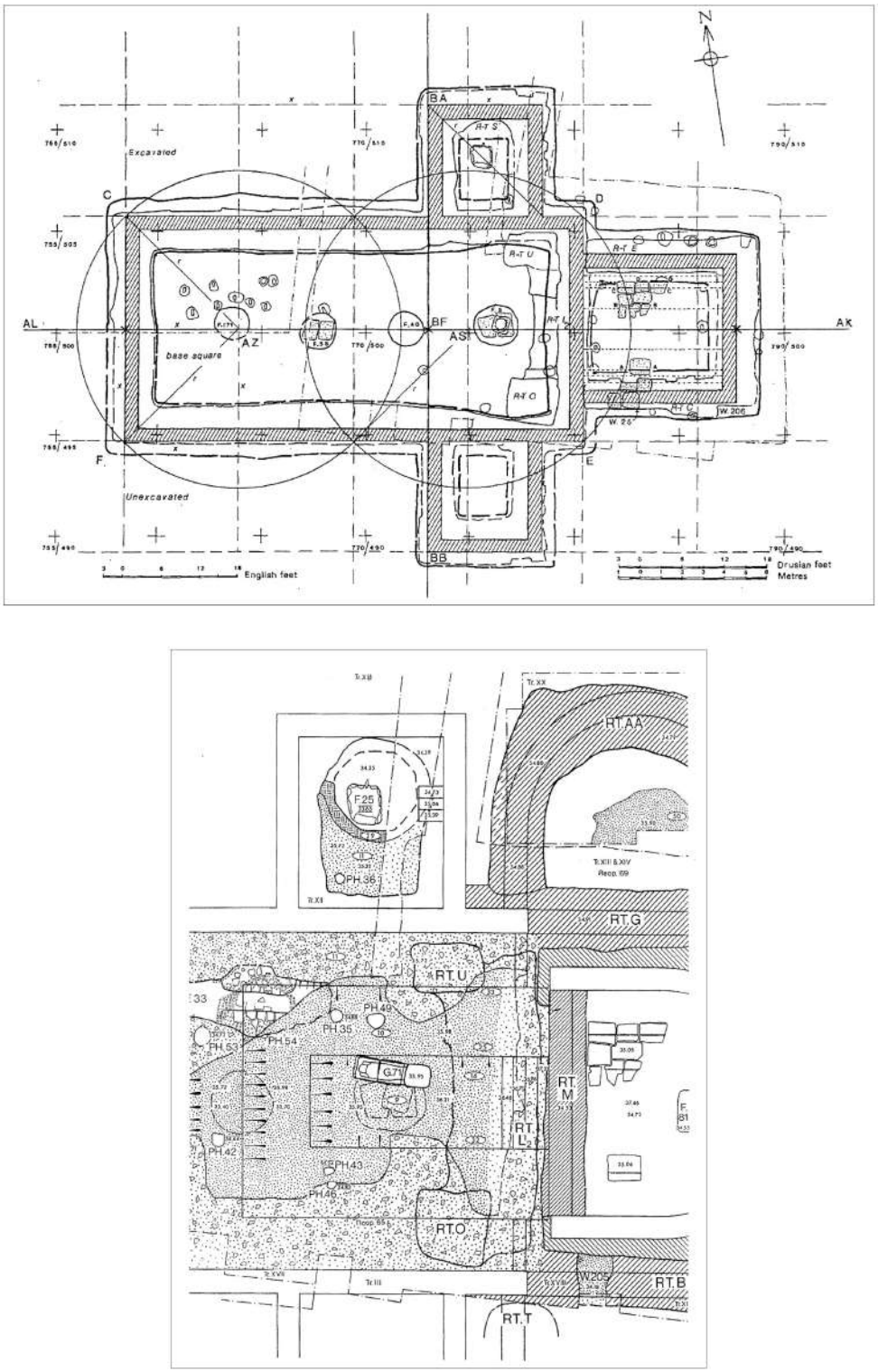


Fig. 10 : plan général du *Old Minster* de Winchester au 7e siècle et plan de détail du *porticus* nord contenant les installations baptismales (B. Kjølbye-Biddle, Anglo-Saxon Baptisteries of the 7th and 8th Centuries: Winchester and Repton, p. 771 et 772, fig. 1 et 2).

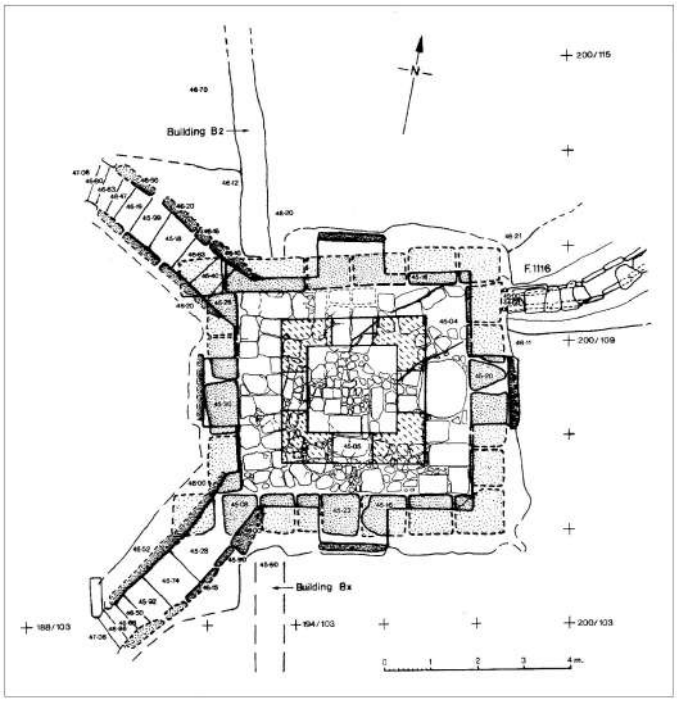


Fig. 11 : Repton, plan de la structure semi-enterrée dans son premier état (vers 740 ?) susceptible de correspondre à un baptistère avant sa transformation en mausolée puis en crypte (B. Kjølbye-Biddle, Anglo-Saxon Baptisteries of the 7th and 8th Centuries: Winchester and Repton, p. 776, fig. 6).

En fait, on ne saurait restreindre la collecte de tels indices à des bassins ancrés dans le sol, puisque les expressions utilisées dans les récits de baptêmes ne prouvent nullement la prédominance du rite par immersion totale mais peuvent aussi bien s'appliquer à des baptêmes par aspersion ou effusion[28]. Seul le concile de Chelsea en 816 ordonne aux prêtres de ne pas verser l'eau sur la tête des enfants mais de les immerger dans un bassin, en imitation du baptême du Christ dans le Jourdain, mais on ignore si cette instruction fut respectée. En outre, même un baptême par immersion ne requiert pas nécessairement une construction *ad hoc*, comme en témoignent les récits de conversion qui montrent les évêques missionnaires baptisant les foules dans les cours d'eau, comme le fit Paulin lors de son séjour au palais royal de Yeavering, en Northambrie. C'est dans ce passage que Bède emploie pour l'unique fois le terme de « *baptisteria* » dans un sens générique, quand il justifie le baptême dans l'eau de la rivière Swale par le fait « qu'on ne pouvait pas encore édifier des oratoires et des baptistères alors que l'Eglise venait tout juste de naître », et cette occurrence est la seule de cette nature pour toute l'Angleterre anglo-saxonne[29]. Comme le souligne John Blair, Bède semble exprimer ici, par l'emploi du terme « *baptisteria* », le cadre dans lequel un évêque comme Paulin, d'origine italienne, pouvait espérer opérer, au début du 7e siècle, mais ce cadre n'a pas vu le jour plus tard non plus. Enfin, remarquons que, comme on l'a dit pour la fin de l'Antiquité, l'administration du baptême pouvait aussi avoir recours à des puits, tel celui placé à l'est de l'église à abside à Lincoln, ou à des sources, comme on le suppose à Wells, ou

[28]. Foot, "By water in the Spirit": the administration of baptism in early Anglo-Saxon England, p. 177-178.
[29]. *HE*, II-14 ; Blair, *The Church in Anglo-Saxon Society*, p. 70.

encore réactiver des installations antiques, telles celles de Bath et de Leicester citées plus haut.

On peut conclure de ces observations que l'établissement tardif des sièges épiscopaux en Angleterre explique certainement et l'absence de baptistères séparés, éléments constitutifs des groupes épiscopaux sur le continent, et la rareté des dispositifs maçonnés exigés pour le baptême par immersion totale de catéchumènes adultes. La diversité des pratiques semble avoir été de règle dans l'Angleterre du haut Moyen Âge, où, une fois passés les grands baptêmes de masse de la période de conversion, ce sacrement a été administré à des enfants dans des édifices utilisés à d'autres fonctions, les *ecclesiae* ou *oratoria* que mentionne Bède. La présence de fonts baptismaux posés sur le sol, qui suffit à un baptême administré par aspersion, est elle beaucoup plus délicate à détecter par l'archéologie et les cuves les plus anciennes qui subsistent aujourd'hui sont difficiles à dater de manière précise[30]. En revanche, les textes attestent bien l'importance de la fonction baptismale pour les *minsters*, qui ont cherché à garantir leurs droits dans ce domaine, comme dans le domaine funéraire, jusqu'au 11e siècle.

Ce tour d'horizon des caractéristiques topographiques des grands *minsters* implantés dans les anciennes villes romaines – avec quelques incursions en milieu rural pour les besoins de la démonstration – révèle la formation d'un paysage religieux qui s'inscrit globalement dans la tradition de l'Eglise universelle à la fois par la construction de groupes d'églises et par le choix des dédicaces[31]. Soulignons toutefois qu'en Angleterre la majorité des grands ensembles ecclésiastiques a privilégié l'alignement axial des édifices, et non pas des constructions parallèles, plus fréquentes dans les fondations paléochrétiennes d'Italie ou de Gaule. Cette prédilection pour un dispositif axial apparaît dans la topographie de certains grands sites princiers ou royaux, tels que celui de Yeavering où plusieurs constructions à fonction rituelle présentaient un tel alignement au début du 7e siècle (fig. 12), un usage qui, selon John Blair, a pu influencer les choix des bâtisseurs bien que ce dispositif soit aussi attesté dans des monastères de la vallée de la Seine, proches de Paris, dont les premières dynasties chrétiennes anglaises étaient particulièrement proches[32].

---

[30]. Wells fournit peut-être un exemple précoce de fonts baptismaux sous la forme d'une cuve en pierre cylindrique décorée d'une arcature aveugle dont chaque baie, sauf une, porte les traces d'un personnage sculpté en bas-relief. L'objet a subi de nombreuses altérations mais sur la base de la forme, du matériau employé et du décor feuillagé, il est proposé de le dater du 10e siècle, peut-être en relation avec l'élévation de l'église Saint-André au rang de cathédrale (W. Rodwell, *Wells Cathedral, Excavations and Structural Studies, 1978-93*, Londres, English Heritage, 2001, vol. 1, p. 149-160).

[31]. Blair, *The Church in Anglo-Saxon Society*, p. 199-201.

[32]. Chelles offre un exemple de cette organisation avec les églises Saint-Georges et Notre-Dame : N. Duval (éd.), *Les premiers monuments chrétiens de la France : t. 3, Ouest, Nord et Est*, Paris, Picard, 1998 , p. 184-187.

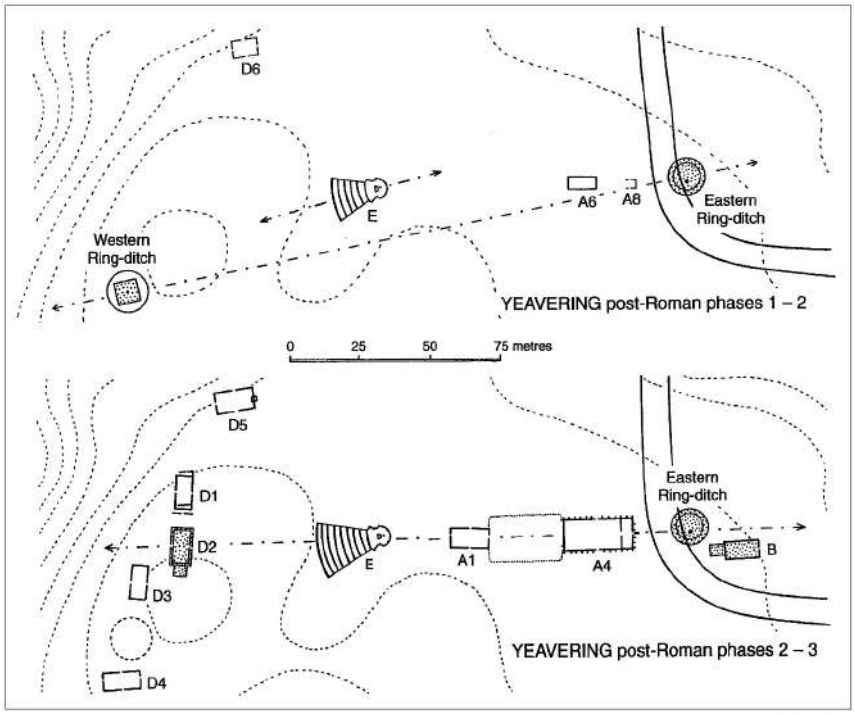


Fig. 12 : Yeavering, plan du site au 7e siècle (J. Blair, *The Church in Anglo-Saxon Society*, p. 55, fig. 7).

Les dédicaces quant à elles témoignent du développement du culte des apôtres, dont des reliques existaient en Angleterre, qu'elles aient été envoyées, avec des reliques de martyrs, par les souverains pontifes – en 601 par Grégoire le Grand, lors de la mission conduite par Mellitus, et en 668 par Vitalien – ou qu'elles aient été rapportées de Rome par des ecclésiastiques anglais, tels que Benoît Biscop ou Wilfrid[33]. A partir de la fin du 7e siècle, non seulement étaient vénérés les premiers des apôtres, Pierre, Paul ou André, mais aussi ceux de moindre notoriété, tels que Barthélémy, une évolution due notamment à l'action de l'archevêque Théodore de Tarse (668-690), qui introduisit en Angleterre les traditions orientales dont il était familier. Cette vénération aux figures apostoliques fait écho à celle qui est attestée à la même période en Gaule, où la dédicace à l'ensemble des apôtres, connue aux 4e et 5e siècles, a été peu à peu éclipsée par des dédicaces individuelles. De même, l'association fréquente, dans les groupes d'églises fondés outre-Manche, d'une dédicace à un apôtre, correspondant en général à la première fondation, et d'une dédicace à la Vierge, correspondant plutôt à la seconde, renvoie aussi à une pratique courante dans les groupes épiscopaux de Gaule – dont Trèves et Genève sont des exemples parmi d'autres – ou d'Italie du Nord[34]. Cette association est encore attestée en Angleterre au 10e siècle, lors des

[33]. Parmi les envois du 7e siècle, seul est précisé celui de Vitalien qui adressa au roi de Northumbrie Oswiu des reliques de Pierre et Paul ainsi que du diacre Laurence, de Jean et Paul, deux autres martyrs du 4e siècle, de Grégoire le Grand et de Pancrace (D. Rollason, *Saints and Relics in Anglo-Saxon England*, Oxford, 1989, p. 23-25 ; Thacker, In Search of Saints: The English Church and the Cult of Roman Apostles and Martyrs in the Seventh and Eighth Centuries, p. 259-264 et 269-274).

[34]. Les dédicaces ne sont bien souvent connues que vers la fin du haut Moyen Âge, voire plus tard encore. A Trèves, elles ne sont pas attestées avant le 8e siècle, pour Saint-Pierre, et le 10e siècle, pour Notre-Dame, à

fondations d'églises suscitées par la réforme monastique, comme à Worcester où l'évêque Oswald fit édifier à partir de 966 un monastère dédié à Notre-Dame aux côtés de la cathédrale Saint-Pierre, sur laquelle le nouvel édifice prit le pas au début du 11e siècle, peut-être au moment du transfert des reliques de saint Oswald en 1002. Ce constat doit inviter à ne pas conclure de manière trop hâtive à l'ancienneté de fondations doubles associant la Vierge à l'un des principaux apôtres.

Enfin, deux différences notables apparaissent avec le modèle continental : la première, débattue, est l'absence de baptistère séparé, qui s'explique aisément par la fondation des établissements insulaires à une date à laquelle le baptême d'adultes par immersion n'est plus la norme ; la seconde, seulement entrevue, est la fonction funéraire des *minsters*, sur laquelle il convient maintenant de s'attarder en étudiant d'abord les inhumations privilégiées implantées dans les édifices eux-mêmes, ensuite le développement de cimetières à leurs abords immédiats.

2. LES INHUMATIONS PRIVILEGIEES : ARCHITECTURE ET CULTE DES SAINTS

L'analyse de la topographie religieuse et funéraire de Cantorbéry aux 7e et 8e siècles a révélé la co-existence de deux *minsters*, l'un *intra muros* de statut épiscopal, l'autre *extra muros* à vocation funéraire. Pensée comme un mausolée épiscopal et royal dès sa fondation, l'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul a néanmoins perdu cette fonction au profit de l'église Saint-Jean-Baptiste sous l'épiscopat de Cuthbert (740-760). Mais si cette nouvelle construction à vocation baptismale et funéraire constitue un cas unique en Angleterre, signe de la revendication forte d'un statut romain et d'un monopole épiscopal déjà éteint sur le continent, l'accueil des défunts au sein des *minsters* établis dans les enceintes s'est manifesté ailleurs bien avant le milieu du 8e siècle, tout comme la formation de cimetières autour de ces grandes églises.

– Les inhumations épiscopales et royales et les dispositifs architecturaux des 7e-8e siècles

La fonction funéraire des *minsters* épiscopaux s'est traduite d'abord par l'inhumation d'évêques puis par celle de souverains, ce dont Bède offre les témoignages les plus précoces. Ainsi, Paulin, premier évêque de Rochester, fut enterré « *in secratario beati apostoli Andreae, quod rex Aedilberct a fundamentis in eadem Hrofi civitate construxit* », tandis que l'un de ses

---

Genève, où l'on suppose un transfert de vocable de la cathédrale sud vers l'église voisine de Notre-Dame-la-Neuve, plus tard encore (Gauthier, Trèves, p. 22-25 ; C. Bonnet, Genève, *in* N. Gauthier et J.-C. Picard (éd.), *Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIIIe siècle. III, Provinces ecclésiastiques de Vienne et d'Arles (Viennensis et Alpes Graiae et Poeninae)*, Paris, De Boccard, 1986, p. 44-46). Pour l'Italie du Nord, voir J.-C. Picard, *Le souvenir des évêques. Sépultures, listes épiscopales et culte des évêques en Italie du Nord des origines au Xe siècle*, Rome, Ecole française de Rome, 1988, p. 370.

successeurs du 8e siècle, Tobias, fut inhumé « *in porticu sancti Pauli apostoli, quam intro ecclesiam sancti Andreae sibi ipse in locum sepulchri fecerat* ». Comme on l'a vu, Chad, premier évêque de Lichfield, fut inhumé en 672 à proximité de l'église Notre-Dame, fondée avant 669, avant d'être enterré dans l'église Saint-Pierre, construite en 700[35]. Birinus, premier évêque de Dorchester-on-Thames, y avait été inhumé, puis son corps fut transféré dans l'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul de Winchester, après le déplacement du siège épiscopal. A Londres, c'est seulement à la fin du 7e siècle qu'est mentionnée l'inhumation d'un évêque, Erkenwald (mort en 693), dans la cathédrale Saint-Paul.

On sait très peu de choses sur les lieux d'inhumation des souverains anglo-saxons au 7e siècle mais les quelques mentions textuelles disponibles n'attestent pas leur association à une église avant les années 650-670, au plus tôt. Cet usage, devenu la règle en Gaule après la conversion de Clovis, a d'abord été adopté par la dynastie du Kent, sous forte influence franque, puis par celle de Northumbrie qui élut sépulture à Withby, avant de se diffuser au sein d'une aristocratie de rang inférieure, comme en témoigne l'inhumation d'Osric, prince de Hwicce, dans l'église Saint-Pierre de Gloucester qu'il avait fondée vers 679[36]. Peu de cas sont bien connus au total avant le 9e siècle, certaines sources tardives, comme les *Annales Wintonia* rédigées au 12e siècle et rapportant l'inhumation de trois souverains du Wessex à Winchester au 7e siècle et d'un quatrième au début du 9e siècle, étant peu fiables. A Londres, passé le récit de l'inhumation miraculeuse du roi Sebba, qui s'était fait moine à Saint-Paul juste avant sa mort en 694 ou 695 et fut donc enterré à ce titre au sein du *minster*, aucune sépulture royale n'est enregistrée avant le 11e siècle. A York, à en juger d'après les indices textuels, peu de souverains du début du haut Moyen Âge ont choisi d'être inhumés dans l'église Saint-Pierre où le chef d'Edwin, son fondateur, avait été déposé en 633, dans une chapelle dédiée à Grégoire. Cette pratique, limitée aux 7e et 8e siècles, a néanmoins été perpétuée par certains dirigeants d'origine scandinave, tel Guthred, roi de Northumbrie entre 880/885 et 895.

Comme plusieurs citations l'ont montré, à Cantorbéry et ailleurs, les textes précisent parfois la localisation de ces inhumations privilégiées dans des « *porticus* » ou « *secretarii* », qui pouvaient flanquer la nef au nord et au sud comme la précéder, à l'ouest, à la manière d'un narthex, ou bien prolonger le chevet à l'est. On a donc affaire à des espaces latéraux que l'archéologie a bien mis en évidence. Là encore, l'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul de Cantorbéry sert souvent de référence malgré le caractère très fragmentaire des vestiges les plus anciens. La restitution, qui doit certainement beaucoup à la fouille de l'église proche de Notre-Dame de Reculver, également fondée au 7e siècle, présente de part et d'autre de la nef trois pièces annexes et une quatrième à l'ouest (fig. 1.5, 1.12 et 1.13). C'est dans les annexes centrales qu'étaient placées les tombes, les salles orientales, au niveau de l'abside, ayant pu

35. *HE*, IV-3.
36. Blair, *The Church in Anglo-Saxon Society*, p. 62-65 et p. 228-230.

faire fonction de sacristie. Le même dispositif est restitué par comparaison, sur la base d'indices extrêmement ténus, pour le premier état de la cathédrale (fig. 1.5), mais il a été mieux observé lors de fouilles récentes conduites dans la cathédrale de Lichfield, qui ont révélé la présence sous-jacente des églises antérieures : les murs les plus anciens sont identifiés à ceux des *porticus* nord et sud qui ont abrité des sépultures des 8e-10e siècles[37]. Le *Old Minster* de Winchester (fig. 3.9 et 3.10) et Saint-Oswald de Gloucester (fig. 10.11 et 10.12) présentaient quant à eux deux annexes perpendiculaires, et non pas longitudinales, près de l'extrémité orientale de la nef. Ce dispositif est comparable à celui que l'on qualifie de plan en tau sur le continent et qui est caractérisé par la présence de deux espaces latéraux faiblement ouverts sur la nef et placés à l'extrémité orientale de l'édifice, formant une saillie plus ou moins prononcée en fonction de la présence ou non d'un chevet rectangulaire plus étroit que la nef (fig. 13). De telles annexes ont souvent, sur le continent aussi, une fonction funéraire, quand elles appartiennent à des églises extérieures à l'habitat[38].

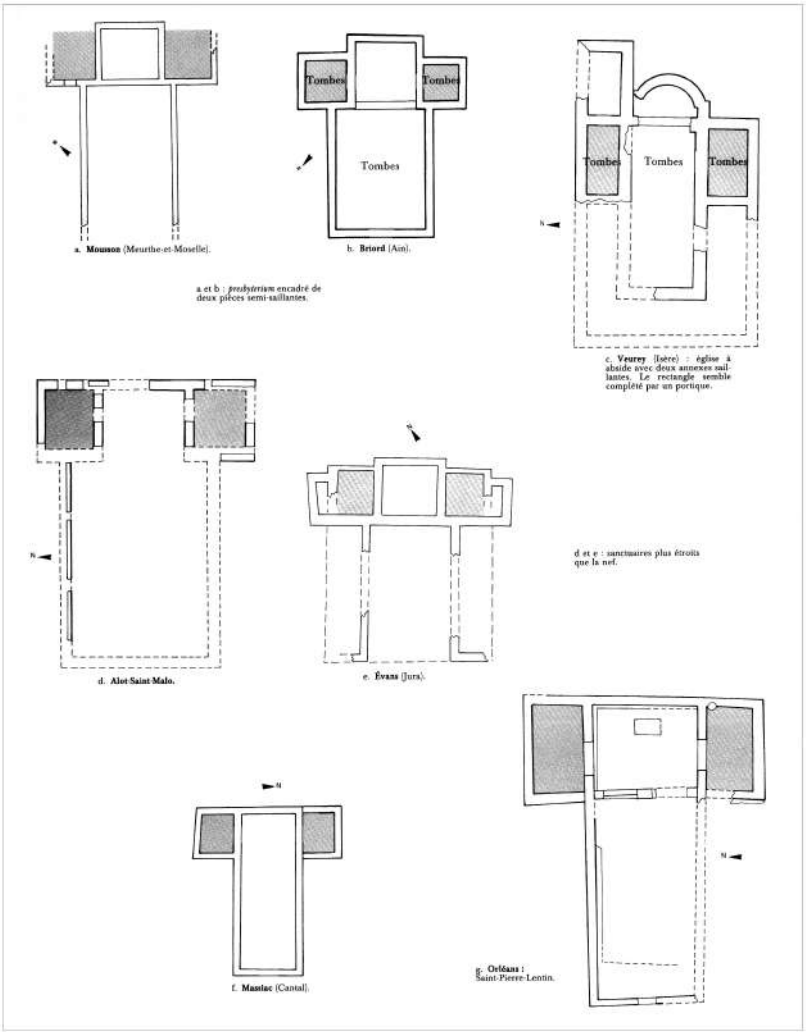


Fig. 13 : exemples de plans en tau observés en Gaule (*Naissance des arts chrétiens*, p. 200).

[37]. W. Rodwell, Liechfield, Liechfield cathedral, *Medieval Archaeology*, 39, 1995.
[38]. *Naissance des arts chrétiens*, p. 200-203.

Au-delà du constat, il convient de comprendre le sens que revêtait l'inhumation dans une église, où qu'elle fût située. Les textes normatifs de l'Eglise, au haut Moyen Âge, attestent l'opposition qui a longtemps dominé entre lieux de culte et sépultures et qui prenait une double forme[39] : d'une part, l'interdiction d'inhumer au sein d'édifices ecclésiaux, répétée par plusieurs conciles, tel celui de Braga I en 561, d'autre part, « l'incompatibilité entre la consécration d'une église et la présence antérieure, au même endroit, de sépultures », selon les termes de Michel Lauwers. Fondée sur une tradition présente dans les lettres pontificales depuis la fin du 5e siècle, cette interdiction a été notamment répétée dans le Pénitentiel dit de Théodore composé en Angleterre entre la seconde moitié du 7e siècle et la première moitié du 8e siècle[40]. Comme le souligne Michel Lauwers, le second interdit semble avoir plus compté aux yeux des ecclésiastiques que le premier. En témoigne notamment l'inhumation d'Augustin à l'extérieur de l'église qu'il avait fondée avec Æthelred, « parce qu'elle n'était pas encore achevée ni consacrée. Mais dès qu'elle fut consacrée, son corps fut porté à l'intérieur et enseveli comme il convenait dans la chapelle latérale au nord de l'église : c'est là aussi que furent enterrés les corps de tous les archevêques suivants » (*HE*, II-3). On peut se demander si là n'est pas non plus la raison de l'inhumation première de l'évêque Chad à l'extérieur, avant son transfert dans l'église Saint-Pierre, bien que la situation fût différente puisqu'une église existait déjà sur le site.

Si l'interdiction d'inhumer dans l'église n'a pas été complètement respectée en Angleterre, cette pratique se distingue nettement des usages continentaux par deux aspects complémentaires. Tout d'abord, elle a longtemps été limitée à des espaces annexes, qui n'étaient pas considérés comme faisant partie intégrante de l'église si l'on en juge par une formulation de Bède qui conclut l'extrait cité plus haut : « …c'est là aussi que furent enterrés les corps de tous les archevêques suivants, sauf deux, Théodore et Berhtwold, dont les corps furent ensevelis dans l'église elle-même (« *in ipsa ecclesia* »), parce que ladite chapelle ne pouvait en recevoir davantage ». Le terme d'*ecclesia* renvoie donc ici à la nef et à l'abside, à l'exclusion des espaces latéraux, une distinction qui permettait de concilier interdit et inhumation proche de l'autel. Comme on l'a dit plus haut, de tels dispositifs sont comparables à ceux qui avaient cours en Italie, notamment à Saint-Pierre de Rome, pour les tombes des papes mais aussi pour celles de certains empereurs inhumés dans les mausolées attachés au bras sud du transept. Leur adoption en Angleterre s'explique certainement par l'origine des premiers missionnaires qui, sur ce point, ont reproduit les schémas architecturaux qui leur étaient familiers, si ce n'est dans le détail du moins dans l'esprit[41].

---

[39]. M. Lauwers, *Naissance du cimetière. Lieux sacrés et terre des morts dans l'Occident médiéval*, Paris, Aubier, 2005, p. 132-133.

[40]. Notamment la reprise d'un canon de Grégoire le Grand : « *In ecclesia in qua mortuorum cadavera sepeliuntur sanctificare altare non licet. Si autem consecratum prius fuerit, missas in ea celebrare licitum est.* » (P. W. Finsterwalder (éd.), *Die Canones Theodori Cantuariensis und irhe Überlieferungsformen*, Weimar, 1929, II, article 149, p. 267.

[41]. D. Mauskopf Deliyannis, Church Burial in Anglo-Saxon England: the Prerogative of Kings, *Frümittelalterliche Studien*, 29, 1995, p. 114-116. L'auteur souligne que la comparaison a déjà été formulée par

Ensuite, textes et archéologie concordent pour établir la rareté du phénomène pendant les premiers siècles du haut Moyen Âge. Il est à cet égard significatif que Saint-Pierre-et-Saint-Paul de Winchester, la seule église du 7e siècle presque intégralement fouillée selon les exigences scientifiques contemporaines, n'a pas révélé de sépultures précoces. Le *porticus* nord, le seul identifié sur le terrain, a reçu le dispositif baptismal étudié plus haut et les sépultures les plus anciennes reconnues dans la nef, elle intégralement examinée, appartiennent à la période 850-870 et sont au nombre de trois seulement. Ces tombes, qualifiées dans les publications préliminaires de « rang élevé », même « princier » pour l'une d'entre elles, sont donc postérieures d'environ deux siècles à la construction de l'édifice et à la fondation du cimetière extérieur (*cf. infra*). L'usage funéraire s'est donc intensifié à partir de la fin du 9e siècle ; les textes indiquent des inhumations royales jusqu'à Alfred et de nombreuses inhumations d'évêques, les agrandissements successifs de l'église ayant offert des lieux d'inhumation privilégiés, notamment dans les chapelles latérales puis dans le massif occidental (fig. 3.10, états c à f) : au total 36 sépultures ont été identifiées à l'intérieur de la construction[42]. A en juger par le *Old Minster* de Winchester, on peut penser que l'inhumation des évêques dans leur cathédrale n'était pas même la norme aux 7e-8e siècles, bien que l'on ne puisse exclure la disparition de certaines tombes précoces par les transformations ultérieures de l'église.

Le confinement des tombes privilégiées dans des espaces latéraux, essentiellement du côté nord pour les tombes d'ecclésiastiques[43], et surtout le fait que leur présence n'ait pas engendré la prolifération des tombes à l'intérieur de l'édifice, et probablement pas non plus, de manière précoce, à l'extérieur (*cf. infra*), met en évidence la nette différence entre la situation anglaise des 7e-8e siècles et celle qu'avait connue l'Eglise de l'Antiquité tardive, caractérisée par le développement des inhumations *ad sanctos* autour des basiliques suburbaines. Nul part en Angleterre on ne trouve d'églises saturées de tombes du haut Moyen Âge, contrairement à ce que l'on constate dans les basiliques suburbaines de Gaule, d'Italie et d'ailleurs, où non seulement des parties périphériques ont été dévolues aux inhumations mais aussi le sanctuaire lui-même. Ainsi, la basilique Saint-Just de Lyon comportait dans son deuxième état, probablement antérieur au milieu du 5e siècle, plusieurs cryptes toutes placées en position latérale, à chaque extrémité du transept, au sud de l'abside et dans le bas-côté sud, des espaces

---

André Grabar dans l'ouvrage qu'il a consacré aux cultes des reliques (A. Grabar, *Martyrium : recherches récentes sur le culte des reliques et l'art chrétien antique*, Paris, 1946).

[42]. Bien que le cas de l'église absidale de Lincoln soit délicat, en raison des incertitudes chronologiques qui pèsent sur lui, signalons qu'elle ne contenait pas de tombe, mais seulement une fosse orientée nord-sud et remplie d'ossements en position secondaire.

[43]. Martin Biddle insiste sur ce trait, relevé non seulement à Cantorbéry mais aussi à Lyminge pour la tombe d'Æthelburg vers 647 ou encore à Jarrow pour celle de Bède en 735 et qui s'applique encore à des translations ultérieures (M. Biddle, Archaeology, architecture and the cult of saints in Anglo-Saxon England, *in* L. Butler et R. Morris (éd.), *The Anglo-Saxon Church. Papers on history, architecture, and archaeology in honour of Dr H M Taylor*, Londres, The Council for British Archaeology, 1986, p. 11).

qui ont dû recevoir une affectation funéraire qui n'apparaît pas dans le reste de l'édifice[44]. En revanche, les tombes ont envahi toute la nef de Saint-Pierre-et-Saint-Georges de Vienne où 142 sarcophages ont été dégagés entre 1860 et 1864, avant la restauration de l'édifice. A Grenoble, l'église Saint-Laurent, établie entre deux mausolées préexistants, a elle aussi accueilli de nombreuses sépultures, réparties dans le narthex et dans les bras de son plan cruciforme.

Dans l'Angleterre du 7e siècle, on n'a donc pas affaire à un culte martyrial qui a peut-être survécu dans les parties occidentales de l'île, et elles seules, comme le suggère John Blair[45], en citant le cas du *minster* de Withorn, à la limite de l'Ecosse, où les tombes extérieures paraissent concentrées autour de mausolées. Plus encore, les évêques fondateurs, contrairement à leurs prédécesseurs continentaux des 4e-6e siècles qui eux non plus n'avaient pas connu le martyre, n'ont pas fait l'objet d'une vénération précoce. On a déjà évoqué Augustin lui-même, dont le culte ne s'est développé qu'à partir du milieu du 8e siècle mais surtout après la Réforme monastique, ce qui correspond au cas général (*cf. infra*).

– La diversification des aménagements funéraires aux 9e et 10e siècles

Aux 7e siècle, l'inhumation première des ecclésiastiques de haut rang dans une chapelle latérale constitue la norme, la translation des corps saints dans un reliquaire proche de l'autel majeur revêtant à cette date un caractère exceptionnel illustré par l'élévation de saint Cuthbert à Lindisfarne en 698 qui suit le modèle hagiographique attesté en Gaule[46]. A cette date, la construction de cryptes demeure rare et celles qui furent réalisées dans les années 670 par Wilfrid à Ripon et Hexham traduisent une nette influence romaine, autre marque de l'adhésion de leur constructeur au parti romain dans les divisions que connaissait alors l'Eglise d'Angleterre[47]. Ces édifices, conçus sur un modèle du passé à la fois par leur plan et parce qu'ils étaient destinés à accueillir des reliques secondaires communément déposées dans l'église à cette date, n'étaient probablement pas intégrés à l'édifice religieux qui les surmontait et n'avait déterminé que l'emplacement de l'accès au niveau inférieur.

De nouvelles formes de cryptes, au caractère monumental plus accentué, furent érigées à partir du 8e siècle, témoignant de la vénération grandissante rendue à des saints locaux. Cirencester, Saint-Oswald de Gloucester et Cantorbéry en offre chacun des exemples, les deux premiers révélés par l'archéologie, le dernier restitué à partir des sources écrites.

---

44. J.-F. Reynaud, *Lugdunum christianum. Lyon du IVe au VIIIe s. : topographie, nécropoles et édifices religieux*, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1998, p. 150-161 et p. 113-127 ; M. Jannet-Vallat, L'organisation spatiale des cimetières Saint-Pierre et Saint-Georges de Vienne (IVe-XVIIIe siècle), *in* H. Galinié et E. Zadora-Rio (éd.), *Archéologie du cimetière chrétien, actes du colloque tenu à Orléans en 1994*, Tours, ARCHEA-FERACF, 1996 ; R. Colardelle, Saint-Laurent et les cimetières de Grenoble du IVe au XVIIIe siècle, *in* H. Galinié et E. Zadora-Rio (éd.), *Archéologie du cimetière chrétien, actes du colloque tenu à Orléans en 1994*, Tours, ARCHEA-FERACF, 1996.

45. Blair, *The Church in Anglo-Saxon Society*, p. 63.

46. Thacker, The making of a local Saint, p. 45-48.

47. J. Crook, The Enshrinement of Local Saints in Francia and England, *in* A. Thacker et R. Sharpe (éd.), Ibid., p. 206-208.

Cirencester offre un cas assez rare dans la mesure où aucune source n'éclaire l'origine de la vaste construction attribuée par Richard Gem à la première moitié du 9e siècle sur la base de comparaisons insulaires et continentales. Des fouilles conduites en 1965, mais dont l'analyse complète n'a été publiée qu'en 1998, ont en effet mis au jour au nord de l'église paroissiale actuelle, sur le site de l'ancien monastère de chanoines augustiniens fondé par Henri Ier, les vestiges d'une des plus grandes églises anglo-saxonnes connues à ce jour et dont les dispositifs architecturaux attestent l'importance de la fonction funéraire ou commémorative. La nef, longue d'environ 35 m, était terminée par une abside semi-circulaire superposée à une crypte annulaire elle-même prolongée par une construction hors œuvre prenant la forme d'une deuxième abside de 5,50 m de longueur (fig. 9.7 et 9.8). Cette construction a pu recevoir le corps de personnages importants désireux d'être inhumés à proximité des reliques qu'aurait contenues la crypte annulaire. Cela pourrait expliquer la présence d'une tombe ayant livré les restes d'au moins trois individus (trois adultes de sexe masculin), qui fut implantée sur l'axe de l'église du 12e siècle à travers les fondations de l'abside principale antérieure, à son point de jonction avec la crypte hors œuvre : il peut s'agir de la ré-inhumation de corps prélevés dans l'église ancienne et déposés à un emplacement privilégié du nouvel édifice, aussi près que possible de leur lieu primitif de repos. Côté ouest, un narthex doté d'un ou plusieurs étages a dû accueillir une chapelle dominant la nef, au-dessus d'un espace voûté. Enfin, cet édifice se distingue nettement de la tradition architecturale antérieure par la construction de véritables bas-côtés ouverts sur le vaisseau central par de grandes arcades. La première mention se rapportant à cette église, contenue dans *Domesday Book*, implique qu'on a affaire à un *minster* d'origine ancienne et ayant des connexions royales.

Deuxième exemple de dispositif funéraire complexe, celui de Saint-Oswald de **Gloucester** qui présente deux états principaux de la fin du haut Moyen Âge (fig. 10.11 et 10.12). Dans le premier, correspondant à la fin du 9e siècle ou au début du 10e siècle, la nef unique était accolée de trois *porticus* au nord, au sud et à l'est et d'une abside semi-circulaire à l'ouest, des espaces qui n'ont révélé aucune sépulture (l'inhumation dans l'église n'est pas attestée avant le 12e ou 13e siècle). Le second a vu l'ajout au chevet de l'église d'une construction quadrangulaire semi-enterrée, qui devait être voûtée au niveau bas, par le biais de quatre supports centraux, et comporter un étage. Les données archéologiques n'autorisent pas une datation plus précise qu'entre le début du 10e siècle et le milieu du 11e siècle mais la translation des reliques d'Oswald et l'inhumation du couple des fondateurs, Æthelred en 911 et Æthelflaed en 918, fournissent probablement le contexte favorable à l'édification d'une crypte hors œuvre, sur le modèle de celle de Repton édifiée dans les années 849-873 et elle aussi mausolée de la dynastie de Mercie. Si la structure fouillée, largement démontée au 18e siècle, n'a fourni aucun indice sur l'implantation éventuelle de tombes privilégiées, la découverte sur le site de plusieurs pierres tombales très décorées du début du 10e siècle atteste le haut rang social de certaines sépultures.

Enfin, à **Cantorbéry**, l'église du Sauveur semble avoir présenté des dispositifs architecturaux et liturgiques très complexes dans son dernier état anglo-saxon. La source principale est l'œuvre d'Eadmer qui n'était qu'un tout jeune enfant quand l'édifice fut largement détruit par un incendie en 1067, avant d'être totalement rasé en 1070 ou 1071 pour laisser place à la nouvelle cathédrale. Et ce n'est que vers 1120 que le moine consigna la localisation des reliques dans l'église disparue et les miracles dont elles avaient été la scène dans le but d'asseoir la vénération qui était due à des saints anglais dédaignés par les nouveaux membres de la communauté d'origine normande[48].

De ces textes souvent analysés et sujets à des interprétations divergentes, retenons surtout ce qui traduit la place tenue vers le milieu du 11e siècle par les sépultures ou les monuments commémoratifs des archevêques de Cantorbéry (fig. 1.8). Dans l'abside orientale, surélevée de quelques marches en raison de la présence d'une crypte, l'autel majeur, dédié au Christ, était encadré au nord d'un édicule à la mémoire de saint Oda (942-958) et au sud de la sépulture de saint Ælfheah, tué en martyr à Londres en 1012 par les Danois et dont le corps fut rapporté à Cantorbéry en 1023 ; enfin, au pied des marches un autre édicule signalait l'emplacement sous-jacent de la tombe de saint Dunstan (mort en 988). Selon Eadmer, la crypte aurait été construite en imitation de celle de Saint-Pierre de Rome, ce qui conduit à restituer un plan annulaire, le tombeau de Dunstan ayant pu être déposé dans la confession accessible par un drain central, tel celui du premier apôtre. Mais cette restitution demeure une possibilité parmi d'autres et va bien au-delà de ce qu'autorise la description, comme le souligne Richard Gem. En l'absence d'investigations archéologiques dans la partie orientale de l'actuelle cathédrale, la datation de la crypte demeure aussi incertaine que son plan exact : selon Harold Taylor, elle est antérieure à celle de Brixworth qu'il attribue au 8e siècle, alors que John Crook associe sa construction à l'inhumation de Dunstan et la place donc à la fin du 10e siècle ; enfin pour Richard Gem elle peut aussi bien appartenir au 9e siècle qu'au 10e siècle. A la lecture du témoignage d'Eadmer, le pôle oriental a donc concentré dans l'église haute comme dans la crypte les structures funéraires associées à trois archevêques du 10e siècle et du début du 11e siècle, mais il est possible que le pôle occidental, dont la construction est attribuée à la période 950-1050, ait aussi comporté un espace à fonction funéraire ou commémorative. Les fouilles ont en effet mis au jour un massif occidental composé d'une abside polygonale ancrée à un bras dont chaque extrémité présentait une tour hexagonale ; on en déduit un dispositif à deux niveaux, les tours abritant des escaliers donnant accès à la fois à la partie supérieure du bras et à une chapelle surélevée installée dans l'abside. L'espace sous-jacent à cette abside aurait pu faire office de crypte, à la manière des rez-de-chaussée voûtés des *Westwerk* carolingiens.

[48]. Brooks, *The Early History of the Church of Canterbury: Christ Church from 597 to 1066*, p. 37-39.

Mais c'est surtout dans le cadre de la réforme bénédictine, qui exigeait une meilleure formation intellectuelle et liturgique, que furent entreprises les constructions les plus monumentales, témoins du développement du culte des saints évêques, jusque-là très faible en Angleterre en dépit de notables exceptions, tel Cuthbert (mort en 687) dont le corps vénéré fut transporté de Lindisfarne à Chester-le-Street pour enfin reposer dans la toute nouvelle fondation de Durham à la fin du 10e siècle[49]. Sur les 120 cultes de saints locaux recensés entre le 7e et le 9e siècle (à l'exclusion des archevêques de Cantorbéry), une vingtaine seulement concerne des évêques, alors même qu'ils sont les principaux acteurs des miracles consignés par Bède, un constat auquel John Blair propose deux explications complémentaires : d'une part, la multiplication des cultes rendus à des successions d'évêques au sein d'un nombre réduit de sièges épiscopaux a pu engendrer une certaine concurrence, favorisant la vénération des évêques inhumés non pas dans leur cathédrale mais dans un *minster* auquel ils étaient liés, tel Wilfrid à Ripon ; d'autre part, et surtout, le faible culte rendu aux évêques témoigne du décalage existant entre les élites et la piété populaire et constitue un signe, parmi d'autres, de la plus grande solidité des communautés monastiques par rapport aux communautés épiscopales[50].

Compte tenu du rôle premier de l'évêque de Winchester, Æthelwold (963-984), dans la mise en œuvre de la réforme bénédictine conduite avec le soutien actif du roi Edgar, il n'est guère étonnant que l'évolution architecturale de la cathédrale **Saint-Pierre-et-Saint-Paul** exprime le culte grandissant de saint Swithun, évêque de 852 à 863. Après presque trois siècles de fonctionnement qui avaient fait de l'église primitive, de petite taille, une véritable relique, sans doute saturée de mobilier liturgique et de tombes épiscopales et royales, la cathédrale devint un chantier permanent dans le dernier tiers du 10e siècle (fig. 3.9 et 3.10). Inhumé à l'origine devant la façade occidentale de l'église, le corps de saint Swithun fut transféré à l'intérieur en 971, tandis que l'emplacement premier de la tombe devenait lui-même lieu de commémoration par la construction d'un vaste édifice à deux absides affrontées remplacé très rapidement par un massif quadrangulaire de 25 m de côté, qui reliait l'église à une tour dédiée à Saint-Martin érigée dans les années 725-750. Au centre de ce massif fut érigé, au-dessus de la tombe de l'évêque, un mausolée abritant le sarcophage primitif et le reliquaire d'or et d'argent dans lequel avaient été placées les principales reliques du saint, tandis qu'un autre reliquaire fut probablement installé sur l'autel majeur du sanctuaire. Enfin, le réaménagement de la partie orientale de l'église, suivi d'une nouvelle dédicace en 993-994, conclut ce vaste chantier : le chœur fut allongé et des absidioles latérales établies de part et d'autre de l'autel majeur, ce qui reproduisit à une moindre échelle le modèle du premier édifice commémoratif. Derrière l'autel qui se dressait au-dessus d'une crypte (correspondant à

[49]. Lapidge *et al.* (éd.), *The Blackwell Encyclopedia of Anglo-Saxon England*, p. 131-133.
[50]. J. Blair, A Saint for Every Minster? Local Cults in Anglo-Saxon England, *in* A. Thacker et R. Sharpe (éd.), *Local Saints and Local Churches in the Early Medieval West*, Oxford, Oxford University Press, 2002, en particulier p. 461.

l'ancien chevet), l'abside profonde était prolongée par une construction hors œuvre à laquelle une fonction funéraire peut également être attribuée.

La transformation radicale du *Old Minster* entre 971 et 994 permettait le développement d'une liturgie conforme à la *Regularis Concordia* comme l'accueil d'un grand nombre de pèlerins autour des reliques de Swithun, dont la communauté réformée a promu le culte. Selon les récits de Lantfred et de Wulfstan, en 968, l'ancien évêque serait apparu en songe à un forgeron pour lui demander de faire savoir à un ancien chanoine de la cathédrale, Eadsige, un de ceux qui avaient été expulsés par Æthelwold, qu'il n'était pas satisfait de l'emplacement de sa tombe et souhaitait être enterré dans l'église elle-même, une façon pour la nouvelle communauté monastique d'affirmer sa supériorité sur ses prédécesseurs séculiers. Toutefois la promotion même du culte d'un évêque qui avait été lui-même chanoine et non pas moine permettait de réconcilier passé et présent[51]. Expression du renouveau monastique, la vaste église de plus de 70 m de long manifestait aussi le pouvoir grandissant de la maison du Wessex, qui avait désormais acquis le statut de famille royale d'Angleterre et dont le palais faisait face à la cathédrale (*cf. infra*).

Selon Martin Biddle, l'inhumation première de Swithun à l'extérieur de l'édifice mais dans son axe marque un changement majeur, l'abandon de la position latérale et du côté nord, jusque-là caractéristique des inhumations d'ecclésiastiques de haut rang, au profit d'une implantation axiale adoptée plus tôt pour les tombes royales. En témoignent l'église Notre-Dame, édifiée au chevet de l'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul de Cantorbéry, qui reçut les tombes des souverains du Kent – mais aussi des abbés – dès sa fondation par Eadbald (616-640), ainsi que le mausolée de Repton, qui accueillit la tombe de Wiglaf de Mercie, mort vers 840. Cantorbéry ferait doublement exception si l'on considère la position probablement axiale de l'église Saint-Jean-Baptiste, destinée aux seuls archevêques, par rapport à celle de la cathédrale[52].

L'inhumation axiale de Swithun, à laquelle Martin Biddle assigne une valeur importante, a pu néanmoins être précédée d'autres exemples : si la crypte de Cirencester a contenu une sépulture d'ecclésiastique, elle montrerait l'adoption de la position axiale dans la première moitié du 9e siècle. Pour l'heure, l'archéologie a révélé peu de cas comparables au dispositif de la tombe de Swithun et susceptibles de montrer le développement de cette pratique à la fin de l'époque anglo-saxonne : l'hypothèse a été formulée pour Saint-Augustin de Cantorbéry, où deux fragments de murs parallèles, à dix pieds d'écart, ont été relevés au-dessus des

---

[51]. Rollason, *Saints and Relics in Anglo-Saxon England*, p. 182-183. Le récit rapporte les hésitations d'Eadsige à transmettre les instructions qu'il avait reçues, en raison de son hostilité à Æthelwold et aux moines, mais quand il le fit, ce fut l'occasion d'une réconciliation avec la communauté réformée qu'il intégra pour devenir gardien du tombeau de Swithun.

[52]. Biddle, Archaeology, architecture and the cult of saints in Anglo-Saxon England, p. 11-13 et p. 16-22 pour l'analyse de Repton. Soulignons toutefois que l'interprétation de Martin Biddle confond dans un même raisonnement l'emplacement latéral de tombes à l'intérieur d'une église, attesté par les textes et/ou l'archéologie, et la position axiale d'un édifice par rapport à un autre qui l'a précédé. On ignore où étaient situées les sépultures à l'intérieur de Notre-Dame ou de Saint-Jean-Baptiste.

sépultures les plus anciennes fouillées en avant de la façade de l'église majeure. Dans l'état actuel des connaissances, le massif occidental à deux absides puis de plan carré demeure unique dans l'architecture religieuse anglo-saxonne, les autres dispositifs à vocation funéraire ou commémorative connus étant fondés sur la construction de cryptes ou prenant la forme de tombes monumentales implantées dans le chœur. Tel fut le cas pour saint Oswald, réformateur de la communauté épiscopale de Worcester, qui fut d'abord inhumé sur le côté sud de l'autel majeur mais dont le corps, onze ou douze ans plus tard, fut élevé et déposé dans un *feretrum*, un reliquaire portable, si l'on en juge d'après les nombreux récits de miracles[53]. Il est possible qu'en temps ordinaire il ait été placé non pas au-dessus de la tombe primitive mais derrière l'autel majeur, puisque le but de la translation était de mettre le corps du saint à l'abri des laïcs. Ce faisant, Ealdwulf donna à son prédécesseur un lieu de repos évoquant la réclusion monastique mais sans aller jusqu'à édifier une crypte sur le modèle carolingien.

Ce rapide tour d'horizon des édifices religieux les plus notables de cette période, tels qu'ils peuvent être restitués à partir de sources archéologiques ou textuelles, révèle des similitudes entre les réalisations architecturales du continent et celles de l'Angleterre, en étendant cette appellation à toute la période considérée. Si les édifices anglo-saxons se caractérisent par le maintien durable d'un plan à nef unique, souvent flanquée de *porticus*, et donc bien distinct des structures basilicales à trois vaisseaux communes sur le continent pour les fondations les plus prestigieuses, ils présentent des dispositifs comparables à ceux de l'architecture carolingienne et ottonienne : cryptes annulaires, cryptes-baldaquins et massifs occidentaux, sous la double forme d'une contre-abside, comme à Gloucester, et d'un massif occidental, avec ou sans étage, comme à Cirencester ou à Winchester, la cathédrale de Cantorbéry présentant un dispositif unique avec un pseudo-transept couplé à une abside. Son allure générale renvoie à certaines constructions carolingiennes bâties à l'imitation de Saint-Pierre de Rome, telles que le deuxième état de l'église abbatiale de Fulda, construit par Baugulf à partir de 791, ou encore la cathédrale de Cologne dont le chevet occidental fut reconstruit *more romano* autour de 870[54]. Cependant, de telles réalisations ne traduisent pas nécessairement une influence directe des grandes constructions impériales sur les chantiers insulaires[55] mais témoignent plutôt d'une culture et d'une liturgie communes, accentuées après l'introduction de la réforme bénédictine qui, outre-Manche, s'appliqua tant aux *minsters*

---

[53]. J. Crook, The Enshrinement of Local Saints in Francia and England, *in* A. Thacker et R. Sharpe (éd.), *Local Saints and Local Churches in the Early Medieval West*, Oxford, Oxford University Press, 2002, p. 209.

[54]. C. Heitz, *L'architecture religieuse carolingienne*, Paris, Picard, 1980, 99-103 ; C. Heitz, La cathédrale de Cologne de l'époque paléochrétienne à l'époque carolingienne, *Cahiers archéologiques*, 39, 1991, p. 71-73.

[55]. Par exemple, la contre-abside et la possible crypte-baldaquin de Saint-Oswald de Gloucester rappellent les dispositions contemporaines de l'église Saint-Georges d'Oberzell du monastère de Reichenau mais l'influence directe d'édifices anglais est plus probable (R. Gem, Tenth century architecture in England, *Il secolo di ferro: mito et realtà del secolo X*, Spolète, 1991, p. 806). Cet article, et d'autres de Richard Gem, mettent en valeur les nombreuses similitudes dans les grandes réalisations architecturales des 9e et 10e siècles de part et d'autre de la Manche (voir notamment R. Gem, L'architecture pré-romane et romane en Angleterre : problèmes d'origine et de chronologie, *Bulletin monumental*, 142-III, 1984).

épiscopaux qu'aux autres, donnant naissance aux grandes cathédrales monastiques reconstruites *ex nihilo* après la conquête normande (*cf. infra*)[56].

Un second point à souligner en conclusion porte sur l'importance qu'ont conservée dans la topographie et l'architecture religieuse les emplacements initiaux des tombes saintes, eux-mêmes objets de vénération, comme on l'a vu dans le cas de la sépulture de saint Swithun à Winchester. Après la démolition intégrale du *Old Minster* en 1093-1094 pour céder la place à la cathédrale normande, un édifice commémoratif plus large à l'ouest qu'à l'est, à l'image d'un sarcophage, fut construit à l'emplacement du mausolée et tout au long du Moyen Âge, jusqu'à la Réforme, une succession de chapelles gardèrent la mémoire du lieu d'inhumation primitif de l'évêque.

Après avoir examiné la fonction funéraire et commémorative des *minsters* et sa traduction architecturale, il convient de suivre les étapes du rassemblement des défunts dans les cimetières adjacents.

3. La genese du cimetiere chretien : le rassemblement des morts autour des *minsters*

Examinons maintenant ce qui constitue le cœur même de cette enquête, à savoir les conditions dans lesquelles ont été fondés les premières cimetières autour des *minsters*, afin d'en comprendre la nature et la signification dans l'évolution des relations entre monde des vivants et monde des morts dans l'Angleterre des 7e-9e siècles et de dégager ce faisant les spécificités de ce phénomène outre-Manche par comparaison avec les données connues pour la Gaule, l'Italie du Nord et l'Irlande.

– La chronologie des fondations

Une tradition tardive, attestée au 16e siècle au monastère de Saint-Augustin, rapporte que Cuthbert aurait obtenu du pape non seulement l'autorisation de construire l'église Saint-Jean-Baptiste pour recevoir les corps des archevêques mais aussi celle de créer, à Cantorbéry et ailleurs, des cimetières *intra muros*, introduisant ainsi en Angleterre l'usage qu'il aurait lui-

[56]. Rappelons que le mouvement de réforme qui s'est développé dans l'empire carolingien à partir de la seconde moitié du 8e siècle et surtout après les conciles de 816-817, avec la diffusion de la Règle de Chrodegang puis de la Règle d'Aix, n'a guère touché les communautés épiscopales d'Angleterre à cette période. Selon Brigitte Langefeld, les réformes entreprises par l'évêque Wulfred (805-832) pour régulariser la *familia* de Christ Church ne devaient rien à la Règle de Chrodegang, qui ne semble pas avoir été connue en Angleterre avant le milieu du 10e siècle, mais elles ont néanmoins cherché à restaurer une plus grande observance monastique : B. Langefeld, *Regula canonicorum or Regula monasterialis vitae*? The Rule of Chrodegang and Archbishop Wulfred's reforms at Canterbury, *Anglo-Saxon England*, 25, 1996, *contra* Brooks, *The Early History of the Church of Canterbury: Christ Church from 597 to 1066*, p. 155-160. Avant la conquête normande, seules les communautés épiscopales de Winchester, Sherborne, Worcester et Cantorbéry adoptèrent la règle bénédictine : J. Barrow, English cathedral communities and reform in the late tenth and eleventh centuries, *in* D. Rollason, M. Harvey et M. Prestwich (éd.), *Anglo-Norman Durham 1093-1193*, Woodbridge, Boydell, 1994 (*cf. infra*).

même constaté à Rome quand il y serait allé pour recevoir le *pallium*. Cette tradition ne saurait être retenue dans son intégralité car si la construction par Cuthbert d'un édifice à vocation funéraire et baptismale est très probable, son voyage à Rome ne l'est guère, en l'absence de toute confirmation par une source contemporaine[57]. Tout au plus peut-on voir dans ce récit le souvenir local du changement d'usage introduit par Cuthbert, premier archevêque à avoir été enterré *intra muros*[58]. Surtout, l'archéologie a prouvé que la formation de cimetières pérennes autour des *minsters*, à l'intérieur des murs, est bien antérieure au milieu du 8e siècle (fig. 14). Il convient donc d'examiner les informations issues des fouilles urbaines des quatre dernières décennies pour préciser la chronologie de ces implantations.

Ville	**dédicace**	**fondation**	**sépultures ecclésiastiques dans l'église**	**sépultures royales dans l'église**	**autres sépultures intérieures**	**sépultures extérieures fouillées**	**monopole des droits d'inhumation**
Bath	St-Pierre	675 (?) ; siège épiscopal c. 1090				cimetière ecclésiastique 9e-10e ; cimetière laïc à partir du 11e s.	*intra muros*
Cantorbéry	Le Sauveur	fin 6e	Dunstan (988) ; Ælfheah (mort en 1012, transféré en 1023)			fin de l'époque anglo-saxonne	possible *intra muros*
	St-Jean-Baptiste	740-760	archevêques à partir de 760				
Cirencester	Notre-Dame ?	fin 8e ou 1ère moitié 9e			sépultures supposées dans la crypte annulaire et la crypte hors-œuvre	11e s.	oui
Exeter	St-Pierre ou Notre-Dame et St-Pierre ?	avant fin 7e ; siège épiscopal en 1050				7e s. ? (cimetière II)	oui
Gloucester	St-Pierre	c. 679 ; siège épiscopal au 16e s.	Cyneburh, soeur d'Osric, première abbesse ; abbesse Eafe (c. 757)	Osric, prince de Hwicce, le fondateur (c. 679)		11e s.	non

[57]. J. Marti Bonet, *Roma y las iglesias particulares en la concesion del palio a los obispos y arzobispos de occidente (ano 513-1143)*, Barcelone, Editorial Herder, 1976, p. 71-72. Je remercie Philippe Depreux de m'avoir communiqué cette référence.
[58]. Blair, *The Church in Anglo-Saxon Society*, p. 62, note 203.

Ville	dédicace	fondation	sépultures ecclésiastiques dans l'église	sépultures royales dans l'église	autres sépultures intérieures	sépultures extérieures fouillées	monopole des droits d'inhumation
Hereford	Notre-Dame et St-Æthelberht	c. 680 (?)	transfert possible de trois tombes épiscopales par Cuthbert vers 740	transfert possible de deux tombes royales par Cuthbert vers 740 ; roi-martyr Æthelberht (794)			probable à partir du milieu du 12e siècle
Londres	St-Paul	604	tombes épiscopales à partir de la fin du 7e s.	une seule tombe royale avant le 11e s. (Sebba, 694)		à partir de la fin du 8e s.	non
Rochester	St-André	604	tombes épiscopales à partir de 644			sépultures anglo-saxonnes	?
Winchester	St-Pierre-et-St-Paul *(Old Minster)*	c. 648 ; siège épiscopal c. 660	transfert de l'évêque Birinus (7e) ; autres tombes épiscopales des 8e-9e s.	tombes royales incertaines avant le 8e s. ; fréquentes au 9e s. jusqu'à Alfred (899)	total de 36 sépultures entre 850-870 et la démolition de l'édifice en 1094	à partir du milieu du 7e s.	jusqu'à la fondation du *New Minster*
Winchester	Sainte-Trinité, Notre-Dame et Saint-Pierre *(New Minster)*	901	saint Grimbald (901, translation en 938)	Ælhswith, épouse d'Alfred ; transfert d'Alfred ; Edouard l'Ancien et deux de ses fils ; Ædwig (959)	oui	oui	non
Worcester	St-Pierre	c. 690		roi Oswald (992)		à partir du 8e s. ?	oui
York	St-Pierre	626	peut-être Egbert (736) ; Eanbald Ier (796) ;	chef d'Edwin (633) ; plusieurs souverains des 8e-9e s.		à partir de la fin du 7e s. ? ; certain à partir du 9e s.	non

Fig. 14 : les fonctions funéraires des *minsters* fondés *intra muros* du 7e au 10e siècle : tableau récapitulatif.

Le site le plus instructif, une fois de plus, est celui du *Old Minster* de **Winchester**, dont la fouille magistrale conduite par Martin Biddle et Birthe Kjølbye-Biddle dans les années 60 devrait être prochainement publiée de manière définitive. Portant sur 300 m^2, cette fouille est de loin la plus importante conduite en Angleterre sur un site épiscopal, la seule qui ait fourni le plan quasi intégral d'une église de ce statut et de cette ancienneté, comme on l'a vu, enfin la seule aussi qui ait examiné l'évolution d'un cimetière urbain dans la longue durée, livrant autour de 1800 sépultures, de sa fondation jusqu'aux années 1520. De ce total, qui n'inclut pas les centaines d'individus identifiables à partir des ossements déposés dans les ossuaires, 743 tombes sont assignées à la période comprise entre les années 675 et la fin du 11e siècle, ce chiffre incluant une petite quarantaine de tombes situées dans l'édifice et évoquées plus haut.

Bien que les résultats des publications préliminaires soient susceptibles d'être modifiés, rappelons que l'analyse détaillée de la séquence stratigraphique a réparti les 250 tombes les plus anciennes en dix générations, auxquelles une durée de 25 ans a été assignée, pour les trois premières, puis une durée de 20 ans pour les suivantes, quand l'usage funéraire s'est intensifié. Les toutes premières tombes ayant été attribuées aux alentours de 675, sur le postulat que la fouille n'avait probablement pas atteint les sépultures les plus anciennes, il en résulte que ces dix générations correspondraient à la période 675-890. De l'analyse proposée par Birthe Kjølbye-Biddle, il ressort qu'un tout petit nombre de tombes est assignable aux premières phases du cimetière : il faut attendre les années 770-790, soit un siècle après les inhumations les plus précoces, pour dépasser la quinzaine d'individus pour une même génération, alors que pour les quatre premières sont respectivement enregistrées 4, 5, 12 et 15 sépultures[59]. Cette répartition chronologique ne peut être qu'une évaluation, correspondant à une partie seulement de l'ancien cimetière. Toutefois, sauf à supposer que les tombes les plus anciennes étaient concentrées sur le flanc sud du *Old Minster*, inaccessible à la fouille puisque s'y dresse la cathédrale, ces nombres indiquent une très faible utilisation du site funéraire, qui à ses débuts n'a certainement pas accueilli toute la population de Winchester. Au siècle suivant, on atteint un maximum de 49 tombes pour la huitième génération (830-850), les autres ayant livré entre 26 et 45 individus.

York offre, après Winchester, les indices les plus précoces d'un cimetière établi à proximité de son église épiscopale, fondée en 626, mais une analyse fine est impossible dans la mesure où cette première construction n'a pas été localisée par l'archéologie et où les tombes les plus anciennes sont attestées sous la forme de 17 stèles funéraires découvertes en remploi dans des niveaux plus tardifs du site et qui peuvent être datées de la fin du 7e siècle et du 8e siècle. Néanmoins, leur présence signale très probablement un cimetière proche, antérieur à celui que la fouille a révélé dans l'emprise de l'ancienne basilique romaine dont l'un des murs, alors encore en élévation, a dû déterminer l'orientation nord-est/sud-ouest des tombes (fig. 14.7). Dans cette emprise, la phase d'inhumation la plus ancienne a été amorcée au 9e siècle et s'est achevée avec la construction de la nouvelle cathédrale de Thomas de Bayeux vers 1100.

Ailleurs, les données sont plus incertaines, sur le plan chronologique. Le cas de St Paul-in-the-Bail à **Lincoln**, dont aucun texte n'éclaire le statut au haut Moyen Âge, a été discuté dans la première partie. Si l'on adopte le point de vue de certains historiens médiévistes, l'édifice absidial serait une fondation épiscopale du début du 7e siècle et aurait attiré quelques tombes autour d'elle jusqu'à sa démolition intervenue au plus tard à la fin du 8e siècle : au maximum quatorze des vingt et une sépultures analysées au ^{14}C, si l'on se fie aux fourchettes de datation ainsi fournies, peuvent avoir coexisté avec un édifice assigné aux 7e-8e siècles. A

[59]. B. Kjølbye-Biddle, A cathedral cemetery: problems in excavation and interpretation, *World Archaeology*, 7-n° 1, 1975, p. 100-105. Le saut quantitatif me semble plus net entre la 4e et la 5e génération (de 15 à 25) qu'entre la 3e et la 4e (de 12 à 15).

Exeter, la fouille n'a révélé ni les vestiges de la première église, dont l'existence est déduite de la fondation d'un *minster* avant la fin du 7e siècle, ni des sépultures attribuables à cette période de manière indubitable (les éléments de datation étant pour tout le cimetière presque inexistants, à l'exception d'une bague en or du 9e siècle). Néanmoins, les archéologues ont identifié les 53 sépultures de la phase 2 (7e-10e siècles) au cimetière monastique qui aurait été fondé en même temps que l'église (fig. 7.4, B) : une hypothèse chronologique quelque peu hasardeuse, tout comme l'identification des six sépultures de la phase 1 (5e-7e siècles) avec une zone funéraire déjà chrétienne. Les autres sites n'ont livré qu'un nombre réduit de tombes dont la relation topographique avec l'église majeure n'est pas toujours assurée et qui paraissent plus tardives : dans le courant ou à la fin du 8e siècle à Londres et à Worcester, peut-être à partir du 9e siècle à Bath, aux 9e-10e siècles à Cantorbéry, seulement au 11e siècle à Gloucester et Cirencester, où la fouille n'a probablement pas atteint les tombes les plus anciennes.

Les données archéologiques, de qualité très variable, ne permettent donc pas d'assigner une origine très ancienne à tous les cimetières attestés ultérieurement, par les textes plus que par la fouille, aux abords des grands *minsters intra muros*, qu'ils soient ou non de statut épiscopal, car le caractère limité de la majorité des investigations ne peut déboucher que sur des découvertes ponctuelles difficilement interprétables. Dans l'état actuel des connaissances, le site du *Old Minster* de Winchester constitue le point d'appui le plus solide de l'analyse et c'est vers lui qu'il convient de se tourner à nouveau pour poser la question du statut de ces espaces funéraires.

– Le statut des inhumés

La question cruciale porte bien évidemment sur ce que les anthropologues appellent aujourd'hui le « recrutement » du cimetière : espace réservé, au moins dans un premier temps, au personnel ecclésiastique, de manière exclusive ou à l'exception de quelques notables, ou lieu de rassemblement des défunts de tout statut et de toute condition sociale ? Pour tenter de répondre à cette interrogation, il faut successivement interroger les données anthropométriques, à même de révéler la composition de la population inhumée, et les pratiques funéraires susceptibles de traduire des statuts sociaux distincts au sein des laïcs.

A Winchester, le très faible nombre de tombes attribuées aux premières phases d'inhumation rend leur interprétation très délicate : les deux premières générations rassemblent respectivement quatre et cinq adultes, de sexe masculin ou indéterminé, alors que la troisième associe une femme, deux hommes, deux enfants et sept adultes de sexe indéterminé. Il semble donc que l'on puisse rejeter l'hypothèse d'un cimetière exclusivement monastique qui, s'il avait été souhaité, n'aurait pas perduré au-delà des années 725. La répartition de l'ensemble des 260 individus (dans 250 tombes) antérieurs à la fin du 9e siècle, qui se décomposent en 116 adultes, 125 enfants et 19 cas incertains, milite en faveur d'un cimetière ouvert d'emblée aux laïcs. A York, le cimetière fouillé a livré 67 squelettes,

complets ou non, des 9e-11e siècles, des adultes des deux sexes et des enfants, alors qu'à Londres, deux phases d'inhumation comprises entre la fin du 8e siècle et la fin du 10e siècle ont livré 31 individus, dont 29 adultes, un enfant et des restes trop partiels pour être déterminés. Le sexe n'a pu être établi que dans sept cas, révélant cinq femmes, ce qui, ajouté à l'enfant, permet d'exclure l'hypothèse d'un cimetière strictement ecclésiastique. A Gloucester, la fouille des abords de Saint-Oswald, établi *extra muros* à la fin du 9e siècle, a révélé le regroupement d'adultes des deux sexes et d'enfants, dès les premières phases d'inhumation, même si le sexe de plus de la moitié des adultes de la période anglo-saxonne (35 sur 57) n'a pu être déterminé. A Bath, en revanche, il est possible d'identifier une zone d'inhumation réservée, au sud de l'église, dans l'emprise ultérieure du cloître, où 33 adultes ont été observés, dont quatre seulement peuvent être identifiés avec certitude à des femmes. La prédominance masculine, la qualité de la nutrition révélée par l'analyse ostéologique comme la proximité immédiate avec l'église du haut Moyen Âge, si elle se trouvait sous l'édifice médiéval, invitent à reconnaître un secteur privilégié, fondé au 9e ou 10e siècle et destiné aux membres de la communauté et à quelques bienfaiteurs et bienfaitrices. Plus tard, au 11e siècle, un autre cimetière fut fondé en avant de la façade occidentale, sans doute pour accueillir les laïcs (fig. 8.10)[60].

Avec un degré de certitude variable, ces exemples montrent que l'inhumation auprès des grands établissements religieux n'a pas été réservée aux membres de la communauté mais a été accessible aux laïcs, peut-être de manière progressive. John Blair pense que dans un premier temps l'ouverture aux fidèles a pu être limitée à un cercle englobant les bienfaiteurs du *minster*, leur entourage et leurs tenanciers, avant un élargissement progressif jusqu'à inclure, vers 850, une large partie d'une communauté d'habitants fréquentant la même église[61]. La confirmation de ce schéma par l'archéologie exigerait de croiser la topo-chronologie des cimetières et les critères de différenciation sociale des sépultures, ce qui se heurte à deux problèmes majeurs, l'un d'ordre matériel, l'autre d'ordre scientifique.

D'une part, une telle interrogation, pour être satisfaite, demande une fouille extensive, si ce n'est exhaustive, d'un site funéraire, seule à même de révéler une éventuelle hiérarchisation de l'espace, alors que des investigations limitées aux abords immédiats des édifices religieux peuvent ne révéler que les tombes les plus privilégiées[62]. D'autre part, et surtout, il reste à définir des critères pertinents de différenciation sociale au sein des pratiques

[60]. Aucune donnée anthropométrique n'est disponible dans la publication préliminaire de la fouille du site du *minster* à Exeter.
[61]. Blair, *The Church in Anglo-Saxon Society*, p. 241-243.
[62]. La fouille partielle du site de North Elmham (Norfolk), siège épiscopal entre les années c. 672-869 et c. 995-1070, a mis au jour un enclos fossoyé d'environ 80 m par 60 à l'intérieur duquel 194 tombes, dites « saxo-normandes », ont été observées. La grande superficie examinée a permis de mettre en évidence la plus forte concentration des sépultures autour de l'église mais aucun signe distinctif dans les pratiques funéraires n'a été identifié (P. Wade-Martins, *Excavations in North Elmham Park, 1967-1972*, Gressenhall, 1980, p. 185-191). Il a maintenant été démontré que les vestiges de l'église présents sur le site sont postérieurs à la Conquête (S. Heywood, The ruined church at North Elmham, *Journal of the British Archaeological Association*, 135, 1982).

funéraires. Une fois accomplie la disparition du mobilier associé à la pratique de l'inhumation habillée, une disparition qui semble consommée en Angleterre autour de 720[63], l'archéologie est quelque peu démunie pour établir des critères de distinction sociale. Le type de contenant et plus généralement le soin apporté à la tombe sont invoqués, de même que certains usages spécifiques. Pour le territoire et l'époque qui m'occupent, c'est surtout à partir du 9e siècle que l'on assiste à une diversification des pratiques funéraires, en particulier dans le nord de l'Angleterre où l'installation de populations scandinaves a engendré de nouveaux usages, signes d'une acculturation réciproque, notamment dans la construction de la tombe. Ainsi, Julian Richards interprète l'utilisation de parois de navire comme couvercles de sépultures dans des enceintes ecclésiales non pas comme de simples remplois par commodité ou souci d'économie mais comme le maintien d'une ancienne pratique au sein de la population d'origine scandinave christianisée[64]. Le *Danelaw* se distingue aussi du reste de l'Angleterre par le développement de la sculpture funéraire et c'est alors la qualité des décors des stèles ou des couvercles de pierre qui est invoquée pour définir des cimetières de « haut rang », comme c'est le cas pour les découvertes de York Minster déjà mentionnées.

Une autre pratique, plus largement diffusée sur le plan géographique, est souvent avancée comme critère de distinction sociale, c'est le dépôt des corps, souvent en fait des cercueils, sur un lit de charbon de bois (ce que les archéologues britanniques appellent « *charcoal burials* »), qui apparaît au début du 9e siècle mais n'est devenu plus courant qu'aux 10e et 11e siècles. La majorité des cas recensés est associée à un *minster*, par opposition aux sites paroissiaux fondés pour la plupart à partir du milieu du 10e siècle (*cf. infra*)[65]. Au sein de mon corpus, de telles sépultures sont attestées à Bath, Exeter, Gloucester (Saint-Oswald), Hereford (Saint-Gutlac), Winchester (*Old Minster* et *New Minster*) et York[66]. L'analyse de cette pratique révèle son caractère sélectif, tout particulièrement à Winchester et Gloucester où les informations disponibles sont les plus précises. A Winchester, où les exemples les plus anciens semblent avoir été repérés, les sépultures à charbon de bois n'étaient pas distantes de

---

[63]. H. Geake, *The Use of Grave-Goods in Conversion-Period England*, Oxford, BAR, 1997.

[64]. J. Richards, The Case of the Missing Vikings: Scandinavian Burial in the Danelaw, *in* S. Lucy et A. Reynolds (éd.), *Society for Medieval Archaeology Monograph, 17*, Londres, The Society for Medieval Archaeology, 2002. Voir aussi dans le même volume l'article de D. M. Hadley, Burial Practices in Northern England in the Later Anglo-Saxon Period, *in* S. Lucy et A. Reynolds (éd.), *Society for Medieval Archaeology Monograph 17*, Londres, The Society for Medieval Archaeology, 2002, qui développe des points de vue comparables, privilégiant l'interprétation culturelle et non pas ethnique des sépultures de cette période.

[65]. Des sites ecclésiastiques de moindre importance en ont néanmoins livré des exemples, telle l'église Notre-Dame de Little Oakley, dans l'Essex (S. Lucy et A. Reynolds, Burial in early medieval England and Wales: past, present and future, *in* S. Lucy et A. Reynolds (éd.), *Burial in Early Medieval England and Wales*, Londres, The Society for Medieval Archaeology, 2002 , p. 16).

[66]. A Bath, on a recensé une découverte isolée de cette nature et huit tombes sur la vingtaine fouillée dans l'emprise du cloître médiéval, ce qui représente une forte proportion. A Exeter, 19 des 53 tombes de la phase 2 du cimetière, attribuée à une large fourchette 7e-10e siècle, attestaient cette pratique, associée dans 11 cas à l'usage d'un cercueil. A Hereford, elles appartiennent toutes à la période 1c comprise entre le milieu du 10e siècle et la construction du château un siècle plus tard (*cf. infra*). Enfin, à York, sur les 60 sépultures reconnues dans l'emprise ultérieure du bras sud du transept de la cathédrale (secteur ST sur la figure 14.18), onze manifestaient cette pratique, pour la plupart sans cercueil, alors que les autres sondages n'en ont livré que trois exemples (en SA et XL).

plus de 8 m du *Old Minster* et représentaient 25 % de toutes les inhumations fouillées à l'intérieur de la cathédrale comme du *New Minster* édifié au début du 10e siècle sur son flanc nord (*cf. infra*)[67]. Sur les 74 exemplaires observés sur le site du *Old Minster* (soit 10 % des 743 tombes antérieures au 12e siècle), 40% étaient associés à un cercueil de facture soignée. Enfin, cet usage semble avoir été réservé aux hommes jusqu'au milieu du 10e siècle avant de toucher des tombes féminines et, très rarement, des enfants. A Gloucester, sur les 159 sépultures fouillées attribuées à la période c. 900-1120, 31 présentaient un lit de charbon de bois, toutes des tombes d'adultes, hommes et femmes en nombre équivalent, à l'exception d'un enfant, et toutes situées à proximité immédiate de l'église (fig. 10. 15). Quatre, voire cinq, d'entre elles comportaient un cercueil cloué. Carolyn Heighway voit dans la plus forte proportion de tombes de ce type dans la partie nord du cimetière (42 % contre 21 % au sud) la marque d'un statut plus élevé, compte tenu du fait qu'il n'existe pas de décalage chronologique dans l'usage funéraire des deux secteurs[68]. A Winchester comme à Gloucester, les analyses des restes de bois ont révélé l'usage de chêne, une essence considérée comme symbole de foi et de vertu et qui peut aussi renvoyer à la croix du Christ.

Le dépôt de charbon de bois au fond de la tombe, mais aussi parfois sur les flancs et le couvercle des cercueils, comme le montrent les exemplaires les plus anciens de Winchester, est communément associé au développement de la pénitence et de l'humilité, par comparaison avec le dépôt de cendres dans les tombes monastiques, qui est attesté depuis l'Antiquité tardive[69]. Victoria Thompson inscrit ce changement dans l'influence croissante de la pensée religieuse venue du continent, par le truchement de la réforme bénédictine[70]. Ainsi, c'est un plus haut degré de conscience religieuse, en quelque sorte, qui serait manifesté par ces tombes, d'où la traduction sociale de cette pratique, une interprétation renforcée par l'association fréquente avec un contenant de facture soignée.

Ces différents signes distinctifs, qu'il s'agisse de la qualité des contenants, des marques de surface ou d'usages spécifiques, se rapportent pour la plupart à une période où désormais la quasi-totalité des défunts avaient rallié un site ecclésial et n'éclairent donc pas une éventuelle sélection sociale dans les premières phases d'existence des cimetières de *minsters*, une hypothèse qui est d'autant plus difficile à prouver par l'archéologie que la disparition du mobilier y a été plus précoce que dans les autres lieux d'inhumation, probablement en raison même de l'adoption de pratiques cléricales par ceux qui élisaient sépultures auprès de ces

---

67. B. Kjølbye-Biddle, Dispersal or Concentration: the disposal of the Winchester dead over 2000 years, *in* S. Bassett (éd.), *Death in Towns: urban responses to the dying and the dead, 1000-1600*, Leicester, Leicester University Press, 1992, p. 228-233.

68. C. Heighway et R. Bryant, *The Golden Minster: the anglo-saxon minster and later medieval priory of St Oswald at Gloucester*, York, The Council for British Archaeology, 1999, p. 202.

69. Cet usage apparaît dans la *Vita Sancti Martini* de Sulpice Sévère et dans beaucoup d'autres vies de saints ultérieures (P.-A. Février, La mort chrétienne, *Segni e riti nella Chiesa altomedievale occidentale*, Spolète, 1987, p. 889-890).

70. V. Thompson, Constructing Salvation: A Homilitic and Penitential Context for Late Anglo-Saxon Burial Practice, *in* S. Lucy et A. Reynolds (éd.), *Society for Medieval Archaeology Monograph, 17*, Londres, The Society for Medieval Archaeology, 2002.

grandes fondations[71]. Entre le 9e et le 11e siècle, certaines pratiques funéraires mettent plutôt en évidence une organisation hiérarchisée de l'espace, qui se traduit par la prédilection pour une inhumation à l'intérieur même de l'édifice – qui ne s'est toutefois pas généralisée à cette période – par la proximité avec l'église ou le regroupement autour d'une tombe vénérée, comme ce fut le cas autour de saint Swithun dont l'inhumation en 862 devant la façade du *Old Minster* entraîna le développement d'un secteur privilégié. Par contraste avec les usages funéraires observés dans les cimetières paroissiaux, entrés en service dans le courant du 10e siècle (*cf. infra*), ceux que l'on observe au sein des grands cimetières épiscopaux et monastiques révèlent sans doute la prédilection de certains notables pour ces fondations anciennes, une prédilection qui a parfois duré jusqu'à la Réforme, voire au-delà.

– La mesure du succès des cimetières de *minsters* : le maintien des autres lieux d'inhumation aux 7e et 8e siècles

Avant que l'inhumation autour de l'église ne devienne la norme et n'engendre un net développement des cimetières autour des *minsters* à partir du milieu du 9e siècle, d'autres espaces funéraires ont existé, sous la forme de nécropoles de taille variable situées *extra muros* ou de petits groupes de tombes localisés dans les enceintes comme à l'extérieur.

Parmi les nécropoles, certaines d'origine ancienne ont continué à être utilisées, comme par exemple la principale zone d'inhumation du début du haut Moyen Âge reconnue à ce jour à Colchester et qui s'étendait à l'ouest de Mersea Road, au sud de l'enceinte antique (fig. 6.6). Le mobilier recueilli, notamment des armes en fer, atteste en effet son utilisation du 5e siècle à la fin du 7e siècle au moins.

D'autres espaces funéraires extérieurs à l'enceinte correspondent à des fondations nouvelles, telle que la nécropole de King Harry Lane, à St Albans, où une quarantaine de tombes a livré un mobilier daté entre c. 650 et le début du 8e siècle (fig. 5.10). A York, deux des trois nécropoles du haut Moyen Âge ont été en usage entre le milieu du 5e siècle et le 6e siècle mais la troisième est de fondation plus tardive (fig. 14.5). Une soixantaine de squelettes, dont neuf individus décapités ou mutilés, reconnue sur le site de Lamel Hill, est attribuée au 7e siècle et au début du 8e siècle, une datation qui repose sur la rareté du mobilier, la nature des quelques objets retrouvés et sur l'utilisation de coffres en bois, le tout correspondant à des usages constatés dans un certain nombre de cimetières associés à un lieu de culte entre le 7e et le 9e siècle, dont celui qui a été fouillé sur le site de York *Minster*. Cela ne suffit pas néanmoins à établir le caractère exclusivement chrétien de cet espace funéraire.

---

[71]. Blair, *The Church in Anglo-Saxon Society*, p. 242. Très rares sont les découvertes de mobilier dans des cimetières ecclésiaux en Angleterre. Celui qui entourait l'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul de Cantorbéry a livré plusieurs objets susceptibles de provenir de sépultures : une perle polychrome, une boucle du 6e ou 7e siècle, un scramasaxe du 8e siècle. La même zone, ou les abords de l'église Saint-Martin, a livré un collier formé de quatre pièces d'or en pendentif qui pourrait provenir d'une sépulture de femme ; ce serait alors le seul témoignage d'une tombe contenant des bijoux en or de la fin du 6e siècle ou du début du 7e siècle découverte aux abords d'un édifice religieux (*Ibid.* , p. 61, note 200).

Quel que fussent leur origine, leur degré d'organisation et leur durée d'utilisation, aucune des nécropoles en usage à cette période ne comportaient de lieu de culte. En effet, pendant la période de conversion, les élites anglo-saxonnes n'ont pas établi d'oratoires dans des sites funéraires pré-existants, contrairement à un usage largement répandu dans le monde franc et dont le site d'Hordain, dans le nord de la Gaule, offre un bel exemple en témoignant de la juxtaposition, au sein d'une même communauté, de païens, révélés par les incinérations et les tombes de chevaux, et de chrétiens, dont les corps furent déposés dans une chapelle ou autour d'elle[72]. Ce constat suggère un plus grand respect des injonctions canoniques, évoquées plus haut, concernant l'incompatibilité entre la consécration d'une église et la présence antérieure, au même endroit, de sépultures[73]. Bien que l'interdit lui-même implique que la pratique avait cours et que la fragilité de petites structures en bois rende leur détection archéologique difficile, le fait qu'aucune église paroissiale en Angleterre n'ait révélé une telle origine prouve ou bien que l'interdiction a été efficace ou bien qu'elle n'était pas nécessaire[74]. Le même constat vaut pour les nouvelles nécropoles fondées au 7e ou au 8e siècle. Ainsi, les fidèles qui n'étaient pas inhumés autour des *minsters*, voire de certaines de leurs dépendances, reposaient loin de tout édifice religieux, un usage qui a pu durer, pour une part décroissante de la population, jusqu'aux environs de 900, la période d'abandon de ces sites funéraires étant difficile à déterminer en l'absence de mobilier déposé dans les tombes, hormis sous l'influence des pratiques scandinaves dans le *Danelaw*[75].

Pendant cette période, l'inhumation sous la forme de petits groupes de tombes s'est poursuivie, ce dont **Winchester** offre trois exemples compris entre la fin du 7e siècle et le courant du 9e siècle, dont deux en plein cœur de l'enceinte (tableau hors texte, n° 27 à 29). D'une part, sur le site de Lower Brook Street, quatre inhumations habillées ont été découvertes dont celle d'une femme parée d'un collier avec des pendants en or et en grenat et d'un autre formé d'anneaux en argent. La datation par ^{14}C de cette sépulture et d'une autre a livré des résultats compatibles avec l'attribution initiale de ce petit groupe à la fin du 7e siècle et au début du 8e siècle. L'inspiration méditerranéenne de ces objets a conduit Martin Biddle à identifier un petit groupe aristocratique probablement converti au christianisme et qui aurait été inhumé à proximité de son habitat, à quelques centaines de mètres au nord de la cathédrale et de son cimetière (fig. 3.7). D'autre part, le site proche de Brooks a révélé deux sépultures peu profondes creusées dans un terrain vague et contenant les corps d'un homme jeune et d'un immature, deux tombes qui furent ultérieurement recouvertes par des maisons en bois du

---

72. P. Demolon, Les sépultures privilégiées mérovingiennes dans la France septentrionale, *in* Y. Duval et J.-C. Picard (éd.), *L'inhumation privilégiée du IVe au VIIIe siècle en Occident. Actes du colloque tenu à Créteil, 16-18 mars 1984*, Paris, De Boccard, 1986, p. 59-60 .

73. Lauwers, *Naissance du cimetière. Lieux sacrés et terre des morts dans l'Occident médiéval*, p. 132.

74. Blair, *The Church in Anglo-Saxon Society*, p. 236-237.

75. *Ibid*., p. 243-245. Sur les nouvelles interprétations, d'ordre culturel et non pas ethnique ou religieux des usages funéraires dans le *Danelaw*, voir les articles cités note 64.

9e siècle[76]. Enfin, à l'extérieur de l'enceinte, deux corps, dont un atteint de lèpre, ont été mis au jour dans le fossé qui avait condamné l'accès à la porte sud, et sur la base des données stratigraphiques et de deux analyses par ^{14}C, leur inhumation a été datée des environs de 700. On le voit bien, ces trois exemples, dont deux au moins sont peut-être globalement contemporains, révèlent des cas de figure différents : alors que le premier correspond à de riches tombes pourvues de mobilier porté et déposé, les deux autres évoquent davantage des sépultures de relégation, en particulier celles qui ont été placées dans le fossé, la contamination par la lèpre de l'un des individus expliquant une telle pratique. Si le petit groupe familial était effectivement composé d'individus déjà convertis au christianisme, leur inhumation à l'écart du cimetière du *minster* montrerait la liberté qui était celle des fidèles à pareille date et peut-être l'attachement à un lieu d'inhumation de statut privé, proche de l'habitat, par opposition à un espace collectif encore peu utilisé.

Tout comme les petits groupes de tombes des 5e et 6e siècles, ceux qui ont existé plus tard sont souvent d'une interprétation délicate, en raison des incertitudes qui pèsent sur leur datation et parfois même sur leur environnement. Il est néanmoins certain qu'ils ne répondent pas à une seule explication et que le schéma de l'exclusion pour des raisons religieuses ou sociales qui a prévalu après les premières découvertes de cette nature, n'apparaît plus aujourd'hui que comme une possibilité parmi d'autres en raison de la multiplication des cas observés, en milieu rural comme en milieu urbain[77].

Q'il s'agisse d'inhumations dans des nécropoles périphériques, regroupant quelques dizaines de tombes, ou de sépultures dispersées par petits groupes, ces découvertes traduisent la liberté longtemps laissée aux familles de choisir le lieu de repos de leurs proches.

– La comparaison avec la Gaule, l'Italie du Nord et l'Irlande

Si la genèse des cimetières attachés aux *minsters* urbains, qu'il s'agisse de leur chronologie ou de leur statut initial, est encore mal connue, en l'absence d'investigations archéologiques de grande ampleur, ce qui frappe, vu de France, est le fait que de tels cimetières aient été fondés *intra muros* à partir de la seconde moitié du 7e siècle, même si leur développement est plus tardif. Le contraste est grand, en effet, avec la Gaule où l'intérieur des enceintes a livré un nombre très faible de tombes, qu'il s'agisse de sépultures associées à un lieu de culte ou de petits ensembles funéraires dispersés dans l'habitat.

Parmi les inhumations situées à l'intérieur d'une église, chacun connaît la superbe exception que représente le groupe épiscopal de Genève dont l'église nord a abrité au début du 5e siècle une tombe placée dans un *arcosolium*, puis, aux 6e-7e siècles, trois sépultures côte

[76]. D'après Birthe Kjølbye-Biddle, on ne peut complètement exclure une relation entre ces tombes et l'église Saint-Swithun qui se dressait de l'autre côté de la rue au Moyen Âge, mais dans la mesure où très peu d'églises paroissiales de Winchester ont eu un cimetière, cette hypothèse me semble peu probable (*cf. infra*).

[77]. Pour une analyse comparative de ce phénomène en milieu rural de part et d'autre de la Manche, voir E. Zadora-Rio, The Making of Churchyards and Parish Territories in the Early-Medieval Landscape of France and England in the 7th-12th Centuries: a Reconsideration, *Medieval Archaeology*, 47, 2003, p. 2-8.

à côte, implantées entre l'escalier menant au chœur et la barrière de chancel. Quant à la troisième église, édifiée au centre du groupe épiscopal, dans l'axe du baptistère, elle a reçu au 6e siècle une tombe placée au centre même de l'abside, ce qui a modifié tout le dispositif liturgique, et deux autres disposées de part et d'autre du *presbyterium*. Dans tous les cas, l'inclusion de ces tombes à l'intérieur de la zone réservée aux ecclésiastiques suggère que l'on ait affaire à des sépultures épiscopales, et même, dans le cas de la tombe placée dans l'abside de la troisième cathédrale, d'une tombe sainte offerte à la vénération des fidèles[78]. A ces exemples prestigieux, on peut ajouter la découverte de coffres de *tegulae* dans la nef de la cathédrale d'Aix-en-Provence et à ses abords[79]. En revanche, l'exemple souvent cité des deux tombes princières de Cologne appartenant au deuxième quart du 6e siècle doit être définitivement exclu de ce court inventaire : Nancy Gauthier a montré combien est difficile l'interprétation de ce secteur fouillé sous l'actuelle cathédrale, qui semble avoir été abandonné entre les environs de 450 et l'époque à laquelle les inhumations furent pratiquées, période pour laquelle aucun évêque n'est connu ni à Cologne ni dans aucune ville du Rhin. La construction à abside qui a abrité les tombes (peut-être *a posteriori*) a été rasée pour laisser place à la première église, dont la construction à cet emplacement ne prouve en rien le caractère chrétien des sépultures antérieures[80].

La consultation des sources écrites manifeste la même rareté : pendant tout le haut Moyen Âge, les églises situées *intra muros* accueillent très peu de tombes, et encore s'agit-il souvent de translations et non pas d'inhumations primitives, comme en témoignent le transfert dans une église de la cité de Langres du corps de l'évêque Desiderius ou celui de sainte Waldrade à Saint-Pierre-aux-Nonnais de Metz[81]. Vers 645, le récit de Jonas de Bobbio de l'inhumation de l'évêque d'Arras, Vaast, décédé un siècle plus tôt, rapporte que le corps a d'abord été transporté vers le petit oratoire situé hors les murs choisi par le saint homme qui de son vivant aurait souvent répété l'interdiction d'enterrer au sein de la cité. Mais à la suite d'un miracle qui allège le brancard, la dépouille de l'évêque est finalement déposée dans la cathédrale, au côté droit de l'autel : un récit qui, selon Cécile Treffort, traduit la tension entre le respect de la stricte séparation des vivants et des morts, conforme à la tradition romaine, et une nouvelle conception de l'espace qui commence à se dessiner[82]. Comme on le sait, le changement fut très lent, puisque aux 8e, 9e et même 10e siècles, l'inhumation dans la cathédrale, ou à ses

---

[78]. C. Bonnet, *Les fouilles de l'ancien groupe épiscopal de Genève (1976-1993)*, Genève, 1993, p. 36, 40, 51 et 62-63 ; Bonnet, L'inhumation privilégiée du IVe au VIIe siècle en Suisse occidentale, p. 111.

[79]. R. Guild, J. Guyon et L. Rivet, *Les origines du baptistère de la cathédrale Saint-Sauveur - Etude de topographie aixoise*, 1983, p. 182.

[80]. N. Gauthier, Les premières cathédrales de Cologne. Bilan de 45 années de fouille, *Orbis romanus christianusque. Travaux sur l'Antiquité tardive rassemblés autour des recherches de Noël Duval*, Paris, De Boccard, 1995.

[81]. H. Galinié, Le passage de la nécropole au cimetière : les habitants des villes et leurs morts, du début de la christianisation à l'an mil, *in* H. Galinié et E. Zadora-Rio (éd.), *Archéologie du cimetière chrétien, actes du colloque tenu à Orléans en 1994*, Tours, ARCHEA-FERACF, 1996, p. 20.

[82]. C. Treffort, Du *cimeterium christianorum* au cimetière paroissial : évolution des espaces funéraires en Gaule du VIe au Xe siècle, Ibid., p. 56-57.

abords, des évêques et des chanoines, demeure très rare : le personnel épiscopal continue à être inhumé dans les lieux de culte et les cimetières suburbains et dans la majorité des cas leur inhumation régulière dans l'enclos canonial n'a pas commencé avant le 11e ou le 12e siècle, voire plus tard encore[83].

Dans le cas des communautés monastiques, le plus souvent féminines, installées à l'intérieur des remparts, la règle d'exclusion a entraîné la construction de basiliques *extra muros* destinées à recevoir les corps des religieuses : la basilique Saint-Paul fondée par saint Eloi au 7e siècle pour les moniales du monastère Saint-Martial à Paris, les églises Sainte-Croix de Poitiers ou de Metz en sont des exemples. Seule fait exception, au début du 6e siècle, la basilique funéraire Sainte-Marie, à Arles, édifiée *intra muros* par le fondateur du monastère, l'évêque Césaire, qui prit soin de faire tailler des sarcophages et d'en couvrir le sol de l'église « pour que, quelle que fût celle qui quitterait cette lumière, elle trouvât un lieu très bien préparé et très saint »[84].

Les fouilles ont aussi mis au jour des sépultures proches des cathédrales, comme à Riez, où furent découverts des sarcophages et des tombes couvertes de tuiles en bâtière[85], ou, plus tardivement, à Autun : au 8e siècle, trois adolescents ont été inhumés, dans le sens nord-sud, à côté de la cathédrale Saint-Nazaire, dans l'emprise ultérieure du cloître, et deux autres tombes, également d'immatures mais orientées, les ont suivis dans un délai indéterminé. Si elles ont pu être liées au chapitre, ces sépultures sont restées isolées, puisque la fouille des galeries sud et ouest n'a livré aucune inhumation[86].

Enfin, la multiplication récente des interventions archéologiques dans l'espace urbain a révélé la présence de petits groupes de tombes dispersés dans les enceintes, sans lien aucun avec un édifice religieux, comme à Poitiers où deux petits ensembles de cette nature, datés entre la fin du 4e siècle et le 6e siècle, ont été identifiés dans la partie nord de l'enceinte (fig. 15)[87].

---

[83]. F. Comte et H. Galinié, Les lieux d'inhumation dans les quartiers canoniaux des origines au XVIIIe siècle, *in* J.-C. Picard (éd.), *Les chanoines dans la ville. Recherches sur la topographie des quartiers canoniaux en France*, Paris, De Boccard, 1994, p. 62-67.

[84]. C. Treffort, *L'Eglise carolingienne et la mort : christianisme, rites funéraires et pratiques commémoratives*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1996, p. 135.

[85]. F. Prévot, La cathédrale et la ville en Gaule dans l'Antiquité tardive et le Haut Moyen Âge, *Histoire urbaine - cathédrale*, 7-juin 2003, 2003, p. 34.

[86]. Comte et Galinié, Les lieux d'inhumation dans les quartiers canoniaux des origines au XVIIIe siècle, p. 65.

[87]. Ils comptaient respectivement trois et huit individus (B. Boissavit-Camus, Poitiers, *in* H. Beck, D. Geuenich et H. Steuer (éd.), *Reallexikon der Germanischen Altertumskunde*, Berlin, Walter de Gruyter, 2003.

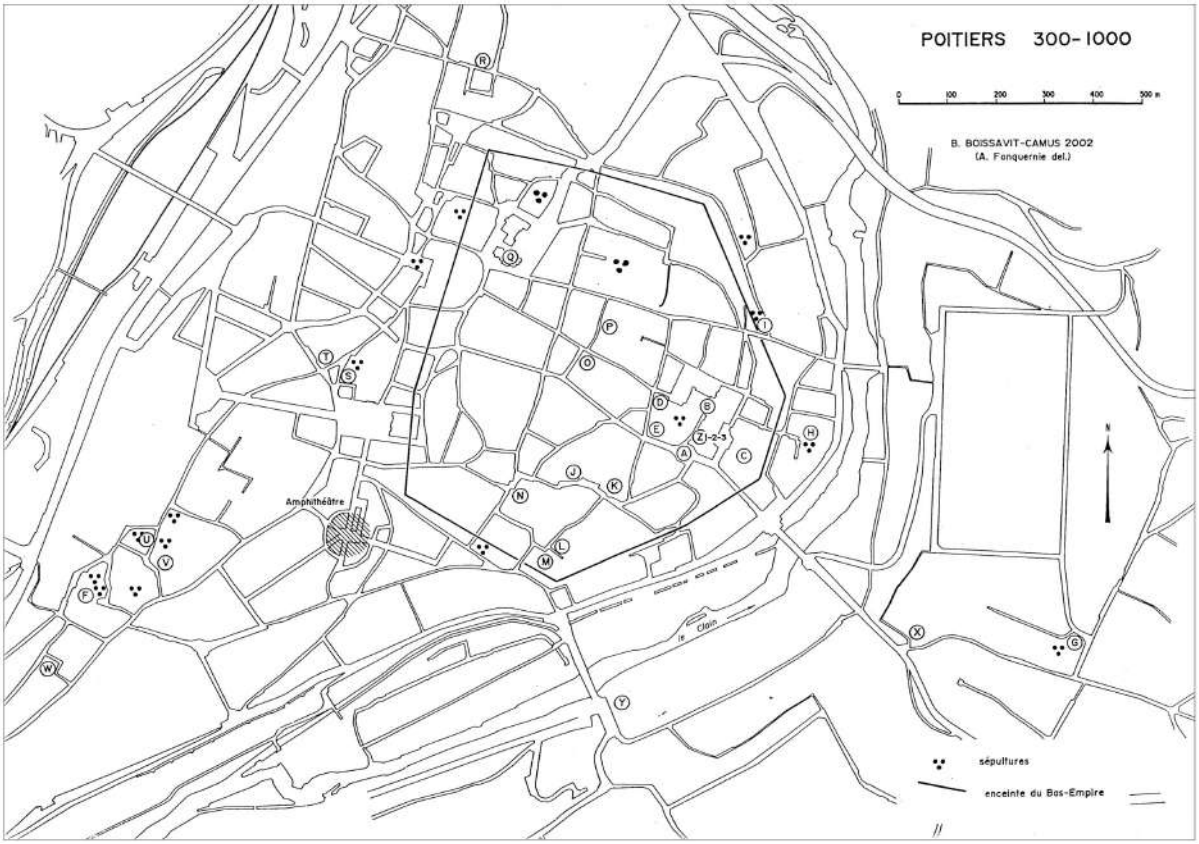


Fig. 15 : Poitiers, topographie funéraire du 4e au 10e siècle (B. Boissavit-Camus, Poitiers, p. 245).

Dans le bilan qu'il avait consacré aux « morts dans les cités épiscopales de Gaule du 4e au 11e siècle », à l'occasion du colloque concluant les travaux d'un des groupes du GDR d'archéologie médiévale, Jean-François Reynaud avait, sur la base de certains de ces exemples et de quelques autres, conclu à une entrée des morts en ville précoce, selon un processus d'abord lent et sporadique puis plus accentué à l'époque carolingienne[88]. Ce changement, que Jean-François Reynaud liait au développement du culte du souvenir et à la construction de cryptes – qui à mon sens ne peuvent que résulter de l'évolution des pratiques funéraires et non pas la provoquer – ressort peu de trois enquêtes universitaires menées à Tours et qui ont porté sur les trois quarts de la Gaule[89]. Elles montrent combien l'inhumation à l'intérieur de l'enceinte est demeurée jusqu'à la fin du 10e siècle un phénomène marginal limité à des inhumations privilégiées dans les églises et à des petits groupes isolés[90].

---

88. J.-F. Reynaud, Les morts dans les cités épiscopales de Gaule du IVe au XIe siècle, *in* H. Galinié et E. Zadora-Rio (éd.), *Archéologie du cimetière chrétien, actes du colloque tenu à Orléans en 1994*, Tours, ARCHEA-FERACF, 1996.

89. Trois mémoires de maîtrise ont été préparés sous la direction d'Henri Galinié et la mienne : C. Renard, *Les habitants des cités et leurs morts dans les provinces ecclésiastiques de Sens, Tours et Rouen (IVe-XIIe siècles)*, Université de Tours, 1998, en particulier vol. 1, p. 210-221 pour la synthèse des informations portant sur les inhumations *intra muros* ; J.-M. Ferrandon, *Les habitants des cités et leurs morts dans les provinces ecclésiastiques de l'Est de la Gaule (IVe-XIIe siècles)*, Université de Tours, 1999, vol. 1, p. 180-188 ; E. Szépertyski, *Evolution des espaces funéraires des cités d'Aquitaine du IVème au XIIème siècle*, Université de Tours, 2003, vol. 1, p. 76-78. Reste à traiter la quart sud-est de la Gaule.

90. A noter que dans les provinces ecclésiastiques de l'Est, les rares inhumations du haut Moyen Âge recensées *intra muros* étaient toutes dans une église ou à ses abords immédiats.

Autrement dit, on ne trouve pas en Gaule, *intra muros*, de sites répondant aux critères définis par Henri Galinié pour caractériser un cimetière de type paroissial, avant la lettre : un nombre élevé d'individus, rassemblant hommes, femmes et enfants, corollaire de l'utilisation durable d'un espace organisé[91]. Un seul site répond partiellement à ces critères, l'ensemble funéraire mis au jour à Poitiers, aux abords immédiats du baptistère à côté duquel Brigitte Boissavit-Camus situe la cathédrale primitive (fig. 16)[92]. De l'autre côté de la voie, l'emprise d'un ancien bâtiment antique a reçu, pour une durée impossible à préciser actuellement, une affectation funéraire qui a pu se faire en plusieurs étapes : l'orientation nord-sud et le relatif isolement d'une fosse ayant reçu deux corps disposés tête-bêche la distinguent des autres tombes, au nombre de 28 (pour un total de 34 sujets), qui étaient réparties en petits groupes et que les données stratigraphiques séparent en deux lots, le premier dans la partie ouest du terrain, le second plutôt à l'est. On a affaire à une population réunissant hommes et femmes, adultes et enfants, qui présentent une parenté génétique mise en évidence par l'étude des caractères discrets qui, rappelons-le, ne permettent pas d'établir des liens familiaux au sens strict[93]. Si le nombre de sujets n'est pas négligeable et que la diversité des sexes et des classes d'âge est bien attestée, la durée à assigner à cet ensemble se révèle très difficile à préciser, dans la mesure où les squelettes n'ont pas encore fait l'objet de datation par ^{14}C. Un nouvel examen des données stratigraphiques a conduit Brigitte Boissavit-Camus à proposer une fourchette plus large que celle de la publication préliminaire et qui s'étend de la fin du 4e siècle jusqu'au 6e voire 7e siècle. L'incapacité actuelle à resserrer cette fourchette pèse lourdement sur l'interprétation générale du site, qui peut ou bien correspondre à un espace funéraire utilisé pendant une longue période par une petite communauté de laïcs, peut-être attachée au service de la cathédrale, ou bien au contraire traduire l'inhumation dans l'urgence d'individus décédés brutalement, ce qui pourrait expliquer la présence de plusieurs tombes multiples[94]. Si tel est le cas, ce site funéraire ne traduirait nullement l'amorce de l'insertion des défunts dans l'espace habité mais la réaction d'une population confrontée à des difficultés majeures. Resterait à comprendre pourquoi l'inhumation dans les nécropoles suburbaines n'a pas été possible alors même qu'une mort par contamination devait rendre l'éloignement des cadavres encore plus souhaitable qu'en temps ordinaire.

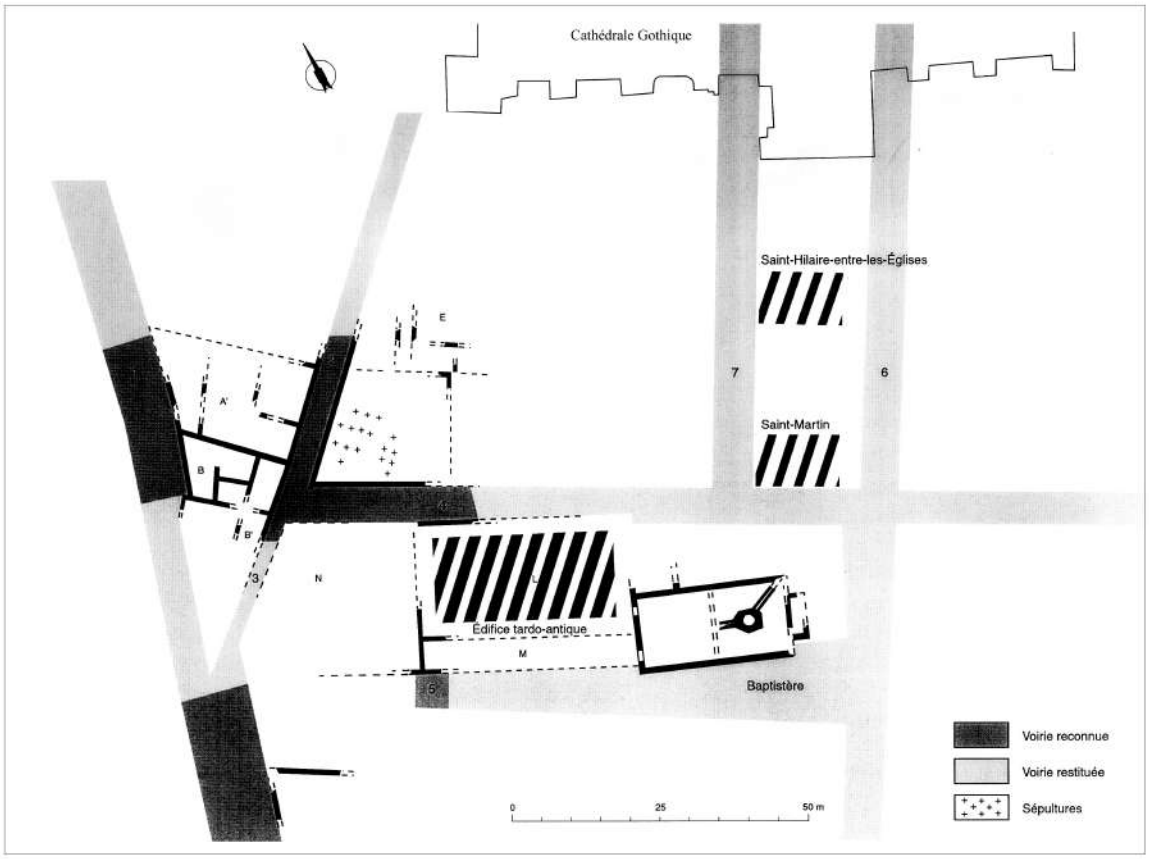
---

91. Galinié, Le passage de la nécropole au cimetière : les habitants des villes et leurs morts, du début de la christianisation à l'an mil, p. 19.

92. B. Boissavit-Camus, *Le quartier épiscopal de Poitiers : essai de topographie historique d'un secteur urbain (IVe-XIIe siècles)*, Tours, Université de Tours, 2001, vol. 2, p. 455-457.

93. E. Crubézy, L'étude des sépultures ou du monde des morts au monde des vivants, *in* E. Crubézy *et al.* (éd.), *Archéologie funéraire*, Paris, Editions Errance, 2000, p. 41-44.

94. Cette seconde hypothèse est actuellement privilégiée par les anthropologues, Yves Gleizes et Dominique Castex, qui interprètent la courbe démographique comme celle d'un ensemble dit de catastrophe, peut-être à rapprocher de la « peste justinienne ». Cette information, qui reste à confirmer, m'a été aimablement communiquée par Brigitte Boissavit-Camus que je remercie de son aide.



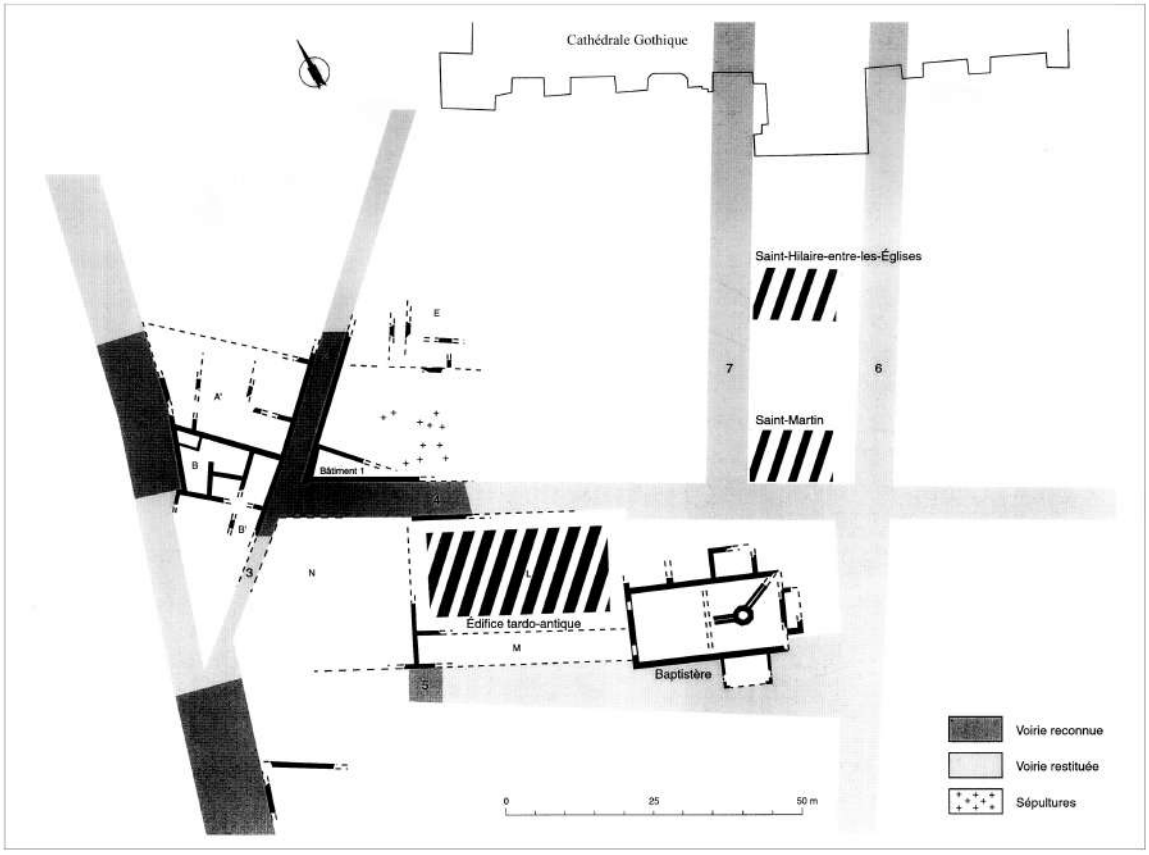


Fig. 16 : Poitiers, plans du secteur épiscopal entre le 4e et le 6e siècle montrant les deux phases du lieu d'inhumation fondé à proximité du baptistère et de l'emplacement supposé de la cathédrale, désignée par le terme d'édifice tardo-antique (B. Boissavit-Camus, *Le quartier épiscopal de Poitiers : essai de topographie historique d'un secteur urbain (IVe-XIIe siècles)*, fig. 212 et 213).

En France, le premier et à ma connaissance seul exemple de cimetière attaché à un site épiscopal bien reconnu par l'archéologie est celui de Rouen, fouillé par Jacques Le Maho de 1985 à 1993 (fig. 17 et 18)[95]. Les investigations conduites au nord de la cathédrale Notre-Dame, dans la cour d'Albane, ont mis au jour les vestiges de l'église Saint-Etienne, édifice nord du groupe épiscopal qui resta en fonction de la fin du 4e siècle à la fin du 11e siècle, où il fut détruit pour faire place au cloître médiéval. Cette église vit sa fonction martyriale renforcée à la fin du 9e siècle ou au début du 10e siècle, par l'édification au centre de la nef d'une vaste rotonde placée au-dessus d'un autel surmontant une fosse à reliques[96]. Lors de la réforme canoniale mise en œuvre par l'évêque Remigius entre 769 et 771, l'église nord fut affectée aux chanoines ; c'est à ses abords immédiats, le long de la galerie du cloître, que furent mises au jour les premières tombes, datées de la fin du 9e siècle ou du début du 10e siècle, lesquelles furent englouties peu après sous le mur de façade d'une maison de pierre. A ce stade, sans doute a-t-on affaire à quelques sépultures de chanoines. Ce n'est qu'au début du 11e siècle, soit un siècle plus tard, que fut fondé un véritable cimetière, qui se développa d'abord au sud puis au nord de l'église Saint-Etienne, dont la nef elle-même reçut des tombes. Au total, pour une utilisation de l'ordre d'un siècle, 238 sépultures ont été identifiées, correspondant à plus de 330 individus, adultes et enfants, ce qui révèle bien une population de type paroissial. Cette première implantation fut abandonnée à la fin du 11e siècle, au moment de la démolition de l'église Saint-Etienne, et un nouveau cimetière fut alors créé au sud de la cathédrale, dans la cour des Maçons, l'autel paroissial ayant été transféré dans le collatéral et le bras sud du transept de la nouvelle église Notre-Dame achevée en 1063.

A ce cas bien étudié, la documentation archéologique analysée par les travaux universitaires déjà cités n'ajoute presque rien. Le cimetière paroissial attaché à la cathédrale de Rouen est le seul cas recensé à pareille date dans les provinces de Sens, Tours et Rouen et aucun ne l'a été dans les cités d'Aquitaine. Seul l'Est en offre un exemple aussi précoce mais encore peu étudié : à Nevers, un cimetière fut fondé au sein du groupe épiscopal, près du baptistère et autour des deux églises voisines, aux environs de l'an mil ; à l'exception de deux sarcophages réutilisés, il a livré principalement des coffres maçonnés et des cercueils qui s'échelonnent entre le 11e siècle et le début du 13e siècle[97].

---

95. J. Le Maho, Les fouilles de la cathédrale de Rouen de 1985 à 1993. Esquisse d'un premier bilan, *Archéologie médiévale*, XXIV, 1994 ; J. Le Maho et C. Niel, Observations sur la topographie funéraire de la cathédrale de Rouen (Xe-XIVe siècle), *in* A. Alduc-Le Bagousse (éd.), *Inhumations et édifices religieux au Moyen Âge entre Loire et Seine*, Turnhout, Brepols, 2004, en particulier p. 103-108.

96. J. Le Maho, La rotonde de l'église nord du groupe épiscopal de Rouen, *in* M. Jannet et C. Sapin (éd.), *Guillaume de Volpiano et l'architecture des rotondes, actes du colloque de Dijon (23-25 septembre 1993)*, Dijon, Editions Universitaires de Dijon, 1996.

97. C. Sapin (éd.), *La cathédrale de Nevers, du baptistère paléochrétien au chevet roman (VIe-XIe siècle)*, Paris, Société Française d'Archéologie, 1995, p. 45-46. Le cimetière n'a pas fait l'objet d'une fouille étendue mais les archéologues ont pu observer que l'implantation de tombes autour du baptistère et de la cathédrale a entraîné un exhaussement important du niveau du sol et donc la réduction des portes d'accès pour établir de nouveaux seuils environ 1,20 m plus haut, ceci dans le courant du 11e siècle, ce qui suppose une utilisation intensive du site.

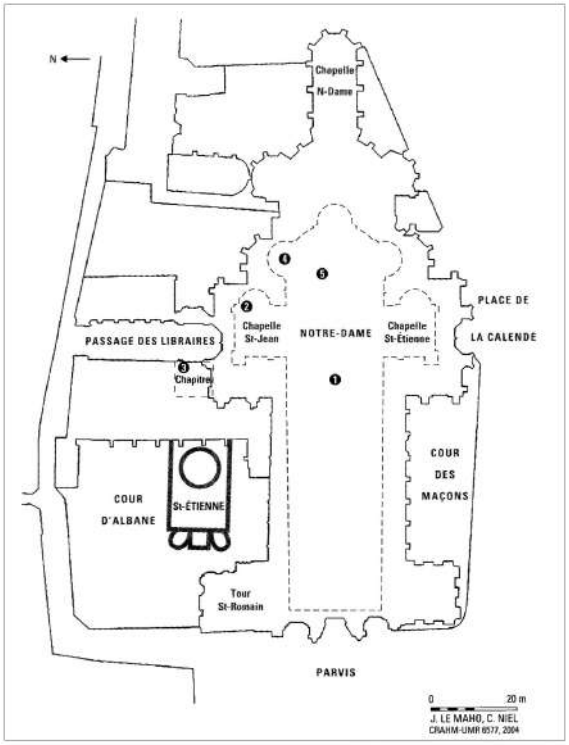


Fig. 17 : Rouen, les secteurs d'inhumations de la cathédrale (J. Le Maho et C. Niel, Observations sur la topographie funéraire de la cathédrale de Rouen (Xe-XIVe siècle), p. 97, fig. 2).

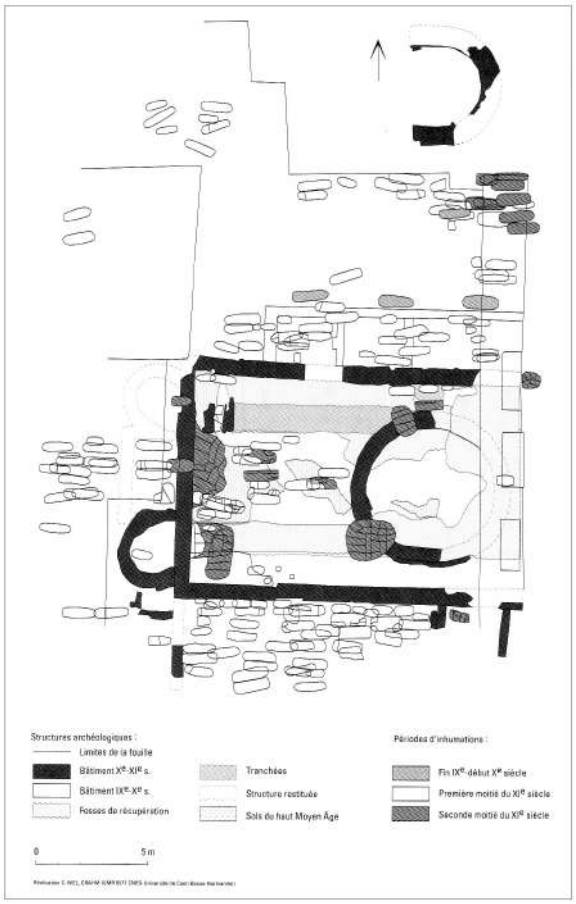


Fig. 18 : Rouen, cimetière paroissial de la cathédrale. Les phases d'inhumation de la fin du 9e siècle à la fin du 11e siècle (J. Le Maho et C. Niel, Observations sur la topographie funéraire de la cathédrale de Rouen (Xe-XIVe siècle), p.104, fig. 5).

Les sources écrites témoignent aussi du changement qui s'opère à la fin du 10e siècle avec la fondation de nouveaux lieux d'inhumation *intra muros* et les tensions qui en résultèrent. Michel Lauwers évoque notamment le conflit qui opposa les habitants de Reims dont les uns voulaient être enterrés dans la ville, les autres à l'extérieur, « dans l'antique cimetière de Saint-Rémi », un conflit qui se traduisit par le refus des premiers d'accorder l'eucharistie aux seconds, d'où l'intervention du pape Sylvestre II[98].

En résumé, malgré la rareté des investigations archéologiques de grande ampleur aux abords des cathédrales actuelles comme des autres églises internes aux remparts, il semble que les sources matérielles et textuelles concordent pour attester en Gaule la création tardive des cimetières de type paroissial à l'intérieur des murs. Avant la fin du 10e siècle, seul un nombre très réduit de défunts a été inhumé *intra muros*, principalement sous la forme d'inhumations d'ecclésiastiques ou de grands aristocrates, tel le duc Rolon, à l'intérieur des cathédrales ou à leurs abords immédiats. Pendant tout le haut Moyen Âge, les morts ont été inhumés à la périphérie de l'habitat, d'une part autour des basiliques funéraires, implantées ou non dans des nécropoles pré-existantes, d'autre part sous la forme de tombes isolées ou de petits groupes dispersés, apparemment dissociés de tout lieu de culte. Les découvertes archéologiques les plus récentes ont révélé ce schéma dans de nombreuses villes, montrant que si certains lieux d'inhumation ont été établis au pied même du *castrum*, ils n'en franchissent pas la limite, comme on le constate à Grenoble ou encore à Tours (fig. 19, n° 6 et 14)[99].

---

[98]. Lauwers, *Naissance du cimetière. Lieux sacrés et terre des morts dans l'Occident médiéval*, p. 163.

[99]. A Grenoble, 28 tombes, appartenant à deux phases d'inhumation, l'une du 4e siècle, l'autre des 7e-9e siècles, si l'on se fie aux datations par ^{14}C, ont été observées entre le rempart et le fossé. Toutefois, l'interprétation générale de cet ensemble comme traduisant, pour les deux périodes, une mortalité par épidémie et comme signe d'une situation intermédiaire entre exclusion et insertion des morts dans l'espace des vivants n'est pas convaincante (F. Baucheron, F. Gabayet et A. de Montjoye, *Autour du groupe épiscopal de Grenoble : deux millénaires d'histoire*, Lyon, 1998, p. 115-116). A Tours, deux fouilles réalisées l'une au sud, l'autre à l'ouest du *castrum* ont révélé un groupe de tombes du haut Moyen Âge sans édifice religieux connu à proximité, le premier groupe étant partiellement inhumé dans les niveaux de comblement du fossé du 4e siècle (H. Galinié, E. Lorans et E. Zadora-Rio, Tours et la Touraine au temps d'Alcuin : état des questions, *in* P. Depreux et B. Judic (éd.), *Alcuin, de York à Tours. Ecriture, pouvoir et réseaux dans l'Europe du haut Moyen Âge*, Rennes, 2004, p. 41).

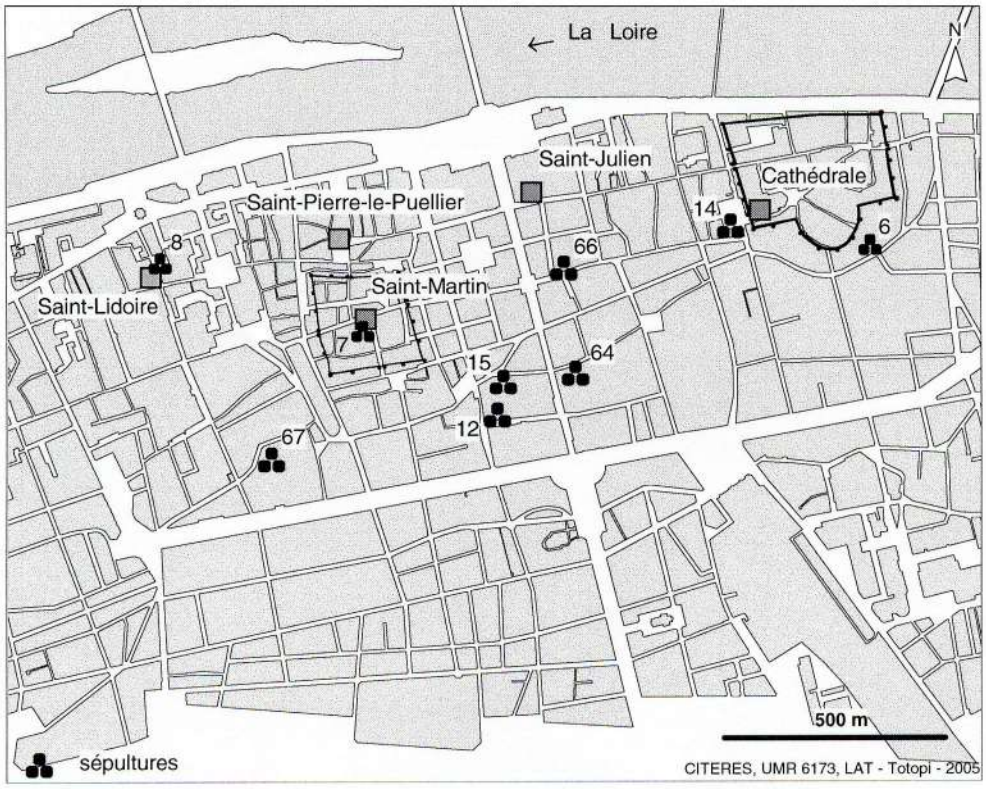


Fig. 19 : Les lieux d'inhumation à Tours au haut Moyen Âge.

Si l'on se tourne maintenant du côté de l'Italie, d'où sont venus les missionnaires conduits par Augustin, et quelques autres plus tard, on observe qu'à Rome les inhumations *intra muros* se sont développées surtout à partir du 6e siècle, sous la forme de sépultures isolées ou en petits groupes, évoquées dans la première partie, mais aussi d'espaces funéraires collectifs : parfois de bonne taille et manifestant des signes d'organisation interne, ces sites n'ont toutefois pas perduré au-delà du 7e siècle (fig. 20)[100]. La documentation textuelle comme l'archéologie témoignent aussi de sépultures associées aux édifices religieux, à l'intérieur ou à leurs abords immédiats, mais la qualité de ces inhumations, qui réunissent la majorité des inscriptions des 6e et 7e siècles et tous les sarcophages antiques réutilisés recensés *intra muros*, en font des tombes privilégiées de laïcs et d'ecclésiastiques. Les données précises, concernant le nombre et le sexe des individus inhumés dans ce cadre, manquent encore pour que l'on puisse adhérer pleinement aux conclusion de Letizia Pani Ermini, reprises par Vincenzo Fiocchi Nicolai, qui insistent sur le regroupement des tombes autour des lieux de culte mais sans préciser la chronologie du phénomène[101].

---

[100]. R. Meneghini et R. Santangeli Valenzani, Intra-mural burials at Rome between the fifth and seventh centuries AD, *in* J. Pearce, M. Millet et M. Struck (éd.), *Burial, Society and Context in the Roman World*, Oxford, Oxbow Books, 2000 ; G. Cantino Wataghin, The ideology of urban burials, *in* G. P. Brogiolo et B. Ward-Perkins (éd.), *The idea and ideal of the town between late Antiquity and the Early Middle Ages*, La Haye, Brill, 1999, p. 158.

[101]. L. Pani Ermini, Forma urbis: lo spazio urbano tra VI e IX secolo, *Roma nell'alto medioevo*, Spolète, 2001, p. 282-285 ; V. Fiocchi Nicolai, Elementi di transformazione dello spazio funerario tra tarda antichità ed altomedioevo, *Uomo e spazio nell'alto medioevo, acte du colloque de Spolète 4-8 avril 2002*, Spolète, 2003, p. 951.

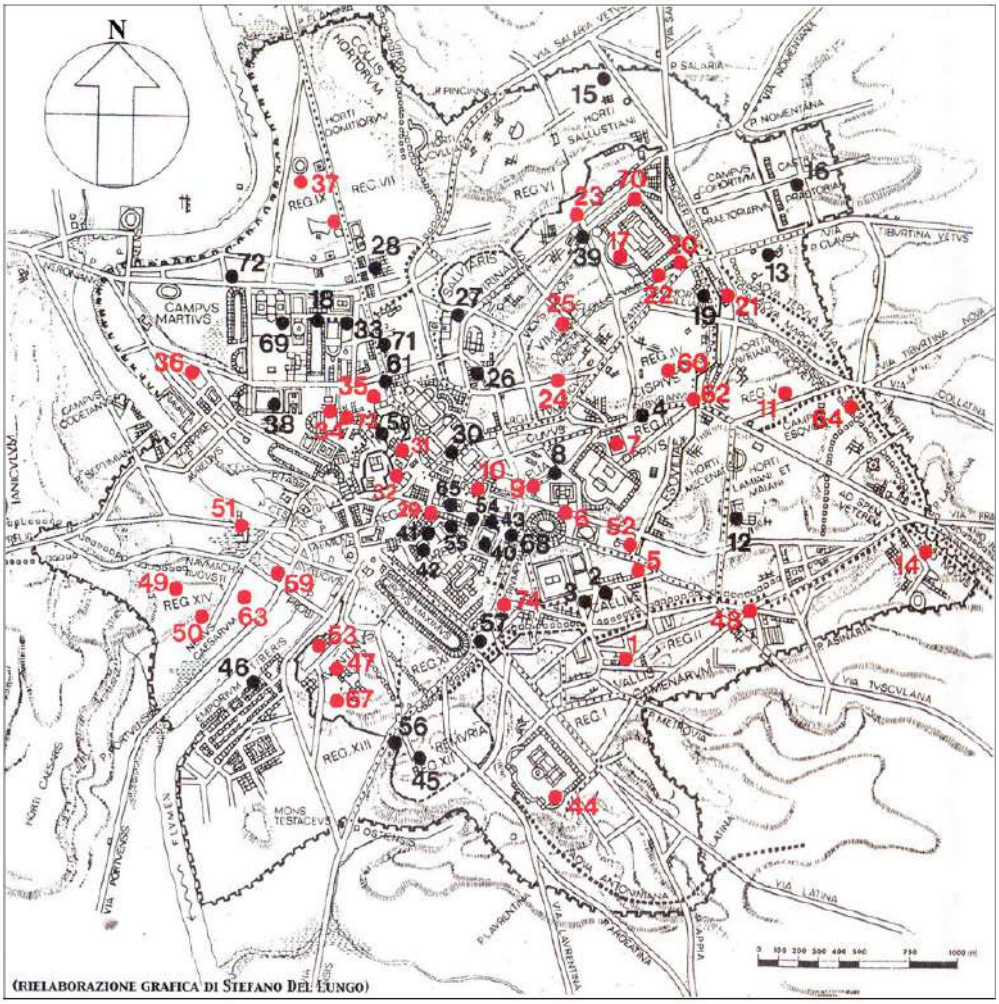


Fig. 20 : Rome, localisation des sépultures *intra muros* ; en rouge celles qui sont associées à des édifices religieux (recensement préliminaire) (L. Pani Ermini, Forma urbis: lo spazio urbano tra VI e IX secolo, pl. V).

En Italie du Nord, la remarquable enquête conduite par Jean-Charles Picard a constitué le premier jalon de l'étude de l'entrée des morts en ville, à travers celle des tombes épiscopales dont la pénétration dans le périmètre enclos a connu trois étapes principales[102]. Jusqu'au milieu du 6e siècle, il s'agit d'un phénomène très rare – les cas les plus anciens étant souvent douteux – et qui a pu toucher des secteurs inoccupés de l'enceinte, comme à Brescia, où l'église San Pietro in Oliveto était située sur la colline dominant la ville qui ne comportait pas d'habitat antique. Du milieu du 6e siècle au 9e siècle, la pratique se développe mais jusqu'au 7e siècle inclus la majorité des cas concerne non pas des *civitates* mais des *castra* comme Grado ou Classe, de sorte que l'inhumation à l'intérieur des murs n'y constitue pas une entorse à la règle d'exclusion des sépultures. C'est seulement au 8e siècle que les cas deviennent plus nombreux et plus sûrs, touchant des villes plus diverses, la cathédrale n'étant pas à cette date plus recherchée que d'autres églises. En revanche, aux 9e et 10e siècles, le choix des évêques en matière de sépulture se réduit à deux possibilités : le sanctuaire des

[102]. Picard, *Le souvenir des évêques. Sépultures, listes épiscopales et culte des évêques en Italie du Nord des origines au Xe siècle*, p. 343-355 (jusqu'au 8e siècle) et p. 357-385 (pour les 9e et 10e siècles).

saints locaux hors les murs et la cathédrale dans la cité, le second choix étant peu à peu privilégié en raison de l'importance croissante accordée à la prière pour les défunts, qui s'est substituée à la proximité des corps saints dans la quête du salut. C'est donc principalement la volonté d'une prière efficace, sollicitée auprès des communautés de chanoines, qui a assuré le succès final, au 10e siècle, de la cathédrale comme lieu d'inhumation épiscopal[103].

Plus récemment, Chiara Lambert a élargi l'enquête en recensant l'ensemble des inhumations insérées dans l'habitat, à l'échelle d'une quarantaine de cités d'Italie du Nord, une tâche d'autant plus difficile que le tracé même des remparts n'est connu de manière suffisamment précise que dans sept cas et que seize villes étaient dépourvues de fortifications. Malgré certaines incertitudes, sur le plan topographique comme chronologique, il ressort de cette analyse que l'inhumation à l'intérieur de l'habitat, présente dans une trentaine de villes pour un total d'environ 300 tombes, a pu commencer au 5e siècle mais est surtout bien attestée aux 6e et 7e siècles, sous la double forme de tombes isolées et d'inhumations liées à un lieu de culte, principalement aux structures du groupe épiscopal[104]. Milan offre un cas particulièrement intéressant avec la construction d'une chapelle à trois absides entre la basilique Santa Tecla et le baptistère de San Giovanni alle Fonti (fig. 21)[105]. La fonction funéraire de cet édifice, que les sources écrites ne mentionnent pas, ressort de la présence d'une sépulture dans l'abside centrale. La datation de ces découvertes, attribuées aux 5e-6e siècles, est trop vague pour restituer avec certitude la séquence chronologique : le baptistère a pu attirer les premières tombes avant la construction de la chapelle à trois absides, fondation de prestige qui aurait accentué l'usage funéraire du site. En tout cas, on a apparemment affaire à un petit nombre de tombes correspondant à des inhumations *ad sanctos*.

---

[103]. Verceil semble faire exception avec la mention la plus tardive (vers 901 ?) d'une tombe épiscopale dans la basilique funéraire San Eusebio, qui a accueilli tous les évêques dont les lieux d'inhumation sont connus depuis le 4e siècle. C'est aussi une des rares villes où la basilique cimétériale a finalement détrôné la cathédrale *intra muros* (*Ibid.*, p. 365-366).

[104]. C. Lambert, L'entrée des morts dans les villes d'Italie du Nord, *in* H. Galinié et E. Zadora-Rio (éd.), *Archéologie du cimetière chrétien, actes du colloque tenu à Orléans en 1994*, Tours, ARCHEA-FERACF, 1996.

[105]. S. Lusuardi Siena, Le nuove indagini archeologiche nell'area del Duomo. La cosiddetta aula biabsidata, *La città e la sua memoria. Milano e la tradizione di sant'Ambrogio*, Milan, Electa, 1997. Je remercie vivement Gisella Cantino Wataghin de m'avoir signalé cette découverte et de m'avoir communiqué la récente publication qui s'y rapporte.

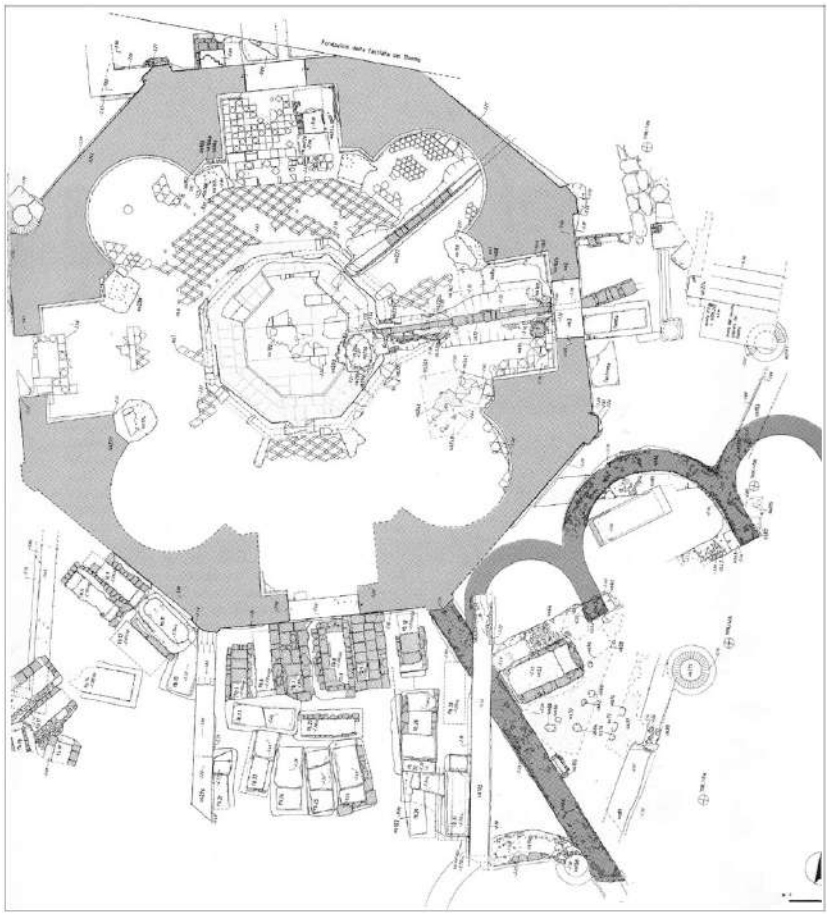


Fig. 21 : Milan, groupe épiscopal : plan des vestiges de Santa Tecla, de San Giovanni alle Fonti et de la chapelle à trois absides, d'après les fouilles de 1996 (S. Lusuardi Siena, Le nuove indagini archeologiche nell'area del Duomo. La cosiddetta aula biabsidata, détail de la fig. 11).

En revanche, à Aquilée un espace funéraire d'une certaine importance pourrait avoir existé à partir du 5e siècle, probablement en relation avec les reliques des Apôtres conservées dans l'un des édifices du groupe épiscopal, sans doute une église de dimensions réduites ayant remplacé la basilique post-théodorienne nord détruite par incendie vers le milieu du 5e siècle[106]. Bien que la durée de cet usage ne puisse être précisée, en raison de l'ancienneté des fouilles, le nombre de tombes implique un emploi prolongé du site dans le courant du haut Moyen Âge mais, en l'absence d'informations sur le sexe et l'âge des individus inhumés, la prudence est de rigueur. En tout cas, dans l'état actuel des connaissances, ce site est le seul exemple potentiel de cimetière attaché à un ensemble épiscopal en Italie du Nord à cette période.

D'une manière générale, les seuls cimetières précoces situés *intra muros* en relation avec un établissement religieux étaient, en Italie comme en Gaule, de statut monastique, tel celui fondé auprès du monastère de Grégoire le Grand sur le mont Caelius et connu par une simple

[106]. G. Cantino Wataghin et C. Lambert, Sepolture e Città. L'Italia settentrionale tra IV e VIII secolo, *in* G. P. Brogiolo et G. Cantino Wataghin (éd.), *Sepolture tra IV e VIII secolo. 7° seminario sul tardo antico e l'alto medioevo in Italia centro settentrionale (Gardone Riviera 24-26 ottobre 1996)*, Mantoue, Societa Archeologica Padana s.r. l., 1998, p. 101-102.

mention contenue dans *Les Dialogues*[107]. Cet exemple, comme celui d'Arles cité plus haut, traduit la volonté de maintenir dans la mort l'unité de demeure qu'imposait aux religieux et religieuses la vie monastique, comme cela fut exprimé plus tard par Isidore de Séville dans la *Règle des moines*.

En bref, en Italie, en l'absence de fouilles étendues autour des églises, les données les plus sûres portent d'une part sur des inhumations privilégiées attachées à des édifices religieux, d'autre part sur des petits groupes de tombes ou des cimetières organisés sans relation avec un lieu de culte mais qui n'ont pas perduré au-delà du 7e siècle. Pour l'heure, le rassemblement généralisé des défunts autour des églises, *intra muros*, constitue un phénomène mal connu, qui reste à dater.

Enfin, il convient de se tourner vers l'Irlande, où l'on constate également le développement de l'inhumation autour de l'édifice cultuel à partir du 7e siècle, peut-être pour accueillir d'abord le personnel ecclésiastique avant de réunir une plus large communauté de fidèles[108]. A cette date, l'inhumation de chrétiens au milieu de païens était encore acceptée, bien que regrettée, par l'Eglise qui chercha à christianiser des pratiques païennes, telles que l'implantation de sépultures au milieu d'enclos circulaires en changeant leur nom de *ferta* pour celui de *relic*[109]. Il semble également que les tombes de chrétiens inhumés dans un site d'origine païenne étaient distinguées des autres par la mise en place d'une croix.

Le développement de l'inhumation ecclésiale engendra des tensions perceptibles dans les textes juridiques, les fidèles étant partagés entre leur loyauté à l'égard des lieux d'inhumation ancestraux, expression de l'unité et de la solidarité du lignage, et leur nouvelle dépendance vis-à-vis de l'Eglise sous l'autorité de laquelle les communautés ont été peu à peu réorganisées[110]. Sans constituer encore la norme à la fin du 7e siècle et au début du 8e siècle, l'inhumation auprès d'un édifice de culte était alors courante, chacun étant pourvu d'un cimetière, et elle fut promue par le développement du culte des reliques qui contribua à attirer le patronage laïc. Ainsi, comme le souligne Elizabeth O'Brien, l'inhumation près du corps du saint se substitua peu à peu à l'inhumation près des corps des ancêtres, entraînant l'abandon progressif des nécropoles familiales[111].

---

[107]. E. Rebillard, Eglise et sépulture dans l'Antiquité tardive (Occident latin, 3e-6e siècles), *Annales HSS*, 54-5, 1999, p. 1045.

[108]. R. Sharpe, Churches and communities in early medieval Ireland: towards a pastoral model, *in* J. Blair et R. Sharpe (éd.), *Pastoral Care before the Parish*, Leicester, Leicester University Press, 1992, p. 82-83.

[109]. E. O'Brien, Pagan and Christian burial in Ireland during the first millennium AD: continuity and change, *in* N. Edwards et A. Lane (éd.), *The Early Church in Wales and the West*, Oxford, Oxbow, 1992.

[110]. Blair, *The Church in Anglo-Saxon Society*, p. 64 ; T. Charles-Edwards, The pastoral role of the church in the early Irish laws, *in* J. Blair et R. Sharpe (éd.), *Pastoral Care before the Parish*, Leicester, Leicester University Press, 1992, p. 76.

[111]. Aucun cimetière associé à un site monastique important n'a été fouillé en Irlande, en raison de la poursuite de l'usage funéraire, mais les sources écrites suggèrent soit la division interne de ces espaces soit l'existence de plusieurs cimetières afin de séparer des groupes distincts : laïcs/ecclésiastiques, hommes/femmes, cimetière royal (N. Edwards, *The Archaeology of Early Medieval Ireland*, Londres, Batsford, 1990, p. 129-130).

On voit donc se dégager une chronologie insulaire, caractérisée par la formation de cimetières pérennes, ancêtres des cimetières médiévaux, auprès de lieux de culte à partir du 7e siècle, et par leur développement au 8e siècle, que l'on peut associer à l'essor précoce dans ces territoires – en particulier au sein des communautés monastiques irlandaises – d'une spiritualité pénitentielle à caractère privé, entraînant la multiplication des messes votives célébrées pour le salut des défunts, une pratique déjà évoquée à propos des évêques d'Italie du Nord[112]. En Irlande et en Bretagne de l'Ouest, cette évolution a contribué à rassembler les morts autour de l'église au sein d'enclos circulaires repérés en grand nombre dès le 8e siècle[113] et bien que les communautés établies auprès des *minsters* en Angleterre orientale aient suivi des pratiques liturgiques très diverses, leur caractère plus ou moins monastique a pu aussi contribuer au succès de cette nouvelle forme d'inhumation par le biais de la prière pour les défunts.

Il restera, dans la conclusion, à tenter d'expliquer les différences que l'on vient de constater entre l'Angleterre, la Gaule et l'Italie du Nord dans la genèse des cimetières *intra muros*, nettement plus précoce dans le territoire insulaire que sur le continent où les cités de la Gaule intérieure apparaissent comme un « un conservatoire de traditions », pour reprendre les termes d'Henri Galinié[114].

4. La formation tardive du reseau paroissial (10e-11e siecles)

Pour conclure l'analyse de la christianisation de l'espace urbain en Angleterre au cours du haut Moyen Âge, il reste à examiner les conditions de la mise en place des églises secondaires et des cimetières dont elles ont parfois été pourvues, pour ainsi mesurer la résistance des *minsters* face au changement.

– Le processus de fondation des églises secondaires

La formation d'un réseau d'églises secondaires a suivi en Angleterre des voies distinctes de celles que l'on constate sur le continent. Non seulement aucune église paroissiale ne semble devoir son origine à une chapelle fondée dans une nécropole ancienne ou nouvelle, mais encore la réalisation de ce réseau, en milieu rural comme en milieu urbain, a été le fruit d'initiatives privées de la part de laïques, bourgeois et aristocrates, beaucoup plus que celui de

---

112. F. Paxton, *Christianizing Death : The Creation of a Ritual Process in Early Medieval Europe*, Ithaca, Cornell University Press, 1990, p. 68 ; pour l'analyse du phénomène dans le monde franc, Treffort, *L'Eglise carolingienne et la mort : christianisme, rites funéraires et pratiques commémoratives*, p. 95-101.

113. D. Petts, Cemeteries and Boundaries in Western Britain, *in* S. Lucy et A. Reynolds (éd.), *Society for Medieval Archaeology Monograph, 17*, Londres, The Society for Medieval Archaeology, 2002, en particulier p. 44-45 ; N. Edwards, Identifying the Archaeology of the Early Church in Wales and Cornwall, *in* J. Blair et C. Pyrah (éd.), *Church Archaeology, research directions for the future*, York, CBA, 1996.

114. Galinié, Le passage de la nécropole au cimetière : les habitants des villes et leurs morts, du début de la christianisation à l'an mil, p. 20.

grands projets d'aménagement conduits par les élites ecclésiastiques ou princières[115]. Commençons par les éventuelles exceptions en évoquant l'action attribuée à l'abbé de St Albans Wulfsin par les *Gesta Abbatum Monasterii S. Albani*, dont les parties les plus anciennes ont été rédigées par Matthew Paris mort en 1259. L'auteur y dépeint l'abbé comme un véritable fondateur d'agglomération autour de 950 : il aurait regroupé près du monastère les populations des environs, établi et agrandi un marché et enfin construit une chapelle et trois églises placées aux différents points cardinaux nord, sud et ouest, ce qui fait écho à des réalisations attestées dans l'Empire au 11e siècle, mais pas avant[116]. Cela, ajouté au fait que cette assertion, si elle était fiable, placerait cette opération urbaine bien avant l'attestation d'une communauté bénédictine à St Albans[117], rend ce témoignage quelque peu douteux, plus conforme à la réalité du 13e siècle qu'à celle du 10e siècle.

Une origine institutionnelle est aussi proposée pour la moitié environ des églises paroissiales de Gloucester (cinq à sept sur onze) et de Worcester (quatre à cinq sur onze), avant comme après la conquête normande[118]. En effet, à l'issue d'une étude très fouillée de la topographie religieuse de ces deux villes voisines, Nigel Baker et Richard Holt associent une majorité de fondations soit à l'action du pouvoir royal, ou de son représentant, soit à celle du pouvoir épiscopal, le premier perçu comme prédominant à Gloucester, le second à Worcester[119]. Si ce schéma semble prévaloir après la Conquête, période mieux éclairée par les sources écrites, l'hypothèse paraît plus fragile pour les fondations les plus anciennes. En l'absence quasi complète de mentions textuelles explicites, cette interprétation repose principalement sur des arguments de nature topographique, liant ces églises aux fondations de *burhs* ou à leurs réaménagements menés entre la fin du 9e siècle et le milieu du 11e siècle (fig. 10.20 et 11.11). Sont ainsi mises en avant la localisation d'édifices sur le tracé des défenses (Saint-Kyneburgh et Saint-Jean à Gloucester) ou sur des terrains appartenant à l'évêque de Worcester (Saint-André) – qui possédait assurément St Peter-the-Great en 969 – ou encore leur insertion, souvent à des carrefours, dans les parcellaires réguliers révélés par l'analyse morphologique. S'il est certain que ces planifications, d'origine royale ou épiscopale, offrent le cadre explicatif le plus probable à l'émergence d'édifices secondaires destinés à l'encadrement pastoral d'un nombre croissant de fidèles, leur construction a pu s'échelonner sur plusieurs décennies et faire intervenir d'autre agents que les pouvoirs

---

115. Voir notamment R. Morris, *Churches in the Landscape*, Londres, J. M. Dent & Sons LMT, 1989, p. 168-175 ; Blair, *The Church in Anglo-Saxon Society*, p. 402-407.

116. Notamment à Bamberg, Paderborn et Utrecht : A. J. J. Mekking, A cross of churches around Conrad's heart: An analysis of the function and symbolism of the Cross of Churches in Utrecht, and those of Bamberg and Paderborn, *in* E. de Bièvre (éd.), *Utrecht, Britain and the Continent, Archaeology, Art and Architecture, the BAA Conference transactions, XVIII*, Leeds, The British Archaeological Association, 1996.

117. *Blair, The Church in Anglo-Saxon Society,* p. 338.

118. N. Baker et R. Holt, *Urban growth and the medieval church: Gloucester and Worcester*, Aldershot, Ashgate, 2004, p. 221-222.

119. Cette distinction opérée entre les deux villes dès la fin de l'époque saxonne n'est bien attestée qu'après la Conquête d'après John Blair, qui verrait plutôt dans l'une comme dans l'autre des « villes monastiques », avant le milieu du 11e siècle (Compte rendu sous presse).

institutionnels, c'est-à-dire principalement les habitants les plus aisés : tel fut le cas dans la plupart des agglomérations du Sud et de l'Est de l'Angleterre où les fondations de *burhs*, promues par le roi Alfred dans le cadre de la lutte contre la menace scandinave, ont été nombreuses à la fin du 9e siècle et au début du 10e siècle, même si l'analyse conduite par Stéphane Joly a montré une adoption parfois non fondée du modèle élaboré à partir du cas de Winchester par Martin Biddle et David Hill[120].

Non seulement les textes témoignant de ces opérations ne mentionnent pas de fondations ecclésiastiques mais encore tous les indices, textuels, topographiques et archéologiques convergent vers une origine privée et souvent postérieure à la phase initiale de planification urbaine. Ceci a été bien démontré par Derek Keene pour **Winchester**, où 13 des 57 églises paroissiales de la ville répertoriées à la fin du 13e siècle existaient vers 1100, sept *intra muros* et six *extra muros*, en comptant une église fondée sur la porte est (fig. 3.15). A l'exception d'une église suburbaine, correspondant probablement à St Martin-in-the-Ditch, fondée par l'évêque entre 934 et c. 939, la majorité, voire la totalité, de ces fondations a été établie soit par les propriétaires les plus aisés comme chapelles familiales soit par des habitants partageant les mêmes intérêts sociaux ou économiques, regroupés en associations connues plus tard sous le nom de guildes[121]. Le caractère tardif de ces implantations comme leur origine privée transparaissent des sources écrites, qui n'en mentionnent aucune avant les années 930, et des sources archéologiques. *Intra muros*, les investigations de grande ampleur exécutées sur le site de Lower Brook Street, au nord de la rue principale, ont révélé les vestiges de St Mary-in-Tanner-Street et de Saint-Pancrace, toutes deux établies au début du 10e siècle : pour la première, située en front de rue et cernée d'habitations, l'état initial consistait en l'ajout d'une abside à un petit bâtiment en pierre préexistant dessinant une nef de 4 m par 5, alors que la seconde, un peu plus grande, était enclavée en cœur d'îlot, quelques dizaines de mètres en arrière de St Mary (fig. 3.16).

A **Londres**, le canevas est similaire. Sur les 27 églises paroissiales établies de manière probable ou certaine avant 1100, une poignée seulement semble antérieure au dernier tiers du 10e siècle et des appellations telles que St Nicholas-Haakon ou St Martin-Orgar renvoient

---

[120]. M. Biddle et D. Hill, Late Saxon planned Towns, *Antiquaries Journal*, 51, 1971 ; S. Joly, Alfred le Grand et les *burhs* planifiés anglo-saxons : conception et adoption d'un modèle, *in* B. Gauthiez, E. Zadora-Rio et H. Galinié (éd.), *Village et ville au Moyen Age : les dynamiques morphologiques*, Tours, Presses Universitaires François-Rabelais, 2003. L'analyse critique des données relatives aux fondations de *burhs*, attestées ou supposées, est conduite dans les notices suivantes : Bath, Colchester, Exeter, Gloucester, Hereford, Londres, Rochester, St Albans, Winchester et Worcester.

[121]. F. Barlow *et al.*, *Winchester in the Early Middle Ages. An Edition and Discussion of the Winton Domesday*, Oxford, Clarendon Press, 1976, p. 333-335 ; D. Keene, *Survey of Medieval Winchester (in two parts)*, Oxford, Clarendon Press, 1985, p. 111-113. Pour les deux exemples cités, St Mary-in-Tanner-Street et Saint-Pancrace, Derek Keene rappelle la présence antérieure à proximité de petits ensembles funéraires, suggérant une éventuelle continuité de la valeur religieuse et commémorative des sites depuis les 7e-8e siècles mais cela paraît très improbable compte tenu du caractère fugace de la fonction funéraire.

probablement à l'origine seigneuriale de ces églises du 11e siècle[122]. Plus au nord, dans le *Danelaw*, **York** comptait à la fin du Moyen Âge 44 églises paroissiales dont sept sont attestées dans *Domesday Book*. Il est possible que York, contrairement aux autres villes étudiées en détail, ait été pourvue d'un ensemble d'églises gravitant autour du *minster Alma Sophia*, situé sur la rive sud-ouest de la Ouse, un dispositif qui pourrait remonter à la fin du 8e siècle et aurait offert plusieurs bâtiments ecclésiaux susceptibles d'être réutilisés par l'Eglise dans la trame paroissiale, à la manière de nombreuses basiliques suburbaines du continent (fig. 7 et 14.10). Toutefois, en l'absence d'investigation archéologique poussée sur chacun des sites concernés, au nombre de quatre – deux églises dédiées à la Vierge, une à Saint-Grégoire, la dernière à St Martin-with-Gregory –, la question reste ouverte[123]. A l'inverse, les quelques indices archéologiques disponibles montrent des fondations qui ne sont pas antérieures au début du 10e siècle, comme pour l'église de All Saints-Pavement et les sources écrites révèlent ici aussi l'intervention des aristocrates, tel un certain Siward inhumé en 1055 dans l'église qu'il avait fondée et consacrée à saint Olaf[124].

Ainsi, c'est l'initiative privée, celle d'aristocrates mais aussi de nombreux bourgeois, comme à Norwich[125], qui a prévalu dans la fondation du réseau d'édifices secondaires, même en présence d'établissements très puissants, tels que le monastère de Saint-Augustin et Christ Church, qui détenaient le droit de patronage de la majorité des églises paroissiales de Cantorbéry, fondées principalement après la Conquête. Ce processus de formation s'est traduit à la fois par la multiplicité des églises paroissiales – plus de 60, dont 25 antérieures à 1066, à Norwich, une agglomération qui a émergé seulement à partir des 8e-9e siècles[126] – et les petites dimensions de la majorité d'entre elles dans leur phase initiale, présentant en règle générale une nef unique prolongée par un chevet plat (fig. 1.16). Ce n'est qu'au 12e siècle qu'intervint l'ajout d'un ou deux bas-côtés, alors que le 13e siècle vit souvent l'agrandissement du chœur[127]. Ce schéma se distingue nettement de celui que l'on constate en France, où la construction du réseau d'églises paroissiales a été beaucoup plus contrôlée par les institutions, laïques et ecclésiastiques, qui ont d'une part mis à profit une partie du patrimoine du haut Moyen Âge, basiliques, petits monastères, voire baptistères – comme à Poitiers – d'autre part procédé à des fondations *ex nihilo*, parfois dans le cadre de fondations de bourgs, en milieu rural comme en milieu urbain. Toutefois, en France comme en

---

122. Blair, *The Church in Anglo-Saxon Society*, p. 402. Richard Morris est toutefois moins affirmatif, proposant l'alternative entre noms de fondateurs ou ajouts ultérieurs destinés à différencier des églises portant la même dédicace (Morris, *Churches in the Landscape*, p. 175).

123. Une hypothèse de continuité topographique, si ce n'est de réutilisation à des fins paroissiales d'un édifice plus ancien, est aussi formulée pour le site de St Mary-Castle-Gate, dont l'église édifiée peu avant la Conquête a livré des bases et des chapiteaux du 7e siècle en remploi (peut-être l'*aula* dédiée à Notre-Dame citée par Alcuin ?).

124. Blair, *The Church in Anglo-Saxon Society*, p. 403.

125. Morris, *Churches in the Landscape*, p. 173.

126. B. Ayers, *Norwich: "a Fine City"*, Strout, Tempus, 2003, p. 37.

127. Ce schéma général est bien illustré par l'étude des églises paroissiales de Cantorbéry : T. Tatton-Brown, Medieval Parishes and Parish Churches in Canterbury, *in* T. R. Slater et G. Rosser (éd.), *The Church in the Medieval Town*, Aldershot, Ashgate, 1998.

Angleterre, les droits paroissiaux sont longtemps restés le monopole des églises-mères, en ville, à commencer bien sûr par les cathédrales, comme l'illustre le cas de Tours où il n'existait aucune église de statut paroissial avant le milieu du 11e siècle, du moins en droit[128]. Dans les faits, l'archéologie a montré, ici comme ailleurs, que le monopole des droits d'inhumation a connu des brèches à partir de la fin du 10e siècle, où un cimetière réunissant hommes, femmes et enfants a été établi autour de l'église de Saint-Pierre-le-Puellier, attachée à un monastère féminin attesté depuis au moins 791 : un signe clair du changement de fonction de cet établissement, qui devint siège de paroisse au milieu du 11e siècle comme trois autres églises de Tours.

C'est vers les cimetières paroissiaux qu'il faut maintenant se tourner afin de préciser leur genèse et d'évaluer la concurrence qu'ils ont représentée pour les espaces funéraires attachés aux *minsters*.

– Cimetières paroissiaux contre cimetières de *minsters* ?

Si les conditions de la formation du réseau ecclésial secondaire ont été d'abord examinées, cela ne signifie nullement que la construction de l'église a toujours précédé la fonction funéraire ni que la présence de sépultures a nécessairement induit l'érection ultérieure d'un lieu de culte, comme on a pu le constater en examinant les petits groupes de tombes appartenant aux 7e-9e siècles (*cf. supra*).

Dans un cas au moins, celui du site de Saint-Marc à **Lincoln**, l'antériorité de l'usage funéraire sur la construction d'un édifice paroissial semble très probable, si ce n'est certaine, dans la mesure où l'on ne peut complètement exclure que l'édifice de pierre ait fait disparaître toute trace d'un premier bâtiment en bois au même emplacement. Dans le faubourg de Wigford, un cimetière fut établi au milieu du 10e siècle après l'exhaussement du niveau du sol sur une largeur d'environ 20 m (fig. 13.16 et 13.18). Une soixantaine de sépultures au moins fut déposée, certaines signalées en surface par des couvercles ou des stèles sculptés, avant la construction d'une église en pierre à nef unique et chevet rectangulaire dans la première moitié du 11e siècle. Ici, on a bien affaire à un espace funéraire organisé, réunissant une population chrétienne – on a aussi observé sept tombes sur lit de charbon de bois –, mais apparemment encore inhumée à l'écart de tout édifice religieux.

Les découvertes faites à **York**, dans l'emprise de l'ancienne *colonia*, sur la rive sud-ouest de la Ouse, sont plus délicates à interpréter en raison des faibles superficies observées. Sur les sites voisins de St Mary-Bishophill-Junior et Senior, des petits groupes de tombes, respectivement au nombre de sept et de cinq, ont été fouillés dans l'emprise de bâtiments romains abandonnés depuis le 5e siècle. Sur le premier site, les indices de datation internes pointent vers le 10e siècle : objets de type scandinave et penny de Saint-Pierre appartenant à une série habituellement attribuée aux années 905-915, mais la découverte de cinq fragments

[128]. H. Noizet, De l'église au territoire : les paroisses à Tours (XIe-XIIIe s.), *Médiévales*, 49, 2005 (sous presse). Je remercie Hélène Noizet de m'avoir communiqué le texte de cet article avant sa parution.

de croix sculptées, presque tous réutilisés dans la maçonnerie de l'église et qui peuvent remonter aux 8e-9e siècles, suggère la présence d'un lieu d'inhumation plus ancien. Le seul élément qui puisse, non sans réserve, parler en faveur de l'antériorité de l'usage funéraire est l'orientation ouest-est des sépultures qui ne correspond pas à celle de l'église subsistante, conforme elle à la trame antique : si un édifice religieux a déterminé l'implantation de ces quelques sépultures, il ne s'agit pas de l'immédiat prédécesseur de l'église médiévale mais d'une autre construction, plus ou moins éloignée. Dans le cas de St Mary-Bishophill-Senior, les données chronologiques renvoient toutes au 10e siècle, qu'il s'agisse de la découverte d'un élément de parure en argent, d'influence scandinave et attribué au début du siècle, ou de la vingtaine de fragments lapidaires (croix, stèles ou couvercles) découverts lors de la démolition de l'église. C'est sur cette base que se fondent les archéologues pour émettre l'hypothèse de l'existence d'un lieu de culte antérieur à l'édifice mis au jour par la fouille, une petite construction à nef unique et chevet plat attribuée à la fin du 11e siècle, mais là encore le doute demeure et l'on ne peut exclure une antériorité de la fonction funéraire.

Même si elle se révèle difficile à prouver par l'archéologie quand les zones examinées sont trop petites ou les fourchettes de datation des structures et des tombes trop larges, la fondation d'une église dans l'emprise d'un espace funéraire antérieur ne représentait plus à la fin du 11e siècle une entorse à la règle canonique interdisant la cohabitation du funéraire et du sacré, maintes fois rappelée depuis le 5e siècle. Entre temps, le statut du cimetière a changé car il est devenu lui-même espace consacré, comme l'ont montré les travaux de Cécile Treffort, Helen Gittos et Michel Lauwers[129]. C'est d'ailleurs le monde anglo-saxon et le monde germanique qui ont fourni les plus anciens manuscrits de consécration de cimetière qui appartiennent au 10e siècle et la précocité de cet usage en Angleterre est confirmée par un texte de loi d'Æthelstan (vers 925-939) interdisant l'inhumation d'un parjure n'ayant pas fait pénitence « dans un aître sanctifié ». La sacralisation du cimetière ecclésial induit l'exclusion de ceux qui meurent en état de péché. Avant d'en aborder la traduction topographique, évaluons d'abord le succès des cimetières urbains attachés aux églises paroissiales, autrement dit la plus ou moins grande résistance opposée à leur formation par les communautés des *minsters*.

En préalable, il convient de souligner la difficulté à établir avec certitude l'ancienneté des cimetières paroissiaux en l'absence de fouilles archéologiques, dans la mesure où beaucoup d'attestations textuelles sont postérieures à la Réforme qui a provoqué de grands bouleversements dans ce domaine, la fermeture des grands cimetières monastiques et épiscopaux ayant engendré la fondation de nouveaux lieux d'inhumation auprès d'églises

[129]. Treffort, *L'Eglise carolingienne et la mort : christianisme, rites funéraires et pratiques commémoratives*, p. 141-143 ; H. Gittos, Creating the sacred: Anglo-Saxon Rites for Consecrating Cemeteries, *in* S. Lucy et A. Reynolds (éd.), *Society for Medieval Archaeology Monograph 17*, Londres, The Society for Medieval Archaeology, 2002 ; Lauwers, *Naissance du cimetière. Lieux sacrés et terre des morts dans l'Occident médiéval*, p. 146-151.

secondaires. Malgré tout, il semble possible de faire la part entre des villes dans lesquelles les églises-mères ont réussi à préserver leur monopole en matière funéraire, à l'échelle au moins de l'enceinte, et celles qui ont vu la formation de cimetières paroissiaux, *intra muros* et/ou *extra muros*, à partir des 10e-11e siècles.

Du premier cas relèvent au moins Bath, Exeter, Worcester, Gloucester, Hereford et Winchester, toutes, sauf Gloucester, des villes de statut épiscopal après 1050 : à cette date Léofric, évêque de Crediton et St Germans, déplaça le siège épiscopal à Exeter, dans l'ancien *minster* où il installa un chapitre de chanoines soumis à la Règle de Chrodegang, tandis que vers 1090, Bath acquit ce statut au détriment de Wells (fig. 22)[130]. Pour plusieurs villes, le contrôle des droits d'inhumation a pu durer jusqu'à la Réforme. Aucune des 29 églises d'**Exeter** attestées au temps de Guillaume le Conquérant ne possédant de cimetière propre, les habitants ont été inhumés jusqu'à l'époque moderne auprès du *minster* dont un état appartenant probablement au 10e siècle a été mis au jour. Cet édifice fut partiellement incorporé à une nouvelle église érigée au 12e siècle, qui vit aussi, à quelques mètres de là, la construction de la nouvelle cathédrale entreprise en 1112 ou 1114 par le troisième évêque d'Exeter, Warelwast (1107-1137) : à l'issue de ces travaux, l'enclos épiscopal comportait donc deux édifices, la cathédrale Saint-Pierre et l'église paroissiale Notre-Dame dont le territoire a pu correspondre à ce qui restait de l'étendue primitive de la paroisse initiale du *minster* (fig. 7.2). La cathédrale de **Worcester** a elle aussi détenu le monopole des droits d'inhumation jusqu'à la Réforme, à l'exception de l'église Toussaints dont le cimetière est attesté en 1405 (fig. 11.8). Une très petite partie du cimetière laïc de la cathédrale a été fouillée, dans l'angle nord-ouest, révélant une forte densité de tombes d'adultes et d'enfants. A **Hereford**, deux *minsters* co-existaient peut-être depuis le 7e siècle : la cathédrale et Saint-Guthlac, site d'origine martyriale en situation périphérique, où des sépultures ont été reconnues entre le 7e et le 12e siècle (fig. 12.8). Au milieu du 11e siècle, le château fut établi dans l'enceinte de la collégiale, qui survécut environ un siècle à ces transformations, jusqu'à sa nouvelle fondation, sous une forme monastique, dans le faubourg de Bye Street, par l'évêque Robert de Béthune vers 1143 (fig. 12.3, G). Il est probable que le cimetière fut alors délaissé, tout au moins pour un usage régulier (*cf. infra*). La cathédrale revendiquait le monopole des droits d'inhumation à partir de 1108 et son cimetière est attesté en 1140[131]. Après le déplacement de Saint-Guthlac, cette exigence a dû être entièrement satisfaite. En

---

[130]. Sur les sièges épiscopaux à la fin de l'époque anglo-saxonne et immédiatement après la Conquête, voir F. Barlow, *The English Church 1000-1066: a history of the later Anglo-Saxon Church*, Londres, 1979, en particulier p. 208-231 pour une analyse individuelle des diocèses. Seul le transfert de Wells à Bath, une ville implantée sur les marges du Somerset, ne satisfaisait pas au principe d'une position centrale dans le territoire diocésain, qui a commandé la réorganisation des sièges épiscopaux après la Conquête. Les deux sièges dont le transfert a soulevé une forte opposition locale, ceux de Wells et de Lichfied, ont tous deux recouvré leur statut épiscopal dans le courant du Moyen Âge, Lichfield en 1228 – en association avec Coventry, siège de l'évêché depuis 1102 – et Wells en 1244 (Rodwell, *Wells Cathedral, Excavations and Structural Studies, 1978-93*, vol. 1, p. 123-126).

[131]. J. Barrow, Urban cemetery location in the high Middle Ages, *in* S. Bassett (éd.), *Death in Towns: urban responses to the dying and the dead, 1000-1600*, Leicester, Leicester University Press, 1992, p. 81-82.

l'absence de fouille au sein de l'enclos épiscopal, on ignore si l'inhumation auprès de la cathédrale a été plus tardive qu'autour de Saint-Guthlac qui représente probablement la première fondation religieuse d'Hereford. En tout cas, les cinq églises paroissiales ne reçurent pas de cimetière au Moyen Âge.

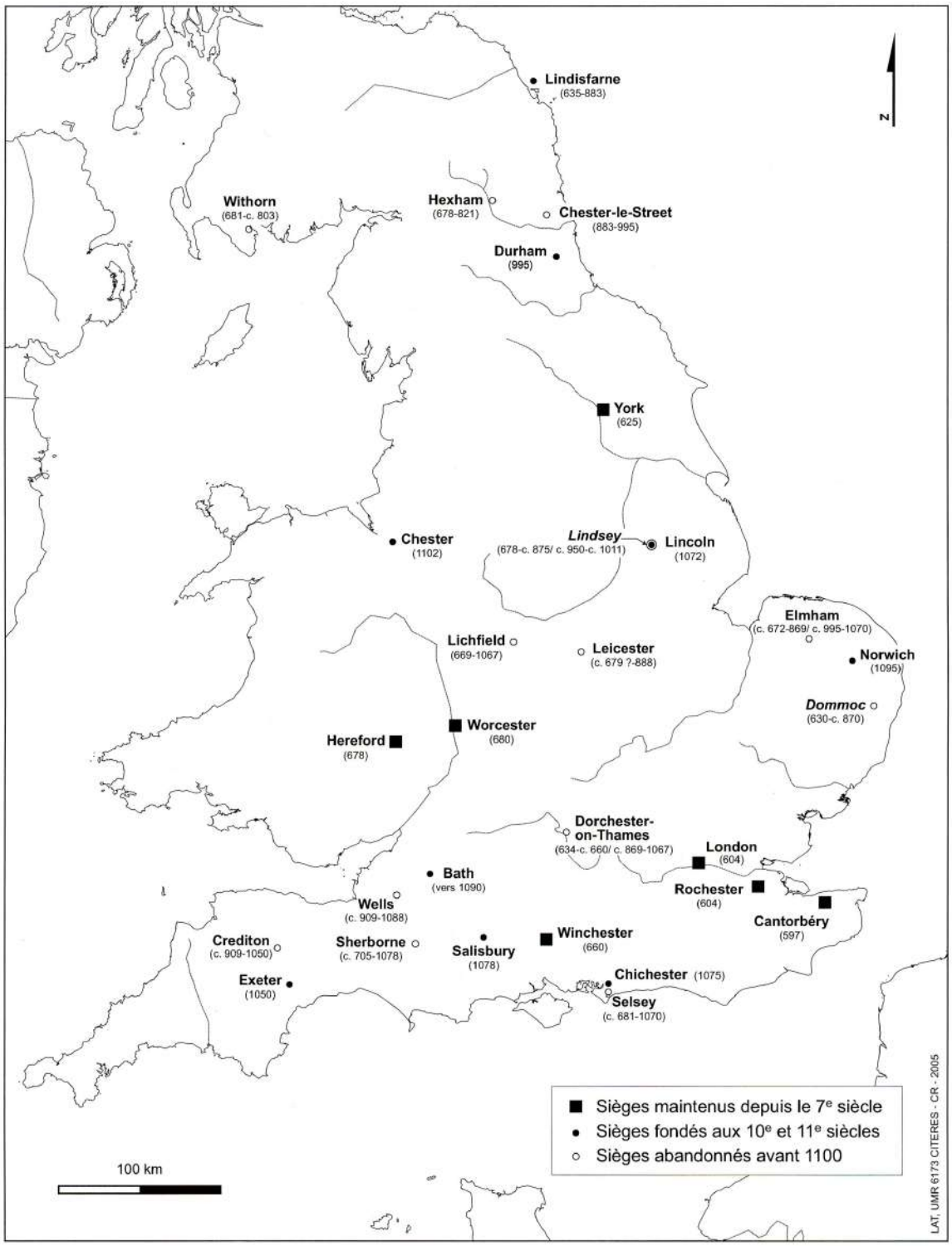


Fig. 22 : évolution des principaux sièges épiscopaux entre le 7e siècle et les environs de 1100. Les dates de fondation et d'abandon sont indiquées entre parenthèses (d'après S. Keynes, Episcopal successions in Anglo-Saxon England).

A **Gloucester**, les deux *minsters* de Saint-Pierre et de Saint-Oswald ont monopolisé les droits d'inhumation jusqu'au 12e siècle, le premier pour les habitants de l'enceinte, enterrés autour de cette église ou de St Mary-de-Lode, qui en dépendait, le second desservant une vaste paroisse située *extra muros* et prélevée sur celle de St Mary-de-Lode[132] (fig. 10.21). C'est seulement dans les années 1130 que fut ébranlé le monopole de Saint-Pierre par la création d'un cimetière autour d'une église située *extra muros*, Saint-Owen, mais les églises intérieures à l'enceinte n'en reçurent pas avant la fin du Moyen Âge. A **Winchester** en revanche, le monopole de la cathédrale a cessé avec la fondation d'un deuxième *minster*, communément désigné par le nom de *New Minster*, établi au tout début du 10e siècle par le roi Edouard l'Ancien, sur le flanc nord de l'édifice primitif, qui cessa alors d'accueillir les tombes royales, celle d'Alfred étant même transférée dans la nouvelle église auprès de celle de son épouse. En outre, la fouille du site de Staple Garden a révélé, dans la partie occidentale de l'enceinte, un espace funéraire qui a livré 274 sépultures échelonnées du milieu ou de la fin du 10e siècle au 14e siècle. Il doit s'agir, selon toute vraisemblance, du cimetière de l'église Saint-Paul qui était proche ; attestée pour la première fois en 1256, elle fut désaffectée dans la seconde moitié du 14e siècle (fig. 3.14). Toutefois, ce cimetière paroissial est à ce jour le seul qui soit connu *intra muros* puisque les sources écrites n'en mentionnent aucun autre avant la fondation de celui de la nouvelle église Saint-Thomas dans la première moitié du 15e siècle. Un document établissant les droits du prieuré de Saint-Swithun fournit un jalon intermédiaire en indiquant qu'en 1331 seules trois des églises de Winchester alors mentionnées avaient leur propre cimetière, toutes trois situées *extra muros* : Saint-Jacques, Saint-Anastase et Saint-Gilles.

A **Bath**, un cimetière de laïc est attesté auprès de Saint-Pierre entre le 11e et le 16e siècle et bien qu'une quinzaine de sépultures ait été observée près de l'église Saint-Jacques, leur attribution à la fin de l'époque anglo-saxonne étant très incertaine, on ne peut en déduire la perte du monopole en matière funéraire dès cette époque. C'est seulement après 1350 que St Mary-de-Stalls, la principale église paroissiale de la ville qui avait été incorporée à l'enceinte épiscopale à la fin du 11e siècle, reçut les droits d'inhumation (fig. 8.10). Pour **Cantorbéry**, où Christ Church et Saint-Augustin ont abrité les deux cimetières de laïcs les plus importants de la ville, les données sont trop incertaines pour évaluer la durée de leur monopole en ce domaine. Outre les couvents Mendiants, qui ont reçu de nombreuses inhumations, une demi-douzaine d'églises paroissiales, *intra* et *extra muros*, comportait un cimetière vers 1500 mais ni les textes ni l'archéologie n'éclairent leur origine de manière précise (fig. 1.15).

Malgré des différences chronologiques, ces exemples montrent la forte capacité de nombreux *minsters* à maintenir leurs prérogatives en matière funéraire, que ce soit de manière directe ou par l'intermédiaire d'une église paroissiale incorporée à l'enclos épiscopal comme ce fut le cas à Bath, Exeter ou encore Worcester.

---

[132]. *Ibid*., p. 84-86.

En revanche, le schéma inverse, c'est-à-dire la multiplicité des cimetières paroissiaux, semble prévaloir dans d'autres villes, à l'intérieur des murs comme à l'extérieur. A **Londres**, seules six églises sur les vingt que détenait la cathédrale Saint-Paul n'avait pas de cimetière propre en 1181. A **Lincoln**, la très grande majorité des 47 églises paroissiales attestées au Moyen Âge central et pour l'essentiel implantées dans la ville basse et dans les faubourgs détenait des droits d'inhumation (fig. 13.10 et 13.16). Dans la ville haute, deux cimetières sont connus : l'un autour de l'église paroissiale St Paul-in-the-Bail, dont la fouille a montré l'origine ancienne malgré les difficultés de datation, l'autre autour du *minster* dédié à la Vierge, dont la fondation pourrait remonter au 8e siècle mais où l'utilisation funéraire de l'espace n'est attestée que par la découverte de deux pierres tombales datées entre environ 950 et 1050 (fig. 13.8). A York, le même schéma a prévalu tout comme à Colchester, où aucun *minster* n'a été fondé et où l'origine des huit églises paroissiales, mentionnées seulement après la Conquête, est attribuée au 10e siècle mais sur des bases fragiles.

La réalité matérielle de ces cimetières nous échappe largement : d'une part, malgré la bonne conservation, en Angleterre, des enclos épiscopaux, peu d'entre eux ont fait l'objet de fouilles extensives (on peut seulement citer Exeter et surtout Winchester), d'autre part, les cimetières paroissiaux ont été pour beaucoup supprimés et engloutis sous de nouvelles constructions depuis le 19e siècle. En règle générale, seule l'analyse morphologique, couplée à l'exploitation des sources médiévales et modernes, peut aboutir à la restitution des espaces funéraires anciens, dont la réduction progressive est un phénomène bien connu désormais, outre-Manche comme en France, où elle a pu être mise en évidence par la fouille de sites ruraux[133]. En Angleterre, la réduction de la taille des cimetières de *minsters* pourrait traduire la concurrence des cimetières paroissiaux[134] mais la réorganisation des enclos funéraires a principalement résulté de la séparation entre usages profanes et usages sacrés, comme l'a montré la fouille extensive du site de Rigny en Indre-et-Loire[135].

Peu de cimetières paroissiaux ont été fouillés sur des superficies importantes dans les villes étudiées et peu ont fait l'objet de publications détaillées[136]. Ainsi, celui qui, à ma connaissance, a livré le plus grand nombre de sépultures (274 en tout), le cimetière de Staple Gardens à Winchester, probablement associé à l'église Saint-Paul et en usage de la fin du

---

[133]. Pour une analyse comparée de ce phénomène, en milieu rural, voir Zadora-Rio, The Making of Churchyards and Parish Territories in the Early-Medieval Landscape of France and England in the 7th-12th Centuries: a Reconsideration, 13-16.

[134]. J. Blair, *Anglo-Saxon Oxfordshire*, Stroud, 1994, p. 72 ; J. Blair, Recent work on parish formation in England: some comparisons and contrasts with France, *Médiévales*, 2005 (sous presse).

[135]. E. Zadora-Rio et H. Galinié, La fouille du site de Rigny, 7e-19e s. : l'habitat, les églises, le cimetière. Troisième et dernier rapport préliminaire (1995-1999), *Revue Archéologique du Centre de la France*, 40, 2001, p. 232-235.

[136]. Principalement les sites suivants : Bath : Saint-Jacques (16 tombes) ; Cantorbéry, St Mary Bredin ; Londres *intra muros* : St Nicholas Shambles, St Lawrence Jewry, St Botolph Aldgate ; Lincoln : Saint-Paul, Saint-Marc (plusieurs dizaines de tombes), St Peter Stanhaket ; York : Swinegate (44 sépultures), Fishergate,/Saint-André (onze tombes), site du château.

10e siècle jusqu'au 14e siècle, n'a pas encore été publié. Compte tenu des petites superficies observées dans la majeure partie des cas et d'une prédilection pour les abords immédiats de l'église, les fouilles urbaines ne livrent guère d'informations sur la clôture du cimetière que son statut d'espace consacré a rendu nécessaire, contrairement aux fouilles de sites ruraux qui révèlent souvent le tracé de fossés, comme à Raunds ou North Elmham où des enclos quadrangulaires ont été reconnus[137], ou de murs, comme à Rigny. Quoi qu'il en soit, l'analyse de l'organisation interne de ces sites funéraires, attachés à un *minster* comme à une église paroissiale, dépasserait le cadre de cette enquête.

Pour l'heure, je me contenterai de conclure en examinant les données relatives à l'exclusion de certains défunts de l'aire d'inhumation ecclésiale aux 10e-11e siècles. En effet, la prise de contrôle des espaces funéraires par l'Eglise et leur sacralisation ont engendré le rejet de ceux qui auraient pu souiller la terre sacrée : « les juifs, les infidèles et les mauvais chrétiens », pour reprendre les termes de Michel Lauwers[138]. Ce n'est qu'à partir du 12e siècle que sont inventoriés par les ecclésiastiques tous ceux qui ne méritent pas de reposer dans le cimetière : voleurs, coupables d'adultère, de jeu, « combattants dans une guerre injuste », excommuniés, suicidés sans oublier les enfants morts sans avoir reçu le baptême et dont le cas fit l'objet de débats.

La matière archéologique recueillie à la faveur de cette enquête offre quelques exemples, qui renvoient à différents cas de figure et permettent parfois de nuancer la réalité de l'exclusion commandée par l'Eglise. Ainsi, à **Hereford**, il est possible que la vingtaine de tombes de néo-nataux et de très jeunes enfants qui représente la phase d'inhumation la plus tardive observée sur le site de Saint-Guthlac corresponde à des individus non baptisés qui n'auraient pas eu accès au cimetière de la cathédrale : telle est l'hypothèse formulée par Ron Shoesmith qui mentionne l'autorisation royale accordée en 1398 au doyen et au chapitre de clore le cimetière épiscopal afin d'empêcher l'inhumation d'enfants morts sans baptême et la divagation des animaux. Exclus du cimetière commun, ces enfants auraient néanmoins été enterrés dans un espace funéraire d'origine ancienne, au sein duquel se dressaient les vestiges des églises de l'ancien *minster*.

Les condamnés ou les individus morts de manière violente constituent un autre groupe mis au ban de la société chrétienne. Selon Andrew Reynolds, cette exclusion aurait entraîné la formation, au 10e siècle, de lieux d'inhumation réservés aux exécutés et implantés aux confins des territoires (surtout ceux des centaines), nés de la division des grands domaines mais, comme l'a souligné Elisabeth Zadora-Rio, cette hypothèse fondée sur l'interprétation de

---

137. A Raunds, un enclos fossoyé d'environ 30 m par 20, postérieur aux premières inhumations du milieu du 10e siècle, a été entièrement mis au jour (A. Boddington, *Raunds Furnell: the Anglo-Saxon church and churchyard*, Londres, English Heritage, 1996, p. 6). A North Elmham, où les limites du cimetière ont été identifiées sur deux côtés, on avait affaire à un enclos d'au moins 80 m par 60 (Wade-Martins, *Excavations in North Elmham Park, 1967-1972*, p. 185).

138. Lauwers, *Naissance du cimetière. Lieux sacrés et terre des morts dans l'Occident médiéval*, p. 166-176.

l'expression « *heathen burials* » comme lieu d'exécution et d'inhumation de condamnés attend une confirmation archéologique[139]. Dans le corpus étudié, un seul exemple illustre nettement l'inhumation à l'écart d'individus exécutés. A **Londres**, sur la berge, près de l'angle sud-ouest de l'enceinte, onze corps, dont huit décapités, ont été découverts. Leur attribution à la seconde moitié du 11e siècle a conduit les archéologues à les associer à la bataille qui eut lieu en 1066 pour la prise de Londres par Guillaume mais cette hypothèse paraît bien fragile (tableau hors texte, n° 21). En revanche, les observations faites sur le site de Fishergate, à **York**, révèlent que des individus morts de manière violente ont été inhumés au sein d'un cimetière fondé au début du 11e siècle. Sur la soixantaine d'inhumations fouillées, se distinguait un groupe de onze tombes établies à l'est de l'emplacement présumé de l'église, dont huit squelettes portant des traces de blessures coupantes interprétées par les archéologues comme indicatives d'une mort violente, peut-être lors d'un même combat, la disposition régulière des fosses, en deux rangées, suggérant des inhumations simultanées : doit-on penser qu'ils avaient combattu pour une « juste cause » ?

Enfin, d'autres inhumations à l'écart restent sans réponse, tels les deux individus, également découverts sur la berge à Londres, sur le site de Bull Wharf, au milieu des aménagements en bois (tableau hors texte, n° 20) : les deux tombes, datées des 10e-11e siècles, ont été observées à 5 m de distance, un corps déposé dans une fosse, l'autre à la surface même du sol, reposant sur un lit d'écorce et de roseaux et recouvert d'écorce et de mousse. C'est dans un cadre similaire qu'ont été observées à Colchester quatre sépultures d'adultes dispersées sur un terrain à l'abandon, entre l'enceinte et la rivière, et également attribuées aux 10e-11e siècles (tableau hors texte, n° 11).

CONCLUSION

Revenons d'abord sur la principale question qui a motivé cette enquête, celle du rassemblement organisé et durable des sépultures autour d'un édifice religieux situé *intra muros* dès la seconde moitié du 7e siècle, un phénomène qui implique une autre perception de l'espace habité et d'autres relations entre le monde des vivants et le monde des morts que

[139]. A. Reynolds, Burials, boundaries and charters in Anglo-Saxon England: A Reassessment, *in* S. Lucy et A. Reynolds (éd.), *Burial in Early Medieval England and Wales*, Londres, The Society for Medieval Archaeology, 2002 ; Zadora-Rio, The Making of Churchyards and Parish Territories in the Early-Medieval Landscape of France and England in the 7th-12th Centuries: a Reconsideration, 17. Selon Christopher Daniell, le nouveau pouvoir normand aurait mis fin à cet usage, qui exprimait la double exclusion des condamnés par l'autorité civile et religieuse : après la Conquête, ceux-ci auraient réintégré des sites funéraires internes à l'habitat – cimetières paroissiaux ou cimetières associés à une prison ou un château, voire chapelle castrale – les léproseries ayant pu offrir une situation intermédiaire entre les sites de marge de la fin de l'époque anglo-saxonne et les nouveaux lieux d'inhumation des condamnés, une hypothèse que n'étaye à ce jour aucune découverte archéologique (C. Daniell, Conquest, Crime and Theology in the Burial Record: 1066-1200, *in* S. Lucy et A. Reynolds (éd.), *Society for Medieval Archaeology Monograph 17*, Londres, The Society for Medieval Archaeology, 2002, p. 243-247).

celles qui prévalaient dans l'Antiquité. Afin de mesurer la portée du changement, il convient donc de s'interroger sur la nature de l'occupation des cités, une question largement débattue et que l'on doit aborder à partir du cas de Winchester, en raison de la valeur de modèle qu'il a prise dans la recherche anglo-saxonne.

Pour résumer l'information rassemblée dans la notice consacrée à cette ville, je préciserai que les fouilles menées à l'intérieur des 58 ha enclos par l'enceinte en pierre du début du 3e siècle d'une part ont montré un changement radical du caractère de l'occupation passé le milieu du 4e siècle, où les maisons fouillées furent toutes abandonnées ou converties à d'autres fonctions, d'autre part n'ont livré presque aucune trace d'occupation domestique ou artisanale entre le 5e et le 9e siècle. En l'absence de structures d'habitat attribuables aux 5e-7e siècles, le maintien d'une occupation *intra muros* au début du haut Moyen Âge est déduit de deux séries d'indices : d'abord, la présence de lieux d'inhumation de cette période à proximité de l'enceinte, ensuite, la fondation par le roi Cenwahl vers 648 de l'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul, en laquelle Martin Biddle reconnaît une église de palais avant son élévation au rang de cathédrale vers 661, quand un nouveau découpage diocésain élimina le siège de Dorchester-on-Thames. Ainsi, à Winchester une continuité politique et administrative est-elle postulée entre le 5e siècle et le milieu du 7e siècle, époque à partir de laquelle l'enceinte aurait abrité essentiellement une population de clercs, desservant le *minster*, et une population d'aristocrates associés à la cour, avant que la fondation d'un *burh* par le roi Alfred, à la fin du 9e siècle – ou par l'un de ses prédécesseurs vers le milieu du siècle – donne le coup d'envoi d'une nouvelle urbanisation. Les quatre tombes établies vers la fin du 7e siècle, sur le site de Lower Brook Street, à quelques centaines de mètres au nord de l'emplacement supposé du palais, traduiraient la présence d'une de ces résidences de notables : ce statut est déduit du riche mobilier d'une des tombes, de la qualité architecturale des bâtiments domestiques ultérieurs (notamment une construction en pierre peut-être à deux niveaux, édifiée vers 800), et du travail de l'or qui est attesté sur place.

Le schéma présenté par Martin Biddle, identique au modèle continuiste proposé par Carl-Richard Brühl pour les cités de la Gaule, propose donc le maintien d'une forme d'autorité politique aux 5e et 6e siècles et fait de la fondation d'un palais royal au siècle suivant le point de départ de la régénérescence, encore faible, des anciennes *civitates*. Ce schéma a eu valeur de modèle en Angleterre pendant trois décennies. Sans nécessairement postuler la fondation d'un palais royal dès le 7e siècle, comme on l'a fait à Cantorbéry, Londres ou York, les historiens et les archéologues britanniques ont souvent reconnu dans les anciennes cités des centres administratifs et religieux – et rien d'autre – pour la période comprise entre le 7e siècle et le milieu, voire la fin, du 9e siècle : outre les trois villes citées plus haut, on constate en effet l'extension du modèle de Winchester à Bath, Worcester, Lincoln ou encore Cirencester, en raison de la présence d'importants établissements ecclésiastiques, qui auraient donné son statut à l'habitat avant la reprise d'activités économiques diversifiées à partir de la fin du 9e siècle.

L'hypothèse d'une continuité administrative entre le 5e et le 7e siècle est aujourd'hui fortement remise en cause, en particulier par les travaux convergents de Simon Loseby et de John Blair. Le premier, adhérant à la thèse d'un effondrement rapide et brutal du système romain en Bretagne insulaire, en déduit, au terme d'une longue démonstration, que les anglo-saxons n'ont pas hérité une tradition urbaine et qu'il n'existait pas de ville-capitale dans l'Angleterre des 5e-7e siècles[140]. Le second abonde dans le même sens en insistant sur l'absence de preuve, tant archéologique que textuelle, d'une forte implantation royale dans les anciennes villes romaines avant le 9e siècle, à l'inverse des fondations religieuses auxquelles John Blair accorde donc le premier rôle dans la stabilisation d'un pouvoir au sein de ces espaces à partir du 7e siècle[141]. Je ne reprendrai pas ici les termes d'une démonstration convaincante fondée sur l'analyse des lieux d'émission des chartes royales comme sur la dénomination des cités elles-mêmes, car, dans l'optique qui est la mienne, la question cruciale n'est pas tant de trancher entre ces deux modèles que de savoir à quel degré ces lieux étaient occupés aux 7e, 8e et 9e siècles.

Considérées par les uns comme étant à l'abandon jusqu'à l'installation de l'Eglise, par les autres comme de simples centres cérémoniels occupés par les élites laïques et/ou ecclésiastiques, et par leur *familia*, les espaces enclos des anciennes cités sont exclus du monde urbain par la quasi-totalité des chercheurs. On retrouve ici le débat portant sur l'interprétation des terres noires, présenté dans le premier chapitre mais qui porte sur l'intégralité du haut Moyen Âge et non pas seulement sur les 5e-6e siècles, bien que les archéologues britanniques l'aient longtemps cantonné à cette période. Il est certain que les traces tangibles d'habitation ou d'installations artisanales sont tout aussi rares pour les 7e-8e siècles que pour les deux siècles précédents dans les villes d'origine antique. Cette fois encore, Cantorbéry fait exception en ayant livré les vestiges de deux habitations sur poteaux appartenant à la première moitié du 7e siècle. Ajoutons que, dans le cas de Londres et de York, le développement d'un habitat à l'extérieur des remparts est en général considéré comme la preuve même de la désertion par la population laborieuse des surfaces encloses ou du moins du simple usage de l'*intra muros* comme centres de pouvoir laïque et ecclésiastique avant le 9e siècle. En effet, c'est à quelques centaines de mètres des murailles, en bordure de fleuve, que l'archéologie a mis au jour des vestiges identifiables aux habitats respectivement connus sous le nom de *Lundenwic* et d'*Eoforwic* : l'un, fondé dans la première moitié du 7e siècle, a atteint une extension de l'ordre de 55 à 60 ha au milieu du 8e siècle, l'autre, reconnu sur une plus faible superficie, fut occupé entre environ 700 et 860. Ces deux agglomérations se caractérisent par une forte activité artisanale traditionnellement associée à

[140]. S. T. Loseby, Power and Towns in Late Roman Britain and Early Anglo-Saxon England, *in* G. Ripoll et J. M. Gurt (éd.), *Sedes regiae (ann. 400-800)*, Barcelone, Reial Acadèmia de Bones Lletres, 2000.

[141]. Blair, *The Church in Anglo-Saxon Society*, p. 271-275. S'il concède une éventuelle validité du modèle de Brühl dans les cas de Cantorbéry et de Londres, où des palais royaux ont pu exister au début du 7e siècle, l'auteur la rejette totalement pour Winchester, proposant une interprétation des données archéologiques compatible avec la seule existence d'une très importante communauté religieuse (p. 273, note 126).

une activité marchande à la fois tournée vers l'intérieur du pays et vers les autres *wics* du continent. Leur déclin dans la seconde moitié du 9e siècle, auquel sont assignées des causes diverses analysées dans les notices, aurait entraîné une nouvelle occupation des enceintes, sous la forme, à Londres, de la fondation d'un *burh* également établi par Alfred. Ce schéma, qui associe pendant deux ou trois siècles deux pôles remplissant des fonctions distinctes, a d'abord été élaboré par Martin Biddle pour Winchester et *Hamwic*, agglomération à fonction artisanale et marchande fondée vers 700 à une quinzaine de kilomètres de l'ancienne cité, sur les bords de l'Itchen et qui atteignit une superficie de l'ordre de 40 ha vers le milieu du 8e siècle. Les raids scandinaves sont perçus comme la cause première de son déclin, dans les années 840-850, entraînant le reflux de la population vers Winchester, où la fondation d'un *burh* marquerait le retour de la vie urbaine.

Ce débat, posé en ces termes, ne peut produire aucune avancée puisqu'il est fondé sur une définition de la ville comme étant d'abord un lieu de production et d'échanges, de sorte qu'en l'absence d'indices matériels ou textuels en faveur de telles activités historiens et archéologues concluent que la ville a disparu au haut Moyen Âge, hormis les *wics* : une thèse notamment développée par Richard Hodges puis largement adoptée par la communauté scientifique[142]. Que l'on accepte ou non de les qualifier de villes entre le 7e siècle et le 9e siècle, les anciens chefs-lieux de cités n'étaient certainement pas des espaces vides au moment où on y a fondé les cathédrales, pas plus que ne l'étaient les cités de Gaule au 6e siècle, comme le souligne Ross Samson, l'un des rares partisans du maintien d'une forte activité à l'intérieur des murs pendant les premiers siècles du haut Moyen Âge[143]. Je ne reviendrai pas ici en détail sur les arguments développés par Henri Galinié en faveur d'une autre approche de la question, qui ne soit pas fondée sur la comparaison des formes d'occupation des « *Dark Ages* » avec celles de l'Antiquité classique mais les appréhende pour elles-mêmes, en tentant de comprendre les changements sociaux qu'elles révèlent : d'autres mode de production, de vie et d'échanges, dont les sources écrites, émanant d'élites romanisées, ne rendent pas compte en Gaule. Mais les inhumations dispersées en petits groupes comme d'autres traces diffuses à détecter dans les terres noires témoignent bien de la présence d'une population anonyme à l'intérieur des murs comme à ses abords[144].

Dans l'état actuel de la réflexion, déterminer la signification qu'il convient d'accorder à la fondation de cimetières auprès de *minsters* à l'intérieur des enceintes se révèle délicat. Rappelons d'abord que les espaces enclos par des enceintes encore présentes au haut Moyen Âge correspondent à des superficies très variables d'une ville à l'autre, en fonction de leur origine comme forteresse, *colonia* ou *civitas*, une différence qui néanmoins n'a pas constitué

---

142. Entre autres publications, R. Hodges, *Dark Age Economics. The origins of towns and trade AD 600-1000*, Londres, Duckworth, 1989.

143. R. Samson, Populous Dark-Age Towns: the Finleyesque Approach, *Journal of European Archaeology*, 2-1, 1994.

144. Galinié, Lorans et Zadora-Rio, Tours et la Touraine au temps d'Alcuin : état des questions, , p. 38-41 ; H. Galinié, L'expression terres noires, un concept d'attente, *in* L. Verslype (éd.), *Terres noires/Dark Earth. Actes du colloque de 2001 de Louvain-la-Neuve*, Louvain-la-Neuve, sous presse.

un facteur discriminant dans la mise en place des nouveaux sites funéraires. Les deux lieux livrant les indices les plus anciens de cimetières attachés à un *minster intra muros*, Winchester et York, se situent aux deux extrémités de la chaîne si l'on exclut Londres, avec 58 ha pour le premier et 5,7 ha pour le second (fig. 2). Si l'on accepte le principe que l'on ne saurait réduire la création de ces cimetières à une simple question de place, on peut admettre que l'admission des morts autour des *minsters* a correspondu à un rapprochement des deux mondes, au moins dans un premier temps à celui des clercs et de leurs serviteurs, à la manière de ce qui s'est produit aux abords des basiliques suburbaines en Gaule, à partir du moment où les communautés qui les desservaient ont quitté le *castrum* pour s'y installer[145]. Mais cette cohabitation a pu être beaucoup plus large dès le 8e siècle et traduire une nouvelle perception de l'espace dans laquelle les enceintes, ne constituaient pas, comme en Gaule, une limite infranchissable, sans doute parce que la transmission de l'héritage romain y avait été plus faible.

A l'issue de la période examinée, vers 1100, le rassemblement des défunts autour des églises est devenu la norme et si la résistance des *minsters* au développement des cimetières paroissiaux varie d'une ville à l'autre, le paysage religieux présente une grande homogénéité résultant de transformations intervenues entre le début du 10e siècle et la fin du 11e siècle que j'évoquerai brièvement pour conclure. Deux grandes étapes sont à distinguer : d'abord, les aménagements liés à la réforme bénédictine, là où elle a été entreprise avant la Conquête, ensuite, ceux qu'ont engendrés les grands travaux mis en oeuvre par le nouveau pouvoir normand.

Avant 1066, seules les communautés épiscopales de Winchester, Worcester et Cantorbéry (ainsi que celle de Sherborne qui occupait un site rural) adoptèrent la règle bénédictine, qui exige à la fois un plus grand isolement des espaces religieux et une séparation plus stricte entre l'évêque et la communauté. Sur le terrain, cela s'est donc traduit par la formation de vastes enclos au détriment de l'occupation civile antérieure et par la construction de bâtiments monastiques et de palais épiscopaux nettement séparés, une évolution dont Winchester donne, une fois de plus, la meilleure illustration. Dans la capitale du Wessex, une première vague de transformations avait eu lieu au début du 10e siècle, au moment de la fondation par la famille royale de deux établissements supplémentaires : le premier, dédié en 903 à la Sainte-Trinité, Notre-Dame et Saint-Pierre, habituellement désigné sous le nom de *New Minster*, se dressait à quelques mètres au nord de la cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul, dès lors connue sous le nom de *Old Minster* ; le second, en l'honneur de Notre-Dame, encore appelé *Nunnaminster*, puisqu'il accueillait une communauté féminine. Les circonstances de ces deux fondations, œuvres d'Edouard l'Ancien d'une part et de l'épouse d'Alfred, Ælhswith, d'autre part, sont exposées en détail dans la notice consacrée à Winchester, dont je ne résumerai ici que les

[145]. Galinié, Le passage de la nécropole au cimetière : les habitants des villes et leurs morts, du début de la christianisation à l'an mil, p. 19.

principales données topographiques et architecturales fondées sur l'analyse des sources textuelles et archéologiques. Celles-ci permettent de restituer, pour *New Minster*, un enclos d'environ 1,6 ha, délimité par des rues appartenant au réseau mis en place au moment de la fondation du *burh*. La construction de cette église à trois vaisseaux, deux fois plus grande que la cathédrale primitive, traduit selon Martin Biddle les nouveaux besoins de l'Eglise en matière pastorale, en raison du développement de la population à partir de cette date. Les trois communautés furent réformées dans les années 963-964 par l'évêque Æthelwold, grand artisan de la réforme bénédictine avec le roi Edgar (fig. 3.13) : afin d'isoler les religieux du « tumulte des citoyens », les enclos de chaque établissement furent agrandis et incorporés à une enceinte générale, délimitée par des fossés, des murs et des palissades, et créée au détriment de rues entières appartenant à la trame mise en place un siècle plus tôt. Les bâtiments monastiques furent reconstruits sur des plans réguliers et un palais épiscopal érigé dans la partie sud-est de l'enceinte, au sein d'un enclos d'environ 3,5 ha. A l'issue de cette réorganisation de grande ampleur, le quartier ecclésial représenta un bon tiers de la surface enclose par l'enceinte d'origine antique, une proportion faiblement réduite après l'agrandissement du palais royal au détriment du cimetière de *New Minster* en 1069-1070.

Si Winchester constitue, comme souvent, le cas le mieux documenté tant par les sources écrites que par les sources archéologiques, presque toutes les villes dotées d'un *minster* important, siège épiscopal ou non (comme Gloucester qui n'acquit ce statut qu'après la Réforme), témoignent d'une réorganisation comparable, si ce n'est à la fin du 10e siècle du moins dans le courant du 11e siècle[146]. Désormais, il convenait de mieux séparer religieux et laïcs, ce qui dans la majorité des cas a entraîné l'agrandissement des enclos, correspondant au moins au quart des enceintes héritées de l'Antiquité, ou leur reconfiguration : à Worcester, la réforme s'est traduite par un resserrement de l'enceinte sur le côté nord de la cathédrale, pour en exclure deux églises et les habitations environnantes fondées sur le tracé de l'ancien rempart aplani.

Dans la majorité des cas, l'adoption de la Règle bénédictine par les grandes communautés monastiques ou épiscopales n'intervint qu'après l'installation des nouvelles autorités ecclésiastiques d'origine normande, qui entreprirent d'ambitieux programmes de construction. En l'espace de cinquante ans, les quinze cathédrales que comptait alors l'Angleterre furent reconstruites *ex nihilo*, selon des plans qui présentaient de nombreuses similitudes avec les grands chantiers normands du dernier tiers du 11e siècle, tels que Saint-Etienne de Caen, dont l'abbé Lanfranc devint archevêque de Cantorbéry en 1070, ou Notre-Dame de Jumièges[147]. Ce faisant, les évêques et abbés normands rompaient de manière radicale avec l'usage anglo-saxon qui procédait par ajouts successifs, conservant ainsi les états antérieurs des églises

[146]. Selon la documentation disponible, la formation des enclos ecclésiastiques à la fin de la période étudiée a été examinée de manière plus ou moins précise. Voir notamment les notices de Bath, Cantorbéry, Gloucester, où l'enclos de Saint-Pierre s'étendit au-delà de l'enceinte antique, Lincoln, Worcester et York.

[147]. E. Fernie, *The Architecture of Norman England*, Oxford, Oxford University Press, 2000, en particulier p. 89-102 pour l'analyse des prédécesseurs normands.

considérées elles-mêmes comme de véritables reliques et donc objets de vénération[148]. Désormais la valeur de la construction ne résidait plus dans l'affirmation de la continuité mais au contraire dans celle du changement et de l'insertion pleine et entière du monde anglo-normand dans l'Eglise européenne. A la faveur de ces grands chantiers, qui portaient sur l'ensemble des bâtiments conventuels et épiscopaux, disparurent non seulement les *minsters* érigés avant le 11e siècle mais aussi la plupart des églises secondaires qui pouvaient les environner : en Angleterre, comme sur le continent[149], le 11e siècle vit l'adoption de la cathédrale unique, même si, dans quelques cas, comme à Worcester, Exeter ou Bath, un ancien édifice a pu subsister en devenant église paroissiale au sein même de l'enclos épiscopal.

Enfin, dernière transformation imputable aux autorités normandes qui affecta le paysage religieux et funéraire dans les décennies qui suivirent la Conquête : la disparition d'un certain nombre d'églises paroissiales et de cimetières pour implanter de vastes châteaux en plein centre de la ville. On constate de tels effacements à Norwich[150], à Colchester, où des sépultures entouraient l'état pré-normand d'une chapelle incorporée au site castral, à York, où une église et son cimetière ont été rasés pour laisser place au donjon, ou encore, de manière différée, à Hereford, où château et collégiale ont cohabité pendant un siècle avant le départ de la communauté de Saint-Guthlac. Si l'extension des enclos monastiques s'est généralement faite au détriment de l'habitat civil, comme à Winchester, Cantorbéry ou Bath, inversement plusieurs grands chantiers normands ont éradiqué des églises et des cimetières : la sacralité des lieux a moins compté que la volonté d'affirmer la présence du nouveau pouvoir civil au cœur même de la ville, à proximité des vastes cathédrales. Qu'il s'agisse du transfert des sièges épiscopaux encore établis en milieu rural ou de la construction de hautes tours maîtresses, c'est une même politique de concentration des fonctions qui caractérise l'action du pouvoir normand, tant laïc qu'ecclésiastique, une action qui a eu un fort impact sur la trame urbaine[151].

---

[148]. Le seul projet d'une ampleur comparable antérieur à la Conquête est la reconstruction, à l'initiative du roi Edouard le Confesseur, de l'église de Westminster, dont la communauté avait été réformée par Dunstan. Il s'agit probablement du premier chantier impliquant une destruction complète de l'édifice précédent. La nouvelle église était très proche de celle de Jumièges dont la reconstruction avait été amorcée par l'abbé Robert Champart, évêque de Londres en 1044 puis archevêque de Cantorbéry en 1051 (Gem, L'architecture pré-romane et romane en Angleterre : problèmes d'origine et de chronologie, p. 252-254).

[149]. Sur la réorganisation des enclos épiscopaux et la disparition des groupes d'églises au profit d'une unique cathédrale voir, pour la France, Y. Esquieu, *Autour de nos cathédrales. Quartiers canoniaux du sillon rhodanien et du littoral méditerranéen*, Paris, CNRS Editions, 1992 et J.-C. Picard (éd.), *Les chanoines dans la ville. Recherches sur la topographie des quartiers canoniaux en France*, Paris, De Boccard, 1994. Les cas de Genève et de Rouen, bien documentés par l'archéologie, ont déjà été évoqués.

[150]. B. Ayers, *Excavations within the North East Bailey of Norwich Castle, 1979*, Norwich, Norfolk Museums Service, 1985.

[151]. Christopher Daniell rattache à ce même phénomène l'abandon des sites funéraires réservés aux condamnés qui auraient été implantés sur des limites territoriales au 10e siècle (Daniell, Conquest, Crime and Theology in the Burial Record: 1066-1200, p. 249-251 ; *cf. supra*, note 139. Sur le transfert des sièges épiscopaux, *cf. supra*, note 130.

A côté de ces grandes réalisations, les églises paroissiales sont devenues plus nombreuses vers 1100, même si une faible proportion de celles qui sont attestées vers la fin du Moyen Âge est en général connue à cette date : seule la multiplication des fouilles permettrait de mieux cerner l'origine de ces édifices qui ont marqué par dizaine le paysage urbain anglais, pour certains implantés sur l'enceinte elle-même, à côté ou au-dessus des portes, comme à Cantorbéry ou Winchester.

CONCLUSION GENERALE

De cette enquête consacrée à la christianisation de l'espace urbain en Angleterre entre le 4e et le 11e siècle, il ressort plusieurs conclusions qui manifestent les similitudes et les différences de cette zone avec les autres provinces occidentales de l'Empire romain pendant la fin de l'Antiquité et le haut Moyen Âge.

Tout d'abord, il est certain que la première christianisation de la Bretagne insulaire n'a pas laissé de nombreuses traces matérielles : amorcée, comme en de très nombreuses villes, au début du 4e siècle, elle a été interrompue de manière durable par l'installation de populations d'origine germanique et païennes dans les territoires orientaux de l'île, même si des foyers chrétiens ont subsisté ici et là, et non pas seulement à St Albans, au cours des 5e et 6e siècles. Si l'Eglise bretonne a perduré sous une forme organisée dans les territoires occidentaux, plus tardivement passés sous le contrôle des nouvelles autorités, on n'y trouve pas non plus de traces tangibles de la formation d'un paysage monumental chrétien. Mais sans doute faudrait-il pour s'en assurer développer de grands programmes archéologiques sur les sites des cathédrales ou des monastères du Moyen Âge, ce qui n'a pas été fait jusqu'à présent. Dans le Centre-Ouest de l'Angleterre, la seule fouille d'une certaine ampleur conduite à l'emplacement d'un *minster* situé *intra muros* est celle de Cirencester, qui a révélé les vestiges imposants d'une église funéraire construite dans la première moitié du 9e siècle mais rien de plus ancien, alors même que Cirencester partageait avec Londres, Lincoln et York le statut de capitale provinciale au 4e siècle. Deux de ces villes ont en revanche livré des constructions susceptibles de représenter des églises de la fin du 4e siècle, de grands bâtiments en pierre de plan basilical à Londres et dans la ville basse de Lincoln et peut-être un édifice à abside (en bois ?) dans la ville haute mais, sans même parler des problèmes chronologiques qu'ils peuvent poser, ce sont là les seuls exemples de cette nature, ou presque, que l'archéologie urbaine a mis au jour à l'intérieur des enceintes. A l'extérieur, dans les nécropoles à inhumation, on ne retrouve pas non plus le schéma largement attesté ailleurs, celui de la transformation d'un *martyrium* ou d'une *memoria* antérieurs en basilique, qui devient pôle d'attraction pour les sépultures *ad sanctos*. La seule église suburbaine fouillée à ce jour, celle de Butt Road à Colchester, manifeste la conversion au christianisme d'une partie de la population mais, implantée à la périphérie d'une vaste nécropole, elle ne semble pas avoir pleinement joué le rôle d'une église martyriale. Cet édifice, qui ne fut pas détruit de manière systématique mais laissé à l'abandon, subsistait à l'état de ruines aux alentours de 400, si l'on admet la datation proposée par les auteurs de la fouille.

Dans l'état actuel des interprétations, fortement dépendantes des difficultés d'ordre chronologique qui existent pour la fin de l'époque romaine – mais aussi au-delà – et que l'on ne saurait sous-évaluer, les traces matérielles de l'Eglise bretonne paraissent à la fois ténues et

éphémères, au point qu'il est sans doute excessif de parler à cette date d'une véritable christianisation du paysage : rien de comparable ni aux groupes épiscopaux reconnus par dizaines dans le reste de l'Empire et qui réunissaient souvent deux églises et un baptistère, ni aux ensembles suburbains qui pouvaient aussi associer plusieurs édifices implantés au milieu des tombes.

Si la thèse d'un effondrement brutal de toute l'économie romaine au tournant du 5e siècle n'est pas le seul schéma qui puisse être envisagé, il est indéniable que de profondes transformations sociales ont eu lieu à cette période, provoquées ou accentuées par les phénomènes d'acculturation résultant de l'installation de populations d'origine germanique et païennes. La rétraction des surfaces habitées, qui s'est notamment traduite par l'abandon d'une partie des zones suburbaines, souvent au profit d'un usage funéraire, ne doit rien à ces mouvements de population, quelle que soit l'ampleur qu'on leur donne, mais les a précédés. La formation d'un nouveau paysage urbain a en effet commencé dans la seconde moitié du 4e siècle, où l'on voit l'abandon ou la transformation d'un certain nombre d'édifices publics et privés, même si la même période fournit également des exemples de reconstructions luxueuses et voit la restauration des enceintes.

Aussi attractif que puisse être le modèle fondé sur une organisation bipartite de l'espace, les zones encloses devenues des centres de pouvoir ecclésiastique et/ou laïc, leurs abords, les secteurs dévolus à la production, aux échanges et à l'habitat de la population laborieuse, ce schéma doit être confronté aujourd'hui aux résultats des travaux portant sur les terres noires et qui révèlent des processus plus complexes qu'un abandon pur et simple ou une mise en culture. Ces couches, repérées entre les derniers niveaux attribués à l'Antiquité et les premiers niveaux datés des 9e-10e siècles, voire plus tard, quand ils atteignent un mètre d'épaisseur, parfois plus, peuvent attester la poursuite de l'occupation au sein des enceintes romaines et à leurs abords sous des formes diverses : installations domestiques et artisanales, construites en bois et en terre, ont cohabité avec des zones de pacage ou de culture, le tout dessinant un paysage lâche dans lequel furent établies de nouvelles voies et taillées de grandes parcelles lors des opérations d'urbanisme entreprises à partir des dernières décennies du 9e siècle. Il en ressort que pas plus que les évêques de Gaule et leurs clercs ne vivaient nécessairement seuls au milieu d'enceintes vides, au 6e siècle, les communautés desservant les *minsters* et leur *familia* ne représentaient les uniques occupants des anciens chefs-lieux antiques aux 7e et 8e siècles.

La rupture dans la transmission de la tradition antique qui caractérise la Bretagne insulaire, et qui apparaît aussi à travers la grande mobilité des premiers royaumes anglo-saxons, doit expliquer en bonne part la formation d'un réseau ecclésiastique constitué de communautés de statuts divers et pour lesquelles la dimension épiscopale n'était pas un facteur discriminant. Cette rupture peut aussi être invoquée pour comprendre la formation de

cimetières autour des principales églises dès la seconde moitié du 7e siècle, aussi bien *intra* qu'*extra muros*, ce qui rompait avec l'usage antique.

Dans le récit de l'incendie qui avait ravagé Christ Church en 1174 et de sa reconstruction ultérieure de la cathédrale, Gervais de Cantorbéry s'exprime ainsi : « à l'époque de saint Augustin, on avait l'habitude de porter et d'ensevelir non seulement les corps des archevêques, mais aussi ceux de tous les habitants qui mouraient dans la ville, à l'église des apôtres Pierre et Paul, en dehors de la ville. Car à cette époque, on disait que la ville n'appartenait pas aux morts, mais aux vivants »[1]. Ce propos manifeste bien la conscience du changement intervenu depuis le 7e siècle que pouvait avoir un clerc du 12e siècle attaché au premier siège archiépiscopal d'Angleterre. Il est probable qu'à Cantorbéry, où une identité romaine fut construite, plus qu'héritée, par les premiers missionnaires et leurs successeurs, le cimetière suburbain fondé autour de l'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul est demeuré le seul lieu d'inhumation de la ville jusqu'à ce que la construction par l'archevêque Cuthbert de l'église Saint-Jean-Baptiste, au chevet de la cathédrale, brise ce monopole, dans un premier temps seulement pour les tombes des archevêques, au milieu du 8e siècle. Tout au long du haut Moyen Âge, Cantorbéry apparaît comme un conservatoire des pratiques romaines, tant sur le plan topographique que liturgique et architectural, mais c'est là une exception.

Doit-on penser que cette conscience du changement exprimée par Gervais était aussi celle des ecclésiastiques qui fondèrent des cimetières aux abords des *minsters* dont ils avaient la charge au 7e ou au 8e siècle ou bien est-ce là une reconstruction érudite ? Autrement dit, quelle valeur était encore attachée à l'enceinte en Angleterre à cette date ? Il est probable que pendant la période de conversion, la ligne de partage passait davantage entre ceux qui étaient inhumés dans les zones funéraires traditionnelles, auprès de leurs ancêtres, et dans lesquels on ne doit pas reconnaître nécessairement des païens, et ceux qui manifestaient leur adhésion au christianisme en choisissant de rejoindre les nouveaux cimetières ecclésiaux, ou en étant autorisés à le faire, où qu'ils fussent placés.

L'Angleterre présente donc une situation très distincte de celle de la Gaule, où l'enceinte a conservé sa valeur de limite jusqu'aux abords de l'an mil. Les sources textuelles comme les sources archéologiques fournissent peu d'exceptions à la règle sous la forme d'inhumations premières, qui sont principalement celles d'ecclésiastiques attachés aux groupes épiscopaux. Si les restes saints peuvent entrer dans l'église, par le biais de la translation, le cadavre y est difficilement admis. En Gaule, l'inhumation a donc perduré dans l'emprise des nécropoles suburbaines, même si leur taille a progressivement diminué et en raison d'une nouvelle organisation de l'espace instituée pour séparer les clercs des laïcs auprès des basiliques, comme l'illustre le site de Saint-Martin de Tours[2]. Dans nombre de villes, les fouilles récentes

---

[1]. Cité par M. Lauwers, *Naissance du cimetière. Lieux sacrés et terre des morts dans l'Occident médiéval*, Paris, Aubier, 2005p. 166.

[2]. Les fouilles conduites au sud de la basilique, dans l'emprise du cloître médiéval, ont montré que les abords immédiats de l'édifice ont été réservés aux clercs à partir des 6e-7e siècles (on n'y a reconnu que des squelettes d'hommes), alors que les laïcs (hommes, femmes et enfants) furent refoulés plus au sud jusqu'à leur exclusion

ont mis au jour des petits groupes de tombes dissociés de tout édifice religieux qui traduisent la liberté des familles dans le choix du lieu d'inhumation de leurs proches. Souvent repérés au pied même des *castra*, de tels ensembles témoignent non pas d'une première étape dans le rapprochement des vivants et des morts mais bien du maintien de l'exclusion des morts de l'habitat pendant tout le haut Moyen Âge.

Dans l'état actuel des connaissances, la comparaison avec l'Italie du Nord souffre d'un manque de données suffisamment précises sur le plan chronologique : on a bien reconnu, à partir des 5e-6e siècles, des tombes isolées ou des ensembles funéraires organisés à l'intérieur de l'habitat mais le rassemblement généralisé des défunts autour des églises reste à dater, en l'absence de fouilles récentes et extensives.

La topographie funéraire reconnue en Angleterre se distingue donc de celle que l'on rencontre dans des territoires où la tradition romaine a été plus durable. Pour préciser un éventuel modèle insulaire, il pourra être intéressant de prolonger la réflexion en étudiant les fondations religieuses liées aux missions anglo-saxonnes conduites dans la basse vallée du Rhin, par exemple à Utrecht, mais aussi en Germanie centrale (à Würzburg ou Erfurt) ou méridionale (à Eichstätt ou Ratisbonne), en comparant donc des zones qui avaient ou non appartenu à l'Empire[3].

La fonction funéraire des *minsters* s'est aussi traduite à partir du 7e siècle par l'accueil de tombes privilégiées, celles d'évêques d'abord, de souverains ou de leurs proches ensuite, mais elle n'a jamais débouché sur l'accumulation des corps dans l'édifice consacré, ce qui témoigne d'un respect plus grand que sur le continent des prescriptions canoniques. Même l'inhumation dans l'édifice paroissial ne s'est pas généralisée avant les derniers siècles du Moyen Âge.

A la fin de la période étudiée, le rassemblement des défunts autour des églises est devenue la norme et le nouveau statut des cimetières, désormais consacrés, induit l'exclusion de ceux qui sont morts en état de péché ou sans avoir reçu le baptême. Ces nouvelles règles, débattues au sein de l'Eglise aux 12e et 13e siècles, ont peut-être connu une application plus souple que

---

complète de l'*atrium* au 8e siècle. Dès lors, seuls les membres de la communauté monastique y furent admis (H. Galinié, Tours de Grégoire, Tours des archives du sol, *in* N. Gauthier et H. Galinié (éd.), *Grégoire de Tours et l'espace gaulois, Actes du congrès international (Tours, 3-5 novembre 1994)*, Tours, FERAC, 1997, p. 75-77).

[3]. Pour la Germanie romaine, l'enquête de la topographie chrétienne offrira un point de départ : N. Gauthier, R. de La Haye et H. Hellenkemper (éd.), *Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIIIe siècle. XII, Province ecclésiastique de Cologne : Germania secunda*, Paris, De Boccard, 2002. Sur Utrecht même, voir N. Gauthier, Un évêque, une ville : le cas d'Utrecht au haut Moyen Age, *in* J.-P. Bost, J.-M. Roddaz et F. Tassaux (éd.), *Itinéraires de Saintes à Dougga. Mélanges offerts à Louis Maurin*, Bordeaux, Ausonius, 2003. En Germanie centrale et méridionale, D. Parsons a recherché les traces matérielles des missions anglo-saxonnes en s'attachant surtout à la topographie des sites – réutilisation ou non de sites défensifs d'origine protohistorique – et à l'architecture religieuse mais la formation des espaces funéraires reste à étudier de manière systématique (D. Parsons, Sites and Monuments of the Anglo-Saxon Mission in Central Germany, *Archaeological Journal*, 140, 1983 ; D. Parsons, Some churches of the Anglo-Saxon missionaries in southern Germany: a review of the evidence, *Early Medieval Europe*, 8-1, 1999). Sur Ratisbonne, voir S. Codreanu-Windauer *et al.*, Die städtebauliche Entwicklung Regensburg von der Spätantike bis ins Hochmittelalter, *in* P. Schmid (éd.), *Geschichte der Stadt Regensburg*, Regensburg, Verlag Friedrich Pustet, 2000.

les textes canoniques le laissent entendre, l'archéologie témoignant de la présence de fœtus et de néo-nataux en grand nombre dans les cimetières paroissiaux, de même que celle d'individus morts de manière violente. Lieux de rassemblement de presque tous les défunts, les cimetières installés au centre de l'habitat ont aussi accueilli de nombreuses activités profanes, telles que les marchés, en général attestés seulement au moment où les autorités tentèrent de les interdire, au 12e ou 13e siècle[4]. D'une manière générale, l'évolution des enclos funéraires révèle leur réduction progressive due à une séparation croissante des fonctions profanes et religieuses : exclusion des foires et des marchés, pour respecter la sacralité des lieux, mais aussi rejet des constructions séculières afin que le cimetière appartienne tout entier à l'Eglise, y compris les fruits que l'on pouvait tirer de la coupe des arbres et de l'herbe[5]. Si aucun cimetière urbain n'a été fouillé sur des superficies suffisamment grandes pour qu'y soit mise en évidence l'exclusion progressive des constructions séculières et le resserrement des tombes autour de l'église, comme l'a démontré la fouille du cimetière paroissial de Rigny, en Touraine, en revanche ils ont livré des traces qui manifestent la même volonté d'organisation et de hiérarchisation de l'espace, telles que les murs séparant les zones d'inhumation des ecclésiastiques et des laïcs, comme ce fut le cas à Saint-Augustin de Cantorbéry, par exemple.

Entre le 7e et la fin du 11e siècle, le paysage monumental des cités a lui aussi fortement évolué. A l'époque anglo-saxonne, la tradition architecturale privilégie la continuité et procède donc par ajouts successifs, comme le montre bien l'évolution du site du *Old Minster* de Winchester magistralement fouillé dans les années 60. Cela ne signifie pas pour autant que les réalisations insulaires ne présentent pas de points communs avec celles du continent. Si elles s'en distinguent par l'emploi prolongé d'édifices à nef unique flanquée de chapelles latérales fermées, le développement des cryptes et des massifs occidentaux à partir des 8e-9e siècles manifeste les liens réguliers entretenus entre les Eglises de part et d'autre de la Manche et qui s'expriment tout particulièrement au sein des premières communautés réformées au 10e siècle.

A la suite de la conquête normande, un nouveau personnel ecclésiastique prit les commandes des grands établissements religieux et entreprit de les réformer, ce qui entraîna la réalisation en quelques décennies d'ambitieux programmes de construction *ex nihilo*. Aux édifices multiples, qui au fil des siècles avaient été « maladroitement agrandis », selon les termes de Goscelin de Saint-Bertin, succédèrent des cathédrales uniques, construites sur des modèles continentaux et accompagnées de vastes bâtiments monastiques, puisque les communautés épiscopales d'Angleterre adoptèrent la règle bénédictine et non pas la règle canoniale. Cloîtres, dortoirs et réfectoires furent édifiés par les évêques de manière à accueillir plusieurs dizaines de moines, jusqu'à 150 à Cantorbéry, où la seule construction de la nouvelle infirmerie nécessita de démolir 27 maisons et de dévier une rue : à l'issue des

[4]. J. Blair, *The Church in Anglo-Saxon Society*, Oxford, Oxford University Press, 2005, p. 335.
[5]. Lauwers, *Naissance du cimetière. Lieux sacrés et terre des morts dans l'Occident médiéval*, p. 259-278.

travaux entrepris par l'archevêque Lanfranc, le quartier ecclésial représenta le quart de la superficie enclose, alors qu'en d'autres villes, il a pu atteindre le tiers de l'enceinte, signe tangible de la cléricalisation de la société médiévale.

Malgré l'importance de ces transformations topographiques et architecturales, la coupure avec les traditions de l'Eglise anglo-saxonne ne fut pas radicale. Les reliques des saints vénérés, soigneusement mises à l'abri pendant la durée des travaux, furent mises à l'honneur dans les nouveaux dispositifs liturgiques, parfois plus qu'elles ne l'avaient été auparavant, en étant placées dans le chœur, autour de l'autel majeur, ou dans de vastes cryptes, et l'érection d'édifices commémoratifs marqua l'emplacement primitif de leurs tombes, lieux de vénération continue jusqu'aux grands bouleversements de la Réforme.

Une fois accomplie la réforme bénédictine et achevés les grands programmes de reconstruction, l'Eglise d'Angleterre, fondée au début du 7e siècle après une longue interruption du processus de conversion, avait donc pleinement rallié l'Eglise romaine, tant par ses pratiques liturgiques que par la mise en place d'une nouvelle topographie religieuse et funéraire.

N°	Ville	Site	Localisation/Environnement	Individus inhumés	Analyse 14C	Datation archéologique	Interprétation/commentaires
1	Bath		bord de l'Avon, sur une voie	2 adultes		début 5e s.	
2	Cantorbéry		cour du temple	2 adultes (homme et femme), 2 petites filles, un chien		vers 400 (datation fondée sur les bijoux portés par la femme)	inhumations dans une même fosse interprétée comme une tombe familiale
3	Cirencester	Sheep Street, près du Memorial Hospital, inventaire n° 5000		crâne d'une femme		Antiquité (datation fondée sur les bijoux portés : quatre joncs (armilles) de bronze ; une fibule ?)	découverte de 1896 ; datation incertaine
4	Cirencester	Ermin Street, Dyer Court, inventaire n° 5001	fossé du *cardo maximus, au nord* du *forum*	un adulte		monnaies et céramique du 4e s. dans les derniers niveaux de comblement du fossé	dépôt du corps dans un milieu humide
5	Cirencester	Ashcroft, inventaire n° 5002	insula XXI, dans l'emprise d'un bâtiment du milieu du 2e s.	fragments de crâne		mobilier du 4e s.	dans des couches perturbées au-dessus d'un niveau de sol
6	Cirencester	Beeches Town House, inventaire n° 5003	cour d'une maison	un enfant		Antiquité	accompagné d'un dépôt votif (ossements animaux, vases en céramique)
7	Cirencester	Ermin Street, inventaire n° 5006	fossé du *cardo maximus*, au sud du forum, en bordure du bâtiment VI	un adulte		Antiquité	interprété comme le n° 5001 mais pas de mobilier associé
8	Colchester	Balkerne Lane	occupation domestique	au moins 12 néo-nataux		Antiquité	deux ou trois corps *in situ*
9	Colchester	Balkerne Lane	fossé du camp	plusieurs adultes		1er s. (avant le départ de la légion en 49 ?)	squelettes fragmentaires (avec quelques connections anatomiques) : adultes exécutés ?

Tableau hors texte : inventaire des sépultures isolées ou en petits groupes de l'Antiquité à la fin du 11e siècle. Les ensembles situés *intra muros* sont distingués par un numéro en gras.

N°	Ville	Site	Localisation/Environnement	Individus inhumés	Analyse 14C	Datation archéologique	Interprétation/commentaires
10	Colchester	Balkerne Lane	fossé de la colonie	un adulte		début de l'époque anglo-saxonne	déposé dans le fossé peu après le dernier curage ; association possible avec des tombes découvertes anciennement
11	Colchester	Middleborough	entre la rivière et l'enceinte ; terrain à l'abandon	4 adultes		10e ou 11e s.	tombes dispersées ; 3 têtes à l'est
12	Colchester	East Hill House	bord de voie antique	un adulte, un enfant (18 mois)	242-415 (HAR-5986)	Antiquité ou époque "anglo-saxonne" ?	tombes sud-nord et ouest-est ; décapitation post mortem
13	Colchester	Berry Field	?	un adulte	?	?	découverte de 1929
14	Colchester	Culver Street	près de l'enceinte, dans une grange encore en usage	adulte 1	33-325 (HAR-5984)	3e-4e s.	tombe nord-sud
				adulte 2	262-535 (HAR-5985)	3e-4e s.	tombe nord-sud
15	Exeter		*forum*	4 individus		5e s.	
16	Gloucester	Notre-Dame de Lode	faubourg occidental, dans un ancien bâtiment public (thermes ?)	3 tombes ouest-est		fin 4e-début 5e s. ?	dans un mausolée rectangulaire en bois
17	Lincoln	St Mark Station East	faubourg méridional	3 adultes		4e s. ?	

Tableau hors texte : inventaire des sépultures isolées ou en petits groupes de l'Antiquité à la fin du 11e siècle. Les ensembles situés *intra muros* sont distingués par un numéro en gras.

N°	Ville	Site	Localisation/Environnement	Individus inhumés	Analyse 14C	Datation archéologique	Interprétation/commentaires
18	Lincoln	Silver Street	dans la ville basse, fosses creusées dans les niveaux de démolition de bâtiments romains	au moins 5 individus	780 ± 90 (datation non calibrée)	attribution aux 5e-8e s. (avec une prédilection pour le 7e s.) ; tombes scellées par des niveaux fin 9e-début 10e s.	association éventuelle avec l'église de St Peter-at-Arches située à 50 m ?
19	Londres	1-12 Rangoon Street, 61-65 Crutched Friars	tombe creusée dans des "terres noires"	inhumation double	660-870 (BM-2214R) 680-945 (BM-2215R)		
20	Londres	Bull Wharf Lane	sur la berge, au milieu d'installations en bois	2 adultes		10e-11e s.	1 corps dans une fosse, l'autre déposé sur un lit d'écorces
21	Londres	nord de Queen Victoria Street	sur la berge	11 adultes		2ème moitié du 11e s.	8 décapités
22	*Verulamium*/St-Albans		dans l'enceinte ultérieure	3 incinérations groupées, 2 inhumations isolées		1er s. (avant l'époque flavienne)	usage funéraire antérieur à la construction du premier fossé
23	Winchester		angle sud-est de l'enceinte, insula XXVIII, aire ouverte (?), derrière un bâtiment en bois du 2e s.	2 très jeunes enfants		fin 1er-milieu 2e s.	une tombe sous tuiles
24	Winchester	Brooks	centre de l'enceinte, *insula* VIII	2 très jeunes enfants		début de l'époque flavienne (années 70-80 ?)	
25	Winchester	Lower Brook Street	centre de l'enceinte	8 adultes, 6 enfants		Antiquité	ossements erratiques
26	Winchester	Cathedral Green	côté sud du *forum*	6 adultes, 3 enfants		Antiquité	ossements erratiques

Tableau hors texte : inventaire des sépultures isolées ou en petits groupes de l'Antiquité à la fin du 11e siècle. Les ensembles situés *intra muros* sont distingués par un numéro en gras.

N°	Ville	Site	Localisation/Environnement	Individus inhumés	Analyse 14C	Datation archéologique	Interprétation/commentaires
27	Winchester	Lower Brook Street	centre de l'enceinte	4 adultes	S.23 = 685-895 (HAR-1738) ; S.25 = 675-885 (HAR-1564)	fin 7e-début 8e s.	inhumations habillées ; petit groupe familial
28	Winchester	Brooks	centre de l'enceinte, terrain abandonné ?	1 homme jeune, 1 immature		fin de l'époque saxonne (sous des maisons en bois du 9e s.)	lien possible avec l'église Saint-Swithun
29	Winchester		extérieur de la porte sud, dans le fossé condamnant la porte	2 individus	S.1= 680-880 (HAR-294) et 660-790 (HAR-364)	vers 700	un individu atteint de lèpre
30	York	York Minster	camp de légionnaires, habitation d'un des centurions	enfant		fin 4e s.	
31	York	York Minster	basilique civile, partie sud-est de la nef	adulte masculin		fin 4e s.	squelette incomplet et désarticulé ; blessures *ante mortem* sur le crâne
32	York	Coppergate	habitat abandonné	6 inhumations, 1 incinération		fin 4e s.	
33	York	Coppergate	après abandon d'un atelier de verre	1 adulte masculin ; des restes erratiques		mi-9e s.	
34	York	St Mary Bishophill Junior	dans l'emprise de l'ancienne *colonia* (enclose ?), dans un bâtiment antique abandonné	7 individus		10e s. (mobilier dans deux tombes)	caractère isolée incertain (fragments de sculptures funéraires des 8e-9e s. en remploi dans l'église ultérieure)
35	York	St Mary Bishophill Senior	dans l'emprise de l'ancienne *colonia* (enclose ?), dans un bâtiment antique abandonné	5 individus		10e s. (un objet de parure d'influence scandinave du début du 10e s.)	caractère isolé incertain (sculptures funéraires du 10e s. en remploi et église de la fin du 11e s. à proximité)

Tableau hors texte : inventaire des sépultures isolées ou en petits groupes de l'Antiquité à la fin du 11e siècle. Les ensembles situés *intra muros* sont distingués par un numéro en gras.

BIBLIOGRAPHIE

- Augenti A., Continuity and Discontinuity of a Seat of Power: the Palatine Hill from the Fifth to the Tenth Century, in Smith J. (éd.), Early Medieval Rome and the Christian West, Essays in Honour of Donald A. Bullough, La Haye, Brill, 2000, p. 43-53 et 4 fig.

- Ayers B., *Excavations within the North-East Bailey of Norwich Castle, 1979*, Norwich, Norfolk Museums Service, 1985 (East Anglian Archaeology Report, 28).

- Ayers B., *Norwich: "a Fine City"*, Strout, Tempus, 2003.

- Bailey R., *The Early Christian Church in Leicester and its Region*, University of Leicester, 1980 (Vaughan Paper).

- Baker N. et Holt R., *Urban growth and the medieval church: Gloucester and Worcester*, Aldershot, Ashgate, 2004.

- Barber B. et Bowsher D., *The Eastern Cemeteries of Roman London. Excavations 1983-1990*, Londres, Museum of London Archaeology Service, 2000 (MoLAS Monograph, 4).

- Barker P. *et al.*, *The Baths Basilica Wroxeter, Excavations 1966-90*, Londres, English Heritage, 1997.

- Barlow F., *The English Church 1000-1066: a history of the later Anglo-Saxon Church*, Londres, 1979.

- Barlow F. *et al.*, *Winchester in the Early Middle Ages. An Edition and Discussion of the Winton Domesday*, Oxford, Clarendon Press, 1976 (Winchester Studies, 1).

- Barrow J., *English cathedral communities and reform in the late tenth and eleventh centuries*, *in* Rollason D., Harvey M. et Prestwich M. (éd.), *Anglo-Norman Durham 1093-1193*, Woodbridge, Boydell, 1994, p. 25-39.

- Barrow J., *Urban cemetery location in the high Middle Ages*, *in* Bassett S. (éd.), *Death in Towns: urban responses to the dying and the dead, 1000-1600*, Leicester, Leicester University Press, 1992, p. 78-100.

- Bassett S., Churches in Worcester before and after the conversion period of the Anglo-Saxons, *The Antiquaries Journal*, LXIX, 1989, p. 225-256 et pl.

- Bassett S. (éd.), *The Origins of Anglo-Saxon Kingdoms*, Leicester, 1989.

- Bassett S., Church and diocese in the West Midlands: the transition from British to Anglo-Saxon control, in Blair J. et Sharpe R. (éd.), Pastoral Care before the Parish, Leicester, Leicester University Press, 1992, p. 13-40.

- Baucheron F., Gabayet F. et de Montjoye A., *Autour du groupe épiscopal de Grenoble : deux millénaires d'histoire*, Lyon, 1998 (Documents d'Archéologie en Rhône-Alpes, 16).

- Bell T., Churches on Roman Buildings: Christian Associations and Roman Masonry in Anglo-Saxon England, *Medieval Archaeology*, 42, 1998, p. 1-18.

- Biddle M., *Archaeology, architecture and the cult of saints in Anglo-Saxon England*, *in* Butler L. et Morris R. (éd.), *The Anglo-Saxon Church. Papers on history, architecture, and archaeology in honour of Dr H M Taylor*, Londres, The Council for British Archaeology, 1986, p. 1-31 (CBA Research Report, 60).

- Biddle M. et Hill D., Late Saxon planned Towns, *Antiquaries Journal*, 51, 1971, p. 70-85.

- Blair J., *Anglo-Saxon minsters: a topographical review*, *in* Blair J. et Sharpe R. (éd.), *Pastoral Care before the Parish*, Leicester, Leicester University Press, 1992, p. 226-266.

- Blair J., *Anglo-Saxon Oxfordshire*, Stroud, 1994.

- Blair J., Debate: Ecclesiastical organization and pastoral care in Anglo-Saxon England, *Early Medieval Europe*, 4- 2, 1995, p. 193-212.

- Blair J., *Roman Remains*, *in* Lapidge M. *et al.* (éd.), *The Blackwell Encyclopedia of Anglo-Saxon England*, Oxford, Blackwell, 1999, p. 396-398.

- Blair J., *A Saint for Every Minster? Local Cults in Anglo-Saxon England*, *in* Thacker A. et Sharpe R. (éd.), *Local Saints and Local Churches in the Early Medieval West*, Oxford, Oxford University Press, 2002, p. 455-494.

- Blair J., *The Church in Anglo-Saxon Society*, Oxford, Oxford University Press, 2005.

- Blair J., Recent work on parish formation in England: some comparisons and contrasts with France, *Médiévales*, 2005 (sous presse).

- Boddington A., *Raunds Furnell: the Anglo-Saxon church and churchyard*, Londres, English Heritage, 1996.

- Boissavit-Camus B., *Le quartier épiscopal de Poitiers : essai de topographie historique d'un secteur urbain (IVe-XIIe siècles)*, Tours, Université de Tours, 2001 (thèse de doctorat d'histoire).

- Boissavit-Camus B., *Poitiers*, *in* Beck H., Geuenich D. et Steuer H. (éd.), *Reallexikon der Germanischen Altertumskunde*, Berlin, Walter de Gruyter, 2003, p. 243-246.

- Bonnet C., *Les premiers édifices chrétiens de la Madeleine à Genève*, Genève, 1977.

- Bonnet C., *L'inhumation privilégiée du IVe au VIIe siècle en Suisse occidentale*, *in* Duval Y. et Picard J.-C. (éd.), *L'inhumation privilégiée du IVe au VIIIe siècle en Occident. Actes du colloque tenu à Créteil, 16-18 mars 1984*, Paris, De Boccard, 1986, p. 109-116.

- Bonnet C., *Genève*, *in* Gauthier N. et Picard J.-C. (éd.), *Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIIIe siècle. III, Provinces ecclésiastiques de Vienne et d'Arles (Viennensis et Alpes Graiae et Poeninae)*, Paris, De Boccard, 1986, p. 37-48.

- Bonnet C., *Les fouilles de l'ancien groupe épiscopal de Genève (1976-1993)*, Genève, 1993 (Cahier d'archéologie genevoise, I).

- Brogiolo G. P., Gauthier N. et Christie N. (éd.), *Towns and their Territories between Late Antiquity and the Early Middle Ages*, La Haye, Brill, 2000 (The Transformation of the Roman World, 9).

- Brogiolo G. P. et Ward-Perkins B. (éd.), *The idea and ideal of the town between late Antiquity and the Early Middle Ages*, La Haye, Brill, 1999 (The Transformation of the Roman World, 4).

- Brooks N., *The Early History of the Church of Canterbury: Christ Church from 597 to 1066*, Londres, Leicester University Press, 1984.

- Brooks N., *Canterbury, Rome and the construction of English Identity*, *in* Smith J. (éd.), *Early Medieval Rome and the Christian West, Essays in Honour of Donald A. Bullough*, La Haye, Brill, 2000, p. 221-247.

- Brooks N., *Canterbury and Rome: the Limits and Myth of Romanitas*, *in Roma fra Oriente e Occidente, actes du colloque de Spolète 2001*, Spolète, 2002, p. 797-829 et planches I-VI (Settimane di Studio del Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo, XLIX).

- Brown P., Le culte des saints. Son essor et sa fonction dans la chrétienté latine, Paris, Cerf, 1984.

- Bullough D. A., *Burial, Community and Belief in the Early West*, *in* Wormald P. (éd.), *Ideal and Reality in Frankish and Anglo-Saxon Society. Studies presented to J. M. Wallace-Hadrill*, Oxford, Blackwell, 1983, p. 177-201.

- Cambridge E., The Architecture of the Augustinian Mission, in Gameson R. (éd.), *St Augustine and the Conversion of England*, Stroud, 1999, p. 202-236.

- Cambridge E. et Rollason D., Debate: The pastoral organization of the Anglo-Saxon Church: a review of the "Minster Hypothesis", *Early Medieval Europe*, 4- 1, 1995, p. 87-104.

- Cantino Wataghin G., *The ideology of urban burials*, *in* Brogiolo G. P. et Ward-Perkins B. (éd.), *The idea and ideal of the town between late Antiquity and the Early Middle Ages*, La Haye, Brill, 1999, p. 147-180 (The Transformation of the Roman World, 4).

- Cantino Wataghin G. et Lambert C., *Sepolture e Città. L'Italia settentrionale tra IV e VIII secolo*, *in* Brogiolo G. P. et Cantino Wataghin G. (éd.), *Sepolture tra IV e VIII secolo. 7° seminario sul tardo antico e l'alto medioevo in Italia centro settentrionale (Gardone Riviera 24-26 ottobre 1996)*, Mantoue, Societa Archeologica Padana s.r. l., 1998, p. 89-114 (Documenti di archeologia, 13).

- Carver M., *Sutton Hoo: Burial Ground of Kings?*, Londres, British Museum Press, 1998.

- Carver M., *Sutton Hoo: A Seventh-Century Princely Burial Ground and its Context*, Londres, British Museum Press, 2005.

- Caseau B., La désacralisation des espaces et des objets religieux païens durant l'Antiquité tardive, in Kaplan M. (éd.), Le sacré et son inscription dans l'espace à Byzance et en Occident : études comparées, Paris, Publications de la Sorbonne, 18, 2001, p. 61-123.

- Charles-Edwards T., *The pastoral role of the church in the early Irish laws*, *in* Blair J. et Sharpe R. (éd.), *Pastoral Care before the Parish*, Leicester, Leicester University Press, 1992, p. 63-80.

- Charles-Edwards T. (éd.), *After Rome*, Oxford, Oxford University Press, 2003 (Short Oxford History of the British Isles).

- Christie N. et Loseby S. (éd.), *Towns in transition, Urban Evolution in Late Antiquity and the Early Middle Ages*, Aldershot, Scolar Press, 1996.

- Codreanu-Windauer S. *et al.*, *Die städtebauliche Entwicklung Regensburg von der Spätantike bis ins Hochmittelalter*, *in* Schmid P. (éd.), *Geschichte der Stadt Regensburg*, Regensburg, Verlag Friedrich Pustet, 2000, p. 1013-1053.

- Colardelle R., *Saint-Laurent et les cimetières de Grenoble du IVe au XVIIIe siècle*, *in* Galinié H. et Zadora-Rio E. (éd.), *Archéologie du cimetière chrétien, actes du colloque tenu à Orléans en 1994*, Tours, ARCHEA-FERACF, 1996, p. 111-124 (supplément à la Revue Archéologique du Centre de la France, 11).

- Comte F. et Galinié H., *Les lieux d'inhumation dans les quartiers canoniaux des origines au XVIIIe siècle*, *in* Picard J.-C. (éd.), *Les chanoines dans la ville. Recherches sur la topographie des quartiers canoniaux en France*, Paris, De Boccard, 1994, p. 61-70.

- Crook J., *The Enshrinement of Local Saints in Francia and England*, *in* Thacker A. et Sharpe R. (éd.), *Local Saints and Local Churches in the Early Medieval West*, Oxford, Oxford University Press, 2002, p. 189-224.

- Crubézy E., *L'étude des sépultures ou du monde des morts au monde des vivants*, *in* Crubézy E. *et al.* (éd.), *Archéologie funéraire*, Paris, Editions Errance, 2000, p. 8-54 (Collection "Archéologiques").

- Cunliffe B., *Roman Bath*, Londres, 1995.

- Daniell C., *Conquest, Crime and Theology in the Burial Record: 1066-1200*, *in* Lucy S. et Reynolds A. (éd.), *Society for Medieval Archaeology Monograph 17*, Londres, The Society for Medieval Archaeology, 2002, p. 241-254.

- Dark K., *Civitas to kingdom: British political continuity 300-800*, Leicester, Leicester University Press, 1994.

- Dark K., *Britain and the End of the Roman Empire*, Stroud, Tempus, 2000.

- de Jong M., Theuws F. et van Rhijn C. (éd.), *Topographies of Power in the Early Middle Ages*, La Haye, Brill, 2001 (The Transformation of the Roman World, 6).

- Demolon P., *Les sépultures privilégiées mérovingiennes dans la France septentrionale*, *in* Duval Y. et Picard J.-C. (éd.), *L'inhumation privilégiée du IVe au VIIIe siècle en Occident. Actes du colloque tenu à Créteil, 16-18 mars 1984*, Paris, De Boccard, 1986, p. 57-68.

- Duval N. (éd.), *Les premiers monuments chrétiens de la France : t. 3, Ouest, Nord et Est*, Paris, Picard, 1998.

- Duval Y., Auprès des saints, corps et âmes. L'inhumation "ad sanctos" dans la chrétienté d'Orient et d'Occident du IIIe au VIIe siècle, Paris, Etudes augustiniennes, 1988.

- Edwards N., *Identifying the Archaeology of the Early Church in Wales and Cornwall*, *in* Blair J. et Pyrah C. (éd.), *Church Archaeology, research directions for the future*, York, CBA, 1996, p. 49-62 (CBA Research Report, 104).

- Edwards N., *The Archaeology of Early Medieval Ireland*, Londres, Batsford, 1990.

- Effros B., Beyond cemetery walls: early medieval funerary topography and Christian salvation, *Early Medieval Europe*, 6- 1, 1997, p. 1-23.

- Esmonde-Cleary S., *The Ending of Roman Britain*, Londres, Batsford, 1989.

- Esmonde-Cleary S., *Putting the dead in their place: burial location in Roman Britain*, *in* Pearce J., Millet M. et Struck M. (éd.), *Burial, Society and Context in the Roman World*, Oxford, Oxbow Books, 2000, p. 127-142.

- Esquieu Y., *Autour de nos cathédrales. Quartiers canoniaux du sillon rhodanien et du littoral méditerranéen*, Paris, CNRS Editions, 1992 (Monographie du CRA, 8).

- Faulkner N., Verulamium: interpreting decline, *Archaeological Journal*, 153, 1996, p. 79-103.

- Faulkner N., *Urban stratigraphy and Roman history*, *in* Holbrook N. (éd.), *Cirencester: the Roman town defences, public buildings and shops*, Cirencester, Cotswold Archaeological Trust, 1998, p. 371-388.

- Faulkner N., *Change and Decline in late Romano-British towns*, *in* Slater T. R. (éd.), *Towns in Decline AD 100-1600*, Aldershot, Ashgate, 2000, p. 25-50.

- Faulkner N., *The Decline and Fall of Roman Britain*, Stroud, Tempus, 2001.

- Faulkner N., *The case for the Dark Ages*, *in* Collins R. et Gerrard J. (éd.), *Debating Late Antiquity in Britain AD 300-700*, Oxford, BAR, 2004, p. 5-12 (British Archaeological Reports. British Series, 365).

- Fernie E., *The Architecture of Norman England*, Oxford, Oxford University Press, 2000.

- Ferrandon J.-M., *Les habitants des cités et leurs morts dans les provinces ecclésiastiques de l'Est de la Gaule (IVe-XIIe siècles)*, Université de Tours, 1999 (mémoire de maîtrise d'histoire).

- Février P.-A., *La mort chrétienne*, *in Segni e riti nella Chiesa altomedievale occidentale*, Spolète, 1987, p. 881-942 (Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto Medioevo, XXXIII).

- Fiocchi Nicolai V., *Elementi di transformazione dello spazio funerario tra tarda antichità ed altomedioevo*, *in Uomo e spazio nell'alto medioevo, acte du colloque de Spolète 4-8 avril 2002*, Spolète, 2003, p. 921-969 et planches I-XXX (Settimane di Studio del Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo, L).

- Foot S., *Anglo-Saxon minsters: a review of terminology*, *in* Blair J. et Sharpe R. (éd.), *Pastoral Care before the Parish*, Leicester, Leicester University Press, 1992, p. 212-225.

- Foot S., *"By water in the Spirit": the administration of baptism in early Anglo-Saxon England*, *in* Blair J. et Sharpe R. (éd.), *Pastoral Care before the Parish*, Leicester, Leicester University Press, 1992, p. 171-192.

- Frend W., Pagans, Christians, and "the Barbarian Conspiracy" of A.D. 367 in Roman Britain, *Britannia*, 23, 1992, p. 121-132.

- Frend W., *The failure of Christianity in Roman Britain: some recent evidence*, *in Acta XIII Congressus Internationalis Archaeologiae Christianae*, Le Vatican et Split, 1998, p. 287-300.

- Galinié H., *Le passage de la nécropole au cimetière : les habitants des villes et leurs morts, du début de la christianisation à l'an mil*, *in* Galinié H. et Zadora-Rio E. (éd.), *Archéologie du cimetière chrétien, actes du colloque tenu à Orléans en 1994*, Tours, ARCHEA-FERACF, 1996, p. 17-22 (supplément à la Revue Archéologique du Centre de la France, 11).

- Galinié H., Tours de Grégoire, Tours des archives du sol, in Gauthier N. et Galinié H. (éd.), Grégoire de Tours et l'espace gaulois, Actes du congrès international (Tours, 3-5 novembre 1994), Tours, FERAC, 1997, p. 65-80 (Supplément à la Revue Archéologique du Centre de la France, 13).

- Galinié H., *L'entre-deux : les terres noires des cités*, *in* Beaujard B. (éd.), *La naissance de la ville chrétienne*, Tours, Maison des Sciences de l'Homme, 2002, p. 97-106 (Perspectives "Villes et Territoires").

- Galinié H., *L'expression terres noires, un concept d'attente*, *in* Verslype L. (éd.), *Terres noires/Dark Earth. Actes du colloque de 2001 de Louvain-la-Neuve*, Louvain-la-Neuve (sous presse).

- Galinié H., Lorans E. et Zadora-Rio E., *Tours et la Touraine au temps d'Alcuin : état des questions*, *in* Depreux P. et Judic B. (éd.), *Alcuin, de York à Tours. Ecriture, pouvoir et réseaux dans l'Europe du haut Moyen Âge*, Rennes, 2004, p. 37-52 (Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest, 111/3).

- Galliou P., *Britannia. Histoire et civilisation de la Grande-Bretagne romaine, Ier-Ve siècles apr. J.-C.*, Paris, Editions Errance, 2004 (coll. Hespérides).

- Gauthier N., *Trèves*, *in* Gauthier N. et Picard J.-C. (éd.), *Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIIIe siècle. I, Province ecclésiastique de Trèves (Belgica Prima)*, Paris, De Boccard, 1986, p. 13-32.

- Gauthier N., *Les premières cathédrales de Cologne. Bilan de 45 années de fouille*, *in Orbis romanus christianusque. Travaux sur l'Antiquité tardive rassemblés autour des recherches de Noël Duval*, Paris, De Boccard, 1995, p. 99-128.

- Gauthier N., *Rouen*, *in* Gauthier N. (éd.), *Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIIIe siècle. IX, Province ecclésiastique de Rouen (Lugdunensis secunda)*, Paris, De Boccard, 1996, p. 19-35.

- Gauthier N., Le paysage urbain en Gaule au VIe siècle, in Gauthier N. et Galinié H. (éd.), Grégoire de Tours et l'espace gaulois, Actes du congrès international (Tours, 3-5 novembre 1994), Tours, FERAC, 1997, p. 49-63 (Supplément à la Revue Archéologique du Centre de la France, 13).

- Gauthier N., *Un évêque, une ville : le cas d'Utrecht au haut Moyen Age*, *in* Bost J.-P., Roddaz J.-M. et Tassaux F. (éd.), *Itinéraires de Saintes à Dougga. Mélanges offerts à Louis Maurin*, Bordeaux, Ausonius, 2003, p. 167-177 (Ausonius-Publications, 9).

- Gauthier N., de La Haye R. et Hellenkemper H. (éd.), Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIIIe siècle. XII, Province ecclésiastique de Cologne : Germania secunda, Paris, De Boccard, 2002.

- Gauthier N. et Hellenkemper H., Cologne, in Gauthier N., de La Haye R. et Hellenkemper H. (éd.), Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIIIe siècle. XII, Province ecclésiastique de Cologne : Germania secunda, Paris, De Boccard, 2002, p. 25-69.

- Geake H., *The Use of Grave-Goods in Conversion-Period England*, Oxford, BAR, 1997 (British Archaeological Reports. British Series, 261).

- Geary P., *Living with the Dead in the Middle Ages*, Ithaca, Cornell University Press, 1994.

- Gem R., L'architecture pré-romane et romane en Angleterre : problèmes d'origine et de chronologie, *Bulletin monumental*, 142- III, 1984, p. 233-272.

- Gem R., *Tenth century architecture in England*, *in Il secolo di ferro :mito et realtà del secolo X*, Spolète, 1991, p. 803-836 (Settimane di Studio del Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo, XXXVIII).

- Gem R. (éd.), *St Augustine's Abbey, Canterbury*, Londres, B.T. Batsford/English Heritage, 1997.

- Gerrard J., *How late is late? Pottery and the fifth century in southwest Britain*, *in* Collins R. et Gerrard J. (éd.), *Debating Late Antiquity in Britain AD 300-700*, Oxford, BAR, 2004, p. 65-75 (British Archaeological Reports. British Series, 365).

- Gittos H., *Creating the sacred: Anglo-Saxon Rites for Consecrating Cemeteries*, *in* Lucy S. et Reynolds A. (éd.), *Society for Medieval Archaeology Monograph 17*, Londres, The Society for Medieval Archaeology, 2002, p. 195-208.

- Gould J., *Lichfield - ecclesiastical origins*, *in* Carver M. (éd.), *In Search of Cult: Archaeological Investigations in Honour of Philip Rahtz*, Woodbridge, Boydell, 1993, p. 101-104.

- Grabar A., *Martyrium : recherches récentes sur le culte des reliques et l'art chrétien antique*, Paris, 1946.

- Guild R., Guyon J. et Rivet L., *Les origines du baptistère de la cathédrale Saint-Sauveur - Etude de topographie aixoise*, 1983 (Revue archéologique de Narbonnaise, 16).

- Guyon J., Aix-en-Provence, in Gauthier N. et Picard J.-C. (éd.), Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIIIe siècle. Provinces ecclésiastiques d'Aix et d'Embrun (Narbonensis secunda et Alpes Maritimae), Paris, De Boccard, 1986, p. 17-28.

- Hadley D., *Burial Practices in Northern England in the Later Anglo-Saxon Period*, *in* Lucy S. et Reynolds A. (éd.), *Society for Medieval Archaeology Monograph 17*, Londres, The Society for Medieval Archaeology, 2002, p. 209-228.

- Hamerow H., *Migration Theory and the Anglo-Saxon "Identity Crisis"*, *in* Chapman J. et Hamerow H. (éd.), *Migrations and Invasions in Archaeological Explanation*, Oxford, BAR, 1997, p. 33-44 (British Archaeological Reports. International Series, 664).

- Handley M., The origins of Christian commemoration in late antique Britain, *Early Medieval Europe*, 10- 2, 2001, p. 177-199.

- Heighway C. et Bryant R., *The Golden Minster: the anglo-saxon minster and later medieval priory of St Oswald at Gloucester*, York, The Council for British Archaeology, 1999 (CBA Research Report, 117).

- Heitz C., *L'architecture religieuse carolingienne*, Paris, Picard, 1980.

- Heitz C., La cathédrale de Cologne de l'époque paléochrétienne à l'époque carolingienne, *Cahiers archéologiques*, 39, 1991, p. 63-78.

- Herrmann-Mascard N., Les reliques des saints. Formation coutumière d'un droit, Paris, 1975.

- Heywood S., The ruined church at North Elmham, *Journal of the British Archaeological Association*, 135, 1982, p. 1-10.

- Higham N. J., *Britain, Rome and the Anglo-Saxons*, Londres, Seaby, 1992.

- Higham N. J., *The English conquest: Gildas and Britain in the fifth century*, Manchester, Manchester University Press, 1994.

- Hodges R., *Dark Age Economics. The origins of towns and trade AD 600-1000*, Londres, Duckworth, 1989.

- Hodges R., *The Anglo-Saxon Achievement*, Londres, Duckworth, 1989.

- Hodges R. et Hobley B. (éd.), *The rebirth of towns in the west AD 700-1050*, Londres, The Council for British Archaeology, 1988 (CBA Research Report, 68).

- Jannet-Vallat M., *L'organisation spatiale des cimetières Saint-Pierre et Saint-Georges de Vienne (IVe-XVIIIe siècle)*, *in* Galinié H. et Zadora-Rio E. (éd.), *Archéologie du cimetière chrétien, actes du colloque tenu à Orléans en 1994*, Tours, ARCHEA-FERACF, 1996, p. 125-137 (supplément à la Revue Archéologique du Centre de la France, 11).

- Joly S., *Alfred le Grand et les burhs planifiés anglo-saxons : conception et adoption d'un modèle*, *in* Gauthiez B., Zadora-Rio E. et Galinié H. (éd.), *Village et ville au Moyen Age : les dynamiques morphologiques*, Tours, Presses Universitaires François-Rabelais, 2003, p. 353-372 (Collection Perspectives "villes et territoires", 5).

- Jones M., Early church group in the British Isles, *Antiquité tardive*, 4, 1996, p. 211-215.

- Jones M.., *Recent discoveries in Britain and Ireland*, *in Acta XIII Congressus Internationalis Archaeologiae Christianae*, Le Vatican et Split, 1998, p. 395-420.

- Jones M., *Archaeology of the Early Church in Britain: some current research*, *in* Balmelle C., Chevalier P. et Ripoll G. (éd.), *Monuments et témoignages de l'Antiquité tardive. Découvertes et interprétations nouvelles. Studiola infimae antiquitatis ad honorem Noël Duval*, Turnhout, Brepols, 2004, p. 103-111 (Bibliothèque de l'Antiquité tardive, 5).

- Judic B., Le corbeau et la sauterelle. L'application des instructions de Grégoire le Grand pour la transformation des temples païens en églises. Etudes de cas, in Mary L. et Sot M. (éd.), Impies et païens entre Antiquité et Moyen Âge, Paris, 2002, p. 97-125.

- Keene D., *Survey of Medieval Winchester (in two parts)*, Oxford, Clarendon Press, 1985 (Winchester Studies, 2).

- Keynes S., *Episcopal Succession in Anglo-Saxon England*, *in* Fryde E. *et al.* (éd.), *Handbook of British Chronology*, Londres, 1986, p. 209-224.

- Kjølbye-Biddle B., A cathedral cemetery: problems in excavation and interpretation, *World Archaeology*, 7- n° 1, 1975, p. 87-108.

- Kjølbye-Biddle B., *Dispersal or Concentration: the disposal of the Winchester dead over 2000 years*, *in* Bassett S. (éd.), *Death in Towns: urban responses to the dying and the dead, 1000-1600*, Leicester, Leicester University Press, 1992, p. 210-247.

- Kjølbye-Biddle B., *Anglo-Saxon Baptisteries of the 7th and 8th Centuries: Winchester and Repton*, *in Acta XIII Congressus Internationalis Archaeologiae Christianae*, Le Vatican et Split, 1998, p. 757-778.

- Lambert C., *L'entrée des morts dans les villes d'Italie du Nord*, *in* Galinié H. et Zadora-Rio E. (éd.), *Archéologie du cimetière chrétien, actes du colloque tenu à Orléans en 1994*, Tours, ARCHEA-FERACF, 1996, p. 31-35 (supplément à la Revue Archéologique du Centre de la France, 11).

- Langefeld B., *Regula canonicorum or Regula monasterialis vitae*? The Rule of Chrodegang and Archbishop Wulfred's reforms at Canterbury, *Anglo-Saxon England*, 25, 1996, p. 21-36.

- Lapidge M. *et al.* (éd.), *The Blackwell Encyclopedia of Anglo-Saxon England*, Oxford, Blackwell, 1999.

- Lauwers M., *Mort(s)*, *in* Le Goff J. et Schmitt J.-C. (éd.), *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, Paris, 1999, p. 771-789.

- Lauwers M., *Naissance du cimetière. Lieux sacrés et terre des morts dans l'Occident médiéval*, Paris, Aubier, 2005.

- Le Maho J., Les fouilles de la cathédrale de Rouen de 1985 à 1993. Esquisse d'un premier bilan, *Archéologie médiévale*, XXIV, 1994, p. 1-49.

- Le Maho J., *La rotonde de l'église nord du groupe épiscopal de Rouen*, *in* Jannet M. et Sapin C. (éd.), *Guillaume de Volpiano et l'architecture des rotondes, actes du colloque de Dijon (23-25 septembre 1993)*, Dijon, Editions Universitaires de Dijon, 1996, p. 109-118.

- Le Maho J. et Niel C., *Observations sur la topographie funéraire de la cathédrale de Rouen (Xe-XIVe siècle)*, *in* Alduc-Le Bagousse A. (éd.), *Inhumations et édifices religieux au Moyen Âge entre Loire et Seine*, Turnhout, Brepols, 2004, p. 93-119 (Tables rondes du CRAHM, 1).

- Lebecq S., *Monasterium constructum in castro quod lingua Anglorum Cnobheresburg vocatur (Bède, HEGA, III 19). De l'attraction exercée par les fortifications romaines sur les fondations monastiques dans l'Angleterre du très haut Moyen Âge*, *in* Sansterre J.-M. (éd.), *L'autorité du passé dans les sociétés médiévales*, Bruxelles-Rome, Institut Historique Belge de Rome, 2004, p. 277-295.

- Leone A., L'inhumazinoe in "spazio urbano" a Cartagine tra V e VII secolo D.C., *Antiquité tardive*, 10, 2002, p. 233-248.

- Lepelley C. (éd.), *La fin de la cité antique et le début de la cité médiévale de la fin du IIIe siècle à l'avènement de Charlemagne, Actes du colloque tenu à l'Université de Paris-X-Nanterre les 1er, 2 et 3 avril 1993*, Bari, 1996.

- *Les églises doubles et les familles d'églises*, Brepols, 1996 (Antiquité tardive, 4).

- Loseby S., *Power and Towns in Late Roman Britain and Early Anglo-Saxon England*, *in* Ripoll G. et Gurt J. (éd.), *Sedes regiae (ann. 400-800)*, Barcelone, Reial Acadèmia de Bones Lletres, 2000, p. 319-370.

- Lucy S. et Reynolds A. (éd.), *Burial in Early Medieval England and Wales*, Londres, The Society for Medieval Archaeology, 2002 (Society for Medieval Archaeology Monograph, 17).

- Lucy S. et Reynolds A., *Burial in early medieval England and Wales: past, present and future*, *in* Lucy S. et Reynolds A. (éd.), *Burial in Early Medieval England and Wales*, Londres, The Society for Medieval Archaeology, 2002, p. 1-23 (Society for Medieval Archaeology Monograph, 17).

- Lusuardi Siena S., *Le nuove indagini archeologiche nell'area del Duomo. La cosiddetta aula biabsidata*, *in La città e la sua memoria. Milano e la tradizione di sant'Ambrogio*, Milan, Electa, 1997, p. 50-51.

- Macphail R. I., *The reworking of urban stratigraphy by human and natural processes*, *in* Hall A. R. et Kenward H. K. (éd.), *Urban-rural connexions: perspectives from environmental archaeology*, Oxford, Oxbow Books, 1994, p. 13-43.

- Macphail R. I., Galinié H. et Verhaeghe F., A future for Dark Earth?, *Antiquity*, 77- Number 296, June 2003, 2003, p. 349-358.

- McWhirr A., Viner L. et Wells C., *Romano-British cemeteries at Cirencester*, Cirencester, Cirencester Excavation Committee, 1982 (Cirencester Excavations, II).

- Maetzke G., From Necropolis to Coemeterium: the Problem of Burials "in Urbe", *in* Tabaczynski S. (éd.), Theory and Practice of Archaeological Research. Volume III. Dialogue with the data: The Archaeology of Complex Societies and its Context in the '90s, Varsovie, Institute of Archaeology and Ethnology Committee of pre-and protohistoric Sciences Polish Academy of Sciences, 1998, p. 303-310.

- Marti Bonet J., *Roma y las iglesias particulares en la concesion del palio a los obispos y arzobispos de occidente (ano 513-1143)*, Barcelone, Editorial Herder, 1976.

- Mauskopf Deliyannis D., Church Burial in Anglo-Saxon England: the Prerogative of Kings, *Frümittelalterliche Studien*, 29, 1995, p. 96-119.

- Mayr-Harting H., *The Coming of Christianity to Anglo-Saxon England*, The Pennsylvania State University Press, 1991.

- Mekking A., *A cross of churches around Conrad's heart: An analysis of the function and symbolism of the Cross of Churches in Utrecht, and those of Bamberg and Paderborn*, *in* de Bièvre E. (éd.), *Utrecht, Britain and the Continent, Archaeology, Art and Architecture, the BAA Conference transactions, XVIII*, Leeds, The British Archaeological Association, 1996, p. 99-111.

- Meneghini R. et Santangeli Valenzani R., *Intra-mural burials at Rome between the fifth and seventh centuries AD*, *in* Pearce J., Millet M. et Struck M. (éd.), *Burial, Society and Context in the Roman World*, Oxford, Oxbow Books, 2000, p. 263-269.

- Millett M., The romanization of Britain: an essay in archaeological interpretation, Cambridge, Cambridge University Press, 1990.

- Morris R., *Churches in the Landscape*, Londres, J. M. Dent & Sons LMT, 1989.

- *Naissance des arts chrétiens*, Paris, Ministère de la Culture et Imprimerie Nationale, 1992.

- Noizet H., De l'église au territoire : les paroisses à Tours (XIe-XIIIe s.), *Médiévales*, 49, 2005 (sous presse).

- Noizet H., Les basiliques martyriales au VIe et au début du VIIe siècle, *Revue d'Histoire de l'Eglise de France*, 87, 2001, p. 329-355.

- O'Brien E., *Pagan and Christian burial in Ireland during the first millennium AD: continuity and change*, *in* Edwards N. et Lane A. (éd.), *The Early Church in Wales and the West*, Oxford, Oxbow, 1992, p. 130-137 (Oxbow Monograph, 16).

- Palliser D., *The origins of British towns*, *in* Palliser D. (éd.), *The Cambridge History of Britain, volume I, 600-1540*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 17-24.

- Pani Ermini L., *Forma urbis: lo spazio urbano tra VI e IX secolo*, *in Roma nell'alto medioevo*, Spolète, 2001, p. 255-323 et planches I-XVII (Settimane di Studio del Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo, XLVIII).

- Parsons D., Sites and Monuments of the Anglo-Saxon Mission in Central Germany, *Archaeological Journal*, 140, 1983, p. 280-321.

- Parsons D., Some churches of the Anglo-Saxon missionaries in southern Germany: a review of the evidence, *Early Medieval Europe*, 8- 1, 1999, p. 31-67.

- Paxton F., *Christianizing Death : The Creation of a Ritual Process in Early Medieval Europe*, Ithaca, Cornell University Press, 1990.

- Petts D., *Cemeteries and Boundaries in Western Britain*, *in* Lucy S. et Reynolds A. (éd.), *Society for Medieval Archaeology Monograph, 17*, Londres, The Society for Medieval Archaeology, 2002, p. 24-46.

- Petts D., *Christianity in Roman Britain*, Stroud, Tempus, 2003.

- Philpott R., *Burial Practices in Roman Britain: A survey of grave treatment and furnishing A.D. 43 - 410*, Oxford, Tempus Reparatum, 1991 (British Archaeological Reports. British Series, 219).

- Picard J.-C., Etude sur l'emplacement des tombes des papes du IIe au Xe siècle, *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire. Ecole française de Rome*, 81, 1969, p. 725-782.

- Picard J.-C., *Le souvenir des évêques. Sépultures, listes épiscopales et culte des évêques en Italie du Nord des origines au Xe siècle*, Rome, Ecole française de Rome, 1988 (Bibliothèque de l'Ecole française de Rome, 268).

- Picard J.-C. (éd.), *Les chanoines dans la ville. Recherches sur la topographie des quartiers canoniaux en France*, Paris, De Boccard, 1994.

- Prévot F., La cathédrale et la ville en Gaule dans l'Antiquité tardive et le Haut Moyen Âge, *Histoire urbaine - cathédrale*, 7- juin 2003, 2003, p. 17-36.

- Quensel-von-Kalben L., *The British Church and the Emergence of Anglo-Saxon Kingdom*, *in The making of Kingdom; Papers from the 47th Sachensymposium York, September 1996*, Oxford, Oxford University Committee for Archaeology, 1999, p. 89-97 (Anglo-Saxon Studies in Archaeology and History).

- Quensel-von-Kalben L., *Putting Late Roman burial practice (from Britain) in context*, *in* Pearce J., Millet M. et Struck M. (éd.), *Burial, Society and Context in the Roman World*, Oxford, Oxbow Books, 2000, p. 217-230.

- Rebillard E., Koimhthrion et coemeterium : tombe, tombe sainte, nécropole, *Mélanges de l'Ecole française de Rome*, 105- 2, 1993, p. 975-1001.

- Rebillard E., Eglise et sépulture dans l'Antiquité tardive (Occident latin, 3e-6e siècles), *Annales HSS*, 54-5, 1999, p. 1027-1046.

- Rebillard E., *Religion et sépulture. L'Eglise, les vivants et les morts dans l'Antiquité tardive*, Paris, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 2003 (Collection Civilisations et sociétés).

- Reece R., *The end of the city in Roman Britain*, *in* Rich J. (éd.), *The City in late Antiquity*, Londres, Routledge, 1992, p. 136-144.

- Renard C., *Les habitants des cités et leurs morts dans les provinces ecclésiastiques de Sens, Tours et Rouen (IVe-XIIe siècles)*, Université de Tours, 1998 (mémoire de maîtrise d'histoire).

- Reynaud J.-F., *Les morts dans les cités épiscopales de Gaule du IVe au XIe siècle*, *in* Galinié H. et Zadora-Rio E. (éd.), *Archéologie du cimetière chrétien, actes du colloque tenu à Orléans en 1994*, Tours, ARCHEA-FERACF, 1996, p. 23-30 (supplément à la Revue Archéologique du Centre de la France, 11).

- Reynaud J.-F., *Lugdunum christianum. Lyon du IVe au VIIIe s. : topographie, nécropoles et édifices religieux*, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1998 (Documents d'Archéologie Française, 69).

- Reynolds A., *Burials, boundaries and charters in Anglo-Saxon England: A Reassessment*, *in* Lucy S. et Reynolds A. (éd.), *Burial in Early Medieval England and Wales*, Londres, The Society for Medieval Archaeology, 2002, p. 171-194 (Society for Medieval Archaeology Monograph, 17).

- Rich J. (éd.), *The City in late Antiquity*, Londres, Routledge, 1992.

- Richards J., *The Case of the Missing Vikings: Scandinavian Burial in the Danelaw*, *in* Lucy S. et Reynolds A. (éd.), *Society for Medieval Archaeology Monograph, 17*, Londres, The Society for Medieval Archaeology, 2002, p. 156-170.

- Rodwell W., Liechfield, Liechfield cathedral, *Medieval Archaeology*, 39, 1995, p. 241-242.

- Rodwell W., *Wells Cathedral, Excavations and Structural Studies, 1978-93*, Londres, English Heritage, 2001 (Archaeological Report, 21).

- Rollason D., *Saints and Relics in Anglo-Saxon England*, Oxford, 1989.

- Royo M., Le Palatin entre le IIe et le VIe siècle apr. J.-C. : évolution topographique, *Revue archéologique*, 1/2001, 2001, p. 37-92.

- Samson R., Populous Dark-Age Towns: the Finleyesque Approach, *Journal of European Archaeology*, 2-1, 1994, p. 97-129.

- Sapin C. (éd.), *La cathédrale de Nevers, du baptistère paléochrétien au chevet roman (VIe-XIe siècle)*, Paris, Société Française d'Archéologie, 1995.

- Sharpe R., *Churches and communities in early medieval Ireland: towards a pastoral model*, *in* Blair J. et Sharpe R. (éd.), *Pastoral Care before the Parish*, Leicester, Leicester University Press, 1992, p. 81-109.

- Sharpe R., *Martyrs and Local Saints in Late Antique Britain*, *in* Thacker A. et Sharpe R. (éd.), *Local Saints and Local Churches in the Early Medieval West*, Oxford, Oxford University Press, 2002, p. 75-154.

- Slater T. R. (éd.), *Towns in Decline AD 100-1600*, Aldershot, Ashgate, 2000.

- Sotinel C., Lieux de culte et sanctuaires dans le christianisme ancien : enquête bibliographique, in Vauchez A. (éd.), Lieux sacrés, lieux de culte, sanctuaires. Approches terminologiques, méthodologiques, historiques et monographiques, Rome, Ecole française de Rome, 2000, p. 95-105 (Collection de l'Ecole française de Rome, 273).

- Sotinel C., *La disparition des lieux de culte païens en Occident. Enjeux et méthodes*, *in* Narcy M. et Rebillard E. (éd.), *Hellénisme et christianisme*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2004, p. 35-60.

- Stancliffe C., *The British Church and the Mission of Augustine*, *in* Gameson R. (éd.), *St Augustine and the Conversion of England*, Stroud, 1999, p. 107-151.

- Szépertyski E., *Evolution des espaces funéraires des cités d'Aquitaine du IVème au XIIème siècle*, Université de Tours, 2003 (mémoire de maîtrise en archéologie).

- Tatton-Brown T., *Medieval Parishes and Parish Churches in Canterbury*, *in* Slater T. et Rosser G. (éd.), *The Church in the Medieval Town*, Aldershot, Ashgate, 1998, p. 236-271.

- Thacker A., *In Gregory's shadow? The pre-conquest cult of St Augustine*, *in* Gameson R. (éd.), *St Augustine and the Conversion of England*, Stroud, 1999, p. 374-390.

- Thacker A., *In Search of Saints: The English Church and the Cult of Roman Apostles and Martyrs in the Seventh and Eighth Centuries*, *in* Smith J. (éd.), *Early Medieval Rome and the Christian West, Essays in Honour of Donald A. Bullough*, La Haye, Brill, 2000, p. 247-277.

- Thacker A., *The making of a local Saint*, *in* Thacker A. et Sharpe R. (éd.), *Local Saints and Local Churches in the Early Medieval West*, Oxford, Oxford University Press, 2002, p. 45-73.

- Thomas C., *Christianity in Roman Britain to AD 500*, Londres, B.T. Batsford LTD, 1981.

- Thompson V., *Constructing Salvation: A Homilitic and Penitential Context for Late Anglo-Saxon Burial Practice*, *in* Lucy S. et Reynolds A. (éd.), *Society for Medieval Archaeology Monograph, 17*, Londres, The Society for Medieval Archaeology, 2002, p. 229-240.

- Toynbee J., *Death and Burial in the Roman World*, Londres, Thames & Hudson, 1971.

- Tranoy L., *La mort en Gaule romaine*, *in* Crubézy E. *et al.* (éd.), *Archéologie funéraire*, Paris, Editions Errance, 2000, p. 105-154 (Collection "Archéologiques").

- Treffort C., *Du cimeterium christianorum au cimetière paroissial : évolution des espaces funéraires en Gaule du VIe au Xe siècle*, *in* Galinié H. et Zadora-Rio E. (éd.), *Archéologie du cimetière chrétien, actes du colloque tenu à Orléans en 1994*, Tours, ARCHEA-FERACF, 1996, p. 55-63 (supplément à la Revue Archéologique du Centre de la France, 11).

- Treffort C., *L'Eglise carolingienne et la mort : christianisme, rites funéraires et pratiques commémoratives*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1996.

- Wacher J., *The towns of Roman Britain*, Londres, Batsford, 1975.

- Ward-Perkins B., *From Classical Antiquity to the Middle Ages: Urban Public Building in Northern and Central Italy, AD 300-850*, Oxford, Oxford University Press, 1984.

- Ward-Perkins B., Why did the Anglo-Saxons not Become More British?, *English Historical Review*, 115, 2000, p. 513-533.

- Wade-Martins P., *Excavations in North Elmham Park, 1967-1972*, Gressenhall, 1980 (East Anglian Archaeology, 9).

- Watts D., *Christians and Pagans in Roman Britain*, Londres et New York, Routledge, 1991.

- White R., *Wroxeter and the Transformation of the late-Roman urbanism*, *in* Slater T. (éd.), *Towns in Decline AD 100-1600*, Aldershot, Ashgate, 2000, p. 96-119.

- White R. et Barker P., *Wroxeter, the Life and Death of a roman City*, Stroud, Tempus, 1998.

- Zadora-Rio E., The Making of Churchyards and Parish Territories in the Early-Medieval Landscape of France and England in the 7th-12th Centuries: a Reconsideration, *Medieval Archaeology*, 47, 2003, p. 1-19.

- Zadora-Rio E. et Galinié H., La fouille du site de Rigny, 7e-19e s. : l'habitat, les églises, le cimetière. Troisième et dernier rapport préliminaire (1995-1999), *Revue Archéologique du Centre de la France*, 40, 2001, p. 167-242.

TABLE DES FIGURES

- Introduction

Fig. 1 : carte de la Bretagne romaine.
Fig. 2 : le statut des villes du corpus pendant l'Antiquité et le haut Moyen Âge.
Fig. 3 : carte de localisation des principaux sites mentionnés dans le texte.

- Chapitre premier

Fig. 4 : plan de l'église de Silchester.
Fig. 5 : restitution des bâtiments de Wroxeter.

- Chapitre second

Fig. 6 : carte des sièges épiscopaux à la fin du 7e siècle.
Fig.7 : la topographie religieuse de Cantorbéry et York ; restitution de groupes d'églises aux 7e et 8e siècles.
Fig. 8 : groupes d'églises du haut Moyen Âge implantées en relation avec d'anciennes installations thermales
Fig. 9 : groupes d'églises du haut Moyen Âge en position axiale.
Fig. 10 : plan général du *Old Minster* de Winchester au 7e siècle et plan de détail du *porticus* nord contenant les installations baptismales.
Fig. 11 : Repton, plan de la structure semi-enterrée dans son premier état (vers 740 ?).
Fig. 12 : Yeavering, plan du site au 7e siècle.
Fig. 13 : exemples de plans en tau observés en Gaule.
Fig. 14 : les fonctions funéraires des *minsters* fondés *intra muros* du 7e au 10e siècle : tableau récapitulatif.
Fig. 15 : Poitiers, topographie funéraire du 4e au 10e siècle.
Fig. 16 : Poitiers, plans du secteur épiscopal entre le 4e et le 6e siècle.
Fig. 17 : Rouen, les secteurs d'inhumations de la cathédrale.
Fig. 18 : Rouen, cimetière paroissial de la cathédrale ; les phases d'inhumation de la fin du 9e siècle à la fin du 11e siècle.
Fig. 19 : les lieux d'inhumation à Tours au haut Moyen Âge.
Fig. 20 : Rome, localisation des sépultures *intra mur*os ; en rouge celles qui sont associées à des édifices religieux (recensement préliminaire).
Fig. 21 : Milan, groupe épiscopal : plan des vestiges de Santa Tecla, de San Giovanni alle Fonti et de la chapelle à trois abside, d'après les fouilles de 1996.
Fig. 22 : évolution des principaux sièges épiscopaux entre le 7e siècle et les environs de 1100.

- Tableau hors texte : inventaire des sépultures isolées ou en petits groupes de l'Antiquité à la fin du 11e siècle.